





HISTOIRE

DU

BAS-EMPIRE.

TOME X.

A PARIS,

CHEZ
FIRMIN DIDOT FRÈRES, libraires, rue Jacob, n° 24.
WERDET ET LEQUIEN, libraires, rue du Battoir, n° 20.
BOSSANGE PÈRE, libraire, rue de Richelieu, n° 60.
VERDIÈRE, libraire, quai des Augustins, n° 25.

HISTOIRE

DU

BAS-EMPIRE,

PAR LEBEAU.

NOUVELLE ÉDITION

REVUE ENTIÈREMENT, CORRIGÉE,

ET AUGMENTÉE D'APRÈS LES HISTORIENS ORIENTAUX,

PAR M. DE SAINT-MARTIN,

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES).

TOME X.





PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE A. FIRMIN DIDOT,

IMPRIMEUR DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

M. DCCC. XXIX.

HISTOIRE

DU

BAS-EMPIRE.

LIVRE L.

I. Couronnement de Justin. II. Il paye les dettes de Justinien. III. Calme rétabli dans l'Église. IV. Caractère de Justin. V. Peste en Italie. VI. Ambassade de Justin à Chosroès. VII. Ambassade des Avares. VIII. Mort de Justin fils de Germain. IX. Conspiration découverte. X. Lois de Justin sur les mariages. XI. Sophie paye les dettes des particuliers. XII. Origine des Lombards. XIII. Nom, religion et habillement des Lombards. XIV. Commencements d'Alboin. XV. Ses projets sur l'Italie. XVI. Il s'allie avec les Avares. XVII. Destruction du royaume des Gépides. XVIII. Disgrace et colère de Narsès. XIX. Il invite Alboin à venir en Italie. XX. Vérité de cette histoire. XXI. Établissement des Exarques de Ravenne. XXII. Premières conquêtes d'Alboin en Italie. XXIII. Établissement du duché de Frioul. XXIV. Divers événements. XXV. Progrès d'Alboin. XXVI. Suite de ses conquêtes. XXVII. Établissement du duché de Bénévent. XXVIII. Anastase chassé d'Antioche. XXIX. Causes de rupture entre les Romains et les Perses. XXX. Les Turcs traitent avec les Romains. XXXI. Ambassade de Justin au grand Khakan. XXXII. Expédition du grand Khakan contre les Perses. XXXIII. Retour des ambassadeurs romains. XXXIV. Guerre de Chosroès contre les Homérites. XXXV. Les Persarméniens et les Ibériens se donnent aux Romains. XXXVI. Arrogance de Justin, dernière cause de la guerre. — [XXXVII. Guerre des Arméniens contre les Perses.] — XXXVIII. Marcien envoyé en

Orient. XXXIX. Prise de Pavie. XL. Mort d'Alboin. XLI. Fin malheureuse de ses assassins. XLII. Cleph succède à Alboin. XLIII. Guerre de Perse. XLIV. Marcien rappelé. XLV. Ravage d'Adaarmane. XLVI. Chosroès prend Dara. XLVII. Guerre des Avares. XLVIII. Tibère vaincu par les Avares.

JUSTIN II.

An 565.

I. Couronnement de Justin.

Corip. l. 2. Vict. Tun. Evag. l. 5, c. 1. Theoph. p. 204. Cedr. t. 1, p. 388. Niceph. Call. l. 17, c. 33. Zon. l. 14, t. 2, p. 70. Cang. fam. Byz. p. 98, 99, 100.

Justinien laissait trois neveux, fils de sa sœur Vigilantia et de Dulcissimus : Justin le Curopalate, ou grand-maître du palais, Baduarius et Marcellus ; et deux petits neveux, fils de Germain, nommés Justin et Justinien. Baduarius et Marcellus ne méritaient de considération que par leur naissance ; mais les fils de Germain, héritiers de la valeur de leur père, s'étaient déja signalés dans les guerres contre les Perses. Justin le Curopalate, fort inférieur en mérite, avait sur eux un avantage qui ne suppose point les talents, mais qui les éclipse presque toujours : assidu auprès du prince, il avait profité de ses faiblesses pour lui faire sa cour ; et afin de s'appuyer de l'amour de l'empereur pour Théodora, qui régna toujours, même après sa mort, sur le cœur de son mari, il épousa Sophie, nièce de cette princesse, plus chaste, mais aussi impérieuse que sa tante, avec moins de ressources dans le génie. Cette politique vulgaire fixa sur lui la préférence d'un prince qui n'était pas assez habile pour connaître les hommes. Dès que Justinien eut les yeux fermés, Callinicus, selon l'ordre qu'il en avait reçu, conduisit Justin au sénat. C'était au milieu de la nuit, et l'on ignorait encore dans la ville la mort de l'empereur. Les

sénateurs assemblés en diligence firent la lecture du testament, et s'empressèrent à l'envi de se jeter aux pieds de Justin et de le prier d'accepter le pouvoir suprême. C'était là le seul droit qu'ils avaient conservé à l'élection des empereurs. Justin proclamé par le sénat, sans aucune opposition, retourna au palais pour préparer les obsèques de Justinien; dès qu'elles furent achevées, il reçut avec sa femme la bénédiction et la couronne des mains du patriarche Jean le Scholastique.

II. Il paye les dettes de Justinien.

Revêtu des ornements impériaux, il se rendit à l'hippodrome; où s'étant assis sur le trône, au bruit des acclamations réitérées, après avoir fait le signe de la croix, dont il portait l'image sur le front, il harangua ce peuple innombrable, promettant tout ce que les princes, à leur couronnement, ne manquent jamais de promettre. A peine eut-il cessé de parler, qu'il se vit environné d'une foule de femmes, qui demandaient à grands cris la délivrance de leurs maris ou de leurs enfants détenus dans les prisons. Touché de leurs larmes, il fit grace aux criminels, et relâcha tous les prisonniers. Cette action de bonté fit espérer un soulagement général. Aux acclamations de joie se joignaient de toutes parts des gémissements et des plaintes : Justinien, pour fournir aux frais immenses de ses bâtiments, avait sucé le sang de ses peuples, et ne s'était fait aucun scrupule des exactions les plus injustes. Après avoir épuisé toutes les ressources des impositions, il avait emprunté de grandes sommes aux particuliers sur des obligations signées de sa main. Tout le peuple, tendant les bras vers le nouvel empereur, lui présentait ces billets dont il demandait le paiement. Justin, ayant fait

faire silence, excusa son prédécesseur sur sa vieillesse, dont ses ministres avaient abusé. Il fit aussitôt dresser des comptoirs et ouvrir le trésor : on vit en un moment dans tout le Cirque briller des monceaux d'or et d'argent. L'empereur écoutait les plaintes et recevait les billets, qu'on acquittait sur-le-champ et qu'on jetait dans un grand feu. Les héritiers furent payés de ce qui était dû à leurs pères, et, dès ce premier jour, il y eut un grand nombre de torts redressés et de dettes payées : ce qui fut continué les jours suivants, jusqu'à ce que les injustices du règne précédent eussent été pleinement réparées.

III. Calme rétabli dans l'Église.

Evag. l. 5, c. 1, 4. Niceph. Call. l. 17, c. 33, 35. Theoph. p. 204. Cedr. t. 1, p. 388.

L'empereur songea ensuite à rétablir la paix dans l'Église, troublée depuis long-temps par l'indiscrète présomption de Justinien, toujours occupé de discussions théologiques. Plusieurs évêques étaient exilés; d'autres en grand nombre se trouvaient à Constantinople, soit qu'ils y eussent été appelés pour rendre compte de leur foi, soit qu'ils y fussent venus d'eux-mêmes pour faire leur cour au prince, ou pour solliciter des ordres rigoureux contre leurs adversaires. Justin rappela les exilés, à l'exception du patriarche Eutychius, qui ne rentra en possession du siége de Constantinople qu'en 577, après la mort de Jean le Scholastique. Il renvoya dans leurs diocèses tous les prélats qui se trouvaient à la cour, et leur ordonna de vaquer à leurs fonctions, d'entretenir la paix et la concorde, et de ne rien innover dans la foi; ce qu'il confirma par un édit adressé à tous les chrétiens de l'empire. Cet édit fut reçu avec joie; et l'hérésie, qui se nourrit de contestations, laissa enfin reposer l'empire pendant plus de cinquante ans. L'abbé Photin, ce beau-fils de Bé-

lisaire dont nous avons parlé, fut revêtu d'un plein pouvoir pour pacifier les troubles qui agitaient les églises d'Égypte.

IV. Caractère de Justin. Coripp. l. 1. Evag. l. 5, c. 1. Niceph. Call. l. 17, c. 33. Theoph. p. 204. Cedr. t. 1, p. 388. Manass. p. 67. Glyc. p. 272. Zon. l. 14, t. 2, p. 70. Greg. Tur. Hist. Franc. l. 4, c. 39. Paul. Diac. hist. Lang. l. 3, c. 11.

De si heureux commencements promettaient un règne plein de douceur et de justice : on croyait voir un prince libéral sans profusion, habile sans artifice, attaché à l'orthodoxie, mais ennemi de toute violence. Il ornait les églises, il dotait des monastères, il faisait bâtir un palais hors de la ville, un port dans la ville même; mais, sans fouler les peuples, il mesurait ses dépenses sur ses revenus. En un mot, tout annonçait en lui une ame vraiment digne de commander aux autres hommes; et les graces de son extérieur semblaient encore rehausser le prix de tant de belles qualités : mais bientôt toutes ces vertus disparurent. C'était un prince faible et sans caractère, que la séduction de la puissance souveraine n'eut pas de peine à corrompre. Comme il n'était grand que par effort, dès qu'il crut n'avoir plus besoin de se contraindre, il tomba dans la bassesse. Il s'abandonna aux plus infames plaisirs; fanfaron et timide, aussi prompt à s'effrayer qu'à s'irriter; sans ressource comme sans prévoyance. Il devint avare et ravisseur, méprisant les pauvres, dépouillant les riches, vendant tout, jusqu'aux dignités de l'Église, dont il faisait publiquement un trafic sacrilége. Après l'avoir admiré dans les premiers jours de son règne, ses sujets se trouvèrent heureux de le voir tomber en démence : ils regardèrent comme une ressource pour eux la nécessité où il fut réduit de remettre en d'autres mains les rênes de l'empire.

V. Peste en Italie.

Un an avant la mort de Justinien, un phénomène étonnant avait alarmé l'Italie. On vit tout-à-coup sur

Paul. Diac. l. 2, c. 4. Greg. Tur. de glor. Conf. c. 79. Greg. Dial. l. 4, c. 26.

les murailles et sur les portes des maisons, sur les vases, sur les vêtements, paraître des taches livides, et plus on les lavait, plus ces taches devenaient sensibles [1] : c'était l'annonce d'une contagion cruelle, qui se déclara l'année suivante. Des charbons enflammés, accompagnés d'une fièvre ardente, faisaient périr les hommes en trois jours. Les précautions de Narsès, aussi actif dans la paix que dans la guerre, ne purent arrêter le cours de cette peste meurtrière. Tout le pays n'était rempli que de morts et de mourants; et les campagnes furent tellement désolées, qu'il ne resta pas assez d'habitants pour faire ni la moisson ni la vendange. L'hiver étant venu, on croyait jour et nuit entendre dans l'air le bruit d'une armée qui marchait au son des trompettes. Ce fut à Rome et en Ligurie que la maladie fit de plus grands ravages : elle se renferma dans les bornes de l'Italie, et ne passa ni en Allemagne, ni en Bavière [2].

VI. Ambassade de Justin à Chosroès. Menand. Exc. leg. p. 103-106 et 148-151.

Dès que Justin fut sur le trône, il envoya, selon la coutume, un ambassadeur au roi de Perse, pour lui notifier son avénement à la couronne [3], et lui demander son amitié. Jean, fils de Domentiole [4], chargé de cette commission [5], avait ordre de redemander la Sua-

[1] *Subito enim apparebant quædam signacula per domos, ostia, vasa, vel vestimenta, quæ si quis voluisset abluere, magis magisque apparebant.* Paul. Diac. *de gest. Lang.* l. 2, c. 4. —S.-M.

[2] *Hæc quidem mala intra Italiam tantum, usque ad fines gentium Alamannorum et Boioariorum, solis Romanis acciderunt.* Paul. Diac. *de gest. Lang.* l. 2, c. 4. — S.-M.

[3] Ἀνακήρυξιν ποιήσασθαι τῆς αὐτοῦ ἐπὶ τὴν βασιλείαν ἀναγορεύσεως, κατὰ τὸ εἰωθὸς, Ῥωμαίοις τε καὶ Πέρσαις. Menand. *exc. leg.* p. 148.— S.-M.

[4] Ce personnage est le Jean Logothète ou intendant des finances dont il a été question, t. 9, p. 447, liv. XLIX, § 65.— S.-M.

[5] Il est question en peu de mots de cette ambassade, dans les extraits de l'historien Théophane de Byzance, conservés dans la Bibliothèque de Photius, *cod.* 64. Seulement par une erreur du copiste, ou peut-être de l'abréviateur, on y lit le nom d'un cer-

nie[1], qui, faisant partie du royaume de Lazique rendu depuis peu aux Romains, devait revenir à l'empire[2]: ce que Pierre avec toute son adresse n'avait pu obtenir. Jean, beaucoup moins habile[3], ne devait pas être plus heureux. — [Le voyage de cet ambassadeur fut très-rapide; les villes qui se trouvaient sur sa route s'empressèrent de déférer aux ordres de l'empereur, et de lui fournir tous les moyens d'arriver plus promptement sur la frontière. Pendant son séjour à Dara, il fit creuser un aquéduc et des conduits souterrains[4], et il ordonna d'autres travaux indispensables. Il fut obligé de passer dix jours dans cette ville, parce qu'à cette époque on célébrait à Nisibe une fête[5] que les Perses appelaient *Phourdigan*, et qui répondait à la fête des morts[6] chez les chrétiens. Ces cérémonies religieuses

tainComentiolus, tout-à-fait inconnu d'ailleurs, au lieu de celui de Jean fils de Domentiolus. Le texte est ainsi : Ἰουςίνου μὲν διὰ Κομεντιόλον Σουανίαν παρὰ Χοσρόου ἀπαιτοῦντος. — S.-M.

[1] *Si l'occasion s'en présentait*, dit Ménandre, *exc. leg.* p. 148, εἴγε καλέσοι καιρὸς, καὶ ἀμφὶ Σουανίας κινῆσαι λόγους. — S.-M.

[2] Ταύτην (Σουανίαν) γὰρ οὔπω Χοσρόης ἀπεκράτησε Ῥωμαίοις· καί τοι τῆς Λαζικῆς παραχωρησάσης ὑπήκοος οὖσα ἡ Σουανία ἐτύγχανεν. Menand. *exc. leg.* p. 148. Voyez t. 9, p. 440, not. 1, liv. XLIX, § 61. — S.-M.

[3] Jean dit lui-même qu'il n'était pas un habile rhéteur, et qu'il n'avait pas l'art de persuader. Ἐγὼ δὲ ῥητορεύειν τε καὶ πείθειν ἠσκημένος οὐδαμῶς. Menand. *exc. leg.* p. 150. — S.-M.

[4] Τὸν κατὰ πόλιν ὁλκὸν τοῦ ὕδατος ἐπεσκεύασε, καὶ ὑδροχεῖα ἐπενόησε. Menand. *exc. leg.* p. 149. — S.-M.

[5] Διήγαγε δὲ αὐτοῦ ἡμέρας δέκα, τῷ τὴν ἐν τῇ Νισίβῃ τῇ πόλει πανηγυρίζειν τε καὶ ἄγειν ἑορτὴν, κ. τ. λ. Menand. *exc. leg.* p. 149. — S.-M.

[6] Τὴν ἑορτὴν, τὴν Φουρδίγαν προσαγορευομένην, ὅ ἐστιν ἑλληνιςὶ νεκυΐα. Menand. *exc. leg.* p. 149. Les Persans sectateurs de la loi de Zoroastre, donnent le nom de *Farwardians*, ou de jours des *férouers* ou des ames, aux cinq derniers jours de leur année vague. Ce sont les cinq jours épagomènes. Ils sont effectivement consacrés à celébrer des offices et des services religieux en l'honneur des morts. Les cinq jours qui précèdent sont consacrés aussi au même objet. Pendant ce temps les Perses ne sortent pas de chez eux. Ce qui s'accorde bien avec ce que dit Ménandre du séjour forcé de dix jours que l'ambassadeur romain fut obligé de faire à Dara, et de la fête qui empêchait les Perses de le

empêchèrent de recevoir l'ambassadeur; lorsqu'elles furent terminées, les principaux de Nisibe[1] s'empressèrent de venir à la rencontre de Jean, en se conformant au cérémonial établi, et de le conduire jusqu'à la capitale[2].]—Chosroès[était instruit du véritable objet de sa mission];—pour se mettre en droit de ne lui rien accorder, il le prévint, en demandant lui-même ce ce qu'il n'espérait pas obtenir. Il fit de nouvelles instances[3] en faveur d'Ambrus, chef des Sarrasins[4] attachés au service de la Perse[5], et demanda pour ce prince la pension annuelle que Justinien avait refusée[6]. Jean lui fit la même réponse que Pierre avait faite, et déclara hautement que l'empereur, résolu de soutenir la majesté de l'empire, croirait la déshonorer en gratifiant ses ennemis[7]. Il exposa ensuite sa demande au sujet de la Suanie[8]. —[Le roi parut consentir à vouloir entrer en négociation sur ce point[9], mais il dit qu'il était nécessaire de discuter l'affaire avec les membres

recevoir. Le nom de *Phourdigan* que Ménandre donne à cette fête, diffère peu de celui de *Farwardian* usité encore chez les Perses. Voyez Anquetil, *Zend-Avesta*, t. 2, p. 575, *usages civils et religieux des Perses*. — S.-M.

[1] Οἱ ἐν τῇ Νισίβῃ ἄρχοντες. Menand. *exc. leg.* p. 149.—S.-M.

[2] Σὺν τῇ νομιζομένῃ τιμῇ, πρεσβεύειν ἐς τὰ βασίλεια Περσῶν. Menand. *exc. leg.* p. 149.—S.-M.

[3] Τῶν Σαρακηνῶν ἐκίνησε λόγους. Menand. *exc. leg.* p. 149.—S.-M.

[4] Voyez t. 9, p. 441, not. 3, liv. XLIX, § 61.— S.-M.

[5] Τοὺς μηδίζοντας. Menand. *exc. leg.* p. 149.—S.-M.

[6] Ménandre, qui raconte fort au long cette ambassade, *exc. leg.* p. 148-151, prend de là occasion de parler des mœurs et de la perfidie ou plutôt de l'inconstance des Arabes ou des Sarrasins, dont les tribus, dit-il, sont innombrables, pour la plupart nomades et sans maitres. Τὰ γὰρ Σαρακηνικὰ φῦλα μυριάδες ταῦτα, καὶ τὸ πλεῖστον αὐτῶν ἐρημονόμοι εἰσὶ, καὶ ἀδέσποτοι. Les unes obéissent aux Romains et les autres aux Perses. Καὶ μὲν οὖν τῆς Ῥωμαίων ἐστὶν ἃ καὶ τῆς Περσῶν ὑπήκοα πολιτείας.—S.-M.

[7] Ménandre rapporte, *exc. leg.* p. 149 et 150, le long discours que Jean tint en cette circonstance.—S.-M.

[8] Ἀμφὶ Σουανίας ἀπέρριψε λόγους. Menand. *exc. leg.* p. 150.— S.-M.

[9] Ὁ δὲ Περσῶν βασιλεὺς τοὺς περὶ Σουανίας μὲν λόγους ἔδοξε παραδέχεσθαι. Menand. *exc. leg.* p. 151.—S.-M.

de son conseil[1]. Jean eut donc des conférences[2] avec Isdigunas[3], celui qui avait déja traité de la paix avec Pierre. Chosroès lui adjoignit d'autres personnages distingués de son royaume[4]. Ceux-ci dirent que le roi était disposé à abandonner la Suanie[5], mais pourvu que les Romains voulussent mettre un prix raisonnable à cette restitution[6]. Ils y ajoutèrent beaucoup d'autres propositions injurieuses à la gloire de l'empire. Comme cette proposition était conforme aux]— ordres que Jean avait reçus; il offrit d'entrer en négociation si le roi voulait [réellement] vendre cette province [7]. —[Ce pays n'était pas par lui-même d'une grande importance, mais les Romains attachaient du prix à sa possession, parce que par sa situation il commandait les frontières de la Colchide, et que si on pouvait en obtenir la cession, il serait alors facile de préserver cette province des invasions des Perses[8]. En laissant ainsi pénétrer les instructions qu'il avait reçues, l'ambassadeur manqua à la prudence que l'empereur lui avait recommandée[9]; il se mit ainsi à la discrétion du roi de

[1] Περὶ ταύτης ἅμα τοῖς ἐν τέλει τῶν Μήδων βουλεύσασθαι. Menand. *exc. leg.* p. 151. —S.-M.

[2] Μετὰ ταῦτα λόγους προσήγαγε. Menand. *exc. leg.* p. 151. —S.-M.

[3] Ζὶχ, ὁ καὶ Ἰεσδεγουσνάφ. Voyez t. 9, p. 428, not. 2, liv. XLIX, § 57. —S.-M.

[4] Καὶ ἑτέροις τισὶ τῶν παρὰ Πέρσαις ἡγεμόνων. Menand. *exc. leg.* p. 151.—S.-M.

[5] Ὡς ἑτοιμότατα ἔχοιεν Σουανίας παραχωρῆσαι Ῥωμαίοις. Menand. *exc. leg.* p. 151. —S.-M.

[6] Ὤνιον θέσθαι τὴν ἀπαλλαγήν. Menand. *exc. leg.* p. 151.— S.-M.

[7] Ἰουστῖνος δὲ ὁ βασιλεὺς ἐνεκαλέσατο Ἰωάννην, ὡς, εἴγε βούλοιντο Πέρσαι, καὶ ὤνιον ἀποδίδοσθαι τὴν χώραν, ἑτοιμότατα φῆσαι ἔχειν. Menand. *exc. leg.* p. 148. —S.-M.

[8] Ἡ γὰρ Σουανία ἀξιόλογος μὲν οὐδαμῶς, ὅμως δὲ ἐπιτηδείως ἔχουσα θέσεως ἐς τὰ μάλιστα, ὀνίνησι τὴν Ῥωμαίων ἀρχὴν, τῷ μὴ διὰ τοὺς ἐπιτιθεμένους Πέρσας τὰ τῶν Κόλχων ὅρια λυμαίνεσθαι. Menand. *exc. leg.* p. 148. Voyez aussi t. 9, p. 437, not. 2, liv. XLIX, § 61.—S.-M.

[9] Ἰωάννης δὲ τὰ τοιάδε ἀκηκοὼς, καὶ οὐ σφόδρα τῆς τοῦ αὐτοκράτορος στοχαζόμενος γνώμης, ἀβουλότατα δι-

Perse.]—Chosroès, après avoir fait valoir ses titres de possession, ajouta, qu'après tout il permettait à Jean de sonder la disposition des Suanes; qu'il ne voulait pas les retenir malgré eux; mais que s'ils redoutaient le joug des Romains, il ne les abandonnerait pas. Il était bien instruit que les Suanes, partie par aversion pour les Romains, partie par crainte de la puissance des Perses, ne consentiraient pas à changer de maître. Jean donna dans le piége : il envoya au roi des Suanes[1], qui répondit conformément aux intentions de Chosroès. — [Ce prince fit bientôt après répandre le bruit qu'il avait l'intention d'envoyer quelqu'un à Constantinople pour régler définitivement cette affaire avec l'empereur en personne.] — L'ambassadeur se retira donc sans avoir rien fait, et fut fort mal reçu de Justin, qui — [fort irrité du peu d'estime que les Suanes faisaient des Romains, en témoigna son mécontentement à son envoyé, qu'il] blâma [fortement] d'avoir outrepassé ses ordres[2]. L'empereur, piqué du refus de Chosroès, reçut avec arrogance l'ambassade que le roi de Perse lui envoyait à son tour. Il s'était mis dans l'esprit que, pour relever la dignité de l'empire, il fallait traiter avec fierté les nations étrangères; mais comme ses actions soutenaient mal ce ton de supériorité, il ne fit qu'irriter ceux qu'il prétendait intimider, et cette hauteur empruntée ne lui attira que le mépris. — [Chosroès, selon la promesse qu'il avait faite, résolut d'envoyer un ambassadeur à Constantinople, pour traiter

πράξατο. Menand. *exc. leg.* p. 151. — S.-M.

[1] Ἔστειλε γὰρ παρὰ Σουάνους, τὸν σφῶν βασιλέα βουλόμενος δεξιώσασθαι. Menand. *exc. leg.* p. 151. — S.-M.

[2] Il lui ôta ses places et le mit à l'extraordinaire, ce qui est exprimé ainsi par Ménandre, *exc. leg.* p. 151, ἐν τῇ τῶν ἀνεπιτηδείων ἔταξε μοίρᾳ. — S.-M.

de l'affaire de la Suanie, et pour arranger le tout à l'amiable et à la satisfaction des Romains[1]. Il fit choix pour cette mission du ministre qui avait conclu le dernier traité, et qu'il avait si souvent employé dans les négociations antérieures[2]. Justin, irrité du peu de succès des démarches de son envoyé en Perse, ne voulut pas recevoir celui-ci, et se décida d'avance à refuser tout ce qu'il pourrait demander. Sans tarder, il donna l'ordre à Jean de faire connaître au député persan quelles étaient ses intentions. Celui-ci expédia aussitôt Timothée, qui l'avait accompagné en Perse[3], et à qui l'empereur avait ordonné d'aller à la cour de Chosroès, pour le dissuader d'envoyer son ambassade. Timothée se rendit sans perdre de temps à la frontière, où il ne trouva point l'envoyé persan, et il partit aussitôt pour se rendre auprès de Chosroès. Le hasard voulut que dans le même temps, Isdigunas arrivait par un autre chemin à Nisibe, où il tomba malade. Timothée, qui avait poursuivi son voyage, ne fut pas reçu par Chosroès; il revint donc à Nisibe, où il remit à l'ambassadeur persan les lettres de Jean. Isdigunas fut contrarié de ce message, mais la maladie qui le retenait à Nisibe devint plus violente, et il mourut peu de temps après. Jean ne lui survécut pas long-temps[4]. On apprit bientôt après qu'il arrivait une nouvelle ambassade, pour régler défi-

[1] Ἐν ταὐτῷ καὶ φιλοφροσύνης ῥήματα ἀποκομίσων βασιλεῖ, ἔτι τε καὶ τὰ, ἐφ' οἷς Ῥωμαῖοι προσεγκαλοῦσιν, εὖ διαθησόμενος. Menand. *exc. leg.* p. 103.— S.-M.

[2] *Isdegounas*, ou plus exactement *Iesdegousnaph*, qui avait le titre de *Zich*. Il est appelé ici par Ménandre, *exc. leg.* p. 103, ὁ *Ζίχ*. Voyez t. 9, p. 428, not. 2, liv. XLIX, § 57. —S.-M.

[3] Ménandre, ni aucun autre auteur de cette époque, ne font connaître plus particulièrement ce personnage.—S.-M.

[4] Κατέστρεψε τὸν βίον, καὶ μὲν δὴ καὶ Ἰωάννην αὐτίκα συνέβη τεθνάναι. Menand. *exc. leg.* p. 204.—S.-M.

nitivement les affaires de la Suanie[1]. Le chef était] —Mébodès, un des plus grands seigneurs de la Perse. —[L'empereur reçut gracieusement les félicitations du roi de Perse, mais pour l'ambassadeur, il] fut le jouet de la cour de Constantinople : l'empereur prit toutes les occasions de l'humilier;—[il ne lui accorda aucune marque d'estime ou de bienveillance; contre son espoir, il ne lui parla point des Suanes;]—il refusa d'admettre à son audience les princes sarrasins dont il était accompagné.—[Ces Sarrasins au nombre de quarante, tous de la même famille[2], formaient une ambassade particulière envoyée par le phylarque Ambrus, fils d'Alamondare[3], pour réclamer le paiement des sommes qui lui avaient été accordées par Justinien. Mébodès, voyant qu'on ne pouvait traiter de l'affaire des Suanes, voulut au moins, pour ne pas revenir sans avoir rien fait, engager une discussion sur les réclamations des Sarrasins. L'empereur refusa d'abord d'entendre cette nombreuse ambassade : il consentit seulement à admettre en sa présence le principal envoyé; mais celui-ci, homme violent et orgueilleux, prétendait qu'il était honteux pour lui de paraître sans sa suite; et d'ailleurs il réclamait en sa faveur un ancien usage, encore observé par Justinien[4]. Ces altercations empêchèrent les Sarrasins de faire entendre à l'empereur des raisons qu'il n'était pas d'ailleurs disposé à admettre. Leurs intérêts

[1] Περὶ Σουανίας κινηθήσονται λόγοι. Menand. *exc. leg.* p. 104.— S.-M.

[2] Ou parents de l'ambassadeur, selon ce que dit Ménandre, *exc. leg.* p. 104, τοὺς τεσσαράκοντα οἰκείῳ τινὶ πρεσβευτῇ ταττόμενοι.— S.-M.

[3] Amrou fils de Mondar. Ὁ τῶν Σαρακηνῶν φύλαρχος Ἄμβρος. Men. *exc. leg.* p. 104. Voyez t. 9, p. 441, liv. XLIX, § 61.— S.-M.

[4] Ὁ γὰρ δὴ Σαρακηνὸς ἀπρεπὲς εἶναι τῷ παρεῖναι οἱ μόνῳ ὡς βασιλέα ὑποτοπήσας, καὶ τὸ κρατῆσαν ὅθεν καταλύειν· οὐχ αἱρετέον αὐτῷ ἀπηνήνατο τὴν ἐς βασιλέα πάροδον. Menand. *exc. leg.* p. 105.—S.-M.

restèrent entre les mains de Mébodès, qui ne put non plus rien obtenir de l'empereur. Ils eurent à ce sujet plusieurs conférences, où ils s'emportèrent l'un et l'autre en des paroles aigres et injurieuses, également indignes du rang suprême et du caractère d'ambassadeur. Mébodès ne put ainsi rien obtenir de l'empereur, qui] — le renvoya fort mécontent. — [Lorsque les députés des] Sarrasins de Perse [furent de retour chez eux, ils firent connaître à Ambrus les mépris et les outrages dont l'empereur les avait accablés. Celui-ci ne tarda pas à s'en] venger, [il ordonna à son frère Kabous [1] de] faire des courses sur les terres [d'un autre chef arabe nommé Alamondare [2], qui était] allié de l'empire. Pour Chosroès, il garda dans son cœur un profond ressentiment, qu'il fit éclater quelques années après.

L'empereur, qui prit le consulat l'année suivante, ne traita pas moins fièrement les députés des Avares, lorsqu'ils vinrent lui demander les présents dont Justinien avait établi l'usage [3]. Ils prétendaient même en

An 566.
VII. Ambassade des Avares.
Corripp. l. 3. Menand.

[1] Les auteurs arabes nous apprennent qu'Amrou fils de Moudar III, roi de Hirah, avait un frère nommé *Kabous*. Ils disent qu'il fut son successeur et qu'il régna quatre ans. D'autres rapportent qu'il ne fût point roi, mais qu'il en porta le titre, parce qu'il était fils et frère de roi. Voyez l'ouvrage de Rasmussen, intitulé *Historia præcipuorum Arabum regnorum, ante Islamismum*, p. 51. — S.-M.

[2] Ὁ Ἄμβρος Καμβώσῃ τῷ ἀδελφῷ σημαίνει καταδραμεῖν τὴν Ἀλαμουνδάρου γῆν. Menand. *exc. leg.* p. 106. On trouve parmi les princes arabes de la race des rois de Ghassan, alliés des Romains, plusieurs personnages du nom de Moudar, mais il n'est pas facile de distinguer parmi eux celui dont il est question dans le texte de Ménandre. Ces princes arabes, alliés des Romains, se partageaient la possession de toutes les contrées plus ou moins désertes qui s'étendent à l'orient de la Syrie et au nord de Damas, entre cette ville et l'Euphrate. — S.-M.

[3] Οἱ τῶν Ἀβάρων πρέσβεις παρεγένοντο ἐν Βυζαντίῳ, τὰ συνήθη δῶρα ληψόμενοι, ἅπερ τῷ κατ' αὐτοὺς ἔθνει Ἰουστινιανὸς ὁ πρότου βασιλεὺς ἐδίδου. Menand. *exc. leg.* p. 101. Voyez sur la nature de ces présents, t. 9, p. 442, not. 1, liv. XLIX, § 61. — S.-M.

Exc. leg. p. 101-103 et 110. Greg. Tur. Hist. Franc. l. 4, c. 39.

mériter encore de plus grands, parce qu'ils servaient de barrière contre les autres Barbares; ils faisaient entendre assez clairement que la libéralité des empereurs serait la mesure des égards qu'ils auraient pour l'empire [1]. Justin se fit un honneur de les insulter : *Oui*, leur dit-il, *je ferai pour vous plus que n'a fait mon père ;* c'est ainsi qu'il nommait Justinien; *je vous donnerai une leçon plus utile que tous les présents : je vous apprendrai à vous connaître : retirez-vous ; l'empire n'a pas besoin de vos armes ; c'est à vous à respecter ses frontières : nous saurons bien les défendre. Les gratifications de mon père, que vous osez apparemment regarder comme un tribut, n'étaient que des gages qu'il payait à ses esclaves.* Ce ton de maître imposa d'abord aux ambassadeurs [2] ; mais bientôt la crainte fit place à l'indignation. [Baïan, chef des] Avares, faisait alors la guerre à Sigebert, roi de la France Austrasienne [3] : résolu de tourner toutes ses forces contre les Romains [4], il offrit à ce prince de se retirer dans ses états dans l'espace de trois jours, s'il leur fournissait les vivres dont ils manquaient. La

[1] Ils disaient, dans le discours que leur prête Ménandre, *exc. leg.* p. 102, qu'ils avaient repoussé au loin les Barbares voisins de la Thrace, qui étaient habitués à dévaster cette province, et que depuis leur établissement dans les mêmes lieux, personne n'avait osé en insulter les frontières. Τοὺς γὰρ ἐκ γειτόνων ὑμῖν Βαρβάρους, τὴν Θράκην ἀεὶ περικόπτοντας, ἠφανίσαμεν ἀθρόον· καὶ οὐδεὶς ὁστισοῦν αὐτῶν περιλέλειπται τὰ Θρᾳκῶν ὁρίσματα καταδραμούμενος. Ces Barbares, ajoutent-ils, redoutent la puissance des Avares, amis des Romains. Δεδίασι γὰρ τῶν Ἀβάρων τὴν δύναμιν, φιλίως ἔχουσαν πρὸς τὴν Ῥωμαίων ἀρχήν. — S.-M.

[2] Ménandre ajoute, *exc. leg.* p. 103, qu'étonnés de la fermeté de l'empereur, ils se tournèrent du côté des Francs. Ἐς τὴν τῶν Φράγγων χώραν ἀφίκοντο, τοῦ βασιλέως τὴν ἀπολογίαν θαυμάσαντες. — S.-M.

[3] Σιγισβέρτος ὁ τῶν Φράγγων ἡγεμών. Menand. *exc. leg.* p. 110. — S.-M.

[4] Ménandre, qui parle de la paix conclue entre les Francs et les Avares, ne dit pas que ce fût là le motif qui décida ces derniers à terminer la guerre. — S.-M.

condition fut acceptée, et le traité de paix conclu entre Sigebert et les Avares [1]. Mais en même temps le roi français, ne voulant pas se déclarer ennemi de l'empire, envoya des ambassadeurs à Justin pour demander son alliance. Ces députés [2] s'étant rendus par mer à Constantinople, furent mieux reçus que ceux des Perses et des Avares : ils obtinrent ce qu'ils deman-

[1] On apprend de Grégoire de Tours, l. 4, c. 23, que les Avares qu'il appelle Huns *Chuni*, firent leur première incursion dans les Gaules, aussitôt après la mort de Clotaire I[er], en l'an 562. Sigebert son fils, roi de Metz ou d'Austrasie, marcha contre eux, les vainquit et fit ensuite amitié avec leur roi. *Post mortem Chlothacharii regis Chuni Gallias adpetunt, contra quos Sigibertus exercitum dirigit, et gesto contra eos bello, vicit atque fugavit; sed postea rex eorum amicitias cum eodem per legatos meruit.* Paul Diacre, qui parle de cette guerre, *de gest. Lang.* l. 2, c. 10, nous apprend que le roi des Francs avait vaincu les Avares au-delà du Rhin, dans la Thuringe, non loin des bords de l'Elbe, et qu'il les avait contraints à demander la paix. *Eo quoque tempore*, dit-il, *comperta Huni, qui et Avares, morte Chlotarii regis, super Sigisbertum ejus filium irruunt. Quibus ille in Turingia occurrens, eos juxta Albim fluvium potentissimè superavit, eisdemque petentibus pacem dedit.* Peu d'années après en l'an 566, selon Grégoire de Tours, l. 4, c. 29, les Avares revinrent attaquer Sigebert et s'efforcèrent d'envahir les Gaules. *Chuni iterum in Gallias venire conabantur.* Le roi franc vint pour les repousser avec une puissante armée, mais au moment du combat, les Francs furent fascinés, dit l'historien franc, par les prestiges magiques des Avares et l'armée de Sigebert fut vaincue. *Cumque confligere deberent, isti magicis artibus instructi, diversas eis fantasias ostendunt, et eos valde superant.* Sigebert fut sur le point d'être pris dans sa fuite; bientôt après il envoya des présents au roi des Avares et fit avec lui une paix perpétuelle. *Datis muneribus, fœdus cum rege iniit, ut omnibus diebus vitæ suæ nulla inter se prœlia commoverent.* Le roi des Huns envoya aussi des présents à Sigebert. *Rex Chunorum multa munera regi Sigiberto dedit.* Ce roi se nommait Gagan, *vocabatur autem Gaganus*, ce qui, ajoute Grégoire de Tours, était le nom de tous les rois de cette nation. *Omnes enim reges gentis illius hoc appellantur nomine.* Voyez ce que j'ai dit sur le titre de *khakan*, t. 9, p. 359. not. 3 et p. 374, not. 5, liv. XLIX, § 36 et 37. Paul Diacre parle aussi de cette victoire des Avares sur les Francs, *de gest. Lang.* l. 2, c. 10, mais il ne dit rien de la paix qui suivit. Valois, *Ann. rer. Franc.* l. 9, t. 2, p. 28, place cette guerre des Avares contre les Francs en l'an 569. — S.-M.

[2] Ces ambassadeurs étaient, selon Grégoire de Tours, l. 4, c. 39, le Franc *Warnar* ou Garnier, et l'Arvernien *Firmin*. Ce personnage est

daient[1]. Les fréquentes irruptions des Français en Italie les rendaient redoutables à l'empire.

VIII. Mort de Justin fils de Germain. Evag. l. 5, c. 2. Abb. Biclar. Theoph. p. 204. Cedr. t. 1, p. 390. Niceph. Call. l. 17, c. 34.

Justin, fils de Germain, commandait quelques troupes vers le Danube, pour observer les mouvements des Avares. Son mérite faisait ombrage à l'empereur, et surtout à Sophie, qui sentait encore mieux l'avantage que ce guerrier avait sur son mari. Avant la mort de Justinien, les deux Justins se trouvant dans une égale considération à la cour, et revêtus des mêmes titres pour prétendre à la succession de leur oncle, étaient secrètement convenus qu'ils vivraient dans une parfaite union; que celui des deux qui obtiendrait la couronne donnerait à son cousin la première place après lui, et que l'autre se contenterait du second rang. L'ambitieuse Sophie, jugeant du fils de Germain par elle-même, ne pouvait se persuader qu'il demeurât fidèle à cette convention : elle fit passer ses craintes et ses défiances dans le cœur de son mari. Justin fut mandé à la cour, où il se rendit avec empressement pour jouir des honneurs qui lui étaient promis. Il y fut reçu avec toutes les démonstrations d'une étroite amitié. Mais les courtisans qui servaient la jalousie de l'impératrice vinrent bientôt à bout de noircir sa conduite et de rendre suspectes toutes ses démarches. On lui ôta ses gardes; il était condamné sans le savoir. Enfin il reçut ordre de se retirer à Alexandrie; et, pour lui cacher encore sa sentence de mort, déjà prononcée en secret, on lui donna le titre de gouverneur d'Égypte : à peine y fut-il arrivé, qu'il fut

peut-être le même qu'un certain Firmin, qui vivait à peu près vers cette époque. Celui-ci était comte d'Arles et aussi arvernien de naissance. Grégoire de Tours en parle, l. 4, c. 30. —S.-M.

[1] Ils retournèrent l'année suivante dans leur pays. *Ad sequentem tamen annum in Galliam sunt regressi.* Greg. Tur. l. 4, c. 39. —S.-M.

assassiné dans son lit. La mort de ce prince aimable n'apaisa pas la rage de Sophie et de l'empereur ; ils se firent apporter sa tête, et la foulèrent aux pieds.

IX. Conspiration découverte.

Evag. l. 5, c. 3. Abb. Bielar. Theoph. p. 204. Cedr. t. 1, p. 390. Niceph. Call. l. 17, c. 34.

Cette fureur barbare leur attira l'indignation publique. Éthérius et Addée, deux des principaux sénateurs, qui avaient occupé sous le règne de Justinien les places les plus éminentes, conspirèrent contre l'empereur. Le complot fut découvert. Éthérius, sur qui tombèrent les premiers soupçons, avoua dans la torture que, de concert avec Addée, il avait formé le dessein d'empoisonner l'empereur; et qu'à cet effet il avait gagné par argent le médecin de la cour. Addée soutint avec serment, jusqu'à la mort, qu'il n'avait eu aucune connaissance de ce crime; mais sur le point de mourir il déclara, qu'innocent de ce forfait, il reconnaissait cependant qu'il avait mérité le dernier supplice, pour avoir fait périr Théodote, intendant du palais[1]. Tous deux eurent la tête tranchée, et personne ne plaignit leur sort. Ils étaient également odieux, Addée, par ces exécrables débauches qui outragent la nature; Éthérius par ses rapines, qu'il colorait du prétexte de faire valoir les droits du prince.

X. Lois de Justin sur le mariage.

Justiniani Novel. 22, 117, 139, 154. Justini Novel. 2, 3, quæ inter Justin. Nov. 140.

Les habitants de l'Osrhoène, de la Mésopotamie et de la province Euphratésienne[2], s'étaient corrompus par le voisinage des Perses et des Sarrasins. A l'exemple de ces peuples, ils épousaient leurs plus proches parentes, ne connaissant plus de degrés prohibés. Justinien avait tâché d'arrêter ce désordre par des lois qui,

[1] Ὕπαρχος τῆς αὐλῆς. Evagrius, l. 5, c. 3, attribue à la magie la mort de Théodote, γοητείᾳ ἀνελεῖ. — S.-M.

[2] On donnait ce nom à la partie septentrionale de la Syrie, comprise entre la Cilicie et l'Euphrate. Ce pays répondait en grande partie à la Commagène des anciens, mais il se prolongeait beaucoup plus au midi, vers le désert d'Arabie. — S.-M.

sans casser les mariages déja contractés, défendaient sous de grièves peines d'en contracter désormais de semblables. L'abus avait continué, et Justin se crut obligé de renouveler la même indulgence pour le passé, et la même défense pour l'avenir. Ce qui le détermina surtout à interdire toute recherche sur les mariages antérieurs, ce fut la rapacité des traitants. Justinien avait imposé de grosses amendes; il avait même prononcé la confiscation des biens contre ceux qui désormais formeraient ces alliances illégitimes. Il s'était en conséquence établi une sorte d'inquisition, qui était devenue une ferme publique. Une compagnie composée de ces ames viles et mercénaires qui s'enrichissent des délits et des contraventions d'autrui, pour une somme médiocre qu'elle donnait au fisc, achetait le droit de désoler ces provinces, de porter le trouble dans toutes les familles, et de les réduire à l'indigence, en contestant la validité des mariages les plus légitimes. Justin abolit ces vexations. Mais la louange qu'il méritait pour cette loi fut effacée par une autre, publiée cette même année, par laquelle il portait atteinte à l'indissolubilité de l'union conjugale. Justinien l'avait solidement établie, en déclarant que le consentement mutuel ne suffisait pas pour rompre un mariage. Justin importuné, dit-il, par les plaintes de quantité d'époux et d'épouses, devenus irréconciliables, permit le divorce, pourvu que les deux parties y consentissent, et que les formes judiciaires fussent observées. La raison qu'il apporte de sa loi est aussi mauvaise que la loi même : c'est, dit-il, que si l'affection mutuelle forme la société des deux époux, la haine réciproque doit avoir autant de force pour la dissoudre. Cette consti-

tution, tout-à-fait contraire aux maximes du christianisme, causa sans doute des désordres encore plus grands et plus fréquents que ceux auxquels elle prétendait remédier.

An 567.

XI. Sophie paye les dettes des particuliers. Theoph. p. 205. Cedr. t. 1, p. 390. Manass. p. 70, 71. Zon. l. 14, t. 2, p. 70. Glyc. p. 272.

L'année suivante, Sophie, devenue l'objet de la haine générale par l'assassinat du fils de Germain, regagna l'affection des peuples par une de ces actions de générosité qui font pardonner les plus grands crimes. La misère publique avait grossi les usures et multiplié les dettes. L'impératrice fit payer à tous les créanciers ce qui leur était légitimement dû, autant qu'il fut possible de démêler les créances réelles au milieu de ces détours où l'usure a toujours su s'envelopper. Elle fit rendre aux débiteurs leurs billets ou leurs gages : aussitôt les éloges et les témoignages de reconnaissance succédèrent aux malédictions.

XII. Origine des Lombards. Strab. l. 7, p. 290 et 291. Vell. Paterc. l. 2, c. 106. Tac. Ann. l. 2, c. 45, 46. de mor. Germ. c. 40. Ptol. geog. l. 2, c. 11. Prosp. Aquit. chron.

Mais bientôt l'arrogance de cette princesse replongea l'empire dans de nouveaux malheurs, et lui fit perdre sans retour la plus belle partie de l'Italie, qui avait coûté tant de sang à reconquérir sur les Goths. Pour développer cette fameuse révolution, il est à propos de faire connaître ceux qui en furent les auteurs. S'il en faut croire Paul Diacre, sur l'histoire de ses compatriotes, les Lombards étaient sortis de la Scandinavie[1], qui fut, selon cet auteur, la mère de tous

[1] *Langobardorum gens, quæ postea in Italia feliciter regnavit, a Germanorum populis originem ducens, licet et aliæ causæ egressionis eorum asseverentur, ab insula quæ Scandinavia dicitur adventavit.* Paul. Diac. *de gest. Lang.* l. 1, c. 2. Il est évident que Paul Diacre n'a fait que reproduire l'assertion de Jornandès, qui plaçait dans la Scandinavie l'origine des Goths, et de la plupart des peuples barbares qui ont envahi l'empire romain. Voyez ce que j'ai dit au sujet de cette opinion, adoptée autrefois trop facilement et sans restriction, mais trop dédaignée depuis, t. 3, p. 324, not. 1, liv. XVII, § 29. — S.-M.

Proc. Got. l. 2, c. 22, l. 3, c. 33. Greg. Dial. l. 3, c. 27, 28. Lazius, de migr. gent. l. 12, p. 640. Cluv. Germ. ant. l. 3, c. 26. Baronius. Grot. proleg.

ces peuples barbares, dont on vit l'Europe inondée[1]. Strabon[2], Velléius Paterculus[3] et Tacite[4], les représentent comme une nation germanique, faisant partie des Suèves[5], peu nombreuse, mais célèbre par sa valeur, et ardente à défendre sa liberté[6]. Ils furent vaincus par Tibère, encore César. Ce peuple guerrier et inquiet changea souvent de demeure. Tantôt sujets des

[1] Paul Diacre donne en plusieurs endroits, *de gest. Lang.* l. 1, c. 2, 7, 8, 9 et 10, le nom de *Winiles* aux Lombards ou Langobards comme il les appelle. J'ai cherché à expliquer, ci-devant, t. 5, p. 261, not. 1, et p. 265, liv. XXVII, § 47, l'origine de cette double dénomination, et les motifs qui peuvent donner lieu de croire que les Lombards étaient en effet venus primitivement de la Scandinavie. — S.-M.

[2] Strabon, l. 7, p. 290, dit effectivement que les Lombards ou plutôt les Lancobards (dans le texte Λαγκόσαργοι, qu'il faut lire Λαγκόβαρδοι), faisaient partie de son temps de la grande ligue des Suèves. Il les joint aux Hermundures, autre peuple de la Germanie septentrionale. Anciennement ils avaient l'un et l'autre occupé les deux rives de l'Elbe, mais de son temps, ils avaient été forcés de traverser ce fleuve, c'est-à-dire de passer sur la rive droite. Νῦν δὲ καὶ τελέως εἰς τὴν περαίαν οὗτοί γε ἐκπεπτώκασι φεύγοντες. Strab. l. 7, p. 291. — S.-M.

[3] Cet auteur parle, l. 2, c. 106, de la victoire que Tibère remporta sur les Lombards ou Langobards. Comme Tibère ne porta pas ses armes au-delà de l'Elbe, il faut croire qu'à cette époque les Lombards n'avaient pas encore passé ce fleuve, ou ce qui est également probable, que Tibère vainquit une portion de cette nation, qui était restée sur la rive gauche de l'Elbe. — S.-M.

[4] *Contra Langobardos paucitas nobilitat: plurimis ac valentissimis nationibus cincti, non per obsequium sed prœliis et periclitando tuti sunt.* Tac. *German.* c. 40. Ici et dans ses Annales, l. 2, c. 45 et 46, Tacite parle de ce peuple, comme faisant partie de la confédération suève. — S.-M.

[5] Ptolémée, l. 2, c. 11, comprend en effet les Lombards parmi les Suèves, en associant les noms de ces deux peuples. Il les appelle collectivement Σουῆβοι Λαγγόβαρδοι, et les place dans le voisinage des Sicambres, Σύγγαμβροι, et des Thuringiens, Τιγγροῖ, (*Tingri*). Il parle ensuite d'une autre division de cette nation voisine des *Suevi Angli* et des *Suevi Semnones*. Il fait plus loin mention des *Laccobardi* Λακκόβαρδοι, qui sont encore le même peuple, voisins des Angrivariens. Toutes ces indications font voir que Ptolémée, ou plutôt les auteurs qu'il a consultés, mettaient encore les Lombards sur les bords de l'Elbe. — S.-M.

[6] Selon Velléius Paterculus, l. 2, c. 106, les Lombards étaient renommés par leur férocité. *Langobardi*, dit-il, *gens Germana feritate ferocior.* — S.-M.

Vandales[1], des Gépides[2], des Hérules[3], tantôt ennemis et vainqueurs de ces nations, on les voit en différents temps entre le Rhin et l'Ems, entre le Veser et l'Elbe, entre l'Elbe et l'Oder, dans le Palatinat, dans le Mecklenbourg, dans la Marche de Brandebourg, sur les confins de la Livonie et de la Prusse, et enfin dans la Moravie. C'était ce dernier pays qu'ils habitaient, lorsque Justinien, pour arrêter leurs ravages, et pour les opposer aux autres Barbares, surtout aux Gépides, leur abandonna le Norique et la Pannonie, c'est-à-dire la Hongrie au midi du Danube, avec partie de l'Autriche et de la Bavière[4]. Après avoir obéi à des chefs qui marchaient à leur tête dans leurs diverses migrations, et qui les commandaient dans la guerre, ils se soumirent au gouvernement monarchique. Agilmond fut leur premier roi[5]. Ces princes ne s'occupèrent que des guerres de Germanie jusqu'au huitième[6] roi nommé Vacon ou Vacès[7], qui, s'étant approché du Danube, commença de porter ses vues sur les affaires de l'empire.

ad hist. Goth. Ludwig. vita Justin. c. 8, 55, 143. Murat. Ann. Ital. t. 3, p. 350. Antiq. Estensi, part. 1, c. 10 Giannone Hist. Nap. l. 4, procem. De Vita antiq. Benevent. t. 2, dissert. 1, p. 2, 4, dissert. 2, p. 29.

[1] Paul Diacre donne brièvement, *de gest. Lang.* l. 1, c. 7 et 11, le récit des guerres que les Lombards soutinrent dans la Germanie, contre les Vandales.—S.-M.

[2] Les guerres des Lombards contre les Gépides sont aussi racontées dans Paul Diacre, *de gest. Lang.* l. 1, c. 23, 24 et 27. Voyez t. 9, p. 181, not. 4, liv. XLVII, § 48.—S.-M.

[3] Le royaume des Hérules dans la Germanie fut détruit, au rapport de Paul Diacre, *de gest. Lang.* l. 1, c. 20, sous le règne de Tato roi des Lombards. Voyez t. 7, p. 403, liv. XXXIX, § 14.—S.-M.

[4] Ces détails sont l'abrégé de ce que Wolfgang Lazius dit des migrations des Lombards, dans son livre de *Migratione gentium* cité en marge. —S.-M.

[5] Il était issu de la race des Gunginciens très-illustre parmi les Lombards. *Regnavit super eos primus Agelmundus, filius Ayonis, ex prosapia ducens originem Gungincorum, quæ apud eos generosior habebatur.* Paul. Diac. *de gest. Lang.* l. 1, c. 14. Son règne fut de trente-trois ans.—S.-M.

[6] Les sept premiers rois des Lombards, selon Paul Diacre, furent Agelmund, Lemissio, Lechu, Hildeac, Gudéoc, Claffo et Tato.—S.-M.

[7] Voyez au sujet de ce prince, t. 8, p. 439, not. 2, liv. XLV, § 20. — S.-M.

Il se lia d'amitié avec l'empereur, et refusa des secours à Vitigès[1]. Cette alliance, qui subsista sous ses deux successeurs Valtaris[2] et Audoin, n'empêchait pas cette nation barbare de faire de fréquentes courses sur les terres des Romains. Ils ne purent même se contenir, après que l'empereur leur eut cédé la Pannonie[3] : ils ne cessaient encore de piller la Dalmatie et l'Illyrie[4]. Selon les anciennes chroniques, les Lombards habitèrent quarante-deux ans la Pannonie[5], où ils avaient été établis sous le règne d'Audoin. Mais ce calcul ne peut s'accorder avec Procope, auteur contemporain, qui fait encore régner Vacon en 539, lorsque Vitigès eut levé le siége de Rome.

XIII. Nom, religion et habil- Les Lombards étaient ainsi nommés, à cause de leur longue barbe, ou de leurs longues javelines[6] : la langue

[1] Ce prince, réduit à l'extrémité par les victoires de Bélisaire, avait envoyé une ambassade à Vacès pour lui demander du secours, mais elle fut sans succès, parce que ses députés trouvèrent que le roi des Lombards était ami et allié de l'empire. Οἱ δὴ (πρέσβεις), ἐπεὶ βασιλεῖ φίλον τε καὶ ξύμμαχον τὸν Οὐάκιν ἔγνωσαν εἶναι, ἄπρακτοι ἀνεχώρησαν. Proc. *de bel. Goth.* l. 2, c. 22. Voyez aussi t. 8, p. 439, not. 2 et 3, liv. XLV, § 20. —S.-M.

[2] Ce prince nommé *Waltar* par Paul Diacre, *de gest. Lang.* l. 1, c. 21 et 22, est appelé *Oualdal* par Procope, *de bel. Goth.* l. 3, c. 35. Voyez t. 9, p. 181, not. 4, liv. XLVII, § 48. Ce nom est le même que celui de *Walther* ou *Gautier*. —S.-M.

[3] Voyez t. 9, p. 179, not. 5 et 6, liv. XLVII, § 48. —S.-M.

[4] Αὐτοὶ Δαλμάτας μὲν καὶ Ἰλλυριοὺς μέχρι τῶν Ἐπιδάμνου ὁρίων ληϊσάμενοι. Proc. *Goth.* l. 3, c. 33. —S.M.

[5] *Habitaverunt in Pannonia annis quadraginta duobus.* Paul. Diac. l. 2, c. 7. —S.-M.

[6] C'est au moins l'opinion de Paul Diacre qui était lombard; elle me paraît devoir mériter la préférence. Il s'exprime ainsi : *Certum est Langobardos, ab intactæ ferro barbæ longitudine, cùm primitus Winili dicti fuerint, ita postmodum appellatos. Nam juxta illorum linguam* lang *longam*, Baert *barbam significat.* Paul. Diac. *de gest. Lang.* l. 1, c. 9. Les détails que cet auteur donne ensuite servent à confirmer cette étymologie, qui est d'ailleurs appuyée par l'usage constant chez les Lombards de porter de longues barbes. On trouve la même étymologie dans Constantin Porphyrogénète, *de them.* l. 2, c. 11, qui donne à la Lombardie le nom de *Longibarbia* Λογγιβαρβία. —S.-M.

germanique se prête également à ces deux étymologies. Ils étaient en effet fort curieux de leurs barbes. Lorsque Charlemagne, maître de l'Italie, rendit à Grimoald la principauté de Bénévent, il exigea de lui qu'il obligeât ses Lombards à se raser, afin qu'ils ne fussent pas différents des autres sujets de l'empire d'Occident. Mais les Lombards ne purent se résoudre à se défaire d'un agrément qu'ils tenaient de leurs ancêtres; il fallut que Charlemagne se relâchât sur cette condition. A leur arrivée en Italie, ils étaient mêlés de chrétiens et de païens[1]. La plupart de ceux qui professaient le christianisme étaient ariens : c'était la secte dominante parmi les peuples de Germanie. Plusieurs de leurs princes se convertirent, et leur exemple entraîna le reste de la nation; mais, après leur conversion même, ils conservèrent long-temps des restes de leurs anciennes superstitions. Ils honoraient les arbres, et ceux de Bénévent rendaient un culte divin à l'image d'airain d'une vipère. Il y eut même parmi eux des païens fanatiques et persécuteurs[2]. Le Martyrologe romain célèbre, le 6 de mars, la fête de quatre-vingts martyrs mis à mort en Campanie l'an 579, parce qu'ils refusaient de manger de la chair des animaux immolés aux idoles, et d'adorer une tête de chèvre[3]. Autharis, leur troisième roi en Italie, prince arien[4], défendit aux Lombards

lement des Lombards.

[1] L'histoire n'a pas conservé de détails sur l'introduction de la religion chrétienne parmi les Lombards. Voyez t. 7, p. 403, not. 3, liv. XXXIX, § 14.— S.-M.

[2] Les écrits du pape Grégoire-le-grand rappellent souvent les cruautés et les persécutions des Lombards. — S.-M.

[3] *Eodem quoque tempore dum ferè quadringentos captivos alios Langobardi tenuissent, more suo immolaverunt caput capræ diabolo, hoc ei per circuitum currentes, et carmine nefando dedicantes.* Greg. *Dial.* l. 3, c. 28. — S.-M.

[4] *Nefandissimus Autharit (Autharis) in paschali solemnitate Lango-*

de faire baptiser leurs enfants par des catholiques [1]. Rien n'était plus bizarre que leur extérieur. C'étaient des hommes la plupart de grande taille et d'une figure niaise ; ils avaient le derrière de la tête rasé, ce qui leur restait de cheveux, se partageait sur le front, et venait pendre à droite et à gauche jusqu'à la hauteur de la bouche. Ils étaient vêtus comme les Anglo-Saxons, d'un habit de toile, court, mais fort ample, chamarré de larges bandes de diverses couleurs. Leur chaussure, qui laissait le pied à découvert, s'attachait par des courroies entrelacées l'une sur l'autre. Leur séjour en Italie leur fit changer quelque chose dans leur habillement, qui se rapprocha de celui qu'ils y trouvèrent en usage.

XIV. Commencements d'Alboin. Proc. Got. l. 3, c. 35, 39. l. 4, c. 25, 26.

Après la mort de Vacon, son fils Valtharis, encore en bas âge, régna sous la tutelle d'Audoin, seigneur lombard des plus distingués. Le jeune prince ne vécut pas long-temps, et la couronne, par droit de succession, appartenait à Ildige ; mais Audoin avait acquis assez de puissance pour exclure Ildige et pour s'emparer du trône [2]. Justinien lui fit épouser Rodelinde [3], fille d'Hermanfroi, roi de Thuringe et d'Amalberge, nièce du grand Théodoric. Rodelinde, ayant été conduite à Constantinople avec Vitigès, était entre les mains de l'empereur. Audoin ne cessa de faire la guerre aux

bardorum filios in fide catholica baptizari prohibuit. S. Greg. *epist.* l. 1, *ep.* 17. — S.-M.

[1] Le pape St. Grégoire le grand parle d'un évêque des Lombards à Spolète qui était arien ; et de l'église que les Ariens avaient à Rome, dans le quartier de Subura. *Dial.* l. 3, c. 29 et 30. — S.-M.

[2] Voyez t. 9, p. 181, not. 4 et 5, liv. XLVII, § 48 et 49. — S.-M.

[3] *Audoin Langobardorum rex, Rodelindam in matrimonio habuit, quæ ei Alboin virum bellis aptum, et per omnia strenuum peperit.* Paul. Diac. *de gest. Lang.* l. 1, c. 27. C'est Procope qui nous apprend, *de bel. Goth.* l. 3, c. 39, qu'il épousa cette princesse à Constantinople. — S.-M.

Gépides, sur lesquels il remporta plusieurs victoires avec le secours des troupes romaines. Il en fut récompensé par la concession de la Pannonie, et il reconnut ce bienfait en servant fidèlement l'empire[1]. Un corps de cavalerie lombarde était prêt à marcher en Italie à la suite de Germain, lorsque ce vaillant capitaine mourut à Sardique[2]. Audoin étant mort l'année suivante 551, Alboin lui succéda; et d'abord, à l'exemple de son père, il parut vouloir entretenir l'amitié des Romains. Ses troupes furent d'un grand secours à Narsès dans la guerre contre Totila; et lorsque ce général se crut obligé de les éloigner à cause de leurs cruautés et de leurs débauches, il les congédia honorablement, après leur avoir fait part du butin[3].

Mais le roi des Lombards, capable de concevoir les plus grands desseins, de les conduire avec prudence, et de les faire réussir par son activité et par sa valeur, avait formé celui de s'emparer de l'Italie. Ses soldats à leur retour lui avaient apporté des fruits de ce pays fertile, dont ils lui vantaient les charmes et l'abondance. Les désastres d'une longue guerre, et ensuite ceux d'une peste cruelle, avaient désolé cette contrée. Odoacre et Théodoric, dans des conjonctures moins favorables, n'avaient eu que la peine de se montrer, pour s'y établir : ces considérations encourageaient Alboin. Mais avant que de manifester ses projets, il commença par écarter les obstacles : il s'assura de l'amitié des rois français, les plus puissants d'entre les princes voisins. Il y avait déja des alliances entre les Français

XV. Ses projets sur l'Italie. Greg. Tur. hist. Franc. l.4,c.41. Paul. Diac. hist. Lang. l. 1, c. 27. Murat. Ant. Est. part. 1, c. 10.

[1] Voyez t. 9, p. 190, liv. XLVII, § 57. — S.-M.

[2] Voyez t. 9, p. 239, 240 et 241, liv. XLVIII, § 9 et 10. — S.-M.

[3] Voyez t. 9, p. 244, not. 1, liv. XLVIII, § 12. — S.-M.

et les Lombards. Théodebert, roi de la France Austrasienne, avait épousé Viségarde, fille de Vacon[1] : Alboin obtint en mariage Clotsvinde, fille de Clotaire[2]. Nous avons encore une lettre de saint Nicet, évêque de Trèves, par laquelle il exhorte cette princesse à travailler sur l'esprit du roi son mari, pour lui faire abjurer l'arianisme. Il ne paraît pas qu'elle ait réussi dans cette pieuse entreprise.

XVI. Il s'allie avec les Avares.

[Menand. exc. leg. p. 110, 111. Paul. Diac. de gest. Lang. l. 1, c. 27.]

Les Gépides qui occupaient une contrée de la seconde Pannonie, entre la Save et la Drave, donnaient de l'inquiétude au roi lombard. Tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, mais toujours ennemis, ils pouvaient le troubler dans son expédition, soit en ravageant son pays en son absence, soit en tombant sur ses derrières, lorsqu'il serait en marche. Il résolut de se délivrer de ces voisins incommodes[3]; et pour s'assurer du succès, il offrit au khakan[4] des Avares[5] de partager ensemble

[1] Ce roi l'avait eue d'Austrigosa, fille du roi des Gépides. *De qua habuit filias duas*, dit Paul Diacre, *de gest. Lang.* l. 1, c. 21, *nomen uni Wisegarda, quam tradidit in matrimonium Theodeberto regi Francorum.*—S.-M.

[2] Grégoire de Tours, l. 4, c. 41, l'appelle *Chlothosind. Alboinus*, dit-il, *Langobardorum rex, qui Chlothosindum regis Chlothacharii filiam habebat*, etc. *Chlotarius rex Francorum*, dit Paul Diacre, *de gest. Lang.* l. 1, c. 27, *Chlotsiundam ei (Alboin) suam filiam in matrimonium sociavit.* Le roi des Lombards en eut une fille nommée Alpsvinde. *De qua unam tantum filiam Alpsvindam nomine genuit.*—S.-M.

[3] Paul Diacre, *de gest. Lang.* l. 1, c. 27, présente au contraire les Gépides comme agresseurs. *Qui (Cunimundus) vindicare veteres Gepidorum injurias cupiens, rupto cum Langobardis fœdere, bellum potiusquam pacem elegit.*—S.-M.

[4] J'ai rétabli dans le texte le mot *khakan* qui était le vrai titre des chefs Avares. J'ai supprimé partout celui de *khan*, dont Lebeau s'est servi, induit en erreur par Deguignes dans son *histoire des Huns*. J'ai eu pour but de faire disparaître une expression qui est un anachronisme, puisqu'elle rappelle un titre en usage seulement chez les peuples modernes de l'Asie persane et turque. Voyez t. 9, p. 359, not. 3, et p. 380, not. 4, liv. XLIX, § 36 et 40.—S.-M.

[5] Il se nommait Baian. Ἀλβούϊος

les terres des Gépides, s'il voulait se joindre à lui pour les exterminer. Il lui représenta que les Avares, maîtres de ce pays, seraient à portée de mettre à contribution toute l'Illyrie, de s'emparer de la Thrace [1], et d'aller jusqu'à Constantinople se venger de l'insolence de Justin [2]. Le khakan, habile politique, écouta froidement les députés d'Alboin; et, pour les amener à des propositions plus avantageuses, il témoigna peu d'empressement de les satisfaire. Enfin, après beaucoup de feintes, de délais, de refus, qui laissaient toujours quelque espérance, il consentit à la ligue proposée, à condition que les Lombards lui enverraient actuellement la dixième partie de tous leurs troupeaux [3]; et qu'après la destruction des Gépides, les Avares auraient la moitié des dépouilles, et demeureraient seuls possesseurs de tout le pays [4]. Alboin, disposé à tout sacrifier pour la conquête de l'Italie, voulut bien acheter à ce prix le secours des Avares.

XVII. Destruction du royaume des Gépides.

Cunimond, fils de Torisin [5], régnait alors sur les Gépides. A la nouvelle de l'orage prêt à fondre sur ses états, il eut recours à l'empereur [6], dont il ne put

ὁ τῶν Λογγιβάρδων μόναρχος πρέσβεις ἐξέπεμψεν ὡς τὸν Βαϊανὸν, ἐς ὁμαιχμίαν παρακαλῶν. Menand. *exc. leg.* p. 110. Voyez ci-dev. § 7, p. 14.—S.-M.

[1] Ἡ Θράκη αὐτὴ ἔσαι εὐεπίβατος. Menand. *exc. leg.* p. 110.—S.-M.

[2] Ἐδίδασκον δὲ, ὡς οὐ κατὰ τοσοῦτον πρὸς Γήπαιδας τὸν πόλεμον ἀναῤῥίψωσι, καθόσον Ἰουςίνῳ μαχήσονται, βασιλεῖ τῷ τῶν Ἀβάρων ἔθνει ἐς τὰ μάλιςα δυσμενεςάτῳ γε ὄντι. Menand. *exc. leg.* p. 110.— S.-M.

[3] Τὸ δεκατημόριον τῶν τετραπόδων ἁπάντων, ὅσα παρὰ Λογγιβάρδοις ὑπῆρχεν. Menand. *exc. leg.* p. 111.—S.-M.

[4] Ὡς γένοιντο καθυπέρτεροι, ἥμισυ μὲν τῆς λείας ἕξουσιν αὐτοὶ· τὴν δὲ τῶν Γηπαίδων χώραν εἰς τέλεον. Menand. *exc. leg.* p. 111.— S.-M.

[5] Κονιμοῦνδος. Jean abbé de Biclar lui donne dans sa chronique le nom de *Cunicmundus*. Voyez sur son père Thorisin, ou Turisind, t. 9, p. 180, not. 2, liv. XLVII. § 48.— S.-M.

[6] On apprend de Ménandre, *exc. leg.* p. 111, que dans le même temps les Lombards envoyaient à l'empereur une ambassade, qui fut mal ac-

[Menand. exc. leg. p. 110, 111. Joan. abb. Biclar. Evagr. l. 5, c. 12. Aimon. l. 2, c. 35.]

obtenir que la neutralité[1]. — [Le roi des Gépides offrait cependant de payer le secours de l'empereur, par la cession de Sirmium et de tout le pays enfermé par la Drave[2].] — Les Avares entraient déja sur ses terres du côté de l'orient, tandis que les Lombards venaient en attaquer la partie occidentale. Enfermé entre deux armées ennemies, il marcha contre les Lombards. Le combat fut sanglant et opiniâtre; enfin la victoire se déclara pour les Lombards, qui ne firent aucun quartier aux vaincus[3]. Alboin tua Cunimond de sa propre main, et fit faire une coupe de son crane pour y boire dans les festins solennels, selon la coutume barbare de ces nations septentrionales[4]. Les habitants du pays, sans distinction d'âge ni de sexe, furent réduits en esclavage. Mais une captive subjugua son vainqueur : Alboin, veuf de Clotsvinde, devint éperdument amoureux de Rosemonde, fille de Cunimond, et l'épousa[5] :

cueillie par suite des intrigues des Gépides. L'ambassade que les Gépides envoyèrent de leur côté à Constantinople est mentionnée dans Théophylacte Simocatta, l. 6, c. 10. — S.-M.

[1] Κατεπράξαντο δὲ ὅμως, πρὸς τοῦ βασιλέως μηδὲ ἑτέρους τῆς Ῥωμαίων ἀπολαῦσαι ἐπικουρίας. Menand. *exc. leg.* p. 111. — S.-M.

[2] Πάλιν τὸ Σίρμιον, καὶ τὴν εἴσω Δράου ποταμοῦ χώραν ἐπηγγέλλετο δώσειν. Menand. *exc. leg.* p. 111. Après la destruction de leur royaume, les Gépides livrèrent cette ville à l'empereur, comme on l'apprend d'Évagrius, l. 5, c. 12. — S.-M.

[3] *Langobardi victores effecti sunt, tantâ in Gepidos irâ sævientes, ut eos ad internecionem usque delerent, atque ex copiosa multitudine, vix nuntius superesset.* Paul Diac. *de gest. Lang.* l. 1, c. 27. — S.-M.

[4] *In eo prælio Alboin Cunimundum occidit, caputque illius sublatum, ad bibendum ex eo poculum fecit, quod genus poculi apud eos* scala *dicitur, lingua vero latina patera vocitatur.* Paul. Diac. *de gest. Lang.* l. 1, c. 27. Isidore de Séville, *etym.* l. 20, c. 5, parle de ces coupes appelées *scalæ;* c'est sans doute de là que vient notre mot *écuelle.* — S.-M.

[5] Il semblerait résulter d'une historiette assez fabuleuse, rapportée par Théophylacte Simocatta, l. 6, c. 10, qu'avant la guerre cette princesse aurait été ravie à son père par le roi des Lombards qui l'aimait. Οὗτος εἰς ἔρωτα καταπίπτει νεανίδος τινός. Ἡ δὲ νεανὶς θυγάτριον ἐτύγχανεν ὂν Κονιμούνδου τοῦ τῶν Γηπαίδων ἡγεμονεύοντος. Cette princesse aurait été

mariage fatal, cause unique de sa perte, comme on verra dans la suite[1]. Le butin fut immense; mais les trésors du roi échappèrent aux Lombards. Trasaric, évêque arien, et Reptilane, neveu de Cunimond, trouvèrent moyen de les enlever, et de les faire passer à Constantinople, où ils furent déposés entre les mains de l'empereur[2]. Ainsi fut éteint le royaume des Gépides, après avoir duré cent quinze ans[3]. Les faibles restes de la nation détruite, esclaves des Lombards ou des Avares, perdirent jusqu'à leur nom[4]. Mais celui d'Alboin devint célèbre : ses exploits et sa gloire faisaient encore, plusieurs siècles après, le sujet des chansons des Bavarois, des Saxons, et des autres nations germaniques[5]. Les Avares s'emparèrent de tout le pays. Cependant Sirmium, place forte et importante, ne tomba pas sous leur pouvoir : les habitants se donnèrent à l'empereur, qui, leur ayant envoyé une nombreuse garnison, les mit en état de se défendre[6].

ainsi la première cause de la guerre. —S.-M.

[1] *Filiam (Cunimundi) nomine Rosimundam, cum magna simul multitudine diversi sexus et ætatis, duxit captivum. Quam, quia Clotsvinda obierat, in suam, ut post patuit, perniciem duxit uxorem.* Paul. Diac. *de gest. Lang.* l. 1, c. 27. —S.-M.

[2] *Thesauri ejus per Trasurium Arianæ sectæ episcopum, et Reptilenem Cuniemundi nepotem Iustino imperatore Constantinopolim ad integrum perducti sunt.* Joann. abb. Biclar. *chron.* — S.-M.

[3] Voyez t. 9, p. 239 et 240, liv. XLVIII, § 9. —S.-M.

[4] *Gepidorum genus ita est diminutum, ut ex illo tempore ultra non habuerint regem, sed universi qui superesse bello poterant, aut Langobardis subjecti sunt, aut usque hodie Hunis eorum patriam possidentibus, duro imperio subjecti gemant.* Paul. Diac. *de gest. Lang.* l. 1, c. 27. — S.-M.

[5] *Apud Baioariorum gentem, quam et Saxonum, sed et alios ejusdem linguæ homines, ejus liberalitas et gloria, bellorumque felicitas, et virtus, in eorum carminibus celebretur.* Paul. Diac. l. 1, c. 27. —S.-M.

[6] Ménandre, *exc. leg.* p. 155, donne quelques détails fort confus sur la ruine du royaume des Gépides et sur la soumission des restes de cette nation échappés à la domination des Avares. —S.-M.

XVIII. Disgrace et colère de Narsès. Paul. Diac. de hist. Lang. l. 2, c. 5, 11. Fredeg. Epit. c. 65. Anast. in Joan. III. Constant. Porph. de adm. imp. c. 27. Marius Av. Aimoin, l. 3, c. 10. Regino chr. l. 1. Herman. Contr. chr. Marian. Scot. chron. Sigeb. chron. l. 5. Rubeus, hist. Raven. l. 3, p. 173. Sigon. de regno Ital. l. 1, p. 12 et 13. Petav. rat. temp. part. 1, l. 7, c. 10. Pagi ad Bar.

Il ne restait plus au roi des Lombards qu'un obstacle à la conquête de l'Italie, mais c'était le plus insurmontable : la sagesse de Narsès maintenait depuis treize ans dans l'obéissance et dans la paix cette province, que sa valeur avait si heureusement réunie à l'empire. Quoique cet illustre général fût parvenu à l'âge de quatre-vingt-quinze ans, son ame avait conservé toute sa vigueur : le vainqueur des Goths, des Francs, des Allemans et des Hérules, était toujours redoutable, et sur le bord du tombeau, il pouvait encore y précipiter avant lui Alboin et ses Lombards. L'impératrice Sophie prit soin elle-même de délivrer Alboin de cette inquiétude[1]. Les courtisans, jaloux de Narsès, avaient persuadé à l'empereur, *que la guerre étant terminée en Italie, il fallait faire venir à Constantinople tout l'argent qu'on en retirait; qu'au lieu de laisser Narsès s'enrichir des tributs de ce pays, comme s'il en était le souverain, il était plus raisonnable de remplir le trésor épuisé.* En même temps ils pratiquèrent des intelligences avec les principaux de Rome, déja mécontents de la sévérité de Narsès, qui, accoutumé au commandement militaire, gouvernait peut-être avec trop d'empire. Ceux-ci écrivirent à la cour pour se plaindre de la tyrannie, sous laquelle, disaient-ils, on les tenait opprimés : qu'*au lieu de les rendre libres, on les avait asservis à la domination d'un eunuque, et qu'ils avaient été plus heureux*

[1] Par une erreur inconcevable, l'empereur Constantin Porphyrogénète, *de adm. imp.* c. 27, donne le nom d'Irène à l'impératriee Sophie. Cette erreur est trop grossière pour qu'on puisse la lui attribuer; elle vient sans doute des copistes de son ouvrage, à moins que Sophie n'ait porté aussi le nom d'Irène, ce qui ne parait pas vraisemblable.—S.-M.

sous le gouvernement des Goths[1]. Ils menaçaient même d'appeler les Barbares à leur secours, et de leur ouvrir les portes de Rome, si on ne les délivrait d'un gouverneur avare et impitoyable[2]. Ces calomnies, appuyées par l'impératrice, qui depuis long-temps haïssait Narsès, trouvèrent crédit dans l'esprit du prince. Mais, craignant de révolter un général assez puissant pour ne pas obéir, il se contenta d'envoyer ordre à Narsès de faire passer à Constantinople, sans aucune retenue, tout le produit des impositions levées sur l'Italie. Narsès répondit qu'il était prêt à exécuter tout ce qu'ordonnerait l'empereur; mais il représentait en même temps, que *retirer tout l'argent de l'Italie, sans y laisser les sommes nécessaires pour l'entretien des places et des troupes, c'était en ouvrir l'entrée aux Barbares voisins, toujours prêts à l'envahir; qu'en cas d'irruption, il serait bien long d'attendre les secours de Constantinople; que c'était la lenteur de ces envois qui avait prolongé pendant tant d'années la guerre contre les Goths.* Il ajoutait, *qu'après tout, il était bien informé des plaintes qu'on avait envoyées contre lui à la cour; qu'il était prêt à rendre compte de sa conduite; et que s'il se trouvait coupable, il consentait à subir la peine des concussionnaires.* Ces raisons devaient faire impression sur l'empereur, mais la malignité des envieux sut bien les empoisonner : c'était, à les entendre, un refus formel d'obéir, et le rebelle Narsès se déclarait

[1] *Gothis potius servire quam Græcis, ubi Narses imperat Eunuchus.* Paul. Diac. l. 2, c. 5.—S.-M.

[2] *Aut libera nos de manu ejus, aut certe et urbem Romam, et nosmet ipsos gentibus trademus.* Paul. Diac. *de gest. Lang.* l. 2, c. 5. — S.-M.

maître absolu de l'Italie. Sophie, craignant de manquer l'occasion de satisfaire sa haine, se chargea malheureusement du soin de réduire un homme qui méritait les plus grands égards. Cette princesse violente et précipité eenvoye aussitôt à ce général une quenouille avec un fuseau, et lui mande : *Revenez incessamment à Constantinople ; je vous donne la surintendance des ouvrages de mes femmes. C'est la place qui vous convient : il faut être homme pour avoir droit de manier les armes et de gouverner des provinces.* A la lecture de ce billet, Narsès lance sur le courrier des regards étincelants, et lui dit : *Va dire à ta maîtresse que je lui file une fusée qu'elle ne pourra jamais dévider* [1].

XIX. Il invite Alboin à venir en Italie.

Aussitôt il sort de Rome; et n'écoutant plus que sa vengeance, instruit des projets d'Alboin, il lui mande de venir en Italie [2]; qu'il ne trouvera aucun obstacle à la conquête de ce pays. S'étant retiré à Naples, dès qu'il fut rendu à lui-même, il éprouva dans son cœur des combats plus violents que ceux qu'il avait livrés aux ennemis de l'empire. Déchiré tour-à-tour par la colère et par les remords, tantôt il brûle d'impatience de voir les Lombards au milieu de Rome, d'entendre les gémissements de cette ville ingrate, et de jouir du désespoir de l'impératrice; tantôt honteux d'avoir détruit le fruit de ses victoires, et d'emporter dans le tombeau le nom de traître, après avoir acheté par tant

[1] *Talem se eidem telam orditurum, qualem ipsa dum viveret, deponere non posset.* Paul.Diac.*de gest.Lang.* l. 2, c. 5.—S.-M.

[2] Il lui disait selon Paul Diacre, *de gest. Lang.* l. 2, c. 5, d'abandonner les pauvres campagnes de la Pannonie et de venir occuper la riche Italie. *Ut paupertina Pannoniæ rura desererent, et ad Italiam, cunctis refertam divitiis, possidendam venirent.*—S.-M.

de travaux celui de défenseur de l'empire, il voulait aller à Constantinople porter sa tête à l'empereur; mais lui faire connaître, avant que de mourir, la malignité de ses envieux. Telles étaient les agitations de son esprit, lorsque le pape Jean III vint le trouver à Naples. L'habile pontife, lié avec lui d'une étroite amitié, écouta ses plaintes, entra dans ses sentiments, et vint à bout de le calmer. Mais comme Narsès persistait à vouloir partir pour la cour : *Gardez-vous bien*, lui dit-il, *de vous mettre à la merci de vos ennemis; demeurez dans ce pays que vous avez sauvé, et dans lequel ils ne peuvent vous nuire; si vous avez besoin d'apologie, j'irai plaider votre cause. Revenez à Rome; vos accusateurs sont aussi odieux aux Romains qu'à vous-même. Le peuple pleure votre absence; il vous recevra avec des transports de joie. Rome est le trophée de votre valeur; elle sera votre plus sûr asyle.* Narsès consentit enfin à retourner à Rome : le peuple accourut au-devant de lui; tous se prosternant à ses pieds, le conjuraient avec larmes de leur pardonner et de détourner la tempête qui menaçait l'Italie. Touché lui-même de repentir, il écrivit au roi lombard pour l'engager à se désister de son entreprise. Mais Alboin avait déja sur pied une nombreuse armée : il n'attendait que la fin de l'hiver pour passer les Alpes; et le désordre où la disgrace de Narsès jetait l'Italie était pour lui un nouvel encouragement. Narsès mourut peu après dans un regret amer d'avoir flétri sa gloire, en déshonorant ses derniers jours[1].

[1] *De Campania Romam regressus, non post multum tempus, ex hac luce subtractus est.* Son corps, enfermé dans un cercueil de plomb, fut envoyé à Constantinople avec toutes ses richesses. Paul Diac. l. 2, c. 11. — S.-M.

Il mourut coupable sans doute, mais ses ennemis l'étaient encore plus que lui. Le plus grand crime de l'envie n'est pas de persécuter la vertu, c'est de l'éteindre, en poussant à des extrémités criminelles les ames les plus innocentes, et en les rendant par désespoir coupables des crimes dont elles étaient faussement accusées.

xx. Vérité de cette histoire. Baronius. Pagi ad Bar. Banduri, ad cap. 27. Const. Porphyr. de adm. imp. Murat. ann. Ital. t. 3, p. 472. De vita Antiq. Beneventt. 2, p. 5. Abr. chron. de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 156, 158. Petav. rat. temp. lib. 7, c. 10.

La certitude de cette histoire a été ébranlée de nos jours par de savants écrivains; mais les raisons qu'ils allèguent ne me semblent pas assez fortes pour détruire une opinion établie depuis tant de siècles, et adoptée par des critiques tels que le P. Petau et le P. Pagi. Le cardinal Baronius n'en a paru douter que parce qu'il confond le Narsès vainqueur des Goths avec un autre général du même nom, qui vécut jusque sous l'empire de Phocas, et qui, selon la conjecture du père Petau, était fils de l'autre Narsès frère d'Aratius, mort à la bataille d'Anglon en 543. D'autres, apparemment à dessein d'épargner la mémoire de Narsès, n'apportent que des conjectures, qui ne suffisent jamais pour détruire des faits attestés, quand ceux-ci ne portent aucun caractère de fausseté. Ils disent que les Lombards connaissaient assez l'Italie, pour n'avoir pas besoin d'être invités à en entreprendre la conquête; que l'état du pays ravagé par une longue guerre, désolé par la peste, privé d'un commandant tel que Narsès, qu'on rappelait, suffisait pour les attirer; que Narsès pouvait bien se mettre à couvert des fureurs de l'impératrice, sans s'appuyer du secours des Lombards. Toutes ces réflexions sont vraies; mais Alboin était bien aise de n'avoir pas à combattre Narsès, fameux par tant de victoires; et Narsès ne cherchait pas seulement

sa sûreté : il voulait se venger, et ne pouvait porter à l'empereur un coup plus sensible, que de livrer l'Italie à un roi puissant et belliqueux, qui serait en état de s'y maintenir. On ajoute encore, pour décréditer ce récit, qu'à l'exception de Constantin Porphyrogénète, auteur peu exact, nul historien grec ne parle de la disgrace, ni de la trahison de Narsès, et que c'est une fable imaginée par les Italiens, toujours mécontents du gouvernement de Constantinople. Mais quels écrivains doit-on consulter sur l'histoire d'Italie, plutôt que les Italiens mêmes? Les historiens grecs gardent le même silence sur l'entrée d'Alboin en Italie : faudra-t-il pour cette raison rejeter comme une fable la conquête des Lombards? Il est donc raisonnable, pour le fait dont il s'agit, de s'en rapporter à Paul Diacre, auteur lombard, suivi sur ce point de toutes les chroniques les plus estimées, pourvu qu'on retranche de son récit quelques circonstances fabuleuses qu'il y mêle selon sa coutume.

XXI. Établissement des Exarques de Ravenne.

Longin, nommé par l'empereur pour succéder à Narsès, n'arriva qu'après la mort de ce grand capitaine. Il était revêtu d'un pouvoir très-étendu sous le titre d'exarque : c'était le nom que portait aussi dans ce temps-là le gouverneur général de l'Afrique. Ce gouvernement prit une forme nouvelle, qui subsista pendant cent quatre-vingt-quatre ans. Les exarques possédaient tous les droits de la souveraineté, hormis qu'ils étaient à la nomination de l'empereur, révocables quand il le voulait, tenus de lui payer, chaque année, une certaine somme qu'il avait stipulée en leur conférant cet emploi. Au reste, ils disposaient des charges et des emplois, ils étaient maîtres de lever des troupes et

Paul. Diac. l.2, c. 5. Agnellus, vita Petri Senioris, ap. Murat. t. 2, rer. Ital. p. 123. Rubens, hist. Ravenn. l. 4, p. 175 et seq. Sigon. de regno Ital. l. 1, p. 14. Murat. ann. Ital. t. 3, p. 477. Abr. chron. de l'hist. d'It. t. 1, p. 153.

d'imposer des tributs; ils jugeaient sans appel. Ils avaient en Italie la même autorité que les satrapes dans les provinces de la Perse. Au lieu des consulaires, des correcteurs et des présidents, Longin établit un duc dans chaque cité, tant pour le commandement des armes, que pour l'administration de la justice et des finances. Il était venu par mer à Ravenne, où il fixa sa résidence, pour être plus à portée de fermer aux Barbares l'entrée de l'Italie et de recevoir des secours de Constantinople. Il avait amené quelques troupes; mais ne se croyant pas assez fort pour résister aux Lombards, il en leva de nouvelles, dont il garnit Ravenne et les places de la Vénétie. Il fortifia la Césarée, qui, étant située entre Ravenne et Classe, ne faisait avec ces deux places qu'une seule ville. Depuis ce temps, les exarques entretinrent des garnisons perpétuelles dans toutes les grandes villes d'Italie,

An 568.

XXII. Premières conquêtes d'Alboin en Italie.

Paul. Diac. l. 2, c. 6, 7, 8, 9, 10, 12. 14. Greg. Tur. Hist. Franc. l. 4, c. 41. Sigeb. chron. German. chr. l. 5. Sigon. de regno Ital. l. 1, p. 16 et 17.

On eût dit que l'empereur était d'intelligence avec le roi des Lombards. Longin n'avait ni usage de la guerre, ni forces suffisantes pour combattre un prince vaillant, expérimenté, suivi d'une armée formidable. La réputation d'Alboin, et l'espérance d'une riche et brillante conquête, avaient attiré sous ses étendards des Suèves, des Bavarois, des Bulgares, des Sarmates. Plus de vingt mille Saxons vinrent se donner à lui, traînant avec eux toutes leurs familles[1], tant ils étaient assurés de se faire, par leur épée, de nouveaux établissements. Alboin manda les chefs des Avares, et leur

[1] Les Saxons étaient, dit Paul Diacre, *de gest. Lang.* l. 2, c. 6, les *vieux amis* des Lombards, par suite, sans doute, du long séjour qu'ils avaient fait auprès d'eux sur les bords de l'Elbe. *Alboin vero ad Italiam cum Langobardis profecturus, ab amicis suis vetulis Saxonibus auxilium petit,... Ad quem Saxones plus quam viginti millia virorum cum*

déclara qu'il leur abandonnait la Pannonie tout entière, à condition de la rendre, si jamais les Lombards étaient forcés d'y revenir [1]. Il n'est pas certain qu'il leur ait cédé le Norique. Il envoya ordre à tous ses sujets de quitter leurs demeures, de charger leurs bagages sur des chariots, et de marcher à sa suite, femmes, enfants et vieillards [2]. Tout étant prêt pour le départ, cette troupe innombrable se mit en marche le 2 avril, lendemain du jour de Pâques, l'an 568 [3]. Arrivé au pied des Alpes Juliennes, Alboin trouve les passages ouverts; du haut d'une montagne, qui fut depuis appelée *Mont-Royal*, il contemple avec joie ces campagnes riantes et fertiles dont il va se rendre maître [4].

Murat. ann. Ital. t. 3, p. 475,476,477. De vita Antiq. Benev. t. 2, p. 10, 17, 19.

uxoribus simul et parvulis, ut cum eo ad Italiam pergerent, juxta ejus voluntatem venerunt. Les rois des Francs, dit encore Paul Diacre, instruits du départ de ces Saxons, donnèrent à des Suèves ou Souabes, les pays qu'ils occupaient. *Hoc audientes Chlotarius et Sigisbertus reges Francorum, Suavos aliasque gentes in locis, de quibus iidem Saxones exierant, posuerunt.* — S.-M.

[1] *Alboin sedes proprias, hoc est Pannoniam, amicis suis Hunnis contribuit, eo scilicet ordine, ut si quo tempore Langobardis necesse esset reverti, sua rursus arva repeterent.* Paul. Diac. *de gest. Lang.* l. 2, c. 7. Les cessions de ce genre étaient assez communes chez les nations de la Germanie. Les Vandales avaient de même cédé leur ancien domicile à une partie de leur nation, à la charge de le leur restituer s'il était nécessaire. Voyez t. 5, p. 269 et 270, liv. *xxvii*, § 48 et t. 8, p. 263, not. 2, liv. *xlii*, § 47. — S.-M.

[2] *Igitur Langobardi, relicta Pannonia, cum uxoribus et natis, omnique suppellectili Italiam properant possessuri.* Paul. Diac. l. 2, c. 7. Les Lombards étaient, comme on a déjà pu le remarquer, ci-dev. § 12, p. 20, not. 4 et 5, une nation toujours peu nombreuse, aussi furent-ils obligés d'invoquer l'assistance de tous leurs alliés pour entreprendre la conquête de l'Italie qu'ils ne purent jamais achever. Ils emmenèrent d'autres peuples que les Saxons. Un passage de Paul Diacre, *de gest. Lang.* l. 2, c. 26, fait voir qu'ils conduisirent en Italie, des Gépides, des Bulgares, des Sarmates, des Pannoniens et des Suèves. *Alboin multos secum ex diversis, quas vel alii reges, vel ipse ceperat, gentibus ad Italiam adduxisse, unde usque hodie eorum in quo habitant vicos, Gepidos, Bulgares, Sarmatas, Pannonios, Suavos, Noricos, sive aliis hujusmodi nominibus appellamus.* — S.-M.

[3] Cette date précise est donnée par Paul Diacre, *de gest. Lang.* l. 2, c. 7. — S.-M.

[4] *Rex Alboin, cum omni exercitu suo, vulgique promiscui multitudine,*

La ville nommée *Forum Julii*, bâtie par Jule César, fut la première dont il s'empara : c'est aujourd'hui *Cividad di Friuli*, qui a donné son nom à la province de Frioul. Alboin ne trouva point de résistance dans toutes les places voisines. Les habitants se sauvèrent dans les îles de la Vénétie, comme ils avaient fait aux approches d'Attila. Aquilée était sans défense; Paulin, archevêque schismatique [1], se retira dans l'île de Grado avec le trésor de son église. Félix, évêque de Trévise, vint au-devant du roi lombard, jusque sur les bords du fleuve Piave [2]; Alboin aussi généreux que vaillant, le reçut avec bonté, prit la ville sous sa protection : et, tout arien qu'il était, il confirma par lettres patentes à l'église de Trévise la propriété de ses possessions [3]. Il se rendit en peu de temps maître de Vicence, de Vérone, de Trente, de Brescia, de Bergame, et de toute la Vénétie, qui dès-lors s'étendait jusqu'à l'Adda [4]. Mantoue, Padoue, Crémone et Monsélice, qui étaient

ad extremos Italiæ fines pervenisset, montem qui in eisdem locis prominet, ascendit; indeque, prout conspicere potuit, partem Italiæ contemplatus est. Qui mons propter hanc, ut fertur, causam ex eo tempore Mons regis appellatus est. Paul. Diac. *de gest. Lang.* l. 2, c. 8.— S.-M.

1 On peut voir, t. 9, p. 289, liv. XLVIII, § 49, les motifs peu importants qui séparèrent pendant deux ou trois siècles l'église d'Aquilée de l'église romaine. Paul Diacre, *de gest. Lang.* l. 2, c. 10, parle avec respect de ce patriarche, quoique schismatique, et il l'appelle Paul. *Aquileiensi quoque civitati ejusque populis beatus Paulus patriarcha præerat. Qui Langobardorum barbariem metuens, ex Aquileia ad Grados insulam confugit.*— S.-M.

2 *Ad fluvium Alpem* (leg. *Plavem*) *venisset*, dit Paul Diacre, *de gest. Lang.* l. 2, c. 12. Les Allemans appellent encore cette rivière *die Pleif.* — S.-M.

3 *Rex, ut erat largissimus, omnes suæ ecclesiæ facultates postulanti concessit, et per suum pragmaticum postulata firmavit.* Paul Diac. *de gest. Lang.* l. 2, c. 12.— S.-M.

4 La Vénétie, dit Paul Diacre, *de gest. Lang.* l. 2, c. 14, ne consistait pas seulement dans les îles que de son temps on appelait *Venetias* (Venise), mais elle s'étendait depuis la Pannonie jusqu'à l'Adda. *Venetia enim non solum in paucis insulis, quas nunc Venetias dicimus, constat; sed ejus terminus à Pannoniæ finibus usque Adduam fluvium protelatur.*— S.-M.

garnies de soldats, furent les seules villes qui se mirent en défense. Mantoue fut prise l'année suivante. Les trois autres se maintinrent long-temps contre toute la puissance des Lombards, et ne furent prises que plus de trente ans après par Agilulf [1].

Dès qu'Alboin se vit maître du Frioul, il en donna le gouvernement à Grasulf [2] son neveu, et son grand écuyer [3], avec le titre de duc. Grasulf ne consentit à l'accepter qu'après que le roi lui eut permis de choisir les familles qui habiteraient ce canton [4], et il choisit les plus nobles de sa nation [5]. Il obtint aussi les cavales de la meilleure race, pour peupler ses haras [6]. Le duché de Frioul fut le premier des trois principaux que

XXIII. Établissement du duché de Frioul.

[1] Voyez ci-après, liv. LIII, § 56. — S.-M.

[2] Il s'appelait Gisulf selon le texte de Paul Diacre, *de gest. Lang.* l. 2, c. 9. *Dum Alboin animum intenderet, quem in his locis ducem constituere deberet, Gisulfum, ut fertur, suum nepotem, virum per omnia idoneum, Foroiulianæ civitati, et toti regioni illius præficere statuit.* Les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, t. 1, p. 412, nouv. éd. in-f°, donnent aussi le nom de Grasulf au premier duc de Frioul. Ils le distinguent de Gisulf, qui aurait été, selon eux, le fils de Grasulf. Il paraît que Paul Diacre, seul auteur original, qui parle de l'origine du duché de Frioul, s'est trompé, et qu'il a mis le nom de Gisulf pour celui de Grasulf. En effet, on voit par une lettre de l'exarque romain adressée à Childebert roi des Francs, et dont il sera question ci-après, l. LII, § 18, qu'en l'an 590, le magnifique duc Gisulf, fils de Grasulf, était alors fort jeune, *in juvenili ætate*. — S.-M.

[3] Les Lombards donnaient à cette dignité le nom de *Marpahis*, comme on l'apprend de Paul Diacre, *de gest. Lang.* l. 2, c. 9. *Strator erat, quem lingua propria Marpahis appellant.* Cette dignité paraît répondre à celle de grand écuyer. — S.-M.

[4] *Gisulfus non prius se regimen ejusdem civitatis, et populi suscepturum edixit, nisi ei quas ipse eligere voluisset Langobardorum Faras, hoc est generationes, vel lineas tribueret.* Paul. Diac. *de gest. Lang.* l. 2, c. 9. Le mot *Fara* se retrouve dans les lois des Lombards, tit. 64, § 1, avec le sens de *famille* ou *tribu*. — S.-M.

[5] *Factumque est, et annuente sibi rege, quas optaverat Langobardorum præcipuas prosapias, ut cum eo habitarent, accepit.* Paul. Diac. *de gest. Lang.* l. 2, c. 9. — S.-M.

[6] *Poposcit quoque a rege generosum equarum greges, et in hoc quoque liberalitate principis exauditus est.* Paul. Diac. *de gest. Lang.* l. 2, c. 9. — S.-M.

les Lombards fondèrent en Italie. Ces ducs n'étaient d'abord que de simples gouverneurs, amovibles à la volonté du prince. Nous les verrons dans la suite devenir plus puissants, et ériger leurs duchés en fiefs héréditaires. Tels furent les commencements d'un royaume qui dura plus de deux siècles, et qui dut sa naissance autant à la faiblesse des empereurs qu'au courage d'Alboin. Justin ne sut opposer à ce conquérant qu'une poignée de mauvaises troupes et un général incapable de les commander. Ce génie étroit et frivole s'occupait pendant ce temps-là à bâtir des palais et des églises, et à pacifier les factions du cirque, que toute son autorité avait peine à contenir.

XXIV. Divers événements. Paul. Diac. l. 2, c. 10. Abb. Biclar. Tac. hist. l. 4, c. 50.

On rapporte que, dans l'hiver de cette année, les plaines de l'Italie furent couvertes d'autant de neige qu'il a coutume d'en tomber sur le sommet des Alpes, et que, dans l'été suivant, la moisson fut plus abondante qu'elle n'avait été de mémoire d'homme. Les Garamantes, peuples de l'intérieur de l'Afrique au midi de la Gétulie, envoyèrent des ambassadeurs à Constantinople pour négocier un traité d'alliance; ils demandaient aussi des missionnaires pour se faire instruire dans la religion chrétienne[1] : ils obtinrent l'un et l'autre[2]. On ne sait pourquoi des nations si éloignées, et comme perdues dans les sables de l'Afrique, dont l'histoire ne parle plus depuis le règne de Vespasien[3],

[1] *Garamantes per legatos paci reipublicæ et fidei christianæ sociari desiderantes poscent.* Joann. abb. Bicl. *chron.* — S.-M.

[2] Le christianisme avait fait très-peu de progrès chez les peuplades de l'Afrique restées indépendantes des Romains. Voyez ce que j'ai dit à ce sujet, et sur les divinités adorées par ces nations, t. 9, p. 101, 109 et 118, liv. XLVI, § 64, 65, 67. — S.-M.

[3] Les Garamantes étaient venus à cette époque, en l'an 70, combattre les habitants de Leptis, à l'instigation de ceux de OEa, ville voisine de Tripoli. Ils furent vaincus par Valérius Festus, gouverneur de la province. Tac. *annal.* l. 4, c. 50. — S.-M.

s'avisèrent de se souvenir des Romains, dont le nom devenait de jour en jour moins imposant, et la décadence plus marquée [1]. Il est moins étonnant que les Maures, beaucoup plus voisins de Carthage, ayent repris les armes. Ils venaient d'embrasser le christianisme; mais leur conversion ne put étouffer le ressentiment qu'avait laissé dans leur cœur la mort de leur roi Cuzinas [2], indignement massacré cinq ans [3] auparavant. Ils se vengèrent sur Théodore, exarque d'Afrique, qu'ils surprirent et massacrèrent; ils défirent ensuite en bataille rangée, et tuèrent Théoctiste, général des troupes romaines dans la province : Amabilis, successeur de Théoctiste, n'eut pas un sort plus heureux [4].

Après la prise de Mantoue, Alboin entra en Ligurie [5]. Lodi, Côme et les autres places jusqu'aux Alpes Cottiennes, se rendirent sans résistance. Presque tous les habitants du pays avaient pris la fuite : les uns An 569. XXV. Progrès d'Alboin. Paul. Diac. l. 2, c. 25, 26.

[1] Il est impossible de croire que les Garamantes n'ayent eu aucune relation avec les Romains, pendant le long espace de temps qui s'est écoulé entre Vespasien et le règne de Justin II. Comment supposer que ces peuples n'ayent pas eu quelques rapports avec les gouverneurs de la Tripolitaine. Il nous est resté si peu de chose des auteurs anciens qui auraient pu nous en instruire, qu'on ne doit pas être étonné du silence que l'antiquité semble garder à cet égard. Le poëme de la Johannide, écrit vers cette époque par Corippus, et nouvellement découvert (voyez t. 9, p. 92, liv. XLVI, § 64), fait plusieurs fois mention des Garamantes comme d'un peuple assez bien connu des Romains; ils prirent part aux guerres que les Maures, révoltés contre Justinien, firent aux Romains. Voyez t. 9, p. 110, liv. XLVI, § 65.— S.-M.

[2] Voyez ce que j'ai dit de ce prince, t. 9, p. 86 et p. 104, not. 3, liv. XLVI, § 60 et 64.—S.-M.

[3] Voyez t. 9, p. 450, liv. XLIX, § 68. —S.-M.

[4] Tous ces événements sont très-brièvement indiqués dans la chronique de l'abbé Jean de Biclar. Il est le seul auteur qui les fasse connaître. Voyez ci-après liv. LI, § 32. —S.-M.

[5] Il la conquit tout entière à l'exception des villes situées sur la côte. *Universas Liguriæ civitates, præter has quæ in littore maris sunt positæ, cepit.* Paul. Diac. *de gest. Lang.* l. 2, c. 25. — S.-M.

Sigon. de regno Ital. l. 1, p. 17, 18. Pratilli prolus. in Paul. Diac. Murat. Ann. Ital. t. 3, p. 479, 480, 487.

s'étaient retirés à Gênes avec Honorat, archevêque de Milan; d'autres dans l'île Comacina, sur le lac de Côme, où ils se retranchèrent; la plupart dans les îles d'un autre lac, que le débordement des rivières avait formé depuis peu entre Crémone et Lodi. Comme les Lombards n'avaient point de barques, ces fugitifs, s'y trouvant en sûreté, bâtirent la ville de Crême, qui subsiste encore, mais qui n'est plus dans une île, parce que le lac se dessécha dans la suite, lorsque les eaux se furent écoulées [1]. Milan rétabli par Narsès, mais alors presque abandonnée, ouvrit ses portes le 5 septembre. Alboin, se voyant maître de cette ville importante, se fit proclamer roi d'Italie. Déja les Lombards possédaient la Ligurie entière, à l'exception de Pavie et des places maritimes. Pavie était devenue célèbre, depuis que Milan avait été réduite en cendres par Attila. On y voyait un superbe palais, ouvrage de Théodoric : elle était forte par ses remparts, et par le Tésin qui baignait ses murailles. On comprit alors que la rapidité des conquêtes des Lombards n'était due qu'à la terreur de leurs armes et au mauvais état où la disgrace de Narsès et la négligence du gouvernement impérial avaient réduit l'Italie. Ces Barbares n'entendaient rien aux siéges; une seule place arrêta ce torrent. Alboin, ayant été repoussé devant Pavie, prit le parti de l'assiéger dans les formes : il plaça son camp du côté de l'Occident, et cette ville tint contre ses attaques pendant trois ans.

Pour ne pas perdre au siége d'une seule place un

[1] Ces détails sont empruntés de l'ouvrage de Sigonius, *de regno Italiæ*, p. 17 et 18. Cet auteur ne cite aucun garant à l'appui. Voyez aussi l'*Abrégé chronologique de l'histoire d'Italie* par St.-Marc, t. 1, p. 164. - S.-M.

temps précieux, Alboin laissa devant Pavie [*Ticinum*] une partie de ses troupes, et ayant passé le Pô avec le reste, il se rendit maître de l'Émilie jusqu'à Bologne. Tortone [*Dertona*], Plaisance [*Placentia*], Parme, Berselle [*Brixellum*], Reggio [*Regium*], Modène [*Mutina*], n'osèrent lui résister. Il réduisit presque entièrement sous sa puissance la Toscane et l'Ombrie[1]. Spolète, capitale de cette dernière province, ville ancienne et colonie romaine, ruinée par les Goths, rétablie par Narsès, fut érigée en duché. Faroald en fut le premier duc. Son district s'étendait dans toute l'Ombrie, et reçut dans la suite divers accroissements. La famine qui avait succédé à l'abondance de l'année précédente faisait encore en Italie plus de ravage que les Lombards, et contribuait à leurs succès. Cependant, Rome se maintint dans l'obéissance de l'empereur, et Longin conserva Ravenne et la Flaminie. Pendant le cours des conquêtes d'Alboin, et sous le règne de ses successeurs, Rome fut souvent attaquée sans être jamais prise. Les Lombards s'avancèrent plusieurs fois jusqu'aux portes de la ville : ils ravageaient les faubourgs, ils détruisaient les églises dont elle était environnée, mais ils n'y entrèrent jamais. Les Romains, ne se flattant pas de pouvoir se défendre par les armes, prenaient toujours le parti d'éloigner les rois lombards à force d'argent.

An 570. XXVI. Suite de ses conquêtes. Paul. Diac. l. 2, c. 26. Sigon. de regno Ital. l. 1, p. 19. S. Greg. l. 4, ep. 31. Baronius.

L'année suivante, une maladie épidémique affligea l'Italie et la Gaule : c'était un cours de ventre avec des pustules enflammées, qui faisaient périr les hommes

An 571. XXVII. Établissement du du-

[1] Il soumit, dit Paul Diacre, *de gest. Lang.* l. 2, c. 26, tout le pays jusqu'à la Toscane, à l'exception de Rome, de Ravenne et de quelques châteaux situés sur les bords de la mer. *Alboin ejectis militibus invasit omnia, usque ad Tusciam, præter Romam et Ravennam, vel aliqua castella, quæ erant in littore maris constituta.*— S.-M.

ché de Bénévent. Paul. Diac. l. 3, c. 34. Sigon. de regno Ital. l. 1, p. 31. Marius Av. Camill. Peregr. de ducat. Beneventat. ap. Murat. t. 5, p. 159-244. Giann. hist. Nap. t. 1, l. 4, c. 2. De Vita Aut. Benev. t. 2, p. 9, 10, 16, 23, 131, 165. Abr. de l'hist. d'It. t. 1, p. 177.

et les animaux, surtout les bœufs. Plus Alboin s'éloignait de Ravenne, moins il trouvait de résistance. Après avoir brûlé Pétra-Pertusa, forteresse imprenable située en Ombrie proche d'Urbin, il continua sa marche par le *Picenum*, et s'éloignant de Rome qu'il laissait sur sa droite, il pénétra dans le Samnium jusque sur les frontières de la Campanie. Zottou était déja établi à Bénévent avec une troupe de Lombards : c'était un détachement de ceux qu'Alboin avait envoyés à Narsès dix-neuf ans auparavant[1]. Le général romain ayant congédié les autres après sa victoire, comme je l'ai déja dit[2], avait retenu les plus braves et les mieux disciplinés, à dessein de les employer dans ses expéditions. Il leur avait donné pour demeure la ville de Bénévent, ruinée par les Goths, à la charge sans doute d'en relever les murailles. Zottou, qu'ils avaient choisi pour chef, les gouvernait depuis dix ans, lorsqu'Alboin pénétra dans ce pays[3]. Le roi lombard lui confirma le commandement, et érigea Bénévent en duché[4] : il

[1] Voyez t. 9, p. 244, liv. XLVIII, § 12.— S.-M.

[2] Voyez t. 9, p. 256, liv. XLVIII, § 22.— S.-M.

[3] Ces faits présentent beaucoup d'incertitude et de difficultés. Ils ne sont énoncés d'une manière positive dans aucun auteur ancien. Ils ne sont fondés que sur les conjectures de Camille Peregrini, dont le savant ouvrage a été inséré dans le recueil des historiens d'Italie de Muratori, t. 5, p. 159-244. L'opinion qui fixe l'établissement des Lombards à Bénévent à une époque plus ancienne que l'entrée de cette nation en Italie, n'est fondée que sur un passage difficile et évidemment inexact de Constantin Porphyrogénète, *de adm. imp.* c. 27. Il est évident que ce passage ne peut suffira pour établir l'opinion admise dans le texte, d'après l'autorité des savants italiens. On le peut d'autant moins que cette assertion est mal corroborée par d'autres autorités fort confuses, bien incertaines, et toutes d'époques très-modernes. Quelques savants placent plus tard, sous le règne d'Autharis, en 589, l'établissement du duché de Bénévent. Voyez aussi Sismondi, *histoire des républiques d'Italie au moyen âge*, t. 1, p. 214 et suiv. — S.-M.

[4] *Fuit autem primus Langobar-*

y réunit quelques villes des environs, dont il se rendit maître. Des trois duchés principaux, établis par les Lombards en Italie, celui de Bénévent devint le plus considérable par l'étendue de ses limites, et par la puissance de ses ducs, qui prirent le titre de princes après la destruction du royaume de Lombardie. Le duché de Frioul servait de barrière contre les Barbares septentrionaux; celui de Spolète, placé au centre de l'Italie, était à portée d'arrêter les entreprises des garnisons de Rome et de Ravenne; Bénévent devait tenir en bride la partie méridionale, et servir de place d'armes aux Lombards pour achever la conquête. En effet, un siècle après l'établissement de ce duché, il s'étendait d'une mer à l'autre, depuis l'embouchure du Liris, aujourd'hui le Garigliano, dans la mer de Toscane, jusqu'à celle du fleuve Aterno dans le golfe Adriatique. De là tout le pays jusqu'à Cosenza d'un côté, et de l'autre jusqu'à Otrante, dépendait du duché de Bénévent, à l'exception de Cumes, de Naples, de Surrente et d'Amalfi qui demeurèrent au pouvoir des empereurs. Les Grecs chassés de toute part se maintinrent dans les deux extrémités méridionales, depuis Cosenza jusqu'au détroit du Fare, ce qui commença dès-lors à porter le nom de Calabre ultérieure; et depuis Otrante jusqu'à la pointe nommée le promontoire de Salente : en sorte que le duché de Bénévent comprenait presque toutes les provinces qui composent aujourd'hui le royaume de Naples. C'est ce qu'on appelait la seconde Lombardie; la première s'étendait depuis les Alpes jusqu'au-delà du Pô. Outre ces trois duchés, les rois lombards

dorum dux in Benevento nomine Zotto, qui in ea principatus est per curriculum viginti annorum. Paul Diac. *de gest. Lang.* l. 3, c. 32.—S.-M.

en établirent d'abord un grand nombre d'autres, qui se bornaient à une ville avec son territoire : mais ayant reconnu dans la suite que ce partage de leur puissance ne contribuait qu'à l'affaiblir, ils les supprimèrent presque tous. Il n'est pas inutile de remarquer, qu'à l'occasion des conquêtes des Lombards, le nom de Calabre passa d'une province à l'autre. L'ancienne Calabre commençait aux montagnes qui bordent l'Apulie au midi; et se renfermant dans la péninsule où sont les villes de Brindes, de Tarente, d'Otrante et de Gallipoli, elle se terminait à la pointe méridionale. Ce pays perdit son nom, qui passa de l'autre côté du golfe de Tarente à la contrée nommée auparavant *Brutium*, et qui se divisa en deux parties sous la dénomination de Calabre citérieure et ultérieure. Le savant Camillo Peregrini, qui écrivait vers le milieu du dernier siècle, est le premier auteur qui ait donné la raison de ce changement. Les Lombards, dit-il, s'étant rendus maîtres de la plus grande partie de l'Italie, il ne restait plus aux empereurs que les places maritimes de la Campanie, le *Brutium*, l'ancienne Calabre [1] et la Sicile. Ils firent de ces contrées deux provinces, qu'ils nommèrent Thèmes [2], suivant le langage alors reçu dans l'empire d'Orient. L'un de ces thèmes comprenait la Sicile; l'autre tout ce que l'empire possédait encore en Italie : et comme la Calabre en faisait la principale partie, à cause des villes célèbres de Brindes, de Tarente et

[1] L'empereur Constantin Porphyrogénète, *de adm. imp.* c. 27, dit que les Lombards subjuguèrent tout le pays jusqu'à Capoue, ἕως Παπίας (*leg.* Καπύας) et que les seules villes qui restèrent aux Grecs furent Hydrunte (Otrante), Callipolis, Rousianès (Rossano), Naples, Gaëte, Surentum (Sorrento), et Amalphi. — S.-M.

[2] Θέμα, pl. θέματα. Ce terme peut se rendre exactement par *division militaire*. — S.-M.

d'Otrante, ce thème fut nommé le thème de Calabre[1], dans lequel était compris le *Brutium*. Dans la suite, l'empire ayant encore perdu l'ancienne Calabre jusqu'à Otrante, ce nom resta au seul *Brutium*, dont une grande partie continuait d'être soumise à l'empire de Constantinople. La pointe de l'ancienne Calabre ne méritant plus le nom de province, s'appela seulement *terre d'Otrante*[2].

XXVIII. Anastase chassé d'Antioche.

Evag. l. 6, c. 5, 6. Theoph. p. 206. Niceph. Call. l. 17, c. 36. Pagi ad Bar. Fleury, Hist. eccles. l. 34, art. 22.

Tandis qu'Alboin étendait ses conquêtes, Justin, renfermé dans son palais, se livrait à la mollesse d'une vie voluptueuse. Enflé d'un vain orgueil, ce prince, qui laissait perdre l'Italie, prétendait porter la majesté du diadême plus haut qu'aucun de ses prédécesseurs : il ne pouvait souffrir aucune opposition à ses volontés. Lorsqu'Anastase avait été élu patriarche d'Antioche, Justin lui avait demandé une somme d'argent, pour lui procurer l'agrément de Justinien qui vivait alors : Anastase n'avait point voulu se prêter à cette horrible simonie. D'ailleurs ce patriarche n'avait pas approuvé l'élection de Jean le Scholastique à la place d'Eutychius, que Justinien avait dépouillé du patriarchat de Constantinople, parce que ce savant et vertueux prélat combattait ses erreurs. Lorsque Justin fut sur le trône, Jean et les autres ennemis d'Anastase tâchèrent d'aigrir le ressentiment du prince. Ce saint évêque, respecté de tout l'Orient, ils le lui dépeignirent comme un dissipateur, qui ruinait l'église d'Antioche par ses profusions : c'est ainsi qu'ils nommaient les pieuses

[1] Ou plutôt *le thème de Lombardie et de Calabre*, τὸ θέμα Λογγουβαρδίας καὶ Καλαβρίας.—S.-M.

[2] Tous ces détails sont empruntés au travail de Camille Pérégrini, sur la géographie du duché de Bénévent. Voy. ci-dev. p. 44, not. 3. J'aurai occasion d'en reparler dans les Mémoires géographiques qui seront destinés à expliquer les cartes qui doi-

libéralités d'Anastase. Ils lui imputaient même des paroles injurieuses contre l'empereur; ils n'eurent pas de peine à réussir dans leur mauvais dessein. Anastase fut chassé; on lui substitua Grégoire, abbé du mont Sinaï[1], qui s'acquitta si dignement des fonctions épiscopales, qu'on ne peut lui reprocher que d'avoir accepté la place d'un prélat injustement dépossédé. Anastase ne fut rétabli dans son siége que vingt-trois ans après, sous le règne de Maurice, après la mort de Grégoire.

XXIX. Causes de rupture entre les Romains et les Perses. Simocat. l.3, c.9. Theoph. Byz. p. 21, 22, et ibi not. e Labbei. Menand. exc. leg. p. 106, 151, 108. Zon. l. 14, t. 2, p. 71. Theoph. p. 206, 207, 208. Pagi ad Bar. Deguignes, Hist. des Huns, t.2, l.5, p.383 et suiv.

L'exil d'Anastase affligeait l'Église, sans causer aucun trouble dans l'empire; mais on vit dans ce même temps se rallumer une guerre qui, pendant le cours de vingt années, désola les plus belles provinces de l'Orient. La paix conclue avec les Perses, après une longue et pénible négociation, devait durer cinquante ans : elle fut rompue la dixième année. Plusieurs causes y concoururent; mais elles n'auraient pas exclu un accommodement, si la fierté de Justin eût pu se soumettre aux conditions que Justinien avait acceptées. Pour développer l'origine de cette guerre, il est nécessaire d'exposer en peu de mots ce qui se passait depuis quelque temps sur les frontières septentrionales de la Perse. Les Turcs sortis du mont Altaï, près de la source de l'Irtisch, avaient poussé leurs conquêtes vers l'Occident[2]. Après avoir chassé les Ogors, ainsi que je l'ai raconté[3], ils avaient subjugué les Hephthalites[4], et s'étaient

vent être jointes à cet ouvrage.—S.-M.

[1] Théophane, p. 206, lui donne le titre d'Apocrisiaire ou agent des moines byzantins, ἀποκρισιάριος τῆς μονῆς τῶν Βυζαντίων. Il avait été ensuite nommé, selon Évagrius, l.5, c.6, abbé du mont Sinaï.— S.-M.

[2] Voyez t.9, p. 393-402, liv. XLIX. § 40.— S.-M.

[3] Tom.9, p. 371 et suiv, liv. XLIX, § 36.— S.-M.

[4] Et non *Nephthalites*. Voyez t.7, p. 251, not. 3, liv. XXXVIII, § 29 et ailleurs. — S.-M.

établis sur les bords du Jaxarte, dans la contrée qui de leur nom fut appelée Turkestan. Ayant ensuite passé le Jaxarte, ils s'étaient rendus maîtres de l'ancienne Sogdiane[1], située entre ce fleuve et l'Oxus. Ces deux fleuves sont aujourd'hui connus sous les noms de Sihon et de Gihon[2]; et le vaste pays qu'ils embrassent se nomme le Maûerennahar[3] et la grande Bucharie[4]. L'année même qu'Alboin entra en Italie, les Sogdiens[5] [autrefois dépendants des Hephthalites[6], et] devenus sujets des Turcs[7], [sollicitaient auprès] du grand khakan[8] la permission de députer à la cour de Perse, pour y traiter du commerce de la soie, dont ils s'offraient d'être les facteurs[9]. — [Le grand kha-

[1] La Sogdiane des Anciens ne répondait pas à tout le pays compris entre l'Oxus et le Iaxarte; ce nom ne s'appliquait proprement qu'à la vallée dans laquelle se trouvent les villes de Samarkand et de Bokhara. Ce territoire s'appelle encore chez les Orientaux le *Soghd*. Il est mentionné sous le nom de *Soghdo*, dans les écrits de Zoroastre.—S.-M.

[2] *Sihoun* et *Djihoun*. Le *Sihoun* se jette dans le lac d'Aral.—S.-M.

[3] Le nom de *Ma-wara-alnahar* est arabe, il signifie *ce qui est au-delà de la rivière*. C'est ainsi que les Orientaux ont l'usage de désigner depuis long-temps, tout le pays qui s'étend au nord du Khorasan, au-delà du Djihoun, qui est l'Oxus des Anciens. —S.-M.

[4] Le nom de Bucharie est dérivé de celui de Bokhara, grande ville de Sogdiane peu éloignée de Samarkand. Cette dénomination usitée dans les voyageurs, qui paraissent l'avoir empruntée aux Tartares, n'est pas connue dans la région qu'elle désigne. Elle est commune chez les Russes. On est convenu d'appeler *grande Bucharie*, le pays où est Bokhara, et *petite Bucharie*, un territoire bien plus vaste, et qui se prolonge très-loin dans l'intérieur de la haute Asie. — S.-M.

[5] Ménandre les appelle Sogdoïtes, Σογδοῖται.—S.-M.

[6] Voyez ce que j'ai dit, t. 9, p. 394-397, liv. XLIX, § 40, de la destruction de la puissance des Hephthalites par les Turcs. — S.-M.

[7] Οἱ Σογδοῖται, οἱ πρότου μὲν Ἐφθαλιτῶν, τηνικαῦτα δὲ Τούρκων κατήκοοι. Men. p. 106.—S.-M.

[8] Τοῦ σφῶν βασιλέως ἐδέοντο, πρεσβείαν στεῖλαι ὡς Πέρσας. Menand. *exc. leg.* p. 106. Voyez ce que j'ai dit ailleurs du grand khakan, souverain des Turcs, ci-dev. t. 9, p. 391, liv. XLIX, § 40.— S.-M.

[9] Ὡς ἂν ἐκεῖσε ἀπιόντες οἱ Σογδοῖται, ὤνιον παράσχοιντο τὴν μέταξαν τοῖς Μήδοις. Menand. *exc. leg.* p. 106. On a déja pu voir, t. 9, p. 272, liv. XLVII,

kan Dizaboule[1] céda aux prières des Sogdiens, et leur permit d'envoyer l'ambassade. Maniach en était le chef[2]. Il se rendit à la cour du roi de Perse, et le pria d'accorder à sa nation la faculté de faire sans aucun obstacle le commerce de la soie dans son empire [3]. Cette demande ne fut pas agréable à Chosroès.]—Les Perses, qui tiraient directement cette marchandise de la Chine par les ports qu'ils avaient sur la mer des Indes, ne pouvaient sans une perte considérable la recevoir de la main des Sogdiens. Chosroès amusa longtemps les députés [par des délais souvent répétés. Les Sogdiens, fatigués de tous les retards apportés à cette négociation, pressèrent] enfin [le roi] de s'expliquer, [et de faire assembler son conseil, pour lui soumettre cette affaire [4]. Il existait alors à la cour de Chosroès un Hephthalite nommé Catoulf, qui, mortellement offensé par son souverain dans la personne de sa femme, avait livré sa nation aux Turcs [5]; il était depuis passé en Perse [6], et il jouissait d'un grand crédit auprès du

§ 81, que les peuples de l'Asie centrale, à l'orient de la Perse, s'étaient depuis très-long-temps emparés du commerce exclusif de la soie. On a pu voir aussi que selon les historiens chinois, ils mirent toujours un obstacle insurmontable aux tentatives que les Romains et les marchands grecs et syriens de l'occident de l'Asie firent pour établir des communications directes avec la Chine pour ce commerce.— S.-M.

[1] Voyez sur ce personnage, t. 9, p. 392, not. 3, liv. XLIX, § 40.—S.-M.

[2] Ἀφίησί τε πρεσβευσομένους Σογδαΐτας, ἐξηγεῖται δὲ τῆς πρεσβείας Μανιάχ. Menand. p. 106.— S.-M.

[3] Ἀφικόμενοι δὴ οὖν παρὰ βασιλέα Περσῶν, ἐδέοντο τῆς μετάξης πέρι, ὅπως ἄνευ τινὸς κωλύμης αὐτοῖς προέλθοι ἐπ' αὐτῇ τὰ τῆς ἐμπορίας. Men. *exc. leg*. p. 106.—S.-M.

[4] Τότε Χοσρόης ἐκκλησιάσαι ἀνελογίζετο. Menand. *exc. leg*. p. 107. —S.-M.

[5] Ὁ Κάτουλφος ὁ Ἐφθαλίτης, ὃς, διὰ τὴν ἐκ τοῦ κατ' αὐτὸν βασιλέως γεγενημένην βιαίαν μίξιν τῇ γυναικὶ, προὔδωκε τὸ ὁμόφυλον τοῖς Τούρκοις. Menand. *exc. leg*. p. 107. Voyez ce que j'ai dit t. 9, p. 396, liv. XLIX, § 40, de la destruction du royaume des Hephthalites.— S.-M.

[6] Μετανάστης γὰρ ἐν τῷ μεταξὺ ἐγεγόνει τοῦ χρόνου, καὶ ἐμήδιζεν ἤδη. Menand. *exc. leg*. p. 107.—S.-M.

roi. Catoulf lui conseilla de ne pas laisser sortir la soie qui avait été apportée par les envoyés sogdiens[1], mais de la mettre à prix et de l'acheter[2]; puis de faire venir les ambassadeurs et de brûler cette marchandise en leur présence, non pour leur faire injure, mais seulement pour montrer qu'on n'avait aucun besoin de la soie des Turcs[3]. Les ambassadeurs sogdiens ne purent parvenir à faire expliquer le roi de Perse;]—il ne le fit qu'en achetant toute la soie dont ils avaient apporté une grande quantité, et en la faisant brûler en leur présence. — [Les ambassadeurs se retirèrent ensuite dans leur patrie, où ils rendirent compte[4] au grand khakan du peu de succès de leur mission.] — S.-M.

Le grand khakan, nommé Dizaboule par les historiens grecs et Mou-kan par les auteurs orientaux[5], désirait ardemment de se lier d'amitié avec le roi de Perse[6], pour assurer ses conquêtes. Quoiqu'il fût mécontent du procédé de Chosroès, il lui envoya, en 560, des ambassadeurs, pour lui proposer un traité d'alliance. Chosroès — [consulta son conseil et l'Hephthalite Catoulf, qui n'eut pas de peine à lui montrer que la Perse n'avait aucun avantage à retirer d'une alliance avec les Turcs[7], et il resta] — persuadé qu'il ne devait former

XXX. Les Turcs traitent avec les Romains. [Menand. exc. leg. p. 107 et 108. Theoph. Byz. p. 21 et 22. Theoph. p. 207.]

[1] Παρῄνεσε βασιλεῖ τῶν Περσῶν, τὴν μέταξαν οὐδαμῶς ἀποπέμψασθαι. Menand. *exc. leg.* p. 107. — S.-M.

[2] Ἀλλὰ γὰρ καὶ ὠνήσασθαι, καὶ τὰ ὑπὲρ αὐτῆς μὲν καταθέσθαι τιμήματα. Menand. *exc. leg.* p. 107. — S.-M.

[3] Θεωμένων δὲ ἄλλων τῶν πρέσβεων ταύτην ἀφανίσαι πυρί· ὡς ἂν μήτε ἀδικεῖν δόξῃ, μήτε μὲν βούλεσθαι χρῆσθαι τῇ ἐκ Τούρκων μετάξῃ. Men. *exc. leg.* p. 107. — S.-M.

[4] Τῷ Διζαβούλῳ τὰ ξυγκυρήσαντα ἔφρασαν. Men. *exc. leg.* p. 107. — S.-M.

[5] Voyez t. 9, p. 392, not. 3, liv. XLIX, § 40. — S.-M.

[6] Αὐτίκα οὖ γε καὶ ἑτέρᾳ πρεσβείᾳ ἐχρῆτο ὡς Πέρσας, φιλοποιήσασθαι τὴν κατὰ σφᾶς πολιτείαν βουλόμενος. Menand. *exc. leg.* p. 107. — S.-M.

[7] Ὁ βασιλεὺς, ἅμα τοῖς ἐν τέλει Περσῶν καὶ τῷ Κατούλφῳ, ἐγνωμάτευε πάντῃ ἀξύμφορον εἶναι Πέρσαις φιλίαν θέσθαι ὡς Τούρκους. Menand. *exc. leg.* p. 107. — S.-M.

aucune liaison avec des Barbares, sur la foi desquels il ne pouvait compter. Il entreprit donc de les éloigner pour toujours de ses états[1]. Dans ce dessein, il fit secrètement empoisonner [quelques-uns des] ambassadeurs[2]. — [Ils moururent presque tous. Il n'en échappa que deux ou trois[3]. On fit ensuite] répandre le bruit que les Turcs, accoutumés à vivre dans un pays froid et humide[4], n'avaient pu soutenir les ardeurs [et la sécheresse] du climat de Perse[5]. — [Ceux des ambassadeurs qui revinrent dans leur patrie furent eux-mêmes dupes du bruit répandu dans la Perse.] — Le grand khakan [qui était fin et rusé] ne se laissa pas tromper par ce rapport : il découvrit la vérité[6], et résolut de se venger[7]. Pour être plus en état d'y réussir, il crut devoir traiter avec les Romains, ennemis naturels des Perses.—[Maniach, qui était alors le chef des Sogdiens[8] lui avait le premier remontré, que les Turcs devaient

[1] Les Scythes, dit Ménandre, *exc. leg.* p. 107, sont une nation essentiellement inconstante. Τὸ γὰρ Σκυθικὸν, εἶναι παλίμβολον. — S.-M.

[2] Παρενεγγύησε δηλητηρίῳ φαρμάκῳ ἐνίους διαφθαρῆναι τῶν πρέσβεων. Men. *exc. leg.* p. 107. — S.-M.

[3] Οἱ πλεῖστοι τῶν πρεσβευσαμένων Τούρκων, τῇ περὶ τὴν ἐδωδὴν μίξει τῶν αἱρετικῶν φαρμάκων αὐτοῦ που τὸν βίον κατέλυσαν, πλὴν τριῶν ἢ τεσσάρων. Men. *exc. leg.* p. 107. — S.-M.

[4] Ἅτε τῆς αὐτῶν χώρας θαμὰ νιφετῷ παλυνομένης· καὶ ἀδύνατον ὂν αὐτοῖς ἄνευ κρυμώδους καταστήματος βιοτεύειν. Menand. *exc. leg.* p. 107. — S.-M.

[5] Ὡς διώλοντο τῷ πνιγηρῷ τῶν Περσῶν αὐχμῷ τῶν Τούρκων οἱ πρέσβεις. Menand. *exc. leg.* p. 107. — S.-M.

[6] Ὁ Διζάβουλος, ἀγχίνους γάρ τις καὶ δεινὸς, οὐκ ἠγνόησε τὸ πραχθέν. Menand. *exc. leg.* p. 107. — S.-M.

[7] On apprend des historiens chinois, que vers la même époque le roi de Perse envoya une ambassade en Chine, auprès de Vou-ti, empereur des Tcheou, qui possédait plusieurs des provinces occidentales de la Chine, et qui était voisin et ennemi des Turcs. Le but de Chosroès était sans doute de l'engager à faire une diversion du côté de l'Orient. Voyez Deguignes, *Hist. des Huns*, t. 2, p. 385, Klaproth, *Tabl. hist. de l'Asie*, p. 116. — S.-M.

[8] Ὁ Μανιάχ, ὃς τῶν Σογδαϊτῶν προειστήκει, τοῦ δὲ καιροῦ. Menand. *exc. leg.* p. 107. Maniach était, à ce qu'il paraît, devenu prince de la Sogdiane, depuis son ambassade en Perse. — S.-M.

préférer l'amitié des Romains à celle des Perses [1]; qu'il valait mieux leur transporter les avantages du commerce de la soie, parce que cette nation en faisait un plus grand usage que le reste du monde [2]. Maniach avait offert de se joindre à l'ambassade qu'on pourrait envoyer pour cet objet, et il promettait d'employer tous ses efforts pour établir une solide amitié entre les Romains et les Turcs. Le grand khakan fut convaincu par les raisons de Maniach, et il l'adjoignit aux ambassadeurs qu'il] envoyait [3] offrir à Justin le secours de ses armes contre tous ceux qui attaqueraient l'empire, et lui proposer le commerce de la soie.—[Les ambassadeurs eurent bien des difficultés à surmonter avant de parvenir dans la ville impériale. Le chemin qu'il fallait parcourir pour aller du campement de Dizaboule jusqu'à Constantinople [4] était long et dangereux; ils eurent à franchir des montagnes couvertes de neiges et de brouillards, des plaines désertes, des forêts et des marécages, avant de traverser le Caucase [5] d'où ils se rendirent auprès de l'empereur. Ils lui remirent leurs lettres et leurs présents [6], le priant

[1] Ξυμβουλεύει τῷ Διζαβούλῳ, ἄμεινον εἶναι Τούρκοις ἀσπάσασθαι τὰ Ῥωμαίων. Menand. *exc. leg.* p. 107. — S.-M.

[2] Παρ' αὐτοὺς ὤνιον ἀποκομίζειν τὴν μέταξαν, ὥστε καὶ κατὰ τὸ πλέον τῶν ἄλλων ἀνθρώπων χρωμένους. Menand. *exc. leg.* p. 107.— S.-M.

[3] Selon Théophylacte Simocatta, l. 3, c. 9, les Perses avaient offert de l'argent aux Alains, ὑποφθείρειν τοὺς Ἀλανοὺς χρήμασιν ἐπειράθησαν Πέρσαι, pour les engager à passer par leur pays, où ils devaient faire périr les envoyés turcs, ἐφ' ᾧ δι' αὐτῶν ἰόντας, ἀναιρεθῆναι τοὺς πρέσβεις, καὶ κωλύμην ἀποκληρώσασθαι τὴν διάβασιν. — S.-M.

[4] *Ils passèrent*, dit Théophane, p. 207, *à travers le pays des Alains*, διὰ τῆς τῶν Ἀλανῶν χώρας. — S.-M.

[5] Ἐς τὰ μάλιστα πολλὴν διανύσας ἀτραπὸν, χώρους τε διελθὼν ἐς ἔτι πλείστους, ὄρη τε μέγιστα καὶ ἀγχινεφῆ, καὶ πεδία καὶ νάπας, λίμνας τε καὶ ποταμοὺς, εἶτα τὸν Καύκασον αὐτὸ τὸ ὄρος ὑπερελθών. Menand. *exc. leg.* p. 108.— S.-M.

[6] Τό τε γράμμα καὶ τὰ δῶρα ἐνε-

de prendre leur demande en considération et de ne pas rendre infructueux un aussi pénible voyage [1]. Justin prit connaissance par ses interprètes du contenu de leurs lettres écrites en langue scythique [2], et traita les envoyés avec beaucoup de bienveillance. Il les questionna ensuite *sur l'empire et le pays des Turcs*[3]. Ils lui répondirent, *que le pouvoir était partagé entre quatre souverains, mais que le seul chef de toute la nation était Dizaboule*[4]*;* ils ajoutèrent: *qu'ils avaient vaincu les Hephthalites, et qu'ils les avaient contraints de leur payer tribut*[5]. *Avez-vous détruit*, leur dit alors l'empereur, *toute la puissance de cette nation*[6]*? Oui*, répondirent-ils. *Les Hephthalites habitaient-ils*, dit le prince, *des villes ou des bourgades*[7]*? Des villes*, dirent les ambassadeurs. *Et vous en êtes les maîtres?* continua l'empereur. *Certainement*, répliquèrent-ils. L'empereur leur adressa ensuite une question encore plus intéressante pour lui, elle était relative aux Avares, cette nouvelle nation de Barbares, qui inquiétait la frontière septentrionale de l'empire, et que les députés du grand khakan avaient, sous le règne de Jus-

χείρισε τοῖς ἐς τοῦτο ἀνειμένοις. Men. *exc. leg.* p. 108.— S.-M.

[1] Ἐδεῖτο, μὴ ἀνονήτους αὐτῷ γενέσθαι τοὺς τῆς ὁδοιπορίας ἱδρῶτας. Men. *exc. leg.* p. 108.— S.-M.

[2] Ὁ βασιλεὺς ἀναλεξάμενος διὰ τῶν ἑρμηνέων τὸ γράμμα τὸ σκυθικόν. Menand. *exc. leg.* p. 108. Voyez ce que j'ai dit, t. 9, p. 397, not. 1, liv. XLIX, § 40, sur l'écriture en usage chez les anciens Turcs.—S.-M.

[3] Τοιγαροῦν εἴρετο τοὺς πρέσβεις περὶ τῆς τῶν Τούρκων ἡγεμονίας τε καὶ χώρας. Menand. *exc. leg.* p. 108. —S.-M.

[4] Τέτταρας αὐτοῖς εἶναι ἡγεμονίας, τὸ δέ γε κράτος τοῦ ξύμπαντος ἔθνους ἀνεῖσθαι μόνῳ τῷ Διζαβούλῳ. Men. *exc. leg.* p. 108. Voyez t. 9, p. 392, not. 3, liv. XLIX, § 40. — S.-M.

[5] Ὡς παρεστήσαντο καὶ Ἐφθαλίτας, μέχρι καὶ ἐς φόρου ἀπαγωγήν. Men. *exc. leg.* p. 108. Voyez encore t. 9, p. 396, liv. XLIX, § 40.—S.-M.

[6] Πᾶσαν οὖν, ἔφη ὁ αὐτοκράτωρ, τὴν τῶν Ἐφθαλιτῶν ἐκποιήσασθαι δύναμιν. Men. *exc. leg.* p. 108.—S.-M.

[7] Κατὰ πόλεις ἢ που ἄρα κατὰ κώμης (*leg.* κωμας) ᾤκουν οἱ Ἐφθαλῖται. Menand. *exc. leg.* p. 108.— S.-M.

tinien, poursuivie jusqu'à Constantinople[1]. *Apprenez-nous*, dit-il, *à quel nombre se montent les Avares qui se sont soustraits à votre empire[2]? Une partie de cette nation nous obéit encore*, répondirent-ils, *mais ceux qui nous ont quittés s'élèvent à vingt myriades*[3]. Ils énumérèrent ensuite toutes les nations qui étaient soumises aux Turcs[4]. Ils finirent par proposer la conclusion d'une paix et d'une alliance perpétuelles entre les Turcs et les Romains[5], en ajoutant qu'ils étaient prêts à combattre tous les ennemis qui menaçaient l'empire[6]. En terminant ce discours, Maniach et les autres ambassadeurs levèrent les mains au ciel, qu'ils prirent à témoin de la pureté et de la sincérité de leurs paroles, proférant les plus terribles imprécations contre eux, contre Dizaboule et contre toute leur nation, s'ils n'étaient pas fidèles à leurs promesses[7].]—L'alliance fut conclue et confirmée par des serments : c'est le premier traité entre les Romains et

[1] Voyez t. 9, p. 381, not. 1, liv. XLIX, § 40.—S.-M.

[2] Ἆρα ἡμᾶς ἀναδιδάξατε, ὡς ἡ (*leg.* ὅση) τῶν Ἀβάρων πληθὺς, τῆς τῶν Τούρκων ἀφηνίας ἐν ἐπικρατείᾳ (*leg.* ἀφηνίασεν ἐπικρατείας.) Men. *exc.leg.* p. 108.—S.-M.

[3] Le texte de Ménandre, *exc. leg.* p. 108, porte ἀμφὶ τὰς εἴκοσιν εἶναι χιλιάδας, *environ vingt milles*. Il est évident qu'il y a là une faute, et qu'il faut lire μυριάδας; leçon qui seule peut s'accorder avec ce qu'on sait de la puissance des Avares qui passèrent en Europe.—S.-M.

[4] Εἶτα ἀπαριθμησάμενοι ἔθνη κατήκοα Τούρκων. Menand. *exc. leg.* p. 108.—S.-M.

[5] Εἰρήνην τε ξυνεστάναι, καὶ ὁμαιχμίαν Ῥωμαίοις τε καὶ Τούρκοις. Men. *exc. leg.* p. 108.— S.-M.

[6] Ὡς καὶ ἑτοιμότατα ἔχουσι καταπολεμῆσαι τῆς Ῥωμαίων ἐπικρατείας τὸ δυσμενὲς, ὁπόσον ἐς τὴν κατ' αὐτὰς ἀγελάζονται ἤπειρον. Menand. *exc. leg.* p. 108.—S.-M.

[7] Ἐπὶ τούτοις ἅμα τῷ λέξαι τὼ χεῖρε ὑψοῦ ἀνατείνας ὁ Μανιάχ, οἵ γε ξὺν αὐτῷ ὅρκῳ ἐπιστώσαντο μεγίστῳ, ἦ μὴν ὀρθογνώμονι διανοίᾳ ταῦτα εἰρῆσθαι. Πρός γε καὶ κατέχεον ἀρὰς σφίσιν αὐτοῖς· ἔτι γε μὴν καὶ τῷ Διζαβούλῳ, ἀλλὰ γὰρ καὶ παντὶ τῷ ἔθνει, εἴ γε οὐχὶ τὰ ἐπηγγελμένα ἀληθῆ τε εἴη καὶ πρακτέα. Menand. *exc. leg.* p. 108. —S.-M.

les Turcs. — [Le dessein d'étendre le commerce de la soie dans l'Occident et de l'affranchir des entraves que les Perses voulaient y mettre, avait été, comme on a pu déja le remarquer, un des objets qui avaient porté le grand khakan à envoyer des ambassadeurs à Constantinople. Les Turcs furent aussi grandement étonnés, lorsqu'ils virent que les Romains possédaient des vers à soie, et qu'ils connaissaient l'art de mettre en œuvre le produit de ces animaux. L'empereur leur apprit alors tout ce que Justinien avait fait pour procurer à son pays [1] cette précieuse substance.]—S.-M.

[1] Ὧν (σκωλήκων) τήν τε γένεσιν καὶ τὴν ἐργασίαν ὁ βασιλεὺς Ἰουστῖνος ὕστερον τοῖς Τούρκοις ὑποδείξας ἐθάμβησαν. Theoph. Byz. p. 22. Le même historien donnait, à ce qu'il parait, des détails particuliers sur la manière dont les vers à soie avaient été transportés dans l'Occident. Photius en a conservé quelques-uns dans le court extrait qu'il a fait de cet historien; ils diffèrent en plusieurs points de ceux qui nous ont été transmis par Procope et dont j'ai fait usage, t. 9, p. 221 et suiv., liv. XLVII, § 80 et 81. La différence peut venir en grande partie, de la brièveté, ou peut-être même, de la négligence de l'abréviateur. Selon Théophane, tel que nous l'avons, les vers à soie jusqu'alors inconnus des Romains, πρότερον ἠγνοημένην Ῥωμαίοις, auraient été apportés à Constantinople sous le règne de Justinien, par un Persan, ἀνὴρ Πέρσης. Procope dit que c'était un moine; ce moine au reste pouvait être persan de naissance. Cet homme emporta le germe des vers à soie, enfermé dans un roseau. Οὗτος ἐκ Σηρῶν ὁρμηθεὶς, τὸ σπέρμα τῶν σκωλήκων ἐν νάρθηκι λαβών. Au printemps, καὶ τοῦ ἔαρος ἀρξαμένου, on plaça les vers sur des feuilles de mûrier pour qu'ils s'en nourrissent, ἐπὶ τὴν τροφὴν τῶν συκαμίνων φύλλων ἐπαφῆκε τὰ σπέρματα, ils s'en nourrirent, se développèrent et travaillèrent, τὰ δὲ τραφέντα τοῖς φύλλοις, ἐπτεροφύησέ τε καὶ τἄλλα εἰργάσατο. Théophane ajoute que de son temps les Turcs possédaient les golfes et les ports des Sères, dont les Perses étaient maîtres auparavant. Οἱ γὰρ Τοῦρκοι τότε τά τε Σηρῶν ἐμπόρια, καὶ τοὺς λιμένας κατεῖχον· ταῦτα δὲ πρὶν μὲν Πέρσαι κατεῖχον. Il est impossible de prendre à la lettre une pareille assertion, certainement jamais les Perses n'ont eu en leur possession les ports de la Chine, et à l'époque dont il s'agit, les Turcs, quoique très-puissants en Asie, n'avaient aucune possession dans la partie maritime de la Chine, et ils n'en eurent pas davantage plus tard. Il est probable que Photius aura mal abrégé Théophane, qui parlait sans doute du commerce de soie que les Perses faisaient par les ports du midi de la Chine, où ils avaient probablement

L'empereur, pour donner au grand khakan les dernières assurances de son amitié, fit accompagner les ambassadeurs turcs, à leur retour, par Zémarque[1], comte d'Orient[2], suivi d'un nombreux cortége. —[Il partit au mois d'août, à la fin de la quatrième année de Justin[3].]—Zémarque après un long voyage arriva dans la Sogdiane, où il trouva sur sa route quantité de marchands turcs qui vendaient du fer[4] : c'était une ruse de cette nation, pour persuader à l'envoyé romain que, loin de manquer de fer, comme on le publiait avec vérité, ils en possédaient des mines abondantes[5]. A son entrée dans le pays, il lui fallut essuyer une cérémonie bizarre et incommode, qui se pratiquait encore long-temps après chez les Mogols[6]. Une troupe

XXXI. Ambassade de Justin au grand khakan.

[Menand. exc. leg p. 151-153.]

des comptoirs, et du commerce du même genre, que les Turcs faisaient par les places de commerce de la Chine septentrionale, où il leur était facile d'exercer une grande influence. —S.M.

[1] Il a déja été question de cet officier sous le règne de Justinien. Voyez t. 9, p. 426 et 427, not. 7, liv. XLIX, § 54 et 56. Ménandre nous apprend, *exc. leg.* p. 151, qu'il était cilicien de naissance.—S.-M.

[2] Ὃς τῶν πρὸς ἕω πόλεων τηνικαῦτα ὑπῆρχε στρατηγός. Menand. *exc. leg.* p. 151.— S.-M.

[3] Cette indication donnée par Ménandre, *exc. leg.* p. 151 et 152, reporte à l'an 569 de notre ère et non en 571, comme l'indique Lebeau.—S.-M.

[4] Ὁπηνίκα τῶν ἵππων ἀπέβησαν τῶν Τούρκων ἔνιοι, ὤνιον σφίσι προὔσχοντο σίδηρον. Menand. *exc. leg.* p. 152.—S.-M.

[5] Οἶμαι τῷ ποιήσασθαι ἔνδειξίν τινα, ὡς μέταλλα αὐτοῖς ὑπάρχει σιδήρου. Λέγεται γὰρ, ὡς παρ' αὐτοῖς οὐκ εὐπόριστόν τι χρῆμα ὁ σίδηρος. Ταύτῃ ἔνεστι τεκμηριῶσαι, ὡς ὑπαινιττόμενοι ἔχειν γῆν σιδηροφόρον τῷ τοιῷδε ἐχρήσαντο κόμπῳ. Men. *exc. leg.* p. 152. Il est facile de voir combien cette opinion était fausse et dénnée de fondements, quand on sait que les Turcs n'avaient été dans l'origine qu'une nation de forgerons ou d'ouvriers occupés à travailler le fer. Voyez t. 9, p. 389, liv. XLIX, § 40. Les monts Altaï qu'ils habitaient, étaient et sont encore très-riches en fer. La Russie y possède un grand nombre de mines d'une abondante exploitation. Il me parait plus vraisemblable, que les Turcs voulaient, par là, faire voir qu'ils n'avaient pas besoin du fer des Romains. On sait qu'une loi de l'empire interdisait, sous peine de mort, de vendre du fer aux Barbares. Voyez t. 8, p. 52, not. 1, liv. XL, § 27.—S.-M.

[6] On apprend de la relation du

de fanatiques[1] se saisit de sa personne; et murmurant des paroles magiques[2], dans les transports du plus violent enthousiasme, avec un grand bruit de sonnettes et de timbales[3], au milieu d'une épaisse fumée d'encens, ils le firent passer entre deux feux lui et toute sa suite. C'était, disaient-ils, pour le purifier et le préserver de tout danger[4]. Il continua son voyage jusqu'au mont Ectag[5] ou Altaï, demeure ordinaire du grand khakan : ces deux mots signifient l'un et l'autre *montagne d'or*. Ils trouvèrent ce prince dans un vallon, sous une tente de soie[6]. Il était assis sur un

religieux Plan Carpin, envoyé par le pape en 1246, à la cour de l'empereur des Mongols, de la race de Tchinghiz-khan, que l'on pratiquait effectivement un pareil usage de son temps. « Quand quelques ambassa« deurs viennent vers eux, dit-il, ils « les font passer avec leurs présents « entre deux feux, pour les purger. » Voyez le voyage de Plan Carpin, publié dans la Collection de Bergeron, p. 31 et 33, édit. de 1735. On voit par les détails que donne ce religieux ambassadeur, que cette cérémonie avait quelque chose d'humiliant ou d'offensant, et qu'on ne la faisait subir qu'aux ambassadeurs des princes subordonnés ou peu estimés des Mongols. On voit aussi par les actes de la correspondance diplomatique, entretenue à la fin du 13e siècle, par les rois de France et les princes de la race de Tchinghiz-khan, établis en Perse et publiés par M. Abel Rémusat dans les nouveaux *Mémoires de l'Acad. des Inscriptions*, t. 7, que les envoyés du roi de France furent dispensés de cette formalité. Il y est dit formellement que le souverain mongol consentait à recevoir les messagers du roi de France *sans passer feu*—S.-M.

[1] Ils se disaient selon Ménandre, *exc. leg.* p. 152, des *chasseurs de maux*, οὓς εἶναι ἔλεγον τῶν ἀπουσίων ἐλατῆρας.—S.-M.

[2] Ῥήματα ὑπεψιθύριζον. Menand. *exc. leg.* p. 152.—S.-M.

[3] Ἐπιπαταγοῦντες δὲ κώδωνί τινι καὶ τυμπάνῳ. Men. *exc. leg.* p. 152. — S.-M.

[4] Τά πονηρὰ ἀπελαύνειν ἐδόκουν. Men. *exc. leg.* p. 152.—S.-M.

[5] Ἐν ὄρει τινὶ λεγομένῳ Ἐκτάγ. Men. *exc. leg.* p. 152. Voyez ce que j'ai dit de la *montagne d'or*, t. 9, p. 387 et 400, not. 1, liv. XLIX, § 40. M. Klaproth s'est trompé dans ses *Tableaux historiques de l'Asie*, p. 117, en disant, d'après Ménandre, que cet auteur appelle cette montagne *Ektal* pour *Altaï*, qui est le véritable nom turc et qui signifie *or*. Le texte de Ménandre porte bien *Ectag*. La dernière syllabe est bien certainement le mot turc *tagh* qui signifie *montagne*.—S.-M.

[6] Le texte de Ménandre, *exc. leg.*

trône d'or soutenu sur deux roues, et traîné par un cheval[1]. Zémarque, après lui avoir mis entre les mains les présents de l'empereur, lui parla en ces termes: « Puissant chef de tant de nations[2], notre grand em- « pereur voulant répondre à votre amitié pour les « Romains, vous souhaite une prospérité inaltérable. « Puissiez-vous dompter tous vos ennemis, et revenir « chargé de leurs dépouilles. Que la jalousie, ce poi- « son mortel des liaisons les plus étroites, ne désu- « nisse jamais les deux empires. Nous mettons au rang « de nos frères les Turcs, et leurs sujets[3]; prenez en- « vers les Romains les mêmes sentiments. » Dizaboule, après avoir répondu par des vœux et des protestations semblables, traita Zémarque et sa suite avec magnificence. Au lieu de vin[4], que les Turcs ne connaissaient point, leur pays n'étant pas propre à la culture de la vigne[5], ils faisaient usage d'une boisson que les Romains trouvèrent fort agréable[6] : c'était apparemment cette espèce de breuvage, nommé *Cosmos*, dont usent encore les Tartares, qui se fait de lait de jument fermenté, et qui enivre comme le vin[7]. Le lendemain,

p. 152, dit sous une tente seulement. Ἦν δὲ ἄρα ἔνδον σκηνῆς. Il dit ailleurs, *exc. leg.* p. 153, que cette tente était faite avec des tapis de soie, κατεσκεύαστο δὲ ἐξ ὑφασμάτων σηρικῶν, bariolé sans art de couleurs variées, καὶ διαπεποικιλμένων τοῖς χρώμασι ἀτεχνῶς. — S.-M.

1 Καθῆστο δὲ ἐπὶ διτρόχου καθέδρας χρυσῆς, ἑλκομένης, ὁπηνίκα ἔδει, ὑφ' ἵππου ἑνός. Menand. *exc. leg.* p. 152. — S.-M.

2 Ὦ τοσούτων ἐθνῶν ἡγεμών. Men. *exc. leg.* p. 152. — S.-M.

3 Ἐπιτήδεια ἔμοιγε τῶν Τούρκων τὰ φῦλα, καὶ ὅσα κατήκοα Τούρκων. Ἕξετε δὲ τὴν καθ' ἡμᾶς καὶ ὑμεῖς οὐκ ἄλλως. Men. *exc. leg.* p. 152. — S.-M.

4 *Non pas de vin fait avec la vigne, comme chez nous*, dit Ménandre, *exc. leg.* p. 153. Οἴνῳ δὲ μὲν οὖν ἐχρήσατο, οὐχ ὁμοίῳ τῷ παρ' ἡμῖν ἐκθλιβομένῳ ἐκ τῆς ἀμπέλου. — S.-M.

5 Οὐ γὰρ δὴ ἀμπελοφόρος αὐτοῖς ἡ γῆ. Men. *exc. leg.* p. 153. — S.-M.

6 Un genre de boisson barbare mais doux, dit Ménandre, *exc. leg.* p. 153, τινὸς βαρβαρικοῦ ἐνεφορήθησαν γλεύκους. — S.-M.

7 Il est souvent question de cette

on les introduisit dans les autres tentes du khakan, où tout brillait d'or, d'argent et de pierreries [1]. L'art égalait la richesse; on y voyait des statues d'argent qui représentaient diverses sortes d'animaux; et les Romains convenaient que ces ouvrages n'étaient point inférieurs pour la beauté du travail à ceux qu'on admirait dans les différentes villes de l'empire [2]. C'étaient les dépouilles de tous les pays que les Turcs avaient ravagés, depuis le Tanaïs jusque bien avant dans la Chine. — [Le khakan siégeait ordinairement sur un lit entièrement d'or [3], et la pièce où il se tenait était remplie de vases de toutes les formes en or [4]. On donna de nouveaux banquets aux ambassadeurs, et ils y jouirent d'une pleine liberté. Ils se retirèrent ensuite dans un appartement, soutenu par des colonnes en bois, enrichies d'or [5]; le lit était d'or, et surmonté de quatre paons également en or [6]. Au-devant de ce lieu on trouvait une multitude de chars, tous couverts d'ornements en argent [7] et de statues d'animaux en ar-

boisson dans les voyageurs du moyen âge et dans les relations plus modernes. — S.-M.

[1] Ces tentes étaient faites avec de magnifiques voiles de soie, de couleurs très-variées. Ἠμφιεσμένη δὲ καὶ καταπεποικιλμένη οὐκ ἄλλως ἐξ ἱματίων σηρικῶν. Elles étaient ornées de figures de différentes formes, ἔνθα καὶ ἀγάλματα διάφορα τῇ μορφῇ εἱστήκει. Men. *exc. leg.* p. 153. Il est question dans Plan Carpin, p. 10 et 11, dans Bergeron, éd. de 1735, d'une magnifique tente de l'empereur des Mongols, qui pouvait contenir deux mille personnes. — S.-M.

[2] Οὐδέν τι ἀποδέοντα τῶν παρ' ἡμῖν. Menand. *exc. leg.* p. 153. — S.-M.

[3] Ὁ δὲ Διζάβουλος ἐνίζανεν ἐπὶ κλίνης τινὸς, ὅλης ἐκ χρυσοῦ. Menand. *exc. leg.* p. 153. — S.-M.

[4] Κατὰ δὲ δὴ τὸ μέσον τοῦ ἐνδιαιτήματος, κάλπεις τε χρυσαῖ καὶ περιῤῥαντηρία, ἔτι τε πίθοι χρυσοῖ. Men. *exc. leg*, p. 153. — S.-M.

[5] Ἔνθα ξύλινοι κίονες ἦσαν τινὲς, ἐνδεδυμένοι χρυσῷ. Menand. *exc. leg.* p. 153. — S.-M.

[6] Χρυσήλατός τε κλίνη ὁμοίως, ἣν τινά γε δή που καὶ τάωνες χρυσοῖ τέτταρες ᾐώρουν. Menand. *exc. leg.* p. 153. — S.-M.

[7] Κατὰ δὲ δὴ τὸ ἐμπρόσθιον τῆς διαίτης ἐπὶ πολὺ παρετέταντο ἅμαξαι, ἐν αἷς πολύ τι χρῆμα ἀργύρου ἐπῆν, δίσκοι τε, καὶ κανᾶ. Menand. *exc. leg.* p. 153. — S.-M.

gent fort bien travaillées [1], et qui étaient des objets très-précieux pour le khakan [2].]—S.-M.

XXXII. Expédition du grand khakan contre les Perses. [Menand. exc. leg. p. 153 et 154.]

Le grand khakan se préparait à entrer en Perse. Dans cette expédition, il voulut être accompagné de Zémarque et de vingt hommes de sa suite. Il congédia les autres avec de riches présents, et leur ordonna d'aller attendre l'ambassadeur dans le pays des Choliates [3], nommé depuis le Captchac, au nord de la mer Caspienne. Pour rendre à Zémarque le séjour moins ennuyeux, il lui fit présent d'une belle prisonnière [4] de la nation des Cerchis [5]: c'est ce même peuple qui, ayant changé de demeure, porte aujourd'hui le nom de *Circassiens* sur les frontières de la Géorgie [6], et où les femmes

[1] Τετραπόδων ἰνδάλματα πλεῖστα, καὶ αὐτά γε δήπουθεν ἀργυροποίητα. Menand. *exc. leg.* p. 153.—S.-M.

[2] Οὕτω μὲν οὖν τῷ τῶν Τούρκων ἡγεμόνι ἔνεστι χλιδῆς. Menand. *exc. leg.* p. 153.—S.-M.

[3] Κατὰ τὴν χώραν τῶν Χολιάτων. Menand. *exc. leg.* p. 153. Il paraît par les détails de cette ambassade, que ce pays n'était pas éloigné de la mer Caspienne. Au 10[e] et 11[e] siècles de notre ère les Russes donnaient le nom de Khwalises aux nations turques ou finnoises qui habitaient le voisinage de la mer Caspienne, et ils l'appellaient *la mer des Khwalises.* On trouve encore dans le gouvernement de Saratof une ville de Kwalinsk, qui rappelle leur ancien séjour dans ces cantons. Voyez *Histoire de Russie* de Karamsin, trad. fr., t. 1, p. 399.—S.-M.

[4] Τὸν δὲ Ζήμαρχον καὶ θεραπαίνῃ ἐτίμησε δοριαλώτῳ. Menand. *exc. leg.* p. 153.—S.-M.

[5] Ἡ δὲ ἦν ἐκ τῶν λεγομένων Χερχίς. Menand. *exc. leg.* p. 153. Cette mention est la plus ancienne de toutes celles qui rappellent le nom de la nation des Kirghiz, qui forme actuellement une des plus grandes divisions de la race turque. Ils occupent encore tous les déserts qui s'étendent au sud de la Sibérie et à l'orient du Volga et de la mer Caspienne. Leurs tribus sont très-nombreuses. Les plus puissantes et en même temps les plus voisines du territoire russe, portent le nom de *Kasak* ou *Kaïsak*. A l'époque dont il s'agit on sait que les Kirghiz habitaient dans la haute Asie, entre l'Irtisch et le Ieniséi. Ils se sont depuis avancés beaucoup vers l'Occident. Voyez à leur sujet des extraits de la grande géographie chinoise, traduits par M. Klaproth et insérés par lui dans son *Magasin asiatique*, t. 1, p. 82-123. Voyez aussi les *Recherches sur les langues tartares*, de M. Abel Rémusat, t. 1, p. 309 et suiv.—S.-M.

[6] Les Kirghiz et tous les peuples

sont encore renommées pour leur beauté. Dizaboule s'étant mis en marche à la tête de son armée, vint camper à Taraz [1], au nord du Sihon. Il y reçut un ambassadeur de Perse, qu'il renvoya après lui avoir reproché la cruelle perfidie de son maître. — [Dizaboule l'avait cependant invité à un repas, auquel assistait Zémarque et sa suite. Il y avait témoigné bien plus de considération pour les Romains que pour les Perses, et il avait donné aux premiers la place d'honneur [2]. Il res-

qui portent le nom de *Kaisak*, parlent des dialectes de la langue turque. Les Circassiens qui occupent les côtes nord-est de la mer Noire et les régions au sud du Kouban, entre ce fleuve et le Caucase, parlent un idiôme bien différent. Il ne put donc y avoir originairement rien de commun, entre les deux nations, et on ne peut être fondé à les confondre, comme le fait ici Lebeau, à l'imitation de Deguignes, dans son *Histoire des Huns*, t. 2, p. 388. On ne peut en dire autant des noms qui servent à désigner les deux peuples. Ils diffèrent trop peu pour qu'on ne puisse pas croire qu'ils dérivent l'un de l'autre. Les auteurs arabes et persans, et les voyageurs du moyen âge, donnent aux Circassiens des modernes le nom de *Kergis* ou *Kharkhiz*. Il est évident que le nom de *Tcherkes* qu'ils portent actuellement, n'en est qu'une altération. Cette dernière forme d'ailleurs ne remonte pas au-delà du 14[e] siècle. Ce qui doit achever de prouver, selon moi, l'origine commune du nom de ces deux peuples, c'est que les Circassiens ont comme les Kirghis porté le nom de *Kasak*, *Kasag* ou *Kaschak*. Ces noms se trouvent dans les écrivains grecs et arabes du 10[e] siècle. On les trouve également dans les premiers historiens russes sous la forme *Kasog*. Il est bien difficile de rendre actuellement raison de cette double appellation; mais il doit, ce me semble, paraître assez évident que les deux nations ont eu autrefois d'intimes rapports, dont il ne reste plus d'autre indice que la communauté des noms. —S.-M.

[1] Ἐν χώρῳ τινὶ καταλυσάντων αὐτῶν ἐπικαλουμένῳ Τάλας. Menand. *exc. leg.* p. 153. On trouve au-delà du Sihoun une grande rivière qui vient de l'Orient et porte le nom de *Talas*: elle est marquée sur nos cartes. Il est probable qu'il s'agit ici d'un endroit situé sur les bords de cette rivière. *Taraz*, dont le nom se trouve dans le texte de Lebeau qui l'a emprunté à Deguignes, *Hist. des Huns*, t. 2, p. 388, qui l'a pris lui-même dans les auteurs arabes et persans, est une ville de la Transoxane, assez éloignée de cette rivière. Elle peut répondre cependant au lieu indiqué par Ménandre, dont il aurait mieux valu conserver le nom original. —S.-M.

[2] Παραγενομένων αὐτῶν τοὺς Ῥωμαίους ὁ Διζάβουλος ἐν τιμῇ πλείονι ἐποιήσατο, ὡς καὶ κατὰ τὴν ἐπικυδεστέραν ἀνακλῖναι στιβάδα. Menand. *exc. leg.* p. 153. — S.-M.

pecta assez peu les devoirs de l'hospitalité, pour s'emporter, pendant le banquet, en violentes invectives contre les Perses, dont il allait bientôt tirer vengeance par les armes. La prudence et la retenue des envoyés de Chosroès ne purent arrêter la colère du khakan, qui les congédia brusquement et se mit en route vers la Perse. Il fit alors appeler Zémarque et ses compagnons.] — Il renouvela le traité d'alliance avec l'empereur, et leur permit de retourner à Constantinople. Cette expédition du grand khakan, qui semblait menacer la Perse d'un affreux ravage, ne fut pas d'un grand effet. Il entra dans le Mâwerennahar [1] et battit les Huns Hephthalites [2], qui avaient pris dans cette guerre le parti des Perses [3]. Mais s'étant avancé jusqu'à Samarcande, à dessein de se jeter dans le Khorasan, première province de la Perse de ce côté-là, il n'eut pas plutôt appris que Chosroès approchait à la tête d'une nombreuse armée, qu'il lui fit faire des propositions de paix qui furent acceptées. Le grand khakan donna une de ses filles à Chosroès [4], et se retira à Kaschgar, dans la petite Bukharie, dont les Turcs étaient les maîtres [5].

[1] Voyez au sujet de ce pays, ci-dev. § 29, p. 49, not. 3. — S.-M.

[2] Et non *Nephthalites*. J'ai déja eu plusieurs fois l'occasion d'en dire la raison. — S.-M.

[3] Les auteurs orientaux nous apprennent qu'ils furent vaincus à *Nakhscheb*, ville appelée *Na-sche-po* par les Chinois. Elle porte aussi chez les Perses le nom de *Nasef*. Les Mongols l'ont appelée bien plus tard *Karschy*. — S.-M.

[4] Voyez ce que j'ai dit, t. 9, p. 395, liv. XLIX, § 40, du mariage de Chosroès avec la fille d'un roi turc, appelé par les Orientaux *Schawehschah*. Cette princesse fut mère d'Hormouz ou Hormisdas qui monta sur le trône après la mort de Chosroès. — S.-M.

[5] Ces détails ont été puisés dans l'*Histoire des Huns* de Deguignes, t. 2, p. 384 et 388. Ce savant les avait tirés des auteurs arabes et persans publiés de son temps. Je ne crois pas qu'ils se rapportent à l'époque dont il s'agit ici; je pense qu'ils sont plutôt relatifs à des évènements plus anciens et à une première guerre des Perses contre les Turcs. Voyez ce que j'ai

XXXIII. Retour des ambassadeurs romains. [Menand. exc. leg. p. 108, 109 et 154.]

Zémarque était accompagné de quelques Turcs et d'un ambassadeur nommé Tagma, que le grand khakan envoyait à l'empereur. — [Cet ambassadeur était décoré du titre de *tarchan*[1], qui était très-respecté dans sa nation. Il remplaçait Maniach, qui était mort[2]. Le fils de ce dernier, jeune encore, faisait partie de la suite de Tagma[3] : il portait comme lui le titre de *tarchan*, qu'il avait hérité de son père[4]. Maniach avait obtenu cette haute dignité par le dévouement et le zèle qu'il avait toujours témoignés à Dizaboule[5]. Lorsque Zémarque fut congédié par Dizaboule, il ne tarda pas à rejoindre les Romains qui l'attendaient dans le pays des Choliates[6]. Ils traversèrent ensuite la ville capi-

dit au sujet de cette guerre, et sur la destruction du royaume des Hephthalites, t. 9, p. 394-397, liv. XLIX, § 40. Il me paraît au reste fort évident que les Orientaux ont confondu ensemble les diverses guerres que Chosroès a soutenues contre les Turcs, les Huns Hephthalites et les autres peuples barbares de la Transoxane. — S.-M.

[1] Ἦν δὲ ἐπίκλησις τῷ μετ' ἐκείνων πρεσβευτῇ Τάγμα αὐτῷ, ἀξίωμα δὲ Ταρχάν. Men. *exc. leg.* p. 154. A des époques bien plus modernes, le mot *tarkhan* ou *terkhan* servait à désigner chez les Turcs et chez les Mongols tous ceux qui s'étaient illustrés par de grands services ou de grands exploits, et qui avaient obtenu du prince le privilége d'être affranchis de tout impôt, et même de toute dépendance. Ce titre semble répondre à celui de libre baron, de *Freyherrn* chez les Allemans. Ceux qui avaient le rang de *Tarkhan* entraient chez le souverain sans se faire annoncer. Ils pouvaient obtenir jusqu'à neuf fois le pardon de leurs crimes, et tout le butin qu'ils faisaient à la guerre leur appartenait. Dans son traité des *Cérémonies de la cour de Constantinople*, t. 2, p. 393, éd. de Reiske, l'empereur Constantin Porphyrogénète fait mention d'une dignité de ce nom qui existait de son temps chez les Bulgares. — S.-M.

[2] Ἕτερον πρεσβευτὴν αὐτοῖς συναποστείλας, τῷ τὸν πρότερον λεγόμενον Μανιὰχ τεθνάναι. Menand. *exc. leg.* p. 154. — S.-M.

[3] Σὺν αὐτῷ, ὁ τοῦ ἤδη ἀποιχομένου παῖς φημὶ δὴ τοῦ Μανιὰχ κομιδῇ μειράκιον. Men. *exc. leg.* p. 154. — S.-M.

[4] Ὅμως δὲ τὸ πατρῷον διαδεξάμενος γῆρας, ἔτι μὴν καὶ τὴν μετὰ τὸν Ταγμὰ Ταρχὰν κληρωσάμενος ἀξίαν. Men. *exc. leg.* p. 154. — S.-M.

[5] Οἶμαι δὲ τὸ ἐπιτηδειότατόν τε καὶ εὐνούστατον γενέσθαι τῷ Διζαβούλῳ, τὸν Μανιὰχ τοῦ πατρῴου τὸν παῖδα τυχεῖν ἀξιώματος. Menand. *exc. leg.* p. 154. — S.-M.

[6] Voyez ci-dev. p. 61, not. 3. — S.-M.

tale de ce pays[1], puis ils continuèrent leur route en suivant la ligne des châteaux[2]. Lorsqu'on fut informé dans les provinces frontières de la Turquie[3], que les députés romains s'en retournaient dans leur pays, avec une nouvelle ambassade turque, le chef qui commandait dans cette région sollicita auprès de Dizaboule[4] la permission d'adjoindre à cette légation quelques hommes de sa nation, pour aller étudier le gouvernement des Romains[5]. Le khakan lui accorda ce qu'il désirait. Les autres chefs des nations de cette frontière[6] demandèrent la même faveur, mais Dizaboule ne l'accorda qu'au prince des Choliates[7]. Les Romains se mirent en-

1 Τὴν πρωτεύουσαν πόλιν τῶν Χοαλιτῶν. Men. *exc. leg.* p. 154. — S.-M.

2 Διὰ φρουρίων ἐπορεύοντο. Men. *exc. leg.* p. 154. Cette expression de Ménandre, dont il est fort difficile de rendre raison, semble indiquer, que non loin de la résidence du grand Khakan il se trouvait une ligne de forteresses qui défendait peut-être les approches de ce centre de la puissance turque. — S.-M.

3 Διαθρυλληθὲν κατὰ τὴν Τουρκίαν, ὅσοι ἀγχίθυροι ἦσαν, κ.τ.λ. Menand. *exc. leg.* p. 108. — S.-M.

4 Ὁ τῶν ἐκείνης ἐθνῶν ἡγεμὼν ἐδήλωσε τῷ Διζαβούλῳ ξὺν ἱκετείᾳ, ὡς ἂν καὶ αὐτὸς ἐκ τοῦ σφετέρου τινὰς ἀποστείλοι ἔθνους. Menand. *exc. leg.* p. 108 et 109. — S.-M.

5 Ἐπὶ θέαν τῆς Ῥωμαϊκῆς πολιτείας. Menand. *exc. leg.* p. 109. — S.-M.

6 Ἑτέροις δὲ προεστῶτες ἐθνῶν ταῦτα ἐζήτουν. Men. *exc. leg.* p. 109. — S.-M.

7 Ἢ μόνον τῷ τῶν Χλιατῶν ἡγεμόνι. Menand. *exc. leg.* p. 109. Il n'est pas facile d'indiquer la situation précise du pays des Choliates, ci-dev. p. 61, not. 3. Deguignes, *Hist. des Huns*, t. 2, p. 385, pense qu'il s'agit du pays habité par les *Kang-li*, selon les auteurs chinois et appelé *Kaptchak*, par les historiens arabes, persans et turcs. Les paroles de Ménandre sont trop vagues pour qu'on puisse rien dire de positif sur ce point. Le nom de *Kaptchak* sert à désigner les vastes plaines au nord du Caucase, qui s'étendent fort loin à l'occident et à l'orient du Volga. Je pense qu'on ne doit pas, à l'exemple de Deguignes, faire usage ici, comme le fait Lebeau, d'un nom qui date d'une époque bien plus moderne que le temps de Ménandre. M. Klaproth a placé sur les cartes de ses *Tableaux historiques de l'Asie*, les Choliates, dans le voisinage du lac d'Aral; le détail de la route des ambassadeurs romains fait bien voir que ce peuple habitait à l'orient et au nord de la mer Caspienne et du Volga; mais il est difficile de rien dire de plus: je pense seulement qu'ils devaient être dans la direction indiquée par M. Klaproth, mais plus vers l'orient. On doit remarquer aussi que ce pays se trouvait vers la frontière

suite en marche : ils traversèrent d'abord le fleuve Oïch[1], et, après une longue route, ils arrivèrent sur les bords d'un vaste lac[2]. Zémarque y séjourna trois jours, et il expédia en courrier George, qui fut chargé de porter en toute hâte à l'empereur le récit abrégé[3] de ce qui lui était arrivé chez les Turcs, avec l'annonce de sa prochaine arrivée. George, suivi de douze Turcs, prit une route plus courte à travers un vaste désert sans eau[4]. Zémarque continua cependant son voyage, il franchit le désert sablonneux qui environnait le lac[5] dont il vient d'être question; puis il marcha pendant douze jours par des lieux très-difficiles, et enfin il parvint jusqu'aux bords du fleuve Ich[6]; il passa ensuite le Daïch[7]. Il rencontra encore d'autres lacs ou

occidentale de l'empire des Turcs. — S.-M.

[1] Διὰ τοῦ λεγομένου ποταμοῦ Ὀΐχ. Menand. *exc. leg.* p. 109. La mention de ce fleuve a été négligée par tous les savants modernes, qui se sont occupés d'éclaircir les circonstances de l'ambassade de Zémarque chez les Turcs. Il me semble impossible d'indiquer sa position et le fleuve moderne qui peut y répondre. — S.-M.

[2] Κατὰ τὴν λίμνην τὴν ἄπλετον ἐκείνην καὶ εὐρείαν. Menand. *exc. leg.* p. 109. Deguignes pense que ce vaste lac ou marais est la mer Caspienne. Voyez *Hist. des Huns*, t. 2, p. 389. Je ne crois pas qu'il soit permis d'admettre que Ménandre et les ambassadeurs romains ayent pu se servir d'une telle expression, pour désigner une mer aussi grande et qui leur était aussi bien connue que la mer Caspienne. Ce vaste amas d'eau doit être le lac d'Aral ou l'un des grands lacs plus à l'orient. — S.-M.

[3] Ἐς τὴν τῶν ἐπιτομωτέρων συλλαβῶν ἀπαγγελίαν. Menand. *exc. leg.* p. 109. — S.-M.

[4] Ἀπήρξατο τῆς ἐπὶ τὸ Βυζάντιον ὁδοῦ, ἀνύδρου τε μάλα οὔσης, καὶ πάντῃ ἐρήμου, ὅμως δ' οὖν ἐπιτομωτέρας. Men. *exc. leg.* p. 109. — S.-M.

[5] Κατὰ τὸ ψαμαθῶδες τῆς λίμνης. Menand. *exc. leg.* p. 109. — S.-M.

[6] Κατὰ τὰ ῥεῖθρα τοῦ Ἴχ. Menand. *exc. leg.* p. 109. M. Klaproth pense, *Tableaux hist. de l'Asie*, p. 117, que ce fleuve est le Iemba des modernes qui se jette dans la mer Caspienne, à l'orient du Jaïk ou Oural. Je n'ai aucune raison d'adopter ou de rejeter cette synonimie. — S.-M.

[7] Κατὰ τὸν Δαΐχ. Menand. *exc. leg.* p. 109. Deguignes, *Hist. des Huns*, t. 2, p. 389 et M. Klaproth, *Tableaux hist. de l'Asie*, p. 117, pensent que ce fleuve est le Jaik, ce qui paraît d'autant plus probable, que bientôt après il est question dans le récit de Ménandre du Volga. — S.-M.

marais avant de parvenir jusqu'au fleuve Attilas[1], qui porte actuellement le nom de Volga, mais qui a conservé chez toutes les nations tartares son antique nom d'*Etel* ou *Atel*[2]. Les envoyés romains passèrent de là chez les Ougours[3], qui les avertirent que quatre mille Perses les attendaient dans les terrains boisés qui couvrent les bords du fleuve Cophès[4]. Le chef des Ougours, qui reconnaissait l'autorité de Dizaboule[5], s'empressa de fournir à Zémarque et à ses compagnons[6]] des outres remplis d'eau, qui leur furent d'un grand secours pour traverser de vastes déserts de sables arides. — [Ils rencontrèrent ensuite

[1] Καὶ διὰ λιμνῶν ἑτέρων αὖθις ἐς τὸν Ἀττίλαν. Menand. *exc.leg.* p. 109. Le pays entre le Volga et le Jaik est effectivement couvert d'une multitude de petits lacs et de marais. — —S.-M.

[2] Voyez aussi au sujet du fleuve Atel ou Volga, t. 9, p. 373, not. 2, liv. XLIX, § 36. Voyez aussi t. 7, p. 142, not. 1, et p. 143, not. 3, liv. XXXVI, § 47.— S.-M.

[3] Voyez ce que j'ai dit sur ces Ougours, t. 9, p. 371-375, liv. XLIX, § 36. Voyez aussi t. 4, p. 76. not. 2, liv. XIX, § 43 et t. 6, p. 425, not. 4, liv. XXXIV, § 28.—S.-M.

[4] Ὡς εἰς τὰ περὶ τὸν Κωφῆνα ποταμὸν ἐς τὰ λάσια τέσσαρες χιλιάδες Περσῶν ἐπιτηροῦσι προλελοχισμένοι. Menand. *exc.leg.* p. 109. Ce fleuve, nommé *Couphis* par Théophane, p. 297, est certainement le même que le *Kouban* des modernes, qui traverse le pays des Circassiens et va se joindre à la mer Noire, dans le lieu où cette mer s'unit elle-même avec les eaux des Palus Méotides. Voyez ce que j'ai dit de ce fleuve, t. 7, p. 143, not. 3 et 4, liv. XXXVI, § 47.—S.-M.

[5] Τῶν Οὐγούρων ἡγούμενος, ὡς διέσωζεν ἐκεῖσε τοῦ Διζαβούλου τὸ κράτος. Menand. *exc. leg.* p. 109. Ce passage curieux fait voir que la puissance des Turcs s'étendait alors jusqu'au-delà du Volga et à l'occident de la mer Caspienne, jusqu'au pied du Caucase. Voyez ce que j'ai dit des Ougours, comme étant les mêmes que le peuple turc nomme *Ougour* ou *Ouïgour* par les écrivains orientaux et les voyageurs du moyen âge, t. 6, p. 425, not. 4, liv. XXXIV, § 28.—S.-M.

[6] Au lieu du long passage que je viens d'insérer dans le récit de Lebeau, on lit dans son texte les paroles suivantes, qui ne donnent qu'une idée bien imparfaite du voyage de Zémarque — « *Arrivé dans le Captchae, il y retrouva les gens de sa suite. Après qu'ils eurent passé le Volga, qui portait alors le nom d'Atel, ils furent avertis par les Ogors habitants du pays, qu'il y avait quatre mille Perses cachés dans les forêts voisines du fleuve Cuban.* » — S.-M.

un lac fort considérable [1]; puis ils se dirigèrent vers les marais dans lesquels se jette le fleuve Cophès [2]. Ils expédièrent en avant des coureurs, chargés de s'informer si réellement il y avait des Perses en embuscade [3]: ceux-ci n'en eurent aucune connaissance.] — S'éloignant toujours des forêts où les Perses étaient en embuscade, ils se rendirent en hâte dans le pays des Alains [4], pour éviter la rencontre des [Oromosches [5]], peuple barbare qui habitait les montagnes. Chosroès

[1] Εὗρον δὲ καὶ λίμνην. Men. *exc. leg.* p. 109. On voit que ce lac était considérable, car le même historien dit aussitôt qu'*ils traversèrent ce grand amas d'eau*, παραμειψάμενοι τὸ μέγα τοῦτο ὑδροςάσιον. Dans le vaste désert qui sépare le Volga de la mer Noire, on trouve une assez grande quantité de marais et d'amas d'eaux stagnantes. Sur le chemin qui conduisait du Volga vers l'embouchure du Kouban, on rencontre une rivière fort considérable, c'est la Manitch qui s'unit au Tanaïs un peu au-dessus de Tcherkask. Elle forme dans son cours un lac fort considérable nommé *Bolischeï*. Il me paraît évident que c'est de ce lac qu'il est question dans le texte de Ménandre. — S.-M.

[2] Ἀφίκοντο ἐς ἐκείνας τὰς λίμνας, ἐν αἷς ἐπιμιγνύμενος ἀπόλλυται ὁ Κωφὴν ποταμός. Menand. *exc. leg.* p. 109. Le Kouban se joint effectivement avec plusieurs grands lacs avant de s'unir à la mer Noire. Ces lacs et les diverses bras du fleuve forment la presqu'île de Taman, au confluent de la mer Noire avec les Palus Méotides. — S.-M.

[3] Πέμπουσι διοπτῆρας προδιασκεψομένους, εἴγε ὡς ἀληθῶς οἱ Πέρσαι ἐνεδρεύουσιν. Menand. *exc. leg.* p. 109. — S.-M.

[4] Ἀφίκοντο ἐς Ἀλανίαν. Men. *exc. leg.* p. 109. On donnait alors le nom d'Alanie à la plus grande partie des vastes plaines qui s'étendent entre les deux mers au nord du Caucase et qui étaient occupées par les Alains. On voit que les ambassadeurs qui venaient du Volga, au lieu de se porter droit au sud-ouest pour atteindre le Pont-Euxin, près de l'embouchure du Kouban, prirent un peu à gauche, pour traverser les gorges du Caucase, vers l'Ibérie ou la Lazique. — S.-M.

[5] Lebeau dit *des Mosques*, cependant on lit dans le texte de Ménandre, *exc. leg.* p. 109, τὸ φῦλον τῶν Ὀρομοσχῶν, *la tribu des Horomosches*. Les Mosches, ou *Moschi*, Μόσχοι, occupaient les montagnes qui s'étendent au midi de la Colchide, entre ce pays et l'Arménie. Il est évident qu'il ne peut être question ici, et qu'il ne s'agit dans Ménandre, que d'une peuplade établie au nord du Caucase. Rien n'empêche en effet de croire qu'il ait pu se trouver autrefois parmi les nombreuses tribus dispersées dans cette chaîne de montagnes et dans les vastes plaines qui s'étendent au nord, un peuple appelé les Oromosches. — S.-M.

avait offert à Saros [1], roi des Alains, une grande somme d'argent, s'il voulait faire périr les ambassadeurs romains lorsqu'ils passeraient par ses états [2]. Mais ce prince eut horreur d'une si noire trahison : il reçut les Romains avec bonté. Il ne fit pas le même accueil aux Turcs qui les accompagnaient : comme il se défiait de ces Barbares, il ne voulut leur permettre de paraître en sa présence, qu'après qu'ils auraient quitté leurs armes : ils n'y consentirent qu'au bout de trois jours de contestation [et sur les instantes sollicitations de Zémarque.] — Le chemin le plus court et le plus facile était par le pays des Misimiens [3], le long de la Suanie; mais Saros avertit Zémarque qu'un nombreux parti de Perses l'attendait dans ce passage [4].—[Le roi

[1] Le texte de Ménandre, *exc. leg.* p. 109, l'appelle *Sarodius*, Σαρώδιος. Voyez ce que j'ai dit sur le nom de ce roi des Alains, t. 9, p. 376, not. 2, liv. XLIX, § 37.—S.-M.

[2] Selon Jean d'Épiphanie, dans un fragment nouvellement découvert et publié par M. Hase en 1818, à la fin de Léon le diacre, p. 171-176, les Perses voulurent faire périr Zémarque avec les Turcs et les Romains qui l'accompagnaient. Τόν τε Ζήμαρχον, καὶ τοὺς σὺν αὐτῷ Ῥωμαίους τε καὶ Τούρκους ἐκποδὼν γενέσθαι διεσπούδαζον. — S.-M.

[3] Le texte de Ménandre, *exc. leg.* p. 109, porte des Mindimiens, διὰ τῆς τῶν Μινδιμιανῶν ἀτραποῦ, *par le chemin des Mindimiens.* Il est bien probable que ce peuple est le même que celui qui est appelé *Misimiens* par Agathias, et dont il a été question fort au long, t. 9, p. 326, 342-348, liv. XLIX, § 9 et 20-24. Ils habitaient les hautes montagnes qui environnent la Lazique au nord, justement dans le pays que devaient traverser les envoyés Romains. Ils étaient voisins des Suanes, comme les Mindimiens dont parle Ménandre, il est donc clair qu'il s'agit d'un seul et même peuple; mais comme il n'est connu que par Agathias et par ce passage de Ménandre, il est assez difficile de distinguer quel fut son véritable nom. — S.-M.

[4] Κατὰ τὴν Σουανίαν τοὺς Πέρσας ἐνεδρεύειν. Menand. *exc. leg.* p. 109. M. Klaproth, *Tabl. hist. de l'Asie*, p. 118, pense que le pays des Mindimiens est la vallée de Mamisson dans laquelle coule l'Arrédon, et que le défilé qui traverse le Caucase dans leur pays est le passage appelé *porte de Kasri.* Je ne puis admettre cette explication, si les observations que j'ai exposées dans la note précédente sont fondées. Je pense que M. Klaproth place cette nation et son défilé trop à l'orient, puisqu'ils étaient dans le voisinage des Souanes,

des Alains lui conseilla alors de prendre par le chemin de Darinès, qui était beaucoup plus sûr [1].]—Sur cet avis, Zémarque [fit partir par le chemin des Misimiens dix chevaux chargés de soie [2], pour donner le change aux

c'est-à-dire dans le Caucase occidental.— S.-M.

[1] Ἄμεινον δὲ εἶναι διὰ τῆς λεγομένης Δαρεινῆς ἀτραποῦ οἴκοι ἀποχωρεῖν. Men. *exc. leg.* p. 109. M. Klaproth, *Tableaux hist. de l'Asie*, p. 119 et 120, pense que le chemin de Darinès, dont il est question dans Ménandre, est le grand défilé de Dariel, nommé par les Anciens *les portes Caspiennes*, défilé qui coupant la chaîne du Caucase par le milieu, donnait entrée aux peuples du Nord dans l'Asie inférieure, et leur livrait l'Arménie et les frontières des deux empires romain et persan. Voyez t. 6, p. 269, not. 1, liv. XXXIII, § 39. Je ne puis partager cette opinion : d'abord le nom de Darinès n'est pas le même que celui de Dariel, que les Arméniens ou plutôt les Géorgiens donnent au grand défilé du Caucase; ensuite il est évident que les détails de la route que les ambassadeurs romains suivirent après avoir atteint le passage de Darinès, font bien voir qu'il ne peut être le même que les portes Caspiennes. Les ambassadeurs se dirigeaient au sud-ouest vers les bouches du Kouban, lorsque la crainte de rencontrer les Perses les fit se détourner vers les Alains. Il est évident que leur but était de gagner la mer Noire par la route la plus courte. Il n'en aurait pas été ainsi s'ils se fussent portés directement au sud, comme il aurait fallu le faire pour passer par le chemin de Dariel ou les portes Caspiennes; comment d'ailleurs des gens qui craignaient les embûches des Perses et qui avaient intérêt à ne pas tomber entre leurs mains, se seraient-ils rendus dans un pays qui était alors en leur pouvoir? Les portes Caspiennes conduisent directement dans l'Ibérie, et les Perses en étaient alors les maîtres. Ce qui fait bien voir qu'ils voulaient éviter ce pays, c'est qu'ils se dirigèrent plus à l'ouest vers le pays des Souanes, contrée qui s'étend dans les montagnes au nord de la Colchide, assez loin à l'ouest de la partie du Caucase où se trouvaient les portes Caspiennes. Là, pour éviter les attaques des Mindimiens, partisans des Perses, ils cherchèrent un autre passage pour traverser le Caucase, ils laissèrent à gauche, ἐς τὰ εὐώνυμα, les Mindimiens, dit positivement Ménandre, *exc. leg.* p. 110; Zémarque aurait fait le contraire s'il avait pris le chemin de Dariel. Enfin s'il avait suivi ce chemin il se serait trouvé, en sortant des montagnes, dans l'Ibérie, tandis qu'il entra aussitôt dans l'Apsilie, province à l'ouest de la Lazique dont elle dépendait et bientôt après il fut sur le Pont-Euxin, qui est là peu éloigné des montagnes, tandis qu'il est au contraire à une grande distance des défilés qui communiquent du côté du nord avec l'Ibérie. Tout se réunit donc comme on le voit pour montrer que le passage du Caucase, dont il s'agit dans le texte de Ménandre, était situé dans la partie occidentale de la chaîne du Caucase. — S.-M.

[2] Διὰ τῆς Μινδιμιανῆς ἔστειλεν ἀχθο-

Perses et les empêcher de s'éloigner de ce canton, en leur faisant croire qu'il suivrait bientôt. Zémarque] — prit sur la droite vers le Pont-Euxin, [et passant par le chemin de Darinès, il laissa à gauche le pays des Misimiens[1]], et ayant traversé l'Apsilie[2], [il se rendit à Rogatorium[3], d'où il atteignit bientôt le Pont-Euxin[4].] Il s'y embarqua [et se dirigea vers] l'embouchure du Phase[5], et il arriva bientôt au port de Trébizonde, et de là vint par terre à Constantinople[6]. Depuis ces ambassades, Justin eut soin d'entretenir la paix avec les Turcs, et Chosroès de se tenir en garde contre cette nation puissante et guerrière. Pour arrêter leurs courses, il fit bâtir ou réparer la ville de Derbend[7], qui sert de barrière au royaume de Perse, dans le passage étroit entre la mer Caspienne et les montagnes à l'occident de cette mer. Ce fut dans le même dessein qu'il fit construire une large muraille flanquée de tours, qui, fermant toutes les gorges du mont Cau-

φόρους δέκα, μέταξαν ἀποφερομένους. Menand. *exc. leg.* p. 110. — S.-M.

1 Ὁ δὲ Ζήμαρχος διὰ τῆς Δαρεινῆς παρεγένετο ἐς Ἀψιλίαν, τῇ Μινδιμιανῇ χαίρειν εἰπών, ἐς τὰ εὐώνυμά τε ἐάσας αὐτήν. Men. *exc. leg.* p. 110. Voyez ci-dev. p. 70, not. 1.—S.-M.

2 Le pays des Apsiliens était situé dans la partie septentrionale de la Lazique, il était gouverné par un petit prince qui reconnaissait la souveraineté du roi des Lazes. Voyez ce que j'en ai dit, t. 9, p. 206 et 207, liv. XLVII, § 69. — S.-M.

3 Ἧκεν ἐς τὸ Ῥογατόριον. Menand. *exc. leg.* p. 110. Le nom de ce lieu fait voir qu'il s'agit d'un château bâti et occupé par les Romains dans la Colchide. — S.-M.

4 Εἶτα κατὰ δὴ τὸν Εὔξεινον πόντον. Menand. *exc. leg.* p. 110.—S.-M.

5 Εἶτα ναυτιλίᾳ χρησάμενος, ἐς Φᾶσιν ποταμόν. Menand. *exc. leg.* p. 110. — S.-M.

6 Δημοσίῳ ἵππῳ ἐς Βυζάντιον εἰσελθών. Menand. *exc. leg.* p. 110. —S.-M.

7 Ce défilé, dont les fortifications remontent à l'antiquité la plus reculée, a toujours été l'objet d'une attention particulière pour les rois de Perse, parce qu'il pouvait donner entrée aux nations barbares qui voulaient venir ravager leurs états. Les Arméniens lui donnent le nom de *porte de Djor.* J'en ai parlé fort au long, t. 6, p. 269, not. 1, liv. XXXIII, § 39.—S.-M.

case, s'étendait entre les deux mers dans l'espace de cinquante lieues [1]. Selon quelques auteurs, cette muraille était beaucoup plus ancienne : elle avait été bâtie plus de mille ans auparavant par Darius, fils d'Hystaspe, pour arrêter les courses des Scythes dans la Médie; Chosroès ne fit que la réparer. Les voyageurs en trouvent encore des restes dans quelques vallées [2].

XXXIV. Guerre de Chosroès contre les Homérites.

[Theoph. Byz. p. 22. Simoc. l. 3, c. 9.]

Cette liaison des Romains et des Turcs donnait de l'inquiétude à Chosroès; il la regardait comme une ligue formée contre lui. Pour rendre la pareille à l'empereur, il se tourna du côté du Midi [3], et voulut détacher les Homérites de leur alliance avec l'empire [4]. Ses intrigues n'ayant eu aucun succès, il eut recours

[1] Tous les écrivains orientaux, et même quelques auteurs de la moyenne antiquité, Josèphe entre autres, ont attribué la fondation de la grande muraille caucasienne de Derhend ou les Portes albaniennes à Alexandre. Les Orientaux lui donnent le nom de *rempart d'Alexandre*. — S.-M.

[2] Ces détails empruntés pour la plupart à Deguignes, *Histoire des Huns*, t. 2, p. 390, ont été puisés dans les récits des voyageurs qui ont visité cette contrée à l'époque de l'expédition que Pierre-le-Grand fit contre les Perses. On peut actuellement donner des détails plus circonstanciés et plus exacts sur les ruines antiques qui subsistent en cet endroit. — S.-M.

[3] Théophane, p. 206 et 207, rapporte sous cette époque l'ambassade d'un certain Julien, décoré du titre de *Magistrianus*, qui se rendit en Éthiopie avec des lettres de l'empereur, μετὰ σάκρας. Les détails qu'il donne sont parfaitement semblables à ceux que l'on trouve dans le récit de l'ambassade de Julien, envoyé en Éthiopie par Justinien et dont il a déjà été question, t. 8, p. 155-157, liv. XLI, § 41. Il me paraît évident qu'il y a ici une méprise du chroniqueur grec, qui a transporté au règne de Justin II, des faits qui se rapportent à la même année du règne de Justinien. Je dois remarquer encore que, par une autre erreur, il a donné le nom d'Aréthas au roi des Éthiopiens. — S.-M.

[4] C'est ce que rapporte Théophylacte Simocatta, l. 3, c. 9, en parlant des causes de la guerre des Romains contre les Perses, guerre qui se prolongea jusqu'au règne de Maurice. Il dit donc que les Romains accusaient les Perses d'être les auteurs de cette guerre, parce qu'ils avaient cherché à faire sortir de leur alliance les Homérites, nation indienne, soumise aux Romains. Φάσκοντες, τοὺς Ὁμηρίτας (Ἰνδικὸν δὲ τὸ γένος, καὶ Ῥωμαίοις ὑπήκοον) πρὸς ἀπόστασιν ὑπ' αὐτῶν ὑποπείθεσθαι. La même chose est indiquée et en termes peu différents, dans le fragment de l'historien Jean

aux armes, et résolut de subjuguer cette nation [1]. — [On a déja vu quelles était les liaisons étroites que la religion chrétienne avait établies, sous les règnes de Justin Ier et de Justinien, entre les Romains et les rois éthiopiens, qui s'étaient rendus maîtres de l'Yemen ou Arabie Heureuse [2]. Ces princes entretenaient des relations habituelles avec la cour de Constantinople, avec laquelle ils avaient contracté une alliance offensive et défensive contre les Perses [3]. Cette alliance était d'autant plus solide, que les Perses avaient embrassé le parti des descendants des anciens rois du pays, chassés par les usurpateurs éthiopiens [4]. Des intérêts commerciaux se joignaient encore à tout cela. Les peuples de

Theoph. p. 206, 207. Suid. in voc. Σανατρεύκης. Zon. l. 14, t. 2, p. 71.]

d'Épiphanie, publié par M. Hase à la suite de Léon le diacre, p. 173. Ῥωμαῖοι μὲν χαλεπῶς φέροντες, ὅτι τοὺς Ὁμηρίτας (Ἰνδικὸν δὲ τὸ γένος, καὶ σφίσιν αὐτοῖς σύμμαχόν τε καὶ ὑπήκοον) ἀποστῆσαι Μῆδοι διενοήθησαν. Ces Homérites, comme je l'ai fait voir ailleurs, t. 1, p. 437, liv. IV, § 37, et t. 8, p. 45, liv. XL, § 27, étaient les anciens habitants de l'Yemen, connus des auteurs orientaux sous le nom d'*Hamiar*. Par abus d'expression on les considérait comme Indiens, parce que leur pays se trouvait sur la route de l'Inde, dont les anciens ne se formaient pas des idées bien justes. Voyez t. 8, p. 44, liv. XL, § 27. Ils étaient depuis assez longtemps gouvernés par des rois d'origine éthiopienne, qui professaient la religion chrétienne, et qui par cette raison étaient disposés à contracter des alliances avec les empereurs. J'ai raconté ailleurs les événements qui avaient placé des rois éthiopiens et chrétiens sur le trône de l'Arabie Heureuse, voyez t. 8, p. 44-67, et 153-158, liv. XL, § 27-30, et liv. XLI, § 40 et 41. Il faut lire cette partie de mon travail, pour comprendre les détails que je place ici.—S.-M.

[1] Comme les Perses, dit Théophylacte Simocatta, l. 3, c. 9, ne purent obtenir des Homérites ce qu'ils désiraient, εἶτα μὴ νενικημένους ἐκείνους ταῖς εἰσηγήσεσι, ils les accablèrent par des incursions réitérées, πάσχειν ὑπὸ Περσῶν δι' ἐφόδων ἀνήκεστα, τῆς εἰρήνης διακεχυμένης Πέρσαις τε, καὶ τῷ Ῥωμαϊκῷ πολιτεύματι. Selon Jean d'Épiphanie, déja cité, la guerre des Perses contre les Homérites eut lieu pendant la durée de la trêve.—S.-M.

[2] Voyez t. 8, p. 44-67 et p. 153-158, liv. XL, § 27-30, et liv. XLI, § 40 et 41.—S.-M.

[3] Διὰ τὸ τῆς δόξης ὁμόγνωμον, Πέρσαις πολεμοῦσι ξυνάρασθαι. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 20. Voyez aussi t. 8, p. 155, not. 3, liv. XLI, § 41.—S.-M.

[4] Voyez t. 8, p. 53, not. 4, liv. XL, § 28.—S.-M.

l'Arabie Heureuse étaient avantageusement placés pour faire le commerce de la soie, et acquérir par ce moyen de grandes richesses en la revendant aux Romains[1]. Leurs ports de l'Océan indien fournissaient aux Romains les moyens de s'affranchir, pour ce négoce important, de la dépendance des Perses, et de se procurer la soie à moins de frais[2]. On a déja pu voir[3] que c'était-là le principal motif des négociations que Justinien avait entretenues avec les rois de l'Arabie, et des ambassades qu'il avait envoyées en Éthiopie et dans l'Yémen. Les princes de ces deux pays ne purent cependant satisfaire pleinement les désirs des Romains sur ce point, malgré leur bonne volonté[4]. Ils ne purent en effet se rendre les maîtres du commerce de la soie dans les ports des Indiens[5], parce que les marchands persans, profitant de leur voisinage, affluaient dans les ports de l'Inde, et ne tardaient pas à se faire adjuger toutes les cargaisons de cette marchandise[6]. Il n'est pas douteux que c'est au peu de succès de ces tentatives qu'il faut attribuer les efforts faits par Justinien pour procurer à son empire les semences de vers à soie, efforts qui, comme on l'a vu[7],

[1] Ὅπως Αἰθίοπες μὲν ὠνούμενοί τε τὴν μέταξαν ἐξ Ἰνδῶν, ἀποδιδόμενοι δὲ αὐτὴν ἐς Ῥωμαίους, αὐτοὶ μὲν κύριοι γένωνται χρημάτων μεγάλων. Proc. *de bel. Pers.* l. 1. c. 20. — S.-M.

[2] Ῥωμαίους δὲ ποιήσωσι τοῦτο κερδαίνειν μόνον, ὅτι δὴ οὐκέτι ἀναγκασθήσονται τὰ σφέτερα αὐτῶν χρήματα ἐς τοὺς πολεμίους μετενεγκεῖν. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 20. — S.-M.

[3] Voyez t. 8, p. 155, not. 3, liv. XLI, § 41. — S.-M.

[4] Ἑκάτερος μὲν οὖν τὴν αἴτησιν ὑποσχόμενος ἐπιτελῆ ποιήσειν τὸν πρεσβευτὴν ἀπεπέμψατο. Ἔδρασε δὲ αὐτοῖν τὰ ὡμολογημένα οὐδέτερος. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 20. — S.-M.

[5] Τοῖς τε γὰρ Αἰθίοψι τὴν μέταξαν ὠνεῖσθαι πρὸς τῶν Ἰνδῶν ἀδύνατον ἦν. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 20. — S.-M.

[6] Ἐπεὶ ἀεὶ οἱ Περσῶν ἔμποροι πρὸς αὐτοῖς τοῖς ὅρμοις γενόμενοι, οὗ δὴ τὰ πρῶτα αἱ τῶν Ἰνδῶν νῆες καταίρουσιν, ἅτε χώραν προσοικοῦντες τὴν ὅμορον, ἅπαντα ὠνεῖσθαι τὰ φορτία εἰώθασι. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 20. — S.-M.

[7] Voyez t. 9, p. 221-229, liv. XLVII, § 80 et 81. — S.-M.

furent couronnés du succès. Les relations politiques que Justin II établit peu après avec les Sogdiens et les Turcs eurent encore le même objet [1]. Les tentatives que les Homérites firent plusieurs fois pour seconder les Romains dans leurs guerres ne furent pas plus heureuses. Ils étaient obligés, pour atteindre les Perses, de faire de longues marches à travers des déserts [2], et après beaucoup de temps et de peines, il leur fallait combattre une nation plus puissante qu'eux et plus exercée aux travaux de la guerre [3]. Les historiens ont conservé la mention vague de plusieurs diversions faites en faveur des Romains par les rois de l'Yémen [4]; mais ils ne nous ont pas transmis des détails assez précis pour nous faire connaître d'une manière exacte et circonstanciée ces événements intéressants [5]. Les

[1] Voyez ci-dev. § 29, p. 49, not. 9, et p. 50 et 51. — S.-M.

[2] Καὶ τοῖς Ὁμηρίταις χαλεπὸν ἔδοξεν εἶναι χώραν ἀμειψαμένοις ἔρημον. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 20. — S.-M.

[3] Χρόνου πολλοῦ ὁδὸν κατατείνουσαν, ἐπ' ἀνθρώπους πολλῷ μαχιμωτέρους ἰέναι. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 20. — S.-M.

[4] Πολλάκις μὲν (ὁ βασιλεὺς τῶν Ὁμηριτῶν) Ἰουστινιανῷ βασιλεῖ ὡμολόγησεν ἐς γῆν τὴν Περσίδα ἐσβάλλειν· ἅπαξ δὲ μόνον τῆς πορείας ἀρξάμενος, ὀπίσω εὐθὺς ἀπεχώρησε. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 20. Le roi qui fit ces expéditions contre les Perses, est l'éthiopien Abraham, dont j'ai fait connaître l'histoire fort en détail, t. 8, p. 64, not. 5, p. 65, 66 et 67, puis p. 153-158, liv. XL, § 30, et liv. XLI, § 40 et 41. — S.-M.

[5] Les écrivains grecs dont j'ai fait usage dans mes notes pour cette partie de l'histoire du Bas-Empire, donnent d'assez amples détails sur les révolutions qui firent passer l'Yémen sous la domination des Éthiopiens, et sur la destruction de l'antique monarchie des Homérites; mais ils se bornent pour les événements postérieurs à de très-brèves indications, tout-à-fait insuffisantes pour donner une idée juste de cette partie de l'histoire. On voit seulement par Procope que, pendant la durée du règne de Justinien, les rois éthiopiens qui gouvernaient le pays des Homérites ou de la race d'Hamiar furent alliés des Romains dans leurs guerres contre les Perses, *de bel. Pers.* l. 1, c. 20. On ignore comment les hostilités purent s'effectuer entre deux nations qui n'étaient pas limitrophes. Théophylacte Simocatta, l. 3, c. 9, indique obscurément les guerres qui plus tard s'élevèrent entre les Perses et les Homérites, ou plutôt les Éthiopiens mai-

auteurs orientaux, qui parlent souvent des relations que les rois de Perse de la race des Sassanides entretinrent avec les mêmes souverains, et des guerres et des conquêtes qu'ils firent dans l'Arabie Heureuse, ne fournissent pas non plus les moyens de donner sur ce sujet des notions satisfaisantes [1]. La confusion et les contradictions évidentes de leurs récits me contraignent

tres du pays des Homérites, à cause des relations d'amitié et de commerce que ceux-ci entretenaient avec les Romains. Les extraits très-concis et probablement fort inexacts de Théophane de Byzance conservés dans la Bibliothèque de Photius, *cod.* 64, nous apprennent l'issue malheureuse de la guerre que le roi de l'Arabie Heureuse soutint contre les Perses. Les autres annalistes byzantins répètent, en les abrégeant, ces détails qui, comme on doit le voir par cet aperçu, ne peuvent suffire pour faire bien connaître les dates, les localités, les personnages et les circonstances qui se rattachent à tous ces événements. — S.-M.

[1] J'ai déjà, soit dans le texte, soit dans les notes de cet ouvrage, fait usage des témoignages des principaux historiens arabes, dont les textes ont été réunis par Schultens, dans son ouvrage intitulé, *Historia imperii vetustissimi Joctanidarum in Arabia felice*, Harderwick, 1786, in-4°. Je me suis aussi aidé des recherches que le savant Walch a faites sur l'histoire de l'Yémen durant le 6e siècle de notre ère, et qui ont été insérées dans le tome IV des premiers mémoires de l'Académie de Gœttingue (*Historia rer. in Homer. sec.* VI. *gest.*). Je me suis servi encore, mais moins souvent et avec plus de réserve, d'un mémoire de M. Silvestre de Sacy, sur l'*Histoire des Arabes avant Mahomet*, inséré dans le tome XLVIII des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*. Depuis cette époque, M. Johannsen a publié une histoire de l'Yémen, *Historia Yemanæ*, 1 vol. in-8°, Bonn, 1828, depuis le temps de Mahomet jusqu'à l'an 901 de l'hégire (1495 de J.-C.). Le fond de cet ouvrage est formé par un manuscrit arabe apporté de l'Yemen par le célèbre voyageur Niebuhr. M. Johannsen a placé en tête de son travail un précis des révolutions arrivées dans l'Yémen avant le musulmanisme, et l'histoire très-abrégée des anciens Homérites. Il a profité des ouvrages que j'ai cités, mais il n'a fait aucun effort pour faire disparaître les incertitudes et les difficultés de cette partie de l'histoire des anciens Arabes. Il faudrait non pas pour résoudre, mais seulement pour exposer toutes ces difficultés, un espace trop considérable. Je ne puis me livrer ici à des recherches et des discussions qui ne se rattachent pas assez directement à mon sujet. Les historiens arabes en particulier ne fournissent aucun détail sur la révolution dont il est question dans le texte, seulement d'après les indications bien vagues et bien confuses de l'abréviateur Théophane de Byzance, et d'après Théophylacte Simocatta. — S.-M.

de renoncer au désir de donner, sur cette partie de l'histoire des Arabes liée aux annales de l'empire, d'autres détails que ceux qui se trouvent ici. On comprend sans peine que l'adoption de la religion chrétienne par les Homérites et leur alliance avec l'empire avaient dû irriter le roi de Perse contre cette nation.] — Elle avait pour roi Sanaturcès [1], petit de corps, mais d'un grand courage [2]. Ce prince, renfermé dans un coin de l'Arabie, méritait de gouverner les plus grands royaumes. Juste, réglé dans ses mœurs, religieux et vraiment

[1] L'historien Théophane de Byzance, ou plutôt son abréviateur Photius, est le seul auteur qui fasse connaître le nom de ce roi des Homérites, vaincu par les armées persanes, et il l'appelle *Sanatourcès*, Σανατούρκης. Ce nom était commun dans l'antiquité, chez les Arméniens et les Perses, et l'histoire fait connaître trois personnages illustres appelés ainsi. Le premier fut roi des Parthes au premier siècle avant notre ère, le second fut roi d'Arménie dans le premier siècle de l'ère chrétienne, et le troisième se rendit célèbre dans l'Arménie au quatrième siècle. J'ai donné des notions fort étendues sur ces personnages, dans *la Biographie* de Michaud, t. 40, p. 288-292. Je ne crois pas qu'il soit possible qu'un roi des Homérites d'origine éthiopienne, ait jamais porté un pareil nom. Les auteurs arabes donnent les noms de tous les rois éthiopiens de l'Yémen, et aucun n'est appelé ainsi ou à peu près. Je pense que ce nom n'est entré dans l'extrait de Théophane par Photius, que par suite d'une erreur de ce dernier, qui, préoccupé peut-être par une autre lecture du nom de Sanatourcès, l'aura involontairement substitué à celui que portait le roi des Homérites, mentionné dans l'historien grec qu'il abrégeait. Ce qui me le fait croire, c'est que d'autres historiens grecs avaient parlé avec de grands éloges d'un personnage ainsi appelé, de celui même qui avait régné dans l'Arménie au premier siècle de notre ère. Ce qui achève de me faire croire que cette erreur est bien réelle, c'est un ancien fragment, conservé par Suidas et relatif à *Sanatroucès*, non pas roi des Homérites, mais des Arméniens, Σανατρούκης Ἀρμενίων βασιλεύς. Henri Valois, Reimar et tous les éditeurs de Dion Cassius, ont attribué et avec raison ce passage à cet historien, et ils l'ont en conséquence admis parmi les fragments de cet auteur. C'est à tort que Lebeau a rapporté au roi des Homérites, vaincu par Chosroès, tout ce qu'on dit dans ce fragment des belles qualités du roi d'Arménie. — S.-M.

[2] Τὸ μὲν σῶμα ξύμμετρον εἶχε, τὴν γνώμην δὲ μέγας ἐτύγχανεν εἰς ἅπαντα· οὐχ ἥκιστα δὲ εἰς τα ἔργα τὰ πολεμικά. C'est là ce que dit Suidas du roi d'Arménie Sanatroucès. — S.-M.

philosophe, sans savoir peut-être le nom de la philosophie, il ne s'occupait qu'à rendre ses sujets heureux [1]. Chosroès, un de ces conquérants nés pour troubler le repos de la terre [2], fit passer dans ses états une armée formidable. Sanaturcès combattit; mais trop inférieur en forces [il fut vaincu par Mihran [3], qui commandait l'armée persane, et] fut fait prisonnier [4];

[1] Suidas ne se sert point de ces lieux communs d'une éloquence banale, pour faire connaître les qualités du roi d'Arménie : il dit qu'il était exact observateur de la justice, et aussi sobre que qui ce soit parmi les plus illustres des Grecs et des Romains. Ἐδόκει δὲ καὶ τοῦ δικαίου φύλαξ ἀκριβὴς γενέσθαι, καὶ τὰ εἰς τὴν δίαιταν ἴσα καὶ τοῖς κρατίστοις Ἑλλήνων τε καὶ Ῥωμαίων κεκολασμένος. — S.-M.

[2] Lebeau pouvait, ce me semble, se passer facilement de ces autres lieux communs d'une morale banale, et passablement usée. — S.-M.

[3] J'ai placé dans le texte le nom de ce général qui est donné par Théophane de Byzance, p. 22. L'histoire d'Arménie fait voir qu'il existait à cette époque un personnage distingué de ce nom et général du roi de Perse. Il était de la célèbre famille de Mihran ou Mihranienne, dont j'ai déja parlé plusieurs fois, t. 7, p. 295, not. 3 et p. 326, not. 2, liv. XXXVIII, § 48 et 64, et t. 8, p. 131, not. 4, liv. XLI, § 27. — S.-M.

[4] Τὸν βασιλέα τῶν Ὁμηριτῶν Σαναντούρκην διὰ Μηράνους τοῦ Περσῶν στρατηγοῦ ἐζώγρησε. Theoph. Byz. p. 22. J'ai fait voir ailleurs, t. 8, p. 56-67 et 153 et suiv., liv. XL, § 29 et 30, et liv. XLI, § 40, que pendant la durée du règne de Justinien, les Homérites ou les peuples de l'Yémen, avaient été gouvernés par un roi éthiopien, que les écrivains chrétiens nomment Abraham, mais qui est appelé par les auteurs arabes *Abrahah*. Ce prince fit contre la Mecque une expédition, très-souvent mentionnée dans leurs ouvrages. Elle eut lieu dans l'année même de la naissance de Mahomet, c'est-à-dire en l'an 571 ou environ, ce qui revient à l'époque, ou à peu près, de la guerre et de la conquête de l'Yémen par les troupes de Chosroès. Selon les Arabes, Abrahah mourut dans le même temps et d'une manière miraculeuse, en punition de l'impiété qui l'avait porté à attaquer le temple révéré de la Mecque. Cette coïncidence de date pour la mort d'Abrahah et la conquête de l'Yémen par les Perses, est le seul rapport que l'on remarque entre les Grecs et les Arabes; ces derniers du reste ne disent point qu'Abrahah ait eu rien à démêler avec les Perses. Il serait mort selon eux après un règne de vingt-trois ans (voyez ce que j'ai dit de la durée de son règne, t. 8, p. 64, not. 5, liv. XL, § 30), et il aurait été remplacé par son fils *Iaksoum*, né d'une femme de la famille de Dhou-Iezen de la race des Homérites; après un règne de dix-sept ans, il aurait eu pour successeur son frère Masrouk, tué après un règne de douze ans, en combat-

sa capitale fut pillée, et ses sujets réduits en esclavage [1].

La révolte des Persarméniens [2] fut une nouvelle cause de rupture entre les Romains et les Perses [3]. Ces peuples XXXV. Les Persarméniens et

tant les Perses qui voulaient rétablir la race des anciens rois, dans la personne de Seif, fils de Dhou-Iezen. Quelques historiens cependant, et Masoudy en particulier, auteur très-estimé, pensent que Seif ne vécut pas assez long-temps pour profiter des victoires des Perses, et ils disent que son fils Maadi-Karb fut déclaré roi par le général persan *Wahriz*, dilémite de nation, ou plutôt gouverneur ou lieutenant-général commandant le Dilem, *Asbahbid-Dilem*. C'est là le titre que, selon Tabary et d'autres auteurs, prenaient les officiers généraux chargés du gouvernement de cette province. Maadi-Karb n'aurait selon eux survécu que quatre années à l'expulsion des Éthiopiens. Les Arabes n'ont pas ignoré non plus l'intérêt que les empereurs prenaient aux affaires de l'Yémen, et ils rapportent que Seif, l'héritier des anciens rois, s'était rendu à Byzance, où il fit un séjour de sept ans, pour décider l'empereur à lui accorder des secours pour chasser les Éthiopiens. A son refus, il s'adressa au roi de Perse. La durée des règnes d'Iaksoum et de Masrouk, ajoutée à la date de la mort d'Abrahah, nous force de faire descendre jusqu'au règne de Chosroès II, l'époque de l'expulsion des Éthiopiens, et cependant les mêmes auteurs rapportent cet événement au temps de Chosroès-le-grand. Depuis cette époque, quelle qu'elle soit, jusqu'au temps de Mahomet, l'Yémen fut régi par des princes ou gouverneurs persans, dont les noms plus ou moins altérés sont donnés par les Arabes. Badan, qui embrassa le musulmanisme, fut le huitième et dernier gouverneur envoyé par les rois de Perse. Walch, dans son mémoire sur l'histoire des Homérites, n'a pas cherché à résoudre les difficultés nombreuses que présente cette partie de l'histoire de l'Yémen, depuis la mort d'Abrahah, et personne n'a depuis songé à s'en occuper.—S.-M

[1] Τήν τε πόλιν αὐτῶν ἐξεπόρθησε, καὶ τὸ ἔθνος παρεστήσατο. Theoph. Byz. p. 22.— S.-M.

[2] Les habitants du pays appelé anciennement la grande Arménie, dit Évagrius, l. 5, c. 7. Οἱ τῆς πάλαι μὲν μεγάλης Ἀρμενίας, ὕστερον δὲ Περσαρμενίας ἐπονομασθείσης. Le même auteur dit que cette province, autrefois soumise aux Romains, avait été cédée à Sapor Ier, par l'empereur Philippe. Ἣ πρώην Ῥωμαίοις κατήκοος ἦν, Φιλίππου δὲ τοῦ μετὰ Γορδιανὸν καταπροδόντος αὐτὴν τῷ Σαπώρῃ. Ce fait dont on ne trouve l'indication nulle part ailleurs (à l'exception toutefois de l'histoire ecclésiastique de Nicéphore Calliste, l. 7, c. 17, qui l'a sans aucun doute copié comme tant d'autres dans Évagrius), se rattache aux révolutions fort obscures, qui précédèrent l'avénement de Tiridate, premier roi chrétien d'Arménie. Elles sont du milieu du 3e siècle de notre ère. J'espère avoir prochainement l'occasion de m'occuper de ce fait mal connu dans un mémoire particulier.—S.-M.

[3] Évagrius, l. 5, c. 7, place cette

Les Ibériens se donnent aux Romains. [Evag. l. 5, c. 7. Theoph.Byz. p. 22. Simoc. l. 3, c. 9. Menand. exc. leg. p. 115. Greg.Tur. l.4,c.39. AbbasBiclar. Theoph. p. 207.] Niceph.Call. l.17,c.37.

faisaient profession du christianisme, et un article du dernier traité les mettait à couvert de la persécution [1]. Il y était stipulé que les chrétiens sujets du roi de Perse ne seraient point troublés dans l'exercice de leur religion [2]. — [Cette révolte de l'Arménie et l'alliance que les princes du pays contractèrent alors avec l'empire, rend nécessaire de donner ici quelques détails sur les événements qui étaient arrivés dans ce pays pendant un laps de temps assez considérable, et durant lequel les Arméniens avaient pris peu de part aux guerres qui avaient déchiré les autres pays de l'Asie qui les environnent. On a vu [3] comment le prince des Gnouniens, Méjej, avait été investi du gouvernement général de l'Arménie, en récompense des services signalés qu'il avait rendus à Cabad. L'excellente administration de Méjej répara tous les maux que l'Arménie avait éprouvés; les tributs furent régulièrement acquittés au roi de Perse, la religion chrétienne fut respectée, et le pays ne tarda pas à acquérir un état de prospérité, dont il n'avait jamais joui sous ses rois au temps de son indépendance. Sa population s'accrut rapidement, et il acquit de grandes richesses par le

révolte dans la première année de Grégoire patriarche d'Antioche, c'est-à-dire en l'an 569. Jean, abbé de Biclar, la met dans sa chronique en la première année de Justin, en 566; mais il est évident qu'il se trompe. Voyez à ce sujet Henri Valois, *ad Evagr.* l. 5, c. 7. Jean d'Épiphanie, *ad calc.* Leon. Diac. p. 173, éd. Has. dit que cette révolte des Arméniens fut un des motifs que les Perses alléguèrent pour faire la guerre aux Romains.—S.-M.

[1] Voyez ce qui a été dit de cette stipulation, t. 9, p. 433, liv. XLIX, § 58 et t. 7, p. 309, liv. XXXVIII, § 54.— S.-M.

[2] Ils étaient, dit Évagrius, l.5,c.7, vexés surtout pour ce qui concernait leur croyance. Παρὰ Περσῶν κακῶς ἔπασχον, καὶ μάλιστα περὶ τὴν οἰκείαν νόμισιν. Théophane de Byzance, p. 22, le dit également. Ἀρμένιοι ὑπὸ Σουρίνα κακούμενοι καὶ μάλιστα περὶ τὴν εὐσέβειαν. — S.-M.

[3] Tom. 7, p. 435 et 436, liv. XXXIX, § 41. — S.-M.

commerce des marchandises de l'Inde, et par les relations fréquentes qu'il entretenait pour cet objet avec les Perses, les Romains et les nations barbares du Caucase[1]. La guerre qui divisa presque constamment les deux empires, n'atteignit que les frontières de l'Arménie; l'intérieur fut exempt de ses ravages. Cet heureux état dura autant que le gouvernement de Méjej, prince des Gnouniens qui jouit également de la confiance et de l'estime des deux rois Cabad et Chosroès. Il cessa de vivre en l'an 548, après avoir régi l'Arménie pendant trente ans. Chosroès ne suivit pas l'exemple de son père en confiant à un seigneur du pays l'administration de l'Arménie, comme on était dans l'usage de le faire depuis long-temps[2]. Méjej fut remplacé par le Persan Ten-Schahpour[3], homme dur et cruel, et en outre très-zélé pour la propagation de la loi de Zoroastre. Il n'osa pas d'abord violer ouvertement les promesses du roi de Perse, mais il attaqua les chrétiens par de sourdes menées. Il ne se contenta pas du Pyrée, qui avait été construit à Dovin, pour l'usage des Perses qui résidaient dans cette ville, centre du gouvernement, il en fit élever d'autres dans les habitations des Perses, que le service de l'état ou des motifs particuliers avaient attirés en Arménie; enfin, il usa de tous les moyens pour faciliter l'entrée des mages dans le pays, et il s'enhardit jusqu'à faire élever un pyrée dans le canton des Reschdouniens[4], tout peuplé d'Arméniens.

[1] Voyez t. 9, p. 77, not. 1, liv. XLVI, § 55.— S.-M.

[2] Voyez t. 7, p. 314 et suiv., liv. XXXVIII, § 56.— S.-M.

[3] En arménien *Ten-Schabouh*. — S.-M.

[4] Canton de l'Arménie centrale, dépendant de la province de Vasponrakan; il était situé au sud du lac de Van, appelé souvent par les Arméniens la mer des Peznouniens, et quelquefois la mer des Rheschdouniens.

Ces vexations amenèrent des résistances, des persécutions et des martyres [1]. La tyrannie de Ten-Schahpour ne tarda pas à devenir plus violente encore. Un Persan nommé Makhoj, fils du grand mage de l'Arménie [2], exprima hautement le désir d'abandonner la loi de Zoroastre, pour embrasser la religion chrétienne. Il resta sourd aux menaces de Ten-Schahpour, qui le fit charger de fers et enfermer dans les prisons avec plusieurs prêtres arméniens [3] qui avaient osé résister au gouverneur et réclamer les libertés garanties à leurs compatriotes par le roi de Perse. La conversion du jeune Persan s'accomplit dans la captivité. Il y acheva de s'instruire des mystères de la foi chrétienne, et il y reçut avec le baptême le nom d'Izdbouzid, qui signifie à peu près en persan *dieu donné* [4]. Le clergé, inquiet de l'avenir qui menaçait la nation, résolut de s'adresser directement au roi de Perse, pour en obtenir justice contre leur gouverneur et pour réclamer l'exécution de la conven-

J'en ai parlé, t. 3, p. 41, not. 1, liv. XIII, § 32.—S.-M.

[1] Manadjihr, homme d'une nation que les Arméniens appellaient *Rhajik*, mais qui m'est inconnue d'ailleurs, fut mis à mort par les ordres de Ten-Schahpour, parce qu'il s'était fait chrétien. Il avait pris au baptême le nom de Grégoire. Les auteurs syriens parlent souvent d'un pays de *Razik*, qui était, à ce qu'il paraît, dans la Perse; mais dont il n'est pas facile de déterminer la situation.—S.-M.

[2] Les auteurs arméniens rapportent qu'il était né en Perse, dans le bourg de Kourastan, dans la province de Beschapour. Ce bourg et cette province me sont inconnus, à moins qu'il n'y ait faute dans les textes arméniens, et qu'il ne s'agisse du territoire de Nischapour dans le Khorasan. — S.-M.

[3] Le moine Nersès qui avait invectivé contre la religion persane et un certain Sahak.—S.-M.

[4] Le patriarche Jean Catholicos, dans son histoire d'Arménie manuscrite (Mss. Arm. de la Bib. du Roi, n° 91, p. 114), dit que ce nom signifie en persan *sauvé de Dieu*, sens qui est bien plus en harmonie avec les circonstances qui accompagnèrent la vocation de ce personnage. *Iezd* signifie en persan *dieu;* quant à *pouzid* ou *bouzid*, il signifie dans le langage actuel *qui demande grace*. Il est très-probable qu'il avait autrefois un sens plus étendu. — S.-M.

tion conclue autrefois entre le roi Balasch et le prince des Mamigoniens Vahan, convention [1] maintenue par les rois successeurs de Balasch. Des ambassadeurs se rendirent en Perse en l'an 552 avec des présents, et avec les lettres du patriarche Moyse [2]. Chosroès, qui craignait de voir les Arméniens se jeter entre les bras des Romains alors victorieux des Goths, et qui auraient pu accroître leurs forces dans l'Orient par l'alliance des rebelles, résolut d'ajourner le projet qu'il avait, de soumettre l'Arménie à la loi de Zoroastre. Les députés du patriarche furent renvoyés avec honneur; Ten-Schah-pour fut rappelé, et remplacé par Veschnas-Vahram. Ce nouveau marzban [3] reçut l'ordre précis d'empêcher les mages de molester les Arméniens dans l'exercice de leur religion, et de ne contraindre personne à adorer le feu et le soleil. On y joignit de plus l'injonction expresse d'empêcher les Perses d'embrasser la religion chrétienne, et de contraindre ceux d'entre eux qui l'auraient fait, de retourner à la foi de leurs pères. Cependant, on permit aux Arméniens qui avaient été forcés de changer de religion, de revenir au christianisme. Le nouveau gouverneur exécuta à la rigueur les ordres du roi; la tranquillité fut rétablie, les persécutions cessèrent contre les Arméniens; mais, à l'instigation des

[1] Voyez t. 7, p. 310 et suiv., et p. 336, liv. XXXVIII, § 53, 55 et 68. — S.-M.

[2] Il succéda en l'an 551 à Jean, qui avait occupé le patriarchat pendant plus de dix-sept ans. Moyse, le second de ce nom, était du bourg d'Eghivard, dans le canton d'Arakadzodn, dans la province d'Ararat. C'est au temps de ce patriarche que remonte l'institution de l'ère qui est encore en usage parmi les Arméniens. C'est lui qui l'établit. La 1re année de cette ère répond à l'an 552 de J.-C. — S.-M.

[3] C'est-à-dire *commandant de frontière;* on sait que c'est là le titre que le roi de Perse donnait au général persan ou arménien qui le représentait en Arménie. J'ai parlé de ce titre en plusieurs lieux, mais particulièrement, t. 1, p. 408, not. 2, liv. VI, § 14. — S.-M.

mages, elles recommencèrent avec une nouvelle ardeur contre les Perses qui étaient devenus chrétiens, et Izdbouzid fut amené devant le tribunal du marzban. Il résista aux menaces et aux tortures, et préféra mourir plutôt que d'abandonner la religion qu'il avait librement adoptée et dont il avait reçu le saint caractère dans le sein de la captivité. Veschnas-Vahram le fit crucifier dans la ville de Dovin, en présence d'un peuple innombrable. Quand il eut consommé son martyre, le patriarche obtint la permission de faire enlever son corps, qui fut enterré dans la grande église. La croix qui avait servi à son supplice fut partagée en une multitude de morceaux, et distribuée entre tous les fidèles. La constance héroïque d'Izdbouzid répandit la renommée de son nom parmi tous les chrétiens de l'Orient, qui s'empressèrent de le donner à leurs enfants [1]. Le récit en vint jusqu'à Constantinople, où il n'excita pas moins d'intérêt; les poètes célébraient à l'envi sa gloire, et l'historien Ménandre, dont il nous reste des fragments intéressants de l'histoire de cette époque, composa une tragédie sur la conversion et le martyre de ce saint [2]. Rien ne troubla cependant la paix de

[1] Ce nom se voit aussi sur le monument de la religion chrétienne découvert au commencement du 17e siècle à Si-ngan-fou en Chine; il s'y trouve parmi les souscriptions syriennes. On apprend ainsi qu'en l'an 781, le métropolitain syrien de *Coumdan*, c'est-dire de la capitale de la Chine, portait ce même nom. Il est bien vraisemblable que le martyr persan d'Arménie l'avait mis en honneur. Voyez sur ce monument, t. 6, p. 69, not. 1, liv. XXXI, § 45, et sur *Coumdan*, t. 9, p. 367 et 368, liv. XLIX, § 36. — S.-M.

[2] On voit par un fragment de l'histoire de Ménandre, nouvellement découvert par l'abbé Maï, que cet auteur avait parlé en détail dans son ouvrage du martyre de ce mage persan, converti à la foi chrétienne. *Scriptorum veterum nova collectio*, t. 2, p. 359 et 360. Rome, 1827, in-4°. C'est dans ce passage qu'il dit avoir composé une tragédie, τραγῳδίαν θέμενος, en l'honneur de cet illustre

l'Arménie; les priviléges accordés par Balasch furent respectés pendant toute la durée du gouvernement de Veschnas-Vahram, rappelé par Chosroès en 558. Il en fut de même sous Varazdat qui le remplaça, et qui administra l'Arménie pendant six ans, jusqu'en l'an 564, peu après la conclusion de la paix perpétuelle conclue entre les deux empires par Justinien mourant. Varazdat fut remplacé par son parent Souren[1], qui s'appelait aussi Djihr-Veschnaspouhi[2]. Ce gouverneur[3] tint une conduite fort différente. Il céda aux inspirations de son caractère, zélé pour la propagation de la loi persane, se conformant d'ailleurs aux instructions de Chosroès, qui, toujours inquiet au sujet des Arméniens, appréhendait que la conformité du culte ne les tînt secrè-

martyr, et il rapporte à cette occasion une pièce de six vers qu'il avait faite sur le même sujet. Cette pièce était déja connue, elle se trouvait dans l'anthologie grecque. Elle a été reproduite dans la nouvelle anthologie donnée par Jacobs, 1813, t. 1, p. 27. On ne connaissait alors ni son auteur, ni les circonstances historiques auxquelles on devait rapporter cette pièce, ce qu'on ignorerait encore sans la découverte de l'abbé Maï, et sans les auteurs arméniens, qui donnent des notions encore plus précises sur la vie de ce personnage. Le nom d'*Izdbouzid* est écrit *Isaozitès*, Ἰσαοζίτης dans l'édition de M. Maï, qui ne me parait pas avoir bien lu le manuscrit qu'il déchiffrait. L'édition de Jacobs donne Ἰσβοζήτης, *Isbozetès*, qui se rapproche plus du nom original. — S.-M.

[1] Lebeau n'a pas manqué, selon l'erreur généralement établie, de prendre encore une fois ce nom propre pour une dignité, et d'appeler ce gouverneur *le Suréna*. J'ai fait voir ailleurs comment cette erreur s'est établie chez les anciens et chez les modernes. Il est probable que ce gouverneur était, comme les autres personnages du même nom, un rejeton de la famille souréniennne, branche de la race des Arsacides de Perse. Voyez t. 3, p. 79, not. 2, liv XIV, § 15. — S.-M.

[2] Je crois que ce nom signifiait en ancien persan, *fils de Veschnaspouhi* ou *de la race de Veschnasp*. — S.-M.

[3] Théophylacte Simocatta, l. 3, c. 9, lui donne le titre de *Climatarque*, κλιματάρχης, c'est-à-dire, ajoute-t-il, *celui qui administre l'Arménie pour le roi de Perse*, ὑπὸ τοῦ Περσῶν βασιλέως τῆς Ἀρμενίων πολιτείας γενόμενος. Le titre de *climatarque* répond exactement pour le sens à celui de *Goghmanagal*, employé souvent en arménien; il est probable que l'historien grec s'est contenté de le traduire. — S.-M.

tement attachés à l'empire. Il pensait qu'il ne pourrait jamais être assuré de leur fidélité, tant qu'ils n'adoreraient pas ce qu'il adorait lui-même. Le plus illustre des seigneurs arméniens était alors Vartan, fils de Vasak fils de Vard, qui avait été du temps de Cabad gouverneur général de la Persarménie[1]. Ce Vard était frère de Vahan, ce prince des Mamigoniens, à qui les Arméniens étaient redevables de la tranquillité dont ils jouissaient depuis fort long-temps[2]. Vartan était alors le chef de la race des Mamigoniens, et non moins distingué par la noblesse de son origine que par sa vaillance[3]. Le marzban Souren avait tué Manuel, frère de Vartan[4], et celui-ci attendait impatiemment l'occasion de s'en venger. Il se concerta en secret avec d'autres seigneurs, également mécontents des Perses ou irrités contre eux; ils expédièrent quelques émissaires à Constantinople, pour savoir si l'empereur serait disposé à les soutenir, dans le cas où ils se décideraient à la révolte. Les assurances que Justin leur fit donner les encouragèrent dans leur résolution, et ils trouvèrent bientôt occasion de la mettre à exécution. Des envoyés persans ordonnèrent de se soumettre, sans délai, à la

1 Voyez t. 7, p. 434, liv. XXXIX, § 41.—S.-M.

2 Voyez t. 7, p. 310 et suiv., et p. 336. liv. XXXVIII, § 53, 55 et 68. —S.-M.

3 Οὐαρδάνου προὔχοντος παρ' αὐτοῖς γένει τε καὶ ἀξιώσει, καὶ τῇ περὶ τοὺς πολέμους ἐμπειρίᾳ. Evagr. l. 5, c. 7. Le nom de *Vardan* ou *Vartan*, a été fort altéré par l'historien Nicéphore Calliste, l. 17, c. 37, qui cependant a évidemment copié Évagrius. Il donne à ce prince le nom de *Ouardaamenès*, altéré encore par le traducteur latin, qui a mis dans sa version, *Ardaamanes*. Je vais rapporter les paroles de cet auteur, elles feront voir qu'il s'est borné réellement à suivre Évagrius. Οὐαρδααμάνου προὔχοντος τούτοις καὶ ἄγοντος, ἀνδρὸς γένει καὶ ἀξιώματι, καὶ τῇ περὶ τὰ πολέμια ἐμπειρικῇ στρατηγίᾳ ὑπερτεροῦντος. — S.-M.

4 Le prince mamigonien, frère de Vartan, dont il est ici question, n'est connu que par le fragment de Théophane de Byzance, cité ci-après, p. 87, not. 7. —S.-M.

religion du roi [1].] — Les Persarméniens assemblés se récrient sur une proposition si peu attendue ; ils protestent hautement que jamais ils n'adoreront le feu ; et comme l'évêque [2], prenant la parole, faisait voir la folie de ce culte, [les messagers du roi l']accablèrent d'injures, le firent chasser à coups de bâton [3]. Le peuple indigné se jette [alors sur eux ; on les mit en pièces [4]. Vartan ne tarda pas à profiter de cette révolte pour l'accomplissement de ses desseins. Il se joint à ses partisans, réunit des troupes dans Artaxate [5], et soutenu par un autre chef arménien nommé Vard [6], il marche sans tarder sur Dovin, centre du gouvernement. La ville fut bientôt en son pouvoir, ainsi que le marzban Souren, qu'il fit mettre à mort, en expiation du meurtre de son frère [7].

[1] Au lieu du long passage que je viens d'insérer dans le texte de Lebeau, on n'y lit que la phrase suivante : « — *Cependant Chosroès, « toujours inquiet, craignant que la « conformité de culte ne les tînt se- « crètement attachés à l'empire, leur « envoya son principal ministre, qu'on « nommait le Suréna, pour leur dé- « clarer que le roi ne se tiendrait ja- « mais assuré de leur fidélité, tant « qu'ils n'adoreraient pas ce qu'il « adorait lui-même.* » Il est facile de reconnaître, que ce récit est insuffisant, et combien il y a d'inexactitudes dans ce peu de paroles. — S.-M.

[2] Je pense qu'il s'agit ici de Moyse II, qui était alors patriarche d'Arménie ; Dovin capitale du pays, était la résidence de ce pontife. — S.-M.

[3] *Legati furore succensi, actum conviciis fustibus cædunt.* Greg. Tur. l. 4, c. 39. — S.-M.

[4] L'histoire de l'émeute populaire qui amena la révolte de la Persarménie ne se trouve que dans Grégoire de Tours, l. 4, c. 39. Il est probable que cet évènement lui fut connu par les messages et les nouvelles envoyés en Gaule par les ambassadeurs francs qui se trouvaient à cette époque à Constantinople. — S.-M.

[5] Voyez sur la situation de cette ancienne capitale de l'Arménie, t. 3, p. 297, not. 1, liv. XVII, § 13. — S.-M.

[6] Théophane de Byzance, p. 22, est le seul auteur, qui ait fait mention de ce personnage, qui était, à ce qu'il paraît, arménien de naissance, et peut-être parent de Vartan. — S.-M.

[7] Ἀποσφάττουσι οἱ Ἀρμένιοι τοὺς σφῶν ἄρχοντας, dit Évagrius, l. 5, c. 7. Théophane de Byzance, p. 22, représente la révolte de l'Arménie contre les Perses, comme le résultat d'une conspiration de Vartan, qui, soutenu par Vard, vengea sur Souren le meurtre de son frère Manuel. Τόν τε Σουρῖναν ὁμοφρονήσαντες διὰ Οὐαρδάνου, οὗ τὸν ἀδελφὸν Μανουὴλ ἐτύγχανεν ἀνελὼν, καὶ δι' ἑτέρου τινὸς Οὐάρδου ἀνεῖλον. Il est probable que

Tous les soldats et les mages qui se trouvaient dans Dovin furent égorgés : cette conquête importante se fit le 30 mars de l'an 571 [1]. Vartan ne perdit pas de temps pour s'assurer les moyens de se défendre contre les Perses, qui ne pouvaient manquer de rentrer bientôt en Arménie pour y venger le massacre des leurs. Il se hâta donc de conclure des alliances avec toutes les nations voisines de l'Arménie, ou unies à elle par la communauté de langue et d'usages [2]. On fit aussitôt après une démarche importante : on] — députa à l'empereur [3], pour implorer sa protection, et lui déclarer que la Persarménie se donnait à l'empire [4]. Justin reçut avec joie une offre si avantageuse; il s'obligea par un serment solennel à défendre les Persarméniens comme ses sujets,—[promettant d'employer tous ses efforts pour arriver à ce résultat, et s'engageant dans tous les cas à ne jamais livrer aux Perses, les auteurs de la révolte,

Vartan fut l'instigateur secret de l'émeute qui amena la révolte des Persarméniens. — S.-M.

[1] Cette date est donnée par Asolik, historien arménien du 10e siècle, qui est encore inédit.— S.-M.

[2] La chronique de l'abbé de Biclar et d'autres auteurs, comme on le verra bientôt, nous apprennent que les Ibériens imitèrent l'exemple qui leur était donné par les Arméniens. Il paraît par ce que dit Évagrius, l.5, c.7, qu'ils furent secondés encore par d'autres nations, qui se soumirent en même temps qu'eux à l'empire romain. Προστίθενται δὲ πασσυδὶ τῇ Ῥωμαίων ἀρχῇ μεθ' ὧν προσειλήφεσαν πλησιοχώρων, ὁμοεθνῶν τε καὶ ἀλλοφύλων. La même chose se trouve reproduite en d'autres termes dans Nicéphore Calliste, l. 17, c. 37, τοὺς περικύκλῳ ὁμοεθνεῖς τε καὶ ἀλλοφύλους ἑταιρισάμενοι. Je pense qu'il s'agit dans ces auteurs des nations du Caucase. — S.-M.

[3] *Petentes amicitias ejus, atque narrantes se imperatori Persarum esse infensos.* Greg. Tur. l. 3, c. 39. —S.-M.

[4] Grégoire de Tours remarque, l. 4, c. 39, que les ambassadeurs apportèrent beaucoup de soie à l'empereur. *Ad Justinum Persæ-Armeni cum magno serici intexti pondere venerunt.* Les négociations avec les Homérites, les Perses et les Turcs, font voir toute l'importance que l'on attachait alors à cette marchandise. Voyez t. 8, p. 155, not. 3, liv. XLI, § 41, t. 9, p. 221-229, liv. XLVII, § 80 et 81, et ci-dev. p. 50 et 51, liv. L, § 29. — S.-M.

leurs parents, et généralement tous ceux qui s'étaient jetés dans le parti des Romains]. — Les Ibériens suivirent leur exemple [1]. On voit par les auteurs de ce temps-là que la ville de Tiphlis, connue par les relations des voyageurs, était dès lors capitale de l'Ibérie [2]. L'empereur oublia bientôt ses promesses; et sans songer à aucun préparatif de guerre, il ne s'occupa que de ses plaisirs.

Jamais Chosroès n'avait eu une si juste raison de prendre les armes : mais ce prince avancé en âge [3] ne désirait plus que de passer en paix ses dernières années, et de laisser à ses enfants un royaume tranquille [4]. Il comptait bien faire rentrer dans l'obéissance, sans beaucoup de peine, la Persarménie et l'Ibérie, pourvu que la révolte ne fût pas soutenue par les forces romaines. Pour sonder les dispositions de l'empereur, il lui envoya un seigneur de sa cour nommé Sébochthès [5],

An 572.
XXXVI. Arrogance de Justin, dernière cause de la guerre.
[Simoc. l. 3, c. 9. Menand. exc. leg. p. 115, 116, 117. Niceph. Call. l. 17, c. 37.]

[1] Théophane de Byzance, p. 22, est le seul qui parle en termes exprès de la révolte des Ibériens, qui suivit de près celle des Arméniens, ἀπέστησαν δὲ παραυτίκα καὶ Ἴβηρες. Il dit que leur chef Gourgénès se retira en ce temps à Constantinople. Προσεχώρησαν Ῥωμαίους Γοργίνους αὐτῶν ἡγεμονεύοντος. Je crains fort que l'abréviateur de cet historien n'ait confondu cette révolte avec l'émigration du roi Gourgénès qui se retira auprès de Justin I[er] et dont il a été question, t. 8, p. 39, 41 et 42, liv. XL, § 24 et 25. Le roi qui régnait dans l'Ibérie à l'époque dont il s'agit, selon les Annales géorgiennes, se nommait Étienne. Voyez Klaproth, *Voyage au Caucase*, édit. all. t. 2, p. 166. La confusion chronologique qui s'est introduite dans l'histoire géorgienne me fait au reste regarder cette notion comme fort douteuse. — S.-M.

[2] Ἦν δὲ τῶν Ἰβήρων τότε ἡ Τίφιλις μητρόπολις. Theoph. Byz. p. 22. Cette ville avait été, dit-on, fondée en l'an 455, par Vakhtang Gourgaslan, voyez t. 7, p. 270, not. 4, liv. XXXVIII, § 36. Voyez aussi mes *Mémoires historiques et géogr. sur l'Arménie*, t. 2, p. 223. — S.-M.

[3] Εἰς ἔσχατον γῆρας ἐληλακώς. Menand. *exc. leg.* p. 116. — S.-M.

[4] Ἀμέλει πατρῷον κτῆμα τοῖς γε αὐτοῦ παισὶ ἀσάλευτά τε καὶ ἄτρωτα καταλιπεῖν. Menand. *exc. leg.* p. 116. — S.-M.

[5] Σεβόχθης. Il a déja été question d'un persan nommé *Sebokht*, qui vivait environ un siècle avant celui-ci. Il tenait de même un rang très-distingué, et il avait été employé dans les affaires de l'Arménie. Il est probable qu'il était de la même famille. Voyez

avec ordre de ne rien dire de ces deux provinces, et de rappeler seulement à Justin l'obligation contractée par son prédécesseur, de payer tous les ans aux Perses trente mille pièces d'or. Justin reçut l'ambassadeur avec cette fierté[1] dont il s'était fait un système; et comme Sébochthès, en se prosternant devant lui[2], laissa tomber par terre l'ornement de sa tête[3], les courtisans félicitèrent l'empereur de ce merveilleux événement : à les entendre, c'était un présage infaillible de la conquête de toute la Perse. Enivré de ces ridicules flatteries, il répondit sur l'article de la pension due aux Perses, *qu'il était bien résolu de n'en rien payer; que si le roi de Perse voulait être son ami, l'amitié ne devait pas entrer en trafic; qu'il serait également honteux à Chosroès de la vendre, et à l'empereur de l'acheter.* Étonné du silence de l'ambassadeur sur l'affaire de Persarménie, Justin lui demanda s'il n'avait rien à dire sur ce sujet. Le Perse répondit froidement, *qu'à la vérité le roi lui avait dit qu'il était survenu dans ce pays quelque désordre de peu de*

ce que j'en ai dit, t. 6, p. 287, liv. XXXIII, § 47. — S.-M.

[1] Il regardait comme honteux, dit Théophylacte Simocatta, l. 3, c. 9, de payer un tribut au roi de Perse, οἷάπερ ἀπαξιοῦντας φορολογεῖσθαι ὑπὸ Περσῶν βασιλέως, ce qui n'était pas vrai, ajoute l'historien, car les sommes payées servaient à l'entretien des garnisons des châteaux, gardés à frais communs par les deux états, pour contenir les nations barbares de leur voisinage. Ὃ δ' ἦν οὐ τοῦτο, ἀλλ' ἐπὶ φρουρᾷ τῶν ὀχυρωμάτων ἐδίδοντο τῶν εἰς κοινὴν σύστασιν φρουρουμένων, ὅπως μὴ σχοίη τὴν εἴσροιαν τῶν ἀπείρων ἐθνῶν, καὶ ὁμήρων ἡ ἀκατάσχετος δύναμις, καὶ βασιλείας ἑκατέρας ἐπιγένηται λύσις. Ces conditions étaient depuis long-temps indiquées dans les traités. Il est très-probable que l'on couvrit du même motif les honteuses stipulations faites sous Justinien; cependant on doit remarquer qu'il n'en est pas question dans les négociations, racontées fort au long par Ménandre, et qui ont été insérées ici d'après lui, t. 9, p. 428-443, liv. XLIX, § 57-61, et ci-dev. p. 6-13, liv. L, § 6. — S.-M.

[2] *Selon l'usage*, κατὰ τὸ εἰωθός. Menand. *exc. leg.* p. 116. — S.-M.

[3] Son bonnet, sa tiare, sa coiffure, ὁ πῖλος. — S.-M.

conséquence[1], *mais qu'il y avait envoyé un officier en état d'apaiser ces troubles.* Alors Justin élevant la voix : *Sachez*, lui dit-il, *que je prends les Persarméniens sous ma protection : ils professent la même religion que moi ; si on ose les attaquer, je saurai bien les défendre*[2]. Sébochthès était homme d'esprit et chrétien dans le cœur[3] ; il se jeta aux pieds du prince, le suppliant de ne pas rompre la bonne intelligence qui faisait fleurir les deux empires. Il lui représenta, *que les succès de la guerre étaient incertains ; que supposé même que les Romains fussent vainqueurs, leur victoire serait funeste à la cause qu'ils prétendaient défendre ; que la Perse était remplie de chrétiens, qui seraient enveloppés dans le carnage.* Justin, sourd à ces raisons, protesta *qu'au premier mouvement de Chosroès, il ferait marcher ses armées*, il ajouta même avec arrogance, *qu'il s'attendait bien à rabattre l'orgueil de Chosroès, et à délivrer la Perse d'un tyran persécuteur*[4].

XXXVII. [Guerre des Arméniens contre les Perses.] [Jean Cath. hist. d'Arm. Mss. Arm. n° 91. Theoph. Byz. p. 22]

— [Pendant que Justin épuisait son ardeur guerrière en injures et en vaines bravades, l'Arménie qu'il promettait de défendre et d'affranchir était menacée par toute la puissance des Perses. L'ambassadeur Sébochthès avait cependant cherché à apaiser la colère de Chosroès et à pacifier l'Arménie ; il prit même la

[1] Βραχεῖά τις ἐγένετο ταραχή. Menand. *exc. leg.* p. 116. On verra ci-après § 37, p. 92-94, que les rebelles d'Arménie furent très-promptement soumis. — S.-M.

[2] Περσαρμενίους προφανέστατα, ἔφη, εἰσδέξασθαι Περσῶν ἀποχωρήσαντας, καὶ οὐ περιόψεσθαι σφᾶς ἀδικουμένους, οἷα δὴ ὁμογνώμονας τὰ εἰς θεόν. Menand. *exc. leg.* p. 116. — S.M.

[3] *Qui avait*, dit Ménandre, *exc. leg.* p. 116, *sur la divinité des opinions semblables à celles des chrétiens.* Νομίζων τὰ περὶ τὸ θεῖον οὐκ ἄλλως, ἢ καθὰ νομίζουσι χριστιανοί. — S.-M.

[4] *De détrôner Chosroès et de donner un autre roi à la Perse.* Καθελεῖ τέ Χοσρόην, καὶ αὐτὸς βασιλέα χειροτονήσοι Πέρσαις. Menand. *exc. leg.* p. 117. — S.-M.

route de ce pays, pour y calmer les esprits. Vartan qui redoutait la vengeance du roi, et qui d'ailleurs était trop avancé pour reculer, empêcha le négociateur persan d'arriver jusqu'à Dovin; celui-ci, irrité de voir que ses bonnes intentions étaient méconnues, reprit le chemin de la Perse, et laissa le roi s'abandonner à toute son indignation. Ce prince, résolu de mettre l'Arménie à feu et à sang, rassemblait une forte armée, appuyée de beaucoup d'éléphants de guerre. Cette armée, commandée par un général nommé Deren [1], se mit bientôt après en marche, et elle vint camper dans les plaines de Khaghamakha [2]. Vartan, qui n'avait pas perdu de temps pour rassembler ses alliés et ses partisans, en fut bientôt informé et vint lui présenter la bataille. L'attaque fut vive des deux côtés; la victoire, long-temps incertaine et bien disputée, resta enfin aux Arméniens, qui mirent les Perses en fuite, leur tuèrent beaucoup de monde, et remportèrent un immense butin. Cette défaite apprit à Chosroès que la révolte d'Arménie était plus sérieuse qu'il ne croyait, et qu'il fallait se hâter de l'étouffer par de nouveaux et de plus grands efforts, sans quoi il courrait risque de perdre cette vaste province. Une armée plus nombreuse que la précédente fut confiée à Bahram, l'un des plus habiles, et bientôt des plus célèbres généraux de la Perse. C'est ce même Bahram, surnommé par les Orientaux *Tchoubin*, qui détrôna, dix-huit ans plus

[1] Il est qualifié de *Sparabied* ou connétable de la Perse. Voyez ce que j'ai dit de cette dignité, t. 2, p. 211, not. 1, liv. x, § 3 et ailleurs.—S.-M.

[2] Ce lieu n'est connu que par le témoignage de l'histoire inédite de Jean Catholicos, Mss. Arm. de la Bib. du Roi, n° 91, p. 114. Elle ne donne aucun détail qui puisse aider à déterminer sa situation. On peut seulement conjecturer qu'il était dans l'Arménie orientale.—S.-M.

tard, le fils de Chosroès[1], et qui disputa la couronne à son petit-fils qui portait le même nom. Bahram obtint des succès qui furent favorisés par les dissensions qui se mirent parmi les seigneurs arméniens confédérés de Vartan. Ce prince n'avait pas d'armée quand Bahram entra dans l'Arménie, aussi ne tenta-t-il pas de lui opposer une résistance inutile, et qui aurait aggravé les malheurs de sa patrie. Il réunit ses parents, les plus zélés de ses partisans, et abandonna en hâte la ville de Dovin, qui fut sans résistance occupée par les Perses. Pour lui il se réfugia à Constantinople[2], où il fut accueilli par Justin qui le traita avec honneur. Vartan espérait obtenir les moyens de rentrer bientôt dans sa patrie les armes à la main. L'éloignement de ce prince et l'occupation persane livrèrent l'Arménie à tous les maux de l'anarchie et d'une domination de conquête. Pendant plusieurs années, elle fut ravagée par toutes les armées qui se la disputèrent; elle devint le théâtre de meurtres, de dévastations, de pillages et d'incendies, qui effacèrent toutes les traces de la prospérité dont elle jouissait depuis près d'un siècle. Elle éprouva pendant sept ou huit années des infortunes sans gloire, dont l'histoire n'a pas conservé le souvenir. La paix n'était pas encore ouvertement rompue entre les deux empires; aucune hostilité réelle n'avait encore été commise, que la ruine de l'Arménie

[1] Voyez ci-après, liv. LIII, § 16. —S.-M.

[2] Les trop courts extraits de Théophane de Byzance, p. 22, que nous devons au patriarche Photius, nous instruisent de la défection de Vartan, et de sa fuite de Dovin à Constantinople, ce qui amena la guerre de Perse. Περσῶν ἀποστάντες, Ῥωμαίοις προσεχώρησαν, τὸ Δούβιος τὸ πόλισμα, ἐν ᾧ κατῴκουν, ἀπολιπόντες, καὶ πρὸς τὰ Ῥωμαίων ἤθη γινόμενοι, καὶ τοῦτο μάλιστα γέγονε τῆς τῶν Περσῶν πρὸς Ῥωμαίους σπονδῶν καταλύσεως αἴτιον. Il est bien à regretter que Photius ne nous ait pas donné avec plus de détails la narration de cet intéressant historien. —S.-M.

était déja consommée. La même année avait vu la révolte, le triomphe et les revers de Vartan, et déja il était venu en personne réclamer à Constantinople les superbes et imprudentes promesses de Justin.] — S.-M.

XXXVIII. Marcien envoyé en Orient.

Theoph.Byz. p. 22. [Menand. exc. leg. p. 114.] Evag. l. 5, c. 8. Simocat. l. 3, c. 10. Theoph. p. 208. Niceph. Cal. l. 17, c. 37.]

Les paroles outrageantes [de l'empereur] rallumèrent toute l'ardeur guerrière du roi de Perse. Cependant il prit le temps nécessaire pour faire ses préparatifs. Au contraire, Justin crut avoir tout fait quand il eut nommé un général [1]. C'était Marcien patrice [2], cousin de l'empereur [3], homme de mérite [4], mais qui n'avait d'autre talent militaire que celui de se faire aimer des troupes. Il partit sans soldats, sans armes, sans munitions de guerre, ramassant sur son passage les paysans et les bergers [5]. Avec cette troupe mal armée et encore plus mal disciplinée, il passa l'Euphrate, et arriva dans l'Osrhoëne à la fin de l'été. Comme les Perses ne s'attendaient pas à une irruption si subite, leurs frontières étaient sans défense. Marcien détacha de son armée trois mille hommes qui s'avancèrent dans l'Arzanène [6], où ils mirent tout à feu et à sang. —[Théodore et Sergius, issus de la race de Rhabdius [7], et Ju-

[1] Il fut fait commandant de l'Orient, τῆς ἕω χειροτονηθεὶς ςρατηγός. Theoph. Byz. p. 22.—S.-M.

[2] Ἐν τῷ καταλόγῳ τῶν πατρικίων ὄντα. Theoph.Sim.l.3,c.10.—S.-M.

[3] Τοῦ βασιλέως ἐξάδελφος. Theoph. Byz. p. 22. Évagrius, l. 5, c. 8, se contente de dire qu'il était parent, συγγενὴς de l'empereur. Théophylacte Simocatta dit, l.5, c.10, ἀπὸ τοῦ γένους τοῦ βασιλείου, et Jean d'Épiphanie, *ad calc.* Leon. Diac. p. 173, ed. Has. αὐτῷ τε πρὸς γένος συνημμένον. — S.-M.

[4] Il était aussi sénateur selon Jean d'Épiphanie, ed. Has, *ad calc.* Leon. Diac. p. 173. Ἐν τοῖς πατρικίοις τῆς συγκλήτου βουλῆς τεταγμένον. — S.-M.

[5] Τινὰς σκαπανέας καὶ βοηλάτας. Evagr. l. 5, c. 8.— S.-M.

[6] Voyez ce que j'ai dit de la situation de cette province, t. 8, p. 100, not. 3, liv. XLI, § 9. — S.-M.

[7] Ἐκ τοῦ Ῥάβδιος τὸ γένος ἕλκοντας. Joan. Epiph. *ad calc.* Leon. Diac. ed. Has. p. 173. Je crois que le nom de *Rhabdius*, que les éditeurs de Jean d'Épiphanie et de Théophylacte Simocatta, l. 1, c. 13, sont fort embarrassés de rapporter à un homme ou à un pays, désignait effectivement l'un

ventinus, commandant des troupes de Chalcis[1], furent chargés de cette expédition.]—Ce fut le seul exploit de cette année.—[Les Perses ne pouvaient employer toutes leurs forces dans cette guerre, car ils étaient dans le même temps obligés de soutenir dans l'Orient les efforts des Turcs, qui avaient fait une invasion dans leur empire[2]. Vers la même époque, le chef des Turcs avait envoyé une ambassade auprès de Justin, pour qu'il attaquât de son côté les Perses, qui se trouvaient placés entre les deux nations. Ces exhortations n'avaient pas peu contribué à décider Justin à entreprendre la guerre de Perse, et il ne manqua pas de cultiver dans cette vue l'amitié des Turcs[3].] — S.-M.

XXXIX. Prise de Pavie.

Paul. Diac. l. 2, c. 27. Sigeb. chron. Sigon. de regno Ital. l. 1, p. 18 et 19.

En Italie, Alboin enlevait tous les ans quelque province à l'empire. Pavie [*Ticinum*] assiégée depuis trois ans[4], réduite enfin à l'extrémité, fut forcée de se rendre à discrétion. Le vainqueur, irrité d'une résistance si opiniâtre, avait résolu de passer les habitants au fil de l'épée[5]. Leur soumission désarma sa colère. Il entra dans la ville non en conquérant, mais en roi pacifique, et défendit le meurtre et le pillage. Le peuple d'abord tremblant et renfermé dans les maisons, où

et l'autre, et qu'il s'agit ici de cette partie de la Mésopotamie, appelée par les Arabes *Diar-Rabiah*, c'est-à-dire *pays de Rabiah*, du nom de la tribu de Rabiah qui l'occupe de temps immémorial. Strabon, l. 16, p. 753, fait mention d'une nation ou tribu arabe des *Rambæi*, Ῥαμβαῖοι, qui peu de temps avant l'ère chrétienne était passée de la Syrie dans la Mésopotamie. Je crois que cette nation est la même que la tribu de Rabiah.—S.-M.

[1] Ἰουβεντῖνόν τε, τῶν ἐν Χαλκίδι ταγμάτων ἡγούμενον. Joan. Epiph. *ad calc.* Leo. Diac. p. 173. — S.-M.

[2] Οἱ Τοῦρκοι ἐσβάλλοντες ἐς τὴν Μηδικὴν, τῆς τε γῆς ἔτεμον. Menand. *exc. leg.* p. 114.—S.-M.

[3] Ὡς οἷόντε ἦν, ἐν βεβαίῳ ἕξειν αὐτοῦ τὴν πρὸς Τούρκους φιλίαν ἅπαντα παρεσκευάζετο. Menand. *exc. leg.* p. 114.—S.-M.

[4] Depuis trois ans et quelques mois, *post tres annos et aliquot menses obsidionem perferens*, dit Paul Diacre; l. 2, c. 27. —S.-M.

[5] *Alboin voverat, quod universum populum, quia se tradere noluisset, gladio extingueret.* Paul. Diac. *de gest. Lang.* l. 2, c. 27.—S.-M.

il n'attendait que le massacre et l'incendie, ne voyant faire aux Lombards aucun acte d'hostilité, se rassura, sortit en foule dans les rues, et courut en poussant des cris de joie au palais de Théodoric, où s'était rendu le roi lombard. Les paroles du prince, qui ne respiraient qu'humanité, leur firent concevoir les plus douces espérances. Alboin charmé de la situation de cette ville, de la beauté de ses édifices et de la force de ses remparts, la choisit pour la capitale de ses états.

An 573.

XL. Mort d'Alboin.

Paul. Diac. l. 2, c. 28, 29, 30, 31. Abb. Biclar. Sigon. de regno Ital. l. 1, p. 20-22. Pagi ad Bar. Giann. hist. Nap. l. 4, c. 1.

Les villes assujetties par Alboin se félicitaient d'avoir changé de maître. Mais ce prince, qui réparait par sa justice et par sa clémence la violence et l'injustice des conquêtes, ne jouit pas long-temps de sa gloire et de l'amour des peuples conquis. Sa douceur naturelle n'avait pu effacer entièrement le caractère de barbarie qu'il tenait de sa nation. A Vérone, au mois de mars de l'année 573, dans un grand festin qu'il donnait aux seigneurs de sa cour, il se fit apporter la coupe faite du crâne de Cunimond, enchâssé dans de l'or [1], et après y avoir bu, échauffé par le vin, il la présenta à la reine, en l'invitant à boire, dit-il, avec son père [2]. Rosemonde saisie d'horreur jura dans son cœur la perte de son mari, et communiqua son cruel dessein à Elmige [3], écuyer [4] et frère de lait du prince.

[1] Paul Diacre dit, *de gest. Lang.* l. 2, c. 28, qu'il avait vu cette coupe entre les mains du prince Ratchis, qui la montrait un jour de fête à ses convives. Au sujet de la mort de Cunimond roi des Gépides, voyez ci-dev. § 17, p. 27-30. — S.-M.

[2] *Cum poculo, quod de capite Cunimundi regis sui soceri fecerat, reginæ ad bibendum vinum dari præcepit, atque eam ut cum patre suo lætanter biberet, invitavit.* Paul. Diac. *de gest. Langob.* l. 2, c. 28. — S.-M.

[3] Le texte de Paul Diacre l'appelle *Helmichis*. Quelques manuscrits, il est vrai, donnent *Helmiges*. — S.-M.

[4] Il portait chez les Lombards le titre de *Schilpor*, c'est-à-dire *porteur de bouclier*, *qui regis Schilpor, hoc est armiger*, dit Paul Diacre, l. 2, c. 28. Le mot *Schild* en suédois et en allemand signifie *bouclier*. — S.-M.

Elmige lui conseilla d'en confier l'exécution à Péridée[1], renommé entre les Lombards pour sa force et son courage. Péridée se refusant à cet horrible parricide, la princesse déterminée à toutes sortes de crimes pour commettre celui qu'elle méditait, engagea une de ses femmes[2], qui avait un commerce de galanterie avec Péridée, à lui laisser prendre sa place dans l'obscurité de la nuit. Ce malheureux, trompé par cet artifice, n'eut pas plus tôt satisfait sa passion, que la reine se faisant connaître : *Choisis maintenant*, lui dit-elle, *entre tuer ou mourir. Si tu laisses Alboin échapper à ma vengeance, tu n'échapperas pas à sa colère*[3]. Péridée, forcé d'ôter la vie au roi pour sauver la sienne, consentit à prêter son bras. Dès le lendemain, Alboin s'étant jeté sur son lit pour prendre quelque repos pendant la chaleur du jour[4], Rosemonde écarte tous les domestiques, enlève toutes les armes, à la réserve de l'épée qu'elle attache fortement, et introduit Péridée qui plonge la sienne dans le sein du roi. A ce coup, Alboin s'éveille : il voit le fer sanglant, Péridée en fureur, et la reine encore plus furieuse qui anime le meurtrier. Il se jette sur son épée, et ne pouvant la tirer, il saisit un escabeau avec lequel il se défend. Il tombe enfin percé de coups, et le vainqueur des Gépides et des Romains expire aux pieds d'une femme[5]. Il n'avait régné que trois ans

[1] Dans le texte de Paul Diacre, on lit *Peredeus*. — S.-M.

[2] *Vestiaria*, dit Paul Diacre, l. 2, c. 28.—S.-M.

[3] *Nequaquam ut putas, sed ego Rosemunda sum ; inquit. Certè nunc talem rem Peredeo perpetratam habes, ut aut tu Alboin interficias, aut ipse te suo gladio extinguat.* Paul. Diac. *de gest. Lang.* l. 2, c. 28.— S.-M.

[4] *Dum se Alboin meridie sopori dedisset.* Paul. Diac. *de gest. Lang.* l. 2, c. 28. Il faisait la méridienne. —S.-M.

[5] *Unius mulierculæ consilio periit, qui per tot hostium strages bello fa-*

et demi en Italie. Les peuples vaincus le pleurèrent, les Lombards inconsolables l'enterrèrent avec son épée et ses ornements royaux au pied d'un escalier du palais [1].

XLI. Fin malheureuse de ses assassins.

Elmige s'était flatté de lui succéder : il fut trop heureux d'échapper aux Lombards, qui, se doutant du complot, le cherchaient pour l'immoler à leur juste vengeance. Il se sauva vers la côte de Gênes[2] avec Rosemonde, qui écrivit à Longin pour lui demander asyle. L'exarque, délivré d'une continuelle inquiétude par la mort d'un si redoutable ennemi, envoya aussitôt un vaisseau, où Rosemonde s'embarqua avec sa fille Albsvinde, Elmige devenu son mari, Péridée, et tous les trésors du roi qu'elle avait enlevés dans sa fuite[3]. Cette princesse était aussi belle que méchante et perfide. Longin, homme sans esprit et sans mœurs, en devint amoureux, et lui promit de l'épouser, si elle pouvait se défaire de son nouveau mari. Le crime n'effrayait plus Rosemonde; il lui coûtait peu de faire périr Elmige, après avoir trempé ses mains dans le sang d'Alboin. Comme il sortait du bain, elle lui présenta un breuvage empoisonné. A peine en eut-il bu une partie, que, sentant dans ses entrailles l'effet du poi-

mosissimus extitit. Paul. Diac. *de gest. Lang.* l. 2, c. 28.—S.-M.

[1] Paul Diacre rapporte, *de gest. Lang.* l. 2, c. 28, que ce tombeau avait été ouvert de son temps par Gislebert duc de Vérone. —S.-M.

[2] J'ignore d'où Lebeau a tiré cette circonstance; mais les originaux qui traitent de ce point, parlent de la fuite de la reine de Vérone à Ravenne, ce qui est beaucoup plus vraisemblable.— S.-M.

[3] Agnellus rapporte dans son *histoire des évêques de Ravenne*, ap. Murator., t. 2, p, 125, que Rosemonde arriva au mois d'août de cette année à Ravenne, avec une nombreuse suite de Gépides et de Lombards. Il est probable que cette princesse, gépide de naissance, fut protégée et secondée dans sa fuite par ses compatriotes, animés autant qu'elle à venger sur Alboin la mort de leur roi et la défaite de leur nation.—S.-M.

son, il força Rosemonde, l'épée sur la gorge, de boire le reste, et tous deux expirèrent en même temps. Longin fut peu touché de cette scène tragique : il se consola en détournant une partie du trésor des Lombards, dont il envoya le reste à la cour avec Albsvinde et Péridée [1]. Justin lui en sut tant de gré, qu'il augmenta son autorité et ses revenus. Péridée, pour faire montre de sa force, combattit un lion d'une grandeur énorme dans un spectacle public en présence de l'empereur, et le tua. Il en attendait une récompense; mais Justin, craignant qu'un si méchant homme n'abusât de ses forces, lui fit crever les yeux. Ce traitement irrita la férocité de Péridée. Il résolut de tuer l'empereur; et s'étant armé de deux poignards, qu'il tenait cachés sous sa robe, il se fit conduire au palais, demandant à parler au prince, à qui, disait-il, il avait d'importants secrets à révéler. Justin, se défiant de ce meurtrier, envoya deux patrices pour l'écouter. Péridée, désespéré d'avoir manqué son coup, s'approche comme pour leur parler à l'oreille, et les perce tous deux en même temps de ses deux poignards. Ils tombèrent morts à ses pieds. L'histoire ne dit pas quelle fut la fin de ce scélérat.

XLII. Cleph succède à Alboin.

Après la mort d'Alboin, les seigneurs lombards se rendirent de toutes parts à Pavie; il ne laissait point d'enfant mâle, et l'intervalle de cinq mois, que dura l'interrègne, donne lieu de soupçonner qu'il se forma beaucoup d'intrigues et de cabales pour remplir le trône vacant. Enfin on élut Cleph, des plus nobles de

[1] Le texte de Paul Diacre, *de gest. Lang.* l. 2, c. 30, place cet envoi sous le règne de Tibère. *Longinus præfectus Albsuindam cum Langobardorum thesauris Constantinopolim ad Tiberium imperatorem direxit.* Aguellus mieux informé dans son *histoire des évêques de Ravenne*, ap. Murat. t. 2, p. 125, le place sous le règne de Justin. — S.-M.

la nation[1], païen de religion[2], aussi guerrier qu'Alboin, mais avare et sanguinaire. Il traita cruellement les vaincus, chassant les nobles de leur patrie, faisant mourir les riches pour s'emparer de leurs biens[3]. S'étant rendu odieux à ses propres sujets, il fut assassiné par un de ses domestiques[4] après dix-huit mois de règne. Ce prince ajouta de nouvelles conquêtes à celles de son prédécesseur. Il se rendit maître de *Tanetum*, entre Parme et Modène; il resserra de plus près Ravenne par la prise de Rimini. Il rétablit *Forum Cornelii*, place importante bâtie par Sylla, ruinée par Narsès. Les Lombards élevèrent au voisinage le château-d'Imola, qui donna dans la suite son nom à la ville[5].

XLIII. Guerre de Perse. Theoph. Byz. p. 22, 23. Evag. l. 5, c. 8, 9, 10. Abb. Biclar. Simoc. l. 3, c. 10, 11. Theoph. p. 208. 209.

Dans ce même temps, l'empire soutenait en Asie une guerre beaucoup plus sanglante. L'imprudente fierté de Justin l'avait allumée; l'incapacité de ses généraux soutenait mal l'orgueil de leur maître; et les Perses plus puissants que les Lombards mettaient en feu la Mésopotamie et la Syrie. — [Chosroès avait en effet réuni de très-grandes forces, et il en avait confié le

[1] *Langobardi apud Italiam, omnes communi consilio Cleph, nobilissimum de suis virum, regem statuerunt.* Paul. Diac. *de gest. Lang.* l. 2, c. 31. — S.-M.

[2] C'est ce qui résulte des détails que St. Grégoire le grand, qui vivait à cette époque, donne sur les cruautés des Lombards, et sur les persécutions qu'ils firent éprouver aux chrétiens. Aucun témoignage formel ne nous apprend que ce roi ait été réellement payen, et non arien comme l'étaient alors la plupart des Lombards. — S.-M.

[3] C'est-à-dire les hommes riches qui étaient de la race romaine, ce qui est bon à remarquer. *Hic multos Romanorum viros potentes, alios gladio extinxit, alios ab Italia exturbavit.* Paul. Diac. *de gest. Lang.* l. 2, c. 31. — S.-M.

[4] C'est-à-dire par un de ses pages. *A puero de suo obsequio gladio jugulatus est.* Paul. Diac. *de gest. Lang.* l. 2, c. 31. Il périt avec sa femme *Massana* selon le même auteur. — S.-M.

[5] Ces détails, que les auteurs anciens ne donnent pas, sont empruntés au livre de Sigonius, *de regno Italiæ*, l. 1, p. 22. — S.-M.

commandement au général Mihran[1] et à Bahram, commandant de l'armée d'Arménie, qui avait joint à ses soldats persans les troupes auxiliaires des Dilémites[2], des Sabiriens et des autres nations du Caucase, alliées ou soumises au grand roi[3].]—Marcien retiré à Dara,

Cedr. t. 1, p. 390. Zon. l. 14. t. 2, p. 71. [Nieeph. Cal. l. 17, c. 37 et 38.]

[1] Μηράνης ὁ τῶν Περσῶν (ϛρατηγὸς), ὁ καὶ Βαραχμάνης. Theoph. Byz. p. 22. Il est probable que ce général est le même que celui qui avait fait la guerre contre les Homérites, et dont j'ai parlé ci-dev. § 34, p. 78, not. 3 et 4. J'ignore ce que peut être le second nom que lui donne Théophane de Byzance; c'est ou un surnom ou un titre persan, inconnus ou altérés par l'abréviateur de cet historien; il serait possible aussi que ce fût en particulier une altération du mot *marzban*, titre que portaient tous les généraux persans qui commandaient en Arménie. Il serait possible encore que les derniers mots du texte de Théophane s'appliquassent à un autre personnage, à celui qui est appelé *Adaarmanès* dans la suite de ce recit; mais dans ce cas ce nom serait encore altéré, et la phrase grecque aurait quelque chose d'incorrect. Il me paraît plus vraisemblable que le nom Βαραχμάνης, *Baraamanès*, qui semble jeté par négligence au milieu de la phrase, est l'altération de celui de *Bahram* ou *Vahram*, fort commun alors chez les Perses et donné ordinairement sous la forme Βαράμης, *Varamès*, par les auteurs grecs de cette époque, et qu'il s'agit ici du célèbre général *Bahram-Tchoubin*, qui, comme on l'a vu ci-dev. § 37, p. 92 et 93, commandait à cette époque l'armée persane en Arménie. C'est de cette façon que je crois devoir entendre le passage de Théophane de Byzance, où il s'agit ainsi, et du *Miranès* des Perses, comme les Grecs s'exprimaient, et de *Bahram-Tchoubin*. On sait encore par le témoignage de Théophylacte Simocatta, l. 3, c. 18, qui sera rapporté dans la suite de ces notes, que Bahram était de la célèbre famille mihranienne, dont j'ai parlé t. 7, p. 295, not. 3 et p. 326, not. 2, liv. XXXVIII, § 48 et 64 et t. 8, p. 131, not. 4, liv. XLI, § 27.—S. M.

[2] J'ai parlé ailleurs de la nation des Dilémites, appelée encore par les Grecs *Dolomites* ou *Dilimnites*. Voyez t. 9, p. 216, not. 1, liv. XLVII, § 75. et p. 328, not. 2, liv. XLIX, § 10. Cette nation est nommée Διλμαϊνὸν, dans le passage de Théophane de Byzance, abrégé et sans doute altéré par Photius.— S.-M.

[3] Σάβιροι, καὶ Δαγάνες, καὶ τὸ Διλμαϊνὸν ἔθνος. Theoph. Byz. p. 22. On remarque dans ce passage le nom d'un peuple inconnu, les *Daganes*. Comme il est accollé aux Sabiriens, il est probable qu'il habitait dans leur voisinage. Je pense qu'il y a faute dans cet extrait de Théophane fait par Photius, ou qu'il a mal lu le texte original de l'historien qu'il analysait, et qui était peut-être écrit négligemment, et en lettres capitales. Il aura lu ΔΑΓΑΝΕΣ, un nom qui était écrit réellement Λαπάνες avec un *pi* assez semblable à un *gamma*. Il était facile de se méprendre sur le nom d'une nation peu connue, et qui n'existait peut-être plus au temps de Photius. Si on admet cette conjecture, le nom de *Lapanes* sera celui des *Le*-

pendant l'hiver, avait fait lever des troupes en Arménie.—[Vartan lui-même s'était transporté dans l'Orient pour y prendre part à la guerre, et Jean, duc d'Arménie[1] se réunit à ses troupes particulières.] — Les Lazes, les Abasges, les Alains commandés par leur roi Saros[2], étaient venus grossir son armée[3]. — [Malgré tous ces secours, Vartan ne put se maintenir dans l'Arménie; le pays fut livré aux plus horribles dévastations. Après beaucoup de courses et de petits combats, le prince mamigonien, craignant de tomber entre les mains des Perses ou de leur être livré, fut obligé de revenir à Constantinople. Cependant Marcien]—se voyant si supérieur en forces, attaqua un corps de Perses près de Nisibe[4], leur tua douze cents hommes, en fit soixante-dix prisonniers, sans autre perte que de sept soldats.—[Cette affaire eut lieu près d'un endroit nommé Sargathon, sur le territoire persan[5].]—Après avoir passé

phen ou *Lepen*, ancien peuple du Caucase, puissant vers cette époque et dont j'ai déja eu plusieurs fois occasion de parler. Voyez t. 6, p. 268, not. 2, liv. XXXIII, § 38.—S.-M.

[1] Ἰωάννης ὁ τῆς Ἀρμενίας στρατηγὸς, Theoph. Byz. p. 22. Aucun autre auteur ne nous fait connaître ce général.— S.-M.

[2] Dans le texte de Théophane de Byzance, p. 22, on lit *Saroès*, Σαρόης. Il est probable qu'il s'agit ici du prince appelé ailleurs *Sarosius* et *Sarodius*. Voyez t. 9, p. 376, not. 2, liv. XLIX, § 37, et ci-dev. § 33, p. 69, not. 1.—S.-M.

[3] Τοῖς μὲν Ἀρμενίοις συνεμάχουν Κόλχοι, Ἀβασγοὶ καὶ Σαρόης ὁ Ἀλανῶν βασιλεύς. Theoph. Byz. p. 22. — S.-M.

[4] Ou plus exactement selon Théophane de Byzance, p. 22, il attaqua le *Miran* ou le général Mihran, campé sous les murs de Nisibe. Πολεμήσας τὸν Μιράννην περὶ τὴν Νισιβηνῶν πόλιν. Selon Jean d'Épiphanie, *ad calc.* Leon. Diac. p. 174, éd. Has., ce général s'appelait *Baraman*. Je crois que cet historien veut désigner le célèbre Bahram-Tchoubin, dont il a déja été question ci-dev. p. 101, not. 1, et dont il sera encore parlé dans la suite de cette histoire. Στρατηγοῦντος, dit-il, αὐτοῖς Βαραμάνου. Cette conjecture est d'autant plus vraisemblable, que comme on le verra bientôt, l. LIII, § 17, Bahram-Tchoubin était de la famille Mihranienne dont j'ai parlé ci-dev. t. 7, p. 295, not. 3 et p. 326, not. 2, liv. XXXVIII, § 48 et 64—S.-M.

[5] Πλησίον τοῦ Σαργαθῶν, οὕτω καλουμένου χωρίου Περσῶν. Theoph. Simoc. l. 3, c. 10. La position de ce lieu

plusieurs jours[1] à l'attaque de la forteresse [de Thébothon[2]], dont il ne put se rendre maître, il reprit ses quartiers d'hiver [auprès de Dara], et dès les premiers jours du printemps, il entreprit le siége de Nisibe, selon les ordres qu'il en avait reçus de l'empereur. Cette ville bien fortifiée, malgré la vaste étendue de son enceinte, et défendue par une nombreuse garnison, ne prit point l'allarme à la vue de l'armée romaine. Les habitants, pleins de confiance, laissèrent leurs portes ouvertes, accablant d'insultes et éloignant à force de traits, qui partaient d'une infinité de machines, une armée trop faible et trop mal commandée pour emporter une place de cette conséquence. Sur la nouvelle du siége de Nisibe, Chosroès, qui avait passé l'année précédente à faire ses préparatifs, part de Ctésiphon[3] à la tête de plus de cent mille hommes de pied et de quarante mille chevaux. Ayant passé le Tigre un peu au-dessus de cette ville, au lieu de prendre le chemin de Nisibe, il traverse les déserts de la Mésopotamie, pour cacher sa marche aux Romains, et s'avance jusqu'à [Abaron[4], ville soumise aux Perses, et située à] cinq journées[5] de Circésium[6], dernière

est inconnue. On lit Σαργαθὼν, dans Jean d'Épiphanie, *ad calc.* Leon. Diac. p. 174. ed. Has. — S.-M.

[1] Dix jours selon Jean d'Épiphanie, *ad calc.* Leon. Diac. p. 174. ed. Has. — S.-M.

[2] Τὸ Θεβοθὼν, Περσικὸν φρούριον. Theoph. Sim. l. 3, c. 10. On lit Θηβηθῶν, dans Jean d'Épiphanie, *ad calc.* Leon. Diac. p. 174. — S.-M.

[3] Ἐκ Βαβυλῶνος, dit Théophylacte Simocatta, l. 3, c. 10. — S.-M.

[4] Πλησίον Ἀμβαρὼν Περσικοῦ γέγονεν φρουρίου. Joan. Epiph. *ad calc.* Leon. Diac. p. 174, ed. Has. Cette ville est Anbar, située sur les bords de l'Euphrate et nommée par les Perses *Firouz-Schahpour* ou *Pirisabora.* Il en a déja été question, ci-dev. t. 3, p. 85, not. 1, liv. XIV. § 16. — S.-M.

[5] Ἧκε πλησίον Ἀβάρων, χωρίου τινὸς Περσικοῦ· ἀπῴκιστο δὲ τοῦτο Κιρκησίου τοῦ Ῥωμαίων πολίσματος πέντε ὁδὸν ἡμερῶν. Theoph. Simoc. l. 3, c. 10. — S.-M.

[6] Τὸ Κιρκήσιόν ἐστι πόλισμα. Evagr.

place de l'empire sur l'Euphrate [1]. De là il envoye Adaarmanès [2], à la tête de six mille hommes, ravager la Syrie; et tournant vers le nord [il passe le fleuve Aborras [3], et] il marche droit à Nisibe pour en faire lever le siége.

XLIV. Marcien rappelé.

Justin, ayant appris que Chosroès avait passé le Tigre, se laissait endormir par ses courtisans, qui débitaient avec assurance, les uns que le roi de Perse périssait de faim avec son armée dans les déserts, les autres, qu'il était déja mort [4]. Aussi impatient que présomptueux, il s'étonnait de n'avoir pas encore reçu la nouvelle de la prise de Nisibe; et il dépêcha des exprès, avec ordre de lui apporter au plus tôt les clés de la ville. A peine étaient-ils partis, qu'il reçut une lettre de Grégoire, patriarche d'Antioche, que l'évêque de Nisibe, affectionné aux Romains par intérêt de religion, avait instruit de l'état du siége. Grégoire mandait à l'empereur, que Marcien ne pouvait ni prendre Nisibe avant l'arrivée de Chosroès, ni résister à l'armée des Perses. Justin qui, selon le caractère des

l. 5, c. 9. Voyez ce que j'ai dit de cette place appelée par les Arabes *Karkisiah*, t. 3, p. 67, not. 1, 2 et 3, liv. XIV, § 8. Cette ville était dans une presqu'île formée par le confluent de l'Euphrate et de l'Aborrhas, le Khabour des modernes. — S.-M.

[1] Πρὸς ταῖς ἐσχατιαῖς τοῦ πολιτεύματος κείμενον. Evagr. l. 5, c. 9. Voyez aussi t. 3, p. 67, not. 2, liv. XIV, § 8. — S.-M.

[2] Ἀδααρμάνης. Le nom de ce général est diversement écrit dans les auteurs et dans le texte même d'Évagrius. On lit *Ardamanès* et *Artabanes* dans Théophane, *Ouardaarmanès* dans Nicéphore Calliste, *Ardarmanes* dans d'autres endroits d'Évagrius, *Adormaanes* dans Théophylacte Simocatta. On l'a quelquefois confondu à tort avec le *Baramaanès* de Théophane de Byzance, dont il a été question ci-dev. § 43, p. 101, not. 1. — S.-M.

[3] Παραμείβων τὸν Ἀβόρρᾶν ποταμόν. Theoph. Simoc. l. 3, c. 10. J'ai plusieurs fois parlé de ce fleuve qui est le Khabour des modernes, il traverse la Mésopotamie et se jette dans l'Euphrate. — S.-M.

[4] Λεγούσῃ Χοσρόην ἢ τεθνάναι, ἢ πρὸς αὐτὰς τελευταίας ἀναπνοὰς εἶναι. Evagr. l. 5, c. 9. — S.-M.

princes indolents et voluptueux, n'était pas disposé à croire ce qui aurait troublé ses plaisirs, fit répondre à Grégoire, qu'il pouvait s'abstenir de donner de fausses allarmes; que Chosroès n'arriverait pas assez tôt pour prévenir la prise de Nisibe; ou que, s'il la prévenait, on en serait quitte pour le battre. En même temps, persuadé par les ennemis de Marcien que ce général trahissait l'empire, il fait partir Acacius [1], homme superbe et insolent, pour ôter à Marcien le commandement de l'armée, quand même il serait déja dans la ville. —[Acacius avait ordre de donner la conduite de l'armée à Théodore Tziron, fils d'un certain Justinien [2].] — Il trouva le siége levé aux approches de Chosroès,— [l'armée était alors campée auprès de Mardès [3],] et Marcien ne différa pas un moment d'obéir aux ordres de l'empereur. Mais cette nouvelle ne fut pas plus tôt répandue dans le camp, que toute l'armée, officiers et soldats, comme de concert, se débande, se disperse dans les campagnes; les troupes étrangères reprennent le chemin de leur pays; tout disparaît en un moment. Acacius, abandonné et couvert de honte, est obligé de reprendre le chemin de Constantinople.

Cependant Adaarmanès [4], ayant passé l'Euphrate

[1] Cet Acacios était fils d'un nommé Archélaos, selon Théophylacte Simocatta, l. 3, c. 11. Théophane, p. 209, donne par erreur à Acacius le nom d'Archélaos, le confondant ainsi avec son père. Cette confusion se retrouve dans Zonare, l. 14, t. 2, p. 71. Voyez aussi Jean d'Épiphanie, *ad calc.* Leon. Diac. p. 175.—S.-M.

[2] Θεώδορον ἀντικαταστήσας τὸν τοῦ Ἰουστινιανοῦ παῖδα Τζίρον ἐπίκλην. Theoph. Byz. p. 23. Théophane de Byzance est le seul auteur qui fasse connaître cette circonstance.—S.M.

[3] Ἐπὶ τὸ Μάρδες. Theoph. Simoc. l. 3, c. 11. Cette ville de Mésopotamie, long-temps place importante, est située dans la chaîne de hauteurs qui s'étend au nord de Nisibe. Elle est au nord-ouest de cette dernière ville.—S.-M.

[4] Théophane, p. 209, lui donne par erreur le nom d'*Artabanes*. Voyez ci-dev. § 44, p. 104, not. 2,

XLV. Ravages d'Adaarmanès.

et grossi son détachement d'un grand nombre d'Arabes Scénites[1] que le désir du pillage avait attirés sous ses étendards, faisait un horrible dégât dans la Syrie. Le pays était sans défense; car on devait compter pour rien une poignée de mauvaises troupes commandées par Magnus, plus instruit de la finance que de la guerre, et qui de banquier[2] était devenu intendant d'un des palais de l'empereur, et enfin général d'armée. Aussi, dès qu'il eut nouvelle de l'irruption des Perses, n'eut-il rien de plus pressé que de s'enfuir; ce qu'il fit même avec tant de maladresse, qu'il se vit sur le point d'être enveloppé avec tous ses gens. Adaarmanès, pillant et brûlant tout ce qu'il rencontrait sur sa route[3], arriva devant Antioche. Jamais cette ville ne s'était vue dans un si grand danger. Une partie des murailles était tombée, et presque tous les habitants avaient pris la fuite avec l'évêque, qui avait sauvé avec lui les trésors de l'église. Ceux qui restaient étaient divisés entre eux, la plupart voulant se rendre aux Perses, auxquels on ne pouvait, sans la témérité la plus aveugle, entreprendre de résister. On peut dire qu'en cette occasion le nom d'Antioche fut son unique

et il place sous le règne d'Hormisdas fils de Chosroès son invasion en Syrie, ce qui est une autre erreur. On la retrouve aussi dans Cédrénus, t. 1, p. 390.—S.-M.

[1] C'est-à-dire *qui vivent sous des tentes*. Ἔχων ἀξιόλογον στρατὸν Περσῶν τε καὶ τῶν Σκηνιτῶν βαρβάρων. Evagr. l. 5. c. 9.— S.-M.

[2] Πρώτης ἀργυροῦ τραπέζης. Evagr. l. 5, c. 10.—S.-M.

[3] *Il prit*, dit Évagrius, l. 5, c. 9, *beaucoup de forts et de bourgs*, αἱρεῖ φρούρια καὶ κώμας πολλάς. On voit dans la chronique syriaque d'Aboul'lfaradj ou Grégoire, Bar Hébræus, p. 87, qu'il prit Beth-balès, ville voisine de l'Euphrate, et Kinesrin, l'antique Chalcis, située à quelque distance au midi d'Halep. Il descendit ensuite dans la plaine d'Antioche. Il ramena, dit-on, de cette expédition 492,000 captifs. Chosroès choisit parmi eux deux mille jeunes filles qu'il envoya en present aux Turcs, voisins de la Perse.—S.-M.

défense. Adaarmanès, faute d'être instruit de l'état où se trouvait la ville, n'osa l'attaquer : il se contenta de détruire les faubourgs, et alla brûler Héraclée, qu'on nommait alors Gagalique [1]. Il marcha ensuite vers Apamée [2], dont les murs tombaient en ruine. Les habitants, hors d'état de se défendre, lui envoyèrent de riches présents, et offrirent de payer leur rançon s'il voulait épargner leur ville. Le général perse reçut leurs présents, accepta leurs offres, et, par une insigne perfidie, trois jours après il s'empara d'Apamée, y mit le feu, chargea de fers les habitants [3], et repassa l'Euphrate pour aller rejoindre Chosroès.

XLVI. Chosroès prend Dara.

Ce prince était devant Dara, qu'il assiégeait avec toutes ses forces. Il avait coupé les aquéducs, détourné le cours du fleuve, environné la ville d'une circonvallation, élevé une terrasse qui joignait la muraille. Les catapultes et les balistes, dont la terrasse était couverte, foudroyaient les habitants; et les tours roulantes, aussi hautes que celles de la ville, portaient de tous côtés l'effroi et la mort. La garnison et les habitants se défendaient avec courage, quoiqu'ils ne fussent pas commandés. Le gouverneur [Jean, fils de Timostrate], soit par lâcheté, soit qu'il fût d'intelligence avec les ennemis, se tenait renfermé dans sa

[1] Ἐμπρήσας τὴν πάλαι μὲν Ἡράκλειαν, ὕστερον δὲ Γαγαλικὴν ὀνομασθεῖσαν. Evagr. l. 5, c. 10. On apprend de la chronique de Malala, part. 1, p. 260, que cette Héraclée, très-voisine d'Antioche, avait ensuite été appelée *Daphné*. Elle était située auprès du célèbre temple d'Apollon et du délicieux bocage de Daphné d'où elle tirait son nom. Elle avait été fondée, selon le même ouvrage, par un Hercule mystagogue τελεστής, qui joue un grand rôle dans son ouvrage, et qui paraît avoir été fort différent de l'Hercule grec. — S.-M.

[2] Voyez t. 9, p. 22, not. 1, liv. XLVI, § 15.—S.-M.

[3] Il emmena, ajoute Évagrius, l. 5, c. 10, l'évêque, τὸν ἱερέα τῆς πόλεως, et le gouverneur du pays, καὶ τὸν τὴν ἀρχὴν ἐπιτροπεύοντα. — S.-M.

maison, et ne donnait aucun ordre. L'arrivée d'Adaarmanès mit Chosroès en état de redoubler ses efforts et de multiplier les assauts. Cependant la ville tint contre toute la puissance des Perses jusque bien avant dans l'hiver; et ce ne fut qu'après six mois d'attaques continuelles, qu'elle fut forcée l'épée à la main. La plupart des habitants périrent dans le massacre en combattant jusqu'à la mort. On fit prisonniers ceux qui mirent bas les armes : et Chosroès laissant garnison dans cette place importante, qui depuis soixante-sept ans avait toujours été pour les Perses un objet de jalousie et d'inquiétude, retourna dans ses états.

XLVII. Guerre des Avares.

Menand. exc. leg. p. 111, 115 et 154, 156.

L'empereur n'avait guère moins à craindre du côté de l'Illyrie. Les Avares, pour achever d'être maîtres de la Pannonie, attaquaient Sirmium, et leur khakan, nommé Baïan [1], avait commencé la guerre par violer le droit des gens. Ce prince, qui faisait sa résidence au-delà du Danube, avait fait mettre aux fers Vitalien [2] et Comitas, que Justin lui avait députés pour se plaindre de quelques hostilités [3]. Bonus commandait

[1] Βαϊανὸς ὁ τῶν Ἀβάρων ἡγούμενος. Menand. *exc. leg.* p. 111. Voyez au sujet de ce prince, depuis long-temps chef des Avares, t. 9, p. 403, not. 2 et 3, liv. XLIX, § 41.— S.-M.

[2] Ménandre, *exc. leg.* p. 111, remarque que Vitalien était un interprète, τὸν ἑρμηνέα.—S.-M.

[3] Le khakan des Avares avait antérieurement demandé à Justin de grandes sommes, qui avaient été livrées à un officier avare nommé *Iobouldas*. Le khakan avait ensuite envoyé en ambassade à Constantinople Targitès, avec l'interprète Vitalius ou Vitalien, pour demander la cession de Sirmium et les sommes que l'on était dans l'usage de payer aux Contrigours et aux Outigours, nations qu'il avait soumises. Il demandait en outre l'extradition du gépide Ousdibade, prétendant que les Gépides étaient sa propriété, parce qu'il avait vaincu leur nation. Ἔφασκε γὰρ τοὺς Γήπαιδας ἅπαντας αὐτῷ ἀνήκειν, ἅτε δὴ καὶ αὐτοῦ πρὸς αὐτοῦ καταπολεμηθέντος. Menand. *exc. leg.* p. 154. Il menaçait de franchir le Danube et l'Hébrus, et de s'emparer de toutes les villes de la Thrace. Ces propositions offensantes furent repoussées avec indignation par l'empereur, qui répondit avec beaucoup de hauteur au discours solennel de l'ambassa-

dans Sirmium, et défendait la ville avec tant de valeur, que le khakan lui proposa une conférence pour traiter d'accommodement [1]. Le prince barbare se plaignait des insultes faites par Justin à ses ambassadeurs, et du refus de lui continuer la pension payée par Justinien [2]. Il prétendait que Sirmium, appartenant à la Pannonie, cédée à sa nation par les Lombards, lui devait être remise [3], — [comme une possession des Gépides, dont il avait détruit la puissance [4]. Il voulait en outre qu'on lui remît le Gépide Ousdibade, un de ses esclaves, qu'on avait soustrait à son autorité [5].] — Bonus s'efforça de justifier la conduite de l'empereur : *Mais*, ajouta-t-il, *pour ce qui regarde vos demandes, il n'est pas en mon pouvoir de vous rien accorder; adressez-vous à Justin, qui est mon maître et le*

deur des Avares. On peut voir fort au long tout le détail de cette négociation, dans Ménandre, *exc. leg.* p. 154, 155 et 156. La guerre de Sirmium et tout ce qui suit, puis enfin de nouvelles négociations, en furent les conséquences. — S.-M.

[1] Le gouverneur, malade d'une blessure qu'il avait reçue, était hors d'état de paraître en public. Craignant que les Avares ne le crussent mort ou près de périr, il fit un effort sur lui-même, et secondé par son médecin Théodore, il fut en état de sortir pour s'aboucher avec les envoyés des Avares. Les circonstances de ces négociations sont racontées fort au long par Ménandre, *exc. leg.* p. 111 et 112. — S.-M.

[2] Cette pension, selon Ménandre, *exc. leg.* p. 155, avait été plutôt accordée par un sentiment d'humanité que par crainte, et seulement pour prévenir une effusion de sang. Οἴκτῳ μᾶλλον καὶ οὐ φόβῳ, τῷ μὴ ἐθέλειν αἷμα ἐκχεῖν. — S.-M.

[3] Ἅτε οἰκεῖον ὂν αὐτῷ κτῆμα. Menand. *exc. leg.* p. 114. Il disait, selon le même auteur, *exc. leg.* p. 112, que cette contrée qu'il avait acquise avec beaucoup de peine, lui avait été enlevée de force par les Romains. Μόλις ἐχειρωσάμην ταύτην τὴν χώραν, καὶ ὑμεῖς ἀφείλεσθέ μοι βιαίως αὐτήν. — S.-M.

[4] Τὰ τῶν Γηπαίδων ὑπ' αὐτοῦ διέφθαρτο πράγματα. Menand. *exc. leg.* p. 114. — S.-M.

[5] Τὸν Οὐσδίβαδον, τῷ τῶν δοριαλώτων ἀνήκοντά μοι νόμῳ, ἔχετε λαβόντες. Menand. *exc. leg.* p. 112. Il est encore plus loin question de ce personnage, *exc. leg.* p. 114. Ménandre en parle de nouveau, p. 154 et 155. Voyez ci-dev. p. 108, not. 3. — S.-M.

vôtre. — [Le khakan n'insista pas davantage, il parut convaincu de la justesse des réponses du général romain; il fit seulement observer, qu'il serait honteux pour lui, à cause des nations qui l'avaient suivi dans cette guerre, de revenir sans avoir rien obtenu des Romains. Il ne demandait pour se retirer que des présents assez modiques[1]. Bonus, les chefs de la ville et l'évêque[2] étaient disposés à les lui accorder; ils n'osaient cependant rien prendre sur eux, sans l'assentiment de l'empereur, fort vain et prompt à s'irriter. Ils firent part de leur perplexité à Baïan, qui ne s'en contenta pas, et qui prit leurs craintes pour un refus[3].]—Baïan irrité de cette réponse, jura qu'il se ferait raison de l'insolence des Romains, et fit partir sur-le-champ dix mille Huns Cutrigours[4], avec ordre de passer la Save, et de porter le fer et le feu dans la Dalmatie[5]. — [Pour lui, il passa le Danube avec toute son armée, et se porta vers le pays des Gépides[6].]—Il envoya en même temps à Constantinople un ambassadeur [nommé Targitius[7]], dont les propositions fières et hautaines furent rejetées avec mépris. Les prétentions du khakan[8] étaient

[1] Βραχέα μοί τινα πέμψατε δῶρα. Menand. *exc. leg.* p. 113.—S.-M.

[2] Ὁ τῆς πόλεως μέγιστος ἱερεύς. Menand. *exc. leg.* p. 113.—S.-M.

[3] Toute cette négociation est racontée par Ménandre, avec beaucoup de prolixité.—S.M.

[4] Δέκα χιλιάδας τῶν Κοντριγούρων (*leg.* Κουτριγούρων) λεγομένων Οὔννων. Men. *exc. leg.* p. 114. Voyez ce que j'ai dit sur ce peuple, t. 9, p. 195, not. 1, liv. XLVII, § 62, et p. 241, not. 5, liv. XLVIII, § 10, et enfin, p. 408, not. 3 et 6, liv. XLIX, § 43. —S.-M.

[5] Διαβῆναι τὸν Σάον ποταμὸν, καὶ δηῶσαι τὰ ἐπὶ Δαλματίαν. Menand. *exc. leg.* p. 114.— S.-M.

[6] Διελθὼν τὸν Ἴστρον, ἐς τὰ τῶν Γηπαίδων διέτριβεν ὅρια. Menand. *exc. leg.* p. 114.—S.-M.

[7] On *Targitès;* c'était sa seconde ambassade. Voyez ci-dev. p. 108, not. 3.—S.-M.

[8] Ce prince se disait dans son message le fils de l'empereur. *Je viens*, disait Targitius, *de la part de votre fils*, ὑπὸ τοῦ σοῦ παιδός. *Vous êtes vraiment le père de Baïan notre maître.* Πατὴρ γὰρ αὐτὸς ἀληθῶς Βαϊανοῦ τοῦ καθ' ἡμᾶς δεσπότου. Me-

encore plus exorbitantes qu'auparavant : il demandait qu'on augmentât sa pension de celle que Justinien avait autrefois payée aux Cutrigours et aux Utigours[1], parce qu'étant vainqueur de ces deux peuples, il était, disait-il, substitué à tous leurs droits[2]. Justin répondit, qu'il enverrait Tibère, son général, pour traiter avec le khakan. Après plusieurs conférences inutiles[3], Tibère consentit à céder aux Avares une certaine étendue de pays, pourvu que leurs principaux chefs donnassent leurs enfants en ôtage[4]. Le khakan exigeait des Romains la même condition[5], mais Tibère la refusa; et l'empereur trancha la contestation, en déclarant qu'il ne voulait point de paix. Il mandait à son général, qu'*il était honteux de traiter d'égal à égal avec des Barbares, avec lesquels des Romains ne devaient faire usage que de leurs épées.*

XLVIII. Tibère vaincu par les Avares.

[Menand. exc. leg. p. 115. Evagr. l. 5, c. 11. Cedr. t. 1, p. 390. Niceph. Call. l. 17, c. 39. Suid. voc. ἐπιδούπησαι.]

Tibère avait quelque expérience de la guerre, et Justin le chargea de la conduite de celle qu'on allait faire aux Avares. La négociation étant rompue, le général assembla des milices, et donna ordre à Bonus de garder les passages du Danube, pour empêcher les Avares d'au-delà de venir se joindre à ceux de la Pannonie. Malgré cette précaution il en passa un grand nombre, et leur armée se trouva fort supérieure à celle

nand. *exc. leg.* p. 154.— S.M.

[1] Ménandre, *exc. leg.* p. 114, dit seulement des Huns, τοῖς Οὔννοις ἐφ' ἑκάστῳ ἐνιαυτῷ ἐδίδου. Il nomme ailleurs les Outigours, p. 154 et 155. —S.-M.

[2] Βαϊανοῦ τήμερον δεσπόζοντος τούτων γε δή που τῶν ἐθνῶν· ἔτι καὶ Ουσδίβαδον τὸν Γήπαιδα, καὶ τοὺς περὶ αὐτόν. Οὐδὲ γὰρ περὶ τούτων ἀντερεῖ τις, ὡς οὐχὶ πεφύκασιν ἀνδράποδα Βαϊανοῦ. Menand. *exc. leg.* p. 154. —S.-M.

[3] Un certain *Apsich* était selon Ménandre, *exc. leg.* p. 115, l'ambassadeur des Avares.—S.-M.

[4] Τῶν παρὰ σφίσιν ἀρχόντων τοὺς παῖδας ὁμηρεύσοντας. Menand. *exc. leg.* p. 115.—S.-M.

[5] Τοῦ Ῥωμαίων ἡγουμένου λάβοι τῶν παίδων τινὰς ἐς ὁμήρους. Men. *exc. leg.* p. 115.—S.-M.

des Romains. C'était la coutume de ces Barbares de marcher au combat en poussant des cris affreux, et de faire un grand bruit de timbales pour effrayer les ennemis. Tibère en prévint ses soldats, et leur ordonna de répondre à ces vaines menaces par un bruit égal, en choquant ensemble leurs boucliers, et poussant le cri de guerre avec plus de force que jamais. Ses avis furent inutiles. Au premier aspect de cette nation féroce, les nouvelles milices effrayées prirent la fuite sans combattre, et Tibère lui-même aurait été pris, si la Providence ne l'eût sauvé, pour donner à ce malheureux siècle un exemple d'un empereur sage et vertueux[1]. Cet échec rendit Justin plus traitable. —[Tibère lui expédia Damien, un des officiers qui servaient sous ses ordres, pour l'instruire de la situation des affaires.] —On convint d'abord d'une trêve, qui fut bientôt suivie de la paix. On en ignore les conditions : mais Sirmium resta aux Romains. Les députés des Avares, qui étaient venus conclure le traité à Constantinople, furent attaqués à leur retour par des brigands nommés *Scamares* [1], qui leur enlevèrent leur argent, leurs chevaux et tout leur équipage. Sur les plaintes qu'ils en firent porter à l'empereur, on donna la chasse à ces voleurs, et ce qui avait été pris aux Avares leur fut fidèlement restitué.

[1] Cette réflexion est d'Évagrius, l.5,c.11.—S.-M.

[2] On lit *Scamanes* dans la traduction latine, le grec est ainsi : Οἱ Σκαμάρεις, ἐγχωρίως ὀνομαζόμενοι. Menand. *exc. leg.* p. 115. —S.-M.

FIN DU LIVRE CINQUANTIÈME.

LIVRE LI.

JUSTIN II, TIBÈRE CONSTANTIN, MAURICE.

An 574.
I.
Justin tombe en démence.

Depuis quelque temps l'empereur était affligé d'une goutte cruelle; juste punition de ses débauches. Mais

Menand. exc. leg. p. 118. Simocat. l. 3, c. 11. Evag. l. 5, c. 11. Greg. Tur. Hist. Franc. l. 5, c. 20. Zon. l. 14, t. 2, p. 70. Hist. misc. l. 16, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 111. Theoph. p. 208. Chr. Alex. p. 376. Du Cange, fam. Byz. p. 99.

la levée du siége de Nisibe, la prise de Dara et le ravage de la Syrie, en rabattant sa fierté, firent sur lui une si vive impression, qu'il devint sujet à des accès de démence. Cet égarement d'esprit éclata d'abord par le traitement indigne qu'il fit à son frère Baduarius. Il méprisait ce prince, et l'avait obligé de se contenter de la charge de connétable, tandis qu'il avait honoré de celle de grand maître du palais, première dignité de l'empire, un autre officier de même nom, qu'il prit pour gendre en lui donnant sa fille Arabia. Irrité contre son frère pour un sujet assez léger, il le fit battre à coups de poing par ses chambellans en plein conseil. Ensuite, sur les reproches de sa femme Sophie, il se repentit de cette brutalité, alla chercher son frère, l'embrassa, le retint à dîner, et lui demanda pardon en présence du conseil, témoin de son emportement.

II. Exemple de justice.

[Zon. l. 14, t. 2, p. 70 et 71. Cedr. t. 1, p. 388, 389. Manass. p. 68 et 69.]

Les fréquentes rechûtes de Justin le tenaient presque toujours renfermé dans son palais : inaccessible aux opprimés, il laissait, sans le vouloir, libre carrière à la violence des hommes puissants. La force seule décidait; les tribunaux étaient sans pouvoir, et l'État éprouvait tous les désordres de l'anarchie : si l'empereur paraissait en public, il était obsédé d'une foule de malheureux qui criaient, justice, justice. Après avoir plusieurs fois assemblé les magistrats et tous les grands de sa cour, pour trouver les moyens de remédier à ces excès; après avoir inutilement prodigué les remontrances et les menaces, il établit préfet de la ville un magistrat intègre, plein de fermeté et de vigueur, qu'il revêtit de toute son autorité, pour punir les coupables sans distinction d'état ni de rang : il déclara que les sentences du préfet seraient exécutées

sans appel, et que le souverain ne ferait grace à personne. Cette déclaration si terrible effraya tous les tyrans, hormis un seul qui se crut au-dessus de toutes les lois. Une pauvre veuve vint se jeter aux pieds du préfet, se plaignant d'un officier général qui l'avait dépouillée de tous ses biens. Le magistrat, par ménagement pour ce seigneur, qui était parent du prince, lui écrivit pour le prier de rendre justice, et lui fit présenter sa lettre par la personne offensée. Pour toute satisfaction, elle ne reçut que des outrages et de mauvais traitements. Indigné de cette insulte, le préfet cite l'accusé devant son tribunal; celui-ci ne répond que par des railleries et des injures contre le juge et le jugement. Au lieu de comparaître, il va dîner au palais, où il était invité avec un grand nombre de courtisans. Le préfet ayant appris qu'il était à la table avec le prince, entre dans la salle du festin, et adressant la parole au prince : *Seigneur*, lui dit-il, *si vous persistez dans la résolution que vous avez annoncée, de châtier les violences, je continuerai d'exécuter vos ordres : mais si vous renoncez à ce dessein si digne de vous, s'il faut que les plus méchants des hommes soient honorés de votre faveur et reçus à votre table, acceptez la démission d'une charge inutile à vos sujets, et qui ne peut que vous déplaire.* Justin frappé d'une remontrance si hardie : *Je n'ai point changé*, répondit-il, *poursuivez partout l'injustice : je vous l'abandonne : fût-elle assise avec moi sur le trône, j'en descendrais pour la livrer au châtiment.* Le magistrat armé de cette réponse, fait saisir le coupable au milieu des convives; le traîne au tribunal, écoute la plainte de la

veuve; et comme cet homme, auparavant si superbe, alors interdit et tremblant, ne pouvait alléguer aucun moyen de défense, il le fait dépouiller, battre de verges, et promener sur un âne, la face tournée en arrière, par toutes les places de la ville. Ses biens furent saisis au profit de la veuve, et cet exemple arrêta pour quelque temps l'usurpation et la violence. L'empereur récompensa la fermeté du préfet en le créant patrice, et lui assurant sa charge pour tout le temps de sa vie.

III. Trève avec les Perses. [Menand. exc. leg. p. 156, 157. Simocat. l. 3, c. 11. Evagr. l. 5, c. 12.]

Tandis que ce magistrat incorruptible veillait au maintien de la tranquillité publique, l'impératrice Sophie prenait soin des affaires du gouvernement. Chosroès se préparait à rentrer en campagne; elle lui fit porter quarante-cinq mille pièces d'or pour obtenir une trève.—[Cette somme lui fut comptée par Zacharie, l'un des médecins de l'empereur[1], qui avait été envoyé en Perse pour cet objet. On régla que les hostilités seraient suspendues pour un an, dans toute la partie orientale de l'empire[2], et l'Arménie fut comprise dans cette trève[3]. Sophie] espérait profiter de cet intervalle pour faire consentir le roi de Perse à un congrès, où l'on pourrait accorder les différends des deux nations et parvenir à une paix solide et durable[4]. Le patrice Trajan, questeur du palais[5], vieillard très-

[1] Πρέσβυν ἐν τοῖς βασιλείοις ἰατροῖς κατατεταγμένον. Menand. *exc. leg.* p. 156.—S.-M.

[2] Τὰς ἐπ' ἐνιαυτὸν ποιησάμενον σπονδὰς, περὶ τῆς κατὰ τὴν ἕω Ῥωμαίων ἐπικρατείας. Menand. *exc. leg.* p. 156.—S.-M.

[3] Οὐ μὴν καὶ περὶ τῆς ἐν Ἀρμενίᾳ καταθέμενος δήπουθεν αὐτοῦ καὶ μόνον ἕνεκα. Menand. *exc. leg.* p. 156.—S.-M.

[4] Ménandre, *exc. leg.* p. 156, remarque à cette occasion, qu'un général nommé Eusèbe fut appelé à Constantinople. Ce général est inconnu d'ailleurs.—S.-M.

[5] Τραϊανὸς ἐν τοῖς βασιλείοις πατράσι τελῶν, καὶ τὴν λεγομένην τοῦ κοιαί-

estimé pour sa prudence, fut employé à cette négociation conjointement avec le médecin Zacharie. — [Ils devaient, s'il était possible, négocier pour l'Orient et l'Arménie une trève de trois années [1], et, s'ils ne le pouvaient, obtenir au moins une cessation d'armes de cette durée pour l'Orient seulement.] — Ils étaient chargés d'une lettre de l'impératrice, qui écrivait en son propre nom au roi de Perse. Elle lui représentait le triste état de l'empereur [2] : *Souvenez-vous*, lui disait-elle, *que*, *dans la maladie dont vous fûtes autrefois accablé* [3], *non contents d'épargner vos frontières*, *nous employâmes nos bons offices pour vous procurer la guérison*, *en vous envoyant nos médecins les plus habiles.* — [Il y eut de longues discussions, les Perses voulaient une trève de cinq années, au lieu des trois années que demandaient les Romains, et ils voulaient en outre qu'on leur payât trente mille pièces d'or par an pendant cette trève, le tout encore avec l'approbation de l'empereur [4]. Comme on ne put s'entendre,] — Chosroès crut faire beaucoup pour les Romains en leur accordant une trève d'un an, qu'il se faisait chèrement payer. — [L'Arménie ne fut pas comprise dans cette cessation d'hostilités [5], et la guerre

ςορες διέπων ἀρχήν. Men. *exc. leg.* p. 157. Selon Évagrius, l. 5, c. 12, c'était un des hommes les plus éloquents du sénat. Ἄνδρα λόγιον τῆς συγκλήτου βουλῆς. — S.-M.

[1] Κατὰ τήν τε ἑώαν καὶ τὴν Ἀρμενίαν ἐντὸς τριῶν ἐνιαυτῶν ἐκεχειρίαν. Menand. *exc. leg.* p. 157. — S.-M.

[2] Οὐ δέοι χήρα γυναικὶ, καὶ βασιλεῖ κειμένῳ, καὶ ἐρήμῃ πολιτείᾳ ἐπεμβαίνειν. Evagr. l. 5, c. 12. — S.-M.

[3] Ce passage fait allusion à des événements sur lesquels l'histoire ne nous a conservé aucunes notions. — S.-M.

[4] Ξυνήρεσε δὲ τὰ τοιάδε, εἰ βασιλεὺς ὁ Ῥωμαίων ἐπιψηφίσοιτο. Men. *exc. leg.* p. 157. — S.-M.

[5] Δόξαν τὴν Ἀρμενίαν ἐν τοῖς παραπλησίοις μεῖναι· ὡς ἂν αὐτοῦ πολεμοῦεν, μηδενος τὰ ἑῷα παρενοχλοῦντος. Evagr. l. 5, c. 12. — S.-M.

s'y poursuivit avec le même acharnement contre les seigneurs révoltés [1].]—S.-M.

IV. Tibère est nommé César.

[Menandr. exc. leg. p. 118. Simocat. l. 3, c. 11, 12. Evagr. l. 5, c. 11 et 13. Abb. Biclar. Greg. Tur. l. 4, c. 39, et l. 5, c. 20. Hist. misc. l. 17, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 112. Zon. l. 14, t. 2, p. 71, 72. Chr. Alex. p. 376. Theoph. p. 209, 210. Anast. p. 70. Niceph. Call. l. 17, c. 39 et 40. Cedr. t. 1, p. 390 et 391. Manass. p. 70 et 71.]

Cette suspension d'hostilités était nécessaire à l'empereur. Son esprit s'affaiblissant de plus en plus, il eut le bonheur de sentir lui-même qu'il était hors d'état de soutenir le poids des affaires, et qu'il avait besoin d'un lieutenant. Il regardait et ses deux frères et son gendre comme incapables d'une fonction si importante. Sophie lui conseilla de jeter les yeux sur Tibère. Il était de Thrace [2], homme de fortune, dont la naissance est inconnue. Justin l'avait élevé auprès de lui dès son enfance; il le chérissait comme son fils, et après l'avoir éprouvé dans les emplois du palais et dans les divers grades du service militaire, il le fit commandant de la garde impériale. La valeur de cet officier, son zèle pour la justice, tempéré par la douceur de son caractère, sa générosité, sa piété nourrie des maximes du christianisme au milieu d'une cour très-corrompue, lui attiraient l'estime universelle. Tant de qualités étaient encore relevées aux yeux de l'impératrice par une figure aimable, noble et majestueuse; c'était l'homme le mieux fait de l'empire, et l'on eût dit qu'il était né pour commander aux autres hommes. Elle résolut donc de le placer sur le trône, à dessein de le partager avec lui après la mort de son mari, dont les infirmités annonçaient une fin prochaine. Il paraît que Tibère, tout religieux qu'il était, ne manquait pas de dextérité pour avancer sa fortune. Il pénétra le projet de l'impératrice; il eut l'adresse d'en profiter et de lui cacher un secret important, dont la

[1] Voy. ci-dev. p. 85-88, liv. L, § 35.—S.-M.

[2] Θρᾷξ μὲν γένος. Evagr. l. 5, c. 11. —S.-M.

connaissance aurait infailliblement refroidi le zèle de la princesse en sa faveur. L'empereur qui n'avait point d'enfant mâle se détermina sans peine à l'adopter pour son fils, et à lui conférer le titre de César, se reposant entièrement sur lui de tous les soins du gouvernement. Ayant donc fait assembler dans la cour du palais le sénat et le clergé de Constantinople, il monta sur un tribunal élevé, où il fit monter avec lui Tibère. Alors, après l'avoir revêtu de la tunique et de la robe impériale, il joignit au nom de Tibère le surnom de Constantin, et déclara qu'il le choisissait pour tenir sa place, et qu'il lui faisait part de l'autorité souveraine. Il ordonna aux assistants, et en leur personne à tous ses sujets, de le respecter et de lui obéir comme à l'empereur même. Ensuite, se tournant vers le nouveau César, il lui parla en ces termes, qu'un auteur contemporain [1] dit avoir exactement recueillis : « Ce n'est « pas Justin qui vous couronne, c'est Dieu même; c'est « de sa main que vous recevez ces ornements de la « majesté suprême : honorez-les, afin qu'ils vous ho- « norent; honorez l'impératrice : elle a été votre sou- « veraine, elle devient aujourd'hui votre mère. Que « vos mains soient pures; ne les trempez jamais dans « le sang de vos sujets. Je ne me suis rendu que trop « odieux; ne me ressemblez pas. J'étais faible; mes « chutes ont été fréquentes; j'en porte la peine; mais « ceux dont les mauvais conseils m'ont plongé dans « ces malheurs en rendront compte au tribunal de Jé- « sus-Christ. Ne vous laissez pas éblouir, comme moi, « par cet éclat extérieur. Occupez vous de tous vos « sujets : nul d'entr'eux ne doit être méprisable à vos

[1] Théophylacte Simocatta, l. 3, c. 11.—S.-M

« yeux. Ne perdez jamais de vue ce que vous avez « été ni ce que vous êtes. Veillez sur vos soldats. Fer- « mez l'oreille aux délateurs. Ne permettez pas qu'on « vous séduise, en vous citant l'exemple de votre pré- « décesseur : je vous le dis parce que j'y ai été trompé : « à combien d'innovations des courtisans intéressés et « menteurs m'ont-ils engagé, sous le faux prétexte de « l'usage? Laissez les riches jouir de leurs biens; don- « nez-en aux pauvres. » Lorsqu'il eut cessé de parler, le patriarche prononça une formule de prière, qui fut suivie des vœux de tous les assistants. Le César se prosterna aux pieds de l'empereur, qui lui dit en le relevant : *Je sens bien que, dans l'état où je suis, partager avec vous ma puissance c'est vous la donner tout entière. Ma vie même va dépendre de vous. Que Dieu mette dans votre cœur ce que j'ai oublié de vous dire.* Cette auguste cérémonie se fit un vendredi du mois de décembre. Elle fut accompagnée des acclamations du peuple, ravi de joie de voir la couronne sur la tête d'un prince si capable de la soutenir.

An 575.

v. Gouvernement des ducs lombards.

Greg. Dial. l. 3, c. 38. Greg. Tur. l. 4, c. 41. Paul. Diac. l. 2, c. 31, 32. Sigeb. chron. Sigon. de regno Ital. l. 1, p. 20-26.

Les progrès des Lombards en Italie affligeaient Tibère : mais le mauvais état des affaires de l'empire ne lui permettait pas de faire de grands efforts pour la secourir. Cleph venait de mourir assassiné par un de ses domestiques : il laissait un fils en bas âge [1]. Cette raison, jointe à l'amour de la liberté, et à l'aversion que la cruauté du dernier roi avait inspirée pour la monarchie, détermina les seigneurs lombards à se rendre indépendants. L'empire conservait Ravenne et

[1] Je crois qu'il y a ici une erreur. Paul Diacre et aucun autre auteur ne parlent d'un fils de ce prince. Je crois que l'on a mal entendu les mots de Paul Diacre, l. 2, c. 31, *a puero de suo obsequio gladio jugulatus est.* — S.-M.

les villes voisines qui formaient l'Exarchat. Padoue, Monselicé, Crémone, Gênes et la côte de la Ligurie, Suse et les places des Alpes Cottiennes, Rome et les villes d'alentour, Naples et les autres ports de la Campanie et de la Lucanie, étaient occupées par des garnisons impériales [1]. Les Lombards étaient maîtres du Frioul, de la Vénétie, de la Ligurie presque entière, de l'Ombrie et d'une grande partie de la Toscane. Ils avaient poussé leurs conquêtes jusque dans la Campanie et dans l'Apulie. Cette étendue de pays était gouvernée par trente-six ducs [2]. Chacun d'eux s'érigea en souverain dans son duché. Ils établirent des comtes dans les grandes villes; dans les moindres, des chatelains nommés gastaldes, pour commander dans l'ordre civil et militaire. Cette forme de gouvernement subsista pendant dix années [3]. Pour ne pas interrompre trop souvent le récit des autres affaires de l'empire, je vais exposer ici tout de suite ce qui se passa de mémorable en Italie dans le cours de cet interrègne.

Pagi ad Bar. Pratilli pro-lus. in Paul. Diac. Giann. hist. Nap. l. 4, c. 1. Murat. annal. Ital. t. 3, p. 491, 492, 502. Idem Antiq. medii ævi, t. 1, dissert. 1. De Vit. ant. Benevent. t. 2, p. 8, 9, 17, 19.

VI. Leur tyrannie.

Alboin avait traité les vaincus avec douceur : son successeur, dans la courte durée d'un règne de dix-huit mois [4], s'était rendu odieux, même à ses sujets. Mais si un bon roi est un rare présent du ciel, que

1 C'est par des inductions tirées de faits particuliers, et qui se rapportent à des époques bien plus modernes, et non par des témoignages précis et contemporains, que l'on est parvenu à obtenir ces indications de la géographie historique de cette époque. — S.-M.

2 *Unusquisque enim ducum suam civitatem obtinebat. Zaban Ticinum, Alboin Mediolanum, Wallari Bergamum, Alachis Brixiam, Evin Tridentum, Gisulfus Forum Julii. Sed et alii extra hos in suis urbibus triginta duces fuerunt.* Paul. Diac. *de gest. Lang.* l. 2, c. 32. — S.-M.

3 *Langobardi per annos decem regem non habentes sub ducibus fuerunt.* Paul. Diac. *de gest. Lang.* l. 2, c. 32. — S.-M.

4 *Iste annum unum et sex menses regnum obtinuisset.* Paul. Diac. *de gest. Lang.* l. 2, c. 31. — S.-M.

pouvait-on attendre de trente-six Barbares, nourris dans les horreurs de la guerre, et qui ne prenaient la loi que de leur épée? Devenus tyrans aussitôt que souverains, ils commencèrent par exterminer ce qui restait de riches habitants [1]; ils réduisirent les autres à l'indigence [2]. Bientôt on ne vit autour d'eux que des villes ruinées, des forteresses abattues, des églises et des monastères réduits en cendres, des campagnes abandonnées : ce beau pays n'était plus qu'un désert; les bourgs et les villages, auparavant si peuplés, ne servaient plus, dit saint Grégoire, que de retraites aux bêtes féroces [3]. Plusieurs de ces ducs étaient païens, ils massacraient ceux qui refusaient de participer à leurs superstitions sacriléges; les chrétiens qui leur échappaient, se réfugiaient dans les îles de la mer de Toscane.

VII. Guerre des Lombards contre les Français. Greg. Tur. Hist. Franc. l. 4, c. 42, 43 et 45. Mar. Avent. Aimoin, l. 3, c. 17. Paul. Diac. l. 3, c. 1-9. Pagi ad Bar.

Ces princes indépendants l'un de l'autre, au lieu d'agir de concert pour achever la conquête de l'Italie, ne songèrent qu'à s'agrandir à l'envi chacun en particulier. Plusieurs d'entre eux, voisins des Alpes, réunirent leurs forces, et se jetèrent dans la Bourgogne, qui s'étendait alors jusqu'en Dauphiné et en Savoie. Gontran, roi de ce pays, envoya contre eux le patrice Amatus [4], qui fut vaincu dans un grand combat [5] où

[1] *His diebus multi nobilium Romanorum ob cupiditatem interfecti sunt.* Paul. Diac. *de gest. Lang.* l. 2, c. 32. — S.-M.

[2] Ils furent partagés entre les vainqueurs et obligés de leur abandonner le tiers de leurs revenus. *Reliqui per hostes divisi, ut tertiam partem suarum frugum Langobardis persolverent, tributarii efficiuntur.* Paul. Diac. *de gest. Lang.* l. 2, c. 32. — S.-M.

[3] *Occupaverunt bestiæ loca, quæ priùs multitudo hominum tenebat.* Greg. *Dial.* l. 3, c. 38. — S.-M.

[4] *Amatus Patricius, qui Guntramno regi Francorum parebat.* Paul. Diac. l. 3, c. 3. — S.-M.

[5] Ils y firent un grand carnage des Bourguignons. *Tantam stragem Langobardi feruntur fecisse de Bur-*

il perdit la vie [1]. Les Lombards chargés de butin retournèrent en Italie. L'année suivante ils marchèrent vers Embrun [2] [*Ebrodunum*]; mais ils ne furent pas si heureux. Mummol [3], général des troupes de Gontran, ayant fait rompre les chemins, les enferma entre des abatis d'arbres et les défit entièrement. On vit dans cette bataille Salonius et Sagittarius, frères et évêques, l'un d'Embrun, l'autre de Gap [*Vapincum*], combattre armés [4] de toutes pièces. Ces deux prélats, déja condamnés dans le second concile de Lyon, rétablis ensuite par le pape Jean III, furent enfin déposés pour leurs mauvaises mœurs dans le concile de Châlons-sur-Saône, en 579. D'un autre côté, les Saxons venus en Italie à la suite d'Alboin au nombre de vingt-mille [5], mécontents de la fierté des Lombards qui prétendaient les traiter comme leurs sujets, s'unirent en un corps, et tentèrent de se faire un établissement en France. Ils vinrent camper près de Riez, en Provence [6], et commencèrent à ravager le pays. Mummol alla encore fondre sur eux et les tailla en pièces; la nuit seule mit fin au carnage. Le lendemain, les Saxons,

Murat. ann. Ital. t. 3, p. 494, 495.

gaudionibus, ut non possit colligi numerus occisorum. Greg. Tur. *hist. franc.* l. 4, c. 42. — S.-M.

[1] *Amatus Patricius, qui nuper Celsi successor exstiterat, contra eos abiit, commissoque bello terga vertit, ceciditque ibi.* Greg. Tur. l. 4, c. 42. — S.-M.

[2] Ils s'avancèrent jusqu'à un lieu nommé *Mustias calmes*, voisin d'Embrun. *Usque Mustias calmes, quod adjacet civitati Ebredonensi.* Greg. Tur. l. 4, c. 42. — S.-M.

[3] Il s'appelait Eunius; *Mommolus* était son surnom, il avait le titre de patrice. *Eunius, qui et Mummolus, patriciatus culmen meruit.* Greg. Tur. l. 4, c. 42. Son père Péonius était d'Auxerre. *Autisiodorensis urbis incola fuit.* — S.-M.

[4] *Non cruce cœlesti muniti, sed galea aut lorica sæculari armati.* Greg. Tur. l. 4, c. 43. — S.-M.

[5] Voyez ci-dev. p. 36, not. 1, liv. L, § 22. — S.-M.

[6] En un lieu nommé actuellement Establon, *infra territorium Regusæ, id apud Stablonem villam.* Greg. Tur. l. 4, c. 43. — S.-M.

sans se rebuter de leur perte, se préparaient à combattre de nouveau : le général français, aussi sage que vaillant, ne jugea pas à propos de forcer des désespérés; il leur permit de se retirer en abandonnant leurs prisonniers et leur butin, outre une somme d'argent qu'ils payèrent en dédommagement de leurs ravages. Ils ne furent pas plutôt arrivés en Italie, qu'ils se séparèrent des Lombards, et, prenant avec eux leurs femmes, leurs enfants et tout leur bagage, ils retournèrent en Germanie[1]. Une troupe de Lombards entre dans le Valais, s'empare de Cluse[2] au bord du Rhône, et séjourne dans le monastère d'Agaune[3]. Ils sont entièrement défaits par les Français[4]. Une entreprise faite par trois ducs[5] sur la Provence et le Dauphiné n'eut pas un meilleur succès : battus par Mummol, ils

[1] Ils en agirent ainsi par suite d'une promesse qu'ils avaient faite aux rois francs, ils se soumirent aux lois de Sigebert, *à Sigiberto rege collecti, in loco unde egressi fuerant, stabilirentur*. Ils se divisèrent en deux corps : les uns passèrent par Nice, et les autres par Embrun, et ils se joignirent dans le territoire d'Avignon, *in Avennico territorio*, d'où ils se dirigèrent par l'Auvergne, vers les états de Sigebert, et ils passèrent en Allemagne d'où ils venaient originairement. Greg. Tur. l. 4, c. 43. On apprend de Paul Diacre, *de gest. Lang.* l. 3, c. 7, qu'ils eurent à soutenir en Allemagne de sanglants combats contre les Suèves, *Suavi*, qui avaient occupé le pays qu'ils avaient abandonné, et qui offraient de leur en céder le tiers. La plus grande partie de ces Saxons périrent dans cette guerre.— S.-M.

[2] *Clusas obtinuerunt*. Mar. Aven. *chron.*—S.-M.

[3] *Monasterium sanctorum Agaunensium.*—S.-M.

[4] Dans un lieu nommé Bex, *in Baccis*. Mar. Aven. *chron.*—S.-M.

[5] Ils se nommaient *Amo*, *Zaban* et *Rhodanus*. Greg. Tur. l. 4, c. 45. Zaban était duc de Pavie. Amo prit la route d'Embrun et vint à *Machovilla*, dans le canton *Avennicus*. Il appartenait à Mummole, qui le tenait de la générosité du roi. *Usque Machovillam, Avennici territorii, quam Mummolus munere meruerat regio, accessit*. Zaban se porta par le territoire de Die, *per Diensem urbem*, jusqu'à Valence. Rhodanus vint camper devant Grenoble, *Gratianopolis*. Amo se porta ensuite vers Arles, puis vers le champ de la Crau, *lapideum campum*, près de Marseille, *qui adjacet urbi Massiliensi*.—S.-M.

furent obligés de repasser les Alpes[1], et reçurent encore un nouvel échec de Sisinnius, qui commandait dans Suse [*Segusium*] pour l'empereur[2]. A peine furent-ils retirés, que Chramnichis, à la tête d'une armée de Français Austrasiens, vint ravager le territoire de Trente[3]. Ragilon, comte lombard[4], ayant osé marcher à sa rencontre, fut défait et tué[5] : mais le vainqueur, surpris à son tour dans sa retraite par Évin, duc de Trente, périt avec la plus grande partie de son armée[6].

VIII. Progrès des Lombards en Italie.

Menand. exc. leg. p. 124, 126. Abb. Biclar. Paul Diac. l. 3, c. 11, 13, 20, l. 4, c. 18. Anast. in Benedicto et Pelagio II. Sigeb. chron. Marian. Scot. chron. Greg. l. 1, epist. 31. Dial. l. 2, c. 17. Aimoin, l. 3, c. 80. Sigon. de regno Ital. l. 1, p. 21 et seq.

Pendant que les princes lombards qui commandaient aux environs du Pô et des Alpes perdaient leur temps et leurs forces à lutter contre les Français, les ducs de Spolète et de Bénévent travaillaient utilement à étendre leurs états, l'un dans l'Ombrie et du côté de Rome, l'autre dans la Campanie, dans la Calabre et dans le pays des Brutiens. Le pape Benoît qui avait succédé à Jean III, ayant obtenu un secours de Tibère, alors César, Baduaire, gendre de l'empereur, passa en Italie avec quelques troupes; mais il fut défait, et mourut bientôt après. La famine ne faisait pas moins de ravage que les armes des Lombards : elle contribuait même à leurs progrès. Plusieurs places se rendirent faute de vivres; Rome sans chef, sans garnison

[1] Zaban et Rhodanus furent vaincus sur les bords de l'Isère près de Grenoble, et obligés de se retirer par Embrun. — S.-M.

[2] *Sisinnius magister militum a parte imperatoris in hac urbe residens.* Greg. Tur. l. 4, c. 45. — S.-M.

[3] Ils s'emparèrent d'Anagnis, lieu voisin de Trente, sur la frontière d'Italie. *Anagnis castrum, quod super Tridentum, in confinio Italiæ positum est.* Paul. Diac. *de gest. Lang.* l. 3, c. 9. — S.-M.

[4] *Comes Langobardorum Ragilo nomine.* Paul Diac. *de gest. Lang.* l. 3, c. 9. — S.-M.

[5] *In campo Rotiliano*, dit Paul Diacre, l. 3, c. 9. — S.-M.

[6] *In loco Salurnis dicitur.* Paul. Diac. *de gest. Lang.* l. 3, c. 9. — S.-M.

Rubeus, hist. Ravenn. l. 4. Camill. Peregr., hist. Longob. t. 1, p. 272. In serie abbat. Cassin. p. 8. Mabill. annal. Bened. Abb. de Nuce chron. Cass. l. 1, c. 2. Pagi ad Bar. Murat. ann. Ital. t. 3, p. 503-508. Giann. hist. Nap. l. 4, c. 2, 12. Abrégé chr. de l'hist. d'It. t. 1, p. 155.

ni subsistance, était dans le plus grand péril : les Barbares, après avoir ravagé le territoire, vinrent mettre le siége devant la ville. Tibère, devenu empereur, pressé par les vives instances du pape, envoya par mer un convoi considérable de blé, qu'il fit venir d'Égypte, et qui étant heureusement arrivé au port d'Ostie, remonta le Tibre malgré les Lombards. Ce secours rendit le courage aux habitants, dont plusieurs étaient déja morts de faim, et fit perdre aux Barbares l'espérance de s'emparer de Rome. Ils se retirèrent emmenant avec eux grand nombre de prisonniers, qu'ils traitèrent cruellement, faisant mourir par divers supplices ceux qui refusaient de prendre part à leur idolâtrie. Ce fut pendant ce siége que, le pape Benoît étant mort, Pélage II fut élu après une vacance de quatre mois. L'état de la ville ne permit pas de consulter l'empereur : mais, après la retraite des Lombards, le pape écrivit à Tibère pour lui rendre compte des raisons qui avaient empêché d'attendre son agrément, et pour le prier d'approuver la possession qu'il avait prise du saint siége. Les papes avaient alors deux apocrisiaires (on nommait ainsi ceux que l'on nomme aujourd'hui *nonces*), l'un à Ravenne, l'autre à Constantinople, pour veiller aux intérêts de l'Église de Rome. Grégoire, alors diacre de cette église, et qui succéda dans la suite à Pélage, fut député à Tibère avec plusieurs sénateurs. Ce prince, occupé de la guerre de Perse, ne put envoyer que quelques troupes et une somme d'argent, pour engager les Lombards à rester en paix. Avec un si faible secours, Longin ne se crut pas en état de rien entreprendre : mais l'argent servit à faire lever le siége de Rome attaquée de nouveau, et

à gagner quelques capitaines lombards[1], qui s'engagèrent sous les étendards de l'empire, et passèrent en Orient pour y servir contre les Perses. Faroald, duc de Spolète, s'avança jusqu'à Ravenne, défendue par sa situation et par une forte garnison. N'osant l'attaquer, il bloqua la ville de Classe[2], dont il ne put s'emparer qu'au bout de deux ans; c'était le port de Ravenne et l'entrepôt de toutes les marchandises qui venaient par le golfe Adriatique. La prise de cette place tenait Longin en échec, et réduisait Ravenne à de grandes extrémités; ce qui donna aux ennemis le temps d'achever la conquête de la Toscane. Ce fut alors qu'Aquilée, presque détruite, fut abandonnée aux Lombards. Élie, archevêque de cette ville, retiré dans l'île de Grado, à l'exemple de Paulin son prédécesseur, fit déclarer dans un concile que le siége d'Aquilée demeurerait transféré dans cette île, qui, par cette translation, devint métropole de l'Istrie et de la Vénétie. D'un autre côté, Zotton, duc de Bénévent, assiégeait Naples; mais il fut obligé de se retirer; et cette ville importante, plus d'une fois attaquée par les Lombards, se défendit toujours avec succès. Cependant les Barbares faisaient tous les ans de nouveaux progrès. Les Romains n'attendaient leur salut que de Constantinople; ils ne manquaient pas d'argent, mais de soldats; et comme ils pensaient que la guerre de Perse[3] pouvait épuiser les trésors de l'empereur, ils lui firent porter trois mille livres d'or, en le suppliant de leur envoyer un renfort

[1] Πλεῖστοι τῶν δυνατῶν. Menand. *exc. leg.* p. 126.—S.-M.

[2] *Faroald primus Spoletanorum dux, cum Langobardorum exercitu Classem invadens, opulentam urbem, spoliatam cunctis divitiis nudam reliquit.* Paul. Diac. *de gest. Lang.* l. 3, c. 13.—S.-M.

[3] La guerre se faisait alors en Orient et en Arménie, dit Ménandre, *exc. leg.* p. 126. Voyez p. 80-95, liv. L, § 35-38. — S.-M.

de troupes. Le patrice Pamphronius chargé de cette commission n'oublia rien pour toucher le cœur du prince; mais ce n'était plus le temps où l'empire pouvait porter ses armes aux deux extrémités du monde à la fois, et couvrir la terre de ses soldats. La guerre de Perse occupait toutes ses forces; et Tibère, quoique sensible aux maux de ses sujets, ne put faire autre chose pour Rome, que de lui renvoyer les trois mille livres d'or; il conseillait aux Romains d'employer cet argent à gagner les officiers et les soldats lombards; ou, s'ils n'y pouvaient réussir, à soudoyer des troupes françaises[1]. Le monastère du mont Cassin était célèbre par la réputation de saint Benoît, son fondateur, et déja enrichi des libéralités de plusieurs princes. Ce fut un attrait pour Zotton; il vint l'attaquer pendant la nuit, enleva les trésors de l'église, et fit raser le bâtiment. Les moines, s'étant sauvés pendant le pillage, se réfugièrent à Rome, où le pape Pélage leur donna un asyle près de Saint-Jean-de-Latran. Ils y demeurèrent jusqu'à l'abbé Pétronax, qui commença en 720, et releva le monastère. Je suis ici le sentiment du P. Mabillon, qui place en 582 la destruction du mont Cassin : les autres auteurs retardent cet événement de plusieurs années. Voilà ce qui se passa de plus remarquable sous le gouvernement des ducs lombards, qui subsista jusqu'à la troisième année de l'empereur Maurice. Je vais reprendre l'histoire des dernières années de Justin.

[1] Τινὰς τῶν Φραγγικῶν ἡγεμόνων. Menand. *exc. leg.* p. 124. On a vu précédemment, § 7, p. 122-125, que les Francs étaient alors en guerre avec les Lombards, il n'est donc pas étonnant que l'empereur ait conseillé à ses sujets d'Italie, qu'il ne pouvait défendre, de recourir à l'assistance des Francs. — S.-M.

IX. Négociations avec Chosroès.

Menand. exc. leg p. 118, 119, 157, 158. [Simoc. l. 3, c. 12.]

La trève d'un an accordée par le roi de Perse était près d'expirer, et Tibère, chargé depuis peu du soin des affaires, n'avait pas encore eu le temps, ni de lever des troupes, ni de faire les préparatifs nécessaires pour une guerre si importante. Il balançait sur le parti qu'il avait à prendre. Il désirait la paix; mais il pensait que de la demander, ce serait déshonorer son avénement à l'empire. Chosroès le tira de cet embarras, en lui envoyant le premier un ambassadeur.—[Il se nommait Jacques, ce qui indique qu'il était chrétien et sans doute Syrien de naissance. Il était versé dans la connaissance des lettres grecques et persanes [1]. Chosroès croyait les Romains dans un état déplorable, et disposés à traiter à tout prix.] — Il offrait la paix, mais à des conditions si dures, qu'il eût été honteux de l'accepter. Sa lettre pleine d'arrogance [2] était adressée à Sophie; elle répondit qu'on enverrait incessamment des députés pour traiter avec le roi. L'intention de Tibère était de ne faire la paix que pour deux ou trois ans, dans l'espérance que cet intervalle lui suffirait pour rétablir les forces de l'empire, et se mettre en état de rabattre l'orgueil de Chosroès. Mais le roi, qui pénétrait son dessein, voulait actuellement la guerre, ou une paix de plus longue durée, à condition que les Romains lui payeraient chaque année trente mille pièces d'or. — [C'est ce qu'annonçaient les messages de Trajan et du médecin Zacharie, qui furent chargés de ces nouvelles négociations.] — Sur le refus des députés [romains],

[1] Ὡς τὸν Ῥωμαίων αὐτοκράτορα στείλας Ἰάκωβον, ὃς τὰ Περσικὰ ῥήματα τῇ ἑλληνίδι φωνῇ διασαφηνίζειν ἠπίστατο. Menand. *exc. leg.* p. 118.—S.-M.

[2] Ἡ γὰρ ἐπιστολὴ ὕβρεών τε μεστὴ, καὶ ὀνειδισμοῦ, καὶ μεμεθυσμένων ῥημάτων, ὑπῆρχε. Menand. *exc. leg.* p. 118.—S.-M.

Mébodès[1], qui était venu traiter avec eux sur la frontière près de Dara[2], fit partir Tamchosroès[3], général des troupes de Perse, qui alla faire le ravage sur les terres de l'empire. Une si prompte incursion fit consentir les députés romains au payement annuel des trente mille pièces d'or; ils obtinrent que la paix ne serait conclue que pour trois ans. — [On promettait également de rassembler les hommes les plus marquants des deux empires[4], pour aplanir et régler les différends qui les armaient depuis si long-temps l'un contre l'autre.]— Chosroès, de son côté, voulait excepter l'Arménie [du traité], et se réserver la liberté de pouvoir y porter ses armes, [aussi la guerre s'y renouvela-t-elle bientôt après avec une plus grande ardeur[5].]—S.-M.

x. Inconstance des Albaniens et des Sabirs. Menand. exc. leg. p. 119, 158, 159 et 160.

Cette exception mettait les Romains en droit d'agir dans ces mêmes contrées. L'Ibérie et la Persarménie, que Chosroès voulait retirer des mains de l'empereur, allaient être le théâtre de la guerre. Pour s'assurer des pays voisins, Curs[6] et Théodore, qui commandaient dans ces provinces, firent des courses dans l'Albanie[7], et forcèrent les habitants de leur donner des

[1] Il a déja été souvent question d'un seigneur persan de ce nom, qui avait rendu de grands services à Chosroès au commencement de son règne. Il était probablement de la même famille. Voyez t. 8, p. 169, not. 1, et p. 181, liv. XLI, § 51 et 56.—S.-M.

[2] Ἐν τοῖς ἀμφὶ τὸ Δάρας ὁρίοις. Menand. *exc. leg.* p. 157.—S.-M.

[3] Ménandre l'appelle, *exc. leg.* p. 157, *Tachosdro*, Ταχόσδρω. Ce nom devait se prononcer *Tenkhosrou* en persan. Théophylacte Simocatta, l. 3, c. 12, qui en parle et qui l'appelle *Tamchosro*, Ταμχοσρὼ, dit qu'il était un homme de très-haut rang chez les Perses, ἀνδρὸς παρὰ Πέρσαις μέγα τιμίου.—S.-M.

[4] Τοὺς ἄρχοντας ἑκατέρας πολιτείας. Menand. *exc. leg.* p. 157.—S.-M.

[5] Μετενήνεκτο δὲ ἅπας ἐπὶ τὴν Ἀρμενίαν ὁ θόρυβος. Menand. *exc. leg.* p. 158.—S.-M.

[6] On apprend d'Évagrius, l. 5, c. 14, qu'il était scythe de naissance, ce qui veut dire sans aucun doute qu'il était goth.—S.-M.

[7] Οἱ τῶν Ῥωμαίων στρατηγοὶ εἰσβολὴν ἐς Ἀλβανίαν ποιησάμενοι. Menand. *exc. leg.* p. 119.—S.-M.

ôtages, [et ils les envoyèrent à Constantinople.] Ils réduisirent les Sabirs à la même nécessité[1]; et ces deux nations[2], voyant leurs enfants au pouvoir des Romains, se déterminèrent à se donner tout-à-fait à l'empire. Leurs députés furent bien reçus de Justin, qui se mêlait encore du gouvernement dans les intervalles que lui laissait sa maladie : il leur promit un traitement favorable, ajoutant, avec sa vanité ordinaire, qu'ils prenaient le bon parti en se soumettant volontairement, et qu'il saurait bien forcer par les armes ceux qui refuseraient de lui obéir. Abir[3], chef de ces peuples, était alors absent; dès qu'il fut revenu, il changea la disposition des esprits; et sans égard aux ôtages, il engagea la plus grande partie des Sabirs et des Albaniens à rentrer sous l'obéissance du roi de Perse. — [Tibère ne perdait cependant pas l'espérance de conclure une paix solide avec les Perses. Vers le même temps, il fit partir pour la Perse un nouvel ambassadeur, destiné à y seconder Trajan, qui y exerçait alors les fonctions d'envoyé extraordinaire[4]. Ce nouveau messager était Théodore, fils de Bacchus; il avait ordre d'exposer au roi, que l'on était disposé à enta-

[1] Ils prirent, dit Ménandre, *exc. leg.* p. 119, des ôtages des Sabiriens et des autres nations du Caucase. Ὁμήρους λαβόντες Σαβείρων καὶ τῶν ἄλλων ἐθνῶν.—S.-M.

[2] Le texte de Ménandre, *exc. leg.* p. 119, dit *des Alains et des Sabirs*, τῶν Ἀλανῶν καὶ Σαβείρων. Je crois cependant qu'il faut lire dans ce passage Ἀλβανῶν, voyez ci-après, p. 132, not. 6, et p. 133, not. 1.—S.-M.

[3] Ἀβείρ. — S.-M.

[4] Τὸν μέγιστον Ῥωμαίων πρεσβευτὴν ἐς τὰ μάλιστα ἐτίμησε Τραϊανόν. Men. *exc. leg.* p. 158. Ménandre remarque ensuite, que depuis long-temps, ἔκπαλαι τὸ τοιόνδε νομισθὲν, les deux empires, ὡς ἀμφοτέρας πολιτείας, étaient dans l'usage, après s'être envoyé réciproquement *les grands ambassadeurs*, ὥστε μετὰ τοὺς μεγάλους πρέσβεις, de s'en adresser d'autres d'un moindre rang, et qui recevaient de moindres honneurs, στέλλεσθαι ἑτέρους ἥσσονας, τῆς τῶν μεγίστων πρέσβεων ἀποδοχῆς τε ἕκατι καὶ φιλοφρασύνης.—S.-M.

mer de nouvelles négociations, pourvu qu'il voulût envoyer sur la frontière des plénipotentiaires, qui se concertassent pour cet objet avec ceux des Romains [1]. Chosroès, qui voulait en même temps négocier et faire la guerre, retint sous divers prétextes Théodore à Dara, et il se porta vers la Persarménie [2], en passant par le pays des Arrhestes [3] et des Mareptiques [4]. Il espérait profiter du désordre que la défection des Albaniens et des peuples du Caucase avait jeté dans l'armée romaine [5].] —Aussitôt que Curs et Théodore [furent informés du changement de ces nations, ils] retournèrent en Albanie; ils ravagèrent le pays, et pour s'assurer de ceux qui n'avaient pas encore abandonné le parti des Romains, ils les firent passer en-deçà du fleuve Cyrus avec toutes leurs familles, pour les établir sur les terres de l'empire [6]. Justin ne fut

[1] Ἐν τοῖς ὁρίοις τῆς ἕω ςεῖλαι τοὺς Ῥωμαίων ἄρχοντας, γνωματεύσοντας ξὺν τοῖς ὑπ' αὐτοῦ ἐκπεμφθησομένοις ἡγεμόσι Περσῶν ἀμφὶ τῆς εἰρήνης, καὶ τὰ ἀμφίβολα διευκρινήσοντας. Men. *exc. leg.* p. 158.—S.-M.

[2] Ἀφίκετο ἐν Περσαρμενίᾳ. Menand. *exc. leg.* p. 158.— S.-M.

[3] *Arhest* ou *Arhesd* est en arménien le nom d'un canton, situé dans le voisinage du lac de Van et dépendant de la province de Vaspourakan: on y trouvait un lieu du même nom dont j'ai déja parlé, t. 3, p. 283, not. 2, liv. XVII, § 7.—S.-M.

[4] Διὰ τοῦ λεγομένου Ἀῤῥεςῶν κλίματος, καὶ τοῦ Μαρεπτικῶν. Menand. *exc. leg.* p. 158. Le pays des Mareptiques m'est inconnu, mais il doit avoir été dans le voisinage de celui des Arrhestes.—S.-M.

[5] Les détails de cette négociation et de la marche de Chosroès contre la Persarménie, ont été placés par Lebeau dans le paragraphe suivant; ils y sont trop abrégés et mal placés. Je les ai retranchés pour que les événements puissent se suivre dans l'ordre que leur assigne l'historien Ménandre. Je joins ici le passage supprimé. « — *Il* « (Tibère) *lui fit savoir par Théodore,* « *qu'il était prêt d'envoyer des plé-* « *nipotentiaires pour terminer le dif-* « *férend survenu au sujet de la Per-* « *sarménie. Chosroès, voulant tenir* « *les Romains en suspens, laissa Théo-* « *dore à Dara pour y attendre sa ré-* « *ponse, et continua sa route.*»—S.-M.

[6] Πρεσβείας ἦγον, τοὺς Σαβείρους τε καὶ Ἀλβανοὺς, πανοικίᾳ σφᾶς μετοικίζοντες, ἐς τὰ τῇδε τοῦ Κυροῦ ποταμοῦ, ὡς λοιπὸν ἐν τῇ Ῥωμαϊκῇ διαιτᾶσθαι χώρᾳ. Menand. *exc. leg.* p. 159.—S.-M.

pas content de cette conduite modérée, il aurait voulu qu'on exterminât entièrement et les Albaniens et les Sabirs[1]; il menaçait de punir les généraux et l'armée entière employée à cette expédition. Ces menaces du prince, qui étaient un effet de sa démence, firent tant de peur aux soldats, qu'ils désertèrent tous et abandonnèrent leurs généraux; en sorte que le pays demeura sans troupes et sans défense.

An 576. XI. Chosroès marche en Arménie.

Chosroès profita de ce désordre; et quoique la coutume des rois de Perse fût de ne se mettre en campagne que bien avant dans l'été[2], il passa le Tigre dans les premiers jours du printemps à la tête d'une nombreuse armée, et marcha vers l'Arménie. Tibère, [qui n'avait] point encore [d'armée] à lui opposer, essayait de l'arrêter par des négociations[3]. Cependant Tibère levait des troupes; il nomma pour commander l'armée [d'Arménie[4]], Justinien, fils de Germain, et frère de Justin assassiné dans Alexandrie. C'était un guerrier habile et renommé pour sa valeur. Mais la lenteur des préparatifs, jointe au défaut d'argent pour payer les troupes, donna le temps à Chosroès de faire des conquêtes. Il entra sans résistance en Persarménie, on eût dit que les habitants n'avaient pas cessé de lui obéir; loin de s'enfuir et d'abandonner leurs campagnes, ils venaient en foule apporter des vivres à son armée[5].

[1] Ἅπαντας Σαβείρους καὶ Ἀλβανούς. Menand. *exc. leg.* p. 158.—S.-M.

[2] Ménandre dit, *exc. leg.* p. 158, que les Perses étaient dans l'usage, εἰωθότων γὰρ τῶν Περσῶν, depuis long-temps, ἐν τοῖς ἔμπροσθεν χρόνοις, vers le mois d'août, ἀμφὶ τὸ πέρας τοῦ τὴν ἐπωνυμίαν Αὐγούστου κληρωσαμένου μηνός, de se diriger vers la Persarménie, ἀναφαίνεσθαι κατὰ δὴ τῆς Περσῶν Ἀρμενίας.—S.-M.

[3] C'est ici qu'était le passage que j'ai supprimé et que j'ai placé ci-devant, p. 132, not. 5.—S.-M.

[4] Ἐν Ἀρμενίᾳ γενέσθαι αὐτὸν ἡγησόμενον τοῦ πολέμου. Menandr. *exc. leg.* p. 159. — S.-M.

[5] Ménandre ajoute que les collec-

Il remit à un autre temps la punition de leur révolte. Mais lorsqu'il eut pénétré dans [la Bagravandène et le territoire de Daron[1]], il ne trouva plus qu'un vaste désert : tous les habitants avaient pris la fuite avec leurs troupeaux. Théodore [fils de Bacchus], impatient de l'attendre à Dara, vint le trouver en ce pays. Chosroès l'amusa par de belles paroles et par un air de bienveillance, qu'il ne savait jamais mieux prendre que lorsqu'il en manquait dans le cœur. Il lui protesta qu'*il aimait tendrement Tibère, et qu'il ne désirait rien tant, que de se lier avec lui de l'amitié la plus étroite*; *qu'il mettait grande différence entre ce prince et Justin ; que c'était Justin qui avait violé le traité de paix, et commencé une guerre injuste. Suivez-moi*, lui dit-il; *et si vous voyez vos provinces inondées de sang, songez que c'est la perfidie de Justin, qui me force à le répandre.*—[Le roi continua ensuite sa marche, emmenant avec lui l'ambassadeur. Il traversa le pays de Badiane[2], et à la fin du printemps

teurs des impôts de la petite Arménie ne s'enfuirent pas non plus. Οἱ δασμοφόροι τῆς ἥττονος Ἀρμενίας οὔτε ἐχρήσαντο φυγῇ. J'ignore quel pays cet historien vent désigner par le nom de petite Arménie. On sait que cette province était aituée à l'occident de l'Enphrate, dans l'Asie-Mineure, où Chosroès n'avait pas encore porté ses armes. — S.-M.

[1] Lebean dit dans l'*Arménie romaine*. J'ai supprimé ces paroles. On lit dans le texte de Ménandre, *exc. leg.* p. 159, ἐν τῷ κλίματι Μακραβανδῶν καὶ Ταραννῶν. Au lien de Μακραβανδῶν, il fant lire Βακραβανδῶν, c'est nne sorte d'erreur fréquemment commise par les éditeurs. La Bagravandène ou le pays de Pagrévant, était situé près des sonrces de l'Euphrate, dans l'Arménie centrale; j'en ai parlé, t. 2, p. 230, not. 1, liv. x, § 11. L'autre mot Ταραννῶν, *des Taranniens*, désigne sans aucnn doute la province de Daron, dont j'ai très-souvent parlé. Ces denx cantons ne faisaient pas partie de l'Arménie romaine. Comme ils étaient la possession particulière du prince des Mamigoniens Vartan, anteur de la révolte de la Persarménie, on ne doit pas s'étonner qu'ils ayent été plus dévastés qne les antres cantons de ce pays et que les habitants en eussent émigré.— S.-M.

[2] Διὰ τῆς καλουμένης Βαδιανῆς. Menand. *exc. leg.* p. 159. Ce pays est

il arriva sur les frontières de l'Arménie Romaine.]—Il prit en même temps la route de Théodosiopolis [1]; et étant arrivé à la vue de cette place, [il fixa son camp en un lieu nommé Arabisson, au midi de la ville [2]]; il rangea lui-même son armée en bataille, courant à cheval entre les rangs, pour faire voir à Théodore que, malgré son grand âge, il était encore vigoureux et infatigable. Un corps de troupes romaines qui s'était rassemblé au bruit de sa marche, posté [à Synagoménon [3] du côté du nord, et] sur le penchant d'une montagne peu éloignée, semblait ne se montrer que pour contempler l'armée des Perses.—[Des courriers expédiés en toute hâte ne tardèrent pas à porter à Constantinople la nouvelle de l'entrée de Chosroès sur le territoire de l'empire.]—Théodosiopolis était la clé de l'Arménie [4]; sa situation avantageuse et ses fortifications la mettaient en état de tenir en bride tout le pays. Chosroès comptait bien s'en rendre maître en peu de temps, et en faire sa place d'armes pour achever la réduction de l'Arménie et de l'Ibérie. Dans la joie que lui inspirait cette flatteuse idée, il fit venir Théodore, et, lui montrant Théodosiopolis : *laquelle des deux*, lui dit-il, *juges-tu plus difficile à prendre*,

peut-être le canton que les Arméniens appellent *Vanand*, et qui était situé en effet sur les frontières de l'Arménie romaine. J'en ai parlé fort souvent, voyez t. 3, p. 283, not. 1, liv. XVII, § 7 et ailleurs.— S.-M.

[1] Ἐσϐάλλει τε εἰς τὴν Ῥωμαίων Ἀρμενίαν κατὰ Θεοδοσιούπολιν. Menand. *exc. leg.* p. 159.— S.-M.

[2] Ἐς τὸ Ἀραϐισσῶν ἐπικεκλημένον χωρίον, ἀμφὶ τὸ μεσημϐρινὸν κλίμα τοῦ ἄστεος. Menand. *exc. leg.* p. 159. La traduction latine porte par erreur *Abarisson*.— S.-M.

[3] Πρὸς ἄρκτον περὶ τὸ κλίμα τὸ καλούμενον Συναγόμενον. Menand. *exc. leg.* p. 159. Le traducteur latin a rendu les mots πρὸς ἄρκτον, par ceux-ci *ad Arctum!!*— S.-M.

[4] Voyez ce que j'ai dit de la situation et de la fondation de cette ville, qui est la même que l'Arzroum des modernes. Voyez t. 5, p. 445-449, liv. XXX, § 13.— S-M.

de cette forteresse ou de Dara ? Il voulait lui faire entendre que, s'il avait pris Dara, place beaucoup plus forte, il viendrait aisément à bout de forcer Théodosiopolis. *Prince*, lui répondit le député, *la plus imprenable sera celle dont Dieu aura voulu prendre la défense.* La sagesse de cette réponse fut confirmée par l'évènement. Après plusieurs attaques inutiles, le roi fut obligé de renoncer à son entreprise. La ville pouvait faire une longue résistance ; et l'armée commandée par Justinien était en marche. Chosroès renvoya Théodore à Constantinople avec une lettre adressée à Tibère; il lui mandait *qu'il ne désirait que la paix générale, et que si Théodore était arrivé avant qu'il se mît en campagne, il ne serait pas sorti de ses états; mais qu'ayant fait marcher son armée, il ne pouvait reculer sans honte; que, dès qu'il serait retourné en Perse, il enverrait des plénipotentiaires sur la frontière pour conférer avec ceux que Tibère aurait choisis.* Comme Théodore le suppliait de s'abstenir de toute hostilité en attendant la réponse de Tibère, il promit de se tenir en repos pendant quarante jours, et leva le siége de Théodosiopolis.

XII. Bataille de Mélitène. Eustathius, in vit. Sti Eutychii. Evag. l. 5, c. 14, 15. Abb. Biclar. Niceph. Call. l. 18, c. 2. Simocat. l. 3.

Il lui eût été difficile de tenir parole. Justinien, à la tête d'une armée nombreuse, était près d'entrer en Cappadoce. A cette nouvelle, Chosroès résolut d'aller au-devant de lui, espérant le rencontrer avant qu'il fût arrivé à Césarée [1], vers laquelle il dirigea sa marche après avoir passé l'Euphrate. Comme il approchait de Sébaste dans le Pont, tous les habitants

[1] Le roi de Perse avait, selon Évagrius, l. 5, c. 14, une si ferme espérance de vaincre les Romains, qu'il avait refusé de recevoir un nouvel ambassadeur que l'empereur lui envoyait, et qu'il lui avait donné ordre

des villes et des campagnes voisines se réfugièrent dans Amasée, comme dans la plus forte place du pays[1]. Eutychius patriarche de Constantinople, alors exilé dans cette ville, donna en cette occasion des marques d'une charité inépuisable. Une extrême famine désolait toute la province; il se dépouilla généreusement de tous ses biens pour nourrir cette multitude de fugitifs, tant que les Perses demeurèrent en-deçà de l'Euphrate. Justinien faisait plus de diligence que n'avait pensé Chosroès; il avait déja passé Césarée; et le roi de Perse descendit dans les plaines de la petite Arménie, vers Mélitène[2], pour lui livrer bataille[3]. Il rangea son armée sur beaucoup de hauteurs, pour lui donner plus de force dans le choc. Les Romains, au contraire, présentaient un front très-étendu; ce qui, vu leur grand nombre, n'empêchait pas que leurs rangs ne fussent serrés et leurs files profondes. Les deux nations se redoutaient mutuellement : la présence de Chosroès, fameux par tant d'exploits, intimidait les Romains; et pour ranimer leur courage, Justinien eut

e. 11, 13, 14, 15. Theoph. p. 212. Cedren. t. 1, p. 393. Hist. misc. l. 17, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 112 et 113.

de venir le joindre à Césarée, dont il comptait faire la conquête.—S.-M.

[1] Les historiens qui nous restent ne nous expliquent pas la cause des succès du roi de Perse; ils ne nous instruisent pas non plus des revers que les Romains avaient dû éprouver. On voit seulement par une courte indication de Théophylacte Simocatta, l. 3, c. 13, qu'une partie de l'armée romaine avait été obligée de battre en retraite devant l'armée persane, depuis Amid sur le Tigre jusque dans la Cappadoce.—S-M.

[2] Mélitène, grande ville de la petite Arménie, à l'occident et à une petite distance de l'Euphrate. On l'appelle actuellement *Malathiah*. — S.-M.

[3] La chronique de Biclar place le lieu de la bataille entre Dara et Nisibe, *in campos, qui inter Daras et Nezinios* (sic) *ponuntur*. Il compte parmi les auxiliaires des Romains une nation barbare dont le nom est une énigme pour moi. *Habens secum gentes fortissimas, quæ barbaro sermone Hermem nuncupantur*. Il n'est pas étonnant qu'un historien qui vivait si loin du théâtre de la guerre, dans la Lusitanie, et qui ne pouvait être informé des événements que par les bruits publics, n'ait pas été mieux instruit.—S.-M.

besoin de cette éloquence guerrière[1], dont les anciens généraux savaient faire usage avec tant de succès. Les Perses, de leur côté, ne pouvaient voir sans terreur cette épaisse forêt de lances et de casques, dont les vastes plaines de l'Arménie paraissaient hérissées aussi loin que leur vue pouvait s'étendre. C'était le plus grand effort que l'empire eût fait depuis plusieurs siècles. Tibère avait épuisé de soldats tous les pays de son obéissance; il avait attiré sous ses drapeaux, des bords du Rhin, du Danube, du Pont-Euxin, et du nord de la mer Caspienne, un nombre infini de ces aventuriers barbares[2] qui n'avaient de ressource que dans le pillage et la guerre. Cent cinquante mille hommes, tant cavalerie qu'infanterie, s'avançaient en bon ordre; et le son de tant de clairons et de trompettes, les cris divers de tant de nations, mêlés au hennissement des chevaux, jetaient l'effroi dans tous les cœurs. Chosroès lui-même sentit la peur pour la première fois, et différant de faire sonner la charge[3], il amusait les Romains par des défis et des combats singuliers. Dans cet état d'incertitude, où semblaient

[1] Théophylacte Simocatta, l. 3, c. 13 et 14, prête au général romain un discours ampoulé, plus digne d'un rhéteur tel que Théophylacte, que d'un habile général instruit du langage qu'il convient de tenir à des soldats. — S.-M.

[2] Évagrius, l. 5, c. 14, parle en termes fort poétiques des nations qui combattaient sous les drapeaux de l'empereur. C'étaient, selon lui, des soldats fournis par les nations qui habitaient au-delà des Alpes, ἐκ τῶν ὑπὲρ τὰς Ἄλπεις ἐθνῶν, sur les rives du Rhin, τὰ ἀμφὶ τὸν Ῥῆνον ἀριστίνδην, d'autres venaient des pays situés en-deçà des Alpes, τά τε ἐντὸς τῶν Ἄλπεων. Il y avait aussi des Massagètes et d'autres Scythes, des Pannoniens, τὰ περὶ Παννονίαν, des Mysiens, des Illyriens et des Isauriens. Cette manière ambitieuse de s'exprimer nous empêche de connaître en réalité les nations qui servirent dans cette guerre sous les drapeaux des Romains. — S.-M.

[3] Ἀνῴμωξε μόχιον πρὸς τὸ ἄνελπι καὶ ἀδόκητον· καὶ μάχης οὐκ ἤθελεν ἄρχειν. Evagr. l. 5, c. 14. — S.-M.

flotter les deux armées, Curs, Scythe de nation[1], renommé pour sa valeur, à qui Justinien avait confié le commandement de l'aile droite, s'élance à la tête de ses escadrons; il renverse tout ce qu'il rencontre; et ayant détruit l'aile gauche des Perses, il pénètre jusqu'à la queue de leur armée; il s'empare de la tente du roi et de tous les équipages, à la vue même de Chosroès, que le reste de l'armée romaine tenait tellement en échec, qu'il n'osait détacher aucune partie de la sienne. Enfin Curs, suivi de ses troupes victorieuses, chassant devant lui les bêtes de somme chargées d'argent et de dépouilles, avec le char et l'autel où brûlait le feu sacré, objet de l'adoration des Perses[2], vint sur le soir rejoindre son général, remportant tout l'honneur de cette journée[3]. La nuit étant venue, comme les deux armées se séparaient, Chosroès, à la lueur d'un grand nombre de torches et de flambeaux, tomba sur un corps avancé de troupes romaines, le tailla en pièces, et gagna Mélitène qu'il trouva abandonnée[4]. Il y mit le feu et se disposait à repasser l'Euphrate, lorsqu'il fut averti que les Romains marchaient et qu'ils étaient près de l'atteindre. Aussitôt, saisi d'épouvante, il monte sur un éléphant, passe le fleuve et laisse derrière lui toute son armée, dont la plus grande partie fut engloutie dans les eaux. Ce prince

[1] C'est celui qui l'année précédente avait commandé l'armée romaine en Arménie. Voyez ci-dev. § 10, p. 130. — S.-M.

[2] Τὸ Χοσρόου σεβαστὸν πῦρ, ὃ Θεὸς καθειστήκει. Evagr. l. 5, c. 14. Les Perses étaient dans l'usage de porter à la guerre le feu sacré lorsque le roi commandait en personne. L'antiquité en fournit plusieurs exemples. Voyez Brisson, *de regio Persarum principatu*, l. 1, § 120. — S.-M.

[3] Il fit, dit Évagrius, l. 5, c. 14, le tour de l'armée persane avec des chants de triomphe, παιανίζων. — S.-M.

[4] Ἀφυλάκτῳ καὶ ἐρήμῃ πολιτῶν καθεστώσῃ. Evagr. l. 5, c. 14. — S.-M.

fier, couvert de honte, — [fit sa retraite en traversant l'Arzanène, et] se retira au fond de ses états; et voulant épargner à ses successeurs l'affront qu'il venait d'essuyer lui-même, il fit une loi aussi honteuse que sa défaite, dont elle éternisait la mémoire : elle défendait aux rois de Perse de jamais marcher en personne à la tête de leurs armées, quand il s'agirait de combattre les Romains[1].

XIII. Ravage de la Perse.

Constantinople attendait avec inquiétude des nouvelles de la bataille, lorsqu'on y vit arriver les témoins les plus assurés de la victoire. C'étaient vingt-quatre éléphants chargés du trésor de Chosroès et des dépouilles les plus précieuses enlevées aux Perses. Ce fut pour toute la ville un magnifique spectacle, et un beau sujet de triomphe pour l'empereur, à qui Justinien envoyait ces glorieux présents. Ce général, profitant de la terreur que la défaite avait répandue, passa l'Euphrate et le Tigre, et pénétra dans l'intérieur de la Perse[2] sans trouver de résistance. Tout fuyait devant lui; et la consternation avait tellement glacé tous les cœurs, que les Romains, portant de toutes parts le fer et le feu, s'avancèrent jusqu'aux bords de la mer d'Hyrcanie[3]. Ils s'emparèrent des vaisseaux qu'ils y trouvèrent, coururent toute la côte méridionale, pillèrent et brûlèrent les villes maritimes, et passèrent l'hiver entier[4] dans le cœur de ce royaume opulent, dont

[1] Μηκέτι βασιλέα Περσῶν κατὰ Ῥωμαίων στρατηγεῖν. Evagr. l. 5, c. 15. Ce fait n'est garanti que par les témoignages d'Évagrius et de Théophylacte Simocatta. Ils ne sont pas des autorités suffisantes pour établir la réalité d'une chose qui n'est nullement vraisemblable. — S.-M.

[2] Πρὸς τὰ ἐνδόμυχα τῆς Βαβυλωνίας ἐχώρησε. Theoph. Simoc. l. 3, c. 15.—S.-M.

[3] Τῆς τοίνυν Ὑρκανικῆς θαλάττης ἐπιβάται γενόμενοι. Theoph. Simoc. l. 3, c. 15. —S.-M.

[4] Ὅλην τὴν χειμάδιον ὥραν διήγαγε. Evagr. l. 5, c. 14.— S.-M.

les armées romaines n'avaient jamais impunément insulté la frontière. Ils ne revinrent sur les terres de l'empire qu'au solstice d'été de l'année suivante, et ramenèrent avec eux une si grande multitude de prisonniers, qu'un Perse n'était vendu qu'une pièce d'or de la valeur de treize à quatorze francs de notre monnaie [1]. Tant de disgraces détachèrent de Chosroès la plus puissante tribu des Sarrasins. Le prince de Hira, nommé Mondar ou Alamondare [2], comme ses prédécesseurs, vint offrir ses services à Tibère [3], qui le renvoya chargé de présents.

An 577.

XIV. Conférences pour la paix.

Menaud. exc. leg. p. 119 et seqq. Simoc. l. 3, c. 15. Suid. voce Ταγχοσδρώ.

Les Perses eux-mêmes n'étaient pas mieux disposés à l'égard de leur roi. Chosroès n'était plus à leurs yeux qu'un vieillard imbécile, incapable de les défendre; tout retentissait de murmures; on osait même l'insulter ouvertement; et ce puissant monarque, respecté de tout l'Orient, redouté de l'empire depuis tant d'années, était devenu dans ses derniers jours l'objet du mépris de ses propres sujets. Ce fut dans la crainte de quelque soulèvement [4], qu'il se détermina enfin à se mettre en sûreté du côté des Romains par une paix générale. —[Pendant que les généraux de l'empereur

[1] Il est fâcheux que presque tous les événements de cette campagne intéressante ne soient connus que par le verbeux et trop poétique historien Théophylacte Simocatta, qui se contente de les indiquer en termes aussi obscurs qu'emphatiques. Il est fort à regretter que l'on ne possède pas un meilleur historien de cette époque. — S.-M.

[2] La chronique de Biclar l'appelle *Aramundarus*. Il s'agit du roi de Hirah, Mondar, dont il a déja été question, t. 9, p. 441, not. 3, liv. XLIX, § 61 et ailleurs. C'est Mondar IV, fils de Mondar III, que Eichhorn a mal placé dans la liste qu'il a dressée des rois de Hirah, en mettant son règne entre les années 583 et 589. Voyez le recueil allemand publié à Vienne et intitulé *Mines de l'Orient*, t. 3, p. 36. — S.-M.

[3] Il vint à Constantinople, selon la chronique de Biclar, avec sa famille, *cum stemmate suo*. — S.-M.

[4] Ὁ τοῦ Περσικοῦ βασιλεὺς τὰς στάσεις τοῦ ὁπλιτικοῦ δεδιὼς, διενοήθη ἐς λόγους περὶ τῆς εἰρήνης κοινολογήσασθαι Τιβερίῳ τῷ Καίσαρι. Theoph. Simoc. l. 3, c. 15. — S.-M.

ravageaient la Persarménie [1], le roi expédia Nadoès pour entamer des négociations [2]. Il était chargé de répondre aux propositions faites par Théodore, fils de Bacchus [3], et il annonçait qu'il était disposé à envoyer sur la frontière des plénipotentiaires [4] chargés d'arranger tous les différends qui existaient entre les deux empires, et qu'il engageait les Romains à en faire autant de leur côté. Il désirait surtout que l'on reconnût quels étaient ceux qui les premiers avaient rompu la paix de cinquante ans conclue sous Justinien. Cette] ouverture [fut accueillie par] Tibère, qui [cependant] pour ne pas marquer trop d'empressement, répondit avec gaieté : *Qu'il se ferait honneur de suivre l'exemple du roi de Perse, plus sage sans doute, comme plus âgé que lui; et qu'il était également disposé à accepter la paix ou la guerre.* — [L'empereur congédia Nadoès avec cette réponse, et bientôt après] les deux princes envoyèrent des plénipotentiaires sur la frontière des deux états. — [Tibère désigna pour cet objet Théodore, fils de Pierre, qui avait été un des chefs de la garde impériale [5], et qui était alors intendant du trésor de l'empereur [6]. Il lui adjoignit Jean et Pierre,

[1] Τὴν Περσῶν Ἀρμενίαν. Menand. *exc. leg.* p. 119. — S.-M.

[2] Ναδώης. Il était, dit Ménandre, *exc. leg.* p. 119, chargé d'*une petite légation*, selon l'expression usitée chez les Perses, τὴν λεγομένην σμικρὰν χειροτονηθεὶς πρεσβείαν. Voyez ci-dev. § 10, p. 131, not. 4. Ce rang me paraît répondre à celui de *chargé d'affaires* parmi nous. — S.-M.

[3] Voyez ci-dev. § 10 et 11, p. 131 et 134. — S.-M.

[4] Στεῖλαι τοὺς ἄρχοντας κατὰ δὴ τὰ ὅρια τῆς ἕω. Menand. *exc. leg.* p. 119. — S.-M.

[5] Ὃς τῶν ἐν τῇ αὐλῇ καταλόγων πρὸ τούτου γενόμενος ἡγεμών. Menand. *exc. leg.* p. 120. — S.-M.

[6] Τηνικαῦτα τῶν βασιλεῖ ἀνειμένων προειστήκει θησαυρῶν. Menand. *exc. leg.* p. 120. Ce titre revenait à celui de *Comes Largitionum* en latin, c'est ce que dit au reste Ménandre, *loc. laud.* Οἵ γε ἀπὸ τῆς δαψιλείας τῇ Ῥωμαίων προσαγορεύονται φωνῇ. — S.-M.

tous deux décorés de la dignité consulaire[1], et Zacharie, l'un des médecins de la cour[2], déja employé dans ces négociations[3]. Ils se rendirent à Constantine dans la Mésopotamie[4], ou ils attendirent Mébodès Sannachoérygan[5], chargé des pleins pouvoirs de Chosroès[6], et qui était alors dans les environs de Nisibe ou de Dara[7].]—Entre les prisonniers romains détenus en Perse, était un secrétaire de l'empereur, nommé Astérius[8] : on intercepta une de ses lettres, par laquelle il exhortait Tibère à ne point faire de paix, et à tirer avantage de la faiblesse où se trouvait Chosroès, pour entamer ses états; il fut mis à mort. —

[1] Ἄμφω τῇ τῶν ὑπάτων τετιμημένοι ἀξίᾳ. Menand. *exc. leg.* p. 120. Ils étaient patriciens et tenaient le premier rang parmi les sénateurs, selon Théophylacte Simocatta, l. 3, c. 15. Ἐν τῇ κορυφαίᾳ τῆς συγκλήτου βουλῆς τελοῦντας ἀξίᾳ, πατρικίοι δ' ἄρα ὄντες ἐτύγχανον. — S.-M.

[2] Ἐν τοῖς βασιλείοις καταταττόμενος ἰατροῖς. Men. *exc. leg.* p. 120. — S.-M.

[3] Voyez ci-dev. § 9, p. 129. — S.-M.

[4] Ἐς Κωνσταντίναν πόλιν τῆς μεταξὺ τῶν ποταμῶν. Menand. *exc. leg.* p. 120. Cette ville était nommée *Tela* par les Syriens, parce qu'elle était située sur une colline. *Tela* en leur langue et *tell* en arabe signifient *colline*. Cette ville fut ensuite appelée *Maximianopolis*, depuis on la nomma *Constantina* ou *Constantia*. Elle faisait partie de l'Osrhoène; elle a été nommée par les modernes *Telkouran*. Voyez t. 7, p. 346, not. 6 et 7 et p. 347, not. 1, liv. XXXVIII, § 74. — S.-M.

[5] Μεβώδην τὸν Σανναχοερύγαν. Il a déja été question de ce personnage, ci-dev. § 9, p. 130, not. 1. Il parait que le nom de *Sannachoerygan* est le titre persan de la dignité dont il était revêtu. Il le joignait à son nom propre selon l'usage persan. Ce titre se trouve sous la forme *Sarnachorgan*, dans Théophylacte Simocatta, l. 3, c. 15, qui dit : Ὁ δὲ τοῦ βαρβαρικοῦ Σαρναχοργάνης στρατίαρχος; il parait que cette dignité était d'un haut rang, car cet historien dit que Méhodès était un des hommes les plus illustres de la Perse. Ἄνδρα τῇ Περσικῇ πολιτείᾳ διὰ τὴν ἀξίαν ἀπόβλεπτον. Ceci est mieux prouvé encore par d'autres passages de Ménandre, *exc. leg.* p. 166, dans lesquels il est dit qu'il était président du conseil de Chosroès et maître de toutes les affaires. Τοῦτον δὴ οὖν τὸν Μεβώδη, βουλευμάτων τε ἡγούμενον, καὶ τοῦ παντὸς ἔχοντα κῦρος. — S.-M.

[6] Τὸ κῦρος τῶν περὶ τὴν εἰρήνην ἐπέθηκε Χοσρόης. Menand. *exc. leg.* p. 120. — S.-M.

[7] Ἐς τὰ περὶ Νίσιβιν καὶ τὸ Δάρας. Menand. *exc. leg.* p. 120. — S.-M.

[8] Εἷς τῶν βασιλείων διαιτητῶν, οὓς δὴ ἀντιγραφέας ἀποκαλέσοις. Men. *exc. leg.* p. 120. — S.-M.

[Lorsque les ambassadeurs des deux puissances furent arrivés sur la frontière, Mébodès éleva des difficultés sur le lieu à choisir pour en faire le siége de leurs conférences; les Romains voulaient que ce fût dans les environs de Dara[1]. On s'entendit à la fin, et on choisit pour cet objet un lieu nommé Athraélon[2]. On y appela les notables des cantons situés sur la frontière des deux états[3].] — Les conférences commencèrent par l'examen de cette question, *lequel des deux princes avait rompu le traité de paix, en prenant les armes le premier*. Après bien des contestations inutiles et interminables sur cet article, on convint de part et d'autre qu'on ne parlerait plus du passé, et qu'on songerait seulement à prendre des mesures pour établir à l'avenir une paix solide. Les députés mirent en œuvre tout le jeu de la politique des négociations; propositions captieuses, dissimulation, équivoques pour se surprendre les uns les autres. — [Mébodès prétendait que les Romains devaient payer aux Perses un tribut annuel de trente mille pièces d'or, et qu'ils devaient livrer tous les auteurs de la révolte de la Persarménie et de l'Ibérie[4], pour que le roi les punît, comme ils le méritaient. Les ambassadeurs répondaient qu'une paix achetée à de telles conditions ne pouvait être durable. Ils invoquaient les serments de l'empereur, qui avait promis de ne jamais livrer aux Perses les Ibériens et les Persarméniens, qui avaient imploré l'assistance des Romains.] — Enfin ils convinrent que

[1] Ἐπὶ τὸ Δάρας χωρίον. Menand. *exc. leg.* p.120.—S.-M.

[2] Ἐν τῷ λεγομένῳ Ἀθραήλων. Men. *exc. leg.* p. 120.—S.-M.

[3] Οἱ ἐπιχώριοι ἄρχοντες πολιτείας ἀμφοτέρας. Menand. *exc. leg.* p.120. —S.-M.

[4] Ὅσοι γε αἴτιοι τῆς ἀποστασίας, ἀποδοθῆναι βασιλεῖ τῶν Περσῶν. Menand. *exc. leg.* p. 121.—S.-M.

les Romains rendraient aux Perses l'Ibérie et la Persarménie, et que Chosroès remettrait aux Romains la ville de Dara. —[L'amour-propre des deux souverains était satisfait par cette concession mutuelle.]—S.-M.

XV. Elles sont rompues.

Il ne s'agissait plus que de décider laquelle des deux nations commencerait la première à faire la restitution réciproque, et l'on disputait vivement sur ce point, lorsqu'une bataille, donnée en Arménie, changea la face des affaires. Tamchosroès [1], le plus grand guerrier de la Perse, était venu à bout de lever une nouvelle armée [2]. Au lieu de traîner à sa suite une multitude d'éléphants, de chariots, de paysans mal armés, et tout l'attirail embarrassant du faste et de la magnificence persane, il avait choisi les soldats les plus vaillants et les plus expérimentés; il les avait pourvus de bonnes armes; et à la tête de cette troupe pleine de vigueur [3], il était allé attaquer Justinien en Arménie, où par une victoire éclatante, il avait pris la revanche de la défaite de Chosroès. Cet heureux événement releva le courage du roi de Perse, et fit hausser le ton de ses plénipotentiaires. Le roi [qui menaçait de rompre la trève et de fondre sur l'Orient avec toutes ses forces] leur manda qu'il ne consentirait jamais à rendre Dara; et quoique Mébodès, chef des députés de Perse, fit entendre secrètement à Zacharie, que le roi se relâcherait sur ce point pour une somme d'argent, les Romains rebutés de tant de délais, de tant de chi-

[1] Ταμχοσρώ. Voyez ci-dev. § 9, p. 130, not. 3.—S.-M.

[2] Théophylacte Simocatta, l. 3, c. 15, par une affectation de style qui lui est très-familière, donne à l'armée persane le nom d'armée babylonienne, τῆς Βαβυλωνίας δύναμις. — S.-M.

[3] Ces détails sont tirés d'un fragment de l'historien Ménandre, conservé dans le lexique de Suidas, *sub voc.* Ταγχοσδρώ. —S.-M.

canes, de variations, rompirent les conférences et s'en retournèrent à Constantinople[1].

XVI. Rétablissement d'Eutychius sur le siége de Constantinople.

Eustach. in vit. Eutychii. Evag. l. 5, c. 16. Theoph. p. 209, 210.

Eutychius était alors rétabli sur le siége de cette ville. Justin l'avait laissé dans son exil jusqu'à la mort de Jean le Scholastique. Tout le peuple demanda son retour, et le reçut comme en triomphe avec les plus vives démonstrations de joie. Jean moins célèbre que lui par la sainteté, le fut davantage par la science du droit ecclésiastique. Il fit une nouvelle collection de canons. Au lieu de ranger de suite les décrets de chaque concile, il réduisit sous un même titre ceux des divers conciles, qui appartenaient à la même matière, et disposa ainsi presque tous les canons sous cinquante titres. Il composa aussi le Nomocanon, dans lequel il compare les lois de l'Église avec celles des empereurs, et surtout avec les Novelles de Justinien : preuve évidente de l'erreur de ceux qui ont attribué cet ouvrage à Théodoret.

An 578.

XVII. Maurice envoyé en Orient.

Evag. l. 5, c. 19. Menand. exc. leg. p. 124, 125, 126. Simocat. l. 3, c. 15, 16.

L'année s'était passée en négociations inutiles, et la guerre allait se rallumer avec plus de vigueur. Tibère mécontent de Justinien, qui venait de perdre par sa défaite tout le fruit des succès précédents, le rappela, et choisit pour le remplacer Maurice, commandant de la garde impériale[2]. Maurice était né à Arabissus, en Cappadoce[3], d'une famille originaire de

[1] Les détails de celte négociation, ou plutôt le récit des tergiversations avec les discours évasifs des envoyés des deux puissances, se trouvent rapportés fort au long dans Ménandre, *exc. leg.* p. 122-124. — S.-M.

[2] Ὁ τῶν σωματοφυλάκων τοῦ βασιλέως ἡγούμενος. Theoph. Simoc. l. 3, c. 15. — S.-M.

[3] Les auteurs arméniens prétendent qu'il était arménien de naissance; ils ajoutent qu'il était né à Oschakan, bourg du canton d'Arakadzodn, dans la province d'Ararat, ce qui ne me paraît nullement probable, et qui ne peut balancer l'autorité d'Évagrius, l. 5, c. 19, qui le fait cappadocien. — S.-M.

Rome[1]. Élevé dans les emplois du palais, il n'avait pas encore fait la guerre; mais son génie étendu, sage, solide, également capable de grandes vues et de détails, de se déterminer par lui-même et de prendre conseil, le faisait regarder comme un homme d'un mérite universel. Réglé dans ses mœurs, il ne donnait rien au plaisir; et les progrès de sa fortune, uniquement due à sa vertu, n'avaient rien diminué de la première austérité de sa vie. Sa conduite dès sa première campagne justifia le choix de Tibère. Dans les siècles où la discipline romaine était en vigueur, jamais les Romains ne campaient sans se retrancher : le premier ouvrage du soldat, lorsqu'il était arrivé au lieu du campement, était de creuser un fossé et de planter la palissade. Le relâchement et la paresse avaient aboli cet usage. Maurice le rétablit, et jamais il ne campa sans cette précaution, qui mettait l'armée à couvert des surprises, et qui épargnait le nombre des gardes avancées, toujours moins sûres que de bons retranchements.

Abb. Biclar. Suid. vocib. Μαυρίκιος et Ἀπετάφρευον.

XVIII. Première campagne de Maurice.

La trève de trois ans, conclue pour l'Orient entre Chosroès et Tibère, n'était pas encore expirée; et les Romains, fidèles à la convention, ne formaient point d'entreprises hors de l'Arménie. Mais le roi de Perse, moins scrupuleux sur l'observation des traités, donna ordre à ses généraux de ne faire aucune distinction entre les provinces, et de ne rien épargner du domaine de l'empire. Maurice n'avait pas encore rassemblé ses troupes, lorsque les Perses [commencèrent les hostilités en] s'emparant de la forteresse de [Thaunare[2]],

[1] Ἕλκοντα μὲν γένος καὶ τοὔνομα ἐκ τῆς πρεσβυτέρας Ῥώμης. Evagr. l. 5, c. 19.—S.-M.

[2] J'ai ôté le nom de *Thomane* que

qu'ils trouvèrent dépourvue de garnison, — [et ils revinrent dans leurs cantonnements. On ignore si cette infraction à la trève était du fait de Tamchosroès[1], qui commandait dans ces quartiers, ou s'il avait agi par l'ordre du roi. Il est certain au moins que Mébodès pressait Chosroès de ne pas attendre la fin de la suspension d'armes, et de ne pas respecter plus longtemps les provinces de l'Orient, qui depuis plusieurs années étaient exemptes de la guerre. Chosroès céda à ces conseils, et aussitôt Mébodès[2] et Sapor, fils de Mihran[3], eurent ordre d'attaquer les provinces orientales de l'empire[4]; ils se portèrent sans tarder vers la

Lebeau a mis dans son texte, je ne sais pour quelle raison, et j'y ai substitué celui de *Thaunare* selon le texte formel de Ménandre, *exc. leg.* p. 125, τὸ λεγόμενον Θαυνάριος φρούριον. Le nom de cette forteresse n'est mentionné par aucun autre historien, et il est impossible d'indiquer sa situation. On voit seulement qu'elle devait être, ou sur les frontières de la Persarménie, ou dans l'Arménie romaine. Je pense que Lebeau a cru qu'il y avait faute dans le texte de Ménandre, et qu'il s'agissait ici d'un lieu mentionné par Agathias, l. 4, p. 140, et appelé non pas *Thomane* mais *Thamane*, ou plutôt *le bourg des Thamaniens*, κώμην Θαμανῶν; il était situé près des montagnes des Curdes, ἐν τῷ ἀμφὶ τὰ Καρδούχια ὄρη. Agathias mentionne aussi ce lieu en parlant de la première expédition de Maurice dans l'Orient, lorsqu'il combattit les armées de Chosroès dans l'Arzanène. Voyez ce que j'en ai dit dans mes *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, t. 1, p. 263 et 264. — S.-M.

[1] Le passage de Ménandre, *exc. leg.* p. 125, où il est question de ce général, est horriblement mutilé, et il n'a pas été entendu par le traducteur latin de cet historien. — S.-M.

[2] Théophylacte Simocatta, l. 3, c. 15, le désigne par son titre, *Sarnachorganès*, ὁ τοῦ βαρβαρικοῦ Σαρναχοργάνης στρατίαρχος. Voyez ci-dev. § 14, p. 143, not. 5. — S.-M.

[3] Μεβώδην καὶ Σαπώην τὸν Μαιράνου. Menand. *exc. leg.* p. 125. J'ai parlé de Mébodès, ci-dev. § 9, p. 130, not. 1, et ailleurs. Sapor ou plutôt *Schahpouhr*, fils de *Maïran* ou plutôt *Mihran*, n'est pas connu d'ailleurs; il était probablement fils du général Mihran, qui avait commandé les armées du roi dans l'Arménie et en Arabie. Voyez ci-dev. l. L, § 34, p. 78, not. 3. Il était comme lui de la célèbre famille Mihranienne. Voyez t. 7, p. 295, not. 3 et p. 326, not. 2, liv. XXXVIII, § 48 et 64 et ailleurs. Le nom de ce général est donné par Ménandre sous la forme *Sapoès*, Σαπώης, qui se rapproche de la prononciation arménienne, qui est *Schapouh*. — S.-M.

[4] Κατὰ τῆς πρὸς τὴν ἕω τῶν Ῥω-

Mésopotamie], et ravagèrent les environs de Théodosiopolis [1] et de Constantine [2].—[Tamchosroès qui commandait en Arménie [3], informé que les troupes romaines qui lui étaient opposées étaient peu nombreuses, se disposa de son côté à quitter l'Arménie; il passa devant le château de Citharizon [4] occupé par les Romains [5], et se porta au midi vers les gorges qui donnent entrée de l'Arménie, dans les provinces romaines [6], et il vint dévaster les bourgs et les villages des environs] d'Amid [7].—[Il pilla toutes les campagnes de l'Arzanène.]—Tamchosroès apprenant [ensuite] que Maurice approchait avec une armée beaucoup plus forte que la sienne, ne jugea pas à propos de l'attendre : il fit sa retraite au travers de l'Arzanène. Maurice le suivit à grandes journées et l'aurait atteint, s'il n'eût été arrêté par une fièvre ardente que lui causèrent les grandes chaleurs du climat. Dès qu'il fut revenu en santé, il fit le dégât dans l'Arzanène, où il ne trouva point de résistance; il s'empara d'une place forte nommée

μαίων ἐπικρατείας. Menand. *exc. leg.* p. 125. — S.-M.

[1] Il s'agit ici de Théodosiopolis de Mésopotamie dont j'ai déja parlé, t. 3, p. 60, not. 3 et 4, et p. 61, not. 1, liv. XIV, § 5. Cette ville était nommée antérienrement *Resena*. Les modernes l'appellent *Rasaïn*.—S.M.

[2] Voyez ci-dev. §14, p. 143, not. 4 et ailleurs.—S.-M.

[3] Ταμχοσρῶ τῶν μὲν ἐν Ἀρμενίᾳ Περσικῶν ςρατευμάτων τὴν ἡγεμονίαν ἠφίετο. Theoph. Simoc. l. 3, c. 15. —S.-M.

[4] Κιθαρίζων παραμείψας. Theoph. Simoc. l. 3, c. 15. Ménandre parle également de ce château, *exc. leg.* p. 125; mais son texte est si corrompu en cet endroit, qne son traductenr latin n'a pn lui donner un sens raisonnable. Trompé par le mot de κιθαρίζειν ponr Κιθαρίζων, il a cru qn'il s'agissait ici de chants et d'instruments de musique, et il a traduit en conséquence.—S.-M.

[5] Τὸ Ῥωμαίων φρούριον. Theoph. Simoc. l. 3, c. 15. J'ai déja parlé de ce fort, voisin du pays de Daron, et situé sur la frontière de l'Arménie romaine, t. 9, p. 76, not. 2, liv. XLVI, § 54.—S.-M.

[6] Ἀπὸ τῶν Ἀρμενίας ἐμβολῶν. Menand. *exc. leg.* p. 125.—S.-M.

[7] Ἐπιπίπτει χωρίοις τε καὶ κώμαις, πλησίον Ἀμιδῆς. Theoph. Simoc. l. 3, c. 15.—S.-M.

Aphumes[1], ruina plusieurs autres forteresses, et fit un nombre infini de prisonniers, qui furent envoyés à Tibère[2]. On en transporta dix mille dans l'île de Cypre[3], qui manquait d'habitants.

XIX. Attaque de Chlomare.

Il s'arrêta quelque temps devant Chlomare[4] : c'était une place de défense, où commandait un brave et fidèle capitaine perse, nommé Biganès[5], bien résolu de périr plutôt que de se rendre. Cependant lorsqu'il vit mettre les machines en batterie et ouvrir les souterrains, il députa l'évêque pour dire à Maurice, *que sa place était peuplée de chrétiens*[6], *dont il allait causer la perte, s'il s'obstinait aux attaques; que s'il voulait se retirer, il était prêt à lui mettre entre les mains tout ce qu'il y aurait d'or et d'argent dans la ville; que pour lui il ne se rendrait jamais, tant qu'il lui resterait un souffle de vie, que c'était à Maurice à décider s'il préférait la possession d'un monceau de pierres à la conservation de tant de malheureux, qui adoraient le même Dieu que lui.* Maurice reçut l'évêque avec honneur, et après l'avoir long-temps entretenu, pour chercher les moyens de gagner Biganès, il le chargea de lui dire *que s'il ouvrait ses portes aux Romains, il trouverait auprès de l'empereur des emplois plus hono-*

1 Τὸ Ἀφούμων καλούμενον φρούριον. Theoph. Simoc. l. 3, c. 15. La situation de cette place est inconnue. — S.-M.

2 Théophylacte Simocatta, l. 3, c. 15, remarque que le tiers du butin fut donné à Maurice comme récompense militaire. Τὴν τρίτην ἀπόμοιραν Μαυρικίῳ τῷ Ῥωμαίων ϛρατηγῷ, οἱ τοῦ ὁπλιτικοῦ δωρησάμενοι. — S.-M.

3 Ὁ δὲ Καῖσαρ ἀνὰ τὴν Κύπρον τὴν λείαν διέχεεν. Theoph. Simoc. l. 3, c. 15. — S.-M.

4 Τὸ Χλωμάρων. Menand. *exc. leg.* p. 125. — S.-M.

5 Ou plutôt *Binganès*, dans le texte il y a Βιγγάνης. — S.-M.

6 Ménandre remarque, *exc. leg.* p. 125, qu'ils étaient tous des chrétiens de l'Arzanène. Χριϛιανοὶ ἦσαν οἱ τῆς Ἀρξανηνῆς (*leg.* Ἀρζανηνῆς) ἅπαντες. — S.-M.

rables et beaucoup plus de richesses qu'il n'en possédait sous la domination de Chosroès. Mais les offres les plus brillantes n'étaient pas capables d'éblouir une ame généreuse, qui n'envisageait que son devoir. Biganès répondit, qu'*il n'accepterait pas même une couronne, pour manquer de foi à son maître légitime;* et, avec cette réponse, il fit porter à Maurice les vases sacrés et tous les ornements précieux de l'église de Chlomare, le priant de les accepter comme la rançon de la ville. Le général romain rejetant ces présents avec indignation : *Je ne suis pas venu ici*, dit-il, *pour piller les églises*; *mais pour les affranchir de la servitude où elles gémissent sous l'empire d'une nation impie.* Après un entretien secret avec l'évêque, il le congédia. Biganès aussi prudent qu'il était ferme et incorruptible, en conçut du soupçon; il fit arrêter le prélat, et le tint étroitement enfermé tant que dura le siége. Les efforts des Romains furent inutiles : après de vives attaques et des assauts réitérés, ils se virent forcés d'abandonner leur entreprise. Maurice [quitta alors l'Arzanène, pour se porter au midi vers l'Arabie [1]; il] s'avança vers Nisibe, et ravagea tout le pays jusqu'au Tigre. Il fit passer au-delà de ce fleuve un détachement de son armée sous la conduite de Curs [2] et de Romain, qui firent le dégât dans les contrées voisines; il prit la forteresse de Singare [3]; et aux approches de l'hiver il donna des quartiers à ses troupes en Mésopotamie.

[1] Τοῖς τῆς Ἀραβίας χωρίοις ἐνέβαλεν. Theoph. Simoc. l. 3, c. 16. — S.-M.

[2] Il a été question de ce général, ci-dev. § 10, p. 130, not. 6. — S.-M.

[3] Τὸ Σιγγαρῶν φρούριον. Theoph. Simoc. l. 3, c. 16. Cette ville est nommée actuellement *Sindjar*. J'en ai parlé, t. 1, p. 453, not. 1, liv. VI, § 49 et ailleurs. — S.-M.

XX. Tibère empereur.

Evag. l. 5, c. 13, 23. Simocat. l. 3, c. 16. Niceph. Call. l. 17, c. 40, l. 18, c. 1. Chr. Alex. p. 376. Greg. Tur. l. 5, c. 20, 31, l. 6, c. 30. Theoph. p. 205, 211. Cedren. t. 1, p. 391, 392, 393. Manass. p. 71. Zon. l. 14, t. 2, p. 72. Codin. orig. p. 20, 44. Joël. p. 173. Suid. voce Τιβέριος. Paul. Diac. l. 3, c. 11, 12, 15. Pagi ad Bar.

La sage conduite de Tibère relevait en Orient la réputation de l'empire; tandis que sa bonté, son équité, son application aux affaires soulageait les peuples et ramenait le bon ordre dans l'intérieur de l'état; son affabilité le faisait aimer. Il était libéral avec magnificence, persuadé que les bienfaits ne doivent pas seulement se mesurer sur les besoins de celui qui reçoit, mais aussi sur la grandeur de celui qui donne. Loin de ravir d'une main ce qu'il aurait prodigué de l'autre, il détestait comme un tribut homicide, l'or et l'argent qui aurait été trempé des larmes des sujets. Il remit les redevances d'une année entière. Il répara les ravages qu'Adaarmanès avait faits en Syrie, et dédommagea même avec usure les propriétaires des pertes qu'ils avaient essuyées. Il réprima par des lois sévères, les concussions, qu'un abus criminel semblait avoir rendues légitimes; les magistrats se croyant en droit de reprendre sur les peuples les sommes qu'ils avaient déboursées pour acheter leurs charges. Il ne connaissait de bonheur que celui de ses sujets; il voulait qu'ils régnassent avec lui; l'état faisait sa famille, et le nom de père de ses peuples le flattait bien plus que celui de maître. Il trouvait toutes ses ressources pour la guerre dans la noble simplicité de sa table, de son cortége, de ses équipages, et dans le retranchement de tout appareil de luxe, que la vanité insinue à la grandeur comme une décoration nécessaire. Sophie qui s'attendait à partager bientôt avec lui les richesses de l'empire, lui reprochait sans cesse d'épuiser par ses largesses les fonds de l'épargne; il ne lui répondait que par ces paroles de l'Évangile : *Amassez-vous des trésors dans le ciel, où ils ne peuvent être dé-*

truits par la rouille, par les vers, ni enlevés par les voleurs. Cette confiance dans la providence divine fut si abondamment récompensée, que le bruit courut qu'il avait trouvé des trésors immenses; et l'on débita même sur ce point des fables pieuses, adoptées par le peuple superstitieux, et recueillies par des historiens crédules. Tel était depuis quatre ans le gouvernement de Tibère, lorsque Justin, consumé par ses maladies continuelles, se sentant près de sa fin, déclara Tibère empereur le 26 septembre, en présence du sénat et du clergé de Constantinople assemblés dans le palais. Le patriarche Eutychius lui ceignit le diadême au milieu des acclamations; et le nouvel Auguste fit distribuer au peuple de grandes sommes d'argent selon l'usage. Le 5 octobre suivant, Justin mourut après un règne de douze ans dix mois et vingt-un jours, sans avoir rendu d'autre service à l'empire, que d'avoir choisi un empereur plus digne que lui de régner. Son corps fut porté au mausolée de Justinien, où il fut mis dans un tombeau de marbre de Proconnèse. Sa femme fut dans la suite inhumée auprès de lui. Il ne laissait d'enfants qu'Arabia, veuve de Baduarius. Avant que de monter sur le trône, il avait eu un fils nommé Justus, qui était mort au berceau.

XXI. Anastasie impératrice.

Après les funérailles de Justin, Tibère se rendit au Cirque, où le peuple l'attendait, selon la coutume: telle était alors la prise de possession de la dignité impériale. Dès qu'il parut, ceint du diadême, revêtu de la pourpre, et assis sur le trône, toute l'assemblée s'écria : *Vive l'empereur et l'impératrice; montrez-nous l'impératrice.* Tibère était marié secrètement, et il devait la couronne au soin qu'il avait pris de cacher

cet engagement. Sophie dont il était aimé avait moins songé à servir l'empire en lui procurant un maître digne de commander, qu'à se maintenir elle-même sur le trône, en y plaçant celui qu'elle se destinait pour second mari. Sa surprise fut extrême, lorsqu'elle vit arriver au Cirque l'épouse du nouvel empereur, nommée Anastasie, accompagnée de deux jeunes princesses, qu'elle avait déja de son mariage. Tibère embrassa tendrement sa femme; il lui mit la couronne sur la tête, et fit jeter de l'argent au peuple.

XXII. Conspiration de Sophie contre Tibère.

Toute l'assemblée fut attendrie de cette entrevue, à l'exception de Sophie. Qu'on se figure l'étonnement, la confusion, le désespoir d'une femme hautaine, qui se voit dupe de sa confiance, et qui croyant travailler pour elle-même, n'a rien fait que pour l'élévation d'une rivale inconnue. En vain Tibère s'efforça de la consoler, en la comblant d'honneurs : il lui fit construire un palais sur le port de Julien, dans le plus bel endroit de la ville; il y ajouta des bains magnifiques; il lui conserva tout l'appareil de la majesté impériale; il lui rendit et lui fit rendre les mêmes respects que si elle eût été sa mère. Mais tout cet éclat, toutes ces déférences ne pouvaient dédommager cette ambitieuse princesse de la perte d'une couronne. Les attentions de Tibère lui semblaient être autant d'outrages et ne faisaient qu'aigrir son ressentiment : elle rougissait de rien devoir à un homme qui lui devait tout. Enfin résolue d'abattre celui qu'elle se repentait d'avoir élevé, elle prit le temps que l'empereur partait pour une maison de campagne, où il devait, selon la coutume, passer le temps des vendanges. La fortune de Tibère lui avait attiré des envieux; Sophie ménagea ces ja-

lousies et ces haines secrètes, et forma un parti pour placer Justinien sur le trône. Le complot allait éclater, lorsque Tibère en fut averti. Il revient sur-le-champ à Constantinople, et son premier soin est d'aller à l'église, remercier Dieu de cette importante découverte, et réclamer sa protection contre d'injustes ennemis. Ensuite il mande au palais, le patriarche et les grands, qu'il instruit de la conjuration. Ce prince rempli de clémence, était bien aise de donner aux coupables le temps de se sauver : ils n'étaient plus à craindre, depuis qu'ils étaient découverts. Il leur permet donc de prendre la fuite; mais il fait arrêter Sophie, et s'empare de ses trésors, ne lui laissant que le nécessaire. Ses anciens domestiques ont défense d'approcher d'elle : Tibère lui en donne d'autres dont il est sûr. Sous un autre prince, Justinien n'eût pas évité la mort; plein de confiance dans la bonté de Tibère, il vient au palais, se prosterne fondant en larmes devant l'empereur, sans pouvoir prononcer une parole; et fait apporter à ses pieds tout ce qu'il a d'or et d'argent, se condamnant lui-même à perdre toutes ses richesses. Tibère, aussi attendri que Justinien était affligé, le relève, lui reproche avec douceur son infidélité, l'embrasse et lui rend ses trésors. Justinien méritait le dernier supplice, et c'était pour l'empereur la voie la plus sûre de s'affranchir d'inquiétude. Tibère aima mieux le gagner, que de le faire périr. Il comptait sur la bonté naturelle de ce guerrier, qui n'avait cédé qu'aux séduisantes sollicitations de Sophie, et il n'y fut pas trompé. Justinien n'oublia jamais qu'il lui était redevable de la vie.

Tibère ménageait l'alliance des rois français, pour

XXIII. Ambassade de Chilpéric à Tibère. Greg. Tur. Hist. Franc. l. 6, c. 2. Paul. Diac. l. 3, c. 13. Aimoin. l. 3, c. 19.

opposer leurs forces à celles des Lombards, qu'il ne pouvait chasser d'Italie. Chilpéric, roi d'une partie de la France, l'envoya féliciter de son avénement à l'empire; il lui fit porter un bassin d'or, du poids de cinquante livres, enrichi de pierreries. Les ambassadeurs français ne revinrent que trois ans après [1]. Entre les présents qu'ils reçurent pour Chilpéric, étaient des pièces d'or du poids d'une livre, portant d'un côté l'image de l'empereur avec cette légende en latin : *Tibère Constantin toujours Auguste;* et de l'autre un quadrige avec ces mots : *gloire des Romains* [2].

XXIV. Dispute de religion apaisée. Baronius.

Quoique l'empereur fût fort éloigné de ces disputes théologiques où Justinien s'était égaré, il était instruit, et ne traitait pas la religion avec une indifférence politique. Le patriarche Eutychius avait avancé, qu'après la résurrection les corps seraient impalpables comme de purs esprits. Le diacre Grégoire, alors apocrisiaire de Rome à Constantinople, s'était élevé contre cette opinion, contraire à la doctrine catholique. Tibère prit le parti de Grégoire; il disputa même contre Eutychius, et comme celui-ci était un saint, et qu'il soutenait son sentiment de bonne foi et sans opiniâtreté, il ne fut pas difficile à l'empereur de le convaincre, et de l'engager même à brûler le livre dans lequel il enseignait cette erreur.

[1] Grégoire de Tours remarque, l. 6, c. 2, que les querelles qui divisaient alors les rois francs, les empêchèrent de débarquer à Marseille, et qu'ils prirent terre à Agde, qui était du domaine des Goths. *Cum Massiliensem portum propter regum discordias adire ausi non essent, Agathæ urbem, quæ Gothorum sita est, advenerunt.* Ils ne purent cependant y débarquer, parce qu'ils étaient battus par une tempête qui les jeta à la côte. — S.-M.

[2] Grégoire de Tours rapporte, l. 6, c. 2, qu'il avait vu ces médailles à Nogent, *Novigentum*, où il se trouvait alors auprès du roi Chilpéric. — S.-M.

XXV. Irruption des Esclavons.

Menand. exc. leg. p. 124, 127, 164, 165. Abb. Biclar.

La guerre de Perse tenait en échec toutes les forces romaines. Les Esclavons [1] en prirent occasion de ravager la Thrace. Ils passèrent le Danube, prirent et saccagèrent les places qu'ils trouvèrent sans défense; et marchant vers la longue muraille, ils menaçaient même la ville impériale. Tibère n'ayant pas de troupes à leur opposer, eut recours à Baïan, chef des Avares. Il lui dépêcha Jean, préfet d'Illyrie [2], pour l'engager à se jeter sur les terres des Esclavons, et les obliger, par cette diversion, à quitter la Thrace. Baïan était alors dans des dispositions favorables; il demandait pour ses peuples le droit de commerce, et tous les priviléges dont jouissaient les sujets de l'empire. Une injure personnelle l'irritait contre les Esclavons [3], qui sommés de lui payer tribut, avaient pour toute réponse mis à mort ses députés. D'ailleurs il espérait de trouver dans leur pays d'immenses richesses, qu'ils devaient avoir accumulées par leurs fréquentes incursions sur les terres des Romains. Il y entra [4] donc à la tête de quinze mille chevaux, portant partout le ravage. Les Esclavons qui étaient demeurés dans le pays, se réfugièrent dans les forêts et dans les cavernes, abandonnant leurs biens, qui furent la proie des Avares. A cette nouvelle, ceux qui pillaient la Thrace, repassèrent le Danube pour défendre leurs terres; mais les Avares s'étant déja retirés avec leur butin, ils ne trouvèrent

[1] Τὸ Σκλαβηνῶν ἔθνος. Ménandre, *exc. leg.* p. 124, dit qu'ils étaient au nombre d'environ cent mille.—S.-M.

[2] Il avait, dit Ménandre, *exc. leg.* p. 164, le commandement des îles et des villes de l'Illyrie. Ἐκπέμπεται δ' οὖν ἐπὶ τούτων Ἰωάννης, ὃς δὴ τῶν νήσων δὴ τότε τὴν ἀρχὴν τηνικαῦτα, καὶ τὰς Ἰλλυρίδος ἰθύνειν ἔλαχε πόλεις.—S.-M.

[3] Ces peuples avaient alors pour chef un certain Laurent, ou plutôt *Lauritas*, Λαυρίτας, selon Ménandre, *exc. leg.* p. 165.—S.-M.

[4] En passant le Danube, comme le dit Ménandre, *exc. leg.* p. 165.—S.M.

plus que les débris et les cendres de leurs habitations. Baïan renvoya dans l'empire un grand nombre de prisonniers romains, qu'il avait trouvés dans le pays des Esclavons.

An 579.

XXVI. Mort de Chosroès.

Menand. exc. leg. p. 165, 168. Agath. l. 4, p. 140. Evag. l. 5, c. 15, 19. Simocat. l. 3, c. 16. Cedr. t. 1, p. 393.

La santé de Chosroès s'affaiblissait tous les jours. Plongé dans une sombre mélancolie depuis la bataille de Mélitène, les pertes de la dernière campagne aigrissaient encore ses chagrins. — [La guerre cependant continuait dans l'Orient et dans l'Arménie. Trajan et Zacharie avaient proposé une trève, mais après bien des discussions, on n'avait pu s'entendre. Mébodès chargé de traiter, demandait de l'argent, sans quoi il menaçait de lancer encore une fois Tamchosroès sur le territoire de l'empire[1]. Celui-ci parut en effet et fit une incursion, qui ne fut arrêtée que par l'arrivée de ceux qui apportaient à Trajan l'argent demandé. Mébodès traita les Romains avec insolence et mépris. Il refusa de recevoir cet argent sur la frontière, exigeant qu'ils le fissent transporter à leurs frais jusqu'à Nisibe. Chosroès espérait toujours contraindre les Romains à lui abandonner sans compensation l'Ibérie et la Persarménie. Il apprit cependant que l'empereur se préparait à partir, avec une grande armée, vers la fin de la trève. Il résolut donc de le prévenir et il fit sortir des environs de Dara un corps de vingt mille hommes de cavalerie, pour envahir la Mésopotamie[2]. Il y avait parmi eux douze mille archers persans[3]. Ces troupes devaient contenir les Sarrasins, les auxiliaires sabiriens et les

[1] Καὶ ἅμα τῷ λόγῳ ἐπιδεικνύντος τὸν Ταναχοσρὼ τηνικαῦτα τοῖς ὁρίοις ἐφεστηκότα τῆς ἑῴας. Menand. *exc. leg.* p. 165. *Tochosdrus* dans la traduction latine.—S.-M.

[2] Ἐς τὴν μέσην τῶν ποταμῶν. Menand. *exc. leg.* p. 166.—S.-M.

[3] Ἧς περὶ τὰς ιβ' μὲν ἦσαν Πέρσαι, θυρεοφόροι τε καὶ ἱπποτοξόται. Menand. *exc. leg.* p. 166.— S.-M.

commandants romains postés en ce pays. Mébodès, le principal ministre de Chosroès[1], et Sapor, fils de Mihran, ce général si célèbre par les services qu'il avait rendus à l'état[2], partirent avec une autre armée. Tibère cependant ne cessait d'espérer et de demander la paix. Pour se concilier la bienveillance de Chosroès, il lui renvoya plusieurs prisonniers de distinction, parmi lesquels il en était deux issus du sang royal[3]. Théodore et Zacharie, revêtus du titre d'ambassadeurs extraordinaires[4], qui partaient en même temps, étaient chargés de lui remettre une lettre, dans laquelle, en lui exprimant le sincère désir de rétablir la paix entre les deux nations, Tibère offrait pour y parvenir d'abandonner la Persarménie et l'Ibérie, quoique les peuples de ces deux contrées voulussent obéir à son empire[5]. Il promettait de rendre le château d'Afoumes[6] et d'abandonner l'Arzanène[7], ne demandant pour toutes ces cessions que la seule restitution de Dara. Des offres si avantageuses n'avaient pu encore décider Chosroès à conclure la paix, il s'était mis à la tête de son armée, et] —s'était avancé jusqu'aux frontières de l'Arzanène, —[pour y combattre Maurice qui occupait et dévastait

[1] Voyez ci-dev. § 9, p. 130, not. 1 et ailleurs.—S.-M.

[2] Σαπώην τὸν Μεαιράνου, ἀνδρὸς οὐκ ἀγεννοῦς ἀπενεγκάμενον. Menand. *exc. leg.* p. 166. Voyez ci-dev. § 18, p. 148, not. 3.—S.-M.

[3] Πολλοὺς γὰρ τῶν παρὰ Ῥωμαίοις δορυκτήτων Περσῶν, μάλιστα τοὺς ἐν τέλει, ὧν ἔνιοι καὶ τῷ βασιλείῳ γένει ξυνημμένοι ἦσαν, ἔστειλε Χοσρόῃ, δωροφορήσας. Menand. *exc. leg.* p. 166. — S.-M.

[4] Μεγίστων πρέσβεων ἔχειν ἰσχύν. Menand. *exc. leg.* p. 167. Voyez ci-dev. § 10, p. 130, not. 4.—S.-M.

[5] Ἑτοίμως ἔχω τῆς Περσαρμενίας τε πάσης ἀφίστασθαι καὶ Ἰβηρίας· οὐ μὴν τῶν βουλομένων ἡμῖν ὑπακούειν Περσῶν Ἀρμενίας τε καὶ Ἰβήρων. Menand. *exc. leg.* p. 167. — S.-M.

[6] Ἀναδίδωμι δὲ καὶ τὸ Ἀφουμῶν φρούριον. Menand. *exc. leg.* p. 167. Voyez ci-dev. § 18, p. 150, not. 1. — S.-M.

[7] Τῆς Ἀρζανικῆς ὑμῖν παραχωρήσω. Menand. *exc. leg.* p. 167.—S.-M.

cette province. Ce général avait même traversé le fleuve Zirmas [1] en la présence de Chosroès], — et ce prince accoutumé à porter le fer et le feu sur les terres de l'empire, avait vu de loin les flammes qui dévoraient ses provinces. Couvert de honte, et réduit au désespoir, il s'était retiré à Ctésiphon [2] avec autant de précipitation que s'il eût été poursuivi par les Romains. Tibère crut l'occasion favorable pour renouer la négociation: il rendait [comme on l'a vu] la Persarménie, l'Ibérie et l'Arzanène.—[Il fut prévenu cette fois par le roi de Perse, qui fit partir un ambassadeur au commencement de l'hiver [3]. Ce député se nommait Phérogdathès [4]; les lettres qu'il portait étaient remplies des expressions les plus conciliantes, il y demandait cependant encore l'extradition des nobles arméniens, qui avaient fait soulever contre lui la Persarménie [5], pour leur faire subir la peine qu'ils méritaient; et il finissait en conjurant l'empereur de lui envoyer des hommes habiles, pour conclure définitivement. Tibère se hâta d'instruire ses ambassadeurs qui étaient en route pour la Perse, de suspendre leur voyage jusqu'au retour de Phérogdathès, qui allait repartir de Constantinople. Toutes les difficultés paraissaient aplanies, car] Chosroès consentait enfin à la restitution de Dara. La paix

[1] Περαιωθεὶς δὲ τὰ ῥεῖθρα τοῦ Ζίρμα ποταμοῦ. Agath. l. 4, c. 140. Ce fleuve dont la situation exacte est inconnue, était sans doute un des affluents qui grossissent le Tigre, du côté de sa rive gauche.—S.-M.

[2] Μετὰ τάχους πολλοῦ εἰς τὰ ἐν Σελευκείᾳ καὶ Κτησιφῶντι βασίλεια. Agath. l. 4, c. 140.—S.-M.

[3] Ἀφικνεῖται χειμῶνος ἀρχομένου ἤδη. Men. *exc. leg.* p. 167.—S.-M.

[4] Φερογδάθης.—S.-M.

[5] Τούς τε τὴν ἀποστασίαν τῆς Περσαρμένιας βουλεύσαντας γενεάρχας. Menand. *exc. leg.* p. 167. Il veut désigner Vartan le mamigonien et les autres chefs de races qui s'étaient soulevés contre les Perses après le meurtre de Souren. Voyez ci-dev. p. 85-89, liv. L, § 35. — S.-M.

était sur le point de se conclure;—[Phérogdathès avait rejoint les envoyés romains qui n'avaient pas encore dépassé la frontière de la Syrie et qui se hâtaient de se rendre à la cour,] lorsque le roi de Perse mourut après quarante-huit ans de règne[1].

XXVII. Hormisdas lui succède. Menand. exc. leg. p. 168 et seqq. Simoc. l. 3, c. 16, 17. Zon. l. 14, t. 2, p. 72, 73. D'Herbelot, Bibl. Orient. aux mots Hormouz et Buzurge.

Hormisdas, son fils et son successeur, ralluma le flambeau de la guerre, prêt à s'éteindre. Il traita avec le dernier mépris les ambassadeurs romains, et rejeta leurs propositions, quelque avantageuses qu'elles fussent à la Perse. Ce prince fameux par les malheurs que lui attira son insolent orgueil, est un exemple du peu de fruit que peut produire dans un mauvais naturel, la meilleure éducation. Chosroès avait confié celle de son fils à son visir Buzurge Mihir[2], le personnage le plus savant et le plus vertueux de la Perse. Les historiens orientaux racontent que ce sage gouverneur voyant que son élève, après avoir passé les nuits à se divertir, donnait au sommeil les matinées entières, ne cessait de lui recommander la diligence, comme une qualité nécessaire à un souverain, pour vaquer aux affaires de son état. Le jeune prince, fati-

[1] On a vu, t. 8, p. 170, n. 1, l. XLI, § 51, que Cabad père de Chosroès le grand, était mort le 12 septembre 531. On apprend de Théophylacte Simocatta, l. 3, c. 17, que ce dernier mourut, au commencement du printemps de l'an 579, ἦρος δ'ἀρχομένου, ce qui donne un intervalle de temps de quarante-sept ans et six on sept mois. C'est là justement la longueur que l'auteur du *Modjmel-al-tewarikh*, Mss. Pers., n° 62, f° 49, assigne à la durée du règne du grand roi Khosrou-Anouschrewan, le Chosroès des Grecs. Abou'lféda et les autres auteurs orientaux, lui accordent en nombres ronds un règne de quarante-huit ans, ce qui indique tout simplement qu'il mourut dans la quarante-huitième année de son règne. J'ai dit dans la note déja citée que sa première année royale datait du 12 juin 531; sa 48e et dernière a dû commencer le 31 mai 578.—S.-M.

[2] Ou plus exactement *Buzurdj-Mihir*. Le nom de ce ministre est célèbre dans les écrits des Orientaux, qui ne manquent pas de rappeler son nom dans toutes leurs historiettes morales.—S.-M.

gné de ses remontrances, commanda un jour à des gens affidés, d'aller attendre Buzurge Mihir de grand matin, lorsqu'il sortirait de chez lui pour venir au palais, et de le dépouiller. Cet ordre ayant été exécuté, le gouverneur vint se présenter au prince dans l'état où il se trouvait. *Vous auriez évité cette triste aventure*, lui dit Hormisdas, *si vous aviez été moins diligent. J'aurais encore moins rencontré ces voleurs*, repartit Buzurge Mihir, *si je m'étais levé plus matin qu'eux*. Chosroès, comme je l'ai dit ailleurs, se piquait de philosophie; il aimait à entendre discourir sur les matières de morale. Un jour, dans une conférence, il proposa cette question : *quelle était la chose la plus fâcheuse en ce monde*. Un philosophe grec prétendit, que c'était une vieillesse caduque jointe à la pauvreté. Un Indien soutint que le comble des maux, était la maladie du corps accompagnée d'une grande peine d'esprit. *Vous vous trompez tous deux*, reprit Buzurge Mihir; *le plus grand des maux que l'homme puisse ressentir en ce monde, est de se voir proche du terme de sa vie, sans avoir pratiqué la vertu*, et les deux philosophes revinrent à son sentiment. Les sentences que les Musulmans citent encore de ce grand homme, et dont ils conservent le recueil, respirent la morale même du christianisme. Aussi l'avait-il secrètement embrassé; et malgré ce qu'il avait à craindre de Chosroès, ennemi mortel de la religion chrétienne, il en osa donner des leçons à Hormisdas, qui avait assez de bon sens pour les écouter et trop peu pour les mettre en pratique.

XXVIII. Son caractère.

Ce prince déguisa d'abord son méchant naturel [1],

[1] Ἀνοσιουργὸς ἀνήρ, dit Ménandre, *exc. leg.* p. 168.— S.-M.

mais bientôt tous ses vices éclatèrent. Plus impie que son père [1], violent jusqu'à la fureur, d'une avarice insatiable, il ne connaissait de politique, que la fourberie et le mensonge. Ne tenant aucun compte de la justice, il prétendit juger en personne les causes de ses sujets; il cassa tous les tribunaux, et le sien devint bientôt un théâtre d'horreur. Les fautes les plus légères étaient punies de mort; sa cruauté s'acharnait par préférence sur les nobles; heureux ceux qu'il ne condamnait qu'à finir leurs jours dans un cachot; quelques-uns périssaient par l'épée; la plupart étaient noyés dans le Tigre, devenu le tombeau des grands de la Perse [2]. Quelques historiens font monter jusqu'à treize mille le nombre de ceux qu'il fit noyer. Une prédiction de ses astrologues embrasait encore son humeur sanguinaire : ils l'avaient averti qu'il serait détrôné par une révolte de ses sujets. Il arriva pour lors, ce qu'on a vu plus d'une fois, que les vaines prophéties de ces imposteurs produisent elles-mêmes les maux qu'elles annoncent. La crainte d'un soulèvement le rendit cruel, et sa cruauté souleva la Perse. En même temps que son avarice retranchait sur la paie et sur la subsistance de ses troupes, il prodiguait leur sang en les exposant aux plus grands périls; il craignait ses soldats comme des séditieux, toujours prêts à tourner leurs armes contre lui, et croyait affermir sa puissance en affaiblissant ses armées.

[1] Ἄνδρα τῇ χαλεπότητι τὴν πατρῴαν ὑπερηκοντικότα τῶν τρόπων ἀνοσιότητα. Theoph. Simoc. l. 3. c. 16. Voyez ce qu'on doit croire des imputations odieuses élevées par les écrivains grecs contre la mémoire du grand Chosroès, t. 8, p. 171, not. 5 et 6, liv. XLI, § 51, et t. 9, p. 9, not. 2, liv. XLVI, § 3. — S.-M.

[2] Cette métaphore est de Théophylacte Simocatta, l. 3, c. 16. Τάφος ἦν ὁ ποταμὸς ἀναμφίαστος. — S.-M.

XXIX. Il refuse la paix.

Quoiqu'Hormisdas, par un effet de son orgueil naturel, n'eût pas suivi l'usage de députer à l'empereur pour lui notifier son avénement à la couronne, Tibère résolut de continuer avec lui la négociation commencée, dont la mort de Chosroès avait seule retardé la conclusion. Il ordonna donc à ses plénipotentiaires d'aller trouver le nouveau roi, et de lui présenter une lettre, par laquelle l'empereur l'assurait de la disposition sincère où il était de faire la paix aux conditions dont son père était convenu. Pour se concilier son amitié, il lui renvoya un grand nombre de prisonniers perses, qu'il avait rassemblés à Constantinople. Il avait porté la libéralité jusqu'à leur fournir des habits et toutes les commodités du voyage. Les députés romains arrivèrent à Nisibe, persuadés qu'un présent de si grand prix allait leur procurer l'accueil le plus favorable. En effet, les Perses, et surtout les parents de ces prisonniers, les comblaient d'honneurs, et ne pouvaient assez admirer la générosité romaine. Mais Hormisdas estimait trop peu ses sujets, pour savoir gré à l'empereur de les lui rendre. Il méprisait Tibère, et attribuait à timidité, les démarches de ce prince en faveur de la paix. Pendant que les députés étaient en chemin pour Ctésiphon, un secrétaire du prince [1] vint au-devant d'eux, et leur demanda quel était le sujet de leur voyage. Zacharie et Théodore lui répondirent, qu'ils ne devaient en rendre compte qu'à son maître [2]. Le lendemain vint un autre Perse, char-

[1] Τῶν τις παρὰ Πέρσαις τοῖς βασιλικοῖς τε καὶ δημοσίοις πράγμασιν ἐξυπηρετουμένων. C'était, continue Ménandre, *exc. leg.* p. 168, un de ceux qu'on aurait appelés en latin *à secretis.* Οὓς, εἴ τις τῇ Λατίνων χρήσοιτο φωνῇ, ἀσηκρῆτις τε προσαγορεύσειεν. — S.-M.

[2] Ὡς τὰ τοιάδε τῷ παρὰ Πέρσαις μαγίστρῳ (καθὰ τοῦτον καλοῦσι Ῥω-

gé, disait-il, de les conduire. Ce guide ne travailla qu'à les retarder, à les égarer, à les fatiguer par des détours qui les éloignaient de leur route; il les traitait sans respect et sans aucun égard, comme s'ils n'eussent été que des messagers. Il suivait en cela les ordres du roi, qui voulait avoir le temps de faire ses préparatifs de guerre, et de former des magasins de vivres dans Nisibe, dans Dara, et dans les autres places au-delà du Tigre; tout le pays ayant été ravagé d'abord par les Romains, et ensuite par une multitude de sauterelles. Arrivés enfin à Ctésiphon [1], les députés furent fort mal reçus des ministres [2], et plus mal encore du prince. Après la lecture de la lettre de l'empereur, remplie de témoignages de bienveillance, il répondit brusquement : *que jamais il ne rendrait Dara, non plus que Nisibe*[3]*; que son père en ayant fait la conquête, était en droit de s'en dessaisir, s'il le jugeait à propos; mais que pour lui, ce serait se déshonorer que de laisser perdre aucune portion de l'héritage paternel.* Son premier ministre parla après lui d'un ton encore plus humiliant pour les Romains, dont il rabaissait les victoires en relevant la puissance des Perses [4]. Théodore et Zacharie

μαῖοι) ῥητέον, καὶ οὐχὶ αὐτῷ. Menand. *exc. leg.* p. 169. — S.-M.

[1] Ἐς τὰ βασίλεια. Menand. *exc. leg.* p. 169, c'est-à-dire à *Madaïn*, qui comprenait Ctésiphon et l'antique Séleucie du Tigre. — S.-M.

[2] De Mébodès et du *chef de la cour*, dit Ménandre, *exc. leg.* p. 169, ὁ παρὰ Πέρσαις τῆς αὐλῆς ἡγεμών. — S.-M.

[3] Ménandre y ajoute, *exc. leg.* p. 170, la ville de *Singara*, qui avait été également conquise sur les Romains, Οὔτε ἀποστήσεσθαι ἔφη πώποτε τοῦ Δάρας, οὐ μᾶλλόν γε ἢ τῆς Νισίβιος, ἢ Σιγγάρων, ἅπερ καὶ αὐτὰ ἐκ Ῥωμαίων ἀπισχυρίζετο ἔχειν Πέρσας. — S.-M.

[4] Il attribuait les avantages qu'ils avaient obtenus, et leurs succès dans les courses qu'ils avaient faites dans l'Arménie et dans l'Arzanène, à l'imprudence de Tamchosroès, ἀπειρίας τοῦ Ταμχοσδρώ. — S.-M.

furent retenus pendant trois mois, et gardés comme des prisonniers dans une maison ténébreuse qui ressemblait à un cachot, si ce n'est qu'elle était ouverte à tous les vents, et exposée aux injures de l'air. On les congédia enfin, mais ce fut encore pour leur rendre le voyage plus fâcheux que leur séjour. On leur refusait le nécessaire; on les conduisait par les chemins les plus difficiles; souvent, après une marche longue et pénible, ils se retrouvaient au même endroit d'où ils étaient partis deux jours auparavant. L'un des deux tomba malade d'épuisement et de fatigue; et ils ne sortirent de la Perse, qu'après avoir éprouvé tous les mauvais traitements, qu'une malice barbare peut inventer.

XXX. Maurice ravage la Perse.

Menand. exc. leg. p. 168, 171. Simoc. l. 3, c. 17. Theoph. p. 213. Cedr. t. 1, p. 394. Zon. l. 14, t. 2, p. 73.

Tibère ne comptait pas tellement sur le succès de cette négociation, qu'il ne se mît en état de continuer la guerre. Dès le commencement du printemps, il avait renvoyé Maurice en Mésopotamie, et lui avait donné pour lieutenant[1] Narsès, un de ses chambellans, grand homme de guerre, et que cette double ressemblance a fait mal-à-propos confondre avec le fameux Narsès vainqueur des Goths. Outre les anciennes troupes, il avait levé parmi les Barbares[2], sujets ou alliés de l'empire, un nouveau corps de quinze mille hommes, dont les soldats furent appelés *Tibériens*. Maurice avait ordre de se tenir prêt à tout événement, d'observer les mouvements des Perses, et de pousser la guerre avec vigueur, si Hormisdas refusait de faire la paix. Ces sages précautions eurent leur effet. Dès que Maurice eut appris le peu de succès de l'ambas-

[1] Ὑποστρατηγὸς. — S.-M.

[2] Ἀγοράσας σώματα ἐθνικῶν. Theoph. p. 213. — S.-M.

sade, il passa le Tigre, campa sur les bords du fleuve; et fit avancer un gros détachement, qui ravagea la Médie [1].—[Ce détachement était commandé par Romain, Théodoric et Martin.]—Aux approches de l'hiver, Maurice se retira à Césarée en Cappadoce.

An 580. xxxi. Bataille de Callinicus. Evag. l. 5, c. 20. Simoc. l. 3, c. 17. Niceph. Call. l.18,c.5. Zon.l.14,t.2, p. 73.

Au printemps, il se rapprocha de l'Euphrate, et vint passer ce fleuve à Circésium [2]. Son dessein était de traverser les déserts qui terminent la Mésopotamie au midi, et qui ne sont habités que par des Arabes nomades. C'était la route la plus courte pour marcher à Ctésiphon. Mais un chef des Sarrasins qui accompagnait Maurice, Alamondare [3], inconstant et perfide comme sa nation, après avoir informé secrètement le roi de Perse de la marche des Romains, refusa de suivre l'armée, et s'en détacha avec ses gens, sous prétexte qu'il ne voulait pas combattre les Arabes ses amis et ses alliés [4]. Sur l'avis qu'il avait donné, une armée de Perses commandée par Adaarmanès [5] [et par Tamchosroès [6]], approchait déja de Callinicus, menaçant de passer l'Euphrate et de porter en Syrie le même ravage que ce général y avait fait sept ans auparavant. Maurice alarmé de cette nouvelle, brûla les vaisseaux chargés de blé, qui le suivaient sur l'Euphrate; et

[1] Τὰ ἐνδόμυχα τῆς Μηδικῆς κατασκάψοντας. Theoph. Simoc. l.3,c.17. —S.-M.

[2] Voyez au sujet de la situation de cette ville, t.3, p. 67, not. 1, 2 et suiv., liv. xiv, § 8.—S.-M.

[3] Ἀλαμουνδάρος, ὃς τῶν σκηνιτῶν ἡγεῖτο. Evagr. l.5, c. 20. Il s'agit ici, je pense, de Mondar roi de Hirah dont il a déja été très-souvent question dans cette histoire.—S.-M.

[4] Ce prince est Mondar IV, fils de Mondar III, dont Eichhorn, dans son *Essai sur l'histoire des rois de Hirah*, a mal placé le règne en 583. Voyez ci-dev. § 13, p. 141, not. 2. Il paraît que ce prince tomba plus tard entre les mains des Romains. Voyez ci-après, liv. LII, § 2.—S.-M.

[5] Il a été question de ce général, ci-dev. p. 104, n. 2, L1, § 43.—S.-M.

[6] Évagrius, l. 5, c. 20, dit positivement que ces deux chefs commandaient l'armée persane.—S.-M.

prenant avec lui ce qu'il avait de troupes légères, il courut en diligence à Callinicus, arrêta la marche des ennemis, et ayant donné au reste de ses troupes le temps de le joindre, il les rangea en bataille. Dans l'armée des Perses était un grand nombre de ces Arabes, regardés comme invincibles à cause de la vitesse de leurs chevaux; ils fondaient sur l'ennemi avec la rapidité d'un oiseau de proie, et perçant les bataillons, après un horrible carnage, ils échappaient avec la même légèreté. La vue de cette redoutable milice effraya Théodoric, qui commandait ce corps de Barbares[1] nommés les Tibériens : il ne voulut jamais avancer à la portée du trait; et soit trahison, soit lâcheté, il s'enfuit avec toute sa troupe, sans même attendre le combat. Ce fâcheux contre-temps ne fit pas perdre courage aux Romains. Maurice abandonné d'une partie si considérable de son armée, mais plein de confiance dans le secours du ciel, chargea si vivement les ennemis, qu'il les rompit et les mit en fuite. Adaarmanès se sauva au-delà du Tigre, laissant à la merci des vainqueurs toute la Mésopotamie, où les Romains reprirent plusieurs places, qu'ils avaient perdues sous les deux règnes précédents[2].

XXXII. Défaite des Maures en Afrique. Abb. Biclar.

En Afrique, l'exarque Gennadius faisait une rude guerre aux Maures. Depuis quelques années, leur roi Gasmul, renommé pour sa valeur, avait battu successivement et fait périr Théodore, Théoctiste et Amabilis. Il fut défait et pris dans un grand combat. Gen-

[1] Θεωδορίχου, ὃς τῶν Σκυθικῶν ἐθνῶν ἡγεῖτο. Evagr. l.5, c. 20.—S.-M.

[2] Évagrius, l.5, c. 20, et après lui, Nicéphore Calliste, l. 18, c. 5, paraissent avoir confondu plusieurs des circonstances qui se rapportent à la bataille de Callinicus, avec celles qui sont relatives à la bataille de Constantine, dont il sera question ci-après, § 37.—S.-M.

nadius, pour venger la mort des trois généraux romains, lui fit trancher la tête.

XXXIII. Ambassade de Tibère aux Turcs. Menand. exc. leg. p. 161 et seqq. Deguignes, Hist. des Huns, l. 5, p. 395 et suiv.

L'alliance contractée avec les Turcs sous le règne de Justin II, n'avait été suivie d'aucun effet. — [Les motifs qui avaient porté ce prince à envoyer une ambassade à la cour du grand khakan, dans la partie la plus reculée de l'Asie, et d'autres légations dont le souvenir seul nous a été conservé, font voir toute l'importance que les Romains attachaient à entretenir des relations politiques, avec une nation également redoutable aux Perses et aux Chinois, et dont la puissance s'étendait depuis la mer Noire jusqu'à l'Océan oriental[1]. Depuis l'ambassade de Zémarque[2] jusqu'à l'avénement de Tibère, quatre missions au moins avaient été dirigées vers la Haute-Asie. Eutychius, Hérodien et Paul de Cilicie[3] en avaient été chargés. Des ambassades envoyées par les Turcs étaient aussi venues à Constantinople. Une d'elles avait été amenée par Anancastès[4]. Beaucoup de Turcs avaient profité de ces voyages pour passer dans l'Occident : ils se trouvaient en grand nombre dans la ville impériale[5].]—Tibère fit une nouvelle tentative pour armer contre les Perses cette formidable nation. Il leur envoya en ambassade Valentin, un de ses gardes[6], — [qui s'offrit lui-même

[1] Voyez t. 9, p. 393 et suiv., liv. XLIX, § 40.—S.-M.

[2] Voyez ci-dev. p. 57 et suiv., liv. L, § 31.—S.-M.

[3] Ménandre, *exc. leg.* p. 161, est le seul auteur qui nous ait conservé le souvenir de ces ambassades et le nom de ces ambassadeurs. Les savants modernes qui se sont occupés d'éclaircir les difficultés que présentent l'histoire primitive des Turcs, et de comparer les récits des historiens chinois avec les ouvrages des écrivains de Byzance, n'ont rien dit de ces ambassades.—S.-M.

[4] Voyez ci-après, p. 170, not. 3. —S.-M.

[5] Τοῦ βασιλείου ἄςεος. Menand. *exc. leg.* p. 161.— S.-M.

[6] Εἷς δὲ οὗτος τῶν βασιλείων ξιφηφόρων. Menand. *exc. leg.* p. 161. —S.-M.

pour remplir cette pénible mission, et qui avait déja fait chez les Turcs un voyage pour le même objet[1]. Il fut] accompagné de plus de cent Turcs[2], qui se trouvaient alors à Constantinople, où ils s'étaient établis en différentes occasions[3]. Valentin prit la route de la mer : il se rendit à Sinope, traversa le Pont-Euxin, et alla débarquer à Chersone[4], dans la Taurique. De là — [il prit à l'orient et se rendit à Apatures[5]], et fit le tour des Palus Méotides ; — [il traversa les plages sablonneuses, occupées par les tribus barbares qui avoisinent la Tauride[6]; il parcourut ensuite de vastes

[1] Δὶς γὰρ Οὐαλεντῖνος ἐπρεσβεύσατο ὡς Τούρκους. Menand. *exc. leg.* p. 161. Je ne sais si la première ambassade de Valentin, chez les Turcs, n'est pas la même chose que l'ambassade d'un certain Valentin envoyé chez les Avares en l'an 558 et dont il a été question, t. 9, p. 377, liv. XLIX, § 38. S'il en fut autrement, je ne sais à quelle époque placer cette première légation de Valentin, à moins qu'il n'ait accompagné un des premiers ambassadeurs.— S.-M.

[2] Ménandre, *exc. leg.* p. 161, dit positivement qu'ils étaient au nombre de cent six. Ἄρας ᾤχετο ξὺν τοῖς κατ' αὐτὸν ὀπαδοῖς, ἔτι γε μὴν καὶ Τούρκοις ρ' πρὸς τοῖς ἕξ. Ils avaient été choisis parmi tous les Turcs qui se trouvaient alors dans la ville impériale. Ἐξ ἁπάντων τούτων ξυναθροισθῆναι Σκύθας ἄνδρας ἐκ τοῦ φύλου τῶν ἐπιλεγομένων Τούρκων ἕξ πρὸς τοῖς ρ'. —S.-M.

[3] Ἐνεδήμουν γὰρ τηνικαῦτα Τοῦρκοι κατὰ τὸ Βυζάντιον ἤδη ἐκ πολλοῦ ὑπὸ τοῦ σφετέρου ἄλλοτε ἄλλοι ἐκπεμφθέντες ἔθνους. Menand. *exc. leg.* p. 161. Beaucoup de ces Turcs avaient suivi Anancastès, lorsqu'il y était venu en ambassade. Ἐνίους μὲν γὰρ αὐτῶν Ἀναγκάστης ἐνταῦθα ἐπεκόμισεν, ἐς πρεσβείαν ἐκεῖσε ἀφικόμενος. D'autres étaient venus avec Eutychius. Τινὲς δὲ ἅμα Εὐτυχίῳ τὴν ἄφιξιν ἐποιήσαντο κατὰ τὴν βασιλίδα πόλιν. D'autres étaient arrivés avec Valentin lui-même. Ἄλλοι δὲ ἐτύγχανον κατὰ τὸ Βυζάντιον διατρίβοντες, μετ' αὐτοῦ δῆτα Οὐαλεντίνου πρότερον ἀφιγμένοι. D'autres enfin étaient venus avec Hérodien ou avec Paul de Cilicie. Ἄλλοι δὲ σὺν Ἡρωδιανῷ, ὁμοίως δὲ καὶ ἅμα Παύλῳ τῷ Κίλικι. Ces détails font voir les relations fréquentes, établies à cette époque entre Constantinople et l'Asie centrale.—S.-M.

[4] Voyez sur l'histoire et l'origine de cette ville célèbre de la Chersonèse taurique, t. 1, p. 325, not. 3, liv. V, § 16. — S.-M.

[5] Τοῦ ἡλίου ἀνατολῶν πέφυκεν ἱδρυμένη· οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ Ἀπατούρας. Menand. *exc. leg.* p. 161. *Apaturæ* était une ville grecque, située dans la partie asiatique de l'ancien royaume du Bosphore. Il en est question dans Strabon, l. XI, p. 495. Elle était à peu de distance de l'antique Phanagorie, l'une des capitales du royaume dont je viens de parler.— S.-M.

[6] La partie du texte de Ménandre

plaines couvertes d'eaux stagnantes, de roseaux et d'arbres; ce sont les immenses steppes qui séparent la mer Noire de la mer Caspienne [2]. Il atteignit enfin]— une contrée où régnait une femme nommée Accagas [3]. Anancai [4], chef des Outigours [5] soumis aux Turcs [6], l'avait établie reine de ce pays. — [Pour abréger] après un long et pénible voyage [7], Valentin arriva [dans les lieux où étaient plantés les tentes et les étendards [8] de Tourxanth [9], l'un des plus puissants princes des Turcs. Depuis l'époque de l'ambassade de Zémarque

dans laquelle il est question de ces détails, est très-altérée. Il est fort difficile d'en tirer un sens clair, et il est également difficile de le rétablir. —S-M.

[2] Ἐκεῖνα δὴ οὖν τὰ ἐκ τῶν λιμναίων ὑδάτων περιθεόμενα πεδία οἵ γε ἀμφὶ Οὐαλεντινὸν ἱππασάμενοι, καὶ ἑτέρους δὲ πλείστους δονακώδεις τε καὶ λοχμώδεις, ἔτι τε καὶ ὑδατώδεις διεληλυθότες χώρους. Menand. *exc. leg.* p. 161. — S.-M.

[3] Διὰ τῆς λεγομένης Ἀκκάγας, ὄνομα δὲ γυναικὸς, ἀρχούσης τῶν ἀνὰ ἐκείνῃ Σκυθῶν. Menand. *exc. leg.* p. 161. —S.-M.

[4] Ou plutôt *Anagæus*, le nom d'Anancaï donné par Lebeau, vient de la traduction latine de Ménandre. Χειροτονηθείσης τηνικαῦτα ἐς τοῦτο ὑπὸ Ἀναγαίου, ὃς ἐκράτει τοῦ φύλου τῶν Οὐϊττιγούρων. Men. *exc. leg.* p. 161. —S.-M.

[5] J'ai parlé ailleurs de cette division de la nation hunnique. Voyez t. 9, p. 408, not. 6, liv. XLIX, § 43. —S.-M.

[6] On a déja vu, t. 9, p. 371 et suiv., liv. XLIX, § 36, que les Turcs avaient soumis les Ougours dont les Outtigours faisaient partie.— S.-M.

[7] Ὡς δὲ ξύμπαν εἰπεῖν, πολλαῖς ἀτραποῖς ὁμιλήσαντες, καὶ δυσχωρίαις, κ. τ. λ. Men. *exc. leg.* p. 161. —S.-M.

[8] Παρεγένοντο ἔνθα τὰ πολεμικὰ σύμβολα τοῦ Τουρξάνθου ἐτύγχανεν ὄντα. Men. *exc. leg.* p. 161. — S.-M.

[9] Ὁ Τούρξανθος. On lit ici dans le texte de Lebeau. « *Valentin arriva* « *sur les terres de Tourxenth, fils de* « *Disabul, dernier khan des Turcs,* « *qui s'était ligué avec Justin contre* « *Chosroès. Disabul venait de mou-* « *rir; et le titre de grand khan étant* « *passé dans une autre famille*, etc. » On verra par les détails que j'ai placés ci-après, § 34, p. 178, not. 2, que tous les faits indiqués dans le passage supprimé sont des erreurs. Lebeau a eu tort de confondre le Dizaboule qui régnait du temps de Justinien et de Justin II, (voyez t. 9, p. 392, not. 3, liv. XLIX, § 40 et ci-dev. p. 51, liv. L, § 30.) et qui paraît être le *Mou-kan* des historiens chinois, mort en l'an 572, avec le père de Tourxanth, mort en l'an 580, peu de temps avant l'ambassade de Valentin, selon les récits concordants des Chinois et des Grecs. On verra dans la note que je viens de citer, que le grand khakan, père de Tourxanth, fut connu des Grecs sous le nom de *Silziboule* ou *Dilziboule*. —S.-M.

auprès de Dizaboule ou du khakan Mou-kan [1], il était survenu plus d'une révolution dans ces régions lointaines, et le chef des Turcs qui avait contracté alliance avec Justin, avait cessé de vivre. Mou-kan, en mourant, éloigna du trône son fils Ta-lo-pien, et donna l'empire à son frère To-po-khakan, qu'il croyait plus propre à gouverner la nation. Ce dernier prince était mort en l'an 580, à l'époque même où Tibère tentait de renouer les relations diplomatiques, qui avaient existé autrefois entre les Turcs et les Romains. Ce prince, en mourant, avait imité l'exemple que son prédécesseur lui avait donné; préférant l'intérêt de l'état à celui de sa famille [2], il avait privé de la couronne son fils Gan-lou, et il l'avait donnée à Ta-lo-pien, ce fils de Mou-kan, qui en avait été privé dix ans avant. Cet acte de justice ne fut pas agréable aux chefs de la nation. Ils estimaient peu Ta-lo-pien, qui n'était pas né d'une mère assez illustre; ils résolurent donc d'élever et de maintenir sur le trône le fils du dernier monarque. La guerre fut inévitable, la victoire se déclara pour le prince que l'on repoussait. Gan-lou se décida alors à céder tous les droits qu'il avait à la suprême dignité, à un autre de ses parents. Il fit déclarer grand khakan un certain Che-tou, qui prit le titre de Cha-po-lio-khakan. Gan-lou se contenta du second rang. Ta-lo-pien conserva une partie de l'empire avec le titre d'A-po-khakan. Un oncle de Cha-po-lio, nommé Tien-koué, régna dans l'Occident avec le titre de Ta-

[1] Voyez ci-dev. p. 51-72, liv. L, § 30-34.—S.-M.

[2] L'histoire des Arsacides donne des exemples d'une conduite semblable. Il me semble même, d'après d'autres faits du même genre, qui se rapportent aux nations du nord de l'Asie et de l'Europe, qu'il faut en chercher l'explication dans un usage de ces nations, plutôt que dans des sentiments d'affection fraternelle ou de prévoyance politique.—S.-M.

teou[1]. On a déja vu que la nation des Turcs reconnaissait dès son origine quatre principaux chefs[2], parmi lesquels il s'en trouvait un qui était revêtu du titre suprême. Il paraît que les troubles qui agitèrent alors l'empire des Turcs apportèrent quelques changements à cet ordre de choses qui nous est connu par l'ambassade de Zémarque, dont le témoignage est confirmé par les historiens chinois, et dix ans après l'ambassade de Valentin nous présente la même nation soumise à huit princes.] — Tourxanth était le chef d'une des huit tribus qui composaient [alors[3]] la nation turque, [qui, selon le récit de l'ambassadeur Valentin, laissait au sort le soin de partager le pouvoir entre les princes de la race[4] royale. Il nous apprend que le premier ou le plus ancien des princes turcs était alors un certain Arsilas[5]. Tourxanth, dans le campement duquel Valentin se trouvait, était celui des chefs turcs qui s'était le plus avancé vers l'Occident, par conséquent le premier que les Romains rencontrèrent[6]. Cet Arsilas me paraît être le Cha-po-lio des historiens chinois, et

[1] Ces détails, fort abrégés au reste, ont été empruntés à l'*histoire des Huns* de Deguignes, t. 2, p. 392 et suiv., qui les a tirés des historiens chinois, et aux *Tableaux historiques de l'Asie*, par M. Klaproth, p. 118, et suiv.—S.-M.

[2] Voyez ci-dev. p.54, not 4, liv. L, § 30 et ailleurs.— S.-M.

[3] Οὗτος δὲ εἷς τῶν παρὰ Τούρκοις ἡγεμόνων· ἐν ὀκτῷ γὰρ μοίραις διεδαίσατο τὰ ἐκείνῃ ἅπαντα. Menand. *exc. leg.* p. 161. — S.-M.

[4] Οἷς γε τοῦ φύλου τῶν Τουρκῶν ἔλαχε προεστάναι. Menand. *exc. leg.* p. 161. — S.-M.

[5] Ἀρσίλας δὲ ὄνομα τῷ παλαιτέρῳ μονάρχῳ Τούρκων. Menand. *exc. leg.* p. 161. Tout indique que cet *Arsilas* (et non *Arcesilas*, comme on lit dans la traduction latine de Ménandre), était le même que le khakan *Cha-po-lio* des historiens chinois. Il serait fort possible que le motif non énoncé par ces historiens, et qui aurait décidé *Gan-lou*, fils du dernier khakan, à lui céder le trône, venait peut-être de ce que *Cha-po-lio* était ou l'aîné ou le plus âgé des princes de la race royale des Turcs. Le nom d'*Arsilas* paraît être réellement turc; il est probablement la même chose que le mot *Arslan*, qui signifie *lion*, et c'était sans doute un surnom du prince turc.— S.-M.

[6] Ὃς πρὸ τῶν ἄλλων ἡγεμόνων ὑπαν-

Tourxanth, dont le père venait de mourir, comme on va le voir par le récit de Valentin, était certainement Gan-lou, le fils de Ta-lo-pien, qui venait aussi de mourir [1].]—L'ambassadeur lui exposa le sujet de son voyage : il avait, disait-il, traversé le Caucase pour faire part aux [chefs des [2]] Turcs de l'avénement de Tibère à l'empire [3], et pour leur demander la continuation de l'alliance [conclue avec Dizaboule par l'entremise de Zacharie [4], et pour resserrer l'étroite amitié qui les avait unis et qui les avait armés en même temps contre les Perses. Ces compliments achevés, Valentin finit par énoncer le véritable objet de sa mission, qui était de demander]—du secours contre les Perses. Lorsqu'il eut cessé de parler : *Vous êtes donc*, reprit le Turc, *ces Romains, ce peuple trompeur, qui en impose à toute la terre?*—[*Vous êtes donc ces Romains*, dit-il encore, dans son langage figuré et barbare, *qui avez dix langues pour tromper les nations* [5]?] —Alors mettant ses [dix] doigts dans sa bouche [6] et

τιάζων ἐτύγχανε τοῖς ἐκεῖσε παραγενομένοις. Menand. *exc. leg.* p. 161. Selon les historiens chinois, Gan-lou qui s'était contenté du titre de second khakan, habitait auprès de la rivière Toula, qui est au nord-est de l'Altaï; mais il est possible et même probable que les campements mobiles de ses sujets, s'étendaient fort loin vers l'occident, et on peut croire qu'il aura été rencontré par Valentin, lorsqu'il se trouvait dans cette partie de ses possessions.— S.-M.

[1] On verra bientôt que selon le récit de Valentin, le père du prince turc qu'il appelle Tourxanth, était mort depuis peu de temps, c'est-à-dire vers l'an 580, et on a déja vu ci-dev. p. 171, not. 9, que selon les historiens chinois, le grand khakan Ta-lo-pien, mourut à la même époque. Voyez ci-après, § 34, p. 178, not. 2.— S.-M.

[2] Τοὺς προεστῶτας τοῦ φύλου τῶν Τούρκων. Menand. *exc. leg.* p. 161. — S.-M.

[3] Ἐς τοῦτο γὰρ ἀφῖκτο ἐκεῖσε προσφθεγξόμενος, Τιβερίου ἤδη ἐς τὸ τῶν Καισάρων ἀναβεβηκότος κράτος. Menand. *exc. leg.* p. 161.— S.-M.

[4] Voyez ci-dev. p. 53-61, liv. L, § 31 et 32. — S.-M.

[5] Αὐτίκα ὁ Τούρξανθος, ἄρα οὖν οὐχὶ ὑμεῖς, ἔφη, οὗτοι ἐκεῖνοι ἐστὲ Ῥωμαῖοι, δέκα μὲν γλώσσαις, μιᾷ δὲ χρώμενοι ἀπάτῃ; Men. *exc. leg.* p. 162.— S.-M.

[6] Ἐπέβυσε τοῖς δέκα δακτύλοις τὸ

les retirant aussitôt: « C'est ainsi, dit-il, que vous don« nez et que vous retirez votre parole. [C'est ainsi que « vous me trompez, moi et les peuples mes esclaves [1].] « Lorsqu'une natiou, séduite par vos feintes caresses, « se jette tête baissée dans le péril pour servir vos « desseins ambitieux, vous l'abandonnez, et vous pro« fitez de ses travaux. Vous ne cherchez, vous et « votre maître, qu'à nous tromper. Je n'userai pas à « votre égard du même artifice; les Turcs n'ont pas « encore appris à faire usage du mensonge [2]. Je vous le « déclare franchement; je ferai repentir votre maître « de sa mauvaise foi. Dans le temps même qu'il trai« tait avec [moi [3], il se liguait avec les Ouarchonites [4], « qui se sont soustraits à la puissance de mes esclaves,

στόμα τὸ ἑαυτοῦ. Menand. *exc. leg.* p. 162.—S.M.

[1] Ἐμὲ ἀπατᾶτε, τῇ δὲ ἄλλῃ τὰ κατ' ἐμὲ ἀνδράποδα τοὺς ὄντας. Menand. *exc. leg.* p. 162.—S.-M.

[2] Ὑμᾶς μὲν διαχειρίσομαι παραχρῆμα καὶ οὐκ ἐς ἀναβολήν. Ὀθνεῖον γάρ τι καὶ ἔκφυλον, ψεύδεσθαι Τούρκῳ ἀνδρί. Men. *exc. leg.* p. 162.—S.-M.

[3] J'ai rétabli ici, d'après le texte même de Ménandre, *exc. leg.* p. 162, la suite du discours du chef turc, il a été singulièrement changé et affaibli, dans la froide imitation de Lebeau, dont je joins ici les paroles:—« *Dans « le temps même qu'il traitait avec « nous, il se liguait avec les Abares, « nos esclaves révoltés. Qu'il se main« tienne dans cette alliance. Nous « saurons bien réduire les Abares à « coups de fouet, comme il convient « à des maîtres outragés de châtier « leurs esclaves;* »—Il me semble intéressant de conserver le caractère original du discours rapporté par l'ambassadenr Valentin; discours rempli de traits et d'allusions qu'on ne devait pas négliger. — S.-M.

[4] Lebeau dit simplement *avec les Abares.* Il est bien certain qu'il s'agit ici des peuples établis sur les borda du Danube, et qui furent connus des Grecs de Constantinople sous le nom d'Avares, comme Ménandre d'ailleurs le remarque lui-même, ἐδήλου δὲ τοὺς Ἀβάρους, *exc. leg.* p. 162; mais on sait et on a déja pu le voir, t. 9, p. 374 et 375, liv. XLIX, § 36, qu'ils n'étaient point les véritables Avares, qu'ils n'étaient que les Onarchonites sujets des vrais Avares, vaincus et subjugués par les Turcs. Le texte de Ménandre dit *des Ouarchonites*, c'est un trait de caractère qu'il importait de conserver, parce qu'il est mieux en harmonie avec le ton altier et dédaigneux du chef des Tnrcs, insultant un empereur assez méprisable pour contracter alliance avec de misérables fugitifs, esclaves de ses esclaves, comme il le dit d'ailleurs très-positivement. — S.-M.

« qui étaient leurs maîtres[1]. Ces Ouarchonites[2], ces « esclaves des Turcs, quand je le voudrai, disparaî- « tront devant mon immense cavalerie; à l'aspect de « nos fouets, ils se hâteront de se cacher dans les « entrailles de la terre;] et s'ils osent soutenir notre « vue, ils seront écrasés comme des fourmis sous les « pieds de nos chevaux[3]. Et vous, Romains, quelle « est votre impudence, de nous dire que vous avez « franchi le Caucase[4] pour vous rendre ici; comme « s'il n'y avait point d'autre route entre nos terres et « celles de l'empire? Vous prétendez sans doute nous « effrayer par la difficulté des chemins, et nous faire « perdre l'envie de vous attaquer. Croyez-vous donc « que le Niester[5], le Danube, l'Hébrus, soyent pour « nous des fleuves inconnus[6]? Croyez-vous que nous « ignorions la route qu'ont prise les [Ouarchonites, « nos esclaves[7]], pour entrer dans votre pays[8]? Je con-

[1] Ἐμοὶ μὲν φιλίας ἐχόμενα διαλεγόμενος, τοῖς δὲ δὴ Οὐαρχωνίταις τοῖς ἡμετέροις δούλοις ἀποδράσασι τοὺς δεσπότας, γένομενος ἔνσπονδος. Men. *exc. leg*. p. 162.—S.-M.

[2] On a pu voir ailleurs, t. 9, p. 374, liv. XLIX, § 36, l'origine de ce nom, et comment les Avares passés en Europe, n'étaient pas de véritables Avares, mais une nation de race hunnique soumise à ces derniers, et qui en avaient pris le nom.— S.-M.

[3] Οἱ μὲν Οὐαρχωνῖται, ἅτε κατήκοοι Τούρκων, ἥνικα βούλομαι, ὡς ἐμὲ ἥξουσι· καὶ εἴγε τὴν κατ' ἐμὲ ἱππείαν ἐσαθρείσουσι, μάστιγα ὡς αὐτοὺς ἐκπεμφθεῖσαν, ἐς τὰ κατώτατα φεύξονται τῆς γῆς· ἀντιβλέποντες δὲ ἡμῖν, ὡς εἰκὸς, οὐ φονευθήσονται ξίφεσι· μᾶλλον μὲν οὖν ταῖς ὁπλαῖς καταπατηθήσονται τῶν ἡμετέρων ἵππων, καὶ δίκην ἀπολοῦνται μυρμήκων. Menand. *exc. leg* p. 162.—S.-M.

[4] Διὰ τοῦ Καυκάσου ὁδοιποροῦντας ἐπὶ τὸ Βυζάντιον ἄγετε ὡς ἐμέ· φάσκοντες μὴ εἶναι ἑτέραν ἀτραπόν. Menand. *exc. leg*. p. 162.—S.-M.

[5] Ce n'est point le Niester ou Dniester, appelé par les anciens *Danastris*, mais le Dnieper ou Borysthène appelé *Danapris* dont il est question dans le texte de Ménandre. —S.-M.

[6] *Je connais parfaitement*, disait-il, *le Danapris, le Danube et l'Hébrus*. Ἔγωγε ἐξεπίσταμαι μάλα ἀκριβῶς, ὅποι τε ὁ Δάναπρις ποταμὸς, οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ ὁ Ἴστρος ἔνθα καταῤῥεῖ, καὶ ἵνα ὁ Ἕβρος. Menand. *exc. leg*. p. 162.— S.-M.

[7] Les *Abares* dans les anciennes éditions de Lebeau.—S.-M.

[8] Ὁπόθεν τε ἐπεραιώθησαν ἐς τὴν Ῥωμαϊκὴν τὸ ἡμέτερον δουλικὸν οἱ Οὐ-

« nais vos forces; les nôtres s'étendent aussi loin que « la course du soleil [1]. [Malheureux, jetez les yeux « sur] les Alains [2], [voyez même les tribus des Ounni- « gours [3], ils étaient puissants et célèbres par leur vail- « lance et leur audace; ils se fiaient sur le nombre de « leurs soldats; ils ont osé s'attaquer à l'invincible « nation des Turcs [4], ils ont été trompés dans leurs « espérances, ils ont été vaincus, ils sont au nombre « de nos esclaves [5].] »—S.-M.

Cette rudesse barbare ne déconcerta pas Valentin. « Prince, répondit-il, si ce n'était pas vous souhaiter « un déshonneur, qui vous rendrait à jamais exé- « crable dans la mémoire des hommes, je désirerais « périr ici par votre épée, plutôt que d'entendre taxer « notre empereur et notre nation de mauvaise foi et « de mensonge. Daignez modérer votre colère, et faire « réflexion que des ambassadeurs sont les ministres de « la paix [6], et les dépositaires de la foi des nations.

XXXIV. Succès de l'ambassade.

ἀρχωνίται. Menand. *exc. leg.* p. 162. —S.-M.

[1] Ἐμοὶ γὰρ ὑποκέκληται πᾶσα ἡ γῆ, ἀρχομένη μὲν ἐκ τῶν τοῦ ἡλίου πρώτων ἀκτίνων, καταλήγουσα δὲ ἐς τὰ πέρατα τῆς ἑσπέρας. Menand. *exc. leg.* p. 162 et 163.—S.-M.

[2] Ἐσαθρήσατε, ὦ δείλαιοι, τὰ Ἀλανικὰ ἔθνη. Menand. *exc. leg.* p. 163. Voyez ce qui a été dit t. 9, p. 375 et 376, liv. XLIX, § 37, des relations que les Avares eurent avec les Alains. On a pu voir ci-dev. p. 69, liv. L, § 33, que les Alains n'étaient pas en bonne intelligence avec les Turcs. — S.-M.

[3] Τὰ φῦλα τῶν Οὐνιγούρων. Voyez ce que j'ai dit des Ounnigours ou Ounigours, et de toutes les nations hunniques qui ont porté ou partagé le le nom des Ougours ou Igours, t. 9, p. 371-375, liv. XLIX, § 36 et ailleurs. — S.-M.

[4] Τῷ ἀκαταμαχήτῳ τῶν Τούρκων. Menand. *exc. leg.* p. 163. — S.-M.

[5] Ταύτῃ τοι καὶ ὑπακούουσιν ὑμῖν, καὶ ἐν μοίρᾳ καθεστήκασι δούλου. Menand. *exc. leg.* p. 163. Au lieu de ces dernières paroles, on lisait dans Lebeau: — « *Les Alains, les Huns,* « *étaient plus puissants que vous; ils* « *vous ont battus; ils ont osé nous* « *combattre et sont devenus nos su-* « *jets.* » — J'ai retranché ces lignes qui contiennent quelques inexactitudes, et qui ne reproduisent fidèlement ni la pensée, ni le genre du style de ce discours selon le texte de Ménandre. Voyez ci-dev. p. 175, not. 5. —S.-M.

[6] Εἰρήνης ἐσμὲν ἐργάται, καὶ πραγ-

« Vous succédez à votre père [Silziboule [1]] ; songez « que les alliances qu'il a contractées, font la plus « noble portion de son héritage. Il a prévenu nos dé-

ματων ὁσίων ταμεῖα καθεστήκαμεν. Menand. *exc. leg.* p. 163. — S.-M.

[1] Διλζίβουλος ὁ πατὴρ ὁ σός. Je dis *Silziboule*, quoique le texte de Ménandre, *exc. leg.* p. 163, porte Διλζίβουλος. Le traducteur latin de Ménandre et après lui Lebeau, ont confondu ce prince turc avec Dizaboule dont il a été question, t. 9, p. 392, liv. XLIX, § 40 et ci-dev. p. 50 et suiv., liv. L, § 29 et suiv. Ils ont été induits en erreur par la ressemblance des noms. J'ai essayé de faire voir ailleurs que le Dizabouleau près duquel Zacharie avait été envoyé en ambassade par Justin II, ne pouvait être le père de Tourxanth mort en 580. Voyez ci-dev. § 33, p. 171, not. 9. L'unique manuscrit dans lequel ont été conservés les extraits des ambassades dont les fragments de Ménandre font partie, est comme on le sait, dans un fort mauvais état et fort mal écrit; il n'est donc pas étonnant que les éditeurs de cet historien ayent été fort embarrassés pour ne pas confondre l'ancien Dizaboule avec Silziboule ou Dilziboule, confusion déja faite peut-être par les copistes du texte grec. Voici la raison qui me fait préférer la forme *Silziboule*, pour le nom du prince turc, père de Tourxanth. Je la tire d'un passage relatif à ce personnage et qui vient aussi de Ménandre, il nous a été conservé par Suidas, qui l'a placé dans son lexique sous le titre de Σιλζίβουλος, placement qui ne peut laisser aucun doute sur la véritable orthographe de ce nom, dans le texte original de l'historien. Cette leçon a été depuis confirmée par d'autres fragments de Ménandre, découverts récemment par M. Maï, dans les manuscrits palimpsestes du Vatican, et qui produisent le nom de ce prince turc sous la même forme. Voyez *Scriptorum veterum nova collectio*, t. 2, p. 354. Ces nouveaux fragments et ceux de Suidas, *sub voc.* προρσήσεσι et Σιλζίβουλος, rappellent l'alliance offensive et défensive contractée entre Silziboule et les Romains, une guerre faite aux Hephthalites par ce prince et une autre contre les Perses. Si comme tout donne lieu de le croire, le nom de Dizaboule et celui de Silziboule, désignent deux princes différents, on doit penser que les relations établies entre le père de Tourxanth et les Romains, relations rappelées dans le discours de ce dernier prince, remontaient aux diverses ambassades dont le souvenir nous a été conservé par Ménandre, et dont j'ai eu occasion de parler ci-dev. § 33, p. 169. On doit être peu étonné de voir les noms que les Grecs et les Chinois, donnent aux princes turcs, différer autant. Il est fort probable qu'ils sont altérés des deux côtés, et qu'ils reproduisent diversement, mais également mal, les dénominations nationales. D'autres causes d'erreur se joignent encore à ceci, et en rendent l'explication plus facile: indépendamment de leurs noms propres, les princes turcs, à l'imitation des monarques chinois, usage adopté au reste dans toute l'Asie centrale, prenaient d'autres noms, quand ils étaient souverains, et ils y joignaient souvent des titres fort longs et très-variés, ce qui augmentait beaucoup les causes d'erreur.—S.-M.

« sirs en demandant notre amitié [1]; il l'a préférée à « celle des Perses [2]. Nous n'avons rien fait pour perdre « la vôtre; il serait injuste de nous la ravir. Entre « deux amis, celui-là se rend coupable, qui rompt le « premier le lien sacré qui les unit. » Ces paroles adoucirent un peu la férocité du barbare. « Eh bien! « dit-il, puisque vous êtes mes amis, et que vous ar- « rivez dans le moment où je pleure la mort récente « de mon père [3], vous devez prendre part à ma dou- « leur, et me donner des marques de la vôtre. C'est « avec le sang et non avec des larmes que les Turcs « pleurent la perte de leurs parents et de leurs prin- « ces [4]. » Aussitôt Valentin et ceux de sa suite, tirant leurs épées, se tailladèrent le visage à l'imitation des Turcs. Dans la cérémonie des funérailles [5], ils virent jeter dans une fosse profonde quatre prisonniers huns [6], avec autant de chevaux des écuries [7] de [Silzi-boule [8].] Avant que de les faire égorger, Tourxanth leur ordonna d'un ton terrible de rendre compte à son père de la conduite qu'il tenait dans le gouvernement de

1 Αὐθαίρετα προσδραμὼν τῇ καθ' ἡμᾶς πολιτείᾳ. Menand. *exc. leg.* p. 163. — S.-M.

2 *Il a mieux aimé*, dit Ménandre, *exc. leg.* p. 163, *être l'ami des Romains que l'ami des Perses.* Τὸ φιλορώμαιος μᾶλλον, ἢ φιλοπέρσης ἠσπάσατο. — S.-M.

3 Ἀρτιθανὴς γάρ μοι Διλζίβουλος ὁ πατήρ. Men. *exc. leg.* p. 163. — S.-M.

4 *Il faut vous déchirer le visage avec vos épées, et vous conformer à la loi qui concerne nos princes morts,* dit Ménandre, *exc. leg.* p. 163. Καταχαράττειν τὰ πρόσωπα ταῖς μαχαίραις, ἑπομένους τῷ παρ' ἡμῖν ἐπὶ τοῖς τεθνεῶσιν ἰσχύοντι νόμῳ. — S.-M.

5 *Dans un des jours du deuil*, ἐν μιᾷ τῶν πενθίμων ἡμέρᾳ. Menand. *exc. leg.* p. 163. — S.-M.

6 Selon Ménandre, *exc. leg.* p. 164, les Turcs donnaient dans leur langue le nom de *dochia* à ces sacrifices barbares. Δόχια δὲ τῇ οἰκείᾳ γλώττῃ προσαγορεύουσι τὰ ἐπὶ τοῖς τεθνεῶσι νόμιμα. C'est un mot de l'ancienne langue des Turcs, qu'il faut rechercher dans les idiomes de l'Asie centrale. — S.-M.

7 Ἅμα τοῖς πατρῴοις ἵπποις. Menand. *exc. leg.* p. 164. — S.-M.

8 Et non *Dizabul* ou *Disabul*, comme Lebeau avait mis. — S.-M.

ses états. Après s'être entretenu avec Valentin pendant plusieurs jours, il lui permit de passer plus avant, et d'aller au mont Altaï[1] trouver Tardou-Khan, son parent[2], et le souverain de toute la nation turque[3]. A son départ, il lui déclara qu'il allait attaquer la ville de Bosphore[4]. En effet, pendant le voyage de Valentin, le général[5] Bokhan [avec une puissante armée de Turcs, et] secondé d'Anancai, chef des Outigours[6], prit cette ville, et s'empara d'une partie de la Chersonèse Taurique. On ignore ce qui se passa au mont Altaï; mais il ne paraît pas que l'ambassade y ait eu un meilleur succès. Valentin, à son retour, fut retenu par

[1] Κατὰ τὸ Ἐκτὲλ ὄρος, vers le mont *Ectel*, dit Ménandre, *exc. leg.* p. 164. *Ectel*, ajoute-t-il, signifie *or*. Δύναται δὲ τὸ Ἐκτὲλ χρυσοῦν. Il s'agit de la montagne qui a été nommée dans un autre endroit par ce même auteur, et plus exactement *Ectag*. C'est effectivement le mont Altai, dont le nom signifie *or*. Voyez t. 9, p. 387, liv. XLIX, § 40, et ci-dev. p. 58, not. 5, liv. L, § 31.—S.-M.

[2] Εἶτα ἀφῆκεν ἐς τοὺς ἐνδοτέρω ἡγεμόνας τῶν Τούρκων, ἔτι δὲ καὶ ὡς τὸν αὐτοῦ ὅμαιμον, τὸν λεγόμενον Τάρδου. Menand. *exc. leg.* p. 164. — S.-M.

[3] Il est bien probable que le *Tardou* des Grecs, est le même que le *Tateou* des Chinois, ce qui est d'autant plus vraisemblable, que les derniers ne pouvaient dans leur écriture rendre l'*r* de *Tardou*. S'il en fut ainsi, ce prince ne peut avoir été le chef de toute la nation des Turcs, comme Lebeau le dit, mais sans autorité au reste. Ce prince nommé proprement *Tien-koue*, était oncle de *Cha-po-lio* et commandait dans l'Occident, ce qui est plus d'accord avec ce que rapporte Ménandre. Voyez ci-dev. § 33, p. 172.—S.-M.

[4] Ἐκπολιορκήσειν τὸν Βόσπορον. Menand. *exc. leg.* p. 164. M. Raoul Rochette, dans son ouvrage, intitulé *Antiquités grecques du Bosphore Cimmérien*, p. 158 et suiv., a fait voir d'une manière qui me semble incontestable que la ville antique, appelée *Bosporus* dans le moyen âge et même à une époque plus ancienne, est la même que l'antique Panticapée, dans la Tauride, sur la rive européenne, et à l'entrée du bosphore Cimmérien qui lui donnait son nom. Voyez aussi t. 8, p. 41, not. 1, liv. XL, § 24.—S.-M.

[5] Ἐξέπεμψε τὸν Βώχανον. Menand. *exc. leg.* p. 164. Deguignes, *hist. des Huns*, t. 2, p. 395, pense que le *Bochan* de Ménandre, est le même que *Ta-lo-pien*, surnommé *Apo-khan* ou *khakan*, le compétiteur de *Gan-lou* dont j'ai parlé ci-dev. p. 172.—S.-M.

[6] *Avec une autre armée de Turcs*, σὺν ἑτέρᾳ δυνάμει Τούρκων. Voyez sur ce personnage, ci-dev. § 33, p. 171, not. 4.—S.-M.

Tourxanth, qui ne le laissa partir qu'après sa conquête.

XXXV. Entreprise des Avares sur Sirmium.

[Menand. exc. leg. p. 126-129.]

Dans le temps que Tibère sollicitait les Turcs de se liguer avec lui contre les Perses, les Avares enlevèrent à l'empire Sirmium, place importante et la seule qui restât aux Romains dans la Pannonie. Leur khakan [Baïan [1]] ne pouvait voir sans regret, entre les mains de l'empereur, une ville qu'il regardait comme faisant partie de sa conquête [2]. — [Il avait envoyé à Constantinople son ambassadeur Targitius [3], pour toucher le tribut annuel, qui était de quatre-vingt mille pièces d'or, et peu après, sous le plus frivole prétexte, il rompit la paix et mit ses troupes en mouvement.] — Résolu de faire les derniers efforts pour s'emparer [de cette ville], il vint camper au confluent de la Save et du Danube, près de Singidon [*Singidunum*] [4], aujourd'hui Belgrade, à dessein de jeter un pont sur la Save, pour affamer Sirmium en lui coupant la communication avec la Mésie [5]. Seth, gouverneur de Singidon, le voyant arriver avec un grand nombre de bateaux [6], qu'il avait rassemblés dans sa marche le long du Danube, lui fit dire « que dans un temps où

[1] Le chef qui commandait les Avares lorsqu'ils parurent pour la première fois sur les bords du Danube, portait le même nom. Voyez t. 9, p. 403, not. 2, liv. XLIX, § 41. On ignore s'il s'agit ici du même personnage, ou si, ce qui est probable, ce nom n'était pas commun à tous les chefs de la nation. Voyez ci-dev. p. 14, liv. L, § 7. — S.-M.

[2] Parce qu'elle avait appartenu aux Gépides, voyez ci-dev. p. 28 et 29, liv. L, § 17. — S.-M.

[3] Voyez ci-dev. p. 108, not. 3 et p. 110, not. 7, liv. L, § 47. — S.-M.

[4] Ἀφικνεῖται κατὰ δὴ τὸν Σάον ποταμὸν, μεταξὺ Σιρμίου πόλεως καὶ Σιγγηδόνος. Menand. *exc. leg.* p. 127. — S.-M.

[5] Ménandre, *exc. leg.* p. 127, donne le nom d'*île sirmienne*, à la partie de la Pannonie qui est enfermée entre la Save et la Drave, et qui forme une presqu'île étroite et très-longue. Διὰ τῆς Σιρμιανῆς πορευόμενος νήσου, παραγίνεται κατὰ τὸν Σάον ποταμόν.. — S.-M.

[6] Ménandre parle assez au long de l'appareil militaire et nautique que Baïan traînait à sa suite. — S.-M.

« les deux nations étaient en paix, il ne concevait pas « ce que les Avares venaient faire sur la Save; que « s'ils entreprenaient de jeter un pont sur ce fleuve, il « s'y opposerait de toutes ses forces. Baïan répondit, « qu'étant ami de l'empire, il n'avait d'autre dessein « que d'établir une communication par la Save entre « lui et les Romains [1]; qu'il espérait que Seth vou- « drait bien donner passage à ses bateaux, ainsi qu'aux « députés qu'il envoyait à l'empereur; qu'il n'avait « aucune intention de rompre avec l'empire; mais que « si les Romains s'opposaient à l'établissement du pont « sur la Save, ils ne pourraient s'en prendre qu'à « eux-mêmes de tous les maux qui suivraient la rup- « ture de la paix. » Pour confirmer ces paroles, il tira son épée : « Je jure, dit-il, que je n'ai nul dessein de « rien faire au préjudice des Romains; si je pense « autrement, que je périsse moi et toute ma nation; « que le Dieu qui habite dans le ciel fasse fondre sur « nos têtes le ciel même et tous ses feux; que les « montagnes et les forêts qui nous environnent, tom- « bent et nous écrasent; que la Save soulève toutes « ses eaux et nous engloutisse [2]. » Après ces impréca- tions barbares [3], il demanda s'il y avait chez les Ro-

[1] Le texte de Ménandre, *exc. leg.* p. 127, ajoute qu'il voulait faire une expédition contre les Slaves, κατὰ Σκλαβηνῶν χωρεῖν. Le khakan disait encore qu'il comptait sur la reconnaissance de l'empereur, à qui il avait renvoyé une multitude de Romains captifs chez les Slaves. Enfin il voulait, disait-il, châtier les Slaves, qui lui refusaient le tribut annuel, qu'il leur avait imposé.—S.-M.

[2] Ξίφος σπασάμενος, καὶ ἐπαρασάμενος ἑαυτῷ τε καὶ τῷ Ἀβάρων ἔθνει παντοίως, εἰ κατὰ Ῥωμαίων τι μηχανώμενος γεφυροῦν βουλεύοιτο τὸν Σάον, ξίφους μὲν αὐτός τε καὶ τὸ Ἀβάρων ἅπαν ἀναλωθείη φῦλον· τὸν δὲ οὐρανῶν ἄνωθεν αὐτοῖς, καὶ τὸν ἐπὶ τοῦ οὐρανοῦ Θεὸν πῦρ ἐπαφήσειν· καὶ τὰ πέριξ ὄρη, καὶ τὰς ὕλας αὐτοῖς ἐπιπεσεῖσθαι· καὶ τὸν Σάον ποταμὸν ὑπερβλύσαντα, συγκαλύψειν αὐτούς. Menand. *exc. leg.* p. 128.— S.-M.

[3] C'étaient les sermens nationaux

mains[1] quelque chose de sacré, qu'ils eussent coutume de prendre à témoin de la vérité de leurs paroles; on lui apporta le livre des évangiles; aussitôt il se lève de son siége, s'approche comme en tremblant du livre que l'évêque de Singidon[2] tenait entre ses mains, se prosterne et s'écrie : *Je jure par le Dieu qui parle dans ce saint livre, que je n'ai rien dit qui ne soit conforme à la vérité.* Le gouverneur, trompé par des serments si terribles, laissa entrer les bateaux dans la Save, et donna passage aux députés que Baïan envoyait à Constantinople. Ceux-ci étant arrivés, essayèrent de tromper l'empereur par des protestations d'une amitié inviolable; ils lui demandèrent des vaisseaux pour aller au-delà du Danube attaquer de nouveau les Esclavons ennemis de l'empire[3]. Mais Tibère ne fut pas dupe de leur artifice : il devina aisément que l'unique dessein du khakan, était de s'emparer de Sirmium. Il dissimula cependant,—[car il n'avait pas les moyens, en ce moment, de faire la guerre aux Avares, toutes ses troupes étaient occupées en Arménie et en Mésopotamie contre les Perses;] il répondit [*qu'il avait aussi l'intention de faire la guerre aux Esclavons, qui venaient de commettre des brigandages dans plusieurs provinces romaines, et*] *qu'il remerciait les Avares de leur bonne volonté; mais qu'il les priait d'en réserver l'effet pour un autre*

des Avares, τούς τε Ἀβαρικούς] ὤμνυεν ὅρκους, dit Ménandre, *exc. leg.* p. 128.—S.-M.

[1] Il dit qu'il voulait jurer à la manière des Romains. Ἔφη καὶ τοὺς Ῥωμαίους ὅρκους ὀμνύναι βούλομαι. Men. *exc. leg.* p. 128.—S.M.

[2] Ὁ τῆς Σιγγηδόνος πόλεως τὴν ἀρχιερωσύνην διέπων. Men. *exc. leg.* p. 128.—S.-M.

[3] Βούλεσθαι τοὺς κοινοὺς ἐχθροὺς αὐτοῦ τε καὶ Ῥωμαίων Σκλαυηνοὺς (*leg.* Σκλαβηνοὺς) ἐκτρίψαι. Menand. *exc. leg.* p. 129.—S.-M.

temps; que les Turcs attaquaient actuellement la Chersonnèse[1]*; que peut-être voudraient-ils pousser plus loin leurs conquêtes; et que les Avares auraient besoin de toutes leurs forces pour leur résister; qu'il serait bientôt instruit des projets de cette nation redoutable, et qu'il en instruirait le khakan*[2]. Les députés sentirent bien que Tibère voulait les intimider, pour les détourner de rien entreprendre contre l'empire; ils feignirent aussi d'ajouter foi à ce qu'il leur disait des Turcs, et prirent congé de lui, après en avoir reçu des présents. En passant par l'Illyrie, ils furent rencontrés et massacrés par un parti d'Esclavons.

XXXVI. Sirmium rendu aux Avares. [Menand. exc. leg. p. 129-132 et 174, 175.]

Pendant leur voyage, Baïan avait fait travailler en diligence toute son armée à la construction du pont; et comme ces Barbares s'entendaient peu à ces sortes d'ouvrages, il avait forcé au travail des ouvriers romains, que l'empereur lui avait envoyés quelque temps auparavant pour lui construire des bains. Dès que le pont fut achevé, il leva le masque, et sans égard aux horribles serments par lesquels il s'était engagé, il envoya dire à l'empereur [par un ambassadeur nommé Solachus[3]], « que si l'on voulait éviter la guerre, il « fallait lui remettre Sirmium[4]; que cette ville bloquée

[1] Τούρκων ἤδη περὶ Χερσῶνα ἐστρατοπεδευμένων, κ. τ. λ. Menand. *exc. leg.* p. 129. L'empereur fait ici allusion à cette incursion ordonnée par le chef turc Tourxanth, et à la prise de la ville de Bosphore ou Bosporus, conquise par Bochan, dont il a été question dans le paragraphe précédent. Voyez ci-dev. p. 180.—S.-M.

[2] Αὐτὸς δὲ οὐ πολλοῦ τὴν διάνοιαν γνώσεσθαι Τούρκων, ὅποι δὴ καὶ τῆς ἐφόδου τὴν ἔννοιαν ἔχοιεν, καὶ ταύτην δήλην ποιήσειν τῷ Χαγάνῳ. Menand. *exc. leg.* p. 129. — S.-M.

[3] Σταλεὶς ἐς τὴν βασιλίδα πρεσβευτὴς, Σόλαχος τοὔνομα. Menand. *exc. leg.* p. 130.—S.-M.

[4] Et toute la presqu'île sirmienne, τὴν Σιρμιανὴν ἅπασαν νῆσον. Men. *exc. leg.* p. 130.—S.-M.

« de toutes parts ne pouvait lui échapper; que si elle « se rendait sans attendre les attaques, il laisserait « sortir la garnison et les habitants avec tous leurs « effets; que c'était une barrière dont il avait besoin « en cas de rupture avec l'empire; que cette place ser« vait de retraite aux déserteurs; qu'enfin, elle lui « appartenait au même titre, qu'elle avait appartenu « aux Gépides, dont les droits lui étaient dévolus par « la conquête[1]; qu'il n'écouterait sur ce point aucune « composition, et qu'il ne poserait jamais les armes « qu'il ne vît les Avares établis dans Sirmium. » L'empereur répondit : « Que le khakan, en violant ses « serments, déclarait la guerre à Dieu même; et que « si l'empire manquait de forces pour se venger, le « souverain arbitre des empires saurait bien le punir « de ses parjures. » En même temps, il fit partir un officier de marque nommé Théognis, avec ordre de rassembler promptement les garnisons d'Illyrie et de Dalmatie pour aller au secours de Sirmium. Ces troupes s'étant rendues avec une extrême diligence dans deux petites îles de la Save, nommées Casia et Carbonaria[2], Baïan demanda une entrevue, et s'approcha des bords du fleuve; où étant descendu de cheval, il s'assit sur une chaise d'or au-dessous d'un dais enrichi de pierreries. Au-devant de son visage et de sa poitrine, on présentait un bouclier pour le garantir des traits, supposé que les Romains s'avisassent de tirer sur lui. Théognis et son escorte se tenaient éloignés à la por-

[1] Ἣν δικαιώματα, καὶ προσήκειν αὐτῷ· Γηπαίδων πρότερον κτῆμα γενομένην, αὐτῶν δὲ ὑπὸ Ἀβάρων πολεμηθέντων. Ὡς ἐντεῦθεν καὶ τὰ κτήματα, κατὰ τὸ εἰκὸς, αὐτῷ μᾶλλον, καὶ οὐ Ῥωμαίοις, ἁρμόζειν. Menand. *exc. leg.* p. 130.—S.-M.

[2] Ἐν Κασίᾳ καὶ Καρβωναρίᾳ ταῖς νήσοις ἐγένετο. Menand. *exc. leg.* p. 131.—S.-M.

tée de la voix. Alors les hérauts des Avares[1] crièrent de la part du khakan : *Que le temps de l'entrevue serait un temps de trève.* Le khakan ne fit que répéter ce que ses députés avaient déja dit à l'empereur; il ajouta seulement, *que dans l'état où était la place, tous les efforts des Romains pour la sauver, seraient inutiles.* Théognis répondit, *qu'il était résolu de ne se retirer de devant Sirmium, qu'après les Avares;* et il signifia au khakan *qu'il eût à se préparer à la bataille pour le lendemain.* Ce n'était qu'une bravade de Théognis; il n'avait pas de forces suffisantes pour hasarder un combat; et au lieu de marcher aux Avares, qui se présentèrent en bataille pendant trois jours de suite, il dépêcha un courrier à l'empereur pour l'instruire de l'état du siége, et lui demander ses ordres. La ville était aux abois; dépourvue de vivres dès le commencement, elle ressentait déja toutes les horreurs de la famine. Le commandant nommé Salomon n'avait aucun usage de la guerre; les habitants réduits au désespoir, s'en prenaient aux Romains des maux qu'ils souffraient; tout retentissait de plaintes et de murmures. Tibère, pour ne pas prodiguer le sang de tant de milliers d'hommes, consentit d'abandonner Sirmium, à condition que les habitants auraient la liberté d'en sortir chacun avec un habit. Le khakan exigea de plus, qu'on lui payât sur-le-champ la pension qui lui était due pour les trois dernières années : c'était pour chaque année quatre-vingt mille pièces d'or. Il demandait encore que les Romains recherchassent et lui remissent entre

[1] Les interprètes, ἑρμηνέων Οὕννων, dit le texte de Ménandre, *exc. leg.* p. 131.—S.-M.

les mains un de ses officiers, qui l'ayant outragé par un commerce criminel avec une de ses femmes, s'était sauvé sur les terres de l'empire; et il s'obstinait à n'accorder la paix qu'à cette condition. Cependant, sur les remontrances de Théognis, qui lui représenta l'impossibilité de trouver dans une si vaste étendue de pays un malheureux fugitif, peut-être déja mort, il se relâcha sur ce point, et se contenta de faire jurer les Romains, qu'ils donneraient leur soin à la recherche du coupable; et que s'il vivait encore, ils le renverraient au khakan sous bonne escorte.

XXXVII. Emportement du peuple de Constantinople contre l'impie Anatolius. [Evag. l. 5, c. 18.]

Un tremblement de terre ébranla cette année et fendit de haut en bas tous les édifices d'Antioche, sans les abattre; mais le bourg de Daphné fut entièrement détruit. On vit alors dans cette même ville un exemple de ce zèle fanatique, dont le peuple s'embrase en faveur de la religion qu'il ne connaît guères, et qu'il ne venge jamais qu'en l'outrageant par ses violences. Un citoyen d'Antioche, nommé Anatolius, après avoir été cocher du cirque, s'était élevé, par je ne sais quels moyens, de cet état méprisable aux premières magistratures. Il s'était insinué dans la familiarité de l'évêque Grégoire, et il affectait de le visiter souvent pour s'acquérir plus de crédit. On découvrit qu'il était païen et qu'il sacrifiait en secret. Il fut déféré aux magistrats et arrêté avec une troupe d'idolâtres, dont il était le chef. Le gouverneur de la province, qu'il avait gagné à force d'argent, était sur le point de le mettre en liberté, lorsque le peuple s'étant ameuté, courut aux portes de la prison, menaçant de le mettre en pièces, si l'on osait l'en faire sortir. L'emportement de la multitude allait même jusqu'à taxer hautement

Grégoire de participer à cette cabale; et ce pieux évêque courut risque d'être la victime d'un si injuste soupçon. Tibère informé de ce tumulte, voulut en connaître par lui-même; il fit amener à Constantinople Anatolius et ses complices. L'accusé endura la question la plus rigoureuse, sans charger l'évêque. Mais le peuple de Constantinople se porta à des excès encore plus violents que celui d'Antioche. Irrité de ce que quelques-uns des moins coupables n'étaient condamnés qu'à l'exil, il entre en fureur, force les prisons, se saisit de ces misérables; on les jette dans une barque de pêcheurs, on les brûle vifs à la vue de la ville. On n'entendait que malédictions contre les juges, contre le patriarche, contre l'empereur même; c'était, disait-on, de mauvais chrétiens, des indifférents, des impies qui trahissaient la cause de Dieu. On en voulait surtout au patriarche; et si la Providence ne l'eût dérobé à ces fanatiques, un prélat irréprochable allait être la victime de leur barbarie. On courut ensuite prendre Anatolius et les autres, qui furent traînés à l'amphithéâtre, et déchirés par les bêtes féroces, dignes exécuteurs des sentences du peuple, qui leur ressemble dans ses fureurs. On attacha leurs cadavres à des potences hors de la ville, où les loups achevèrent de les dévorer.

An 581. xxxviii. Défaite des Perses à Constantine. Menand. exc. leg. p. 171 et seqq. Évag. l. 5, c. 20.

Le succès des deux dernières campagnes, si malheureuses pour la Perse et si glorieuses à l'empire, rabattirent l'orgueil d'Hormisdas, sans en inspirer à Tibère. L'empereur n'en était pas moins disposé à faire la paix, et le roi de Perse commençait à s'ennuyer de la guerre. On reprit les conférences, et l'on fit en même temps marcher deux armées sous la conduite de

Maurice et de Tamchosroès, qui allèrent camper, l'une près de Constantine, l'autre aux portes de Nisibe. Ils avaient ordre l'un et l'autre de se tenir dans leurs retranchements; mais d'être toujours prêts d'entrer en action au premier signal qu'ils en recevraient de leur plénipotentiaire. C'était Zacharie pour les Romains et Andigan pour les Perses, tous deux également consommés dans le manége des négociations. Tandis que les deux armées demeuraient tranquilles, les deux ministres se livraient mutuellement tous les assauts, et mettaient en œuvre toutes les ruses de la politique. — [Les conférences se tenaient habituellement dans les environs de Dara, et les plénipotentiaires y appelèrent les principaux des villes romaines et persanes de la frontière[1]. L'officier qui, avec le titre de protecteur, était chargé de la police de la frontière[2], avait fait construire des barraques[3] pour cet objet. Quant aux deux ambassadeurs, ils se tenaient dans les villes les plus voisines, Andigan à Dara et Zacharie à Mardès[4]. Les conférences cependant traînaient en longueur.]— Le Perse s'obstinait à refuser la restitution de Dara, et à demander le payement des sommes dues en conséquence du traité fait avec Justinien. Le Romain, au contraire, refusait l'argent et exigeait que Dara fût rendu. — [L'empereur consentait à restituer ou à abandonner la Persarménie et l'Arzanène, mais il ne voulait pas

Niceph. Call. l. 18, c. 5. Simoc. l. 3, c. 18. Theoph. p. 213.

[1] Ξὺν τοῖς καὶ οἱ τῶν ἐκείνῃ πόλεων Ῥωμαίων τε καὶ Περσῶν ἡγεμόνες. Menand. *exc. leg.* p. 171.—S.-M.

[2] Ὁ τῶν μεθορίων λεγόμενος προτίκτωρ. On l'appelait en grec, τὸν βασίλειον προσκεπαστήν. Menand. *exc. leg.* p. 171.—S.-M.

[3] Κατεσκεύασε καλύβας. Menand. *exc. leg.* p. 171.—S.-M.

[4] J'ai parlé de la ville de Mardès, nommée Mardin par les modernes, ci-dev. p. 105, not. 3, liv. L, § 44. Elle était dans le pays montueux qui s'étend au nord de Nisibe.—S.-M.

livrer les chefs des rebelles.] — Après beaucoup de débats inutiles, Andigan s'avisa d'un stratagème qu'il crut propre à intimider Zacharie. Au milieu d'une conférence arrive un courrier couvert de poussière, et qui semblait harassé d'une longue course. Il apportait une lettre de la part de Tamchosroès, qui mandait *que l'armée des Perses, plus belle et plus nombreuse qu'elle n'avait été depuis long-temps, brûlait d'impatience de combattre; qu'il avait beaucoup de peine à la contenir; et que si les conférences ne se terminaient au plus tôt, il se verrait forcé de lâcher la bride à ses soldats, et de les laisser courir le fer et la flamme à la main sur les terres de l'empire*[1]. Il était difficile d'en imposer à Zacharie; malgré les feintes d'Andigan, qui affectait d'être fort en colère de cette précipitation, il sentit l'artifice; et prenant la parole : « Seigneur, dit-il, le déguisement « et le mensonge tournent à la honte de ceux qui les « employent, dès qu'ils sont démasqués. Renoncez à « ces ruses grossières, et ne prétendez pas nous intimider. Nous avons entrepris la guerre à regret, et « nous sommes encore en disposition de préférer la « paix. Mais si vos soldats sont si empressés de combattre, ne les contraignez pas; nous sommes prêts « à les recevoir; il ne faudra qu'un jour pour leur en « faire perdre l'envie. » En même temps il se retire et fait savoir à Maurice que la conférence est rompue, et que la querelle des deux nations ne peut se terminer que par les armes. Tamchosroès reçoit le même avis. — [Les Perses postés sur les bords du Mygdonius cam-

1 Ὁ διακωλύων τὸν Ταχοσδρὼ τὴν Ῥωμαϊκὴν γῆν κατασεῖσαι ἅπασαν. Menand. *exc. leg.* p. 173. — S.-M.

paient proche de Nisibe, dans de superbe pâturages[1]. Pour Maurice, son quartier-général était à Monocarton, situé près des portes de Constantine[2], dans des lieux bien arrosés, abondants en fourrages, et excellents pour une armée[3].] — On s'avance de part et d'autre dans les plaines de Constantine, où se livre une sanglante bataille. Les Perses sont entièrement défaits, et Tamchosroès ne voulant pas survivre à son honneur, se jette au milieu des bataillons ennemis, et meurt en combattant. Maurice se rendit à Constantinople comblé de gloire; et pour effacer la mémoire des affronts que l'empire avait trop souvent reçus des Perses sous les règnes précédents, l'empereur se fit décerner l'honneur du triomphe.

An 582.

XXXIX. Tibère nomme son successeur.

Simoc. l. 1, c. 1, 2, 10, 13. Evag. l. 5, c. 17, 22, l. 6, c. 1, Niceph. Call. l. 18, c. 5, 6, 7, 8, 9, 10, 42. Greg. Tur. l. 5, c. 20, l. 6, c. 30. Abb. Biclar. Greg. l. 1, ep. 5, l. 9, ep. 39. Eustat. vit. Eutychii. Theoph. p. 213, 214, 229.

Les exploits de Maurice et ses éminentes qualités, lui attachaient de plus en plus le cœur de Tibère. Ce prince, dont la douceur mérite d'autant plus de louange, qu'elle était l'ouvrage de sa vertu, étant combattue par un tempérament bilieux et mélancolique, dépérissait de jour en jour. Quelques auteurs ont écrit qu'ayant mangé à jeun des mûres de mauvaise qualité, il tomba en phthisie. Quoiqu'il ne régnât seul que depuis quatre ans, cependant la perte de la vie et de la couronne l'inquiétait beaucoup moins, que le danger où sa mort allait précipiter l'empire. Il n'avait que deux filles, et il craignait également de laisser son état en proie à l'ambition des grands, et de se donner un mauvais successeur. Après de longues et sérieuses ré-

[1] Ἐς τὰ ἱππάσιμα τὰ περὶ τὴν Νίσιβιν ἐστρατοπεδεύετο, κατὰ τὸν Μιγδόνιον ποταμόν. Menand. *exc. leg.* p. 173. — S.-M.

[2] Ἐν τῷ λεγομένῳ Μονόκαρτον, ἐν ἀγχιθύρῳ Κωνσταντίνης τῆς πόλεως. Menand. *exc. leg.* p. 173. — S.-M.

[3] Ἐστι γὰρ δή που τὰ περὶ τὸ Μονόκαρτον ἅπαντα ἔνυδρά τε καὶ ἱππόβοτα, καὶ στρατῷ ἐνσκηνήσασθαι ἀγαθά. Menand. *exc. leg.* p. 173. — S.-M.

Chron. Alex. p. 376. Cedren. t. 1, p. 394, 398. Manas. p. 71. Anast. p. 71. Zon. l. 14, t. 2, p. 73. Paul. Diac. l. 3, c. 15. Suid. vocib. Μένανδρος, Μαυρικιὸς, Φιλιππικός. Baronius. Pagi ad Bar. Du Cange, fam. Byz. p. 103, 106, 107, 108.

flexions, il fixa son choix sur Maurice, et le nomma César le 5 août 582. Il lui fiança en même temps Constantine, sa fille aînée, et donna en mariage la seconde nommée Charito au patriarche Germain, le plus distingué des sénateurs. Huit jours après, sentant qu'il n'avait plus que peu de moments à vivre, il assembla dans le vestibule du palais de l'Hebdome, où il était alors, les seigneurs de sa cour, le sénat, les magistrats, les principaux habitants de Constantinople, et le clergé, à la tête duquel était le patriarche Jean, surnommé *le Jeûneur*, qui depuis quatre mois avait succédé à Eutychius. S'étant fait porter en litière sur un trône, comme sa faiblesse le mettait hors d'état de se faire entendre, il se servit de l'organe de Jean, son questeur, homme éloquent, instruit des lois et des coutumes de l'empire, et qui chargé par son ministère d'exprimer les volontés du prince dans ses édits, savait le faire parler avec toute la dignité qui convient à la majesté souveraine. Cette auguste assemblée, les yeux fixés sur Tibère, attendait dans un profond silence, ce qu'il allait leur déclarer, lorsque Jean s'étant levé sur les degrés du trône, parla en ces termes au nom de l'empereur.

XL. Discours de Tibère.

« Romains, depuis que la providence divine a dai-
« gné m'appeler au gouvernement de cet empire, je n'ai
« vécu que pour vous, je ne me suis occupé que de
« vous; j'ai partagé vos joies et vos peines : tous vos
« sentiments se sont réunis dans mon cœur comme
« dans leur centre. Il est bien juste que vous partagiez
« aussi les inquiétudes de mes derniers jours. Elles
« m'environnent, elles s'étendent sur chacun de vous,
« et dans cette grande assemblée, il n'est personne que

« je n'entende me dire au fond de mon cœur : *Tu as « pris soin de ma prospérité pendant ton règne ; « c'est encore ton devoir de songer à me l'assurer, « quand tu ne seras plus.* Que de craintes s'élèvent « dans mon ame, lorsque je jette les yeux, sur moi- « même, sur ma famille, sur l'empire. Souverain de la « plus puissante nation du monde, maîtresse elle-même « de tant de nations, ne reconnaissant sur la terre au- « cun supérieur, je vais comparaître au pied de ce tri- « bunal, où le monarque confondu avec ses sujets, ne « voit entre eux et lui-même d'autre différence, que la « multitude de ses fautes proportionnée à l'étendue de « son pouvoir. Je répondrai même des actions d'autrui, « et puisqu'il m'appartient de me donner un succes- « seur, si je ne choisis pas celui que je crois le plus « vertueux et le plus capable, ses crimes deviendront « mes crimes, ses manquements tourneront à ma « honte. Si je considère ce que je laisse après moi, je « crains pour ma famille, je crains pour l'empire. « Une épouse chérie trouvera-t-elle un ami, un frère « dans son nouveau maître? Mes filles, dont l'âge en- « core tendre a besoin d'appui, trouveront-elles en lui « un protecteur, un tuteur, un père? Mais, j'ose le « dire, et ni ma femme, ni mes filles n'en seront ja- « louses, elles sont accoutumées à ce langage, l'em- « pire m'est encore plus cher que ma famille : il fait « aujourd'hui le principal objet de ma prévoyance. Ce « n'est pas assez pour un prince d'avoir conservé son « état, il doit songer à le transmettre à un héritier, « qui le surpasse lui-même en mérite : autrement, ce « grand édifice se détruira faute de réparation, et tom- « bera peu à peu en ruine. Cette pensée agitait mon

« esprit et le remplissait d'inquiétude, lorsque la sa-
« gesse divine est venue à mon secours, et m'a montré
« celui que je cherchais. Vous le voyez au milieu de
« vous; c'est celui qui a relevé l'honneur des Romains,
« en abattant l'orgueil de la Perse; c'est le bouclier,
« c'est l'épée de l'empire. Est-il un homme plus capable
« que Maurice, de le maintenir dans un état florissant?
« Ses travaux passés, ses victoires sont autant de gages
« assurés de ses soins et de ses succès à venir. Je le
« déclare empereur, et pour preuve de la pureté de
« mes intentions, dans le choix que je fais de lui en
« l'associant à l'empire, je l'associe à ma famille: je lui
« donne ma fille Constantine. Prêt à partir pour le
« voyage de l'autre vie, j'aurai en vous perdant la con-
« solation de vous laisser plus que je n'emporte avec
« moi. Régnez, Maurice, et que vos actions servent
« d'ornements à ma sépulture; vos vertus feront mon
« éloge funèbre. Ne trompez pas nos espérances. Con-
« naissez-vous vous-même; ne perdez pas sur le trône
« les qualités qui vous y ont conduit. Que la philoso-
« phie tienne le gouvernail du pouvoir. La souverai-
« neté engendre l'orgueil; c'est un cheval fougueux,
« qui s'emporte, qui franchit les barrières et désar-
« çonne son cavalier, si la raison ne tient pas la bride.
« Gardez-vous de croire que vous surpassiez tous les
« hommes en prudence, parce que la fortune vous
« élève au-dessus d'eux. Souffrez plus volontiers d'être
« repris que d'être flatté: évitez cette bassesse presque
« inséparable de la grandeur, la petitesse de ne pou-
« voir endurer les avis, les instructions, les remon-
« trances. Faites-vous aimer plutôt que craindre. Ayez
« toujours devant les yeux la justice; qu'elle soit assise

« sur le trône à côté de vous; elle répandra dans votre « cœur cette douce joie, qui fait la premiere récom- « pense de la vertu. Songez que la pourpre n'est qu'un « vil vêtement, si elle ne couvre que des vices; que « les pierreries d'une couronne sur la tête d'un mo- « narque sans mérite, ne sont pas plus estimables que « les cailloux du bord de la mer. La pourpre présente « dans sa couleur je ne sais quoi d'austère et de lu- « gubre, qui semble avertir les princes que leur em- « ploi est plein de soucis et de chagrins, et qu'ils ne « doivent pas s'abandonner à la joie, mais l'entretenir « dans le cœur de leurs sujets. Le sceptre leur annonce « qu'ils ont besoin d'appui, et que la souveraineté n'est « qu'une brillante servitude. Tempérez votre sévérité « par la douceur, et votre confiance par la circonspec- « tion. Réprimez les désordres, punissez les crimes, « mais que les châtiments se mesurent sur l'utilité pu- « blique. Je vous adopte aujourd'hui et je vous parle « comme un père à son fils. Vous comparaîtrez à votre « tour aux pieds de ce juge incorruptible, devant le- « quel s'évanouissent toutes les distinctions humaines, « et qui ne voit dans les hommes que leurs vices ou « leurs vertus. »

XLI. Mort de Tibère.

Ce discours tira les larmes à toute l'assemblée. On pleurait ce prince aimable, qui descendant au tombeau tenait ses derniers regards fixés sur ses sujets. Tibère rappelant ce qui lui restait de forces, posa lui-même la couronne sur la tête de Maurice, et le revêtit de la pourpre impériale. On comblait d'éloges la sagesse et la bonté de Tibère, qui n'avait considéré que l'intérêt de l'empire; on admirait Maurice, dont la vertu seule avait déterminé le choix du prince: On louait Dieu

d'avoir si bien assorti l'ame de ces deux héros. Après qu'on eut jeté de l'argent au peuple, et que Maurice eut été reconnu empereur par les acclamations publiques, Tibère se fit reporter dans son lit, où il mourut le lendemain quatorzième d'août, après avoir régné seul trois ans dix mois et neuf jours. Il avait gouverné l'empire avec le titre de César trois ans et neuf mois. Jamais depuis le grand Théodose, la mort d'un empereur n'avait causé de si vifs regrets. Tous les Romains prirent le deuil; ce qui n'était pas alors un usage de bienséance, mais l'expression volontaire d'une profonde douleur. Le peuple en foule courut au palais de l'Hebdome, força les gardes qui en défendaient l'entrée à d'autres qu'aux magistrats, et joignit pendant la nuit entière ses chants funèbres à ceux du clergé qui environnait le cercueil. Le matin du jour suivant, le corps fut transporté par mer à Constantinople; et tous les habitants s'étant rendus sur le rivage pour le recevoir, accompagnèrent le convoi jusqu'à l'église des saints Apôtres, fondant en larmes, et n'interrompant leurs sanglots que par les éloges d'un prince digne de régner plus long-temps.

XLII. Caractère de Maurice.

On ne se consolait que par les heureuses espérances que donnait le nouvel empereur. Il était âgé de quarante-trois ans, et l'empire se félicitait de voir monter sur le trône un prince, qui n'était plus d'âge à se jouer de la puissance souveraine. Aussi ses commencements furent-ils moins brillants que ceux des jeunes monarques, mais plus solides et mieux soutenus. Il joignit à son nom celui de Tibère. Aussi sobre, aussi éloigné des plaisirs qu'il l'avait été dans sa vie privée, il devint encore plus laborieux, plus attentif à ménager

tous ses moments, dont il croyait devoir compte à ses sujets. Maître de tous les mouvements de son ame, ferme et constant sans opiniâtreté, il savait se plier aux circonstances : grave et sérieux sans hauteur, il réunissait des qualités qui semblent se combattre, la la sévérité et la clémence, un grand courage et une prudence égale : il était naturellement porté à temporiser, et croyait que toutes les affaires ont leur point de maturité, d'où dépend le succès. Il protégeait les sciences, dont il faisait l'amusement de son loisir; il se plaisait à entendre la lecture des poëmes, des histoires; et passait lui-même à l'étude une partie des nuits. Il nous a laissé un traité de l'art militaire [1], le fruit des observations qu'il avait faites à la tête des armées. Les bienfaits qu'il répandit sur les bons écrivains, ranimèrent pour quelque temps le goût des lettres qui se perdait de plus en plus. Cependant il n'était pas d'un accès facile; il n'accordait ses audiences qu'à des sollicitations réitérées; mais c'était moins par fierté, quoiqu'il eût dans le caractère un peu de froideur et de sécheresse, que par la crainte de se laisser surprendre à de faux rapports, ou séduire par la flatterie, qu'il haïssait plus que la censure. On lui reproche d'avoir trop aimé l'argent, et cette faiblesse fut en effet cause de sa perte. Néanmoins, loin de fouler ses sujets, il remit le tiers des impôts établis sous les règnes précédents. Sa piété ne reçut aucune atteinte de la pompe qui l'environnait. Dès qu'il fut empereur, il écrivit à l'abbé Théodore, dont il avait admiré la sainteté en passant par la Galatie : il le conjurait de lui accorder

[1] Cet ouvrage, divisé en douze livres, a été publié avec la tactique d'Arrien, par J. Scheffer, Upsal, 1664, in-8°, grec et latin.—S.-M.

le secours de ses prières, afin qu'il pût rendre ses peuples heureux et les défendre contre les Barbares : il le priait de lui demander quelque grace. Le saint abbé ne lui demanda que quelques mesures de blé, pour le soulagement des pauvres; et l'empereur ordonna de lui en envoyer six cents boisseaux, ce qui serait continué tous les ans. Quant à la figure extérieure, on rapporte qu'il était d'une taille médiocre, d'un corps robuste, un peu roux et chauve par devant; qu'il avait d'assez beaux traits, et qu'il se rasait, au lieu que ses prédécesseurs avaient laissé croître leur barbe.

XLIII. Sa famille.

Maurice aimait sa famille; mais il ne songea point à l'enrichir aux dépens de l'empire. Paul son père vivait encore ainsi que sa mère Joanna sœur d'Adelphius évêque d'Arabissus sa patrie. Il les fit venir à Constantinople; et ils goûtèrent dans leurs embrassements mutuels la satisfaction la plus touchante et la plus douce à des cœurs tendres et sensibles. Son père vécut encore douze ans sous son règne; et ce sage vieillard, sans vouloir régner sur son fils, conserva auprès de lui l'autorité que lui donnait sa prudence. Il fut enterré avec les empereurs dans l'église des saints Apôtres. Outre Maurice, Paul avait un second fils et trois filles. Pierre maître de la milice, duc de Thrace et Curopalate, fut employé par son frère dans le commandement des armées. Les trois sœurs de Maurice se nommaient Gordia, Théoctiste, et Damiana. L'aînée épousa Philippique, né à Rome et venu depuis peu à Constantinople. C'était un homme distingué par sa noblesse et par ses richesses. Les historiens de ce temps-là font les plus grands éloges de ses talents militaires; ils le comparent au premier des Scipions. Mais les actions

qu'ils rapportent de ce général, décèlent la flatterie; elles font connaître qu'il ne doit ces magnifiques éloges qu'à la qualité de beau-frère de l'empereur. La postérité qui rend à chacun la place qu'il mérite, le réduit au rang des plus médiocres généraux. Théoctiste n'est connu que de nom. Si l'on en peut croire Jean Moschus auteur du Pré spirituel, ouvrage rempli de pieuses rêveries, Damiana fut abbesse d'un monastère à Jérusalem, où elle vécut saintement avec Sopatra fille de Maurice. Elle avait été mariée; et son fils Athenogène fut évêque de Pétra en Arabie.

FIN DU LIVRE CINQUANTE-UNIÈME.

LIVRE LII.

MAURICE.

I. Mariage de Maurice.

JAMAIS depuis la fondation de l'empire, on n'avait vu le père et la mère de l'empereur régnant, assister à

son mariage. Leur présence ajouta un nouvel intérêt à cette auguste cérémonie. Dès le lendemain de leur arrivée, toute la cour s'étant assemblée dans la grande salle du palais, Maurice y manda le patriarche, et le conjura d'adresser à Dieu ses prières pour attirer sur son mariage les graces et les bénédictions du ciel. Le patriarche après avoir récité les oraisons accoutumées, prit les mains des deux époux, les joignit ensemble, leur souhaita les prospérités de l'union conjugale, leur mit la couronne nuptiale sur la tête, et les fit participer aux divins mystères. Le saint sacrifice étant achevé, les patrices portant des flambeaux, conduisirent les époux à l'appartement impérial, tapissé de la pourpre la plus précieuse, relevée de pierreries et de broderie d'or. Cependant on dressait dans le vestibule du palais, derrière un grand voile, un superbe trône, d'où l'empereur devait se montrer aux soldats et au peuple, et faire les largesses ordinaires en ces occasions. Lorsque tout fut préparé, la princesse, conduite par le premier des eunuques, alla se placer sur le trône sans être vue du peuple. Quand elle eut pris séance, l'empereur y marcha accompagné de ses courtisans, tous revêtus de robes d'une blancheur éclatante. Dès qu'il y fut arrivé, on baissa le voile, et tout Constantinople vit l'empereur montant sur le trône, dont l'éclat éblouissait les yeux, l'impératrice se levant pour le recevoir, et les deux époux s'embrassant avec tendresse. Aussitôt les spectateurs comme de concert, entonnèrent le chant de l'hyménée, et l'eunuque qui avait conduit la princesse, versa du vin dans une coupe qu'il présenta aux deux époux. Rien ne fut jamais plus brillant, et par la magnificence du spectacle et par la joie du peuple,

Simoc. l. 1, c. 10. Evag. l. 6, c. 1. Niceph. Call. l. 18, c. 8. Theoph. p. 213. Cedr. t. 1, p. 394.

que cette fête vraiment politique, si capable d'attendrir le cœur des sujets, et de les intéresser au mariage de leur maître, qui semblait les inviter à ses noces comme ses parents et ses amis. Les réjouissances publiques durèrent sept jours; l'opulence étala tous ses trésors; ce ne fut par toute la ville que festins, que jeux, que spectacles, qu'acclamations. Tous les jours c'étaient des courses de chars dans l'hippodrome; et la joie populaire, toujours bruyante et tumultueuse, épuisa tous les signes par lesquels elle sait se manifester.

II. Clémence de Maurice. Evag. l. 6, c. 2. Niceph. Call. l. 18, c. 10.

L'empereur dès les premiers jours de son règne, donna des preuves de sa clémence. Le perfide Alamondare, qui avait trahi Maurice à la bataille de Callinicus, fut pris avec son fils Naaman [1]. Celui-ci, plus méchant encore que son père, à la tête d'une troupe de Sarrasins [2], avait cruellement ravagé la Phénicie et la Palestine [3]. Tous les seigneurs étaient d'avis de venger l'empire par la mort de ces traîtres. Maurice qui s'était fait une loi d'épargner le sang, se contenta de releguer Alamondare en Sicile [4], et d'assigner à Naaman

[1] Les historiens ne nous font pas connaître comment, et à quelle époque précise, le roi de Hirah Mondar IV et son fils tombèrent au pouvoir des Romains. Il paraît toutefois que leur captivité se rapporte à peu près au temps de l'avénement de Maurice. Quoi qu'il en soit, il est évident qu'Eichhorn s'est trompé dans son *Essai sur l'histoire des rois de Hirah*, inséré dans le recueil allemand, intitulé *Mines de l'Orient*, t. 3, p. 36, en plaçant en l'an 583 le règne de Mondar IV, et en 589, celui de son fils Naaman ou Noman IV, surnommé Abou-Kobais. Il est évident qu'il faut les rapporter l'un et l'autre, à une époque plus ancienne. Voyez ci-dev. p. 167, not. 4, liv. LI, § 31.— S.-M.

[2] On voit par le témoignage d'Évagrius, l. 6, c. 2, qu'il avait commis ces ravages peu après l'époque où son père fut pris par les Romains. Il paraît qu'il fut fait prisonnier quelque temps après cette invasion, mais on ignore les circonstances de cet événement.— S.-M.

[3] Les deux Phénicies et les Palestines, Φοινίκην τε ἑκατέραν, Παλαιστίνας τε. Evagr. l. 6, c. 2.—S.-M.

[4] *Avec sa femme et plusieurs de ses enfants.* Μόνης δὲ νήσου προσετίμησε σὺν γυναικὶ καὶ τῶν παίδων ἐνίοις, καὶ πρὸς τὴν Σικελῶν ἐξοικίσαι. Evagr. l. 6, c. 2.— S.-M.

une ville pour prison [1], sans leur imposer d'autre peine.

III. Victoire des Perses sur les Romains. Simoc. l. 1, c. 9, 12. Evag. l. 6, c. 3. [Theoph. p. 214.]

Depuis la bataille de Constantine, les Perses n'osaient s'éloigner de leurs frontières. Maurice qui avait remporté sur eux deux grandes victoires, donna ordre à Jean Mystacon [2], Thrace de naissance [3], qui commandait en Arménie [4], de marcher contre eux pour les forcer d'abandonner la Mésopotamie. Ce général vint les chercher au confluent du Nymphius [5] et du Tigre, où ils étaient campés [6]. Il leur offrit la bataille qu'ils eurent le courage d'accepter [7]. S'étant mis à la tête du centre, il donna le commandement de l'aile droite à Curs son lieutenant [8], et celui de l'aile gauche à un officier lombard nommé Ariulphe, qui avait passé au service de l'empire. Les deux armées étant à la portée du trait, Jean et Ariulphe chargèrent vi-

[1] Ἐν ἐλευθέρᾳ φυλακῇ φρουρεῖ. Evagr. l.6, c.2. Il paraît que ce prince fut mis plus tard en liberté et rétabli sur son trône, c'est ce qui résulte au moins des récits des auteurs arabes. Le même historien rapporte, l. 6, c. 22, qu'il se convertit à la religion chrétienne.—S.-M.

[2] Il devait ce surnom à ses longues moustaches, selon Théophylacte Simocatta, l. 1, c. 9, ὥπερ ἐπώνυμον τὸ τῆς ὑπερώας χελύνης κατάκομον, ὃν δὴ καὶ Μυςάκωνα προσηγόρευον Ῥωμαῖοι. — S.-M.

[3] Ἰωάννην Θρᾷκα γένος. Evagr. l. 6, c. 3.—S.-M.

[4] On le fit passer, dit Théophylacte Simocatta, l. 1, c. 9, du commandement des troupes d'Arménie, au rang de maître de la milice d'Orient. Τῶν ἐκ τῆς Ἀρμενίας ςρατοπέδων ἐπὶ τὰς τῆς ἀνατολῆς δυνάμεις Ῥωμαϊκὰς μετεβίβαζεν.—S.-M.

[5] Le Nymphius est un des affluents qui joignent le Tigre par sa rive gauche, auprès de la ville d'Amid. Il a été quelquefois confondu avec le Tigre lui-même. J'ai eu souvent l'occasion d'en parler. — S.-M.

[6] Στρατοπεδεύεται ἔνθα ὁ Νύμφιος ποταμὸς τῷ Τίγριδι ἀνακοινοῦται τοῖς ὕδασιν. Theoph. Sim. l. 1, c. 9.—S.-M.

[7] Les Perses étaient commandés, dit Théophylacte Simocatta, l. 1, c. 9, par un général qu'il appelle *Chardarigan*, ce qui ajoute-t-il, était le nom d'une dignité persane. Χαρδαριγὰν, παρθικὸν τοῦτο ἀξίωμα. Les Perses, dit encore cet historien, aiment à se distinguer plutôt par leurs titres, que par les noms qu'ils doivent à leur naissance. Φίλον δὲ Πέρσαις ἐκ τῶν ἀξιωμάτων προσαγορεύεσθαι, ὥσπερ ἀπαξιούντων τὰς ἐκ τῆς γεννήσεως ὀνομασίας ἐπιφέρεσθαι. J'ai eu plusieurs fois l'occasion de faire la même remarque.— S.-M.

[8] Il a été question de cet officier, ci-dev. p. 130, not. 6, liv. LI, § 10 et ailleurs. — S.-M.

goureusement l'ennemi qui plia devant eux. Mais Curs jaloux de son général, dont il croyait mériter la place, ne fit aucun mouvement. Cette inaction de l'aile droite rendit le courage aux Perses, et l'ôta aux Romains. Ceux-ci se voyant abandonnés, prennent la fuite par des chemins montueux et difficiles, où poursuivis par les ennemis, ils perdent grand nombre des leurs, et regagnent leur camp avec peine. Le général perse [1] voulant profiter de sa victoire va mettre le siége devant Aphumes [2]; c'était la première conquête que Maurice avait faite sur les Perses, quatre ans auparavant. Mystacon de son côté envoye une partie de ses troupes attaquer la forteresse d'Acbas [3], située sur une montagne escarpée au bord du Nymphius. On n'y pouvait monter que par un seul endroit, défendu par une épaisse muraille. Dès que les Romains eurent pris leur poste entre les rochers et les précipices, dont la place était environnée, les habitants donnèrent au général perse avec des flambeaux, le signal dont ils étaient convenus. Les Perses quittant aussitôt le siége d'Aphumes, accourent en diligence, descendent de leurs chevaux, montent à l'ennemi, et l'accablent d'une grêle de flèches. Plus dispos et plus exercés à courir dans des chemins rudes et embarrassés, ils eurent bientôt nettoyé la pente de la montagne. Des Romains les uns sont pris, les autres précipités de rochers en rochers jusque sur les bords du Nymphius : quelques-uns passent le fleuve à

[1] Ὁ τῆς μηδικῆς σατράπης δυνάμεως. Theoph.Sim.l.1,c.12.—S.-M.

[2] Τὸ Ἀφούμων. Voyez ci-dev. p. 150, not. 1, liv. LI, § 18.—S.-M.

[3] Τὸ Ἀκβάς. Il est difficile d'indiquer la situation exacte de cette place, dans l'état actuel de nos connaissances, sur la géographie de cette partie de l'Asie. Il parait cependant, comme on pourra le voir ci-après, l. LIII, § 15, que cette ville était située dans l'Arzanène non loin de Martyropolis, au-delà du Nymphius du côté de l'Orient. —S.-M.

la nage et vont rejoindre le gros de leur armée. Telle fut la fin de cette campagne. Les Romains demeurèrent en possession du château d'Aphumes, et les Perses de celui d'Acbas.

L'année suivante au mois d'avril le feu prit dans la grande place de Constantinople; et l'incendie animé par un vent violent, ne fut éteint qu'après avoir fait beaucoup de ravage. Cet accident fut suivi d'un autre encore plus funeste, parce que les forces humaines ne peuvent l'arrêter. Le onzième de mai, jour de la dédicace de Constantinople, qu'on célébrait tous les ans par des processions pompeuses, et par des jeux du cirque, la joie publique fut troublée par un horrible tremblement de terre, qui fit craindre que la ville entière ne fût abîmée. Au coucher du soleil un affreux mugissement se fit entendre dans les entrailles de la terre, qui se soulevant ensuite renversa quantité d'édifices. Peu de jours après, on découvrit qu'un habitant nommé Paulin, connu pour son grand savoir, était entêté de magie et qu'il s'occupait de sortiléges et d'enchantements. Le peuple ne manqua pas d'attribuer à ses prestiges les deux fléaux qu'il venait d'éprouver; et le patriarche, prélat austère dans ses mœurs, mais plein d'un zèle amer, aussi prévenu que le peuple, sollicitait vivement l'empereur de faire brûler vif cet homme impie et sacrilége. Maurice rempli des sentiments de douceur, qui auraient convenu au patriarche, pensait qu'il valait mieux amener les méchants à résipiscence, que les faire périr. Mais Jean le Jeuneur, armé de quelques passages de saint Paul, dont abusait son humeur impitoyable, obligea par ses instances l'empereur à condamner à mort ce misérable. Il fut

An 583.
IV.
Punition d'un magicien.
Simoc. l. 1, c. 11, 12.
Theoph. p. 213.
Cedr. t. 1, p. 394.

pendu, et avant que de l'étrangler, on trancha sous ses yeux la tête à son fils, qu'il avait instruit à pratiquer les même maléfices.

V. Les Avares recommencent la guerre.

Simoc. l. 1, c. 3, 4. Theoph. p. 214. Cedr. t. 1, p. 394. Zon. l. 14, t. 2, p. 73.

Depuis que les Avares avaient forcé Tibère de leur abandonner Sirmium [1], leur khakan devenu plus fier, traitait les Romains avec insolence. Ayant appris qu'il y avait à Constantinople des animaux d'une grandeur extraordinaire [2], il écrivit à l'empereur qu'il serait curieux d'en voir. Maurice qui ménageait ce barbare, lui fit présent du plus grand éléphant qui lui fût venu des Indes [3]. Le khakan l'ayant à peine considéré, le renvoya aussitôt, soit qu'il en fût effrayé, soit par mépris. Comme il se piquait de magnificence, il pria l'empereur de lui envoyer un lit enrichi d'or [4]. Maurice s'empressa de le satisfaire : l'ouvrage était admirable et par le prix de la matière et par la beauté du travail. Cependant le barbare n'en fut pas content; il le fit reporter à l'empereur. Il demanda une augmentation de vingt mille pièces d'or par-dessus les quatre-vingt-mille que les Romains s'étaient engagés à lui payer tous les ans : sur le refus de Maurice il rompit le traité, et sans respecter ses propres serments, il vint attaquer Singidon [*Singidunum*]. Quoique cette ville fût sans défense, elle coûta beaucoup de sang aux Avares [5]. On y disputa le

[1] Sirmium, dit Théophylacte Simocatta, l. 1, c. 3, était une ville des plus renommées de la partie européenne de l'empire. Ἄστυ τε περίδοξον ἦν, τοῖς ἀνὰ τὴν Εὐρώπην οἰκοῦσι Ῥωμαίοις περιλαλούμενον καὶ ᾀδόμενον. —S.-M.

[2] Ὡς ζῶα τρέφεσθαι παρὰ Ῥωμαίοις, τῷ μεγέθει καὶ τῷ σώματι ἐμφανέστατα. Theoph. Simoc. l. 1, c. 3. — S.-M.

[3] Πέμψας ἐκ τῶν παρ' αὐτῶν τρεφομένων θηρίων τὸ ἐξοχώτατον. Theoph. Simoc. l. 1, c. 3. — S.-M.

[4] Κλίνην χρυσῆν τεχνουργήσαντα. Theoph. Simoc. l. 1, c. 3.—S.-M.

[5] Ce fut, dit Théophylacte Simocatta, l. 1, c. 4, une *victoire cadméenne*. Καδμείαν τε τὸ τοῦ λόγου ἀποφέρεσθαι νίκην.—S.-M.

terrain avec opiniâtreté, et il y périt autant d'ennemis que d'habitants. Après la prise de Singidon, Baïan côtoya le Danube en avançant vers la Thrace, et saccagea la plupart des places[1] qui bordaient ce fleuve. La petite ville [d'Augusta[2]] fut épargnée à la prière de ses concubines, qui s'y étaient retirées pour profiter de ses bains d'eaux chaudes. Après avoir, comme un torrent impétueux, traversé les deux Mésies, il passa le mont Hémus, et vint camper au bord du Pont-Euxin, près d'Anchiales, dont il ravagea le territoire.

VI. Ambassade des Romains aux Avares. [Simoc. l. 1, c. 4, 5. Theoph. p. 214. Cedr. t. 1, p. 395. Zon. l. 14, t. 2, p. 74.]

Ce fut là que les députés de Maurice vinrent le trouver [3]. C'étaient Helpidius et Comentiole, l'un sénateur et ancien gouverneur de Sicile [4], l'autre officier de la garde impériale [5]. Le khakan [qui était à Anchiales] les reçut avec une hauteur outrageante, menaçant d'aller abattre la longue muraille, qui servait de rempart au territoire de Constantinople. Helpidius demeurait en silence; mais Comentiole naturellement vif et hardi, ne pouvant souffrir ces bravades insolentes. « Prince, lui dit-il avec liberté, nous pensions avoir

[1] Πολλάς τε καὶ ἑτέρας ἄςει γείτονας πόλεις ληΐζεται. Theoph. Simoc. l. 1, c. 4.—S.-M.

[2] Et non *Acqs* comme on lit dans les anciennes éditions de Lebeau. Il n'y a aucune raison de donner au nom d'une ville de l'Illyrie, la forme donnée par hasard à celui d'une ville de l'Aquitaine ou de l'ancienne Novempopulanie, qui se nommait également autrefois *Augusta*. C'est la ville appelée à présent Dax en Gascogne. Selon Théophylacte Simocatta, l. 1, c. 4; le khakan prit encore *Viminacium*, Βιμινάκιον. Elles étaient l'une et l'autre, deux villes remarquables de l'*Illyricum*. Πόλεις δ'αὗται λαμπραὶ ὑπὸ τὸ Ἰλλυρικὸν φορολογούμεναι. Elles étaient sur le bord du Danube, sur la rive droite de ce fleuve.—S.-M.

[3] Il ravageait depuis trois mois le territoire romain, selon Théophylacte Simocatta, l. 1, c. 4.—S.-M.

[4] Ἄνδρα ἐς συγκλήτου βουλὴν ἀναγόμενον, τῆς τε Σικελίας ἡγεμονεύσαντα, καὶ τῶν τοῦ πραίτωρος ἐπιβάντα βημάτων. Theoph. Simoc. l. 1, c. 4—S.-M.

[5] Ἄνδρα τῶν σωματοφυλάκων τοῦ βασιλέως ὑπερφερόμενον, ὃν Σκρίβωνα τῇ λατινίδι φωνῇ Ῥωμαῖοι κατονομάζουσιν. Theoph. Simoc. l. 1, c. 4. Voyez au sujet des *Scribones*, t. 9,

« affaire à un monarque qui respectait les dieux qu'il « adore [1], et qu'il a pris pour garants de ses serments. « Nous nous persuadions encore que vous n'oublieriez « pas les bienfaits des Romains, qui ont donné asile « à vos pères errants et fugitifs. Les Romains au con- « traire veulent bien oublier votre ingratitude passée; « et malgré l'infraction des traités les plus solemnels, « ils vous offrent encore la paix. Si vous la refusez, « songez que vous aurez à combattre la nation qui a « subjugué l'univers. Ne vous croyez pas invincible, « pour avoir ravagé tant de pays. Notre patience a « fait seule vos succès; craignez de la pousser à bout. « Vous aurez contre vous, avec les forces de l'empire, « et vos dieux, et vos serments, et nos bienfaits, et « l'horreur des nations étrangères. La postérité même « fera la guerre à votre mémoire. Préférez la gloire « de la reconnaissance et de la justice à une conquête « criminelle, qui va vous être arrachée, si vous vous « obstinez à la retenir. Voulez-vous de l'argent? les « Romains vous en donneront; ils ne sont avares que « d'honneur. Vous tenez de leur libéralité une habi- « tation vaste et commode; gardez-vous de vous éten- « dre au-delà. L'empire est un grand arbre, enraciné « depuis plus de treize siècles, toujours nourri des « eaux du ciel, toujours plein de sève et de vigueur : « vos haches et vos coignées ne l'entameront jamais; « elles se briseront dans vos mains, et retourneront « sur vous-mêmes. »

VII. Mauvais traitement

Une remontrance si hardie mit le khakan en fureur. Lançant sur Comentiole des regards étincelants, il or-

p. 326, not. 1, liv. XLIX, § 8. — S.-M.

[1] Τοὺς τε πατρῴους θρησκεύειν θεούς. Theoph. Simoc. l. 1, c. 5. — S.-M.

donne de le jeter dans un cachot avec des entraves aux pieds, et d'aller déchirer sa tente : c'était, selon l'usage de la nation, un arrêt de mort. Le lendemain sa colère n'étant pas encore calmée, les principaux seigneurs de sa cour [1] se jettent à ses pieds, et le conjurent *d'avoir égard au droit des gens; de ne pas rendre les Avares odieux à tous les peuples de la terre, en faisant périr un ambassadeur : que ce jeune téméraire était assez puni par la prison.* Le khakan se rendit enfin à des sollicitations si pressantes et renvoya les députés à l'empereur.

des ambassadeurs.
[Simocat. l. 1, c. 6.]

An 584.

VIII.
Autaris roi des Lombards.

[Simoc. l. 1, c. 6.]
Paul. Diac. l. 2, c. 16, 29.
Pratilli prolus. in Paul. Diac.
Abb. Biclar.
Aimoin, l. 3, c. 76.
Rubeus, hist. Ravenn. l. 4, p. 179-182.
Sigon. de regno Ital. l. 1, p. 26-37.
Baronius.
Pagi ad Bar.
Fleury, Hist. ecclés. l. 34, art. 43, l. 35, art. 13.
Murat. ann. Ital. t. 3, p. 514.

La paix fut renouvelée l'année suivante [entre Helpidius [2] qui avait été renvoyé chez les Avares, et Targitius négociateur déja connu [3] et qui tenait un rang très-distingué chez cette nation barbare [4]. Cette paix honteuse fut faite] à condition que les Romains payeraient aux Avares cent mille pièces d'or de pension annuelle. Maurice consentit à cette augmentation, plûtot que d'avoir à soutenir à la fois deux grandes guerres contre les Avares et contre les Perses. Il s'occupait encore dans ce temps-là du soin de recouvrer l'Italie. Grégoire, apocrisiaire du Saint-Siége, étant sur le point de retourner à Rome, avait obtenu des secours contre les Lombards, et l'empereur faisait partir avec lui le patrice Smaragdus, plus guerrier que l'exarque Longin, son prédécesseur. Autaris fils de Cleph commençait à régner à Pavie. La nation, lasse de la tyrannie de ses ducs [5], avait mis sur le trône ce jeune

[1] Οἱ τῶν Ἀβάρων δυνατώτατοι. Theoph. Simoc. l. 1, c. 6.—S.-M.

[2] Voyez ci-dev. § 6, p. 207, not. 4. —S.-M.

[3] Voyez ci-dev. p. 108, not. 3 et p. 110, not. 7, liv. L, § 47. — S.-M.

[4] Ταργίτιόν τε τῷ τῶν Ἀβάρων φύλῳ ἄνδρα περίβλεπτον. Theoph. Simoc. l. 1, c. 6.—S.-M.

[5] Leur gouvernement anarchique

Giann. hist. Nap. l. 4, c. 1, 2, 3, 12. Abr. chron. de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 184 et suiv.

prince, dont la sagesse répara les desordres d'une aristocratie mal concertée, et la valeur étendit et affermit la domination des Lombards [1]. Pour se rendre plus respectable aux Romains mêmes, il prit, à l'exemple des empereurs, le surnom de Flavius, qu'il transmit à ses successeurs [2]. Il laissa aux ducs le gouvernement des villes sur lesquelles ils avaient exercé un pouvoir absolu; mais il s'en réserva la souveraineté; et il ordonna qu'ils lui remettraient la moitié du revenu de leurs duchés [3], et qu'ils marcheraient à ses ordres avec leurs troupes toutes les fois qu'ils en seraient requis. Il était le maître de leur donner des successeurs à sa volonté; mais il n'usa jamais de ce droit, que lorsqu'ils mouraient sans enfants mâles, ou en cas de félonie. Cette modération d'Autaris fut le premier fondement de la stabilité des fiefs; et quoique l'origine de

avait été de dix ans. *Langobardi per annos decem sub potestate ducum fuissent.* Paul. Diac. l. 3, c. 16. Il est appelé *Antarich* dans la chronique de l'abbé de Biclar. Paul Diacre le nomme *Authari*. Grégoire de Tours, l. 10, c. 3, l'appelle *Apthacharius*. St. Grégoire le grand, *dial.* l. 3, c. 19, le nomme *Autharic*, et Αὐθαλαρίκος dans la version grecque de ses dialogues. — S.-M.

[1] On apprend de la chronique de Frédégaire, § 45, qu'Autharis fut créé roi des Lombards, avec la permission de Gontran et de Childebert, rois des Francs. *Permissu Guntchramni et Childeberti Autharium ducem super se Langobardi sublimant in regno.* Ce prince se soumit à payer aux rois des Francs le tribut annuel de 12,000 pièces d'or, que les Lombards étaient dans l'usage de leur payer. *Autharius rex tributa quæ Langobardi ad partem Francorum spoponderant, annis singulis reddidit.* Les Lombards avaient antérieurement cédé à Gontran les villes d'Aoust et de Suze, avec leur territoire, en réparation des ravages qu'ils avaient commis dans la Gaule. *In compositione Augustam et Siusium (leg. Segusium) civitates cum integro illorum territorio et populo, partibus Guntchramni tradiderunt.* — S.-M.

[2] *Quem etiam ob dignitatem Flavium appellaverunt, quo prænomine omnes, qui postea fuerunt, Langobardorum reges feliciter usi sunt.* Paul. Diac. l. 3, c. 16. On voit par les monuments que les Goths d'Espagne en agirent de même. — S.-M.

[3] *Omnem substantiarum suarum medietatem regalibus usibus tribuunt.* Paul. Diac. l. 3, c. 16. — S.-M.

cette sorte de seigneurie héréditaire remonte plus haut que l'invasion des Lombards, on peut dire que c'est aux Lombards qu'on est redevable de la jurisprudence féodale. Ils en fixèrent la nature et la forme; et tout l'Occident adopta les loix qu'ils établirent sur cette importante partie du droit public[1]. On vit dans la personne d'Autaris quelle est l'influence d'un prince habile, ferme, vigilant sur une nation, pour en corriger les mœurs. Il ne régna pas six ans, et c'en fut assez pour adoucir la férocité naturelle aux Lombards, qui s'était encore accrue dans la confusion du dernier gouvernement. La justice et la sûreté publique succédèrent aux usurpations, aux brigandages, aux meurtres, et les grands apprirent à redouter la loi plus qu'ils n'étaient eux-mêmes redoutables. Il faut cependant convenir que ce prince ne rétablit pas le goût des lettres. Un des plus grands maux que causa l'invasion des Lombards, fut l'ignorance qui s'introduisit avec eux. Ces Barbares n'estimaient que les armes, et les peuples d'Italie, au milieu des horreurs de la guerre, n'avaient ni la volonté, ni le pouvoir de cultiver les sciences et les arts, c'est ce qui rend l'histoire de ces temps-là si confuse et si stérile. Autaris ayant épousé Théodélinde[2] fille de Garibald duc de Bavière[3], renonça au paga-

[1] M. Sismonde Sismondi, dans son *Histoire des républiques italiennes du moyen âge*, t. 1, p. 55-90, donne des détails intéressants et exacts sur la législation des Lombards.—S.-M.

[2] *Fuit autem Garibaldus, socer Authari regis Langobardorum ex Theudelinda filia sua.* Aimoin, l. 3, c. 76.—S.-M.

[3] *Flavius rex Authari legatos ad Baioariam misit, qui Garibaldi eorum regis filiam sibi in matrimonium peterent. Quos ille benignè suscipiens, Theudelindam suam filiam Authari se daturum promisit.* Paul. Diac. l. 3, c. 29. Le même historien raconte fort au long les circonstances romanesques, mais sans doute très-vraies du mariage du roi des Lombards avec cette princesse. Elles sont tout-à-fait

nisme pour embrasser la religion chrétienne. Théodélinde était catholique; mais les évêques lombards communiquèrent au roi les erreurs de l'arianisme, dont leur nation était infectée. Je vais raconter sans interruption les événements de l'histoire des Lombards, qui eurent quelque rapport à celle de l'empire, pendant les six années du règne d'Autaris.

IX. Première expédition des Français contre les Lombards. [Simoc. l. 3, c. 4. Paul. Diac. l. 3, c. 17. Abb. Biclar. Greg. Tur. l. 6, c. 42. Aimoin, l. 3, c. 36. Theoph. p. 220. Cedr. t. 1, p. 396.]

Le nouvel exarque était continuellement aux prises avec les Lombards. Les deux peuples voisins l'un de l'autre formaient sans cesse de nouvelles entreprises, les Lombards sur Ravenne, que les Romains avaient conservée, les Romains sur Classe [*Classis* [1]], dont les Lombards s'étaient rendus maîtres. Smaragdus, voyant que ses forces ne suffisaient pas même pour défendre ce qui restait encore à l'empire, en instruisit l'empereur. Maurice, n'osant dégarnir l'Orient, où il fallait résister aux Perses, ni l'Illyrie, où malgré les traités on pouvait à tout moment avoir à combattre l'infidèle nation des Avares, eut recours aux rois de France. Il envoya une ambassade solemnelle à Childebert roi d'Austrasie, avec une somme de cinquante mille pièces d'or, ce qui faisait près de sept cent mille livres de notre monnaie, pour l'engager à faire la guerre aux Lombards [2]. Childebert ayant passé les Alpes en personne à la tête d'une grande armée, les Lombards, hors d'état de le com-

dans les mœurs des nations germaniques. Le père de cette princesse fut chassé de ses états par les Francs, elle s'enfuit alors en Italie, avec son frère Gundoald, et elle vint elle-même épouser Autharis. *Propter Francorum adventum, perturbatio Garibaldo regi advenisset, Theudelinda ejus filia cum suo germano, nomine Gundoald, ad Italiam confugit, seque adventare Authari sponso nuntiavit.* Paul. Diac. l. 3, c. 29. Le mariage se fit dans les champs de Sardis auprès de Vérone, *in campo Sardis, qui supra Veronam est.* — S.-M.

[1] L'ancien port de Ravenne. — S.-M.

[2] *Ut Langobardos de Italia extruderet.* Greg. Tur. l. 6, c. 42. — S.-M.

battre, se renfermèrent dans leurs villes, et laissèrent les Français maîtres de la campagne, tandis qu'Autaris employait la négociation pour conjurer cet orage. L'argent qu'offrait Autaris fit oublier au roi d'Austrasie celui qu'il avait reçu de Maurice. La paix fut conclue, et Childebert repassa les Alpes. Maurice se plaignit en vain de cette infidélité; il envoya redemander les cinquante mille pièces d'or à Childebert, qui, faute de bonnes raisons, renvoya l'ambassadeur sans réponse [1].

X. Histoire de Droctulf. [Paul. Diac. l. 3, c. 18, 19.]

La garnison de Brescelle [*Brexillus* [2]] sur le Pô faisait sans cesse des courses par terre et par eau jusqu'à Ravenne. Elle était commandée par un vaillant capitaine nommé Droctulf: c'était un Suève que les Lombards avaient pris au berceau dans les guerres de Germanie[3]. Élevé dans l'esclavage, il était parvenu par son mérite; mais quoiqu'il servît les Lombards avec valeur, il ne pouvait leur pardonner dans son cœur de lui avoir autrefois ravi sa liberté. Smaragdus n'oublia rien pour le gagner, et il en vint à bout. Droctulf livra sa place aux Romains et se joignit à l'Exarque pour reprendre la ville de Classe. Il rassembla les barques qu'il trouva sur la rivière de Bodrino [*Badrinus*], entra dans le port de Classe avec ses meilleurs soldats, donna l'assaut à la ville du côté de la mer, tandis que Smaragdus l'attaquait du côté de la terre. La place fut emportée, et Ravenne délivrée d'un ennemi qu'elle avait à ses portes depuis

[1] *Ille suarum virium potentiâ fretus, pro hac re nec responsum reddere voluit.* Paul. Diac. l. 3, c. 17. —S.-M.

[2] *Brexillus civitas super Padi marginem sita.* Paul. Diac. l. 3, c. 18. On l'appelle actuellement *Brescello*. Cette ville fait partie du duché de Modène.—S.-M.

[3] *Iste ex Suavorum, hoc est, Alemannorum gente oriundus, inter Langobardos creverat, et quia erat formâ idoneus, ducatus honorem meruerat.* Paul. Diac. l. 3, c. 18.—S.-M.

long-temps. Le Suève se retira dans Brescelle, d'où il ne cessait de harceler les Lombards par ses incursions sur les territoires de Parme et de Reggio. Pour se délivrer d'un ennemi si incommode, Autaris vint l'assiéger. Après une longue et vigoureuse défense, Droctulf se rendit, à condition qu'il pourrait se retirer à Ravenne avec sa garnison. Les murailles de la ville furent rasées, et Brescelle perdit alors le titre d'évêché qu'elle avait auparavant. Droctulf servit ensuite l'empire avec courage dans la guerre contre les Avares, et après s'être signalé dans toutes les rencontres, il mourut à Ravenne où il fut enterré dans l'église de Saint Vital[1].

XI. Conduite des Romains à l'égard d'Herménigilde. [Paul. Diac. l. 3, c. 21.] Abb. Biclar. Greg. Tur. l. 5, c. 39, l. 6, c. 18 et 40; l. 8, c. 18, 21, 28. Aimoin, l. 3, c. 37.]

Maurice n'avait pas à se louer de la bonne foi de Childebert. Mais un intérêt personnel porta le roi d'Austrasie à se réconcilier avec l'empereur, et à lui prêter de nouveaux secours. Herménigilde fils de Leuvigilde, roi des Visigoths en Espagne[2], avait épousé Ingonde, fille de Sigebert roi d'Austrasie et sœur de Childebert[3]. Cette princesse élevée dans la religion catholique, soutint avec une fermeté vraiment chrétienne toutes les rigueurs de Goswinde[4], seconde femme de Leuvigilde, qui n'épargna pas les traitements les plus barbares pour lui faire embrasser l'arianisme[5]. Ingonde

[1] Paul Diacre, *de gest. Lang.* l. 3, c. 19, rapporte son épitaphe composée de vingt-six mauvais vers, desquels sont tirés tous les faits rapportés dans la fin de ce paragraphe.—S.-M.

[2] La mère d'Herménigilde, première femme de Leuvigilde, était Théodosia fille de Sévérianus duc de Carthagène.— S.-M.

[3] *Childebertus rex Ingundem sororem suam Herminigildo, Lewigildi Hispanorum regis filio, in conjugium tradiderat.* Paul. Diac. *de gest. Lang.* l. 3, c. 21.—S.-M.

[4] Ou *Goisvintha*. Elle était veuve en premières noces du roi Athanagilde; elle fut mère de la célèbre Brunichilde ou Brunehaut, femme de Sigebert roi d'Austrasie.—S.-M.

[5] *Iracundiæ furore succensa, adprehensam per comam capitis puellam in terram conlidit, et diu calci-*

joignit les sollicitations les plus pressantes aux instructions de Léandre, évêque de Séville, pour la conversion de son mari, et elle y réussit [1]. Leuvigilde, arien passionné, animé encore par les fureurs de sa femme, poursuivit son fils à main armée, et le fils prit les armes pour se défendre. Grégoire de Tours, suivant les principes d'une morale plus pure et plus évangélique que celle du cardinal Baronius, blâme Herménigilde de s'être révolté contre son père et son roi, quoiqu'hérétique; il attribue le malheureux succès de son entreprise à un juste jugement de Dieu. La guerre étant allumée entre le père et le fils, Herménigilde implora le secours de Tibère qui régnait encore [2]. Ce sage prince refusa d'épouser sa querelle, et l'évêque Léandre revint de Constantinople sans avoir rien obtenu. Les Romains possédaient encore un grand pays dans la partie méridionale de l'Espagne [3]; éloignés du centre de l'empire, ils agissaient indépendamment de l'empereur [4]. Herménigilde acheta leur secours et ils lui fournirent des troupes. Mais Leuvigilde les ayant secrètement gagnés par une somme de trente-mille pièces d'or [5], ils abandonnèrent ce malheureux prince, qui après plusieurs revers fut mis à mort par ordre de

bus verberatam, ac sanguine cruentatam, jussit exspoliari et piscinæ immergi. Greg. Tur. l. 5, c. 39. — S.-M.

[1] Leuvigilde leur avait donné une de ses villes pour séjour et pour domaine. *Leuvichildus dedit eis unam de civitatibus, in qua residentes regnarent.* Greg. Tur. l. 5, c. 39. Cette ville était *Hispalis* ou Séville. Herménigilde, selon le même auteur, prit au baptême le nom de Jean. — S.-M.

[2] *Ad partem se imperatoris jungit, ligans cum præfecto ejus amicitias, qui tunc Hispaniam impugnabat.* Greg. Tur. l. 5, c. 39. — S.-M.

[3] On donnait à ce pays le nom de Province romaine. — S.-M.

[4] Voyez t. 9, p. 306-308, liv. XLVIII, § 61. — S.-M.

[5] *Ille datis præfecto imperatoris triginta millibus solidorum, ut se ab ejus solatio revocaret, commoto exercitu contra eum venit.* Greg. Tur. l. 5, c. 39. — S.-M.

son père [1]. Les Romains auxquels il avait confié sa femme Ingonde et son fils Athanagilde, lui furent du moins fidèles en ce point : ils les transportèrent en Afrique [2], pour les faire passer plus sûrement à Constantinople. Mais Ingonde mourut dans ce voyage, et Athanagilde trouva un asyle entre les bras de Maurice [3].

XII. Seconde expédition des Français en Italie.

[Paul. Diac. l.3, c. 20, 22, 26. Greg. Tur. l. 8, c. 18.]

Childebert ignorait la mort de sa sœur, qu'il aimait tendrement. Croyant qu'elle était, ainsi que son fils, à la cour de Constantinople [4], et voulant la faire revenir en France, il sentit bien que pour l'obtenir, il fallait satisfaire l'empereur. Il envoya donc contre les Lombards une nouvelle armée, composée de Français et d'Allemands. Mais la jalousie mutuelle ayant divisé les deux nations, cette expédition ne fit aucun mal aux Lombards, et l'armée revint en France, après s'être inutilement fatiguée à passer les Alpes. On peut conjecturer avec fondement, que les intrigues d'Autaris

1 Il fut dépouillé d'abord de ses vêtements royaux, séparé de ses enfants et envoyé en exil à Tolède, avec un seul domestique, *cum uno tantum puerulo*, dit Grégoire de Tours, l. 5, c. 39. Il fut ensuite mis à mort par l'ordre de son père, parce qu'un jour de Pâques il avait refusé de recevoir la communion de la main d'un évêque arien. — S.-M.

2 Selon Paul Diacre, l. 3, c. 21, elle fut conduite en Sicile où elle mourut. *In Siciliam deducta est, ibique diem clausit extremum.* C'est Grégoire de Tours, l. 8, c. 21, qui nous apprend que cette princesse était passée non en Sicile, mais en Afrique. Il dit encore, l. 8, c. 28, qu'elle y mourut et y fut enterrée. *In Africa defuncta est et sepulta.* — S.-M.

3 Diverses lettres de Childebert et de Brunehaut, qui ont été publiées pour la première fois par Fréher et par Duchesne, et qui paraissent avoir été portées à Constantinople par l'ambassadeur Grippon, dont il sera question ci-après, § 17, donnent quelques détails sur ce prince et sur son séjour à la cour de l'empereur Maurice. Plusieurs de ces lettres sont adressées par Childebert et par Brunehaut sa mère à Athanagilde lui-même. Ils y donnent à Athanagilde le titre de roi. — S.-M.

4 *Sonus erat sororem suam Ingundam jam Constantinopolim fuisse translatam.* Greg. Tur. l. 8, c. 18. — S.-M.

furent la cause secrète de cette division. Cependant l'exarque agissait en souverain indépendant : aussi peu exact à tenir sa parole, qu'à suivre les ordres de la cour impériale, il faisait, il rompait des trèves selon ses caprices. Au mois de septembre 587 il forma une grande armée, et se fit battre dans un grand combat. Cette victoire des Lombards leur donna la liberté de courir d'un bout à l'autre de l'Italie, et détermina Maurice à rappeler Smaragdus. Une autre raison indisposait l'empereur contre cet exarque. A la sollicitation de Jean évêque de Ravenne, il usait de violence pour forcer les évêques de la Vénétie et de l'Istrie à souscrire à la condamnation des trois chapitres : procédé tout-à-fait contraire à la douceur de Maurice, qui ne croyait pas devoir employer la contrainte en fait de religion. Le patrice Romain fut envoyé à Ravenne.

XIII. Troisième expédition des Français. [Paul. Diac. l. 3, c. 26, 27, 28. Greg. Tur. l. 9, c. 25 et 29.]

Le refus d'une princesse Austrasienne [1] qu'Autaris demandait en mariage, ralluma la guerre entre ce prince et Childebert. Les Français marchent en Italie; Autaris vient à leur rencontre [2]. Il se livre une sanglante bataille, où les troupes de Childebert sont entièrement défaites. Le carnage fut grand, et les suites de la victoire ne furent pas moins heureuses aux Lombards. Évin duc de Trente [*Tridentum*] ravagea l'Istrie [3]. Autaris se rendit maître de l'île de Comacine dans le lac de Côme [4], ou commandait Francion [5], qui obtint une

[1] Chlodosuinda, sœur de Childebert, qui l'avait d'abord promise au roi des Lombards, et qui la donna à Récarède, fils de Leuvigilde et frère d'Herménifride.— S.-M.

[2] Les Lombards, dit Paul Diacre, l. 3, c. 28, combattirent pour leur liberté. *Pro libertatis statu fortiter confligunt.*— S.-M.

[3] *Hac tempestate rex Authari ad Histriam exercitum misit, cui exercitui Evin dux Tridentinus præfuit.* Paul. Diac. l. 3, c. 26.—S.-M.

[4] On l'appelait alors le lac *Larius*. — S.-M.

[5] Il avait fait partie autrefois de

capitulation honorable, après s'être défendu pendant six mois [1]. Dans le cours de cette campagne, signalée par quantité de siéges et de combats, Autaris ne reçut qu'un seul échec : un de ses détachements fut battu par la garnison de Rome.

XIV. Suite des succès d'Autaris. [Paul. Diac. l. 3, c. 31. Abb. Biclar.]

Les succès d'Autaris continuèrent l'année suivante 589. Il traverse la Campanie, la Lucanie, le pays des Brutiens, et pénètre jusqu'à Rhégium [2], qu'il n'ose assiéger ; mais il se rend maître d'une grande étendue de pays, dont il augmente le duché de Bénévent. S'étant ensuite emparé du Samnium, il joint cette province au duché de Spolète. Il ne restait plus à l'empire dans cette partie de l'Italie, que Naples, Gayète, Amalfi, Surrente, Salerne et quelques autres places maritimes, dont les Lombards ne furent jamais en possession, ou qu'ils ne possédèrent que long-temps après.

XV. Inondations extraordinaires. [Paul. Diac. l. 3, c. 23, 24.] Greg. Tur. l. 10, c. 1. Greg. Dial. l. 3, c. 19.]

Ce qui rendit cette année plus mémorable, ce fut une inondation telle qu'il ne s'en était jamais vu depuis celle qui submergea toute la terre. Le dix-sept d'octobre l'Adige se déborda, et ses eaux couvrirent la ville de Vérone. Tous les fleuves de l'Italie sortirent de leur lit, portant avec eux la destruction et le ravage. Les campagnes n'étaient plus qu'une vaste mer, où les débris des métairies, les cadavres des hommes

l'armée de Narsès, et s'était maintenu vingt ans dans cette île. *Francio magister militum, qui adhuc de Narsetis parte fuerat, et jam se per viginti annos continuerat.* Paul. Diac. l. 3, c. 26.—S.-M.

[1] Voyez t. 9, p. 307, not. 3, p. 308, not. 1, liv. XLVIII, § 61.— S.-M.

[2] *Usque Regium extremam Italiæ civitatem vicinam Siciliæ perambulasse.* Paul. Diac. l. 3. c. 31. On dit qu'il s'avança jusqu'à une colonne située dans la mer auprès de cette ville, qu'il poussa son cheval dans les flots et frappa cette colonne de sa lance, en disant : *Usque hic erunt Langobardorum fines.* Paul Diacre ajoute que cette colonne, qui existait encore de son temps, était appelée la colonne d'Autharis.— S.-M.

et des animaux flottaient de toutes parts, comme dans un naufrage universel. Au mois de novembre, le Tibre s'éleva jusqu'au-dessus des murs de Rome, et se déchargeant dans la ville, ne laissa découvert que le sommet des sept collines, qui semblaient être autant d'îles. Avec un grand nombre d'anciens édifices, il détruisit les greniers de l'église, et entraîna quantité de blé amassé pour la subsistance des pauvres. Son lit parut couvert de serpents, entre lesquels on en vit un d'une grandeur démesurée. Ils périrent dans la mer, qui jeta leurs corps sur les rivages. Ce déluge était accompagné d'éclairs et de tonnerres affreux, et fut suivi d'une peste qui emporta un nombre infini d'habitants. Deux mois après, Vérone, déja fort endommagée par l'inondation, fut presque entièrement consumée par un incendie.

XVI. S. Grégoire pape. [Paul. Diac. l. 3, c. 24. Greg. l. 1, epist. 5 et 16. Anast. in Pelagio II.]

Le pape Pélage étant mort de la peste le 8 février 590, après onze ans de pontificat, tous les suffrages se réunirent en faveur de Grégoire. Ce grand homme, que les vœux de toute l'Église appelaient à cette place éminente, s'en croyait indigne. Dans sa légation de Constantinople, il s'était acquis l'estime et l'amitié de l'empereur, qui lui avait même fait l'honneur de le choisir pour parrain d'un de ses fils. Il espéra que Maurice entrerait dans ses sentiments, et il lui écrivit pour le supplier de ne point consentir à son élection, qui, selon l'usage de ces temps-là, devait être confirmée par le prince. Mais Germain préfet de Rome, ayant intercepté cette lettre, écrivit de son côté, pour conjurer l'empereur de ne pas refuser à l'Église un chef si capable de la gouverner; et Maurice eut plus d'égard à de si justes désirs qu'à l'humilité du saint prélat.

La confirmation de l'empereur étant arrivée, Grégoire prit la fuite, et se cacha dans des cavernes, où la piété des fidèles le poursuivit. Il fut ramené comme en triomphe, et ordonné malgré lui dans la basilique de saint Pierre, le troisième de septembre. Un triste événement avait signalé son administration pendant la vacance du Saint-Siége. La peste faisait à Rome tant de ravages, que dans une procession solemnelle qu'il fit célébrer le vingt-quatrième d'août, pour fléchir la colère de Dieu, quatre-vingts personnes tombèrent mortes dans l'espace d'une heure. Au milieu des allarmes continuelles, que non-seulement les armes des Lombards, mais encore tous les fléaux de l'humanité, la peste, les inondations, la famine donnaient alors à l'Italie, personne n'était plus capable de la soulager que ce sage et généreux Pontife. Il ne cessait de solliciter les secours de l'empereur; mais on peut dire que son courage, sa charité, sa vigilance, furent pour l'Italie une ressource plus puissante que tous les efforts de l'empire. Rome surtout lui fut redevable de sa conservation; il la sauva de l'esclavage, et la préserva plusieurs fois de la disette, en faisant venir à ses dépens des blés de la Sicile et de l'Afrique. L'Église et l'empire agissaient d'intelligence pour éteindre le schisme qui divisait l'Occident. Cependant la sagesse de l'empereur crut devoir modérer en quelques occasions le zèle du saint Pontife. Grégoire obtint de Maurice un décret pour faire venir à Rome Sévère évêque d'Aquilée, et ses partisans, afin de discuter dans un synode l'affaire des trois chapitres. Ces prélats schismatiques refusèrent de s'y rendre, et se plaignirent à l'empereur des prétendues violences de Grégoire : ils

promettaient d'aller à Constantinople plaider leur cause devant le prince, dès que les troubles d'Italie le permettraient. L'empereur eut égard à cet appel; Grégoire reçut ordre de surseoir les procédures jusqu'à ce que la providence eût rétabli la paix en Italie. Maurice, outre son penchant naturel à la douceur, craignait que ces évêques, s'ils étaient inquiétés, ne livrassent l'Istrie aux Lombards. Ainsi l'exarque Romain fut chargé de les mettre à couvert de toute poursuite.

Childebert, plus irrité que découragé de la défaite de son armée, se préparait à faire de nouveaux efforts pour se venger des Lombards, lorsque la bonne intelligence entre ce prince et l'empereur fut sur le point d'être rompue par un accident imprévu. Le roi d'Austrasie avait fait partir pour Constantinople trois ambassadeurs, qui passèrent par Carthage. Un de leurs valets ayant pris quelque marchandise, sans vouloir ni la payer ni la rendre, fut arrêté par le marchand, et le tua pour se tirer de ses mains. Une action si brutale souleva toute la ville. Le gouverneur, à la tête d'une troupe de soldats et d'une foule d'habitants, se transporte à la maison des ambassadeurs. Deux d'entre eux étant sortis, sont massacrés par le peuple en fureur. Le troisième nommé Grippon [1] s'échappe, et va porter ses plaintes à Constantinople. Maurice promet une vengeance signalée; il adoucit Grippon à force de présents, et le renvoye, en le priant avec instance

XVII. Quatrième expédition des Français.

[Paul. Diac. l. 3, c. 30. Greg. Tur. l. 10, c. 2, 3, 4. Aimoin, l. 3, c. 82.]

[1] Ce Grippon ou Grippo était franc de naissance, *genere francus*, dit Grégoire de Tours, l. 10, c. 2. Ses deux collègues étaient Bodégisèle, fils de Mummolénus de Soissons, et Évantius fils de Dynamius d'Arles. On apprend de la première lettre de Childebert adressée à Maurice, que le roi des Francs avait d'abord envoyé, avec Grippon, le noble Sennodius, son chambellan Radanès et le notaire Eusèbe. Grippon est qualifié dans cette lettre *Spatharius*, porte-glaive ou écuyer du roi. — S.-M.

d'engager Childebert à faire marcher ses troupes contre les Lombards. Pour s'acquitter de sa parole, il fait prendre à Carthage douze habitants accusés d'avoir tué les deux ambassadeurs, et les fait conduire chargés de chaînes au roi d'Austrasie. Il lui permettait de les faire mourir, mais il lui offrait pour chacun trois cents pièces d'or, si le roi consentait à leur faire grace. Childebert refusa de les recevoir, disant *qu'il ne savait si ces misérables étaient les meurtriers; que ce n'étaient peut-être que de vils esclaves, dont le sang ne valait pas celui de ses ambassadeurs; qu'il enverrait de nouveaux députés à Constantinople, pour obtenir une satisfaction convenable.* Ce fâcheux incident ne suspendit pas les préparatifs qu'il faisait contre les Lombards. Il mit sur pied une grande armée conduite par vingt ducs [1], chacun à la tête des troupes de sa province. Cette multitude de commandants ne pouvait manquer de nuire au succès; et peut-être même Childebert n'avait-il pas sincèrement dessein de détruire les Lombards, dont le voisinage n'était pas tant à craindre que celui de l'empereur.

XVIII. Succès de cette expédition. [Paul. Diac. l. 3, c. 30. Greg. Tur. l. 10, c. 3.

Avant que l'armée française eût passé les Alpes, l'exarque Romain était déja entré en action avec les troupes qu'il avait rassemblées. L'empereur faisait aussi passer en Italie un corps d'armée, commandé par le patrice Nordolf [2] et par le général Osson [3]. Le nom de

[1] *Childebertus, in Italiam exercitum Francorum cum viginti ducibus ad debellandam Langobardorum gentem direxit.* Paul. Diac. l. 3, c. 30. Les plus puissants de ces ducs étaient Audoald, Olo et Cedin. Les mêmes choses se lisent, et presque avec les mêmes termes, dans Grégoire de Tours, l. 10, c. 3. Cet auteur a été évidemment copié par Paul Diacre. —S.-M.

[2] *Gloriosus Nordoulfus patricius cum dominorum nostrorum gratia in Italiam veniens.* —S.-M.

[3] *Cum Ossone viro glorioso et Romano suo exercitu, etc.* Epist. Ro-

ces deux commandants fait conjecturer qu'ils étaient de ces Lombards que Tibère avait attirés au service de l'empire[1]. Modène [*Mutina*], Altino [*Altinum*] et Mantoue [*Mantua*], furent pris par les Impériaux, qui empêchaient la jonction des troupes lombardes[2]. L'exarque se disposait à mettre le siége devant Reggio [*Rhegium*], Parme [*Parma*] et Plaisance [*Placentia*], lorsque les ducs de ces villes[3] vinrent le trouver à Mantoue, pour lui déclarer qu'ils se donnaient à l'empire[4]. Gisulf, duc de Frioul, qui succédait à son père Grasulf, vint faire la même soumission[5], qui n'était pas plus sincère, et qui ne devait durer qu'autant de temps qu'il en fal-

Aimoin, l. 3, c. 82.]

mau. ad Childeb.; *Recueil des hist. de France*, t. 4, p. 88. — S.-M.

[1] On voit par la lettre de l'exarque Romain, que Nordoulf, arrivé en Italie, y rassembla ses vassaux et les employa au service de l'empire. *Omnes suos homines ad serviendum serenissimis nostris dominis recollegit, diversasque civitates, nostró cum consilio reparavit.*—S.-M.

[2] Selon une lettre de l'empereur à Childebert, ces villes avaient été prises avant la descente des Francs en Italie. *Antè verò quam fines Italiæ vestri duces ingrederentur, Deus Mutinensem civitatem nos pugnando ingredi fecit, pariter et Altinonam* (leg. *Altinum*) *et Mantuanam civitatem pugnando, et rumpendo muros, ut Francorum videret exercitus, Deo adjutore, sumus ingressi.* Recueil des hist. de France, t. 4, p. 87.—S.-M.

[3] Ces ducs sont appelés Lenfred, Olfigand et Rauding, dans la lettre déja citée de Maurice adressée à Childebert. — S.-M.

[4] *Non solas, quas superius diximus, civitates, sed et alias, id est Parma, Regio, atque Placentia, cum suis ducibus atque plurimis Longobardis, Deus sanctæ Romanæ reipublicæ reparavit.* Même lettre. *Rec. des hist. de France*, t. 4, p. 87. On lit les mêmes choses dans une lettre de l'exarque Romain adressée à Childebert. *Dum ad obsidendam Parmam, vel Rhegium atque Placentiam civitates proficisceremur, duces Longobardorum ibidem constituti, in Mantuana civitate nobis cum omni festinatione ad subdendum se sanctæ reipublicæ occurrerunt.* —S.-M.

[5] *Gisoulfus vir magnificus, dux, filius Grasoulfi, in juvenili ætate meliorem se patre cupiens demonstrare, occurrit nobis, ut cum omni devotione sanctæ reipublicæ se cum suis prioribus et integro suo exercitu, sicut fuit, subderet.* Epist. exarch. Rom. ad Child.; *Rec. des hist. de France*, t. 4, p. 88. Le duc de Frioul, Grasulf, venait de mourir au moment où l'exarque se préparait à faire une expédition contre l'Istrie. *In Histriam provinciam contra hostem Grasoulfum deliberavimus ambulare.* Voyez ci-dev. p. 391, not. 2, liv. L, § 23. — S.-M.

lait pour laisser passer l'orage[1]. Il est même vraisemblable que ces démarches étaient concertées avec Autaris. Ce prince fit retirer ses gens dans les places fortes, et se renferma lui-même dans Pavie, bien fortifiée et assez bien munie de provisions pour soutenir un long siége[2]. L'armée française, après avoir ravagé en passant son propre pays[3], entra en Italie par les Grisons [*Rhetiæ*], le pas de Suse [*Segusium*] et le Trentin [*Tridentinus pagus*]. Ces trois corps séparés eurent d'abord quelques succès. Les campagnes étaient abandonnées, et les Français ne trouvaient nulle résistance. Mais le Duc Olon ayant été tué devant Bellinzone[4], sur le lac Majeur [*Verbanus*], ses troupes furent taillées en pièces par les Lombards[5]. Sept autres ducs[6] s'avancent vers Milan[7], détruisant tout sur leur passage[8]. L'exarque leur fait dire que l'armée impériale ira les joindre dans trois jours; ils en attendent six, et, ne recevant aucune nouvelle, ils se rapprochent

1 Ces détails sont tirés des lettres adressées par le roi Childebert et la reine Brunehaut à la cour de Constantinople, et des réponses. Ces lettres, publiées par Duchesne dans son Recueil des historiens français, ont été reproduites dans la grande collection des Bénédictins, t. 4, p. 82-91. — S.-M.

2 *Autharit se in Ticino incluserat, aliique duces, omnesque ejus exercitus per diversa se castella recluserant, ut nos eum Romano exercitu, in viginti millibus residente, ad obsidendum Autharit veniremus, eoque capto maxima pars fieret adquæsita victoriæ.* Lettre de Maurice à Childebert. *Rec. des hist. de France*, t. 4, p. 87. — S.-M.

3 Grégoire de Tours parle, l. 10, c. 3, des ravages commis à Metz, *ad Mettensem urbem*, par le duc Audovald et par Vinthrion, qui commandait les troupes de la Champagne, *cum Campaniæ populo*. — S.-M.

4 *Bilitonis castrum*. — S.-M.

5 *Sed Olo eum importunè ad Bilitonis castrum accessisset, jaculo sub mamilla sauciatus cecidit, et mortuus est.* Paul. Diac. l. 3, c. 30. — S.-M.

6 Audoald et six autres, dit Paul Diacre, l. 3, c. 30. — S.-M.

7 *Audovaldus cum sex ducibus dexteram petiit, atque ad Mediolanensem urbem advenit.* Greg. Tur. l. 10, c. 3. — S.-M.

8 Grégoire de Tours rapporte, l. 10, c. 3, qu'ils battirent les Lombards auprès du marais *Corisium*,

des Alpes. Douze ducs entrés[1] en Italie par le Trentin se rendent maîtres de plusieurs châteaux[2] qu'ils détruisent malgré la capitulation, et contre leur parole ils en réduisent les habitants en esclavage[3]. Ils ne font grace qu'à ceux de Verruge[4], qui rachètent leur liberté au prix d'une pièce d'or par tête[5]. L'empereur accusa même de perfidie les généraux français : si l'on en croit la lettre qu'il écrivit à Childebert, loin de prêter leurs forces à l'exarque, qui vouloit entreprendre le siége de Pavie, dont la prise aurait entraîné la ruine entière des Lombards[6], ils avaient traité secrètement avec Autaris[7], et s'étaient retirés en France, après

dans le territoire de Milan. *Erat autem stagnum quoddam in ipso Mediolanensi urbis territorio, quod Coresium vocitant.* Il en sortait un fleuve petit, mais profond; *ex quo parvus quidem fluvius, sed profundus egreditur.*—S.-M.

[1] Paul Diacre, *de gest. Lang.* l. 3, c. 30, dit que c'étaient Cédin et treize autres ducs. *Cedinus autem cum tredecim ducibus.* Ils allèrent à gauche, *lævam Italiæ ingressus*, c'est-à-dire par les Alpes de Trente; ils y prirent cinq châteaux dont ils obtinrent la soumission, *quinque castella cepit, à quibus sacramenta exegit.*—S.-M.

[2] Paul Diacre, l. 3, c. 30, donne les noms des châteaux que les Francs détruisirent dans le territoire de Trente, *in territorio Tridentino*; ce sont *Tesana*, *Maletum*, *Semiana*, *Appianum* (Appiano), *Fagitana*, *Cimbra*, *Vitianum*, *Brentonicum*, *Volenes*, *Ennemase*, deux châteaux dans le territoire d'*Alsuca* et un dans celui de Vérone.—S.-M.

[3] *Hæc omnia castra cum diruta essent à Francis, cives universi ab eis ducti sunt captivi.* Paul. Diac. l. 3, c. 30.— S.-M.

[4] Il est appelé *Ferruge* par Paul Diacre, l. 3, c. 30. On ignore son nom moderne.—S.-M.

[5] Ce fut selon Paul Diacre, l. 3, c. 30, par la médiation d'Ingénuinus, évêque de Savia, et d'Agnellus, évêque de Trente. *Savia* est une ancienne ville qui répond au village actuel de Saben, à 10 milles de Brixen dans le Tyrol. Son siége épiscopal fut postérieurement transporté dans cette dernière ville.— S.-M.

[6] *Hodie Italia à gente Longobardorum nefandissima libera habuit reperiri, et universa nefandissimi Autharit regis ad vestram excellentiam habuerunt deferri.* Epist. ad Child. reg. *Rec. des hist. de France*, t. 4, p. 87. — S.-M.

[7] C'est ce qui est dit dans la lettre de Maurice, déja citée. Le chef franc qui était entré en négociation avec le roi des Lombards, y est nommé *Chenus. Jam ad Autharit Chenus suam legationem transmiserat, et de pace aliqua cum eo fuerat jam de-*

avoir conclu une trêve de dix mois. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Français n'étant arrivés en Italie qu'au temps de la moisson, les chaleurs du climat, les maladies, et surtout la dysenterie produite par l'usage des fruits, causes toujours funestes aux nations transalpines, en firent périr un grand nombre, et forcèrent les autres à retourner en France, après trois mois de séjour et de ravages. Ils étaient chargés de butin, et traînaient après eux quantité de prisonniers; mais, dans leur retour, ils furent tellement pressés de la famine, qu'ils se virent réduits à vendre jusqu'à leurs armes et leurs habits, pour acheter de quoi vivre.

XIX. La paix conclue entre les Français et les Lombards.

[Paul. Diac. l. 3, c. 33, 34. Greg. Tur. l. 10, c. 3. Fredeg. chron. § 6. Aimoin. l. 3, c. 74, 78, 79.]

Maurice, qui avait fait cette année de plus grands efforts pour le recouvrement de l'Italie, se plaignit amèrement à Childebert de ses généraux, dont la lâcheté, ou même la trahison, avait rompu toutes ses mesures[1]. Il supposait que le roi, fidèle au traité de ligue, n'était pas moins mécontent de leur conduite et de leur retraite précipitée. Il le priait de renvoyer l'année suivante, dès le printemps, une armée mieux commandée; surtout de marquer à ses troupes la route qu'elles devaient tenir, et de donner des ordres précis pour épargner le pays qu'elles venaient de délivrer de la tyrannie des Lombards. Il exigeait même, comme une des conditions de la ligue, que la liberté fût rendue aux prisonniers italiens conduits au-delà des Alpes. Mais les sollicitations d'Autaris trouvèrent plus de crédit en France,

pectus, antequam ad me duces vestri venirent. Recueil des historiens de France, t. 4, p. 87. — S.-M.

[1] Il est question, dans cette même lettre, de l'évêque Jocundus et du chambellan Cothron qui avaient été envoyés par le roi des Francs à la cour de Constantinople. *Recueil des hist. de France*, t. 4, p. 88. — S.-M.

que les plaintes et les demandes de l'empereur. Le prince lombard s'adressa à Gontran, roi de Bourgogne et oncle de Childebert[1]. Il lui représentait, *que l'intérêt des Français était de maintenir les Lombards comme une forte barrière entre la France et l'empire, qui regardait toujours l'Occident comme son ancien patrimoine : que les Romains, également ennemis de toutes les nations germaniques, ne cherchaient qu'à les ruiner les unes par les autres : que plus l'empereur s'efforçait de les désunir, plus leur avantage commun devait les lier étroitement ensemble, pour tenir tête à ces anciens tyrans de l'univers.* Il promettait aux rois français tous les services qu'ils pouvaient attendre d'une nation généreuse, brave et fidèle. Gontran reçut cette ambassade avec honneur, et la fit passer à Childebert. Pendant cette négociation, Autaris mourut à Pavie, le 5 septembre 590[2], et sa mort fut si subite, qu'on soupçonna l'exarque de l'avoir fait empoisonner. Agilulf[3], qui lui

[1] *Aptacharius Langobardorum rex legationem ad Guntchramnum regem direxit.* Greg. Tur. l. 10, c. 3. *Authari rex legationem verbis pacificis ad Guntramnum regem Francorum, patruum scilicet Childeberti regis, direxerat.* Paul. Diac. l. 3, c. 33. —S.-M.

[2] *Venerunt qui mortuum Aptacharium regem nuntiantes.* Greg. Tur. l. 10, c. 3. Son règne, selon Paul Diacre, l. 3, c. 34, avait été de six ans. *Veneno, ut tradunt, accepto moritur, postquam sex regnaverat annos.* Grégoire de Tours lui donne pour successeur un certain Paul, dont il n'est question dans aucun autre écrivain. Paul Diacre, qui parle fort au long des événements arrivés après la mort d'Autharis, me fait penser qu'il y a erreur dans Grégoire de Tours.—S.-M.

[3] Il était duc de Turin, *dux Taurinatium* ou *dux Taurinensium*. Il était parent d'Autharis, *erat cognatus regis Authari.* Aimoin, l. 3, c. 79, l'appelle aussi Ago. *Agilulfum, qui et Ago dictus est, ducem Taurinatium.* Il devint roi au mois de novembre de l'an 590. Paul Diacre raconte fort au long les détails encore très-romanesques, mais du reste fort curieux, de son avénement. Il fut solennellement investi de la dignité royale au mois de mai de l'année suivante, selon Paul Diacre, l. 3, c. 34. Cet auteur loue également les qualités morales

succédait, par son mariage avec Théodelinde, à laquelle la nation avait déféré le choix de son roi[1], continua l'année suivante l'ouvrage de la paix avec les Français[2]. Ce qui en facilita la conclusion, c'est que Childebert ayant appris qu'Athanagilde son neveu était mort à Constantinople, n'avait plus aucun intérêt de ménager l'empereur. Cette paix fut constamment observée de part et d'autre pendant cent soixante ans, jusqu'au règne de Pepin. L'alliance des deux nations devait causer beaucoup de déplaisir à Maurice. Pour prévenir une rupture entre les Romains et les Français, Gontran envoya le comte Syagrius à Constantinople[3]. Maurice, trop sage pour se faire de nouveaux ennemis, reçut cette ambassade avec honneur. On peut dire même que, pour honorer Syagrius, il fit plus qu'il ne pouvait faire, et que Syagrius accepta plus qu'il ne devait. L'empereur conféra au député français le titre de patrice, et le député ne refusa pas cette dignité. Il semblait par là reconnaître l'empereur pour son maître, les Romains conservant toujours de vieilles prétentions sur le territoire compris entre le Rhône et les Alpes. Mais ce titre fut inutile à Syagrius; il le perdit à son retour en France; et cet acte d'autorité de Maurice ne causa point d'allarmes aux

et physiques du nouveau roi. *Erat enim vir strenuus et bellicosus et tam formâ, quam animo ad regni gubernacula coaptatus.*— S.-M.

[1] Cette princesse était très-aimée des Lombards. *Reginam verò Theudelindam, quæ satis placebat Langobardis, permiserunt in regia consistere dignitate, suadentes ei, ut sibi quem voluisset ex omnibus Langobardis virum eligeret, talem scilicet, qui regnum regere utiliter posset.* Paul. Diac. l. 3, c. 34.— S.-M.

[2] Evin duc de Trente fut chargé de cette négociation, selon Paul Diacre, l. 4, c. 1. *Evin dux Tridentinorum ad obtinendam pacem, ad Gallias perrexit, qua et impetrata regressus est.*— S.-M.

[3] *Syagrius comes Constantinopolim jussu Guntchramni in legatione pergit.* Fredeg. *chron.* § 6.— S.-M.

rois français, plus capables alors d'en donner aux empereurs que d'en prendre eux-mêmes. Revenons à ce qui se passait en Perse pendant l'année 584.

XX. Philippique envoyé contre les Perses.

Simocat. l. 1, c. 12, 13. Evagr. l. 6, c. 3. Niceph. Call. l. 18, c. 10. Cedr. t. 1, p. 395. Zon. l. 14, t. 2, p. 74. Hist. misc. l. 17, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 113. Noris. dissert. 3, de epoch. Syromaced. Pagi. dissert. hypat.

Depuis l'échec que les Romains avaient reçu devant la forteresse d'Acbas, Jean Mystacon se tenait sur la défensive. Les deux armées passèrent l'année entière à s'observer mutuellement sans rien entreprendre. Cette inaction déplut à Maurice. Il avait grande opinion des talents militaires de Philippique; il le choisit pour commander en Mésopotamie, d'où il rappela Mystacon. Afin d'attacher plus fortement à sa personne le nouveau général, il lui fit épouser sa sœur Gordia, et ce mariage fut célébré avec pompe, dans le temps même que l'empereur faisait la cérémonie de son entrée au consulat. C'était alors la coutume que les empereurs prissent une ou deux fois le titre de consul au commencement de leur règne. Philippique alla camper [à Monocarte[1], auprès du mont Aïsoumas[2], puis, au commencement de l'automne, il se porta] vers le Tigre. [Il s'y arrêta en un lieu nommé Carcharoman[3]]; et, ayant appris que les Perses [et leur général Cardarigan[4]] marchaient au mont Isala[5] entre Amid et Nisibe, [en

[1] Ce lieu a déja été mentionné ci-dev. p. 191, liv. LI, § 38.— S.-M.

[2] Τοῦ Αἰσουμᾶ ὄρους πλησίον οὕτω λεγομένου. Theoph. Simoc. l. 1, c. 13. Cet historien est le seul qui nous ait transmis le nom de cette partie du mont Izala. Voyez encore ci-après, § 23, p. 234, not. 2.— S.-M.

[3] Ἧκεν εἰς χῶρον Καρχαρωμὰν ὀνομαζόμενον. Theoph. Simoc. l. 1, c. 13. La position précise de ce lieu est inconnue.—S.-M.

[4] Voyez ci-dev. § 3, p. 203, not. 7.— S.-M.

[5] Ou plutôt *Izala*, Ἰζαλὰ. Theoph. Simoc. l. 1, c. 13. Il est encore question de cette chaîne de montagnes dans Ammien Marcellin, l. 18, c. 6. Il dit qu'elle séparait le territoire d'Amid de la Mésopotamie. On la nommait anciennement *Masius*, nom qui rappelle celui de *Masis*, que les Arméniens donnent au mont Ararat. J'ai parlé du mont *Izala*, t. 2, p. 282, not. 3, liv. x, § 55. On trouvera ci-après, § 23, une description du mont Izala d'après Théophylacte Simocatta, l. 2, c. 1.— S.-M.

passant par le château de Maïacariri[1]], il les prévint, et s'empara de la montagne, d'où il descendit ensuite pour ravager le pays qui appartenait aux Perses[2].—[Ceux-ci feignirent de reculer devant lui; Philippique osa alors s'avancer jusqu'au bord du Nymphius[3], et il fit une incursion dans le territoire de Bearbaès[4], qui appartenait aux Perses.]—Ceux-ci vinrent le chercher, et perdirent dans une marche forcée beaucoup d'hommes[5] et de chevaux; mais, malgré cette perte, ils étaient encore fort supérieurs aux Romains : ce qui obligea Philippique de se retirer, pour regagner les bords de l'Euphrate. Il partagea son armée en deux corps, auxquels il fit prendre deux routes différentes pour marcher avec plus de célérité. Le corps dont il avait donné la conduite à un de ses lieutenants s'égara, et, au lieu de gagner l'Euphrate, après beaucoup de détours et de fatigues, il se trouva aux portes de Théodosiopolis[6]. Celui que conduisait Philippique [prit par Sisarbane[7],

[1] Διὰ τῶν ἐχυρωμάτων τῶν Μαϊακαριρί. Theoph. Simoc. l. 1, c. 13. Le nom de *Maïacariri* ou plutôt *Maïacarira* signifie en syriaque *les eaux froides*. Ce nom lui vient de quelques sources qui se trouvent dans son voisinage. J'ai parlé de ce fort, t. 2, p. 283, not. 1, liv. x, § 55.—S.-M.

[2] Évagrius, l. 6, c. 3, remarque que dans cette expédition il fit périr beaucoup de personnes des familles les plus distinguées de Nisibe et des autres villes en-deça du Tigre. Ἀνεῖλε πολλοὺς τῶν εὐγενῶν τε καὶ εὐπατριδῶν τῆς Νισίβεως, καὶ τῶν ἄλλων τῶν ἐντὸς τοῦ Τίγριδος ποταμόν. — S.-M.

[3] Ἐπὶ τὸν Νύμφιον ποταμόν. Simoc. l. 1, c. 13. Voyez ce que j'ai dit de ce fleuve, ci-dev. § 3, p. 203, not. 5, et en beaucoup d'autres endroits. —S.-M.

[4] Τὰ ὑπὸ Βεαρβαὲς διατέμνεται. Theoph. Simoc. l. 1, c. 13. La position de ce lieu est inconnue.—S.-M.

[5] De haut rang surtout, dit Évagrius, l. 6, c. 3, πολλῶν ἀξιολόγων Περσῶν.— S.-M.

[6] Cette ville est *Rasaïn* des modernes, *Resæna* dans l'antiquité. Il faut bien distinguer cette Théodosiopolis de Mésopotamie, de Théodosiopolis d'Arménie. J'en ai parlé, t. 5, p. 496, not. 3, liv. xxx, § 48.—S.-M.

[7] Τὸ Σισαρβάνων. Theoph. Simoc. l. 1, c. 13. Procope, *de bel. Pers.* l. 2, c. 19, donne à ce lieu le nom de Σισαβράνων ou Σισαυράνων. Voyez t. 9, p. 52, not. 2, liv. xlvi, § 36.—S.-M.

et ensuite par le pays de Rhabdius [1]. [En] traversant les plaines désertes et arides de la Mésopotamie, on fut tourmenté d'une soif si ardente, que les soldats épuisés tombaient morts sur les chemins. Le peu de sources qu'ils rencontraient après des marches longues et pénibles ne suffisant pas pour les désaltérer, ils prirent le cruel parti de tuer les prisonniers, hommes et femmes, qu'ils traînaient après eux en grand nombre. La compassion n'épargna que les enfants; mais la soif les fit tous périr[2]. Enfin Philippique ayant appris que le reste de son armée campait à Théodosiopolis, l'alla joindre, et passa l'hiver dans cette ville.

An 585.

XXI. Seconde campagne de Philippique.

Simoc. l. 1, c. 14. Theoph. p. 215. Cedr. t. 1, p. 395. Zon. l. 14, t. 2, p. 74. Hist. misc. l. 17, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 113. Pagi ad Bar.

Lorsque la saison lui permit de tenir la campagne, il entra en Arzanène, et y fit un riche butin. Il aurait pénétré plus avant, sans une dangereuse maladie, qui le tint long-temps renfermé dans Martyropolis. —[Le commandement fut laissé en son absence au tribun Étienne, autrefois écuyer de l'empereur Tibère [3], et au hun Apsich, qui fut le lieutenant général de Philippique[4]]. —Le général perse, profitant de la conjoncture, vint attaquer la ville de Monocarte[5], qui avait pris depuis peu le nom de Tibériopolis. Mais Philippique en avait relevé les murs l'année précédente, et l'avait mise en état de défense. Le Perse, désespérant de s'en rendre

[1] Εἶτα ἐπὶ τὸ τοῦ Ῥαβδίος. Theoph. Sim. l. 1, c. 13, c'est-à-dire selon moi le pays de Rabiah, partie de la Mésopotamie habitée par la tribu arabe des enfants de Rabiah, dont elle porte encore le nom. Voyez ci-dev. p. 94, not. 7, liv. L, § 38.—S.M.

[2] Tout le territoire qui s'étend jusqu'au fleuve *Aboras*, le *Khabour* des modernes, est brûlant et sans eau, dit Théophylacte Simocatta, l. 1, c. 13. Ἡ δὲ γῆ ἐκείνου, ἄνυδρός τε καὶ καταυχμος, ἄχρι τοῦ Ἀϐόρα ποταμοῦ λεγομένου.—S.-M.

[3] Ὑπασπιστὴς δ' οὗτος ἐγεγόνει Τιϐερίου. Theoph. Simoc. l. 1, c. 14. —S.-M.

[4] Τὸν Ἄψιχ τὸν Οὖννον τῶν ὅλων ὑποςράτηγον ταξέων. Theoph. Simoc. l. 1, c. 14.—S.-M.

[5] Voyez ci-dev. p. 191, not. 2 et 3, liv. LI, § 38.—S.-M.

maître, vint faire le dégât aux portes de Martyropolis, saccageant et brûlant les églises et les monastères des environs[1]. C'est à quoi se terminèrent les exploits des Perses pendant cette année. Le Cardarigan, c'était le nom qu'ils donnaient à leur général[2], repassa le Tigre à dessein de revenir l'année suivante avec de plus grandes forces. Philippique, rétabli de sa maladie aux approches de l'hiver, mit ses troupes en quartier, et revint à Constantinople. Vers la fin de septembre, il naquit à Maurice un fils qu'il nomma Théodose.

An 586.

XXII. Négociations inutiles.

Simoc. l. 1, c. 15. Theoph. p. 215. Cedr. t. 1, p. 395. Zon. l. 14, t. 2, p. 74.

Dès les premiers jours du printemps, Philippique prit la route d'Amid, où il avait donné rendez-vous à son armée[3]. Il y reçut une ambassade d'Hormisdas. Elle était composée des plus grands seigneurs de la Perse, à la tête desquels était Mébodès, déja employé dans plusieurs négociations avec les Romains[4]. Philippique, pour donner plus d'éclat à cette audience, se montra aux Perses dans le plus magnifique appareil, au milieu de ses gardes et des officiers de son armée. Le fier satrape, après avoir promené ses regards sur l'assemblée, parla en ces termes: « Je ne vois ici que « des ennemis; ils seront bientôt nos amis, s'ils veulent « écouter les conseils de la sagesse. Le roi de Perse « vous offre la paix; l'amour de la paix est digne d'une

[1] Et en particulier le monastère de St.-Jean-le-précurseur, situé à la distance de 12 milles de la ville, vers l'occident, ἀπὸ σημείων δυοκαίδεκα ὄντα τῆς πόλεως. Theoph. Simoc. l. 1, c. 14. Le lendemain, il attaqua un lieu nommé *Zobardon*, τὸν Ζόβαρδον χωρίον. Ces ravages, durèrent, selon Théophylacte Simocatta, pendant huit jours.—S.-M.

[2] Voyez ci-dev. § 2, p. 203, not. 7. — S.-M.

[3] Théophane remarque cependant, p. 215, qu'il avait rassemblé d'abord la plus grande partie de ses forces à Anazarbe dans la Cilicie. —S.-M.

[4] Voyez t. 8, p. 169, not. 1 et p. 181, liv. XLI, § 51 et 56; et ci-dev. p. 130, not. 1, liv. LI, § 9.—S.-M.

« aine royale : mais il vous l'offre sans craindre la « guerre. Ne croyez pas que vos faibles succès, que « vos ravages l'intimident : il est assez puissant pour « se venger. Ce n'est pas une prière qu'il vous fait; « c'est un conseil qu'il vous donne. Vous fûtes les ag« gresseurs ; c'est à vous à réparer l'injure et le dom« mage. Ce n'est qu'à force de présents que vous désar« merez sa colère. Si vous épargnez l'or, il saura vous « faire verser des larmes. » Ces bravades insolentes excitèrent la risée : on interrompit Mébodès par des railleries, des murmures, des cris confus, et Philippique rompit l'assemblée sans lui répondre. L'évêque de Nisibe vint, peu de jours après, faire les mêmes propositions; Philippique les envoya par écrit à l'empereur. Indigné de ces offres outrageantes, Maurice écrivit à son général, que, pour toute réponse, il fallait marcher sur le champ[1], et porter le fer et le feu dans le cœur de la Perse. Philippique, ayant reçu ces ordres, voulut s'assurer du courage de ses soldats; il les fit assembler, et élevant la voix : *Camarades,* leur dit-il, *voulez-vous combattre ? voulez-vous venger l'honneur du nom romain, outragé par l'insolence d'une nation tant de fois vaincue ?* Tous s'écrièrent qu'il les menât à l'ennemi : tous protestèrent avec serment qu'ils étaient déterminés à périr ou à vaincre. Il partit aussitôt et marcha vers le château de Bibas, situé sur les bords de l'Arzamon[2] qui se jette dans le Tigre.

[1] Il était, selon Théophylacte Simocatta, l. 1, c. 15, campé dans un lieu nommé *Mambrathon*. Ἐπὶ τὸν Μαμβραθὼν ςρατοπεδεύεται. — S.-M.

[2] Ἐπὶ τὸ Βίβας παραγίνεται, ἔνθα ὁ ποταμὸς παραῤῥεῖ τοῦ Ἀρζάμων. Theoph. Simoc. l. 1, c. 15. La position de *Bibas* est inconnue ; pour le fleuve *Arzamon* qui l'arrosait, il est probable que c'était un des affluents qui grossissent le Tigre par sa droite, et qui prennent leurs sources dans les montagnes qui s'étendent au nord de Nisibe et de Dara, d'où ils coulent

XXIII. Mouvements des deux armées. [Simoc. l. 2, c. 1 et 2. Theoph. p. 215.]

Le lendemain il alla camper au pied du mont Izala. C'est une chaîne de montagnes très-fertiles en vignes et en toutes sortes de fruits[1]. Elles étaient habitées par une nation guerrière soumise à l'empire, et tellement attachée à son pays, que les incursions des Perses, qui les tenaient dans des allarmes continuelles, ne pouvaient les déterminer à changer de demeure. L'Izala n'est qu'une prolongation d'une très-haute montagne nommée Aïsoumas[2], d'où sortent deux branches[3]; celle de l'Izala s'étend jusqu'au Tigre[4], et irait se joindre au mont Caucase, si elle n'avait été coupée par le travail des hommes[5]. Philippique avait choisi ce campement, parce que les Perses ne pouvaient venir à lui sans ruiner leur cavalerie, le terrain étant aride et sans eau dans une grande étendue jusqu'au fleuve Arzamon[6], dont il défendait les bords. Le général perse, vain et présomptueux, ayant appris que les Romains approchaient, ne fit d'abord que rire de cette nouvelle. Mais voyant que ses soldats en prenaient l'allarme, il consulta ses devins, qui lui promirent le succès le plus

vers la partie de la Mésopotamie qui s'étend au nord-est de ces deux villes. — S.-M.

[1] Τὸ δὲ ὄρος ὁ Ἰζαλὰς πολυτοκώτατον· οἰνοφόρον γάρ, καὶ ἄλλα γένη μυρία καρπῶν ἐπιφέρεται. Theoph. Sim. l. 2, c. 1. — S.-M.

[2] Voyez ci-dev. § 20, p. 229, not. 2. — S.-M.

[3] Τὸ ὄρος ὁ Ἰζαλᾶς ἕτερον παραμείβεται ὄρος, προσαγορευόμενον Αἰσουμᾶς· τὸ δ' Αἰσουμᾶς ὥσπερ ἀκρώρειά τίς ἐστι, καὶ ἐς μέγιστον ὕψος ἐκτείνεται. Καὶ ἐκ τοῦ μετεώρου δύο καθέρπουσι πρόποδες. Simoc. l. 2, c. 1. — S.-M.

[4] Μέχρι τοῦ Τίγριδος γίνεται ποταμοῦ. Theoph. Simoc. l. 2, c. 1. — S.-M.

[5] Εἰ μὴ δημιουργικαὶ φροντίδες τινὲς τὴν διάκρισιν ἐποιήσαντο. Theoph. Simoc. l. 2, c. 1. — S.-M.

[6] Depuis un fleuve de Perse nommé *Biouron* jusqu'au fleuve Arzamon, dit Théophylacte Simocatta, l. 2, c. 1. Ἐκ τοῦ Περσικοῦ ποταμοῦ τοῦ Βιουρῶν, μέχρι τοῦ Ἀρζαμῶν ὕδωρ οὐκ ἔνεστι. Il est probable que le fleuve *Biouron*, dont il est question ici, arrosait la partie de la Mésopotamie orientale, dont j'ai parlé ci-dev. § 22, p. 233, not. 2, et qui reconnaissait l'autorité des Perses. On lit un peu plus loin, l. 2, c. 2, *Bouron*, Βούρων. — S.-M.

heureux. Cette prédiction releva le courage des Perses[1]; ils chargèrent leurs chameaux d'outres remplies d'eau[2], et se mirent en marche, si assurés de vaincre, qu'ils portaient avec eux quantité de cordes et de chaînes pour lier les prisonniers. Deux capitaines sarrasins [Ogyrus et Zogomès[3], et Sergius, commandant de Mardis[4]], que Philippique avait envoyés à la découverte, vinrent lui donner nouvelle de la marche des ennemis.

xxiv. Disposition pour la bataille.

[Simoe. l. 2, c. 3. Theoph. p. 216. Zon. l. 14, t. 2, p. 74. Gretser, de imagin. non manufactis.]

Le général perse avait choisi un dimanche pour attaquer les Romains, espérant les trouver occupés de la solennité de ce jour, que les chrétiens consacrent aux œuvres de religion. Philippique bien averti ne se laissa pas surprendre; il rangea son armée dans la plaine de Solacon; c'était le nom d'un château voisin[5]. L'aile gauche était commandée par Iliphrède gouver-

[1] Théophane, p. 215, donne à cette occasion aux Perses la qualification d'*adorateurs des démons*. Οἱ δὲ τῶν δαιμόνων θεραπευταὶ Πέρσαι. — S.-M.

[2] Ils partirent selon Théophylacte Simocatta, l. 2, c. 2, des bords du fleuve *Biouron* ou *Bouron*, auprès duquel ils étaient campés, ἐκ τοῦ Βούρων ποταμοῦ. — S.-M.

[3] Τὸν Ὤγυρον καὶ Ζώγομον. C'étaient deux chefs de tribus, ou phylarques alliés des Romains. Φύλαρχοι δ' οὗτοι τῆς συμμάχου τῶν Ῥωμαίων δυνάμεως. Theoph. Simoc. l. 2, c. 2. C'est Théophane, p. 216, qui dit qu'ils étaient Sarrasins ou arabes, δύο φυλάρχους τῶν Σαρακηνῶν. — S.-M.

[4] Ὧ ἡ τοῦ Μάρδιος φρουρὰ ἐγκεχείριστο. Theoph. Simoc. l. 2, c. 2. C'est probablement le Sergius que Marcien avait envoyé antérieurement dans l'Arzanène. Voyez ci-dev. p. 94, liv. L, § 38. — S.-M.

[5] Τὸ δὲ πεδίον, ἔνθα ἐχειρουργεῖτο ὁ πόλεμος, Σολάχων ὠνόμαστο, ἀπὸ χωρίου τινὸς γειτνιάζοντος τὴν ὁμωνυμίαν ἀράμενον. Theoph. Simoc. l. 2, c. 3. Le même historien remarque que ce canton était la patrie d'un certain Théodore appelé *Zetonumion* à Constantinople, ὃν Ζητονούμιον ἀπεκάλουν Βυζάντιοι, qui avait obtenu chez les Romains la dignité de *magister*, ὁ καὶ τὴν παρὰ Ῥωμαίων μαγιστερίαν διανύσας ἀρχήν. Ce personnage n'est pas connu d'ailleurs, à moins qu'il ne soit par hasard le le même que le Théodore de la race de Rhabdins ou Rabiah, frére de Sergius, dont il a été question, ci-dev. p. 94, not. 7, liv. L, § 38. L'eunuque Salomon qui fut, sous le règne de Justinien, chargé du gouvernement de l'Afrique, et dont on a vu l'histoire sous Justinien, était du même pays. — S. M.

neur d'Émèse, et par Apsich, de la nation des Huns[1]; le centurion Vital[2] fut mis à la tête de l'aile droite : le centre avait pour chef Héraclius, père de celui qui fut depuis empereur. Du côté des Perses, Mébodès commandait la droite, Aphraatès neveu du général[3], la gauche, et le général lui-même[4] marchait à la tête du centre. Aussitôt qu'une nuée de poussière eut annoncé l'approche des Perses, Philippique, portant au haut d'une pique une image de Jésus-Christ qui passait pour miraculeuse, courut au travers des rangs, encourageant ses soldats par ses paroles et par la vue de ce divin étendard qui leur promettait la victoire. Entre les images qui représentaient la face du Sauveur, et qu'on croyait n'avoir pas été faites de main d'homme, il y en avait trois célèbres : la Véronique, qui se voit maintenant à Rome dans l'église de saint Pierre ; celle d'Édesse, envoyée, disait-on faussement, par Jésus-Christ même au roi Abgare, et celle de Camuliane en Cappadoce, que Justin II avait fait transporter à Constantinople : c'était apparemment cette dernière que portait Philippique. Pour ne pas l'exposer au hasard d'une bataille, le général, après l'avoir montrée aux soldats, la fit déposer dans un château voisin, nommé Mardès[5], où se trouvait alors Syméonès évêque d'Amid, qui passa tout ce jour-là en prières devant cette image avec les habitants, implorant la protection divine sur les armes romaines. On rapporte en cette occasion

[1] Ἄψιχ ὁ Οὖννος. — S.-M.

[2] Il est appelé Vitalien par Théophane, p. 216. — S.-M.

[3] Ἐπὶ δὲ τῇ ἀριστερᾷ λόφῃ Ἀφραάτης, ἀδελφιδοῦς εἶναι λεγόμενος Καρδαριγὰν τοῦ σατράπου. Theoph. Sim. l. 2, c. 3. — S.-M.

[4] C'est-à-dire *Cardarigan*. Voyez ci-dev. § 3, p. 203, not. 7. — S.-M.

[5] Actuellement Mardin en Mésopotamie, voyez ci-dev. p. 105, not. 3, liv. 1., § 44. — S.-M.

un fait plus propre à faire honneur à la bonté de cœur de Philippique qu'à sa fermeté et à sa prudence : on dit qu'en exhortant ses soldats il versait des larmes, se représentant combien de sang on allait répandre. Ces larmes, qui siéent si bien à l'humanité du vainqueur après une action meurtrière, étaient, ce me semble, avant le combat, capables de détruire l'effet de ses paroles, et d'amollir des cœurs qu'il fallait rendre aussi fermes que le fer de leurs lances et de leurs épées. Ce n'était pas cependant qu'il manquât d'intrépidité; il voulait combattre à la tête de ses troupes ; ses officiers eurent beaucoup de peine à lui persuader qu'il devait ménager sa personne, et que la victoire dépendait plus de la sagesse de ses ordres que de la force de son bras.

XXV. Bataille de Solacon. [Simoc. l. 2, c. 4. Theoph. p. 216.]

Dès que les trompettes romaines eurent donné le signal, Vital à la tête de l'aile droite s'élance sur l'aile gauche des Perses, et la renverse du premier choc. Aussitôt les soldats se débandent, et laissant fuir l'ennemi, ils ne s'occupent qu'à piller les bagages. Philippique, craignant que ce désordre n'eût des suites funestes, et ne voulant pas abandonner le corps de l'armée, fait prendre son casque à Théodore Ilibin un de ses gardes, et lui commande de courir sur ces pillards, et de les ramener à grands coups d'épée. Ce stratagême lui réussit : ceux qui s'étaient dispersés, croyant reconnaître leur général au panache de son casque, se rallient et reviennent joindre le centre de l'armée, où la cavalerie romaine soutenait avec peine les efforts de celle des Perses. Le carnage était horrible et la terre jonchée de morts. Les armées de l'empire ainsi que celles des Barbares ne consistaient presqu'alors qu'en

cavalerie ; mais on n'oubliait pas encore que l'infanterie avait fait autrefois la principale force des troupes romaines, et que dans les occasions périlleuses les cavaliers descendus de cheval avaient souvent déterminé la victoire. C'est ce que Philippique imita en cette rencontre; et ces nouveaux bataillons présentant un front hérissé de piques, et perçant les chevaux des Perses, les mirent enfin en déroute. Les auteurs de ce temps-là, avides de ce merveilleux que la superstition débite et que la stupidité adopte, rapportent qu'on entendit par toute l'armée une voix éclatante qui criait : *Mettez pied à terre, et percez les chevaux.* Ils ajoutent qu'après la bataille un officier nommé Étienne, qui avait apparemment la voix du Stentor d'Homère, soupçonné d'avoir donné cet ordre, s'en défendit avec serment, ce qui fit croire que l'ordre venait du ciel. Il ne restait plus de résistance qu'à l'aile droite; elle fut enfin renversée, et la moitié de l'armée des Perses périt dans cette bataille[1]. Ceux qui échappèrent au carnage furent poursuivis jusque près de Dara, l'espace de quatre lieues[2].

XXVI. Suites de la bataille. [Simoc. l. 2, c. 4 et 5.] Theoph. p. 216. Cedr. t. 1, p. 395

Les débris de l'armée vaincue s'étant ralliés sur une colline avec le général, Étienne vint les y assiéger, les exhortant à se rendre. C'était l'élite des troupes de la Perse; et la honte de leur défaite, loin d'abattre leur courage, y joignait la rage et le désespoir. Sans provisions, sans aucune sorte de subsistance, résolus

[1] Les Romains, selon Théophane, p. 216, firent deux mille prisonniers, qui furent envoyés à Constantinople. —S.-M.

[2] A douze milles, dit Théophylacte Simocatta, l. 2, c. 4. L'indication de cette distance fait bien voir que les fleuves *Arzamon* et *Biouron* et les autres localités dont il a été question ci-dev. § 22 et 23, p. 233, not. 2, et p. 234, not. 6, étaient dans la Mésopotamie.—S.-M.

de mourir plutôt que de souffrir un nouvel affront, ils supportèrent la faim pendant trois jours. Étienne s'ennuya le premier; il ignorait dans quel état étaient les ennemis, et qu'il tenait enfermé le général même. Soit crainte, soit mépris, il reprit le chemin du camp. Les Perses, le voyant partir, trouvèrent encore en eux mêmes assez de hardiesse et de force pour venir le charger par derrière. Ils furent mal reçus; on en tua un grand nombre, et l'on fit mille prisonniers. Avant la bataille de Solacon, le général perse avait fait couper en pièces les outres qui contenaient l'eau de l'armée, afin de mettre ses soldats dans la nécessité de vaincre, s'ils ne voulaient pas mourir de soif, les Romains étant maîtres du fleuve Arzamon. Cette imprudence en fit encore périr une partie: car ayant rencontré quelques sources, trempés de sueur et tourmentés d'une soif ardente, ils en burent avec tant d'excès que plusieurs y perdirent la vie. Après toutes ces pertes, le général se présenta devant Dara. Mais la garnison, l'accablant d'injures du haut des murs, refusa de lui ouvrir les portes, alléguant pour raison, que les lois de la Perse défendaient de recevoir dans aucune place les lâches et les fugitifs [1]. Couvert de honte, il fut obligé d'aller chercher un autre asyle.

XXVII. Conduite de Philippique après la victoire. [Simoc. l. 2, c. 5, 6.]

Le lendemain du combat, Philippique fit la revue de ses troupes, et s'instruisit en détail des actions de valeur qui lui avaient procuré l'honneur de cette glorieuse journée. Il consola les blessés par des libéralités proportionnées à la douleur et au danger de leurs blessures; il les fit porter dans les villes et dans les châ-

[1] Μὴ γὰρ οὖν εἰσοικίσασθαι τοὺς ῥιψάσπιδας Περσικὸν νόμον ἀνέχεσθαι. Theoph. Simoc. l. 2, c. 5.—S.-M.

teaux voisins, pour y être traités avec soin. Entre ceux qui s'étaient signalés, les uns furent avancés à des grades supérieurs; les autres reçurent des récompenses militaires; c'étaient de beaux chevaux de Perse, des casques et des carquois d'argent, des boucliers, des cuirasses, des lances. Le jour même qu'Étienne rejoignit l'armée, l'allarme s'y répandit sur le soir; on disait que les Perses, ayant reçu de nouveaux renforts, venaient attaquer le camp. Héraclius partit aussi-tôt avec quelques cavaliers pour aller à la découverte. Ils arrivèrent sur la colline d'où les Perses s'étaient retirés quelques heures auparavant. Comme c'était un côteau fort élevé, d'où l'on pouvait découvrir une grande étendue de pays, ils y attendirent le jour, et n'ayant point aperçu d'ennemis, ils revinrent au camp. Dans leur retour ils rencontrèrent un Romain couché par terre et perçé de quatre traits, dont le plus dangereux entrait bien avant dans ses flancs. C'était un soldat d'Étienne [1], qui avait reçu ces blessures la veille dans l'attaque des Perses. Il respirait encore. On le mit sur un cheval et on le porta au camp. On lui tira les autres traits; mais on n'osait arracher celui qui lui perçait les flancs; on était assuré qu'en même temps on lui arracherait la vie. Ce brave soldat, animé du même esprit que le célèbre Épaminondas, parla et mourut comme lui. Voyant la crainte et l'embarras des chirurgiens, il demanda si les Romains étaient revenus vainqueurs; et comme on l'en eut assuré: *Eh! bien*, dit-il, *agissez donc, et n'épargnez pas ma*

[1] Il faisait partie, selon Théophylacte Simocatta, l. 2, c. 6, de la quatrième légion parthique, φασὶ τοῦ καταλόγου γεγονέναι τῶν κουαρτοπάρθων, dont les quartiers ordinaires étaient, selon le même auteur, à Bérhée en Syrie. Cette ville est la moderne Halep.—S.-M.

vie ; je la quitterai avec joie, puisque je laisse la victoire à mes compatriotes. Il expira un moment après dans cette opération douloureuse.

Philippique, n'ayant plus d'ennemis en tête, fit le dégât [1] dans l'Arzanène [2]. Cette contrée ne paraissait plus qu'un vaste désert, les habitants s'étant tous cachés dans des fosses souterraines et profondes [3], où ils avaient coutume de serrer leurs grains. Quelques prisonniers découvrirent le secret de leurs retraites ; et ce fut une sorte d'expédition singulière. Les soldats romains dispersés dans les campagnes prêtaient l'oreille au bruit qu'ils entendaient sous leurs pieds, et fouillant les entrailles de la terre, comme pour y chercher des mines, ils en tiraient les pâles habitants qu'ils chargeaient de chaînes. Après avoir dépeuplé le pays, Philippique alla camper près de Chlomare [4], cette même place forte devant laquelle tous les efforts de Maurice avaient échoué sept ans auparavant [5]. Deux Arabes [6] qui commandaient dans l'Arzanène pour le roi de Perse [7] vinrent se rendre à lui et, pour se con-

XXVIII. Ses exploits dans l'Arzanène. [Simoc. l. 2, c. 7. Theoph. p. 216. Cedr. t. 1, p. 396.]

[1] Οἷά τις λαῖλαψ ἐπιθαλάττιος, ἢ ῥαγδαῖος σκηπτὸς ἐνεφοίτησε. Theoph. Simoc. l. 2, c. 7. — S.-M.

[2] Ceci semble indiquer qu'après la victoire l'armée romaine aurait passé le Tigre. Théophylacte Simocatta n'en dit rien cependant. Si les Romains ne passèrent pas le fleuve, il faudrait supposer qu'une partie de l'Arzanène s'étendait sur la rive droite du Tigre dans la Mésopotamie, ce qui ne me paraît pas vraisemblable. — S.-M.

[3] Théophylacte Simocatta, l. 2, c. 7, dit que c'était l'usage des habitants de fixer leur séjour dans des antres souterrains. Ἔχειν γὰρ ἐκείνους ἐς βάθος δίκην τινῶν ἀντρωδῶν οἰκοδομημάτων κατασκευάς, λόγος ἐς ὑμᾶς ἐνεδήμησε. — S.-M.

[4] Τὸ φρούριον, τὸ Χλόμαρων. Theoph. Simoc. l. 2, c. 7. Τὸ Χλώμαρον φρούριον. Theoph. p. 216. — S.-M.

[5] Voyez ci-dev. p. 150 et 151, liv. LI, § 19. — S.-M.

[6] Ils se nommaient Maruthas et Jovius, Μαρουθᾶς καὶ Ἰώβιος. Théophylacte Simocatta, l. 2, c. 7, ne dit point qu'ils fussent Arabes. Leurs noms sont syrien et romain. — S.-M.

[7] Ἄμφω δὲ ἤστην ἡγεμόνε τῆς Ἀρζανηνῆς. Theoph. Simoc. l. 2, c. 7. — S.-M.

cilier sa bienveillance, ils s'offrirent à lui indiquer une situation commode pour y bâtir une forteresse qui tiendrait en bride tout le pays. C'était ce qu'il cherchait depuis long temps; il envoya avec eux Héraclius accompagné de vingt soldats pour visiter le terrain.

XXIX. Nouvelle entreprise des Perses. [Simoc. l. 2, c. 8.] Theoph. p. 216, 217. Cedr. t. 1, p. 396.]

Cependant le général Perse avait rassemblé un grand nombre de paysans, de bêtes de somme et de chameaux, dont il avait formé une sorte d'armée, espérant du moins imposer aux Romains par cette apparence. Héraclius avec ses gens, qui n'avaient pris d'autres armes que leurs épées, l'ayant aperçu de loin, se retira sur une hauteur; s'y voyant poursuivi, il en gagna une autre; et fuyant ainsi de colline en colline il échappa aux ennemis, et dépêcha pendant la nuit un courrier à Philippique, pour l'avertir qu'il serait sans doute attaqué le lendemain. Philippique rassemble ses troupes, et voulant aller au-devant de l'ennemi, il descend de la montagne sur laquelle il était campé devant le fort de Chlomare. Zabertas[1], commandant du fort, l'ayant suivi sans bruit, passe à la faveur des ténèbres à côté de l'armée romaine, et va joindre le général perse. Parfaitement instruit de la situation des lieux, il le conduit au bord d'une ravine très-large et très-profonde, qu'une armée ne pouvait franchir à la vue d'une autre armée sans se perdre infailliblement. Cette position était favorable aux Perses, qui, n'ayant que de mauvaises troupes, sans courage, sans expérience, et presque sans armes,

[1] Ζαϐέρτας. Je soupçonne que ce nom a été mal lu dans le manuscrit original, et qu'il y avait Ζαϐέργας, *Zabergas*. Cette sorte de confusion est très-facile à faire dans des manuscrits en lettres unciales. Le nom de *Zabergan*, le même que celui de *Zabergas*, était commun à cette époque chez les Perses, on en a déja vu plusieurs exemples dans cette histoire.—S.-M.

ne pouvaient espérer de tenir contre les Romains en rase campagne. Philippique posté vis-à-vis d'eux hors de la portée du trait, n'était pas plus en état de les atteindre, que s'il en eût été séparé par un grand espace. On passa ainsi plusieurs jours en présence, les Romains essayant sans cesse inutilement de franchir la ravine, et les ennemis se confiant dans la sûreté de leur poste. Enfin ceux-ci, guidés par Zabertas, ayant fait pendant une nuit un grand circuit, tournent la ravine, et se trouvent le matin sur le penchant de la montagne entre le camp de Philippique et le fort de Chlomare.

XXX. Terreur panique de Philippique. [Simoc. l. 2, c. 9. Theoph. p. 217. Cedr. t. 1, p. 396.]

Le général romain, voyant devant lui une ravine impraticable, et derrière lui les Perses dont il ignorait la faiblesse, postés au-dessus de sa tête, et protégés par le fort, passa le jour dans des agitations et des alarmes continuelles. La nuit suivante, à peine ses soldats étaient-ils endormis, que frappé d'une terreur panique, dont un guerrier expérimenté ne semblait pas être susceptible, il se dérobe à ses gardes, et sans donner aucun ordre, il s'enfuit seul à toute bride jusqu'au château d'Aphumes, où les Romains avaient garnison [1]. Bientôt le bruit se répand dans le camp que le général a disparu. On s'éveille en tumulte, on crie; tous s'interrogent sans se répondre : la nuit était obscure; au milieu de ces épaisses ténèbres on croit voir briller le fer ennemi; c'est un affreux désordre : demi-vêtus, demi-armés, ils courent en foule au bord de la ravine; là se pressant, se poussant les uns les autres, hommes et chevaux se précipitent pêle-mêle. Un

[1] Ἐπιβαίνει γοῦν τοῦ Ἀφούμων ὁ στρατηγὸς τὸ τηνικαῦτα καιροῦ ὑπὸ Ῥωμαίους ὑπάρχοντος. Theoph. Sim. l. 2, c. 9. Voyez au sujet de cette forte-

grand nombre fut estropié de la chûte; plusieurs y furent écrasés; le reste, après des rechûtes réitérées, ne gagna le haut qu'avec des peines infinies. Tous les chevaux y périrent, et il n'aurait fallu qu'un escadron de Perses, ou même une troupe de valets, qui se fussent montrés sur le bord, pour détruire entièrement toute cette armée. Mais les Perses, entendant de leur camp ce bruit confus, furent eux-mêmes saisis d'effroi; ils s'imaginèrent qu'ils allaient être attaqués, et se tinrent sur leurs gardes pour recevoir l'ennemi. Ce ne fut qu'au point du jour, qu'ayant reconnu que les Romains fuyaient, ils se mirent en mouvement pour les poursuivre; encore ne les suivaient-ils que de loin et avec précaution, craignant que ce ne fût un stratagême. Ils en tuèrent cependant un assez grand nombre à coups de flèches. Les Romains arrivés au château d'Aphumes, ayant perdu tout respect pour leur général, l'accablent de reproches et d'injures: ils en voulaient sur-tout à Théodore [1], qui, chargé de faire la garde autour du camp pendant la nuit, avait négligé par une paresse criminelle une faction si importante. Peu s'en fallut qu'il ne fût mis en pièces; mais le général, encore plus coupable, n'osa même le punir. Les Perses pillèrent les bagages, et trouvèrent dans le camp de quoi rassasier la faim qui les pressait depuis plusieurs jours. Philippique, accablé de honte, passa avec grand péril le fleuve Nymphius [2], et marcha vers Amid, toujours

resse, ci-dev. p. 150, not. 1, et p. 159, not. 5, liv. LI, § 18 et 26.—S.-M.

[1] Ce Théodore est sans doute celui dont il a déja été question ci-dev. p. 94, not. 7, liv. L, § 38.— S.-M.

[2] Τὸν Νύμφιον ποταμὸν διενήξατο. Theoph. Simoc. l. 2, c. 9. Ceci semble encore indiquer, ou plutôt prouver que les Romains avaient effectivement passé le Tigre après la bataille de Solachon, ainsi que je l'ai dit ci-dev. § 28, p. 241, not. 2.—S.-M.

harcelé par les Perses qui lui tuèrent une partie de son arrière-garde. Il s'arrêta dans le fort de Thomane [1] sur le mont Izala [2], fit rétablir les châteaux [3] bâtis sur cette montagne et y mit garnison.

XXXI. Succès d'Héraclius. [Simoc. l. 2, c. 10. Theoph. p. 217. Cedr. t. 1, p. 396.]

Pour ne pas terminer la campagne par un événement si honteux, il donna une partie de l'armée à Héraclius, le plus expérimenté de ses lieutenants. Ce guerrier répara l'honneur de l'empire par son activité et par son courage. Non content de ravager tous les bords du Tigre du côté de la Mésopotamie [4], il passa ce fleuve [5] et porta l'effroi et le carnage dans les plus belles provinces de la Perse. Il revint couvert de gloire à Théodosiopolis, d'où il alla rejoindre Philippique au commencement de l'hiver. Les succès d'Héraclius redoublaient la honte du général. Abattu par la douleur il tomba malade; et comme s'il eût renoncé au commandement, il demeura renfermé le reste de cette année

[1] J'ai déja parlé ci-dev., p. 147, not. 2, liv. LI, § 18, du château de Thomane ou des Thomaniens, τὸ Θωμανῶν, appelé Thamane ou des Thamaniens, par Agathias, l. 4, p. 140. Selon Théophylacte Simocatta, l. 2, c. 10, il était baigné par le Tigre qui l'environnait. On voit par le récit de cet historien qu'il était en-deçà du Tigre par rapport aux Romains. — S.-M.

[2] Théophylacte Simocatta, l. 2, c. 9, dit simplement, ἀποκαραδοκήσας ὑπὸ τὸ ὄρος τὸ Ἰζαλᾶ. — S.-M.

[3] Théophylacte Simocatta, l. 2, c. 9, nomme les forts de *Phathachon*, Φαθαχὼν et d'*Alalisus*, Ἀλαλεισός, dont il est impossible d'indiquer la situation. — S.-M.

[4] Il se dirigea, selon Théophylacte Simocatta, l. 2, c. 10, vers le midi, εἰς τὰ μεσημβρινά, ce qui semble indiquer qu'il passa le Tigre de la rive gauche à la droite, avec l'intention de ravager la partie de la Mésopotamie soumise au roi de Perse, la région où peu avant les Romains avaient triomphé des Perses. Ce qui est encore confirmé par la direction de sa marche vers Théodosiopolis de Mésopotamie, où il vint prendre ses quartiers d'hiver. — S.-M.

[5] Théophylacte Simocatta, l. 2, c. 10, prend occasion de cette expédition pour faire une courte et curieuse digression sur le cours du Tigre près de la frontière romaine d'Orient. Il y dit qu'après avoir arrosé le fort de Thomane, ce fleuve poursuit son cours vers le midi, et traverse le mont Mélabase, qui est sur le territoire persan. Τὸ δὲ Μελαβασῶν ὄρος ἔφυ τῆς μηδικῆς. — S.-M.

et la suivante tout entière dans le fort de Thomane, laissant la principale conduite de l'armée à Héraclius. Je raconterai la suite des exploits de ce brave officier quand j'aurai rendu compte de ce qui se passait alors en Occident, où l'on eut à soutenir une rude guerre contre les Avares.

An 587.

XXXII. Courses des Esclavons.

Simocat. l. 1, c. 7. Cedr. t. 1, p. 395.

Maurice avait chèrement acheté le renouvellement de la paix avec cette nation guerrière. Mais le khakan, toujours perfide, suscita secrètement les Esclavons [1] pour faire des courses dans l'empire. Ces Barbares, portant partout la désolation pénétrèrent jusqu'à la longue muraille [2]. L'empereur, alarmé de cette irruption imprévue, fait sortir de la ville les troupes de sa garde, et met à leur tête Comentiole, qui repousse les Esclavons jusqu'aux bords de l'Erginias [3]; c'est un fleuve de Thrace, qui se jette dans la Propontide près de la Chersonnèse. Il les attaque en ce lieu au moment qu'ils ne s'y attendaient pas et en fait un grand carnage. Pour récompense de sa valeur, l'empereur lui envoye le brevet de général. Comentiole poursuit les vaincus jusqu'à Andrinople, où ils se joignent à un chef de leur nation nommé Andragast, qui marchait à la tête d'un autre corps très-nombreux, et traînait après lui un riche butin et quantité de prisonniers. Le général romain tombe sur ce nouvel ennemi, le défait encore [4]; sauve les prisonniers et le butin, et chasse entièrement les Esclavons de la Thrace [5].

[1] Τὸ τῶν Σκλαβηνῶν ἔθνος. Theoph. Simoc. l. 1, c. 7.— S.-M.

[2] Τῶν μακρῶν μέχρι καλουμένων τειχῶν. Theoph. Sim. l. 1, c. 7.—S.-M.

[3] Κατὰ τὸν Ἐργινίαν καλούμενον ποταμόν. Theoph. Sim. l. 1, c. 7.—S.-M.

[4] Auprès d'un château nommé *Ensinus*. Πλησίον Ἐνσίνου τοῦ φρουρίου. Theoph. Simoc. l. 1, c. 7. On ignore la situation de ce lieu.—S.-M.

[5] Ou plutôt, comme le dit Théophylacte Simocatta, l. 1, c. 7, de l'*As-*

L'empereur apprit d'un transfuge [1] que le khakan des Avares était l'auteur secret de ces incursions. Il avait alors à sa cour un envoyé [2] de ce prince, qui venait solliciter le payement de la pension annuelle [3] dont on était convenu. Indigné de la mauvaise foi du Barbare, il fit arrêter l'envoyé; et d'abord dans sa colère, il le menaça de lui faire trancher la tête, comme à un espion que le droit des gens ne pouvait mettre à couvert. Cependant il se contenta de le reléguer dans une île de la Propontide, nommée Chalcitis [4], où il le fit traiter durement pendant six mois. Le khakan, se voyant démasqué, ne chercha plus à se contrefaire. Il se mit à la tête de ses troupes et poussa ses ravages jusqu'à Marcianopolis. Les Avares versèrent des flots de sang dans l'attaque de plusieurs places [5], qui firent une vigou-

xxxiii. La guerre recommence avec les Avares. [Simoc. l. 1, c. 8. Evagr. l. 6, c. 10.] Theoph. p. 217. Hist. misc. l. 17, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 114.]

tica, c'est-à-dire, de cette partie de la Thrace, qui forme une côte longue et étroite, entre les montagnes et la mer, depuis Constantinople jusqu'au point où le mont Hémus vient atteindre le Pont Euxin.—S.-M.

[1] Ce transfuge était un certain *Bocolabras*, nom qui selon Théophylacte Simocatta, l. 1, c. 8, signifie *mage* ou *prêtre*. Μάγον ταὐτὸν δὲ φάναι ἱερέα, τὴν τῶν Σκυθῶν ἐπὶ ἑλληνίδα μεταμορφοῦντας φωνὴν, τῆς ἑρμηνείας τευξόμεθα. Il eut commerce avec une des femmes du khakan; redoutant le châtiment de ce crime, il s'enfuit suivi de sept Gépides qui lui étaient soumis, avec le dessein de se retirer chez la nation de laquelle les Avares tiraient leur origine. Ὑποπείσας ἐκ τῶν ὑπηκόων Γηπαίδων ἄνδρας ἑπτὰ τὴν φυγὴν ἐπὶ τὸ ἀρχέγονον ἐπεποίητο φῦλον. Ce peuple est appelé Huns par Théophylacte Simocatta, qui le place à l'orient dans le voisinage de la Perse et qui le confond avec les Turcs. Οὖννοι δ' οὗτοι, προσοικοῦντες τῇ ἕῳ, Περσῶν πλησιόχωροι, οὓς καὶ Τούρκους ἀποκαλεῖν τοῖς πολλοῖς γνωριμώτερον. Bocolabras passa le Danube et se rendit à *Libidinum*, ville dont la position est inconnue; il y fut arrêté par un des chefs romains qui gardaient les bords du fleuve, et on l'envoya à Constantinople. On trouve dans les *Tableaux historiques de l'Asie*, par M. Klaproth, p. 268, quelques observations sur l'origine et le sens du mot *Bocolabras*.—S.-M.

[2] On apprend de Théophylacte Simocatta, l. 1, c. 8, que c'était Targitius qui avait déja rempli beaucoup de missions du même genre. Voyez ci-dev. p. 108, not. 3, et p. 110, not. 7, liv. L, § 47.—S.-M.

[3] Τὸν ἐγκύκλιον πλοῦτον. Theoph. Simoc. l. 1, c. 8.—S.-M.

[4] C'est une des îles des princes, à une petite distance au midi de Constantinople.—S.-M.

[5] Théophylacte Simocatta, l. 1, c. 8,

reuse résistance. Mais leur grand nombre suppléait à leurs pertes. Tous les bords du Danube furent désolés, et ce peuple plus destructeur que conquérant ne laissa que des monceaux de ruines dans la Mésie et dans la petite Scythie [1].

XXXIV. Divers mouvements de Comentiole. [Simoc. l. 1, c. 8, l. 2, c. 10 et 11. Theoph. p. 217. Hist. misc. l. 17, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 114.]

On ne pouvait opposer aux Avares que les milices de la Thrace et de l'Illyrie. Comentiole, s'étant rendu à Anchiale, mit ensemble dix mille hommes, dont six mille seulement étaient en état de combattre; le reste n'était qu'une troupe de paysans mal armés, qui furent destinés à la garde du camp et des bagages [2]. Les Avares ne marchaient pas en corps d'armée, mais par détachemens séparés, qui portaient au loin le ravage. Cette manière de faire la guerre était favorable aux Romains, trop faibles pour combattre une armée, mais assez forts pour détruire des pelotons dispersés. Comentiole partagea ses six mille hommes en trois corps; il en donna un à Martin, un autre à Castus et se réserva le troisième. Il marqua le jour et le lieu où les trois corps devaient se réunir. Castus prit la route du mont Hémus [3], et surprit un détachement de Bar-

en donne les noms: *Ratiaria*, *Bononia*, *Acys*, *Dorostylus*, *Saldapa*, *Pannasa*, *Marcianopolis* et *Tropæum*. Les mêmes villes sont mentionnées dans le texte de Théophane, p. 217, mais leurs noms y sont fort corrompus. Les mêmes erreurs se retrouvent dans la traduction de Paul Diacre, connue sous le nom d'Histoire mêlée, *ap.* Murat. t. 1, part. 1, p. 114. Évagrius, l. 6, c. 10. nomme seulement *Singidinum* et *Anchialus*.— S.-M.

[1] Οἱ δ' ἀμφὶ τὸν Χαγᾶνον τῶν τε Σκυθῶν, καὶ Μυσῶν τοὺς περιοίκους ἐλυμήναντο. Theoph. Simoc. l. 1, c. 8. — S.-M.

[2] Théophane, p. 217, porte à quarante mille hommes les forces de Comentiole.— S.-M.

[3] Il se dirigea vers la ville de *Saldapa* ou *Zaldapa*, dont la position précise n'est pas connue. Ἧκε δὲ ἐπὶ Ζαλδαπὰ, ἐπί τε Αἷμον τὸ ὄρος. Theoph. Sim. l. 2, c. 10. Théophane, p. 217, donne à cette ville le nom de *Tzaparda*, Τζάπαρδα. Il parle un peu avant d'une autre ville du même pays, appelée *Zandapa*, Ζάνδαπα. Ce nom conviendrait mieux à celle de *Zaldapa*, il n'en serait qu'une légère altération.— S.-M.

bares, qu'il tailla en pièces. Il fit un grand butin ; mais il ne le garda pas long-temps, l'ayant donné à conduire à un officier subalterne qui le laissa enlever par un parti ennemi. Martin fut sur le point de faire un coup important. Ayant appris par ses espions que le khakan était à Noves [1] sur le Danube, il alla l'y surprendre [2]. Le khakan était pris et la guerre terminée, s'il ne se fût dérobé au milieu du carnage, pour s'aller cacher dans une île située dans un petit lac. Martin, n'ayant pu découvrir sa retraite, retourna au rendez-vous, où Castus vint le rejoindre. Comentiole ne fit rien de ce qu'il avait promis : il devait se poster à l'issue des défilés pour arrêter les ennemis, auxquels Castus et Martin auraient donné la chasse ; il se laissa persuader par un centurion nommé Rustibius, homme lâche et flatteur, qu'il ne devait pas exposer sa personne, et il se tint à rien faire dans Marcianopolis [3]. Ses deux lieutenants étant venus l'y trouver, il regagna son camp, et alla se poster au défilé du mont Hémus [4]. C'est un des plus délicieux paysages qui soient au monde [5].

Le khakan des Avares avait rassemblé ses troupes, et

[1] Περὶ τὴν Νέαν πόλιν. Theoph. Simoc. l. 2, c. 10. Comme l'usage de la langue latine avait été fort répandu dans les provinces voisines du Danube, on donnait et on est convenu de laisser au nom de cette ville de Pannonie sa forme latine. —S.-M.

[2] Selon Théophane, p. 217, Martin se dirigea vers la ville de Tomes. — S.-M.

[3] Εἰς Μαρκιανούπολιν ὑπέστρεψεν. Theoph. p. 217.—S.-M.

[4] Selon Théophylacte Simocatta, l. 2, c. 11, les habitants du pays donnaient à ce lieu le nom de *Saboulen Manalion*, dont j'ignore le sens et qui ne se trouve dans aucun autre auteur. Σαβουλὲν δὲ Μαγάλιον ὁ τόπος ὠνόμασται, ἐπιχωρίῳ προσηγορίᾳ τινί.— S.-M.

[5] Il s'agit, je pense, ici d'une des vallées qui étaient situées sur le versant méridional du mont Hémus, le Balkan des modernes. Théophylacte Simocatta épuise toutes les ressources de son éloquence poétique, pour en décrire et en célébrer dignement les délices.—S.-M.

XXXV. Défaite et prise de Castus. [Simoc. l. 2, c. 11 et 12. Theoph. p. 217, 218. Hist. misc. l. 17, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 114.]

se préparait à passer le Panysus pour entrer dans la Thrace. Comentiole envoya Martin vers le pont qui donnait passage sur ce fleuve, pour observer les mouvements des ennemis. Castus avait ordre de les suivre par derrière. Martin s'acquitta de sa commission, et lorsqu'il vit les Avares approcher du fleuve, il alla en diligence rejoindre Comentiole. Castus emporté par une ardeur inconsidérée prévint les Avares, passa le pont, les attendit de l'autre côté, et dès que leur avant-garde fut passée, il tomba dessus et en fit un grand carnage. Surpris de la nuit, il demeura au-delà du fleuve. Le lendemain matin, comme il voulait regagner l'autre bord, il trouva les ennemis maîtres du pont. Le fleuve, profond et impétueux, n'était guéable en nul endroit : Castus se voyant séparé de l'armée, sans aucun moyen de la rejoindre, prend la fuite; sa troupe se disperse dans les forêts. Les Avares poursuivent les fuyards et les forcent par les tourments les plus cruels à leur découvrir la retraite de leur commandant. Il est pris et chargé de chaînes; presque tous ses soldats sont faits prisonniers.

XXXVI. Terreur et fuite des deux armées. [Simoc. l. 2, c. 12, 13, 14, 15. Theoph. p. 218. Hist. misc. l. 17, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 114.]

L'allarme se répand dans la Thrace. Cinq cents soldats qui gardaient un défilé osent résister avec courage, et tous sont tués en combattant. Ansimuth commandant général de l'infanterie de Thrace[1] rassemble ses troupes, et les conduit vers la longue muraille, pour défendre ce boulevard de la ville Impériale. Comme il marchait lui-même le dernier, il est pris par les coureurs ennemis. Comentiole se tenait caché dans les forêts du mont Hémus[2]. Le khakan

[1] Ἀνσιμοὺθ δέ τις ταξίαρχος, πεζικοῦ δὲ οὗτος στρατεύματος ἡγεμόνευε, περὶ τὴν Θρᾴκην ἐνδιατρίβοντος, κ. τ. λ. Theoph. Simoc. l. 2, c. 12. — S.-M.

[2] Le général romain se mit en

était campé à deux lieues [1] de la montagne, d'où il envoyait ses détachements de toutes parts pour désoler le pays. Enfin, Comentiole, honteux de montrer tant de timidité, encourage ses soldats; il les fait partir pendant la nuit, et mesure leur marche pour surprendre l'ennemi au point du jour [2]. Ils n'étaient plus séparés du camp des Avares que par un chemin étroit qu'ils passaient à la file, lorsqu'un accident, qui n'aurait été de nulle conséquence en toute autre rencontre, vint leur ravir le succès qu'ils espéraient. Comme les bagages marchaient au milieu de la file, un mulet abattu sous sa charge embarrassa le chemin et ferma le passage à ceux qui suivaient. Le conducteur des bagages avançait à la tête; on lui crie de revenir sur ses pas pour relever la bête: le mot *rétorna*, *rétorna* [3], que les auteurs contemporains mettent dans la bouche des soldats [4] en cette occasion, fait connaître que la langue Illyrienne était alors mêlée de celtique [5]; car cette petite armée était toute composée

marche, selon Théophylacte Simocatta, l. 2, c. 15, en partant de deux endroits qu'il nomme *Calvomontis* (nom qui me paraît latin) et *Libidourgum*. Κατῆραν τοίνυν τοῦ Αἵμου ἐπὶ Καλβομοῦντιν, καὶ Λιβιδουργὸν πολεμησείοντες.— S.-M.

[1] A quatre milles, selon Théophylacte Simocatta, l. 2, c. 15, ἀπὸ σημείων τεττάρων.—S.-M.

[2] Il se dirigeait vers le canton nommé *Astica*, c'est-à-dire le littoral de la Thrace sur la mer Noire, qui était alors occupé par les Avares. Voyez ci-dev. § 32, p. 246, not. 5. — S.-M.

[3] Le texte de Théophane, p. 218, qui parle plus au long de ce fait, ne donne pas les mots cités, mais ceux-ci, *torna, torná*, *fratre*, τόρνα, τόρνα, φράτρε. L'auteur de l'Histoire mêlée, traducteur de Théophane, est d'accord en ce point avec son original. C'est dans Théophylacte Simocatta, l. 2, c. 15, que l'on trouve l'expression *retorna*, ῥετόρνα. —S.-M.

[4] Ἐπιχωρίῳ γλώττῃ. Theoph. Sim, l. 2, c. 15. Τῇ πατρῴᾳ φωνῇ. Theoph. p. 218.— S.-M.

[5] Il ne s'agit point ici de langue illyrienne ou celtique; les mots cités sont tout simplement du latin corrompu, tel que pouvaient le parler des soldats ignorants, venus de l'Occident pour se mettre au service de l'empire. M. Raynouard a très-bien

de Thraces et d'Illyriens. Ce mot, répété par l'arrière-garde, est pris par ceux qui formaient la tête de la colonne pour un ordre de retourner en arrière. Se croyant eux-mêmes surpris par les ennemis, ils font volte-face, se pressent, se renversent les uns sur les autres; c'est à qui sortira plutôt du défilé; et dès qu'ils en sont sortis, ils se débandent et prennent la fuite. Ce tumulte se fait entendre dans le camp des Avares, où une méprise pareille cause une pareille épouvante. Ils s'imaginent que les Romains vont tomber sur eux, et pliant aussitôt bagage, ils fuyent vers le mont Hémus par des chemins écartés. C'était un événement aussi étonnant que bizarre, de voir deux armées se fuir mutuellement sans être poursuivies. Cependant quelques corps se rallièrent du côté des Romains, et donnèrent la chasse à plusieurs troupes d'Avares, qu'ils taillèrent en pièces.

xxxvii. Les Avares prennent Apiaria. [Simoc. l. 2, c. 15, 16, 17. Theoph. p. 218. Hist. misc. l. 17, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 114.]

Le khakan, s'étant rapproché du Danube, voulut réparer la honte de sa fuite, et vint mettre le siége devant Apiaria [1], place forte située au bord de ce fleuve. Dans cette ville, habitait un ancien officier, nommé Busas, qui après s'être signalé au service de l'empire, couvert d'honorables blessures, s'était retiré dans Apiaria sa patrie. Accoutumé aux hazards, il sortit de la ville assiégée pour aller à la chasse. Il fut pris, et comme on était sur le point de le tuer, il promit aux Avares une riche rançon s'ils lui laissaient

fait voir dans l'introduction à ses *Recherches sur l'origine et la formation de la langue romane*, p. 9 et 10, que ces mots pouvaient appartenir à la langue romane. — S.-M.

[1] Théophylacte Simocatta, l. 2, c. 15, donne à cette ville le nom d'*Apperias*, Ἀππέριας. Les historiens grecs altèrent presque toujours les noms latins des villes de la Mœsie, de la Pannonie et de l'Illyrie. On ignore la position exacte de celle-ci. — S.-M.

la vie. On le conduisit au pied des murs, et l'on fit dire aux habitants par un hérault, que s'ils ne lui rachetaient la vie par une somme considérable, on allait l'égorger en leur présence. Busas leur tendant les bras les suppliait de ne pas laisser périr un guerrier qui avait fait tant d'honneur à son pays; il citait les batailles où il s'était distingué; il montrait les cicatrices dont il était couvert; il les priait de prendre ses biens pour payer sa rançon, et s'ils ne suffisaient pas, il leur représentait qu'ils ne pouvaient, sans une cruelle ingratitude, refuser d'ajouter ce qui manquerait pour satisfaire l'ennemi. Le peuple s'attendrissait; mais un jeune officier qui entretenait un commerce de galanterie avec la femme de Busas fit rejetter la proposition des Avares et les prières du prisonnier. Busas, outré de colère, ne sut que trop bien se venger. Il obtint la vie en promettant aux Avares de les mettre incessamment en possession de la ville. Il leur apprit la construction et l'usage de cette redoutable machine que l'on nommait Hélépole, et bientôt Apiaria fut prise et saccagée. Plusieurs autres places eurent le même sort. Mais Bérhée en Thrace fut défendue avec vigueur, et après des attaques reitérées et toujours répoussées courageusement, le khakan se trouva trop heureux de sauver son honneur en recevant une somme d'argent pour se retirer. Il eut encore moins de succès devant Dioclétianopolis, Philippopolis et Andrinople. Il n'en coûta aux habitants que de la patience et du courage, pour l'obliger à lever le siége.

XXXVIII. Fin de la guerre des Avares.

La prise de Castus et d'Ansimuth excitèrent de grands murmures à Constantinople. On estimait ces

[Simoc. l. 2, c. 17. Theoph. p. 218. Hist. misc. l. 17, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 114.]

deux officiers ; et le peuple, accoutumé à mettre tous les événemens facheux sur le compte de ceux qui gouvernent, s'en prenait à la négligence de Maurice, qui, disait-on, n'envoyait pas en Thrace les renforts nécessaires. On le déchirait publiquement par des satyres, par des chansons ; et ce fut la première semence de ces mécontentements qui se terminèrent enfin à une sanglante tragédie. Maurice, naturellement froid et incapable de colère, méprisa ces plaisanteries injurieuses et ne songea qu'à réparer ses pertes. Il racheta Castus et Ansimuth ; et ayant rappelé Comentiole, quoique Jean Mystacon n'eût pas réussi contre les Perses[1], il l'envoya contre les Avares : mais il eut soin de lui donner pour lieutenant-général un de ces officiers qui font la gloire du général, lorsque celui-ci les employe sans jalousie, et que ceux-là le servent de bonne foi et sans autre vue que l'intérêt de l'état. C'était Droctulf, ce brave Suève[2] que j'ai déja fait connaître[3]. Il fit lever le siége d'Andrinople, et le lendemain il termina la guerre par une bataille où les Avares furent taillés en pièces. Cette défaite abattit tellement la fierté du khakan, qu'il n'osa sortir de la Pannonie pendant les cinq années suivantes. Il abandonna Singidon [*Singidunum*] et toutes les places qui bordaient le Danube, dont les garnisons romaines reprirent possession.

[1] Voyez ci-dev. § 3, p. 203. — S.-M.

[2] Selon Théophylacte Simocatta, l. 2, c. 17, il était lombard, Λογγόβαρδος δ'οὗτος τὸ φύλον. Ceci vient de ce que cet officier était passé en Italie avec les Lombards et avait été long-temps à leur service, car il était réellement suève de naissance. Voyez ci-dev. § 10, p. 213. — S.-M.

[3] Théophylacte Simocatta, l. 2, c. 17, l'appelle *Drocton*, Δρόκτων. Voyez de plus grands détails sur ce général, tirés de Paul Diacre, *de gest. Long.* c. l. 3, 19, ci-dev. § 10, p. 213. — S.-M.

XXXIX. Exploits des Romains en Perse. Simoc. l. 2, c. 10 et 18. Theoph. p. 218, 219.

La guerre continuait en Perse. Philippique, retenu par la maladie dans le château de Thomane, divisa son armée en deux corps; il donna le plus considérable à Héraclius, et mit à la tête de l'autre André et Théodore d'Addée[1]. Héraclius attaqua une forteresse assise sur un rocher fort élevé. Elle le tint long-temps arrêté, et il fallut employer toutes les machines alors en usage dans les siéges. Les habitants, pour en amortir les coups, suspendaient devant leurs murs des sacs tissus de poil de chameaux et remplis de paille. L'attaque n'était pas moins opiniâtre que la défense. Pour ne donner aucun relâche aux assiégés, les Romains se divisèrent en plusieurs corps, qui se succédaient tour à tour. Ces efforts continuels réduisirent enfin les habitants. Les Romains, maîtres de la place, y mirent garnison. Théodore et André s'occupaient à réparer le fort de Mazare[2], qui tombait en ruine, lorsqu'on vint leur donner avis qu'il leur serait facile de s'emparer du château de [Beïoudaès[3]], situé dans le voisinage, et dépourvu de garnison suffisante. C'était une place importante par sa situation et par la force de ses remparts. Ils partirent aussitôt, et y arrivèrent au point du jour. L'avis se trouva faux; le château était bien gardé, et ils furent salués à leur arrivée d'une grêle de pierres et de flèches qu'on leur lança du haut des murs. Ils résolurent cependant de ne pas quitter la place qu'ils ne s'en fussent rendus maîtres. Elle était située sur un roc escarpé, et dé-

[1] Ces deux chefs étaient arabes. Ἐδίδου τὸν ἕτερον ἀπόδασμον Θεωδώρῳ τῷ Ἀδηνῷ καὶ Ἀνδρέᾳ. Ἑρμηνεὺς δ' ἄρα οὗτοσὶ τοῦ Σαρακηνικοῦ φύλου, τοῦ ἐπικουρεῦντος Ῥωμαίοις. Simoc. l. 2, c. 10. — S.-M.

[2] Τὸ Ματζάρων φρούριον. Theoph. Simoc. l. 2, c. 18. — S.-M.

[3] Βεϊουδαὲς. Et non *Béjude*, selon la transcription de Lebeau. On lit Βεϊοῦδες dans Théophane, p. 219. — S.-M.

fendue par une tour avancée, construite de pierres aussi dures que le diamant. Les Romains, descendus de leurs chevaux, montent sur le rocher, s'approchent à l'abri de leurs boucliers; et malgré les pierres et les traits, ils donnent l'assaut, et s'emparent de la tour. Ils assiégent ensuite le corps de la place, et abattent à coups de traits ceux qui se montrent sur le haut des murs. La valeur opiniâtre et incroyable d'un soldat nommé Sapérius [1] abrégea ce siége qui devait être long et difficile. Il s'avance jusqu'au pied de la muraille; et enfonçant des coins aigus les uns au-dessus des autres entre les jointures des pierres, s'accrochant avec les mains aux inégalités du mur, il vient à bout de monter aux créneaux. Il était près de les atteindre, lorsqu'un soldat perse, roulant sur lui une grosse pierre, le précipita du haut en bas. Ses camarades le relèvent, et se mettent en devoir de le porter au camp sur un bouclier. Il ne leur en donne pas le temps; il n'était qu'étourdi de sa chute; bientôt revenu à lui il saute à terre, et courant à la muraille il remonte de nouveau. Le même Perse le renverse encore, en faisant tomber sur lui un pan de muraille, déja ébranlé par les coups de bélier. Sapérius, assez heureux pour n'être pas écrasé de cette masse, retourne une troisième fois, et parvenu au haut du mur, il abat d'un coup de sabre la tête à son ennemi, et la jette aux pieds des

[1] Σαπφήρης dans Théophane, p. 219. Théophylacte Simocatta, l. 2, c. 18, s'exprime ainsi à son sujet: Σάπειρ δέ τις ἀνήρ. Ces paroles me font penser que Sapérius n'était pas le nom de ce soldat, mais que c'était un homme de la race des Huns *Sabir* ou *Sapir*, dont il a déja été si souvent question. Son corps était aussi grand, dit le même historien, que celui de Tydée, célébré par Homère, mais son courage était bien supérieur. Τὸ μὲν σῶμα ὡς ὁ παρὰ τῷ Ὁμήρῳ Τυδεὺς ἀνυμνούμενος, τὴν δὲ γνώμην καὶ περαιτέρω Τυδέως. Theoph. Simoc. l. 2, c. 18.—S.-M.

assiégeants, qui étonnés de ces prodiges de hardiesse, et embrasés d'émulation, s'empressent d'affronter les mêmes périls. Un frère de Sapérius est le premier à le suivre; il l'atteint bientôt, et combat à ses côtés sur la muraille, renversant et précipitant tout ce qui s'y trouve d'ennemis. En même temps une nuée de soldats monte à l'escalade; les premiers qui sautent dans la place ouvrent les portes au reste de l'armée: on massacre, on pille, on fait grand nombre de prisonniers, et on laisse garnison dans [Beïoudaès]. Au retour de cette expédition, Philippique mit ses troupes en quartiers d'hiver, et aux approches du printemps il prit la route de Constantinople, laissant le commandement à Héraclius. Ce sage officier répara les désordres causés par l'état de langueur où se trouvait le général depuis long-temps: il fit une exacte recherche des déserteurs; il remit en vigueur les factions et les travaux militaires; et par la sévérité des châtiments il rétablit la discipline.

FIN DU LIVRE CINQUANTE-DEUXIÈME.

LIVRE LIII.

Conduite de Chosroès après son rétablissement. XLVIII. Agilulf roi des Lombards. XLIX. Il assiége Rome. L. Conduite de saint Grégoire à l'égard de Maurice. LI. Ambition de Jean le Jeûneur. LII. Saint Grégoire justifié d'avoir attenté sur la puissance temporelle. LIII. Il travaille à procurer la paix avec les Lombards. LIV. Les Lombards recommencent leurs ravages. LV. Alliance des Romains avec les Avares. LVI. Ruine de Padoue.

MAURICE.

An 588.

1. Priscus succède à Philippique.

Simocat. l. 3, c. 1. Evagr. l. 6, c. 4. Niceph. Call. l. 18, c. 11. Theoph. p. 219.

PHILIPPIQUE arrivant à Tarse apprit que Maurice venait de lui nommer un successeur. L'empereur, ennuyé sans doute de la longue inaction de ce général, s'était enfin déterminé à donner à Priscus le commandement de l'armée de Mésopotamie. Philippique outré contre son beau-frère, et jaloux du nouveau commandant, acheva de se déshonorer par une de ces vengeances qui ont quelquefois dégradé la plus haute valeur. Il résolut de s'arrêter à Tarse, et de mettre obstacle aux succès de Priscus, en lui ôtant son meilleur officier et la confiance des troupes. Il manda donc à Héraclius, entièrement dévoué à ses volontés, qu'il laissât l'armée sous les ordres de Narsès gouverneur de Constantine [1], et qu'il se retirât dans la Cappadoce sa patrie [2]. Il lui envoyait en même temps un édit,

[1] C'est la première fois qu'il est question de cet officier dont il sera souvent parlé dans la suite. Il était sans doute arménien de naissance, et parent des autres généraux du même nom.— S.-M.

[2] Le texte de Théophylacte Simocatta, l. 3, c. 1, dit *dans l'Arménie*, ἐς τὴν ἑαυτοῦ πόλιν ἐπανελθεῖν, ἐς τὴν Ἀρμενίαν γενόμενον. Il s'agit ici, je pense, de cette partie de l'Arménie située sur la droite de l'Euphrate, qui était ordinairement annexée à la Cappadoce. C'était la petite Arménie. On sait cependant que la famille de ce général, père de l'empereur Héraclius, était originaire de la ville d'Édesse dans l'Osrhoène. — S.-M.

qu'il avait prudemment supprimé jusqu'alors, de crainte d'aliéner le cœur des soldats. Par cet édit, l'empereur, économe jusqu'à l'avarice, leur retranchait le quart de leur paye et de leurs rations. Philippique ordonnait à Héraclius de le publier avant son départ; ce qui fut trop ponctuellement exécuté. Priscus, étant arrivé à Antioche, envoya ordre aux troupes dans leurs différents quartiers, de se rendre incessamment à Monocarte [1]. Il passa quatre jours à Édesse, qui n'en était qu'à deux journées. Il y trouva l'évêque de Damas, Germain, son ami, qui offrit de l'accompagner. Comme ce prélat était aimé et respecté des troupes, Priscus lui fit prendre les devants pour annoncer son arrivée.

II. Révolte des troupes. A cette nouvelle, toute l'armée sort du camp pour aller à la rencontre du général, qu'elle joignit à une lieue de Monocarte. Il était d'usage chez les Romains, que, lorsqu'un général prenait possession du commandement, et que son armée venait au-devant de lui, il descendît de cheval, qu'il saluât avec affection les officiers et les soldats, et qu'il marchât à pied au milieu d'eux jusqu'au camp. Priscus était fier et hautain; il ne tint compte de cet usage, et les soldats s'en offensèrent. Ils s'aigrirent bien davantage, lorsqu'ils virent exécuter l'édit de l'empereur. Priscus était arrivé la veille de Pâques, qui tombait cette année le 18 avril. Ils laissèrent passer ce saint jour et le lendemain, mais le troisième jour au soir, comme on leur distribuait leurs rations selon le nouveau réglement, ils entrent en fureur, courent à la tente du général, jettent des

[1] Εἰς τὸ Μονόκαρτον. Theoph. Sim. l. 3, c. 1. Il faut, au sujet de ce fort, voir ce que j'ai dit, ci-dev. p. 191, not. 2 et 3, liv. LI, § 38.—S.-M.

pierres, tirent leurs épées, poussent des cris, et chargent des plus horribles imprécations et l'empereur et ses généraux. Priscus, effrayé de ce tumulte, en demande la cause; on lui répond que l'armée a secoué le joug de l'obéissance, et qu'elle ne reconnaît plus de commandant. Saisi d'épouvante, et tremblant de tout son corps, il ordonne à un de ses lieutenants nommé Iliphrède [1], de présenter aux séditieux l'image de la face du Sauveur, et de la promener dans le camp pour essayer de ramener le calme. Mais la fureur étouffant tout respect pour la religion, on accable de pierres et Iliphrède et cette image révérée. Le général éperdu prend le cheval d'un de ses gardes et fuit à toute bride. Il n'avait pas de temps à perdre, peu s'en fallut même qu'il ne fût assommé par les valets qui faisaient paître les chevaux hors du camp; il ne leur échappa qu'au travers d'une grêle de pierres. Il gagna Constantine, et, pour apaiser les esprits, il manda aux officiers de l'armée de n'avoir point d'égard à l'édit, et de ne rien retrancher de la ration et de la paye ordinaire. Il songea ensuite à se faire guérir de ses blessures.

III. Germain élu général. Simoc. l. 3, c. 2, 3. Evag. l. 6, c. 4, 5, 6. Theoph. p. 219, 220. Niceph. Call. l. 18, c. 11.

La retraite du général rendit les mutins plus hardis et plus insolents. On déchire sa tente, on pille ses équipages; les officiers subalternes prennent aussi la fuite; la sédition n'a plus de frein. Cependant les soldats veulent un chef; ils se saisissent de Germain qui commandait les troupes de Phénicie [2], et s'étant assem-

[1] Cet officier avait été gouverneur d'Émèse en Syrie et commandant de l'aile gauche des Romains à la bataille de Solacon. Voyez ci-dev. p. 235 et 236, liv. LII, § 24.—S.-M.

[2] Ou plutôt dans la Phénicie libanésienne. Ἐν Φοινίκῃ Λιβανησίας στρατιωτικῶν ταγμάτων ὁ ἡγούμενος. Evagr. l. 6, c. 5.—S.-M.

blés tumultuairement, ils le proclament général. Germain refuse ce titre; ils le chargent de coups, le menacent de la mort, et le contraignent d'accepter le commandement. Ils cassent tous les officiers depuis les lieutenants généraux jusqu'aux décurions, et en nomment d'autres à leur gré. Germain leur fait jurer qu'ils obéiront à ses ordres et qu'ils ne commettront aucune violence contre les sujets de l'empire. Les choses étaient en cet état lorsque l'évêque de Constantine arriva au camp. Priscus l'envoyait pour assurer que l'empereur avait révoqué son édit, que les lettres de révocation étaient entre les mains de Priscus, et que ce malheureux édit était l'ouvrage de Philippique, qui l'avait sollicité auprès de l'empereur. Ce dernier article était un mensonge hasardé pour rejeter sur Philippique tout l'odieux de cette sordide économie. Quoique les soldats fussent assez mal disposés à l'égard de Philippique, cependant, loin de se rendre aux remontrances de l'évêque, ils l'interrompent en s'écriant tous de concert, *chassez*, *chassez Priscus de votre ville*. En même temps ils se dispersent, et vont abattre les statues de l'empereur, placées selon l'usage à la tête du camp. Ils arrachent et foulent aux pieds ses images attachées aux enseignes. Priscus, ne se croyant pas en sûreté à Constantine, s'enfuit à Édesse. L'armée lui envoye quarante-cinq officiers pour lui signifier qu'il ait à sortir de cette ville. Mais Priscus justifie sa conduite, et vient à bout de les mettre si bien dans ses intérêts, qu'ils lui promettent de s'employer à calmer les soldats. Ils tiennent parole, et s'exposent eux-mêmes au plus grand danger en entreprenant l'apologie du général. Toute l'armée se soulève

contre eux, on veut les mettre en pièces; on se contente cependant de les casser et de les jeter hors du camp. On détache un corps de cinq mille soldats, pour aller forcer Priscus dans Édesse. Les habitants leur refusent l'entrée; ils menacent de donner assaut. Pour éviter une guerre civile, Priscus se dérobe pendant la nuit et revient à Constantinople.

IV. Suites de la sédition.

L'empereur crut remédier à ce désordre, en rendant le commandement à Philippique [1]. Mais les soldats campés à Monocarte ne l'eurent pas plûtôt appris, qu'ils se soulevèrent de nouveau, et s'engagèrent même par serment à ne jamais reconnaître pour général ce fugitif, ce perfide, qui, disaient-ils, après avoir lâchement abandonné son armée, en trahissait sourdement les intérêts. Philippique, averti de ces dispositions, n'osa pas se hasarder à passer l'Euphrate; il se tint dans Hiérapolis, pour attendre que le calme fût rétabli. Cependant les séditieux, oubliant le serment qu'ils avaient prêté à Germain, ne tenaient aucun compte de ses ordres. Maîtres d'un général qu'ils avaient créé, ils se distribuaient eux-mêmes leurs rations, sans observer ni poids ni mesure; plus de factions, plus de discipline : ils quittaient le camp selon leur caprice, allaient se loger à leur gré dans les villages et dans les châteaux voisins; et comme s'ils eussent été étrangers à l'empire, ils laissaient l'ennemi ravager impunément la frontière. Constantine fut attaquée. Germain à la tête d'un corps de mille cavaliers surprit les Perses et mit la ville en sûreté. Il eut ensuite beaucoup de

[1] Cette nouvelle fut apportée à Édesse par un officier nommé Théodore. C'est peut-être celui dont il a été question, ci-dev. p. 255, not. 1, liv. LII, § 39, ou bien Théodore, de la race de Rhabdius. Voyez p. 94, not. 7, liv. L, § 18.—S.-M.

peine à mettre ensemble quatre mille hommes, qu'il fit avancer sur le pays ennemi.

v. Défaite des Perses. Simoc. l. 3, c. 3, 4 et 5. Evag. l. 6, c. 9, 10. Theoph. p. 220. Cedr. t. 1, p. 396.

Dans ces conjonctures, Aristobule, intendant d'un des palais de l'empereur [1], vint au camp. C'était un homme adroit, qui sut, par ses discours et par des présents distribués à propos, adoucir les séditieux et réveiller dans leur ame les sentiments d'honneur que la révolte avait presque étouffés. Les soldats se rassemblent et se partagent ensuite en deux corps : l'un marche vers Martyropolis ; l'autre sur les terres des Perses. Ce dernier corps rencontre l'armée ennemie commandée par Maruzas [2], qui leur ferme le passage. Trop faibles pour combattre ce général, ils reprennent le chemin de l'Arzanène, passent le Nymphius, et s'approchent de Martyropolis, où ils rejoignent l'autre corps d'armée. Maruzas, qui les avait suivis jusque-là, leur offre la bataille : elle fut très-sanglante, et finit à l'avantage des Romains. Le général perse demeura sur la place ; et de toute sa nombreuse armée, il ne resta que quatre mille hommes, dont trois mille furent pris avec les principaux officiers, et mille se sauvèrent à Nisibe. Un avantage plus grand encore, c'est que le feu de la sédition s'éteignit dans le sang des Perses : la joie de la victoire dissipa cette humeur sombre et chagrine qui accompagne l'esprit de révolte : les soldats reprirent envers l'empereur les sentiments de respect et d'obéissance. Pour réparer par leurs hommages

[1] Ce palais portait le nom d'*Antiochus* son ancien possesseur. Ἦν δ' οὗτος τῆς βασιλικῆς οἰκίας προεστὼς τοῦ βασιλέως τοῦ Ἀντιόχου προσαγορευομένης. Simoc. l. 3, c. 3.—S.-M.

[2] Il est appelé *Baruzas*, Βαρουζᾶς, par Théophane, p. 220. Cette différence vient de la confusion si commune du ϐ avec le μ, dans les manuscrits grecs du moyen âge. J'ai déja eu souvent occasion d'en rapporter des exemples. — S.-M.

les attentats dont ils s'étaient rendus coupables, ils envoyèrent à Maurice les étendards des Perses avec la tête de Maruzas et les dépouilles les plus précieuses. Ainsi se termina cette campagne, dans laquelle les Romains, après avoir vaincu les Perses, eurent la gloire de se vaincre eux-mêmes.

VI. Les prisonniers de Léthé en Perse s'échappent, et reviennent à Constantinople.

Pendant que la guerre se faisait devant Martyropolis, une action de hardiesse étonna la Perse entière et porta la joie dans l'empire. Le château de Giligerdon[1], nommé par les Grecs le chateau de l'Oubli [ou de Léthé[2]], cette prison affreuse dont j'ai parlé sous le règne d'Anastase[3], était alors remplie de malheureux, qui ne s'attendaient à voir finir leurs maux qu'avec leur vie. C'étaient des sujets disgraciés, des Cadaséniens[4] punis de leur révolte contre la Perse, dont ils habitaient les montagnes, des Romains que Chosroès avait faits prisonniers quinze ans auparavant, lorsqu'il s'était emparé de Dara. Ces infortunés, différents de mœurs, de religion, de langage, mais réunis par un même désespoir, trouvèrent moyen de conspirer pour leur délivrance. Les prisonniers de Dara furent les chefs de

[1] Γιλιγέρδων, Theoph. Simoc. l.3, c. 5. Il était dans un canton nommé *Bizak*, ἐν χώρᾳ ἐπιλεγομένῃ Βιζακοῦ, non loin de la ville de *Bendosabiron*, οὐ πόρρω Βενδοσαβείρων τῆς πόλεως. Je pense que cette ville est celle que les auteurs orientaux appellent *Djondischahpour*, et qui se trouvait dans le Khouzistan, l'ancienne Susiane. Voyez t. 9, p. 207, not. 3, liv. XLVII, § 70.—S.-M.

[2] Λήθην δὲ ὀνομάζουσι ταύτην οἱ βάρβαροι. Theoph. Simocatta, l.3, c.5. J'ai déja parlé, et fort en détail, du château de l'*Oubli*, célèbre dans l'histoire de la Perse et de l'Arménie. Voyez particulièrement t. 3, p. 296, not. 2, liv. XVII, § 12.—S.-M.

[3] Tom. 7, p. 331, not. 3, l. XXXVIII, § 66.—S.-M.

[4] Καδασηνοί. C'était, dit Théophylacte Simocatta, l. 3, c. 5, une tribu barbare de la Perse. Βάρβαρον τὸ φῦλον τῆς Μηδικῆς. Il s'agit ici des Cadusiens, nation d'origine scythique, établie depuis très long-temps dans les montagnes qui séparent la Médie de l'Hyrcanie. Voy t. 6, p. 301, not. 4, liv. XXXIII, § 56; et. t. 7, p. 328, not. 2, liv. XXXVIII, § 65. — S.-M.

l'exécution. Ils se jettent sur la garde, et quoiqu'elle fût très-nombreuse, ils lui arrachent les armes des mains, et la massacrent avec le commandant. Ils délivrent ensuite leurs camarades d'infortune; et tous ensemble traversent la moitié de la Perse, au milieu de laquelle était situé ce château [1]. Après diverses aventures, ils arrivent à Constantinople, où ils sont reçus au milieu des acclamations du peuple, traînant après eux, pour rendre complète cette sorte de triomphe, une sœur [2] du commandant qu'ils avaient enlevée.

VII. L'armée refuse Philippique pour général.

La sédition s'était apaisée d'elle-même, et Germain, aussi empressé de quitter le commandement qu'il avait eu de répugnance à l'accepter, attendait avec impatience le général que l'empereur voudrait envoyer. Pour achever de regagner les cœurs, Maurice fit distribuer de l'argent aux soldats, en récompense de leur victoire; et en même temps, pour sauver l'honneur de la discipline, il fit prononcer dans son conseil un jugement sur la révolte. Germain et les chefs de la sédition furent condamnés à mort; mais l'empereur, en leur faisant signifier leur sentence, leur envoya des lettres de grace, qu'il accompagna même de largesses. André, commandant de la garde, se transporta au camp devant Martyropolis, pour y faire rentrer les officiers que les séditieux avaient chassés. Ils y furent reçus sans résistance, et reprirent leurs emplois. Mais il n'en fut pas de même de Philippique; les soldats

[1] Il était situé dans la Susiane, province qui n'était pas très-éloignée de Ctésiphon, comme on l'a vu ci-dev. p. 265, not. 1, et t. 3.p. 296, not. 2, liv. XVII, § 12. — S.-M.

[2] On apprend de Théophane, p. 220, que cette femme s'appelait *Manosa*.—S.-M.

persistaient à rebuter ce général; et il y avait lieu d'appréhender que, si l'on voulait les contraindre sur ce point, la sédition ne se rallumât.

VIII. Grégoire évêque d'Antioche calomnié et justifié. Evag. l. 6, c. 7, 11. Niceph. Call. l. 18, c. 12, 14.

Grégoire évêque d'Antioche se trouvait pour lors à Constantinople. C'était un prélat adroit, éloquent, et capable de manier avec dextérité les affaires les plus difficiles. Personne n'était plus propre à réussir auprès des troupes. Sa gérérosité à l'égard des gens de guerre, qu'il fournissait d'argent, d'équipages et de provisions lorsqu'ils passaient par Antioche, lui avait gagné le cœur des officiers et des soldats. Une injuste persécution l'avait fait venir à la cour. Astérius préfet d'Orient, ayant avec lui une contestation, engagea dans sa querelle les premiers de la ville. Le peuple d'Antioche, dont l'insolence et le libertinage fut de tout temps le caractère, prit le même parti, et bientôt il usa sans pudeur de la liberté qu'on lui laissait d'insulter l'évêque. Les rues et les places de la ville retentissaient de propos scandaleux et de chansons satyriques contre le prélat; on le jouait sur le théâtre, et la calomnie se joignant au ridicule, on allait jusqu'à lui reprocher des intrigues criminelles. L'empereur, informé de ce désordre, se hâta de rappeler Astérius, et mit à sa place un nommé Jean, absolument incapable de traiter les moindres affaires. Ce personnage sans fermeté comme sans jugement se déclara pour le parti le plus fort : il donna par édit aux habitants la permission de former leurs accusations contre l'évêque Grégoire. Il fut bientôt accablé de libelles calomnieux : un banquier d'Antioche se signala par son effronterie; il accusa ce saint évêque d'un adultère incestueux avec sa propre sœur. Le prélat,

ne trouvant point de justice dans sa ville épiscopale, prit le parti d'en appeler à l'empereur et à un concile; il se rendit à Constantinople. On y tint une assemblée composée du sénat, des patriarches, dont quelques-uns assistèrent en personne, et les autres par députés, et des évêques des principaux siéges de l'Orient. Après de grands débats, suivis d'un mûr examen, Grégoire fut déclaré innocent; et le banquier, son principal accusateur, condamné à être fouetté publiquement, promené par les rues de Constantinople, et banni à perpétuité des terres de l'empire.

IX. Il est employé pour adoucir les soldats à l'égard de Philippique. Simocat. l. 3, c. 5. Evag. l. 6, c. 11, 12. Niceph. Call. l. 18, c. 14, 15.

Le prélat, pleinement justifié par un jugement si authentique, reçut ordre de l'empereur d'employer son crédit auprès des troupes pour leur faire recevoir leur général. Il retourna aussitôt à Antioche, et comme les chagrins qu'on lui avait suscités et les fatigues qu'il avait essuyées pour confondre la calomnie l'avaient rendu malade, il ne put aller au-delà de Litarbes à douze lieues d'Antioche[1], et il y fit venir par un ordre de l'empereur les principaux de l'armée. Ils s'y rendirent au nombre de deux mille. Lorsqu'ils furent arrivés, Grégoire s'étant fait porter en litière sur un tertre assez élevé pour être vu et entendu de tous, leur parla en ces termes : « Romains, car votre victoire « vous a rendu ce nom glorieux qu'un trouble funeste « vous avait fait perdre, au premier bruit que j'entendis de vos murmures et de vos plaintes, mon affection me portait vers vous, et je ne pouvais vous « savoir mécontents sans être moi-même affligé. C'est

[1] A 300 stades selon le texte d'Évagrius, l. 6, c. 11. Ἐν Λιτάρβοις τῷ χωρίῳ, διεστῶτι Θεουπόλεως ἀμφὶ τοὺς τριακοσίους σταδίους. J'ai déja parlé de Litarbes, t. 3, p. 54, not. 2, liv. xiv, § 1. — S.-M.

« pour moi la satisfaction la plus sensible de voir ici « autant d'amis que je vois de guerriers. Mais les « coups mortels que des ennemis domestiques plus « acharnés que les Perses portaient à ma réputation, « m'ont éloigné de vous jusqu'à ce jour. Nous étions, « vous et moi, également à plaindre; et dans le temps « qu'emportés par la colère vous poursuiviez vos offi- « ciers, pénétré de douleur, je me voyais poursuivi « par mes citoyens. Nous voilà enfin tranquilles et « rendus à nous-mêmes, et nous avons également à « nous féliciter, vous de la clémence, moi de la justice « de l'empereur. La grace divine a voulu seule, et sans « l'organe d'aucun homme, agir sur votre cœur; elle « vous a laissé la gloire de revenir de vous-mêmes à « votre devoir. Vous avez donné deux grands exem- « ples à la fois: les Perses viennent d'apprendre que « les soldats romains, sans autre conduite que celle « de leur valeur, sont en état de les vaincre; et vous « avez montré à l'univers que la haine contre vos of- « ficiers ne peut éteindre l'ardeur dont vous êtes em- « brasés pour la patrie. Vous avez fait de grandes ac- « tions; voyons maintenant ce qui vous reste à faire. « L'empereur vous rend sa bienveillance, il oublie « vos attentats; votre victoire, votre zèle pour l'hon- « neur de l'empire, les ont effacés de sa mémoire; il « vous a déja honorés de glorieux témoignages de sa « bonté; il va jusqu'à la reconnaissance dans une « conjoncture où vous pouviez à peine vous flatter de « sa clémence. Maurice a cru se conformer aux vo- « lontés du ciel, qui, en vous protégeant dans la ba- « taille, a fait connaître qu'il vous avait pardonné. Il « vous reste à couronner votre obéissance. Souvenez-

« vous que vous êtes les descendants de ces héros qui « immolaient leurs propres enfants à la sévérité de la « discipline militaire. Les grands exploits ont besoin « de deux ressorts, prudence dans les chefs, obéissance « dans les soldats : le défaut de l'un des deux fait « échouer les entreprises. Rendez-vous donc à mes « conseils; que l'empereur ne trouve en vous nulle « résistance à ses ordres : la promptitude à les exécuter « fera votre apologie; on imputera votre soulèvement, « non à l'esprit de révolte, mais à la mauvaise con- « duite de vos commandants. Si vous refusez d'obéir, « quelle douleur pour moi, mais quel malheur pour « vous! Vous n'avez péché jusqu'ici que par emporte- « ment et par impatience, vous allez être rebelles et « criminels. Songez aux suites funestes de toutes les « séditions. Et quelle sera votre ressource? ferez-vous « la guerre à votre souverain, à votre patrie? allez- « vous devenir barbares? allez-vous armer contre « vous toutes les forces de l'empire? Non, Romains; « reconnaissez votre nom, vos étendards, votre empe- « reur; reconnaissez un évêque qui vous donne de nou- « velles preuves de son affection et de son zèle. Con- « sultez votre honneur, vos intérêts inséparables de « ceux de l'état. Écoutez le ciel même qui vous parle « en ces saints jours. Les mystères augustes dont la « solemnité approche, vous montrent un Dieu obéis- « sant jusqu'à mourir sur une croix ».

x. Philippique reçu par les soldats. Evagr. l. 6, c. 13. Niceph. Call. l. 18, c. 16.

C'était le lundi de la semaine sainte que Grégoire parlait ainsi, et ses larmes encore plus éloquentes que ses discours achevèrent de toucher le cœur des soldats. Il ne leur avait pas nommé Philippique, qui leur était odieux; mais ils entendaient assez que cette obéis-

sance qu'on exigeait d'eux consistait à le recevoir. Ils demandèrent quelques moments pour délibérer ensemble, et peu de temps après ils revinrent trouver l'évêque, déclarant qu'ils étaient prêts à le satisfaire, mais qu'ils s'étaient engagés par serment, ainsi que toute l'armée, à ne jamais reconnaître Philippique pour général. *Je vous relève de votre serment*, leur dit-il, *l'évangile donne à l'évêque le pouvoir de lier et de délier dans le ciel et sur la terre.* Comme le serment dont il s'agit était un crime, on ne peut contredire ici l'application de cette maxime, dont on a si souvent abusé. Ils se rendirent à ces paroles; et le prélat, après avoir célébré la liturgie, les admit à la participation des saints mystères. Il administra le baptême à plusieurs d'entre eux qui n'avaient pas encore reçu ce sacrement. Ils les fit ensuite asseoir sur l'herbe, et leur distribua des aliments. Le lendemain il reprit le chemin d'Antioche, et dépêcha deux courriers, l'un à l'empereur, l'autre à Philippique [1], pour les instruire de la soumission des troupes. Philippique approchait d'Antioche, lorsqu'il rencontra les soldats qui venaient au-devant de lui. A leur tête marchaient les nouveaux baptisés, comme plus capables de trouver grace auprès de leur général. A son arrivée ils se jettèrent à genoux, et Philippique leur ayant présenté la main en signe de réconciliation, ils partirent à sa suite et retournèrent au camp de Martyropolis.

XI. Les Perses s'emparent de Martyropolis.

Peu de temps après, les Perses s'emparèrent de cette ville par un stratagême, dont l'auteur [2] fut un des principaux habitants, nommé Sittas [3]. Irrité contre un

[1] Ce général était alors à Tarse en Cilicie. — S.-M.

[2] Ὁ τοῦ δόλου πατὴρ, dit Théophylacte Simocatta, l. 3, c. 5. — S.-M.

[3] Ce personnage, selon Évagrius, l. 6, c. 14, était un des dizainiers de

Simocat. l. 3, c. 5. Evagr. l. 6, c. 14. Niceph. Call. l. 18, c. 17.

des officiers de la garnison, il prit le temps qu'elle était sortie de la place pour une expédition particulière. Il passa secrètement à l'armée des Perses, et leur conseilla d'envoyer quatre cents hommes[1], qui se présenteraient aux portes comme déserteurs. Étant ensuite rentré dans la ville, il engagea ses concitoyens à recevoir ces transfuges, qui feraient leur plus sûre défense. Dès qu'ils furent entrés, ils chassèrent tous les habitants, excepté les jeunes femmes et les esclaves. Philippique, averti de la perte de cette place importante, y marcha aussitôt et l'assiégea, quoiqu'il fût dépourvu de tous les secours nécessaires. Il avait déja pratiqué des souterrains, et fait tomber une des tours, lorsque s'apercevant que les Perses réparaient pendant la nuit les brèches faites aux murailles pendant le jour, et qu'il perdait plus d'hommes qu'il n'en tuait aux ennemis, il prit le parti de se retirer et de camper à quelque distance. Grégoire évêque d'Antioche vint de la part de Maurice lui ordonner de retourner et de continuer le siége. Il y perdit le reste de la campagne, faute des machines alors en usage pour battre les villes assiégées. Il prit ses quartiers d'hiver, tenant Martyropolis comme bloquée par les troupes qu'il distribua dans les châteaux circonvoisins, pour empêcher les Perses d'y faire entrer des secours.

XII. Tremblement de terre d'Antioche.

Le dernicr jour de septembre de cette année 589[2], Antioche éprouva un tremblement de terre[3], tel qu'elle

la ville, τὶς τῶν ἐν Μαρτυροπόλει δεκαδάρχων.—S.-M.

[1] C'étaient des soldats converts d'armures complètes, σιδηροφορῆται, comme le dit Théophylacte Simocatta, l. 3, c. 5.—S.-M.

[2] En l'an 637 de l'ère d'Antioche, le dernier d'Hyperbérétæus, selon Évagrins, l. 6, c. 8.—S.-M.

[3] Les tremblements de terre sont très-fréquents en Syrie, et la ville d'Antioche a été un très-grand nombre de fois presque détruite par des catastrophes de ce genre.—S.-M.

n'en avait point ressenti depuis la première année du règne de Justinien. Il commença trois heures après le coucher du soleil. Quantité d'édifices, plusieurs églises, les deux bains publics, dont l'un s'ouvrait le matin et l'autre le soir, furent renversés. On remarque dans ce désastre deux événements mémorables : tous les bâtiments qui formaient le corps de la principale église furent abattus, à l'exception du dôme qui fut conservé par un effet singulier. Ébranlé par les tremblements de terre précédents, il penchait du côté du nord, et n'était soutenu que par des étaies. Une violente secousse les fit tomber avec grand fracas, et le dôme, au lieu de les suivre, retomba à plomb sur le cintre, et se retrouva dans le même état où il avait été construit. L'autre fait n'est pas moins remarquable. Le palais épiscopal s'écroula, et ceux qui l'habitaient y périrent, excepté l'évêque et quelques personnes qui s'entretenaient alors avec lui : son appartement s'affaissa en entier sans aucune rupture, et une seconde secousse ayant entr'ouvert les ruines sous lesquelles il était enseveli, on retira le prélat avec ceux qui l'accompagnaient. On regarda comme une sorte de miracle, que le grand nombre de feux allumés alors dans les maisons qui se renversaient ne causât aucun incendie. On jugea les jours suivants, par la quantité de pain qui se distribuait aux habitants, qu'il avait péri soixante mille personnes. Astérius y perdit la vie. Maurice donna de son trésor les sommes nécessaires pour réparer le dommage.

Evagr. l. 6, c. 8 et ibid. Vales. Niceph. Call. l. 18, c. 13. Pagi ad Bar.

L'année suivante 590, la fête de Pâques tombait au 26 de mars. Maurice choisit cette solennité pour conférer le titre d'Auguste à son fils âgé de quatre ans

An 590. XIII. Maurice donne le titre

d'Auguste à son fils. Abb. Biclar. Chr. Alex. p. 377. Simoc. l. 8, c. 4. Theoph. p. 225, 236. Greg. l. 4, ep. 44. Cedr. t. 1, p. 397. Zon. l. 14, t. 2, p. 76. Codin. de off. c. 17. Du Cange, fam. Byz. p. 103, 107. Pagi ad Bar. Fleury, Hist. ecclés. l. 35, art. 31.

et demi. Ce fut le patriarche qui lui mit la couronne sur la tête. Ce titre n'était plus, comme du temps des anciens empereurs, une association à l'empire; quoique le nouvel auguste portât aussi le nom d'empereur, il n'en avait pas l'autorité. Cette communication de titres sans pouvoir devint fréquente dans le Bas-Empire; et les Grecs firent une distinction entre le nom de *basileus*, qui signifiait roi et empereur, et que les souverains donnaient à ceux qu'ils désignaient pour leur succéder, et le nom d'*autocrator*, qu'ils se réservaient à eux-mêmes, comme exprimant plus particulièrement la puissance souveraine. Onze ans après, c'est-à-dire en 601, le jeune Théodose épousa la fille du patrice Germain, le plus distingué des sénateurs. Si ce Germain est le mari de Charito, fille de Tibère, il faudra dire que le fils de Maurice épousa sa cousine germaine, à moins que la femme de Théodose ne fût née du mariage de Germain avec une autre. Quoi qu'il en soit, l'Abbé de Biclar se trompe en disant que, deux ans auparavant, Maurice avait nommé son fils César; ce jeune prince ne porta jamais ce nom.

XIV. Guerre devant Martyropolis. Simocat. l. 3, c. 5. Evag. l. 6, c. 14. Niceph. Call. l. 18, c. 17.

Les deux nations rivales se disputaient avec ardeur la possession de Martyropolis; et malgré l'inutilité des attaques de l'année précédente, les Romains, sachant qu'elle n'avait pour garnison que quatre cents soldats perses, se flattaient de l'emporter de vive force. Il ne s'agissait que de fermer les passages aux secours. Hormisdas y envoya une armée, sous la conduite de Mébodès[1], et le fit joindre par Aphraatès, commandant

[1] Il était fils de Suréna, comme nous l'apprend Théophylacte Simocatta, l. 3, c. 5. Je pense que ce Mébodès est le même que celui dont il a déja été fort souvent question dans cette histoire, et particulièrement

des troupes d'Arménie[1]. Il y eut une sanglante bataille où Mébodès fut tué, et Philippique demeura vainqueur. Mais il perdit tout le fruit de sa victoire, en laissant entrer dans la ville un grand renfort de troupes ennemies. Ce secours assurait aux Perses leur nouvelle conquête; et les Romains, perdant toute espérance de la recouvrer par un siége, allèrent bâtir une forteresse à neuf cents pas de là sur un terrain élevé, pour tenir la ville en échec, et profiter de toutes les occasions que leur procurerait le voisinage. C'est à quoi fut employé le reste de la campagne[2]. Enfin l'em-

ci-dev. p. 130, not. 1, et p. 143, not. 5, § 9 et 14. Il était sans doute de la même famille que le Mébodès si puissant en Perse sous le règne du grand Chosroès. Voyez t. 8, p. 169 et 181, liv. XLI, § 51 et 56. Il était probablement son petit-fils. — S.-M.

[1] Ἀφραάτης, ὁ κατὰ τῆς Ἀρμενίας τὰς στρατηγίδας λαχών. Theoph. Simoc. l. 3, c. 5. Il a déja été question de cet officier, ci-dev. p. 236, liv. LII, § 24. Le nom d'*Aphraatès* est le même que celui de *Phrahatès*, rendu célèbre par plusieurs rois parthes. On le prononce *Ferhad* chez les Persans. Il se retrouve en arménien sous la forme *Hrahad*, exprimée *Aratius* par les Grecs. Voyez t. 5, p. 437, not. 2, liv. XXX, § 9, et t. 8, p. 43, § 26, liv. XL, not. 2.—S.-M.

[2] Le texte de Simocatta, l. 3, c. 5, ne dit rien de pareil, il se contente d'indiquer que Comentiole fut envoyé pour remplacer Philippique. Je dois donner ici quelques détails sur les indications chronologiques qui avaient été adoptées par Lebeau, et qui me paraissent erronées. Il plaçait sous les années 591, 592 et 593, les événements racontés dans les paragraphes 15-47, relatifs aux guerres civiles de la Perse, tandis qu'il est évident, par le récit de Simocatta et par les propres expressions de cet historien, qu'on doit les renfermer entre les années 590 et 591. Simocatta, l. 3, c. 6, place en la 8[e] année de Maurice, ἔτος ὄγδοον τῆς Μαυρικίου τοῦ αὐτοκράτορος, c'est-à-dire dans l'espace de temps compris entre le 24 août 589 et le 24 août 590, l'expédition faite dans la Suanie par le général Bahram et qui est racontée ci-après, § 18. Cette expédition fut la première cause de la révolte de Bahram, suivie bientôt de la mort d'Hormisdas et de la fuite de Chosroès son fils chez les Romains, où il vint réclamer les secours de Maurice. On voit par le récit de Simocatta, que ces derniers événements durent arriver dans l'automne de 590, et dans l'hyver de 590 à 591; c'est au printemps de cette dernière année que se fit l'expédition de Perse qui fut promptement achevée, ce qui est prouvé par le retour des troupes romaines qui y prirent part, et qui se trouvaient déja à Con-

pereur, mécontent du peu de succès de Philippique, envoya Comentiole pour lui succéder.

XV. Bataille de Sisarbane. Simoc. l. 3, c. 6. Evag. l. 6, c. 15. Niceph. Call. l. 18, c. 18. Theoph. p. 221.

Le nouveau général aurait encore été moins heureux, sans l'héroïque valeur du lieutenant Héraclius. Il se livra une grande bataille devant le château de Sisarbane [1], près de Nisibe. Dès le commencement du combat, Comentiole eut son cheval tué sous lui, et il aurait perdu la vie, si un de ses gardes ne lui eût donné le sien, sur lequel il prit la fuite [2]. Toute l'armée le suivait en désordre, lorsqu'Héraclius, après avoir fait tous ses efforts pour retenir les troupes, entraîné lui-même par la foule, et désespéré de la lâcheté du chef et des soldats, résolut de ne pas survivre à cette ignominie. Il tourne bride, perce les escadrons des fuyards, et va chercher la mort au milieu des ennemis. Il tombe comme la foudre sur le général Aphraatès qui courait à la tête des Perses, et le renverse mort sur la poussière. Un coup si hardi arrête les Perses et rend le courage aux Romains : ils se rallient autour d'Héra-

stantinople en la 9e année de Maurice, comme on le voit par un passage de Simocatta, l. 5, c. 16, qui sera rapporté ci-après, p. 351, not. 1, liv. LIV, § 1. La date de leur retour est indiquée avec assez de précision dans cette 9e année de Maurice, par une éclipse de soleil, mentionnée par Simocatta, et qui ne peut être que l'éclipse de soleil donnée dans les tables astronomiques sous la date du 23 septembre 591. Il me semble donc que l'on doit placer en l'an 590 la révolte de Bahram, et au printemps de l'an 591 le rétablissement de Chosroès. J'ai en conséquence changé et rectifié toutes les indications chronologiques données par Lebeau, et j'ai daté les événements conformément aux détails que je viens de donner. — S.-M.

[1] Περὶ τὴν Νίσιβιν συμπλέκεται Πέρσαις, περὶ τὸ Σισαρβάνων, οὕτω λεγόμενον. Theoph. Simoc. l. 3, c. 6. Il a déja été question de cet endroit sous le nom de Sisaurane, voyez t. 9, p. 52, not. 2, liv. XLVI, § 36. On trouve *Sarbanum*, Σαρβανὸν, dans Théophane, p. 221, mais c'est, je crois, une faute. — S.-M.

[2] Il s'enfuit, dit Théophylacte Simocatta, l. 3, c. 6, jusqu'à Théodosiopolis de Mésopotamie. J'ai déja bien souvent parlé de cette ville, connue des Orientaux sous le nom de *Rasaïn*. — S.-M.

clius qui porte de toutes parts l'effroi et la mort. Les Perses fuyent à leur tour et se renferment dans Nisibe. Le lendemain, les Romains pillèrent le camp, et envoyèrent à l'empereur les plus riches dépouilles, des épées et des baudriers enrichis d'or et de pierreries, des tiares persiques, et des étendards arrachés aux vaincus. Ces glorieuses marques de victoire furent reçues à Constantinople avec des acclamations de triomphe; l'empereur fit célébrer les jeux du cirque, et la joie du peuple éclata dans des fêtes et des divertissements, qui ne cessèrent que par la lassitude. Comentiole, devenu vainqueur par la bravoure d'Héraclius, alla mettre le siége devant Martyropolis. Il y laissa la plus grande partie de ses troupes, et prit avec lui les meilleurs soldats pour attaquer la forteresse d'Acbas[1], située au-delà du Nymphius, sur un roc escarpé, d'où l'on découvrait en plein la ville assiégée. Après bien des attaques, il s'en rendit maître; et à la faveur de ce poste important, il resserra de plus près Martyropolis. Mais les Perses la défendaient avec tant de courage, qu'il désespéra de la prendre autrement que par famine[2].

XVI. Commencement des troubles de Perse.

Cependant les débris de l'armée vaincue, retirés à Nisibe[3], craignaient de retourner en Perse. Hormisdas toujours violent, toujours emporté, avait menacé ses

[1] Dans le texte d'Évagrius, l. 6, c. 15, on lit *Ocbas*. Τὸ Ὄκβας ὀχυρώτατον φρούριον, ἀντικρὺ Μαρτυροπόλεως ἐς τὴν ἀντιπέρας ὄχθην διακείμενον. Il est évident qu'il s'agit ici de la forteresse appelée *Acbas* dont il a déja été question, ci-dev. p. 204, not. 3, liv. LII, §3. On voit que le passage d'Évagrius donne les moyens d'en déterminer la position.—S.-M.

[2] On apprend de Simocatta, l. 4, c. 2, que cette place fut prise par Comentiole, vers le temps où le général Bahram Tchoubin se révolta contre son souverain. Voyez ci-après § 22, p. 289 et suiv.—S.-M.

[3] Πέρσαι οἱ πρὸς τῇ Νισίβι στρατοπεδεύοντες. Simoc. l. 4, c. 1.—S.-M.

Simoc. l. 3, c. 18. Evag. l. 6, c. 15. Niceph. Call. l. 18, c. 19. Theoph. p. 221.

troupes de les faire passer au fil de l'épée, si elles ne revenaient victorieuses. Il était assez sanguinaire pour tenir sa parole. Ainsi, les chefs et les soldats conspirèrent pour se donner à Varame [ou plutôt *Bahram*[1], selon la véritable prononciation persane[2]], qui s'étant révolté contre Hormisdas marchait alors à la tête d'une armée. Je vais développer l'origine et les suites de cette étrange révolution. On y verra un rebelle audacieux; un monarque victime de ses propres fureurs, et intraitable jusque dans les fers; un fils parricide; un roi chassé de ses états et rétabli par ses plus grands ennemis; et une guerre sanglante qui, depuis vingt ans, rompait toutes les trèves, et résistait à toutes les négociations, enfin terminée entre l'empire et la Perse par la générosité de Maurice.

XVII. Victoires de Bahram sur les Turcs. Simoc. l. 3, c. 6 et 18.

Pendant qu'Hormisdas soutenait la guerre contre les Romains sur les frontières de l'Arménie, une autre partie de ses troupes était employée contre les Turcs au nord de la mer Caspienne. Cette nation s'était enrichie aux dépens de la Perse, qui lui payait tous les ans un tribut de quarante mille pièces d'or; et cet or, ne sortant pas de leurs mains, avait porté chez ces Barbares le luxe et la magnificence. Le palais du prince, construit de bois et couvert de feutre, n'était

[1] Le nom de ce général est toujours écrit Βαρὰμ, qui devrait se prononcer *Varam* dans le texte de Théophylacte Simocatta, ce qui, comme on le voit sans peine, diffère très-peu de la prononciation des Perses eux-mêmes. Ce nom existe en arménien sous la forme *Vrham;* dans l'ancien persan, ou plutôt en pehlwy, on disait *Varahran* ou *Ouarahran:* c'est de là que les Grecs et les Romains ont fait *Vararanès*, *Ouararanès* et *Varanès*. Voyez t. 5, p. 181, not. 2, liv. XXVI, § 64. — S.-M.

[2] Comme ce personnage est fort célèbre dans l'histoire orientale sous le nom de *Bahram Tchoubin*, je supprimerai la transcription altérée, adoptée par Lebeau, et je la remplacerai par la forme plus exacte. Voyez ci-dev. liv. L, § 37, p. 92 et 93. — S.-M.

à l'extérieur qu'un assemblage de cabanes rustiques; mais il brillait d'or au-dedans; les tables, la vaisselle, les lits, les siéges même et les marche-pieds, étaient de ce métal précieux; l'or éclatait sur les armes et sur les harnois des chevaux. Tant d'opulence produisit son effet ordinaire. Les Turcs, devenus insolents, demandèrent avec menace une excessive augmentation de tribut[1]. Hormisdas ne leur répondit qu'en faisant marcher contre eux une grande armée, dont il donna la conduite à Bahram. Ce guerrier, le principal auteur des troubles que nous allons raconter, mérite d'être connu[2]. Il sortait d'une des plus illustres maisons de la Perse[3], qui faisait remonter son origine jusqu'aux

[1] Tous ces détails sont tirés de Théophylacte Simocatta, l. 3, c. 6, qui les donne avec le style obscur et ampoulé qui lui est particulier. —S.-M.

[2] Les détails qui suivent, sur l'origine de ce rebelle, sont tirés de Théophylacte Simocatta, l, 3, c. 18, qui les tenait d'un persan très-instruit, ou d'un babylonien, comme il le dit dans son style emphatique. Ἤκουσα τοῦ λέγοντος ἀνδρὸς Βαβυλωνίου ἱερομνήμονος, μεγίστην ἐμπειρίαν ἀπειληφότος τῆς περὶ τὰς βασιλικὰς διφθέρας ἀναγραφῆς. L'historien grec profite de cette occasion pour donner de très-curieux renseignements sur le gouvernement intérieur de la Perse et sur la constitution de ce royaume—S.-M.

[3] On apprend en outre de Théophylacte Simocatta, l. 3, c. 18, que Bahram appartenait à une famille nommée *la race de Mirrame*, qui prétendait être une branche des Arsacides. Τὸν δὲ Βαρὰμ τῆς τοῦ Μιῤῥάμου οἰκαρχίας γενόμενον, δήμου δ' Ἀρσακίδου καταλεγῆναι φασίν. J'ignore si cette famille est la même que la race *Mihranian* dont j'ai eu plusieurs fois occasion de parler, et qui a donné pendant plusieurs siècles d'illustres généraux à la Perse. Voyez t. 6, p. 326, not. 2, liv. XXXVIII, § 64. Ce qui me porte à croire qu'il en fut effectivement ainsi, c'est que selon les auteurs orientaux la race de Bahram Tchoubin possédait en propre le territoire de Rey, ancienne et puissante ville de la Perse, dans le voisinage de l'Hyrcanie; et on sait aussi par eux qu'il en était de même de plusieurs autres personnages, connus par les auteurs arméniens qui disent qu'ils appartenaient à la race de Mihran. On apprend également des auteurs orientaux que la famille de Bahram resta en possession de la ville et du territoire de Rey, après la mort de ce personnage célèbre. Elle en était encore maîtresse au temps de l'invasion des Arabes. Selon les historiens persans, Bahram était fils d'un personnage nommé *Adergoschasp*. Pour lui, les Arméniens lui donnent le surnom de *Nikhordjes*, dont j'ignore le sens et l'origine. — S.-M.

Arsacides [1]. Il servit d'abord entre les gardes du prince. Lorsque les Perses prirent Dara, il commandait un corps de cavalerie. Sa valeur le fit aimer de Chosroès, qu'il accompagna dans toutes ses expéditions et dont il devint le favori. Revêtu de la dignité de généralissime des armées de Perse [2], il fut encore honoré de la charge de *darigmédon ;* c'est ainsi que les Perses nommaient le grand maître du palais, que les Romains appelaient *curopalate* [3]. Il vainquit les Turcs en plusieurs batailles, et réduisit cette nation féroce à payer au roi de Perse le même tribut [4] qu'elle en recevait auparavant [5].

XVIII. Il est battu par les Romains.

De si heureux succès firent concevoir à Hormisdas l'espérance de chasser les Romains de la Lazique [6] et

[1] Selon Théophylacte Simocatta, l. 3, c. 18, Bahram était né dans l'Arzanène. Ἀπὸ μὲν τῆς Ἀρζανηνῆς οὕτω καλουμένης ὁρμᾶσθαι μοίρας τὸν Βαράμ. Ceci semble mal s'accorder avec ce qui a été dit dans la note précédente sur les possessions que la famille de Bahram devait avoir à Rey, l'antique *Rhagès*.—S.-M.

[2] Κατὰ τοὺς πολέμους ἐπιφανέςατος γεγονὼς, ςρατηγὸς μετ' οὐ πολὺ καὶ τοῦ Περσικοῦ χειροτονεῖται ἀθροίσματος. Theoph. Simoc. l. 3, c. 18. —S.-M.

[3] Δαριγμεδοὺμ τῆς βασιλικῆς ἀναδεῖξαι, ἐςί τε, ὃν δὴ Κουροπαλάτην Ῥωμαῖοι κατονομάζουσιν. Simoc. l. 3, c. 18. J'ignore quelle peut avoir été la véritable forme du nom de cette dignité dans l'ancienne langue persane. — S.-M.

[4] Ce tribut, selon Théophylacte Simocatta, était de 40,000 pièces d'or. Cet historien donne aux Turcs le nom de Huns orientaux. Τῶν Οὔννων τοιγαροῦν τῶν πρὸς τῷ βοῤῥᾷ τῆς ἕω, οὓς Τούρκους ἔθος Πέρσαις ἀποκαλεῖν. Simoc. l. 3, c. 6.— S.-M.

[5] Mirkhond et les autres historiens persans donnent des détails fort confus sur les guerres de Bahram contre les Turcs. Selon eux, le chef de ces peuples s'appelait *Saou*, *Saweh* et *Savehschah* et non *Sayehschah*, comme on le voit, sans doute par erreur, dans la traduction que M. de Sacy a donnée de l'histoire des Sassanides par Mirkhond. Je crois que ce personnage était un prince de la race des anciens rois Hephthalites, dont j'ai parlé, t. 9, p. 394-397, liv. XLIX, § 40, et non le vrai souverain des Turcs. —S.-M.

[6] Ce qui encourageait le roi de Perse à ordonner cette expédition, c'est que, selon la remarque de Théophylacte Simocatta, l. 3, c. 6, la Colchide ou la Lazique était alors sans gouverneur, ou selon ses expressions, comme *un orphelin sans tuteur*, κηδεμόνος τε ὀρφανῆς καθεςώσης. — S.-M.

de tout le pays d'entre les deux mers. Il envoya ordre à Bahram[1] d'entrer en Suanie[2]. Bahram traversa toute cette contrée, dont il envoya le butin à Ctésiphon[3], et vint camper au bord de l'Araxe[4]. Sur la nouvelle de cette invasion, Maurice fit partir Romain, capitaine expérimenté, qui rassembla les milices du pays[5], et passa en Albanie[6] à la poursuite de Bahram. Le général perse apprit avec joie l'arrivée des ennemis; il désirait d'en venir aux mains, et comptait sur sa propre capacité, et sur sa fortune. Cependant, au lieu d'aller droit à eux, il feignit de les craindre, et ayant passé l'Araxe, il marcha vers la ville de Ganzac[7], pour les

Simoc. l. 3, c. 6, 7. Theoph. p. 221.

[1] Les auteurs orientaux nous apprennent que Bahram était gouverneur-général de l'Aderbaidjan et de l'Arménie, ce qui était un des grands gouvernements du royaume de Perse. C'est sans doute pour cela que Bahram fut chargé de la guerre de Lazique et de Suanie.—S.-M.

[2] Βαρὰμ ὁ τῶν Περσῶν ςρατηγὸς ἅμα ταῖς δυνάμεσι τοῦ βαρβαρικοῦ ὑπὸ Ὁρμίσδα τοῦ τῶν Περσῶν βασιλέως κατὰ Σουανίας ἐκπέμπεται. Simoc. l. 3, c. 6. J'ai eu déja l'occasion de parler plusieurs fois de la Suanie, et particulièrement, ci-dev. p. 9, not. 8, liv. L, § 6 et t. 9, p. 437, not. 2, liv. XLIX, § 61.—S.-M.

[3] Ou à *Babylone*, comme dit Simocatta, l. 3, c. 6, ἐπὶ τὴν Βαβυλωνίαν ἐκπέμψας. — S.-M.

[4] Ἐς τὸν Ἀράξην ςρατοπεδεύεται ποταμόν. Simoc. l. 3, c. 6. Théophylacte ajoute que les habitants du pays appelaient ce fleuve *Eras*. Ἔρας ἀποκαλοῦσιν οἱ βάρβαροι. Les Arméniens le nomment *Eraskh* et les Perses *Aras*.— S.-M.

[5] L'empereur le fit commandant de la Colchide, ὁ ςρατηγὸς τῆς Κολχίδος. Simocatta ajoute, l. 3, c. 6, que ce général eut une conférence avec le principal ecclésiastique, le patriarche peut-être de ce pays. Τῷ ἐκεῖσε ἱεραρχοῦντι κοινολογησάμενος.—S.-M.

[6] L'Albanie des anciens répondait presque exactement au pays nommé *Schirwan* par les modernes, et qui comprend tous les pays renfermés entre le Cyrus et l'Araxe, la mer Caspienne et le Caucase. On sait cependant qu'aux 5[e] et 6[e] siècles, après la destruction de la monarchie Arsacide en Arménie, les peuples de l'Albanie, appelés *Aghouan* par les Arméniens, étendirent leur territoire vers le sud-ouest, aux dépens de l'Arménie, entre le Kour et l'Araxe. — S.-M.

[7] Τὸ Καυζάκων. Cette ville, appelée par les Arméniens *Kandsak*, était à cette époque capitale de l'Albanie. On la nommait en arménien *Kandsak Aghovanits*, c'est-à-dire *Kandsak des Albaniens*, pour la distinguer de Tauriz dont l'ancien nom était aussi *Kandsak*. Voyez t. 3, p. 278, not. 4, liv. XVII, § 5. La ville dont il s'agit fut

attirer dans l'intérieur de la Perse[1]. Romain, ne jugeant pas à propos de s'engager si avant avec si peu de troupes, songeait à retourner sur ses pas : mais ses soldats, embrasés d'une ardeur inconsidérée, refusèrent d'obéir ; et comme ils demandaient à passer l'Araxe, il eut besoin de toute son éloquence pour les retenir. Cinquante coureurs qu'il avait détachés pour aller reconnaître l'ennemi rencontrèrent deux espions perses habillés à la romaine, qui, se disant Romains, s'offrirent à les conduire pendant la nuit dans un lieu où ils trouveraient les Perses couchés sur l'herbe sans gardes ni sentinelles. Les coureurs s'y laissèrent tromper, et tombèrent dans une embuscade où ils furent enveloppés et faits prisonniers. Bahram, à force de tourments, tira d'eux les éclaircissements qu'il désirait, et ayant repassé le fleuve il continua ses ravages[2].

nommée plus tard par les Arabes et les Perses *Djanazak* ou *Gandjah*. Elle fut encore une ville puissante sous leur domination. Les Russes lui ont depuis une vingtaine d'années donné le nom d'*Elisabethpol*. Elle est très-déchue de son ancienne splendeur.—S.-M.

[1] Il est fort difficile de comprendre les opérations militaires dont il s'agit, il faudrait, pour pouvoir en bien juger, des détails qui nous manquent. Il semblerait d'après le texte de Simocatta, l. 3, c. 7, qu'après avoir passé le fleuve, διαπεραιωσάμενος τὸν γείτονα ποταμὸν, ou plutôt *un fleuve voisin* de Kandsak, et non l'Araxe comme on l'a cru, Bahram aurait fait sa retraite sur *Kandsak*, ἐπὶ τὸ Κανζάκων τὴν ὑποχώρησιν ἐπεποίητο. Cette ville était trop éloignée de l'Araxe, et trop loin au-delà de ce fleuve, par rapport à la Perse, pour qu'il puisse en être question ici. Dans le cas contraire, il faudrait supposer qu'il s'agit d'une autre ville du même nom, de la moderne Tauriz, dont il a été question dans la note précédente, ci-dev. p. 281, ce qui s'accorderait mieux avec l'intention indiquée par Simocatta d'attirer les Romains dans l'intérieur de la Perse. Ἐφελκόμενος ὥσπερ ἐπὶ τὰ ἐνδότερα τῆς Περσίδος Ῥωμαίους.—S.-M.

[2] Τὴν Ῥωμαίων κεραΐζεται γῆν. Theoph. Simoc. l. 3, c. 7. Ces expressions me paraissent impropres s'il s'agit du pays situé sur la rive gauche de l'Araxe. Ce n'était pas un territoire qui fît partie de l'empire romain. Ce pays dépendait au contraire de la Persarménie, qui était depuis fort long-temps une possession légitime du roi de Perse.—S.-M.

Romain était d'avis de faire retraite; mais encouragé par l'impatience de ses troupes qui ne demandaient qu'à combattre, il choisit les meilleurs soldats au nombre de dix mille, laissa les autres à la garde de son camp, et marcha aux ennemis. Son avant-garde composée de deux mille hommes, rencontrant celle des Perses, la chargea si à propos, qu'elle la renversa tout entière : les uns furent précipités dans une profonde vallée qui bordait le chemin; les autres regagnèrent le camp, toujours poursuivis par les Romains qui les poussèrent jusqu'à leurs retranchements. Bahram, qui n'en était pas encore sorti avec le reste de son armée, fut étonné de tant de hardiesse, et commença à respecter des ennemis que sa présomption avait jusqu'alors méprisés. Cet avantage n'aveuglait pas Romain sur le danger d'une bataille. C'était un sage et prudent capitaine, qui aimait mieux consumer l'ennemi en le harcelant à propos, lui coupant les vivres, et lui disputant les passages, que de hasarder sa petite troupe contre une armée si supérieure en nombre. Il lui fallut cependant céder au vif empressement de ses soldats, et il disposa tout pour une action générale[1]. Les deux armées n'étaient séparées que par un bras de l'Araxe très-profond[2], mais si étroit, que pendant deux jours qu'elles furent en présence, les soldats des deux partis s'entretenaient d'un bord à l'autre. Le

[1] On doit conclure du récit un peu confus de Théophylacte Simocatta, l. 3, c. 7, qu'il s'était écoulé quelque temps, et qu'il s'était opéré quelques mouvements militaires entre ces deux affaires, car on apprend de ce même historien que le dernier engagement eut lieu dans une plaine de l'Albanie. Στρατοπεδεύονται γοῦν ἑκάτεραι δυνάμεις ἐν πεδίῳ τῆς Ἀλβανείας. Je pense que les deux armées combattaient dans la partie de l'Arménie comprise entre l'Araxe et le Cyrus. — S.-M.

[2] Ἀπορρώξ τις ἀγχιβαθὴς ἐκ τοῦ Ἀράξου ποταμοῦ. Theoph. Simoc. l. 3, c. 7. — S.-M.

troisième jour, Bahram envoya proposer la bataille, demandant aux Romains ou leur offrant, s'ils l'aimaient mieux, la liberté du passage[1]. Le général, après avoir pris l'avis de l'armée, se détermina à laisser passer l'ennemi. Le lendemain, Bahram employa plusieurs stratagèmes, et tenta diverses feintes, que la prudence de Romain sut rendre inutiles. Enfin, le cinquième jour, on en vint à une bataille. Le centre de l'armée des Perses commençait à plier, lorsque Bahram détacha une partie de l'aile gauche pour la soutenir. Romain profita de ce mouvement pour charger l'aile gauche, qui, se trouvant dégarnie, ne put résister à la vivacité d'une attaque impétueuse, et la défaite de cette partie entraîna celle du reste de l'armée. Tout prit la fuite : pressés par les Romains, qui en faisaient grand carnage, des escadrons entiers furent engloutis dans les eaux du fleuve; le nombre des morts surpassa celui des vainqueurs, et les bords de l'Araxe furent le terme des prospérités de Bahram.

XIX. Troubles en Arménie. Simocat. l. 3, c. 8.

Dans le même temps, l'empereur fut sur le point de perdre l'Arménie[2]. Quelques-uns des principaux du pays, excités secrètement par des officiers mécon-

[1] Χώραν τε τῇ διαβάσει ἢ Ῥωμαίους Πέρσαις παρέχεσθαι, ἢ τὸ βάρβαρον τοῖς Ῥωμαίων στρατεύμασι. Simoc. l. 3, c. 7. Les Perses, comme beaucoup d'autres peuples de l'antiquité, étaient dans l'usage d'offrir à leurs ennemis le choix du lieu et du jour du combat. — S.-M.

[2] Οἱ γειτνιῶντες πρὸς τῇ Περσίδι Ἀρμένιοι. Simoc. l. 3, c. 8. *Les Arméniens, voisins de la Perse*, c'est-à-dire, *les Persarméniens*. Il paraît que pendant la guerre qui depuis un grand nombre d'années existait entre les deux empires, la Persarménie et ses habitants étaient tombés au pouvoir des Romains. Ceci pourrait peut-être rendre raison des expressions employées par Simocatta, et rapportées plus haut, p. 282, not. 2. Il est probable que depuis que les seigneurs arméniens s'étaient révoltés contre les Perses, sous le règne de Justin II, pour se donner aux Romains, le pays disputé avec acharnement par les deux puissances était cependant regardé par les empereurs comme un territoire de leur dépendance. Voyez ci-dev. p. 79-94, liv. L, § 35, 36 et 37. — S.-M.

tents[1], formèrent le dessein de livrer la province aux Perses, et commencèrent par massacrer le commandant[2]. Maurice en étant averti fit partir Domentiole[3], un des premiers sénateurs[4], distingué par sa prudence et par son intégrité, qui pacifia ces troubles. Il fit arrêter Symbace[5], auteur du complot, et l'envoya pieds et mains liés à Constantinople. Les historiens du temps louent beaucoup Maurice d'avoir mis le coupable entre les mains du sénat, afin que le crime fût mieux constaté, et le jugement plus régulier et moins sujet à séduction. Symbace, convaincu par ses propres aveux, fut condamné à être déchiré par des bêtes féroces dans l'amphithéâtre. Le peuple était assemblé, et le criminel, exposé au milieu de l'arène, n'attendait qu'une mort cruelle, lorsque la clémence de Maurice prévint la compassion des spectateurs. Cette grace fut reçue avec de grandes acclamations de joie; et toute la ville combla de bénédictions l'empereur, qui lui épargnait l'horreur d'un spectacle si funeste.

XX. Révolte de Bahram.

Hormisdas, irrité de la défaite de ses troupes, s'en vengea sur le général, et sans égards aux services si-

[1] Ὑποπεισθέντες ὑπό τινων Ῥωμαίων ἀνδρῶν. Simoc. l. 3, c. 8.—S.-M.

[2] On apprend de Théophylacte Simocatta, l. 3, c. 8, qu'il se nommait Jean. Τὸν ὑπὸ τοῦ αὐτοκράτορος ἡγεμόνα τῆς Ἀρμενίας γενόμενον, Ἰωάννης ὄνομα αὐτῷ.—S.-M.

[3] Δομεντζίολον.—S.-M.

[4] Εἰς συγκλήτου βουλὴν ἐν τοῖς κορυφαιοτέροις προλάμποντα. Theoph. Simoc. l. 3, c. 8.—S.-M.

[5] Συμβάτιος. Ce personnage, que Théophylacte Simocatta ne fait nullement connaitre, est souvent mentionné par les auteurs arméniens, qui en parlent avec les plus grands éloges. Ils le nomment *Sembat* ou *Sempad*, et lui donnent le surnom de *pazmaï-aghth*, c'est-à-dire, *toujours vainqueur* ou *le victorieux*. Il se rendit plus tard célèbre par les services qu'il rendit à Khosrou Parwiz ou Chosroès II, fils et successeur d'Hormisdas, qui lui donna le gouvernement de l'Arménie. Il mourut fort âgé en l'an 601. Sembat appartenait à l'illustre et ancienne race des Pagratides, et c'est de lui que descendent les rois de l'Arménie et les princes qui ont possédé la Géorgie jusqu'à ces derniers temps. Voyez sur cette famille t. 7, p. 274, not. 3, l. XXXVIII, § 39.—S.-M.

Simocat. l. 3, c. 8, 18, l. 4, c. 1. [Evagr. l. 6, c. 15.] Theoph. p. 222. Niceph. Call. l. 18, c. 19. Zon. l. 14, t. 2, p. 74. Hist. misc. l. 17, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 116.

gnalés que lui avait rendus Bahram, il lui envoya des habits de femme avec une lettre outrageante[1], par laquelle il le dépouillait du commandement. Bahram, outré d'un affront si sanglant, perdit tout respect pour son maître; il lui rendit la pareille par une lettre pleine d'insolence, dont la suscription était conçue en ces termes: *à Hormisdas, fille de Chosroès*[2]. Le roi[3], transporté de la plus violente colère, dépêche un des plus grands seigneurs de la Perse[4], nommé Sarame[5], avec ordre de casser Bahram à la tête de l'armée, et de l'amener à la cour chargé de fers et d'ignominie. Dès que Sarame eut signifié sa commission, Bahram le fit prendre et exposer au plus furieux de ses éléphants[6], qui l'écrasa sous ses pieds. En même temps il assemble ses troupes; il déclare que l'implacable monarque, oubliant toutes leurs victoires à cause d'une malheureuse journée, a résolu de les massacrer tous; il produit des lettres contrefaites, par lesquelles on

[1] Τοῦτο γράμμασι βασιλικοῖς ψηφισάμενος. Simoc. l. 3, c. 8. Nicéphore Calliste, l. 18, c. 19, en donne ainsi la suscription. Ὁρμίσδᾳ τῇ θυγατρὶ Χοσρόου ὁ Βαράμ.—S.-M.

[2] Οὐ παῖς, ἀλλὰ θυγάτηρ Χοσρόου ἐκεῖνος Ὁρμίσδας αὐτὸς ἐπὶ ταῖς ἀντιγραφαῖς προπηλακιζόμενος ἐνεγέγραπτο. Simoc. l. 3, c. 8. Les auteurs arabes et persans parlent aussi de l'injure faite à Bahram par le roi de Perse, mais ils prétendent que ce fut à l'occasion de la guerre contre les Turcs, et après des victoires qu'il avait obtenues contre ces peuples, ce qui est tout-à-fait hors de vraisemblance. Voyez Mirkhoud, *hist. des Sassan.* trad. de M. de Sacy, p. 395. —S.-M.

[3] Ὁ τῆς Μηδικῆς μοναρχῶν. Simoc. l. 3, c. 8.—S.-M.

[4] Ἄρχοντί τινι τοῦ μηδικοῦ παρὰ τὸν Βαρὰμ παραγενέσθαι. Simoc. l. 3, c. 8.—S.-M.

[5] Théophylacte Simocatta, l. 3, c. 8, donne à ce personnage le nom de *Baramès*, qui serait le même que celui de Bahram. C'est dans la version latine que l'on lit *Sarames*, ce qui montre qu'il y a une faute dans le texte imprimé. La leçon indiquée par la traduction paraît en effet meilleure.—S.-M.

[6] Τινὶ τῶν μεγίστων ἐλεφάντων παραδοθείς. Simoc. l. 3, c. 8. C'était un genre de supplice commun chez les Perses, chez lesquels il est encore en usage. —S.-M.

leur retranchait une partie de leur paye; il leur dépeint Hormisdas comme un tyran dont l'avidité insatiable dévore la substance de ses peuples, comme un monstre altéré de leur sang : *Combien de ses sujets a-t-il fait périr? combien de familles illustres sont-elles ensevelies sous les eaux du Tigre? Plus ennemi de ses propres soldats que les Romains, il est jaloux de nos avantages; il se réjouit de nos pertes; il tient la hache de ses bourreaux toute prête pour égorger ceux qui ont échappé au fer ennemi*[1]. Ces discours et d'autres semblables font passer dans le cœur des soldats la fureur dont Bahram est enflammé; ils s'engagent par serment à marcher sous ses ordres pour détruire le tyran et la tyrannie.

XXI. Progrès de la révolte. Simocat. l. 4, c. 1.

La haine qu'Hormisdas n'avait que trop meritée par ses cruautés grossit en peu de temps l'armée des rebelles. Les Perses battus par Héraclius campaient devant Nisibe[2]; frappés des mêmes craintes que les soldats de Bahram, et animés par leur exemple, ils se préparent à les imiter. Bahram, informé de ces dispositions, leur envoye quelques-uns de ses officiers qui achèvent de les porter à la révolte. Ils marchent à Nisibe, et ayant rencontré aux portes de la ville un inspecteur des troupes[3] nommé Chubriadanès[4], ils le jettent à bas de son cheval, lui coupent la tête et les extrémités du corps, et font porter à Hormisdas ces horribles prémices d'une rébellion désespérée. Étant ensuite entrés dans la ville, ils pillent les équipages de

[1] Ce discours se trouve dans Théophane, p. 222. Il reparaît dans Nicéphore Calliste, l. 8, c. 18, son copiste habituel.—S.-M.

[2] Voyez ci-dev. p. 276 et 277, § 15. — S.-M.

[3] Ἐπόπτης τῶν δρωμένων κατὰ τὸν πόλεμον. Simoc. l. 4, c. 1. — S.-M.

[4] Χουβριαδάνης.— S.-M.

Chubriadanès, et s'obligent par d'exécrables serments à ne pas quitter les armes, qu'ils n'ayent détrôné le tyran qui les opprime. Ils envoyent en même temps à Bahram leurs principaux officiers, pour lui déclarer que, déja unis avec lui d'intérêts et de haine, ils sont prêts à suivre ses étendards. Bahram était campé sur les bords du Zab[1], qui descendant des montagnes[2] de la Corduène prend son cours vers le midi, et devenu navigable par la jonction de plusieurs torrents va se décharger dans le Tigre du côté de l'Adiabène[3] : c'est l'ancien Lycus. Le rebelle comble de caresses les envoyés ; il les fait reconduire le lendemain par ses gardes, et ferme tous les passages par où la nouvelle de ces mouvements pouvait parvenir à Hormisdas. Mais le massacre de Chubriadanès et les annonces sanglantes de la rage des troupes avaient déja instruit le prince. Plus furieux que ses soldats, il se livrait aux plus violents transports ; et courant comme un forcené dans son palais, grinçant les dents, étincelant de

[1] Κατὰ τὴν τοῦ Ζαβὰ διάβασιν. Theoph. Simoc. l. 4, c. 1. Il s'agit ici du fleuve connu encore à présent sous le nom de grand Zab, et qui prend naissance au milieu du pays des Curdes, parcourt une grande partie du Curdistan et va se réunir ensuite au Tigre, beaucoup au-dessous de Ninive, qui était sur ce fleuve vis-à-vis du lieu où se trouve la moderne Mousoul. On donnait ce nom à deux fleuves qui venaient des mêmes montagnes, coulaient dans la même direction et se jetaient de même dans le Tigre. L'un s'appelait le grand et l'autre le petit. Le grand était le plus septentrional et le plus considérable, c'est celui dont il s'agit ici. Le petit se joignait au Tigre bien plus au midi. Le grand Zab est appelé *Lycus*, par Quinte-Curce, Polybe, V, 51, Ptolémée, Arrien et Strabon ; *Anzabus*, par Ammien Marcellin, XXIII, 14, 17 ; *Zabatus*, par Xénophon, *Anab.* II, 5 ; et *Zerbis*, par Pline, VI, 26. Pour le petit Zab, il est appelé *Caprus*, par Ptolémée, Polybe et Strabon. On lui donne aussi les noms de *Zabas minor* ou *Zabatus*. Il est bon de savoir que *Zab*, en pehlwi et en syriaque signifie *loup*, comme Λύκος en grec. — S.-M.

[2] Théophylacte Simocatta, l. 4, c. 1, dit que ces montagnes étaient d'une très-grande hauteur, ἐκ τῶν ὑπερανεστηκότων ὀρῶν ἐκχεόμενος. — S.-M.

[3] Il traverse l'Adiabène. — S.-M.

courroux, il portait de toutes parts les marques du plus affreux désespoir. La saison de l'hiver ne suspendit pas les hostilités.

XXII. Bahram débauche les troupes envoyées contre lui.

Simocat. l. 4, c. 2 et 3. Theoph. p. 222.

Tandis que Bahram s'emparait des forts situés sur la frontière de Perse, le roi assemblait une armée, dont il donna la conduite au Phérocane[1]. Les Perses nommaient ainsi le maître de la milice du palais[2]. Ce général n'accepta le commandement qu'à condition qu'il aurait pour lieutenant Zadesprate[3], alors enfermé dans les prisons pour avoir détourné une grande somme de deniers royaux dans la ville de Martyropolis. Ce fut à regret que le roi rendit la liberté à ce voleur public, et le Phérocane se repentit bientôt de la lui avoir procurée. Zadesprate ne fut pas plutôt à la vue du camp de Bahram, près de la rivière de Zab, que, pour se venger de sa détention qu'il avait bien méritée, il passa du côté des rebelles. Bahram le reçut avec joie, espérant se servir utilement de ce traître, aussi adroit et entreprenant qu'il était méchant et perfide. En vain le Phérocane écrivit à Bahram pour le conjurer de rentrer dans l'obéissance, lui offrant de la part du roi, non-seulement le pardon de sa révolte, mais encore le rétablissement dans toutes ses dignités, et les plus flatteuses récompenses. Bahram n'en devint que plus fier et plus opiniâtre. Comme le Phérocane

[1] Ὁ Φεροχάνης. Les auteurs orientaux ne nous donnent aucun renseiguement sur cette charge de la cour des rois de Perse. On lit Φερογάνης dans Théophane, p. 222.— S.-M.

[2] C'était la même dignité que l'on appelait *Magister* à la cour de Constantinople. Τὸ δ' ὄνομα τὴν τοῦ μαγίστρου ἀξίαν τῇ Ῥωμαϊκῇ ἐνσημαίνεται γλώττῃ. Simoc. l. 4, c. 2. Selon Théophane, p. 222, cette dignité serait la même que celle de cuisinier, τὸν μαγείρον; j'en doute cependant. Je n'ai du reste aucun moyen de distinguer quelle est la plus exacte de ces deux indications.— S.-M.

[3] Ou plutôt *Zadespras*, ὁ Ζαδέσπρας.—S.-M.

lui fermait le passage de la rivière, et que les troupes rebelles étaient à la veille de manquer de vivres, il eut recours à ses artifices ordinaires. Des émissaires secrets se glissèrent dans le camp ennemi; et représentant aux soldats le tort qu'ils avaient de venir attaquer leurs compatriotes et leurs frères, qui n'avaient pris les armes que pour les affranchir de la tyrannie d'un maître injuste et inhumain, ils leur inspirèrent leurs propres sentiments. Le Phérocane fut massacré dans son lit pendant la nuit [1]; et cette armée, sans se joindre aux troupes de Bahram, retourna sur ses pas et se rapprocha de Ctésiphon.

XXIII. Hormisdas détrôné. Simocat. l. 4, c. 3. Theoph. p. 222, 223.

Cette nouvelle révolte jeta l'alarme dans la Perse entière [2]. Tous les esprits flottaient dans une cruelle incertitude; et les villes de ce grand royaume [3], voyant le trône de leur prince s'ébranler sous tant de coups redoublés, en attendaient la chûte, et tremblaient ellesmêmes, sans oser se déclarer pour aucun parti. Hormisdas, qui était alors dans l'intérieur de la Perse [4],

[1] Zoanab, chef des troupes dilémites, ὁ Ζοανὰβ τοῦ Διλιμνιτικοῦ ἔθνους ἡγούμενος et Saramès le jeune, Σαράμης ὁ νέος, furent selon Théophylacte Simocatta, l. 4, c. 3, les assassins du Phérocane. Le nom et le surnom du second de ces assassins me donnent lieu de croire que c'est bien réellement *Saramès* qu'il faut prononcer le nom du général appelé par erreur *Baramès* dans le texte imprimé de Simocatta. Voyez ci-dev. § 20, p. 286, not. 5. Saramès le jeune était alors un des gardes du Phérocane, il fut dans la suite commandant des gardes du corps de Chosroès, fils d'Hormisdas, τῶν τοῦ βασιλέως Χοσρόου σωματοφυλάκων ἐπιςατῶν. — S.-M.

[2] Selon Simocatta, l. 4, c. 3, Hormisdas en fut informé le cinquième jour après. — S.-M.

[3] Οἱ τῶν βασιλείων οἰκήτορες ἄςεων. Theoph. Simoc. l. 4, c. 3. Je crois que l'historien grec ne veut pas désigner par ces mots les habitants des villes de la Perse en général, mais ceux en particulier de Ctésiphon, appelée en arabe *Madaïn*, c'est-à-dire *les deux villes*. Ctésiphon et Séleucie étaient toutes les deux *villes royales*. — S.-M.

[4] Il était alors dans la Médie, selon Théophylacte Simocatta, l. 4, c. 3. Ἀπῆρε, dit-il, τῆς Μηδίας, ἐν ᾗ τὰς διατριβὰς ἐπεποίητο. — S.-M.

épouvanté sans être abattu, accourt à Ctésiphon : il ramasse ce qui lui reste de soldats pour s'en faire une garde nombreuse; mais rien ne peut le défendre contre un nouvel ennemi plus redoutable encore que Bahram, parce qu'il était malheureux et chéri des peuples. Bindoès[1], allié à la famille royale[2], avait encouru la disgrace du prince, et gémissait dans les fers. Bestam[3], son frère, profitant de la consternation publique, enfonce les portes de la prison, et le délivre[4]. Dans ce moment arrivent les troupes du Phérocane, teintes du sang de leur général, et ne respirant que fureur. Bindoès se met à leur tête, et les ayant rangées en bataille devant les portes du palais, il y entre hardiment suivi d'un grand nombre d'officiers. Hormisdas était assis sur son trône, environné de ses gardes et d'une foule de courtisans. Ce prince, pour imposer davantage, se présentait ce jour-là dans le plus brillant appareil. Sa tiare, son manteau royal, sa tunique, éblouissaient les yeux par la richesse des étoffes et par l'éclat

[1] Βινδόης. Il est nommé par les auteurs orientaux *Bindouïeh*.—S.-M.

[2] Πρὸς γένος δὲ συνημμένον Χοσρόῃ τῷ Περσῶν βασιλεῖ. Simoc. l. 4, c. 3. Je pense que l'historien grec veut dire qu'il était parent de Chosroès, fils d'Hormisdas. Les auteurs orientaux nous expliquent les paroles un peu ambigues de Simocatta, en nous apprenant que Bindouïeh était oncle maternel de Chosroès, ce qui rendra facilement raison du zèle qui fut manifesté plus tard par Bindouïeh et son frère pour les intérêts de Chosroès. Simocatta nous apprend encore que Bindoès était fils d'Aspabédès, τὸν Ἀσπαβέδου υἱὸν, ce qui veut dire qu'il était fils de l'*Aspabed*, premier dignitaire de la couronne de Perse et le chef de la plus illustre maison du royaume. J'en ai parlé ailleurs fort au long. L'*Aspabed* avait seul le droit de couronner les rois. Il existait en Arménie une charge semblable, celui qui en était revêtu s'appelait *Aspiet*. Voy. t. 7, p. 274, not. 3, liv. XXXVIII, § 39.—S.-M.

[3] Ὁ Βεστάμ. Il est appelé de même par les historiens orientaux, qui lui donnent en outre le surnom de *Kestehem*. Il est appelé *Besdas* par Théophane, p. 222.—S.-M.

[4] Cette nouvelle révolte arriva, selon Théophylacte Simocatta, l. 4, c. 3, le troisième jour après l'arrivée d'Hormisdas à Ctésiphon.—S.-M.

des pierreries [1]. Dès qu'il aperçoit Bindoès : *Et par quel ordre*, dit-il, *es-tu sorti de prison? d'où te vient cette audace? que signifie ce cortège à la tête duquel tu oses paraître à mes yeux?* Bindoès ne lui répond que par des injures et par de sanglants reproches. Hormisdas, étonné que personne ne se mît en devoir de venger la majesté royale si indignement outragée, se tournant vers ses courtisans : *Quoi donc*, leur dit-il, *êtes-vous tous complices des attentats de ce traître?* Aussitôt il s'élève un cri de toute l'assemblée; la haine du prince profondément gravée dans tous les cœurs forme et fait éclore en un instant une conspiration générale. Bindoès se jette sur le roi, le traîne au bas du trône, et lui arrachant la tiare [2], le consigne entre les mains de ses propres gardes [3] : *Vous répondrez*, leur dit-il, *à toute la Perse de la personne de son tyran*. Hormisdas est enfermé dans la prison où il avait fait gémir tant d'innocents. A la vue d'une rébellion si effrayante, son fils Chosroès, craignant d'être enveloppé dans le même désastre, s'enfuit et prend la route de l'Aderbigian [4]. Bindoès le suit, le rassure, et lui promet de le placer sur le trône

[1] Théophylacte Simocatta, l. 4, c. 3, donne à cette occasion un minutieux détail du costume royal chez les Perses. — S.-M.

[2] Ἀπεγύμνου τε τὴν κεφαλὴν τοῦ διαδήματος. Simoc. l. 4, c. 3. Ce fonctionnaire, chargé officiellement de couronner les rois, semble ici légitimer la révolte par sa présence, et exercer un droit de sa charge en dépouillant le roi de sa tiare royale. — S.-M.

[3] *Aux gardes du corps*, τοῖς σωματοφύλαξιν. Simoc. l. 4, c. 3. — S.-M.

[4] Ἐπὶ τὸ Ἀδραβιγάνον τὴν ἀπόδρασιν ἐπεποίητο. Simoc. l. 4, c. 3. Le pays d'*Adrabigan* est sans aucun doute l'*Aderbaïdjan* des modernes, province de la Perse fort connue, et dont il a été souvent question dans ces notes. Comme ce pays faisait partie du gouvernement de Bahram Tchoubin, et qu'il était d'ailleurs occupé par ce rebelle, cette indication pourrait donner lieu de croire que Chosroès voulait aller chercher un asyle auprès de lui. — S.-M.

de son père. Chosroès, plus ambitieux que sensible, lui fait prêter serment de fidélité et revient à Ctésiphon [1].

XXIV. Harangue d'Hormisdas aux révoltés. Simocat. l.4, c. 3 et 4. Theoph. p. 223. Zon.l.14, t.2, p. 75.

Le lendemain, le roi fait dire aux principaux seigneurs [2], qu'avant que de mourir, il a des avis importants à donner à la Perse, et qu'il prie les satrapes, les officiers et les gardes de se rendre auprès de lui pour l'entendre. On jugea plus à propos de s'assembler dans le palais et d'y amener Hormisdas. Alors ce prince, portant sur sa personne toutes les horreurs d'une affreuse prison, mais fier encore dans cet état déplorable, lançant des regards farouches sur cette nombreuse assemblée, et secouant ses chaînes, parla en ces termes : « Témoins et auteurs de mes maux, votre « prisonnier est votre roi. Je ne vois plus que l'in« sulte dans ces regards où je voyais le respect et la « crainte. Adoré jusqu'à ce jour [3], revêtu de la pourpre « la plus éclatante, maître du plus puissant empire

[1] Mirkhond et les écrivains orientaux rapportent quelques circonstances qui expliquent mieux qu'on ne peut le faire avec les récits des Grecs la révolte des oncles de Chosroès, fils d'Hormisdas, et l'usurpation de ce prince. Selon eux, Bahram Tchobin, pour favoriser les progrès de sa révolte, et pour jeter le désordre dans la famille royale, avait fait frapper des monnaies qui portaient le nom de Chosroès, dans le but de faire croire qu'il voulait placer ce jeune prince sur le trône. Celui-ci, pour se soustraire à la colère de son père, trompé par ce stratagème, se serait, selon les auteurs orientaux, enfui dans l'Aderbaïdjan. Cette fuite convainquit son père de son crime. C'est alors qu'il fit arrêter Bindouïeh et Bestam, oncles maternels du jeune prince. Ceux-ci, délivrés bientôt après par une nouvelle révolte dont ils furent les instigateurs, détrônèrent Hormisdas. On voit que ces détails, d'ailleurs fort vraisemblables, expliquent, complètent et rendent plus naturels ceux que nous tenons des historiens grecs. — S.-M.

[2] *Les satrapes, les dignitaires, les fonctionnaires publics et tous les gardes du corps.* Τοὺς σατράπας, καὶ τοὺς ἐν ἀξίαις τελοῦντας καὶ ὑπεροχαῖς, τούς τε τοῦ βασιλέως σωματοφύλακας ἅπαντας. Simoc. l. 4, c. 3. Selon Théophane, p. 223, les grands de l'état et le peuple s'assemblèrent en cette occasion. Συνηθροίσθη ἡ σύγκλητος τῶν Περσῶν ἐν τοῖς βασιλείοις σὺν τῷ πλήθει. — S.-M.

[3] Ὁ πρὸ μικροῦ καθάπερ Θεὸς προσκυνούμενος. Simoc. l. 4, c. 4. — S.-M.

« qu'éclaire le soleil, le dieu suprême de la Perse[1], me « voilà chargé de fers, couvert d'opprobres, réduit à « la plus affreuse misère. Je vous suis odieux, et « votre haine vous persuade que je mérite ces hor- « ribles traitements : mais qu'ont mérité mes ancêtres, « ces monarques victorieux, fondateurs de cet empire, « qui ont transmis à leur postérité les droits qu'ils « ont acquis à vos respects par leurs actions immor- « telles? Les outrages dont vous m'accablez retombent « sur eux; oui, tous les Sassanides gémissent avec « moi dans un cachot ténébreux; ils sont avec moi « couchés dans la poussière. Les Artaxerxes, les Sa- « pors, les Chosroès[2] tremblent avec moi sous les re- « gards d'un geolier impitoyable, ils attendent le « bourreau. Mais si les droits les plus sacrés sont effa- « cés de vos cœurs, si les lois n'ont plus de pouvoir, « si vous foulez aux pieds la majesté souveraine, la « justice, la reconnaissance, écoutez encore une fois « votre prince, écoutez mon amour pour la Perse; il « respire encore malgré vos outrages, et il ne s'étein- « dra qu'avec moi. Satrapes et seigneurs, vous tenez « entre vos bras les colonnes du plus noble, du plus « puissant, du plus ancien empire de l'univers; la ré- « volte les ébranle aujourd'hui; c'est à vous de les af- « fermir; c'est à vous de soutenir ce vaste édifice dont « la chûte vous écraserait. Que deviendra votre pou- « voir, s'il ne reste plus d'obéissance? serez-vous grands,

[1] Toutes ces figures oratoires, ces fictions de rhétorique ne se trouvent pas dans le discours attribué à Hormisdas par Théophylacte Simocatta, l. 4, c. 4. Celui dont il s'agit ici n'est qu'une verbeuse amplification, défigurée par des traits qui ne sont pas ni dans l'esprit que devait avoir un roi persan, ni même dans l'esprit du pauvre rhéteur Théophylacte. —S.-M.

[2] Les noms de ces monarques ne se trouvent pas non plus dans le discours que Théophylacte prête au roi de Perse.—S.-M.

« si tout se dérobe sous vos pieds? La sédition con-
« fond les rangs : elle élève la poussière des états; elle
« rompt cette chaîne politique qui descend du prince
« jusqu'au dernier de ses sujets. Il faut qu'un vaisseau
« périsse, si chacun des matelots s'érige en pilote et
« ne prend l'ordre que de son caprice. Vous êtes main-
« tenant agités d'une violente tempête : Bahram a les
« armes à la main, il débauche vos troupes; il soulève
« vos provinces, il menace d'envahir, de mettre à feu
« et à sang la Perse entière. Quel moment choisissez-
« vous pour vous défaire de votre roi? jamais un chef
« ne vous fut plus nécessaire. Et ce chef, sera-ce Chos-
« roès? Je sais que vous jetez les yeux sur lui : croyez-
« en celui qui l'a vu naître, celui qui a vu croître ses
« inclinations perverses, que les soins paternels n'ont
« pu réformer. Faut-il que j'accuse mon fils? mais ce
« fils malheureux serait le fléau de la Perse. Jamais je
« n'aperçus en lui aucun des caractères de la majesté
« royale : sans génie, sans élévation dans l'ame, esclave
« de ses passions, impétueux dans ses désirs, livré sans
« réflexion à tous ses caprices, emporté, intraitable,
« inhumain, aussi avide d'argent qu'indifférent pour
« l'honneur et la gloire, ennemi de la paix, également
« incapable de se gouverner et d'écouter un bon con-
« seil. Jugez des qualités de son cœur par cet air
« sombre et farouche qu'il porte dans ses regards. Si
« vous êtes obstinés à changer de prince, si vous ne
« pouvez souffrir Hormisdas, il vous offre un roi; c'est
« un frère de Chosroès, mais il ne l'est pas d'esprit
« et de caractère. Plus heureux qu'Hormisdas, plus
« digne de régner que Chosroès, il fera revivre ces
« monarques sages et généreux dont la mémoire vous

« est précieuse. Hélas ! j'ai marché sur leurs traces. « N'ai-je pas étendu leurs conquêtes ? Interrogez les « Turcs, qui vous payent aujourd'hui le tribut qu'ils « vous avaient imposé. Interrogez les Dilimnites[1], que « j'ai forcé dans leurs montagnes à plier sous le joug « qu'ils refusaient de porter. Interrogez les Romains, « qui pleurent la perte de Martyropolis [2]. Mais ou- « bliez tous mes triomphes ; ce n'est plus à mes yeux « qu'un songe brillant, qui ne me laisse que la misère « et l'attente d'une mort cruelle. Je consens à m'ou- « blier moi-même. C'est à vous de prendre un parti « dont la Perse n'ait pas à se repentir. »

XXV. Harangue de Bindoès. Simoc. l. 4, c. 5. Theoph. p. 223.

Toute l'assemblée l'écoutait en silence ; et selon les divers caractères, les uns marquaient leur insensibilité par des regards menaçants ou par un sourire insultant et moqueur, les autres paraissaient attendris, lorsque Bindoès, élevant la voix : « Généreux Perses[3], s'écria- « t-il, que la haine de la tyrannie réunit dans les « mêmes sentiments, entendez-vous votre tyran, qui « du fond de sa prison prétend encore régner sur vos « têtes ? Il vous parle avec empire ; il vous prescrit « des lois ; il accuse son fils ; il dispose d'un sceptre « qu'on a justement arraché de ses mains sanguinaires. « Malgré la pesanteur de sa chute, il n'est pas encore « revenu de l'ivresse où l'a plongé le pouvoir souve- « rain, dont il a tant abusé. Il ose vous donner des

[1] Peuples qui habitaient au midi de la mer Caspienne, auprès de l'ancienne Hyrcanie, dans un pays qui de leur nom était appelé Dilem. Voyez ce que j'en ai dit, t. 9, p. 216, not. 1, liv. XLVII, § 75 et p. 328, not. 3, liv. XLIX, § 10. — S.-M.

[2] Hormisdas ne nomme pas cette ville dans Simocatta, il se contente de rappeler en général les villes conquises par lui sur les Romains. Martyropolis est nommée dans Théophane, p. 223. — S.-M.

[3] Ἄνδρες ὁμόφυλοι, καὶ σύμμαχοι, καὶ μισοτύραννοι. Theoph. Simoc. l. 4, c. 5. — S.-M.

« conseils, lui qui n'a pas su se conseiller lui-même. « Quel garant vous produira-t-il de la sûreté de ses « avis? sera-ce sa fortune? il est dans les fers, et vou- « drait sans doute vous communiquer ses malheurs. « Non, Hormisdas, nous n'avons point eu de part à « tes crimes; nous ne partagerons pas tes disgraces. De « quel front ose-t-il donc condamner les révoltés, lui « qui s'est révolté le premier contre toutes les lois de « la Perse? De quel front ose-t-il s'associer à ses an- « cêtres, dont il déshonore la mémoire? Son règne « n'a été qu'un brigandage; son trône un échaffaud fu- « neste, que ce bourreau de la Perse a trempé du sang « de ses sujets. Jetez les yeux sur le Tigre, gonflé de « tant de cadavres ensevelis dans ses eaux [1]. Il aurait « souhaité faire de la Perse entière un vaste sépulchre; « monstre affamé de carnage, qui ne voulait régner « que sur des morts. C'est bien à lui de décider du « mérite de ses enfants; c'est bien à lui de nous dési- « gner un monarque : il n'en a jamais connu les de- « voirs. Cesse, Hormisdas, de parler en maître; cesse « de nous représenter nos lois : elles s'élèvent sur ta « tête, elles t'écrasent, et tu n'en dois plus sentir que « la rigueur. Père dénaturé autant que barbare mo- « narque, tu te venges sur ton fils de l'impuissance où « tu es maintenant de tourmenter tes sujets. Tu ne « nous présentes le plus jeune, que pour outrager les « droits de la nature; tu t'efforces de prolonger tes « crimes au-delà même de ta vie. Tu te fais honneur « des tributs que nous payent les Turcs; les devons- « nous à ton courage? Tu ne tiras jamais l'épée que

[1] Μικροῦ δεῖν τὸν Τίγριν ἀποχερσώσας τοῖς σώμασιν. Theoph. Simoc. l. 4, c. 5. — S.-M.

« contre tes sujets : c'est la bravoure de nos soldats « qui nous a soumis cette nation barbare. Tu nous « parles des Dilimnites; ta cruauté les avait soulevés. « Hélas! aussi misérables, mais plus aveugles et plus « lâches que ce peuple généreux, nous t'avons prêté « nos bras pour le réduire, lorsque nous devions l'imi- « ter. Oses-tu nous dire que les Romains pleurent la « perte de leurs villes? Ils rient bien plutôt de nos dé- « faites; les bords de l'Araxe fument encore du sang « de nos guerriers. Tes trésors regorgent d'or et d'ar- « gent; mais nos maisons sont vides; nos villes, nos « campagnes, sont le théâtre de la plus affreuse misère. « Tyran impitoyable, qui dévores tes peuples, qui te « repais de leur sang, plus semblable aux tigres de « l'Hyrcanie qu'aux autres habitants de tes états, délivre « nos yeux de ta présence, retourne dans ces sombres « cachots que tu remplissais de nos frères; va y attendre « ton supplice. Que ta mort répare les maux que ta « naissance a produits à la Perse; que pour le salut « de l'humanité entière elle apprenne à l'univers, qu'un « roi cesse de l'être, qu'il perd même tout droit à la « vie, dès qu'il devient l'ennemi de son peuple[1]. »

XXVI. Horrible traitement d'Hormisdas.

Simocat. l. 4, c. 6. Theoph. p. 223. Zon. l. 14, t. 2, p. 75.

La fureur dont Bindoès était animé embrasa tous les cœurs. On s'écrie, on accable d'injures Hormisdas; la rage éclate en gestes menaçants; elle ne s'abstient de le massacrer sur-le-champ, que pour prolonger ses douleurs. On va chercher ce jeune fils[2], pour qui il demandait la couronne; on traîne la mère par les cheveux au milieu de cette troupe forcenée; on égorge le

[1] Il en est de cette longue amplification, comme du discours que Lebeau prête à Hormisdas, p. 294; elle ne vaut pas le discours composé par Simocatta pour le même objet. — S.-M.

[2] Τὸ μειράκιον. — S.-M.

fils ; on scie la mère par le milieu du corps[1] ; et afin que cet affreux spectacle soit le dernier pour les regards d'Hormisdas, on lui crève les yeux avec une aiguille ardente[2], et on le renvoye dans la prison : vengeance plus que barbare, qui surpassait toutes les cruautés qu'elle prétendait punir; et l'on peut dire que si Hormisdas avait mérité par ses forfaits la haine des Perses, une nation si inhumaine méritait bien d'avoir des monarques tels qu'Hormisdas.

XXVII. Chosroès succède à son père et le fait mourir. Simocat. l. 4, c. 7. [Evagr. l. 6, c. 16.] Theoph. p. 223. Zon. l. 14, t. 2, p. 75.

Aussi trouva-t-elle dans son successeur un tyran presque aussi cruel[3]. Le palais retentissait encore des hurlements effroyables que la rage et la douleur arrachaient au malheureux père, lorsque le fils fut placé sur le trône. On le proclame roi, on l'adore[4] selon la coutume des Perses; aux reproches, aux injures, aux cris de fureur succèdent des acclamations de joie. Le nouveau prince, quoique assez peu sensible aux impressions de la nature, voulut d'abord se faire honneur en paraissant compâtir aux malheurs de son père. Il

[1] Τοῦ Ὁρμίσδου τὸ γύναιον ἐς μέσον παραστησάμενοι, ἀπὸ τῆς κύστεως τεμαχίζουσι, κακῶς δικαζούσης τῆς μαχαίρας τοῖς μέλεσι. Theoph. Simoc. l. 4, c. 6.—S.-M.

[2] Simocatta ajoute, l. 4, c. 6, que les Perses en agirent ainsi pour que, si le roi venait à s'échapper, il ne pût remonter sur le trône, comme l'avait fait Cabad, père de Chosroès le grand, qui avait été aussi détrôné. Voyez t. 7, p. 329 et suiv., liv. XXXVIII, § 66 et suiv.—S.-M.

[3] On a vu ci-dev., liv. LI, § 26, p. 161, not. 1, que Chosroès le grand mourut au printemps de l'an 579, et que les années royales de son fils Hormisdas avaient dû compter du 31 mai 578. Le règne de ce dernier prince fut, selon le *Modjmel-altewarikh*, de douze ans, tandis que selon Abou'lféda et beaucoup d'autres écrivains, il aurait été de treize ans, ce qui indique qu'il fut détrôné dans la treizième année de son règne, et qu'il périt dans l'espace de temps écoulé entre le 28 mai 590 et le 28 mai 591. Ceci est bien d'accord avec le récit détaillé de Simocatta, qui fait voir que Chosroès fut obligé de se retirer chez les Romains dans le courant de l'an 590. C'est donc du 28 mai de l'an 590 qu'il faut compter les années du règne de Chosroès.—S.-M.

[4] Προσεκυνεῖτο βασιλικώτατα. Simoc. l. 4, c. 7.—S.-M.

le faisait servir en vaisselle d'or[1], et lui envoyait les meilleurs mets de sa table[2]. Mais Hormisdas rejetait avec horreur ces adoucissements perfides; il foulait aux pieds les viandes envoyées par son fils; il maltraitait les domestiques qui venaient le servir; jusqu'à ce qu'enfin Chosroès, ne cherchant qu'un prétexte pour s'en défaire, permit aux geoliers de se défendre de ses fureurs : ils l'assommèrent à coups de bâton[3]. Pour faire oublier ce parricide, il combla de largesses les principaux seigneurs de la Perse[4]; il fit ouvrir les prisons, et tenta de désarmer par de feintes caresses le rebelle Bahram.

XXVIII. Vains efforts de Chosroès pour regagner Bahram.

Simocat. l. 4, c. 7, 8.

Dès le sixième jour de son règne il lui envoya de magnifiques présents[5], et lui écrivit une lettre remplie de témoignages d'affection, lui promettant avec serment le pardon de sa révolte, et lui offrant la seconde

[1] Ἐν λεκανίσι χρυσαῖς. Simoc. l. 4, c. 7.—S.-M.

[2] Théophylacte Simocatta profite de cette occasion pour donner, l. 4, c. 17, un long détail des mets qui formaient les repas des rois de Perse. Ces repas se composaient en grande partie de venaisons, produits des chasses royales. —S.-M.

[3] Ils lui enfoncèrent les côtes à coups de bâton, dit Simocatta, l. 4, c. 7, et lui brisèrent le cou à coups de massue. Les écrivains orientaux racontent la mort d'Hormisdas d'une manière plus naturelle, et moins odieuse pour la mémoire de Chosroès son fils. Ils prétendent que ce prince vivait encore lorsque Chosroès fut vaincu par Bahram Tchoubin et qu'il fut obligé d'abandonner en hâte sa capitale où il laissait son père captif. Ses oncles, auteurs de la révolte qui avait placé Chosroès sur le trône, lui représentèrent la faute politique qu'il commettait en laissant Hormisdas vivant entre les mains des partisans de Bahram. Ils quittèrent alors Chosroès et revinrent à Ctésiphon, qui n'était pas encore occupée par Bahram; ils y étranglèrent Hormisdas, et revinrent se joindre à Chosroès fugitif. On voit qu'il est facile de concilier ce récit avec les détails qui ont été donnés par Théophylacte Simocatta. — S.-M.

[4] Le fils d'Hormisdas, appelé par les historiens grecs Chosroès le jeune, Χοσρόης νεώτερος, est nommé par les écrivains orientaux *Khosrou Perwiz* ou *Aberwiz*. Selon l'auteur du *Modjmel-altewarikh*, ce surnom signifie *généreux* ou *qui répand les bienfaits comme un nuage*. Voyez Mss. Persan, n° 62, f° 24, v°. —S.-M.

[5] *Des présents royaux*, δώροις βασιλικοῖς.—S.-M.

place dans son royaume [1]. Bahram, devenu d'autant plus fier qu'il se voyait plus redouté, refusa avec hauteur les présents de Chosroès, et répondit par une lettre pleine d'orgueil et d'insolence. Il y prenait le titre d'ami des dieux, d'ennemi des tyrans, de satrape des satrapes, de commandant général des troupes de la Perse [2]. Loin de donner à Chosroès le titre de majesté, il ne le qualifiait que par les termes injurieux de *ton imbécillité*, *ton impudence*. Il lui reprochait l'irrégularité de son élection [3], lui ordonnait de déposer la couronne, de sortir du palais, et de faire rentrer dans les prisons les criminels qu'il en avait délivrés sans aucun droit, pour les soustraire aux châtiments qu'il méritait lui-même autant qu'eux. A ces conditions, il lui promettait le gouvernement d'une province [4]; sinon, il le menaçait de lui faire subir le sort de son père. Cette lettre ayant été lue dans le conseil de Chosroès, y excita la plus vive indignation. Tous les seigneurs à l'envi s'empressaient d'animer la colère du prince. On voulait sur-le-champ déclarer Bahram ennemi de la nation [5], et mettre sa tête à prix. Mais le roi, dont la cruauté savait se déguiser sous une dissimulation profonde, feignait de vouloir calmer les esprits; il excusait Bahram, qu'une dureté insul-

[1] Τὴν δευτέραν τοῦ κράτους. Simoc. l. 4, c. 7.—S.-M.

[2] Je vais rapporter ici, d'après Théophylacte Simocatta, l. 4, c. 7, les titres fastueux et curieux en même temps de la lettre adressée par Bahram à Chosroès. Βαρὰμ φίλος τοῖς θεοῖς, νικητὴς, ἐπιφανὴς, τυράννων ἐχθρὸς, σατράπης μεγιστάνων, τῆς Περσικῆς ἄρχων δυνάμεως, ἔμφρων, ἡγεμονικὸς, δεισιδαίμων, ἀνεπονείδιστος, εὐγενὴς, εὐτυχὴς, εὐεπήβολος, αἰδέσιμος, οἰκονομικὸς, προνοητικὸς, πρᾶος, φιλάνθρωπος, Χοσρόῃ τῷ παιδὶ Ὁρμίσδου.—S.-M.

[3] Il lui ordonnait de la déposer dans un lieu sacré, selon Simocatta, l. 4, c. 7. Τὸ μὲν διάδημα ἐν ἱεροῖς ἀποθέμενος τόποις.—S.-M.

[4] Κλιματάρχης τῆς περσικῆς πολιτείας παραυτίκα γενήσῃ. Simoc. l. 4, c. 7.—S.-M.

[5] Κοινὸν τῆς Περσίδος τύραννον. Simoc. l. 4, c. 8.—S.-M.

tante avait soulevé contre son souverain; avant que de pousser à bout ce caractère farouche, il fallait, disait-il, tenter encore de le ramener par la douceur. Il lui écrivit donc une seconde fois avec amitié; il rejetait sur le secrétaire de Bahram les termes outrageants de sa lettre; il l'exhortait à rentrer dans son devoir, et finissait par ces paroles : *Pour moi, loin de déposer la couronne, s'il était encore un autre monde, je prétendrais le conquérir*[1]. *Je vais marcher à vous en souverain*[2], *pour vous ramener par mes avis ou vous réduire par mes armes. Choisissez de vivre auprès de nous dans la plus brillante faveur, ou de périr notre ennemi*[3].

XXIX. Défaite de Chosroès. Simocat. l. 4, c. 9.

Chosroès prévoyait bien que cette lettre ne produirait d'autre effet que de rendre Bahram plus intraitable; aussi rassemblait-il en même temps ce qu'il avait de troupes dans les provinces voisines[4]. Dès qu'elles

[1] Εἴπερ ἄλλοι εἰσὶ κόσμοι, κἀκείνων βασιλεύσειν. Simoc. l. 4, c. 8.—S.-M.

[2] Ἐρχόμεθα δὲ πρὸς σὲ βασιλικώτερον.— S.-M.

[3] Le protocole de la lettre de Chosroès est des plus curieux; il pourrait donner matière à une multitude d'observations très-importantes, mais qu'il serait impossible de placer avec les développements convenables dans ces notes; chacune des phrases qui le composent pourrait donner naissance à une dissertation. Je me contenterai de le reproduire ici. « Chosroès, roi des rois, seigneur des dynastes, maître des nations, sauveur « des hommes, parmi les dieux homme bon et éternel, parmi les hommes dieu très-illustre, très-glorieux, « vainqueur, se levant à l'horizon en « même temps que le soleil, qui donne « des lumières à la nuit, issu d'illustres ancêtres, roi ennemi de la guerre, gracieux, donnant la solde aux « *asones* (les nobles), conservateur du « royaume des Perses; à Bahram, général des Perses, notre ami. » Χοσρόης βασιλεὺς βασιλέων, δυναστευόντων δεσπότης, κύριος ἐθνῶν, εἰρηνάρχης, τοῖς ἀνθρώποις σωτήριος, ἐν θεοῖς μὲν ἄνθρωπος ἀγαθὸς καὶ αἰώνιος, ἐν δὲ τοῖς ἀνθρώποις θεὸς ἐπιφανέστατος, ὑπερένδοξος, νικητὴς, ἡλίῳ συνανατέλλων, καὶ τῇ νυκτὶ χαριζόμενος ὄμματα, ἐκ προγόνων ἐπίσημος, βασιλεὺς μισοπόλεμος, χαριστικὸς, ὁ τοὺς Ἄσωνας μισθούμενος, καὶ τὴν βασιλείαν Πέρσαις διαφυλάττων· Βαρὰμ στρατηγῷ Περσῶν, ἡμετέρῳ δὲ φίλῳ. Theoph. Sim. l. 4, c. 8.—S.-M.

[4] *Dans l'Adrabigan* ou Aderbaïdjan, *et dans les cantons limitrophes du Zab*, dit Simocatta, l. 4, c. 9. Συλλέγει τὸ ὁπλιτικὸν τούς τε περὶ τὸ Ἀδρα-

furent réunies, il se mit à leur tête, accompagné de Bindoès, dont la bravoure et le zèle semblaient l'assurer du succès. Ayant passé le Tigre, il alla camper devant Nisibe[1] en présence de Bahram, dont l'armée n'était séparée de la sienne que par la rivière de Mygdonius[2]. Il se passa six jours en pourparlers inutiles et en escarmouches, où périssaient beaucoup de soldats sans aucun avantage décisif. Bahram avait un camp bien retranché. Chosroès, après s'être tenu tout le jour en bataille[3], faisait retirer tous les soirs ses troupes dans la ville. C'était à lui d'attaquer le rebelle, qu'il était venu chercher. Ses soldats, voyant qu'il évitait le combat, se persuadèrent qu'il craignait l'ennemi; cette crainte passa dans leurs cœurs, et se joignit à la haine que leur inspirait déja contre Chosroès la mort de quelques-uns de leurs officiers, massacrés sur de simples soupçons de trahison. Le roi, instruit de la mauvaise disposition de ses troupes, fait partir ses femmes, et songe lui-même à prendre la fuite le lendemain. Bahram le prévient la nuit suivante; il passe la rivière

Theoph. p. 223. Evag. l. 6, c. 17. Zon. l. 14, t. 2, p. 75.

διγάνων, τούς τε ἐπικαθημένους τοῖς μέρεσι τοῦ Ζάβα ποταμοῦ. Ceci est d'accord avec ce que les auteurs orientaux disent de la fuite de Chosroès dans l'Aderbaïdjan. Voyez ci-dev. § 23, p. 292, not. 4 et p. 293, not. 1. — S.-M.

[1] C'est ce que dit Simocatta, l. 4, c. 9. Selon Théophane au contraire, Chosroès vint pour combattre Bahram sur les bords du Zab. Κατὰ τοῦ Βαράμ παρεγένετο ἐν πεδίῳ τοῦ Ζάβα ποταμοῦ. Ceci paraît plus d'accord avec ce qui a été dit ci-devant, § 22, p. 289, d'après Simocatta. — S.-M.

[2] La rivière qui arrosait la ville de Nisibe portait en effet le nom grec de *Mygdonius*, qu'elle tirait de celui de Mygdonie, que les Macédoniens, compagnons d'Alexandre, avaient donné à la partie de la Mésopotamie où se trouvait Nisibe, appelée quelquefois par les anciens Antioche de Mygdonie. Le nom de Mygdonius ne se trouve pas dans le texte de Théophylacte Simocatta. Cet auteur se contente de dire, l. 4, c. 9, qu'un fleuve coulait entre les deux armées. Ποταμὸς ἑκατέρας δυνάμεως διαῤῥέων μεσαίτατος. — S.-M.

[3] Simocatta dit, l. 4, c. 9, que Saraès commandait la droite et Zamendès la gauche. Bindoès conduisait le centre et la réserve. — S.-M.

sans bruit, cache ses troupes dans un bois près de Nisibe; et dès que celles de Chosroès sont sorties de la ville, selon leur coutume, il fond sur elles avec la rapidité d'un éclair, en fait un grand carnage, et y jette tant d'épouvante, que ceux qui restaient mettent les armes bas et se donnent à Bahram. Chosroès se sauve à toute bride avec un petit nombre de ses gardes[1].

XXX. Chosroès se retire sur les terres de l'empire.

Simocat. l. 4, c. 10. Evagr. l. 6, c. 17 [Theoph. p. 223.] Chr. Alex. p. 377. Zon. l. 14, t. 2, p. 75.

Échappé d'un si grand péril, et se persuadant que sa défaite rendait Bahram maître de toute la Perse, il ne savait où chercher une retraite. Les uns lui conseillaient de s'enfuir chez les Turcs[2]; les autres, dans les rochers inaccessibles du mont Caucase[3]. Au milieu de cette cruelle incertitude, ce prince peu religieux, mais instruit par son malheur du besoin qu'il avait de l'assistance divine, n'espérant aucun secours des dieux de la Perse qu'il méprisait[4], lève les yeux vers le ciel, et s'écrie : *Dieu unique, créateur et maître de l'univers, toi que les Romains adorent, ouvre-moi un asyle dans tes bras; guide toi-même les pas de Chosroès.* Il abandonne en même temps la bride de son cheval, et le prend pour guide. L'animal en liberté

[1] Les auteurs orientaux placent ailleurs le lieu de la défaite de Chosroès. Selon eux c'est sur les bords de la rivière de Nabarwan, non loin de Ctésiphon, qu'il fut vaincu par Bahram Tchoubin. Il se rendit aussitôt dans la capitale, dont il se hâta de sortir pour gagner au plus vite les provinces de l'empire romain, en prenant sa route par le désert d'Assyrie et de Mésopotamie. Le récit de Théophylacte Simocatta est assez conforme à ceci, car il y est dit, l. 4, c. 10, qu'après sa défaite, Chosroès abandonna Ctésiphon et traversa le Tigre. Τὴν Κτησιφῶντά τε καταλιπὼν, καὶ τὸν Τίγριν διανηξάμενος ποταμὸν. — S.-M.

[2] *Chez les Scythes de l'Orient, que nous appelons Turcs*, dit Théophylacte Simocatta, l. 4, c. 10. Πρὸς τὸ Σκυθικὸν τὸ ἑῷον, οὓς Τούρκους λέγειν εἰώθαμεν. — S.-M.

[3] Ἐν τοῖς Καυκασίοις, ἢ ἀτραποῖκοῖς διασώζεσθαι ὄρεσιν. Simoc. l. 4, c. 10. — S.-M.

[4] Ἀγνωμονῶν τοὺς ἐπιπλάστους θεοὺς, τῷ τε Μίθρᾳ μηδέν τι τῆς ἐλπίδος προσενεγκάμενος. Simoc. l. 4, c. 10. — S.-M.

le porte au travers des déserts de la Mésopotamie [1], jusqu'à dix milles de Circésium [2] sur l'Euphrate. Chosroès envoye de là un courrier à Probus, gouverneur de la ville, pour l'instruire de son désastre et le supplier de lui donner retraite. L'envoyé arriva au milieu de la nuit, et Probus, étonné d'une si étrange aventure, attendit le jour, crainte de quelque surprise. Il ouvre alors les portes à Chosroès, et lui rend les plus grands honneurs. On vit avec un sombre effroi entrer dans Circésium un des plus terribles exemples des trahisons de la fortune; le plus puissant monarque de l'Orient alors fugitif, couvert de poussière, harassé de fatigue, mourant de faim et de soif, suivi seulement de trente gardes [3] et de ses concubines, qui, l'ayant rejoint dans sa fuite, portaient leurs enfants à la mammelle [4].

Dès le lendemain, Chosroès écrivit à Maurice, et

[1] Théophylacte Simocatta raconte que Chosroès s'avança du côté de l'Euphrate, jusqu'aux châteaux occupés par les Arabes Aboréens et par ceux d'Anatho, les uns et les autres tributaires de la Perse. Τὸν Εὐφράτην ποταμὸν παραμείψας, τῶν Ἀβορέων καὶ Ἀνόθων πλησιάζει φρουρίοις. Ταῦτα δ' ὑπὸ τὸ Περσικὸν ἐφορολογεῖτο πολίτευμα. Simoc. l. 4, c. 10. Ces détails font bien voir que ce n'est pas dans le voisinage de Nisibe, mais dans les environs de Ctésiphon, que Chosroès fut vaincu par Bahram. Par les Aboréens, l'historien grec entend désigner les tribus arabes qui habitaient dans le voisinage du fleuve *Khabour*, appelé souvent *Aboras* par les Anciens, près de son confluent avec l'Euphrate. Pour ceux d'Anatho, il s'agit des Arabes qui habitaient la ville du même nom dans une île de l'Euphrate, et dont il a été question t. 3, p. 74, not. 2, liv. XIV, § 12. Les auteurs orientaux, et Mirkhond en particulier, *hist. des Sassan.* tr. fr., p. 398, parlent aussi de la fuite de Chosroès dans le désert; ils ajoutent qu'il y fut reçu par un chef arabe de la tribu de Thay nommé Ayas, fils de Kobaissa. Chosroès le fit dans la suite roi de Hirah. —S.-M.

[2] Voyez au sujet de cette ville, nommée *Karkisiah* par les arabes modernes, t. 3, p. 67, not. 1, liv. XIV, § 8. — S.-M.

[3] Selon Évagrius, l. 6, c. 17, il était accompagné de plusieurs nobles qui l'avaient suivi librement. —S.-M.

[4] Le même Évagrius dit, l. 6, c. 17, qu'il avait avec lui deux enfants nouveaux nés. Ἀφίκετο δὲ σὺν καὶ ταῖς γυναιξὶ καὶ παισὶ νεογνοῖς δύο. — S.-M.

XXXI. Lettre de Chosroès à l'empereur. Simocat. l. 4, c. 10 et 11. [Evagr. l. 6, c. 17. Theoph. p. 223.]

Probus envoya sa lettre à Comentiole qui se trouvait pour lors à Hiérapolis, et qui la fit porter en diligence, instruisant en même temps l'empereur d'un événement si extraordinaire. La disgrace de Chosroès, quoique ennemi naturel des Romains, tira des larmes à Maurice. Il ouvrit avec empressement la lettre du roi de Perse; je vais la rapporter telle que nous l'a transmise un auteur contemporain, qui déclare l'avoir fidèlement copiée d'après l'original. « Chosroès, roi de Perse, « au très-sage empereur des Romains, bienfaisant, pa« cifique, puissant, ami des nobles, défenseur des op« primés, oubliant les injures, salut[1]. La providence « divine a placé dès le commencement dans le monde « la puissance romaine et l'empire des Perses comme « deux yeux, pour l'éclairer et le conduire. C'est à « ces deux états que les nations doivent leur paix et « leur tranquillité; c'est ce double frein qui retient « tant de peuples féroces toujours prêts à désoler la « terre[2]. Comme l'univers est rempli de génies pervers « et malfaisants[3], qui s'efforcent sans cesse de ren« verser l'ordre établi par la volonté de Dieu même, il « convient aux amis de Dieu, à ceux auxquels il a « communiqué les trésors de sa sagesse et les armes « de sa justice, de combattre leurs efforts. Ces esprits « destructeurs se sont, dans ces derniers temps, dé-

[1] Voici la suscription de cette lettre, rapportée par Théophylacte Simocatta, l. 4. c. 11. Χοσρόης Περσῶν βασιλεὺς, τῷ ἐμφρονεστάτῳ βασιλεῖ τῶν Ῥωμαίων, ἀγαθοποιῷ, εἰρηνικῷ, δυνάστῃ, φιλευγενεῖ, καὶ τοῖς ἀδικουμένοις σωτῆρι, εὐεργετικῷ, ἀμνησικάκῳ χαίρειν.—S.-M.

[2] Φιλοπόλεμα ἔθνη. Il entend désigner par ces mots les Turcs, les autres nations de l'Asie supérieure et les peuplades barbares du Caucase, avec lesquelles les Perses étaient presque constamment en guerre.—S.-M.

[3] Πονηροὶ ἐν τῷ κόσμῳ ἐπιπολάζοντες δαίμονες. Simoc. l. 4, c. 11. Chosroès entendait sans doute par là désigner les *dews*, les *daroudjs* et autres mauvais génies, artisans du mal, qui, selon la doctrine religieuse des

« chaînés contre la Perse; ils y ont porté le désordre « et le ravage; ils ont armé les esclaves contre leurs « maîtres, les sujets contre leur prince, l'insolence « contre la police et la discipline, tous les maux contre « tous les biens. Bahram, ce vil esclave, que mon « aïeul a tiré de la poussière[1], ébloui de l'éclat qui « l'environnait, ne pouvant se soutenir dans le rang « où il se voyait élevé, s'est élancé sur mon trône, et « a bouleversé toute la Perse. Plein de fureur, il met « tout en œuvre pour éteindre la lumière de l'Orient, « et pour soulever ces nations farouches, altérées du « sang des autres nations, et qui n'auront pas plutôt « dévoré la Perse, qu'elles se jeteront sur vos états[2]. « C'est donc une entreprise digne de votre sagesse d'é- « tendre votre bras pour soutenir un puissant royaume « ébranlé par des tyrans, et d'élever aux yeux de l'u- « nivers un glorieux trophée, où la postérité joindra « au nom de Maurice les titres de fondateur, de con- « servateur, de réparateur de l'empire des Perses[3]. Il « est du devoir des grands princes de faire régner la « justice; il est de leur intérêt commun de défendre « les droits des souverains, et de contenir tous les su- « jets dans l'obéissance. En remédiant aux désordres « de la Perse, vous travaillerez pour vous-même, et « vous procurerez aux Romains une gloire immortelle. « C'est la prière que vous fait Chosroès, votre sup-

Perses, sont effectivement répandus dans l'univers pour y produire le désordre. –S.-M.

[1] Ὑπὸ τῶν ἡμετέρων προγόνων αὐξηθείς. Simoc. l. 4, c. 11. Ceci s'accorde mal avec ce qui a été dit, cidev. § 17, p. 279, not. 3, de l'illustre origine de Bahram.—S.-M.

[2] Il veut parler des Turcs et des barbares du Nord.—S.-M.

[3] Plus littéralement, *les Romains seront les fondateurs, les sauveurs, les médecins de l'empire des Perses*, κτιστὰς καὶ σωτῆρας, καὶ ἰατροὺς τῆς Περσῶν πολιτείας. Simoc. l. 4, c. 11. —S.-M.

« pliant et votre fils; car je me flatte que mes malheurs « ne vous empêcheront pas de m'accorder ce titre « glorieux. Que les anges, dispensateurs des bienfaits « de Dieu sur les hommes [1], gardent votre empire de « toute insulte et de la fureur des rebelles. »

XXXII. Bahram prend le titre de roi. Simoc. l. 4, c. 12. Theoph. p. 224.

Tandis qu'on délibérait à la cour de Constantinople sur la demande de Chosroès, Bahram faisait chercher ce prince dans toute la Mésopotamie. On trouva Bindoès, qui fut amené au vainqueur et chargé de fers [2]. Bahram, se voyant maître des trésors, des équipages et de toute la maison du roi, marcha droit à Ctésiphon et se logea dans le palais. Il désirait avec ardeur la couronne; mais, pour l'affermir sur sa tête, il voulait la tenir du suffrage de la nation. Il travailla donc d'abord à gagner les grands par des caresses et des libéralités. Bientôt cette voie paraissant trop longue à son impatience, d'autant plus que les Mages, armés de l'autorité que leur donnait la religion, s'opposaient à ses desseins, il leva le masque, et dans une fête solennelle [3] que les Perses célébraient tous les ans en

[1] Οἱ δοτῆρες τῶν ἀγαθῶν ἄγγελοι τοῦ Θεοῦ. Simoc. l, 4, c. 11. Chosroès veut parler des Izeds ou bons génies, chargés par Ormouzd du gouvernement de l'univers.—S.-M.

[2] Les auteurs orientaux nous font connaître un acte de dévouement qui honore la personne et le caractère de Bindoès. Il avait accompagné dans sa fuite son neveu Chosroès. Ils arrivèrent ensemble dans un monastère chrétien de Mésopotamie, où ils trouvèrent un asyle contre les soldats de Bahram qui les pressaient. Pour leur donner le change Bindoès se revêtit des ornements royaux et parut sur la muraille, tandis que Chosroès s'échappait par une porte dérobée. Bindoès trompa pendant trois jours par de frivoles pourparlers les officiers de Bahram, qui croyaient tenir le roi en leur puissance. Quand Bindoès fut assuré du salut de Chosroès, il ouvrit les portes du monastère, et se rendit à Bahram, fils de Siawesch, un des plus illustres généraux de la Perse, qui avait embrassé le parti de Bahram Tchoubin, et qui commandait le détachement. Celui-ci conduisit son captif à l'usurpateur qui le garda prisonnier. Mirkhond, *hist. des Sass.* tr. fr. p. 398.—S.-M.

[3] Παλαιὸς καὶ πρεσβύτης νόμος Πέρσαις ἐθίσατο. Simoc. l. 4, c. 12.—S.-M.

l'honneur du ciel et des astres[1], il ceignit le diadème, et se proclama lui-même roi de Perse[2]. Il envoya ordre à la garnison de Martyropolis de continuer à se défendre contre les Romains, et de ne plus obéir à Chosroès. Le courrier fut pris par les assiégeants.

Chosroès ne se donnait pas moins de mouvements pour réparer ses pertes. Il vint à Hiérapolis, où Comentiole, par ordre de l'empereur, le reçut avec magnificence. Ce général alla au-devant du roi hors de la ville[3], lui donna une garde nombreuse, et assigna pour sa personne et pour sa suite un entretien très-honorable. Chosroès, afin de reconnaître en apparence les bons offices de l'empereur[4], fit partir pour Martyropolis un satrape[5], qui portait à la garnison de cette place l'ordre de se rendre aux Romains. Mais en même temps ce prince, ingrat et trompeur, envoyait secrètement un contre-ordre, et défendait au commandant d'avoir aucun égard à la lettre dont le satrape était chargé[6].—[On était alors aux approches de l'hyver, qui suspendait forcément la continuation des hostilités dans les régions montueuses et difficiles qui couvrent les deux rives du Tigre, sur la frontière des

An 591. XXXIII. Mouvements de Chosroès. Simoc. l. 4, c. 12 et 13.

[1] Τῆς μεγάλης τοιγαροῦν, καὶ ἐπιφανοῦς ἐνδημούσης αὐτοῖς ἑορτῆς, ἣν ἑορτάζειν οὐρανῷ, κ. τ. λ. Je pense qu'il s'agit ici du *Mihirdjan* ou fête de Mihir ou Mithra, l'une des plus célèbres des fêtes solennelles consacrées par la religion persane. Elle se célébrait le 21 du mois de Mihir, qui devait correspondre, en cette année, au 14 décembre 590.—S.-M.

[2] Τὸ βασιλικὸν διάδημα ἀνελόμενος, ἀνηγόρευεν ἑαυτὸν βασιλέα, τῇ τε χρυσῇ κατηυγάζετο κλίνῃ. Simoc. l. 4, c. 12.— S.-M,

[3] Jusqu'à un lieu appelé *Bedamas*, selon Simocatta, l. 4, c. 12, ἐπὶ τὸ Βεδάμας.—S.-M.

[4] Ce fut neuf jours après, selon Simocatta, l. 4, c. 12.—S.-M.

[5] Cet officier se nommait *Myragdus*, selon Simocatta, l. 4, c. 12. Ἄγγελον ὁ Χοσρόης ἐξέπεμπεν ἄνδρα σατράπην Μυραγδοῦν.—S.-M.

[6] Rien ne me paraît pouvoir établir clairement cette imputation calomnieuse. C'est là une pure conjecture, transformée par les historiens, comme il arrive souvent, en un fait

deux empires. Chosroès profita de ce repos pour tenter de nouer des négociations avec ceux de ses partisans qui étaient restés dans la Perse, et pour gagner les gouverneurs et les seigneurs qui n'avaient pu encore se prononcer, au milieu de la rapide révolution qui avait renversé du trône Hormisdas. Il fit donc partir pour l'Arménie Bestam, son oncle [1], avec l'ordre de se porter vers l'Adarbigan [2], pour y réunir tout ce qu'il y trouverait de Perses fidèles [3]. Les seigneurs de l'Arménie étaient restés attachés au souverain légitime, et ils montrèrent beaucoup d'empressement pour joindre leurs forces à celles de Chosroès. On distinguait alors parmi eux Mouschegh, prince de Daron, illustre par sa valeur et par sa naissance. Il appartenait à la puissante et célèbre famille des Mamigoniens, dont il a été si souvent question dans le récit des guerres opiniâtres qui avaient été soutenues autrefois par les Arméniens contre les Perses. Il accueillit avec empressement [4] Bestam, et plus tard il donna asyle à Bindoès, qui, comme on le verra bientôt [5], parvint à s'échapper des mains

positif. Chosroès avait trop d'intérêt à agir de bonne foi pour qu'il ait pu en être autrement.—S.-M.

[1] On a vu ci-dev. § 23, p. 291, not. 2 et 3, que ce sont les écrivains orientaux qui nous ont appris que Bestam et Bindoès ou Bindouïeh étaient les oncles maternels de Chosroès.—S.-M.

[2] Βεστὰμ δὲ τῶν παρὰ Πέρσαις διαφανῶν κατὰ τὴν Ἀρμενίαν ἀπέστελλεν ἐς τὸ Ἀνδραβιγανὸν ἐγκελευόμενος γενέσθαι. Simoc. l. 4, c. 12. J'ai parlé ci-dev. § 23, p. 292, not. 4, et ailleurs, du pays d'*Ardabigan*, nommé ici *Andrabigan*. Ce nom est le même que celui d'*Aderbadekan* ou *Aderbaïdjan* chez les modernes. — S.-M.

[3] Τοὺς αὐτόθι ἐνδιατρίβοντας Πέρσας ὑπηκόους αὐτῷ καταστήσασθαι. Simoc. l. 4, c. 12.—S.-M.

[4] L'auteur du *Modjmel-altewarikh*, Ms. Pers. n° 62, f° 52, v°, et d'autres écrivains orientaux, nous apprennent que les oncles maternels de Chosroès trouvèrent un asyle auprès d'un personnage qu'ils appellent *Mouschil* l'Arménien. Cet individu est le même que le prince de Daron, nommé par les auteurs arméniens Mouschegh, ce qui est la même chose. Ce Mouschegh prit en effet une part très-active au rétablissement du roi de Perse.—S.-M.

[5] Ci-après, § 35, p. 313. —S.-M.

de Bahram. Le prince des Pagratides, Sembat le victorieux[1], Khoutha, prince de Sasoun[2], et plusieurs autres seigneurs du même pays, se joignirent à Mouschegh : ils réunirent à leurs soldats quelques Persans qui avaient abandonné Bahram, et qui vinrent grossir les forces de Mihran, gouverneur ou *marzban* de l'Arménie, resté fidèle à Chosroès. On dit même que ce prince se transporta de sa personne à Dovin, capitale de l'Arménie[3], pour y encourager l'ardeur et le zèle de ses partisans[4]. Le nombre des guerriers qui prirent les armes en sa faveur s'élevait à trente mille. Ils vinrent plus tard se réunir aux troupes qu'il avait déja, et à l'armée auxiliaire que lui fournit l'empereur. Chosroès, comme on le voit, ne perdit pas de temps, pour se trouver en mesure de combattre avec avantage, à l'ouverture de la campagne.]—Il passa l'hyver à Hiérapolis, plein d'inquiétude et d'impatience. Il voulait aller lui-même implorer la protection de l'empereur; et c'eût été pour un prince plus vain que Maurice un spectacle bien flatteur, de voir à ses pieds le roi d'un état puissant et jusqu'alors rival de l'empire. Mais ce généreux prince ne considéra que l'intérêt du suppliant, qui, en s'éloignant de la Perse, aurait laissé à Bahram une plus libre carrière. Il ne lui permit pas de venir à Constantinople.

[1] Voyez ce que j'ai dit de ce personnage, ci-dev. § 19, p. 285, not 4. Lebeau l'appelle *Symbace*. — S.-M.

[2] Le pays de Sasoun était voisin du canton de Daron, possédé par la famille des Mamigoniens. J'en ai parlé en détail, t. 7, p. 435, not. 2, liv. XXXIX, § 41. — S.-M.

[3] Voyez t. 7, p. 291, not. 1, liv. XXXVIII, § 56. — S.-M.

[4] Tous ces détails se trouvent dans un auteur arménien appelé Jean, évêque des Mamigoniens, qui écrivait au milieu du 7[e] siècle l'histoire des princes des Mamigoniens ses contemporains. Son ouvrage a été imprimé à Constantinople en 1720, en 1 vol. in-12, en arménien seulement. Les autres historiens de l'Arménie donnent peu de renseignements sur cette

XXXIV. Maurice accorde du secours à Chosroès. Simoc. l. 4, c. 13, 14. [Evagr. l. 6, c. 18. Theoph. p. 224.]

Cette capitale vit alors arriver presque en même temps les ambassadeurs de Bahram et ceux de Chosroès. Bahram, sans faire d'apologie, ne demandait à l'empereur que la neutralité : il offrait en récompense la ville de Nisibe, et tout le territoire jusqu'au Tigre[1]. Les députés de Chosroès[2] déployaient avec éloquence les motifs de religion, de justice, de politique : ils promettaient de rendre Martyropolis, Dara[3] et l'Arménie entière[4], et de faire avec les Romains une paix perpétuelle, sans exiger aucune des sommes stipulées par les traités antérieurs. Le sénat consulté par l'empereur décida en faveur de Chosroès, et l'empereur, en envoyant ce décret au roi, lui remit entre les mains les seigneurs perses[5] qu'on avait faits prisonniers dans le cours de la guerre. L'assurance d'une si puissante protection dissipa les craintes et les inquiétudes de Chosroès. Accompagné de Comentiole, il repassa l'Euphrate et s'avança jusqu'à Constantine. Domitien, évêque de Mélitène et parent de Maurice, et Grégoire, évêque d'Antioche, se rendirent auprès de lui par ordre de l'empereur, pour le consoler dans sa disgrace et l'aider de leurs conseils. Ces deux prélats, également respectables par la sainteté de leur vie, lui

époque de leurs annales. — S.-M.

[1] Νίσιβιν τε πόλιν παραδιδόναι Ῥωμαίοις, καὶ τὰ ἄχρι Τίγριδος ποταμοῦ. Simoc. l. 4, c. 14.—S.-M.

[2] Théophylacte Simocatta, l. 4, c. 13, prête aux ambassadeurs de Chosroès un fort long discours, qui paraît être en grande partie de sa composition; on y reconnait au moins son style boursouflé et maniéré. —S.-M.

[3] Ἡμεῖς δὲ τὴν Μαρτύρων πόλιν ἀνταποδώσομεν, τό τε Δάρας προῖκα παρέξομεν. Theoph. Simoc. l. 4, c. 13. —S.-M.

[4] Les ambassadeurs ajoutent que l'Arménie avait été la première cause de la guerre qui divisait depuis si long-temps les deux empires. Τῇ τε Ἀρμενίᾳ χαίρειν εἰπόντες, δι' ἣν ὁ πόλεμος τὴν παῤῥησίαν δυστυχῶς τοῖς ἀνθρώποις ηὐτύχησε. Simoc. l. 4, c. 13. — S.-M.

[5] Simocatta, l. 4, c. 14, nomme entre autres Samès et Chosropérozès, en persan *Khôsrou-Fyrouz*. — S.-M.

furent d'un grand secours par la douceur de leur entretien, par leur activité et leur intelligence dans les affaires. La ville de Nisibe balançait encore entre son prince légitime et l'usurpateur; et quoiqu'elle eût vu tailler en pièces l'armée de Chosroès, elle avait fermé ses portes à Bahram, et attendait pour se déclarer la ruine entière de l'un des deux partis. Bahram, pour ne pas abandonner une place de cette importance, avait laissé aux environs un détachement de ses troupes. Chosroès y envoya quelques officiers, pour ranimer le zèle et l'affection des habitants envers la famille royale[1], et pour les exhorter à ne pas recevoir le joug d'un tyran, au mépris de la loi fondamentale du royaume[2], qui avait toujours placé sur le trône le fils aîné après la mort du père.

XXXV. Conspiration contre Bahram. Simoc. l. 4, c. 14, 15.

L'orgueil et la cruauté de Bahram favorisaient les efforts de Chosroès. A peine se vit-il assis sur le trône, qu'il se rendit odieux à toute la Perse. Les principaux officiers de son armée[3], ayant conspiré contre lui, résolurent de mettre à leur tête Bindoès, dont la hardiesse déja éprouvée leur semblait propre à terrasser ce nouveau tyran. Ils forcent pendant la nuit la prison où il était renfermé, et ayant rompu ses fers, ils vont sous sa conduite attaquer Bahram dans le palais. Bahram, averti de ce soulèvement, avait déja fait prendre les armes à ses gardes et aux troupes étrangères qu'il

[1] Ἀναμιμνήσκων Πέρσας τῆς εὐνοίας τῆς ἐς τὸ βασίλειον γένος. Simoc. l. 4, c. 14.—S.-M.

[2] Νόμον ἀρχαῖον καὶ πάτριον. Simoc. l. 4, c. 14.—S.-M.

[3] Ou plutôt les plus illustres satrapes, comme dit Simocatta, l. 4, c. 14, οἱ ἀξιολογώτατοι σατράπαι. Cet historien nomme parmi eux Zamendès dont il a déja été question ci-dev. § 29, p. 303, not. 4, et Zoambrès qui était perse de naissance. Ζαμένδης καὶ Ζοάμβρης ὁ Πέρσης. — S.-M.

avait attirées à son service. Le combat dura toute la nuit; Bahram repoussa les assaillants; les chefs du complot furent pris; et dès le jour suivant il leur fit couper les bras et les jambes, et exposa le reste de leurs corps à la fureur de ses éléphants, qui les écrasèrent sous leurs pieds. Bindoès se sauva dans l'Aderbigian[1], où il rassembla des troupes, et ramena sous l'obéissance du roi un grand nombre de ceux qui avaient pris le parti du rebelle[2].

XXXVI. Martyropolis rendue aux Romains. Simoc. l. 4, c. 15, 16. Evag. l. 6, c. 19.

La fortune de Chosroès commençait à changer de face. Déja Bindoès était à la tête d'une armée[3]. Jean Mystacon, qui commandait en Arménie[4], avait reçu ordre de l'empereur de marcher contre l'usurpateur, et d'aider le roi de toutes ses forces. Les troupes de

[1] Ou *Adrabigan*. Ἐπὶ τὸ Ἀδραβι-γάνον. Simoc. l. 4, c. 15.— S.-M.

[2] On apprend des auteurs orientaux qu'il alla rejoindre Mouschil l'Arménien, qui est le même que Mouschegh prince de Daron. Voyez ci-dev. § 33, p. 310, not. 4.—S.-M.

[3] Selon Simocatta, l. 4, c. 15, dix jours après son arrivée dans l'*Ardabigan*, Bindoès écrivit au commandant romain de l'Arménie, pour l'instruire de ce qui venait de se passer en Perse, et de l'alliance faite par l'empereur avec Chosroès. Le gouverneur s'en référa à Maurice, qui lui répondit de seconder Bindoès de tous ses moyens. Vers le même temps, Bestam envoyé en Arménie, voyez ci-dev. § 33, p. 310, arriva auprès de cet officier, qui lui apprit ce qu'avait fait son frère Bindoès. Bestam se hâta d'en instruire Chosroès.—S.-M.

[4] Cet officier, dont il a déja été question plusieurs fois, et particulièrement, ci-dev. liv. LII, § 3, p. 203, not. 2, était, selon les derniers historiens de l'Arménie, ou plutôt selon le P. Tchamtchian, t. 2, p. 295, le même que le prince de Daron Mouschegh, dont j'ai parlé ci-dev. § 33, p. 310 et 311. Le P. Tchamtchian pense que le surnom de *Mystacon* que lui donnaient les Romains était une altération de celui de *Mouslak*, corruption du nom de *Mouschegh*. Il croit qu'on a pu dire indifféremment *Mouslak* ou *Moustak*, sans faire attention que ce dernier n'était pas l'altération d'un nom arménien, mais un surnom donné par les Romains à ce général, ὃν Μυςάκωνα Ῥωμαίοις ἔθος ἦν κατονομάζειν. Simoc. l. 4, c. 5. Ce surnom lui venait de ses énormes moustaches. Voyez ce que j'ai dit ci-dev. liv. LII, § 3, p. 203, n. 2. Je ne vois pas de motif suffisant pour confondre les deux personnages. Jean Mystacon pouvait être le commandant de l'Arménie romaine, et Mouschegh, le mamigonien, prince de Da-

Bahram qui étaient devant Nisibe[1] vinrent à Constantine se ranger à la suite du roi; et Solchanès, gouverneur[2] de Nisibe, gagné par les promesses de Chosroès, lui remit la ville et toutes les places jusqu'au Tigre[3]. La garnison de Martyropolis, fidèle aux ordres secrets qu'elle avait reçus de Chosroès, continuait de se défendre avec vigueur. L'évêque Domitien ayant découvert la mauvaise foi du roi de Perse, lui en fit de vifs reproches, et l'obligea d'envoyer aux assiégés un ordre précis de se rendre sur-le-champ. Il fallut obéir. Les principaux officiers de la garnison se rendirent à Constantine; et comme Sittas, qui avait livré Martyropolis aux Perses quatre ans auparavant[4], paraissait au milieu d'eux avec distinction, bravant encore les Romains, et se tenant assuré de la protection de Chosroès, Domitien déclara au roi que, s'il ne livrait ce traître, il allait être abandonné de l'empereur, qui tournerait toutes ses forces en faveur de Bahram. Cette menace effraya le roi; il ne balança pas de sacrifier Sittas à sa propre sûreté, et le mit entre les mains de Comentiole, qui le fit brûler vif[5]. Tous ceux qui

rou, l'un des seigneurs de la Persarménie qui reconnaissaient Chosroès comme leur souverain légitime; ils ont pu, en conséquence de l'accord des deux empires, prendre tous les deux part à la guerre contre Bahram-Tchoubin, et soutenir de tous leurs moyens les oncles de Chosroès, car on doit remarquer que l'un comme l'autre ils eurent des relations avec Bestam et Bindoès, et que tous deux ils marchèrent à la tête des troupes arméniennes au secours de Chosroès. —S.-M.

[1] Οἱ τὴν Νίσιβιν περικαθήμενοι. Simoc. l. 4, c. 15.—S.-M.

[2] Ὁ πολιοῦχος. —S.-M.

[3] Simocatta dit, l. 4, c. 15, toute l'Arabie jusqu'au Tigre, ἅπασαν Ἀραβίαν τάς τε μέχρι Τίγριδος ποταμοῦ. Je pense qu'il veut parler de cette partie du désert de Mésopotamie qui était occupée par des tribus arabes, et qui s'étendait fort loin au sud de Nisibe, dont elle dépendait probablement.— S.-M.

[4] Voyez ci-dev. § 11, p. 271 et 2[illegible]— S.-M.

[5] Selon Évagrius, l. 6, c. 19, il fut lapidé et ensuite mis en croix.—S.-M.

avaient trempé dans le même complot furent punis de mort. Domitien se transporta lui-même à Martyropolis, où il fut reçu avec des acclamations de joie. Les habitants respiraient enfin après un siége de quatre ans, qu'ils avaient soutenu malgré eux, plus maltraités par la garnison des Perses que par les Romains qui les assiégeaient. L'évêque les assembla dans la grande église; et après avoir rendu à Dieu des actions de grace, il célébra les divins mystères, auxquels tous s'empressèrent de participer[1]. Cette sainte cérémonie fut suivie de réjouissances publiques pendant sept jours.

XXXVII. Zadesprate massacré. Simoc. l. 5, c. 1, 2. [Theoph. p. 224. Evagr. l. 6, c. 21.] Zon. l. 14, t. 2, p. 75.

Bahram, voyant les forces de l'empire armées en faveur du roi, ne perdit pas courage. Résolu de soutenir son usurpation, il rassembla les meilleures troupes de la Perse, appela auprès de lui les plus braves officiers, et prit les mesures nécessaires pour arrêter les progrès de son ennemi. Chosroès, moins intrépide, alarmé des mouvements de ce redoutable rival, eut encore une fois recours à l'assistance divine, dont il avait éprouvé les effets. La mémoire de saint Sergius était en vénération, même chez les Barbares de ces contrées; ce prince, qui n'était religieux que par crainte ou par caprice, lui adressa ses prières : il fit vœu d'envoyer à l'église de Sergiopolis[2], si le saint martyr lui procurait la victoire, une croix d'or pur enrichie des pierreries les plus précieuses. Cependant Bahram envoya au château d'Anatha, près de Circésium[3], le satrape Miradurin

[1] Simocatta rapporte, l. 4, c. 16, en son entier le discours que l'évêque Domitien prononça en cette occasion solennelle.—S.-M.

[2] Cette ville appelée aussi *Resapa* ou *Rousafah*, était située au midi de l'Euphrate, dans le désert de Syrie qui conduit à Palmyre. J'en ai parlé fort au long, t. 8, p. 113, not. 8, liv. XLI, § 17, et t. 9, p. 10, not. 1, liv. XLVI, § 3.—S.-M.

[3] Ἐς τὸ Ἀνάθων φρούριον, τὸ πρὸς

avec un gros détachement, pour garder les passages de l'Euphrate; il fit partir Zadesprate[1] pour aller s'emparer de Nisibe[2]. Ces deux expéditions ne furent pas heureuses. Miradurin fut massacré sur la route par ses propres soldats, qui envoyèrent sa tête à Chosroès. Zadesprate ayant fait dire à Solchanès qu'il marchait à Nisibe pour en prendre possession, et qu'il comptait bien n'y trouver aucune résistance, Solchanès, pour toute réponse, fit charger de chaînes et conduire au roi les envoyés de Zadesprate. Il entreprit même de faire périr ce traître. Dans ce dessein, un officier de la garnison, nommé Rosas[3], part à la tête d'une troupe de cavaliers, et s'approche pendant la nuit d'un château[4] où Zadesprate s'était logé. Il envoya un soldat dire aux sentinelles qu'il leur arrivait un renfort de cavalerie et qu'il venait en donner avis à leur capitaine. Zadesprate avait passé une partie de la nuit dans la débauche; on l'éveille pour lui annoncer cette bonne nouvelle : il se lève encore à demi-ivre, fait ouvrir la porte du château, et ne s'aperçoit de la surprise que lorsqu'il voit massacrer ses soldats. Il demande en vain

τῷ Κιρκησίῳ παρὰ τὸν Εὐφράτην ᾠκοδομημένον. Simoc. l. 5, c. 1. Voyez ci-dev. § 30, p. 305, not. 1, et t. 3, p. 74, not. 2, liv. XIV, § 12.—S.-M.

[1] Ζαδεσπράτης ou *Zadespras*. Voyez au sujet de ce personnage, ci-dev. § 22, p. 289. Évagrius, l. 6, c. 21, lui donne le nom de *Zadespram*. Selon le même auteur, il avait été envoyé par zBahram-Tchoubin, pour faire soulever contre Chosroès *les chevaliers* du pays de Nisibe. Ἐπὶ τὸ ὑποσύραι τοὺς καβαλλαρίους τοῦ μέρους τοῦ Νίσιβι. Tous ces détails au reste ont été reproduits dans l'histoire deSimocatta, l. 5, c. 13.—S.-M.

[2] *Et la partie de l'Arabie qui en était voisine,* dit Simocatta, l. 5, c. 1, τὴν σύγχορον Ἀραβίαν.— S.-M.

[3] Ou *Rozas*, Ῥοζᾶς. On le nommait encore Hormisdas, selon Simocatta, l. 5, c. 1.—S.-M.

[4] Il se nommait *Charchas*. Il était situé dans un pays très-fertile et très-peuplé. Κώμη δ'αὕτη παμφορωτάτη ὁμοῦ καὶ πολύανδρος. Simoc. l. 5, c. 1. On trouve le même nom, Χάρχας, dans Évagrius, l. 6, c. 21.—S.-M.

la vie; il tombe percé de coups, et sa tête portée à Solchanès est envoyée à Constantine[1].

XXXVIII. Générosité de Maurice à l'égard de Chosroès.

De si heureux commencements donnaient à Chosroès les meilleures espérances. Il attribuait ses succès au Dieu des Romains. Ce prince, idolâtre jusque dans les hommages qu'il rendait à l'Être suprême, croyait l'honorer en le mettant au-dessus de Mithra[2] et des autres divinités de la Perse; il protestait hautement qu'il n'adorerait désormais que lui; mais il comptait encore plus sur la protection de Maurice. Il l'informa du changement de sa fortune, le supplia de la seconder par de nouveaux efforts, et lui demanda une grande somme d'argent, qu'il s'engagea par écrit à rendre lorsqu'il serait rétabli dans ses États. Maurice ne tarda pas à le satisfaire, et Chosroès employa cette somme à récompenser ceux qui lui étaient attachés, et à gagner de nouveaux partisans. Mécontent de Comentiole, dont il se croyait méprisé, et qu'il accusait de négligence et d'une lenteur préjudiciable à ses intérêts, il obtint qu'il fût rappelé[3], et que le commandement de l'armée fût donné à Narsès[4].

[1] On apprend d'Évagrius, l. 6, c. 21, que la tête de ce général fut présentée à Chosroès le 9 février de l'an 591. — S.-M.

[2] On ne lit rien de pareil dans le texte de Théophylacte Simocatta, l. 5, c. 2. Ce sont des déductions tirées par Lebeau des paroles de cet historien. — S.-M.

[3] Il envoya pour cet objet un certain Saramès en ambassade à Constantinople. Simoc. l. 5, c. 2. — S.-M.

[4] Ce général, dont les auteurs grecs ne font pas connaître l'origine, était probablement arménien comme son nom l'indique. C'est sans doute celui dont il a déja été question, ci-dev. § 1, p. 259, not. 1, et qui était en 588 gouverneur de Constantine dans la Mésopotamie. Il est probable qu'il était parent des autres officiers de ce nom qui appartenaient à la famille arménienne de Camsar, issue de la race des Arsacides de Perse. J'ai eu bien souvent l'occasion de parler de cette famille dans ces notes. Voyez aussi ci-dev. p. 34, liv. L, § 20. — S.-M.

Pour s'assurer des environs de Nisibe, il se transporta[1] au château de Mardès[2], situé au nord de cette ville sur le mont Masius. Tous les seigneurs de ces contrées[3] s'y rendirent pour lui protester de leur fidélité, et lui mirent entre les mains des ôtages dont il confia la garde aux Romains. Peu de temps après, Narsès vint à Dara avec son armée. La vue de ces troupes richement équipées et bien fournies de munitions inspira une nouvelle confiance à Chosroès : il fit son entrée à leur tête avec toute la fierté d'un vainqueur; et poussé par une vaine curiosité, ou peut-être par une dévotion bizarre, il entre à cheval, couvert de toutes ses armes, dans la grande église de Dara, pendant qu'on y célébrait les saints mystères. Les habitants, scandalisés de cette indécence, poussent des cris d'indignation; ils se rappellent que le grand Chosroès, après avoir pris la ville, n'avait rien fait contre le respect dû à la religion. L'évêque Domitien court au-devant du roi, et saisissant la bride de son cheval, le menace d'emmener sur-le-champ ses troupes à Constantine, s'il ne sort de l'église. Chosroès confus se retire, en s'excusant sur l'ignorance où il était encore des pratiques du christianisme. Six jours après, il reçut de la

xxxix. Progrès de Chosroès.
Simoc. l. 5, c. 3.
[Evagr. l. 6, c. 19.]

[1] Au commencement du printemps, dit Simocatta, l. 5, c. 3. — S.-M.

[2] Ἐπὶ τὸ Μάρδες. Cette ville de Mardès était, selon Simocatta, l. 5, c. 3, à trois parasanges de Dara. Πόλεως δὲ Δάρας ἀφέστηκε τὸ φρούριον παρασάγγας τρεῖς. *Mardès*, appelée par les modernes *Mardin*, était dans les montagnes de la Mésopotamie. J'en ai parlé, ci-dev. p. 105, not. 3, liv. L, § 44 et p. 189, not. 4, liv. LI, § 38. — S.-M.

[3] C'étaient, dit Simocatta, l. 5, c. 3, les seigneurs de la partie de l'Arabie voisine de Nisibe, et les commandants des corps de troupes, ou plutôt comme je le pense, les chefs des tribus arabes cantonnées dans cette région. Οἱ μὲν οὖν περὶ τὴν Νίσιβιν τῆς Ἀραβίας, οἵ τε ἄλλοι δυνατώτατοι πάντες, καὶ οἱ τῶν ταγμάτων ἡγούμενοι, κ. τ. λ. — S.-M.

part de l'empereur un baudrier enrichi de pierreries, une tiare, des lits et des tables d'or[1]; et pour rendre la personne de ce prince également respectable aux Romains et aux Perses, Maurice lui envoyait une partie de ses propres gardes, et lui formait une maison convenable à la majesté d'un grand roi. Cette pompe contribua plus que tout autre motif plus solide à ramener à l'obéissance la plupart de ceux qui s'étaient laissés entraîner à la révolte. Le roi, pénétré de reconnaissance, fit porter à l'empereur, par un des principaux satrapes[2], les clés de Dara, avec un acte authentique par lequel il faisait donation de cette ville à l'empire. Le satrape fut reçu avec de grands honneurs; Maurice le combla de présents, et confirma le traité fait avec Chosroès, auquel il donna le titre de fils.

XI. Marche de Chosroès. Simoc. l. 5, c. 4, 5. Evagr. [illegible] 6, c. 24.

Le roi de Perse, appuyé d'un si puissant secours, crut qu'il était temps de marcher contre Bahram, et de lui arracher la couronne qu'il avait usurpée. Singara[3] passait pour imprenable par la force de ses remparts, par sa nombreuse garnison, et par sa situation dans une plaine sablonneuse où l'on ne trouvait pas une goutte d'eau. Il y fit transporter ses femmes et ses enfants sous la conduite de Mébodès[4] suivi de deux

[1] Λιθοκόλλητον ζώνην καὶ τιάραν βασιλικὴν, κλίνας τε καὶ τραπέζας χρυσᾶς. Simoc. l. 5, c. 3.—S.-M.

[2] On apprend de Simocatta, l. 5, c. 3, qu'il s'appelait *Dolabzan*. Cet ambassadeur est nommé ailleurs, *Zalabzan*. Simoc. l. 5, c. 16.—S.-M.

[3] Τὸ Σιγγάρων. Cette ville appelée *Singara* par les auteurs anciens et *Sindjar* par les modernes, était alors soumise aux Perses, selon Simocatta, l. 5, c. 4, μηδικὸν δὲ τὸ ἄςυ. J'ai eu déja souvent occasion d'en parler dans ces notes.—S.-M.

[4] Μεβόδης. Il a déja été question de plusieurs autres seigneurs du même nom, qui étaient sans doute de la même famille. Il est probable que celui dont il s'agit ici était le fils ou au moins le proche parent du personnage du même nom qui avait été tué l'année précédente devant Martyropolis. Voyez ci-dev. § 14, p. 274 et 275.—S.-M.

mille hommes, et il lui ordonna de marcher ensuite droit à Séleucie sur le Tigre[1]. Quelques jours après[2], il partit de Dara avec toute l'armée. Lorsqu'il fut à deux lieues de cette ville[3], Domitien prit congé de lui pour retourner à Mélitène. Grégoire était déja revenu à Antioche, où il mourut peu de temps après, laissant le siége à Anastase, exilé depuis vingt-trois ans. Avant que de quitter Chosroès, Domitien lui remit devant les yeux les bienfaits de l'empereur, et plus encore les faveurs qu'il avait reçues du Dieu unique et véritable; il lui recommanda de suivre les avis de Narsès, et voulut lui rendre un dernier service, en réveillant dans le cœur des troupes romaines cet aiguillon de gloire et cette noble ardeur qui assure la victoire. Étant donc monté sur un tertre élevé, ce prélat éloquent sut si bien enflammer le courage des soldats par un discours plein de feu, qu'il les laissa brûlant d'impatience de vaincre ou de mourir avec honneur[4]. Trois jours après, l'armée arriva au bord du Tigre, où elle s'arrêta pour attendre les troupes qui venaient d'Arménie[5]. Chosroès choisit mille soldats de

[1] Simocatta se contente de dire, l. 5, c. 4, ἐς τὰ βασίλεια εἰσϐαλεῖν. —S.-M.

[2] On était alors au commencement de l'été, θέρους δὲ ἀρχομένου, dit Simocatta, l. 5, c. 4.— S.-M.

[3] Dans un lieu nommé Ammodium, πρὸς τῷ Ἀμμοδίων, à 14 stades de Dara, τέτταρσι καὶ δέκα διεστηκότι Δάρας.—S.-M.

[4] L'armée vint ensuite, dit Simocatta, l. 5, c. 5, camper sur les bords du fleuve Mygdonius. Τὸ δὲ στρατόπεδον πλησίον Μύγδονος ποταμοῦ χάρακα διεγράψατο. Un général persan, nommé Saramès, marchait en avant, ὁ δὲ Σαράμης προηγεῖτο τῆς στρατείας. Il a été question de ce général, ci-dev. § 22, p. 290, not. 1. — S.-M.

[5] Τὰς ἐκ τῆς Ἀρμενίας Ῥωμαϊκὰς δυνάμεις ἀπεκδεχόμενον. Simoc. l. 5, c. 5. Les troupes romaines de l'Arménie étaient sans doute les troupes impériales amenées par le duc Jean Mystacon, dont il sera question bientôt et dont j'ai déja parlé, § 36, p. 314, not. 4. Elles s'étaient jointes aux soldats de Mouschegh, prince de Daron, et à ceux du Pagratide Sembat et des autres seigneurs de la Persar-

la garde, toute composée de Romains, et leur commanda de passer le fleuve pour observer les mouvements des ennemis. En approchant de la rivière de Zab[1], ils apprirent que Bryzace[2], envoyé par Bahram pour le même dessein, campait aux environs. Ils l'attaquèrent pendant la nuit, taillèrent sa troupe en pièces, le prirent lui-même, et l'envoyèrent à Chosroès, après lui avoir coupé le nez et les oreilles. Le roi, encouragé par ce premier avantage, exhorte Narsès à en profiter; l'armée passe le Tigre et se retranche dans un lieu nommé Dinobod[3]. Chosroès y donne un grand repas aux principaux officiers des Romains et des Perses; et pour égayer le festin, ce prince cruel fait amener Bryzace. Après que l'état déplorable de ce malheureux prisonnier eut assez long-temps servi de divertissement aux convives, le roi fit un signe de la main, car, selon la coutume des Perses, il n'était pas permis de parler pendant le repas; et aussitôt Bryzace fut mis en pièces à leurs yeux. Les Romains se retirèrent frémissant d'horreur de servir un prince si barbare.

XLI. Il se rend maître des principales villes de la Perse.

Le lendemain, Chosroès passa le Zab. Cependant Mébodès, arrivé près de Séleucie[4], envoye ordre au gouverneur[5] de lui fournir des vivres et de l'argent,

ménie, dont il a été question, ci-dev. § 33, p. 310 et 311. — S.-M.

[1] Πρὸς τῷ Ζαβᾷ γίνονται ποταμῷ. Simoc. l. 5, c. 5. Il s'agit ici sans aucun doute du grand Zab qui se jette dans le Tigre, à une petite distance au sud de la moderne Monsoul et de l'antique Ninive. Voyez ci-dev. § 21, p. 288, not. 1. — S.-M.

[2] Βρυζάκιος. — S.-M.

[3] C'est ainsi que porte la version latine de Théophylacte Simocatta, l. 5, c. 5, mais on lit *Dinabad* dans le texte grec. Τῷ Διναβαδῶν τάφρῳ περιτειχίζονται. Je crois cette leçon meilleure. — S.-M.

[4] Ἄγχιστα τῶν βασιλείων. Simoc. l. 5, c. 6. Voyez § 40, p. 320, not. 4. Ctésiphon, comme le dit un peu plus loin Simocatta, était alors la grande capitale de la Perse. Ἡ δὲ Κτησιφῶν μέγιστα βασίλεια τῇ Περσίδι καθέστηκε. — S.-M.

[5] Ἐφεστηκὸς τοῦ βασιλικοῦ πρυτα-

sous peine de mort, s'il diffère d'obéir. Le gouverneur effrayé prend la fuite pendant la nuit avec ses soldats, et se sauve à Ctésiphon [1]. Mébodès, informé de son évasion, attend la nuit suivante; il ordonne à ses troupes d'enfoncer les portes, d'entrer en poussant de grands cris [2], et de faire main-basse sur tous ceux qu'ils rencontreront. Les habitants, saisis d'épouvante, se renferment dans leurs maisons, et se garantissent du massacre en protestant de leur soumission à Chosroès. La terreur passe en un moment à Ctésiphon; les principaux de la ville en vont porter les clés à Mébodès, qui met en sûreté sous bonne garde les trésors de la couronne, et fait proclamer Chosroès roi de Perse [3]. Il marche aussitôt à la nouvelle Antioche [4], bâtie à une journée de Ctésiphon, cinquante ans auparavant, par le grand Chosroès, qui avait établi en ce lieu les prisonniers faits sur les terres de l'empire. Mébodès mande aux habitants [5], qu'il vient pour les

Simoc. l. 5, c. 6, 7.

νείου περιβαλλόμενος. Simoc. l. 5, c. 6. — S.-M.

[1] Les deux villes de Séleucie et de Ctésiphon étaient séparées par le cours du Tigre; elles ne formaient, pour ainsi dire, qu'une seule ville. C'est là ce qui fit que les Arabes donnèrent le nom de *Madaïn*, c'est-à-dire *les deux villes*, à la capitale de l'empire des Perses sous les Sassanides. J'ai parlé fort en détail de tout ce qui concerne l'origine, les dénominations et la situation des diverses localités qui contribuèrent à former la capitale de la Perse. Voyez t. 3, p. 104, not. 1 et 2, p. 106, not. 1, p. 108, not. 2, p. 109, not. 1, liv. XIV, § 28 et 29. — S.-M.

[2] C'est-à-dire à celles de ses troupes qui étaient romaines. Il leur ordonna de faire retentir les airs de leurs cris et de leurs chants nationaux. Προςτάξας τοῖς Ῥωμαίοις τῇ πατρίῳ φωνῇ ἀλαλάζειν τε καὶ διαλέγεσθαι. Simoc. l. 5, c. 6. — S.-M.

[3] Τόν τε Χοσρόην ὡς ἐνῆν, βασιλέα ἀνηγόρευέ τε καὶ διεκήρυττεν. Simoc. l. 5, c. 6. — S.-M.

[4] Εἰς τὴν Ἀντιόχειαν ἀφικνεῖται. Simoc. l. 5, c. 6. Voyez ce que j'ai dit de cette colonie gréco-romaine, transportée en Perse par Chosroès-le-grand, t. 9, p. 29 et 30, liv. XLVI, § 21. Simocatta l'appelle un peu plus loin, *l'Antioche de la Perse*, Ἀντιοχείας τῆς Περσίδος. — S.-M.

[5] Simocatta rapporte, l. 5, c. 7, la lettre qu'il leur écrivit en cette oc-

affranchir d'un trop long esclavage [1]; mais que pour mériter cette faveur, il faut lui mettre entre les mains les partisans de l'usurpateur; en cas de refus, il les menace de les traiter en ennemis. On obéit sur-le-champ à ses ordres; on remet à ses envoyés ceux qui s'étaient déclarés en faveur de Bahram, avec leur chef. Mébodès lui fait donner la question pour découvrir les desseins des rebelles; et, après lui avoir fait couper le nez et les oreilles, il l'envoye à Chosroès. Les autres furent passés au fil de l'épée. S'étant emparé du palais, il en choisit les plus riches ornements, qu'il fit porter au roi. Six jours après il mit à mort par divers supplices tous les juifs établis en grand nombre dans cette ville, qui s'étaient signalés dans la révolution. Les juifs formaient alors dans la Perse un parti redoutable [2]. Après la ruine de Jérusalem, regardant la Perse comme le berceau de leur nation [3], parce que leur patriarche Abraham était sorti de la Chaldée [4], ils s'y étaient retirés en foule, et y avaient apporté leurs effets les plus précieux. S'étant encore depuis ce temps-là enrichis par les usures et par le commerce [5], ils

casion en lettres ou plutôt en langue romaine, c'est-à-dire sans doute en grec. Ὁ δὲ Μεβόδης πυκτίον ἐξέπεμπε γραμμάτων Ῥωμαϊκῶν.— S.-M.

[1] Τῆς κοιλίας τῆς Περσίδος διασώσωμεν. Simoc. l. 5, c. 7.—S.-M.

[2] Πλῆθος γὰρ τοῦ τοιούτου κατάκομον τὸ τηνικαῦτα καιροῦ τὴν Περσίδα κατῴκει. Simoc. l. 5, c. 7. Depuis fort long-temps les Juifs étaient très-nombreux dans la Babylonie. La plus grande partie de cette population tirait son origine des Israélites emmenés captifs par Nabuchodonosor. Voyez aussi t. 3, p. 93, not. 2, liv. xiv, § 19.—S.-M.

[3] Τὴν ἀρχέγονον τιθήνην μετανασεύουσιν. Simoc. l. 5, c. 7.—S.-M.

[4] Ἐξ ἧς προπάτωρ ἐτύγχανεν ὢν Ἀβραάμ. Simoc. l. 5, c. 7.—S.-M.

[5] Il s'agit ici du commerce de l'Inde que les Perses faisaient alors par l'Océan, et dont tous les produits étaient entre les mains des Juifs. Les paroles de Simocatta, l. 5, c. 7, méritent d'être rapportées ici. Τὰ τιμιώτατα τοίνυν οὗτοι ἐμπορευσάμενοι, καὶ τὴν Ἐρυθρὰν διαπεραιούμενοι θάλατταν, περιουσίας χρηματισθέντες μεγάλας περιεβάλλοντο.—S.-M.

étaient devenus puissants, et leur penchant à la révolte avait plus d'une fois alarmé les rois de Perse. Un auteur de ce temps-là trace leur portrait en ces termes: *C'est*, dit-il, *une nation perverse*, *séditieuse*, *jalouse*, *perfide en amitié et irréconciliable dans sa haine*[1]. Mébodès leur donna pour lors une terrible leçon; et le châtiment de ceux de la nouvelle Antioche dut rappeler aux autres le sanglant édit qu'Assuérus avait autrefois publié dans ces mêmes contrées : mais dans le temps dont je parle, ils ne trouvèrent point d'Esther.

XLII. Arrivée des troupes d'Arménie. Simoc. l. 5, c. 7 et 8. [Theoph. p. 224.]

Tandis que Mébodès réduisait sous l'obéissance de son maître légitime les principales villes de la Perse, l'armée de Chosroès, après quatre jours de marche, était arrivée dans un lieu nommé Alexandriane[2], où l'on voyait encore les ruines d'une forteresse détruite autrefois par Alexandre-le-Grand. Elle alla camper le lendemain dans la plaine de Cnéthas[3]. Cependant Jean Mystacon[4] approchait, et Bindoès s'était joint à lui avec ses troupes. Ils n'étaient pas loin du Zab, lorsque Mystacon dépêcha mille cavaliers pour s'assu-

[1] Ἐςι γὰρ πονηρὸν τὸ ἔθνος καὶ ἀπιςότατον, φιλοθόρυβόν τε καὶ τύραννον, καὶ φιλίας ἥκιςα μνημονικὸν, ζηλότυπόν τε, καὶ ὑποβάσκανον, καὶ ἐς ἔχθραν ἀμετάδοτόν τε καὶ ἀδιάλλακτον. Simoc. l. 5, c. 7.—S.-M.

[2] Ἐν Ἀλεξανδριανοῖς οὕτω καλουμένῳ χωρίῳ. Simoc. l. 5, c. 7. Ce canton, situé, comme on peut le voir par la direction de la marche de Chosroès, était sur la gauche du Zab, il devait son nom aux exploits d'Alexandre. Ὁ χῶρος ἀπὸ τῶν πράξεων τοῦ Μακεδόνος Ἀλεξάνδρου κατεκληρώσατο. Ce canton ne devait pas être éloigné de la ville d'Arbèle, auprès de laquelle Alexandre vainquit Darius et anéantit la puissance des Perses.—S.-M.

[3] Ou plutôt *Chnæthas*, προβάλλουσι κλίματι Χναιθὰς λεγομένῳ. Simoc. l. 5, c. 8.—S.-M.

[4] Il était, dit Simocatta, l. 5, c. 8, le commandant de toutes les forces de l'Orient, ὁ τῶν ἑῴων ταγμάτων ἡγούμενος. Il avait sous ses ordres Comentiole, qui, avec un détachement de mille cavaliers, formait l'avant-garde et manœuvrait dans le but de passer le Zab.—S.-M.

rer du passage. Bahram, qui avait dessein de le battre avant qu'il eût joint Narsès, fut averti de son approche, et se rendit maître du pont. Narsès informé de ces mouvements rebroussa chemin, et ayant regagné en quatre jours les bords du Zab [1], il passa lui-même le fleuve au-dessus de Bahram [2], et fit le dégât sur les terres des Aniséniens [3]. Bahram, pour empêcher la jonction des deux armées, partagea ses troupes en deux corps, dont l'un faisait face à l'orient pour arrêter Narsès, tandis que l'autre marchait vers le nord au-devant de Mystacon. Ceux-ci rencontrèrent bientôt les troupes d'Arménie, qui n'étaient séparées que par un grand lac [4], et Mystacon se disposait à livrer bataille, lorsqu'il reçut ordre de Narsès d'éviter le combat. Bindoès, qui connaissait le pays, fit, pendant la nuit, filer les troupes à l'orient du lac [5], en sorte qu'elles se trouvèrent au matin entre Bahram et le Zab.

XLIII. Dispositions pour la bataille.

Ce fut alors que Chosroès reçut la nouvelle des rapides succès de Mébodès [6]; et ce général se rendit

[1] Il laissa, dit Simocatta, l. 5, c. 8, son collègue Rufin, avec un corps de troupes suffisant pour garder les passages de ce fleuve.—S.-M.

[2] Par ces manœuvres, Bahram se trouva au midi de l'armée de Narsès. Ἡλίου δὲ μεσοῦντος οἱ τοῦ Βαρὰμ ταῦτα δὴ θεασάμενοι. Simoc. l. 5, c. 8. —S.-M.

[3] Εἰσβάλλει εἰς τὴν τῶν Ἀνισηνῶν χῶραν. Simoc. l. 5, c. 8. J'ignore la position de ce canton qui paraît être dans le Curdistan. Les détails de la géographie de ce pays sont trop mal connus, pour qu'il nous soit possible d'y suivre la marche des opérations militaires entre Chosroès et Bahram. —S.-M.

[4] Εἴς τινα παρακειμένην λίμνην. Simoc. l. 5, c. 8. Je ne connais aucun lac dans la partie du Curdistan qui avoisine le Zab.—S.-M.

[5] Pour se porter au midi, comme le dit Simocatta, l. 5, c. 8, πρὸς νότον ἐκκλίνει ἅμα τῷ Βινδόῃ τὰ Ῥωμαίων στρατεύματα.—S.-M.

[6] Chosroès et Narsès étaient alors sortis du canton des Aniséniens, ἐκ τῆς Ἀνισηνῶν χώρας ἀπάραντες, et ils campaient en un lieu appelé *Siragan*, ἣν Σιραγανῶν οἱ ἐγχώριοι κατονομάζουσι. Simoc. l. 5, c. 8.—S.-M.

bientôt lui-même auprès du roi, pour partager l'honneur d'une journée qui devait décider du sort de la Perse. Déja Mystacon avait joint Narsès, et les deux armées réunies se communiquèrent réciproquement de la hardiesse et de l'assurance. Chosroès se voyait à la tête de plus de soixante mille hommes; Bahram, qui n'en avait que quarante mille, tenta de surprendre les ennemis à la faveur de la nuit : mais la difficulté des chemins retarda tellement sa marche[1], qu'il fut prévenu par la clarté du jour. Les deux armées demeurèrent deux jours en présence; le troisième, les troupes de Bahram, impatientes de combattre, sortirent de leur camp en tumulte et poussant de grands cris. Les Perses de Chosroès imitaient ce désordre; au contraire les Romains se rangeaient en bataille sans bruit et sans confusion; et Narsès, ayant réprimandé Bindoès et Mébodès de ce qu'ils ne pouvaient contenir leurs troupes et les réduire au silence, vint à bout de rétablir cette tranquillité qui met une armée bien disciplinée en état d'entendre l'ordre et d'y obéir de concert. L'armée romaine était divisée en trois corps: Chosroès et Narsès étaient à la tête du centre; Mébodès[2] commandait l'aile droite, où étaient les Perses; Mystacon l'aile gauche, composée des troupes d'Arménie. Les Romains, embrasés d'ardeur, attendaient le signal, lorsque l'armée de Bahram, effrayée de leur nombre, de leur contenance et de leur ordre de bataille, prit la fuite et se retira sur une montagne. Il y eut même

Simoc. l. 5, c. 9. [Theoph. p. 224.]

[1] Le pays compris entre l'Arménie, la Médie et l'ancienne Assyrie, est très-montueux. Τῆς τοίνυν δυσχωρίας τῶν τόπων κωλύμην τῇ ἐπιβουλῇ παρασχομένης. Sim. l. 5, c. 9. — S.-M.

[2] Il partageait le commandement avec Saramès. Simoc. l. 5, c. 9. Voyez ci-dev. § 22, p. 290, not. 1 et § 40, p. 321, not. 4. — S.-M.

un corps de cinq cents hommes qui mit bas les armes et passa du côté des Romains. Chosroès voulait attaquer l'ennemi sur cette éminence, et pressait Narsès d'y faire monter ses troupes; mais ce général, qui savait la guerre, jugeant cette entreprise tout-à-fait téméraire, retint les Romains dans leur poste. Le roi, irrité de ce refus, donna ordre aux Perses d'y monter, et ne tarda pas à s'en repentir : les Perses repoussés avec perte auraient tous été taillés en pièces, si les Romains n'eussent arrêté la fougue des ennemis. Au coucher du soleil, les deux armées rentrèrent dans leur camp.

XLIV. Bataille du Balarath. Simoc. l. 5, c. 10, 11. Theoph. p. 224, 225. Evagr. l. 6, c. 19. Hist. misc. ap. Murat. t. 1, p. 116 et 117. Zon. l. 14, t. 2, p. 75.

Bahram ayant reconnu la supériorité des ennemis, partit dès le point du jour, et alla camper entre des hauteurs inaccessibles à la cavalerie[1]. Les Romains le suivirent, et s'avancèrent jusqu'à la plaine de Ganzac[2]. Bahram, pour les fatiguer et ralentir leur ardeur, changea de poste, et après les avoir promenés par plusieurs détours, il s'arrêta enfin près d'une rivière nommée Balarath[3]. Les Romains qui ne le perdaient

[1] C'est-à-dire qu'il fit sa retraite en se portant au nord-est à travers les régions montueuses, difficiles et très-mal connues encore, qui séparent le Curdistan de l'Aderbaïdjan, et qui s'étendent au midi du lac d'Ourmi. — S.-M.

[2] Ἐς τὸ πλησίον πεδίον καθήμενον, ἔνθα καὶ τὸ Κάνζακον καθίδρυται πόλισμα. Simoc. l. 5, c. 10. Toute la partie de l'Aderbaïdjan, l'Atropatène des anciens, qui s'étend à l'orient du lac d'Ourmi, forme une vaste plaine bien arrosée, au milieu de laquelle s'élève la ville moderne de Tauriz ou Tebriz, qui est la ville de *Kanzacon* dont il est question ici. On sait qu'elle était nommée *Gandzak* ou *Kandzak* par les Arméniens et sans doute aussi par les Perses. Voy. ci-dev. § 18, p. 281, not. 7.—S.-M.

[3] Προσβάλλουσι ποταμῷ τῷ Βαλαράθῳ. Simoc. l. 5, c. 10. J'ignore quelle est positivement cette rivière; mais je pense que c'est un des nombreux cours d'eau qui se jettent dans le lac d'Ourmi, et c'est probablement, comme la narration de Simocatta semble l'indiquer, la rivière même qui arrose Tebriz ou Kanzac, rivière qui parcourt la plus grande partie de l'Aderbaïdjan. — S.-M.

pas de vue vinrent camper dans le voisinage, et dès le lendemain ils se rangèrent en bataille dans la plaine qui bordait la rivière. Leur armée garda le même ordre qu'elle avait observé sur les bords du Zab. Narsès encouragea ses troupes, et leur donna pour mot du guet les premières paroles de la salutation angélique. C'étaient des termes inconnus aux Perses; et il les avait choisis exprès, afin que, dans la confusion de la bataille, les Perses de son armée pussent se distinguer de leurs compatriotes qui composaient l'armée ennemie. Bahram, ne pouvant éviter le combat, fit usage de tout son savoir pour disposer avantageusement son armée. Il se mit à la tête du centre; il plaça devant sa cavalerie ses éléphants comme autant de tours, et les fit monter par les plus braves de ses soldats. Il y en avait aussi dans l'armee de Chosroès, et ce prince, escorté de cinq cents cavaliers, exhortait les Perses de son parti à ne pas céder aux Romains le prix de la valeur. Aux cris des Perses succède un affreux silence; on n'entend plus que le son menaçant des trompettes; et les deux armées s'approchent avec cette sombre fureur qui annonce le carnage. On ne s'arrêta pas long-temps à la décharge des traits, et bientôt on en vint à la mêlée. Bahram, croyant trouver moins de résistance de la part des Perses qui faisaient l'aile gauche de l'armée romaine, quitta le centre, et se porta sur son aile gauche, à la tête de laquelle il chargea les troupes de Mébodès. Tout plia devant lui, et les Perses, prêts à tourner le dos, allaient entraîner dans leur fuite le reste de l'armée, lorsque Narsès leur envoyant plusieurs renforts les uns sur les autres vint à bout de les soutenir. Bahram, perdant l'espérance de

les enfoncer, retourne au centre et charge Narsès; mais ce général intrépide, méprisant la fureur des éléphants, perce au milieu d'eux, fond sur le centre des ennemis, rompt leurs rangs, renverse les cavaliers sur les fantassins; rien ne résiste à la violence de son attaque, et toute l'armée de Bahram se dissipe comme un tourbillon de poussière. Les Romains poursuivent avec ardeur, et bientôt toute la plaine est jonchée de cadavres. Les éléphants se défendaient encore, et les Perses montés sur leur dos ne cessaient de tirer sur les vainqueurs; on les environne; on abat les conducteurs, et on livre les éléphants à Chosroès. Six mille Perses qui s'étaient retirés sur une montagne furent enveloppés et forcés de se rendre. Les Romains les conduisirent au roi; et ce prince inhumain se fit un divertissement cruel de les voir percer à coups de flèches, ou écraser sous les pieds des éléphants. Ayant appris qu'il y avait des Turcs entre les prisonniers, il les fit séparer et envoyer à Maurice, comme autant de trophées qui rendaient témoignage de la valeur des Romains. On remarqua qu'ils portaient tous sur le front l'empreinte d'une croix; Maurice leur en ayant demandé la raison, ils répondirent que dans un temps de peste, quelques chrétiens avaient conseillé aux femmes turques de marquer ainsi leurs enfants, et qu'en effet ils avaient été préservés de la contagion. Les Romains pillèrent le camp de Bahram, et se rendirent maîtres de ses femmes, de ses enfants et des ornements royaux, dont ils firent présent à Chosroès.

XLV. Chosroès rétabli dans ses états.

Le lendemain, on recueillit les dépouilles, et l'on porta les plus précieuses dans la tente du roi. De

toute l'armée de Bahram, il n'était échappé que dix mille hommes avec Bahram lui-même. On fit partir pour les poursuivre un gros détachement, sous la conduite de Marin[1] et de Bestam, qui revinrent quelques jours après[2] sans ramener aucun prisonnier. Tous s'étaient dispersés; et, soit que Bahram eût péri dans la fuite, soit qu'il se fût sauvé dans quelque pays barbare[3], on n'en reçut depuis ce temps-là aucune nouvelle[4]. Les vainqueurs étant demeurés trois jours campés près du champ de bataille, l'infection des cadavres les obligea de s'éloigner. Ils se retirèrent à Ganzac[5], où le roi, plus enflé de ses prospérités que s'il les eût méritées par sa propre valeur, fit aux officiers romains un superbe festin, accompagné de

[1] On apprend de Simocatta, l. 5, c. 11, qu'il était chef des légions chalcidiennes, c'est-à-dire des corps de troupes qui tiraient leur nom de Chalcis en Syrie. C'étaient probablement des Arabes auxiliaires.—S.-M.

[2] Dix jours après, selon Simocatta, l. 5, c. 11.—S.-M.

[3] Selon Théophane, p. 225, Bahram se réfugia dans les provinces centrales de la Perse. Ὁ δὲ Βαρὰμ ἐπὶ τὰ ἐνδότερα μέρη τῆς Περσίδος τὴν φυγὴν ἐποιήσατο.—S.-M.

[4] On sait de Mirkhond et des autres écrivains de l'Orient, que Bahram se réfugia chez les Turcs orientaux, et qu'il y trouva protection auprès de leur souverain, qui le combla d'honneurs. Celui-ci lui fit même épouser sa fille. Bientôt après il lui donna un corps de troupes, avec lequel il fit une invasion dans la partie orientale de la Perse. Bahram pénétra fort avant dans le Khorasan, et s'y rendit maître de Mérou; il y périt cependant peu de temps après. Il fut assassiné par un turc nommé Kaloun, qui avait été gagné par Khourad-Berzin, général, envoyé comme ambassadeur près des Turcs, par Chosroès. Les Perses partisans de Bahram-Tchoubin, sa sœur Gourdieh, héroïne célèbre dans les récits poétiques des Perses, et qui avait accompagné son frère dans le Turkestan, attribuèrent la mort de Bahram à la perfidie des Turcs. Dans leur indignation, ils résolurent de renoncer à leur alliance avec ces Barbares, et de rentrer sous l'obéissance de leur souverain légitime Chosroès. L'héroïne Gourdieh, dont l'histoire romanesque tient une très-grande place dans le poëme de Ferdousy intitulé *Schah-nameh* ou *livre royal*, fut plus tard admise au nombre des femmes de Chosroès.—S.-M.

[5] Παραγίνονται γοῦν ἄγχιστα πόλεως τοῦ Κανζάκου. Simoc. l. 5, c. 11.—S.-M.

tous les instruments de musique en usage chez les Perses, pour célébrer sa victoire. Dix jours après, il congédia les troupes de l'empire sans les récompenser de leurs services autrement que par des paroles; et emmenant avec lui les soldats perses, il prit le chemin de Séleucie. Narsès, en le quittant, lui recommanda de ne jamais oublier qu'il était redevable de sa vie et de sa couronne à la générosité des Romains. Chosroès écrivit à Maurice une lettre remplie de témoignages de reconnaissance; et comptant plus sur les Romains que sur ses propres sujets, dont il avait éprouvé la perfidie, il le priait pour dernière grace, de lui laisser pour sa garde mille soldats romains; ce qui lui fut accordé.

XLVI. [Chosroès cède plusieurs villes à l'empire.] — [On a déja vu[1] que Chosroès, avant de commencer les hostilités contre Bahram, s'était empressé de témoigner sa reconnaissance à l'empereur, en lui cédant par un acte authentique la ville de Dara, conquise autrefois par le grand Chosroès, son ayeul: il ne s'arrêta pas là. Lorsqu'il fut rétabli sur son trône, il joignit à cet abandon la cession de la ville importante de Nisibe[2], ce glorieux trophée des victoires de l'ancien Sapor, après la mort de Julien l'Apostat et la malheureuse issue de son expédition contre la Perse. Chosroès donna encore à l'empereur une portion considérable de l'Arménie[3]. Il témoigna également sa reconnaissance aux princes arméniens qui avaient vaillamment

[1] Ci-dev. § 39, p. 320. — S.-M.

[2] Ce fait important se trouve dans un historien arménien inédit, le patriarche Jean qui vivait au commencement du 10e siècle. Voyez ce que j'ai dit à ce sujet dans mes *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, t. 1, p. 25 et suiv.—S.-M.

[3] Ce canton nommé *Danoudiragan-gound* en arménien, c'est-à-dire *l'armée des princes*, s'étendait le long de l'Arménie romaine, depuis les pro-

combattu pour sa cause. Le prince Pagratide Sembat le victorieux [1] fut comblé d'honneurs et de dignités. Ses fils Aschot et Varazdirots obtinrent les distinctions accordées aux fils des princes persans. Pour Sembat, il fut créé marzban ou lieutenant-général du roi dans l'Arménie; Chosroès joignit à cette dignité le gouvernement d'une province de la Perse: ce fut celle de Verkan ou l'Hyrcanie [2]. Le prince de Daron, Mouschegh le Mamigonien [3], n'eut pas autant à se louer de la générosité de Chosroès : il fut desservi auprès du roi par des envieux; il n'obtint donc aucune récompense pour tous les services qu'il avait rendus; il se retira mécontent dans sa principauté, et il s'y fortifia pour pouvoir y maintenir son indépendance, contre les attaques des Perses et des Romains, sur la frontière desquels il se trouvait.] — S.-M.

XLVII. Conduite de Chosroès après son rétablissement.

Simoc. l. 5. c. 13, 14, 15. Evagr. l. 5, c. 21.

Chosroès, rétabli dans ses états, n'oublia pas le vœu qu'il avait fait dans son infortune. Il fit porter à l'église de saint Sergius la croix d'or qu'il avait promise [4]: c'était celle que son ayeul avait enlevée de Sergiopolis, et déposée dans son trésor [5]. Chosroès ajouta de nouveaux ornements à ce riche présent, avec une inscription [6] qui annonçait sa reconnaissance. Ce prince

vinces d'*Arakadzodn* et de *Masiatsodn*, jusqu'à *Aresd*, *Hatsioun* et le mont *Endsakisar*, selon l'historien arménien Jean. *Arhesd* était un bourg situé sur les bords du lac de Van. J'en ai parlé ci-dev. p. 132, not. 3, liv. LI, § 10, et t. 3, p. 283, not. 2, liv. XVII, § 7.—S.-M.

[1] Voyez ci-dev. § 19, p. 285, et § 33, p. 311. — S.-M.

[2] Cette province, située au sud-est de la mer Caspienne, s'appelle actuellement *Djordjan*.—S.-M.

[3] Voyez ci-dev. § 33, p. 310. — S.-M.

[4] Voyez ci-dev. § 37, p. 316. —S.-M.

[5] Voyez t. 9, p. 10, not. 1, liv. XLVI, § 3.—S.-M.

[6] Simocatta dit, l. 5, c. 13, qu'elle était en grec, ἐπιστολὴν δι' ἑλληνικοῖς γράμμασιν. Cet historien la rapporte tout entière, et, ajoute-t-il, sans y rien changer.. Οὐκ ἀμείψω γὰρ τῆς

inconséquent et bizarre, malgré ces actes de dévotion chrétienne, malgré les protestations plusieurs fois réitérées au milieu de ses disgraces, de ne jamais adorer que le Dieu des Romains, persista toute sa vie dans le paganisme tel qu'il était établi en Perse. Toujours attaché en apparence à la religion du pays, qu'il méprisait dans le cœur, parce qu'il n'en avait aucune, il y porta une nouvelle atteinte, en épousant[1] contre les lois de la Perse[2], et faisant déclarer reine, une chrétienne nommée Sira, Romaine de naissance[3], dont il était devenu éperduement amoureux. Ayant passé deux ans avec elle sans en avoir d'enfants, il eut encore recours à saint Sergius[4]; et s'étant, dix jours après, aperçu du succès de sa prière, il envoya encore de magnifiques présents, avec une lettre[5] adressée à ce saint martyr, implorant sa protection sur

λέξεως τὸ ἀρχέτυπον. Cette inscription ou plutôt cette lettre est fort longue, elle donne très en détail le récit des événements heureux que Chosroès croyait devoir à l'intercession de St. Sergius. Je pense que cette lettre, écrite dans un langage grec assez mauvais, avait été d'abord rédigée en syriaque. —S.-M.

[1] En l'année qui suivit son retour en Perse, τῷ ἐπιόντι ἐνιαυτῷ, sans doute ainsi en l'an 592.—S.-M.

[2] Παραχαράττων τῶν Βαβυλωνίων τὰ νόμιμα. Simoc. l. 5, c. 13.—S.-M.

[3] Ἀναγορεύει βασίλειαν Σιρὴν, γένους Ῥωμαϊκοῦ, τὴν δὲ θρησκείας χριστιανῶν. Simoc. l. 5, c. 13. Cette femme, appelée *Sira* ou *Siré* par les écrivains grecs, est nommée *Schirin* dans les historiens et dans les poètes de l'Orient. Ses amours avec Chosroès sont fort célèbres dans leurs ouvrages. La religion que professait cette princesse et son origine romaine ont pu donner naissance aux récits fabuleux des historiens arabes et persans, qui disent tous que l'empereur Maurice, en rétablissant Chosroès sur son trône, lui donna une de ses filles en mariage, et cette fille, dont il n'est aucunement question dans les historiens grecs, et qui n'a probablement jamais existé, s'appelait, dit-on, *Marie* ou *Mariam*. Chosroès conserva, jusqu'à la fin de sa vie, le plus tendre attachement pour *Schirin*, qui portait en effet le titre de reine.—S.-M.

[4] En la troisième année, τρίτῳ ἔτει, dit Théophylacte Simocatta, l. 5, c. 14, c'est-à-dire en la troisième année de son règne en Perse, ou en l'an 593. —S.-M.

[5] Cette lettre était en grec comme la précédente. Ἐπιστολὴν δὲ ἐξέπεμψεν ἑλληνικῇ συμφράσει χρησάμενος. Simoc. l. 5, c. 14. —S.-M.

Sira et sur le fruit dont elle était enceinte. Dès qu'il se vit paisible possesseur de la couronne de ses ancêtres, son premier soin fut de punir les rebelles. Bahram lui avait échappé [1]; il fit mourir tous ceux qui avaient eu part à sa révolte. Il semblait que Bindoès ne devait attendre que des récompenses : il avait couronné Chosroès [2]; il avait signalé son zèle dans tout le cours de la guerre contre Bahram. Cependant, dès qu'il cessa d'être utile, Chosroès ne vit plus en lui qu'un audacieux rebelle, qui avait osé porter sur son roi Hormisdas une main sacrilége : il le fit noyer dans le Tigre [3]. La paix fut rétablie entre la Perse et l'empire. Ce fut ainsi que Maurice, loin de profiter, par une politique basse et inhumaine, des troubles d'un état voisin, toujours jaloux, souvent ennemi, eut l'honneur de calmer la Perse, de replacer sur le trône le prince légitime, et de terminer par une générosité, plus glorieuse que toutes les victoires, une guerre opiniâtre et funeste aux deux peuples.

XLVIII. Agilulf roi des Lombards.

Paul. Diac. l. 3, c. 34; l. 4, c. 1, 2, 4, 8, 17. Greg. l. 2, ep. 46; l. 8, ep. 18 et 19.

La suite des guerres de l'empire contre la Perse nous a fait perdre de vue les affaires d'Occident, depuis la mort d'Autaris en 590. Nous allons reprendre l'histoire d'Italie, autant qu'elle se trouve mêlée à celle de l'empire, et pour éviter de trop fréquentes interruptions, nous la conduirons jusqu'à la mort de

[1] Ὁ δὲ Βαρὰμ μὴ χειρωθεὶς ὑπὸ Χοσρόου, ἐξαίσιον ὑπεκρεύσατο κίνδυνον. Simoc. l. 5, c. 15. J'ai rapporté ci-dev. § 45, p. 331, not. 4, que Bahram s'était enfui chez les Turcs. — S.-M.

[2] Voy. ci-dev. § 23, p. 292, not. 2. — S.-M.

[3] Les écrivains orientaux rapportent également que Chosroès vengea sur Bindoès ou Bindouïeh la mort de son père. Son autre oncle Bestam trouva moyen d'échapper à son ressentiment; il chercha à fomenter des troubles dans la Perse et à faire soulever les anciens partisans de Bahram; mais il ne tarda pas à périr misérablement par les mains mêmes des fauteurs de la révolte. — S.-M.

Rubeus, hist. Ravenn. l. 4, p. 182. Sigon. de regno Ital. l. 1, p. 39-44. Murat. ann. Ital. t. 3, p. 538-560. Giann. hist. Nap. l. 4, c. 2, 3, 4.

Maurice en 602. Agilulf[1], reconnu roi des Lombards par les seigneurs de la nation, assemblés à Milan au mois de mars 591[2], aimait la paix, mais savait faire la guerre. Son premier soin fut de retirer des mains des Français les prisonniers italiens[3]; en quoi il fut généreusement servi par la reine Brunehaut[4], qui en racheta un grand nombre. Ce prince s'occupait en même temps à réduire plusieurs ducs qui refusaient de se soumettre[5]. Une grande sécheresse fit manquer la récolte en Italie; et la famine s'accrut par le ravage que fit, surtout dans le territoire de Trente, une multitude innombrable de sauterelles d'une prodigieuse grosseur. La peste vint ensuite désoler ces malheureuses contrées. Elle s'étendit depuis l'Istrie jusqu'à Rome[6]; et ce fut alors que le mausolée d'Hadrien prit le nom de château Saint-Ange, parce que l'on vit ou l'on crut voir sur le haut de ce monument, un ange qui, tenant une épée nue, la remettait dans le fourreau : ce qui annonçait la fin de la contagion. Tant de fléaux furent terminés par un hiver plus rigoureux qu'on

[1] Il était duc de Turin et parent d'Autharis. Voyez ci-dev. liv. LII, § 19, p. 227, not. 3.—S.-M.

[2] Le texte de Paul Diacre, l. 3, c. 34, dit que cette réunion eut lieu au mois de mai. *Meuse Maio, ab omnibus in regnum apud Mediolanum levatus est.*—S.-M.

[3] C'est-à-dire, selon Paul Diacre, l. 4, c. 1, des captifs emmenés du territoire de Trente par les Francs, *qui ex castellis Tridentinis captivi à Francis ducti fuerant.* Voyez ci-dev. liv. LII, § 18, p. 225. Agnellus, évêque de Trente, fut chargé de cette négociation. *Agnellum episcopum Tridentinum in Franciam misit.*—S.-M.

[4] *Brunihildis regina Francorum.* Paul. Diac. l. 4, c. 1.—S.-M.

[5] Ces ducs étaient Minulf, duc de l'île de Julien; Gaidulf, duc de Bergame, *Pergnmensis dux*, et Ulfaris duc de Trévise. Plus tard, il fit périr Zangrulf, duc de Vérone, Gaidulf, duc de Bergame, qui s'était révolté une seconde fois, et un autre seigneur nommé Warnacant.—S.-M.

[6] Le roi Agilulf fit à cette même époque la paix avec les Avares. *Hoc etiam tempore Agilulfus rex cum Avaribus pacem fecit.* Paul. Diac. l. 4, c. 4.—S.-M.

n'en avait ressenti de mémoire d'homme. L'année suivante [1], l'exarque Romain [2], qui, à l'exemple de ses prédécesseurs, agissait en souverain indépendant, résolut de recommencer la guerre, où son avarice espérait trouver des occasions de s'enrichir. Mais dissimulant d'abord son dessein, il parut ne quitter Ravenne que pour faire le voyage de Rome : il se fit cependant accompagner de ses troupes. A son approche, le peuple de Rome et la garnison, enseignes déployées, sortirent au-devant de lui. L'exarque alla d'abord à la basilique de Latran, pour y rendre ses respects au pape qui l'attendait en ce lieu ; et cette cérémonie se renouvela toutes les fois que les exarques vinrent à Rome. A son retour, il s'empara des villes de Sutri, Bomarzo, Orta, Amérie, Todi, Lucéolo [3], et de quelques autres qui se trouvaient sur sa route. Maurition, duc de Pérouse, gagné par argent, reçut garnison romaine. Ces actes d'hostilité furent pour les Lombards un signal de guerre. Ariulf, duc de Spolète, surprit et brûla la ville d'Ancône; il marcha ensuite vers Rome [4], tandis qu'Aréchis [5], qui venait de succéder à Zotton dans le duché de Bénévent, s'avançait vers Naples. Le pape Grégoire tout occupé du salut de l'Italie, pendant

[1] C'est-à-dire en 595.—S.-M

[2] *Romanus patricius et exarchus Ravennæ.*—S.-M.

[3] *Sutrium, Polimartium, Horta, Tudertum, Ameria, Perusia, Luceolis et alias quasdam civitates.* Paul. Diac. l. 4, c. 8.—S.-M.

[4] Le pape Grégoire nous apprend, l. 2, *epist.* 46, qu'il avait sous ses ordres l'armée de deux chefs lombards Autharis et Nordulf. *Ariulphus*, dit-il, *exercitum Authari et Nordulfi habens.*—S.-M.

[5] Arichis ou Arigis avait été fait duc de Bénévent par Agilulf, *à rege Agilulfo missus*, il était né dans le Frioul, *qui ortus in Forojuliifuerat*, et était parent de Gisulfe, duc de Frioul, dont il avait élevé les enfants, *Gisulfi Forojuliani ducis filios educarat, eidemque Gisulfo consanguineus erat.* Paul. Diac. l. 4, c. 19.—S.-M.

que l'exarque ne songeait qu'à l'épuiser par des impositions tyranniques et par le trafic honteux qu'il faisait de la guerre et de la paix, employait en vain les plus pressantes sollicitations pour engager Romain à traiter avec les ducs ennemis. Enfin, ne trouvant aucune ressource dans cette ame intéressée, il prit le parti de négocier lui-même avec Ariulf, dont il acheta une trêve à ses propres dépens. Mais les soldats de la garnison de Rome lui firent perdre le fruit de sa générosité : ils sortirent à l'insu du pape sur les Lombards, et en tuèrent un grand nombre. La guerre se rallume avec plus de fureur; Ariulf se venge de la perfidie, en brûlant les environs, et passant au fil de l'épée tous les Romains qui se rencontrèrent hors de la ville. Enfin, obligé de lever le siége, il se rendit maître de Camérino, et s'alla joindre à Aréchis, qui campait devant Naples [1]. Cette ville, avec celle de Cumes, était alors la seule ville murée qu'il y eût en ces contrées. Quoiqu'elle ne fût pas encore capitale du duché, l'empereur en avait depuis peu agrandi le territoire, en y ajoutant les îles d'Ischia, de Procida et de Nisita. On y joignit dans la suite Cumes, Stabia, Surrente, Amalfi; et le duché de Naples devint si considérable, que les gouverneurs envoyés de Constantinople prenaient le titre de ducs de Campanie. Grégoire, abandonné de l'exarque, prit les plus sages mesures pour conserver cette ville à l'empire. Elle tint contre tous les efforts des Lombards, qui l'attaquèrent à plusieurs reprises, toujours sans succès. Comme elle était environnée de leurs états, le duc Maurentius [2], qui la

[1] *Arigis cum Ariulpho se fecit, et reipublicæ contra fidem venit.* Greg. l. 2, *ep.* 46.—S.-M.

[2] *Maurentius magister militum.*

gouverna sept ans après, y établit une forte garnison; et par surcroît de précaution, il obligea les habitants à monter la garde sur les murailles, sans en exempter les moines, ni même leur abbé Théodose, malgré son grand âge et les plaintes du pape.

XLIX. Il assiége Rome. [Paul. Diac. l. 4, c. 8. Greg. l. 5, ep. 40, l. 7, ep. 9. Greg. l. 2, hom. 6 et 10. Sigon. de regno Ital. l. 1, p. 43 et 44. Fleury, Hist. eccles. l. 35, art. 40.]

La perte de Pérouse, capitale de la Toscane, chagrinait Agilulf. Il vint en personne assiéger cette place; et l'ayant reprise après quelques jours de siége, il fit trancher la tête à Maurition [1]. Il marcha ensuite vers Rome, dont il désola le territoire. Saint Grégoire fait une vive peinture des maux dont cette ville était environnée. Il expliquait alors dans son église le prophète Ézéchiel; accablé de tristesse, il interrompit ses Homélies, qu'il termina par ces paroles : *Ne vous assemblez plus pour m'entendre; mon cœur est flétri par la douleur. Nous ne voyons autour de nous que le glaive et la mort. Nos citoyens nous sont enlevés par le massacre ou par l'esclavage. Ceux qui rentrent dans Rome n'y rapportent que les malheureux restes de leurs corps mutilés par le fer ennemi. Non, je ne vous parlerai plus; ma voix se glace et ne forme que des soupirs; mes yeux ne sont ouverts qu'aux larmes; mon ame s'afflige de ma vie.* Malgré cet acharnement des Lombards, Agilulf n'eut pas le même succès qu'Alaric, Genseric et Totila; le courage des assiégés, ou peut-être l'argent de Grégoire, lui fit lever le siége [2]. Il emmena grand

Grégoire lui a adressé plusieurs lettres qui se trouvent dans son recueil. — S.-M.

[1] *Statim Ticino egressus cum valido exercitu civitatem Perusium petiit, ibique per dies aliquot Maurisionem ducem Langobardorum, qui se Romanorum partibus tradiderat, obsedit, et sine mora captum, vita privavit.* Paul. Diac. l. 4, c. 8. — S.-M.

[2] Le pape Grégoire écrivit à cette occasion deux lettres adressées à la

nombre de prisonniers, qu'il envoya vendre aux Français[1]. Saint Grégoire n'abandonna pas ces infortunés; sa charité les suivit dans leur captivité. S'épargnant tout à lui-même, il prodiguait ses biens pour les racheter. Il obtint d'abondantes aumônes de l'empereur et de toute la cour de Constantinople.

I.. Conduite de saint Grégoire à l'égard de Maurice.

[Greg. l. 3, ep. 65, 66, l. 5, ep. 21, 41, 42, l. 6, ep. 65, 66, l. 8, ep. 1, l. 9, ep. 79, 80, 81, l. 11, ep. 48 et 49. Rubeus, hist. Raven. l. 4, p. 182-194. Fleury, hist. ecclés. l. 35, art. 31-50.]

Quoique Grégoire soutînt avec zèle les intérêts de l'empire, et qu'il travaillât sans relâche à réparer les maux que causait la négligence ou l'avarice des exarques, on voit cependant par ses lettres qu'il était mécontent de la conduite de Maurice; et sans s'écarter du respect qu'il devait au souverain, il eut avec lui de fréquents démêlés. *Les affaires d'Italie*, écrit-il à un ami, *peuvent-elles prospérer sous un prince qui vend les charges, qui n'écoute que les mauvais conseils, et qui met en place des ministres corrompus, dont l'unique emploi est de sucer le sang des peuples?* Les concussions de Romain et celles des gouverneurs particuliers autorisaient ses plaintes[2]. Romain tyrannisait Rome et Ravenne. L'exarque d'Afrique, de qui dépendait la Sardaigne, vendait aux payens la permission de sacrifier à leurs idoles; lorsqu'ils eurent été convertis par les soins de Grégoire, il continuait d'exiger d'eux le même tribut; et sur les reproches que lui en faisait l'évêque de Cagliari, il répondit que s'étant

reine Theudelinde et au roi Agilulfe. Ces lettres se trouvent dans Paul Diacre, l. 4, c. 9 et 10. C'est à la protection de la reine Theudelinde que le pape fut redevable de la paix qu'il obtint pour la ville de Rome.—S.-M.

[1] *Oculis meis cernerem Romanos more canum in collis funibus ligatos, qui ad Franciam ducebantur venales.* Greg. l. 5, *ep.* 40.—S.-M.

[2] *Breviter tamen dico, quia ejus (Romani) in nos malitia gladios Langobardorum vicit; ita ut benigniores videantur hostes, qui nos interimunt, quam reipublicæ judices, qui nos malitia sua, rapinis atque fallaciis in cogitatione consument.* Greg. l. 5, *ep.* 42.—S.-M.

engagé avec la cour à payer une grande somme d'argent pour obtenir son gouvernement, il ne pouvait autrement acquitter cette dette. En Corse, les habitants étaient réduits à vendre leurs enfants pour fournir aux impôts : ce qui en détermina un grand nombre à se donner aux Lombards, dont ils recevaient un traitement plus doux. En Sicile, un exacteur[1] nommé Étienne s'enrichissait par des confiscations injustes et par des taxes arbitraires. Maurice lui-même éprouva plus d'une fois la fermeté de Grégoire, qui ne s'accordait pas toujours avec lui. L'empereur et le pontife semblaient avoir changé de rôle. Maurice, retenu par une douceur pastorale, défendait d'user de violence pour convertir les schismatiques, les hérétiques, les payens; Grégoire, animé d'un zèle ardent, s'armait quelquefois du despotisme impérial, pour étendre les conquêtes de l'église[2]. Il ordonne, dans une lettre, à l'évêque de Cagliari, de forcer les paysans idolâtres, serfs de l'église, à se faire baptiser, et de les charger de plus fortes redevances pour les obliger à se convertir; il espérait, disait-il, que les enfants de ceux qui auraient été ainsi traînés de force au sein de l'église, y demeureraient attachés par une heureuse habitude, et qu'ils seraient meilleurs chrétiens que leurs pères. L'évêché de Salone en Dalmatie était disputé par deux concurrents également élus : Grégoire soutenait Honorat; l'empereur et l'exarque étaient déclarés pour Maxime. Ce différend dura six années. Maxime l'em-

[1] *Marinarum partium chartularius.* Greg. l. 5, *ep.* 41.—S.-M.

[2] Il pressait en particulier l'empereur de faire exécuter contre les Donatistes les sévères édits des princes ses prédécesseurs. Greg. l. 6, *ep.* 65. —S-M.

porta enfin, mais ce ne fut qu'après une soumission très-humiliante. Le pape ne passait rien à l'empereur de ce qu'il croyait pouvoir intéresser le salut des ames. Maurice avait défendu par une loi d'admettre à la cléricature et de recevoir dans les monastères ceux qui étaient revêtus de charges publiques, ceux même qui sortaient d'exercice, non plus que les soldats avant que le temps de leur service fût achevé. Grégoire entreprit de faire révoquer cette loi; mais il usa en cette occasion de tous les ménagements d'une respectueuse politique : il commença par obéir, en faisant publier la loi de l'empereur. Quelque temps après il lui envoya ses remontrances; et pour éviter l'éclat, il les fit présenter, non pas publiquement par son nonce, mais en particulier par le médecin Théodore, ami du prince et du pontife. Il reconnaissait que la puissance souveraine s'étend sur les ministres des autels; mais il représentait à Maurice que sa loi ne s'accordait pas avec l'évangile; et que le prince ne devait pas détourner du service de Dieu ceux que Dieu avait bien voulu attacher au service du prince. L'empereur eut égard à des remontrances si sages et si bien ménagées; il exigea seulement que ceux qui sortaient de charge ne fussent admis qu'après avoir rendu leurs comptes; pour les soldats, ils pouvaient être reçus dans les monastères, mais après trois ans d'épreuve. C'était le temps marqué par les lois de Justinien pour le noviciat de tous les moines. Grégoire l'avait abrégé en le restreignant à deux ans; mais l'ancien usage subsista pour les gens de guerre qui voulaient avant la vétérance embrasser la vie monastique.

Le plus sérieux démêlé de saint Grégoire avec Mau-

rice s'éleva au sujet du nouveau titre que s'attribuait le patriarche de Constantinople. Justinien avait donné aux évêques de sa capitale le nom d'*œcuméniques;* mais aucun d'eux n'avait encore osé se parer de ce titre. Jean, renommé pour l'austérité de sa vie, qui lui fit donner le surnom de *Jeûneur*, avait fui l'épiscopat, et n'en fut pas plutôt revêtu, qu'il entreprit d'en relever les prérogatives. Loin de rien rabattre de l'ambition de ses prédécesseurs, il affectait dans toutes ses lettres le nom de patriarche universel. Pélage II s'y était opposé; il l'avait même menacé d'excommunication, s'il continuait d'usurper une qualité qui réduisait les autres évêques au rang de ses vicaires. Jean n'avait tenu compte de ces menaces; et ce prélat, humble dans sa personne mais jaloux de l'honneur de sa place, était soutenu de Maurice, qui partageait la vanité de l'évêque de sa ville impériale. Les évêques d'Orient, qui n'avaient d'accès que par lui auprès de l'empereur, le flattaient aussi dans ses prétentions. Grégoire, prévoyant les suites fâcheuses que pourrait entraîner l'ambition des patriarches de Constantinople, tâchait inutilement de rabaisser par ses lettres la vanité de ce prélat. Pressé par l'empereur, il s'efforça de lui faire sentir dans sa réponse les conséquences du titre orgueilleux que Jean s'arrogeait; et faisant allusion au surnom de *Jeûneur* : *Nos os*, dit-il, *sont desséchés par les jeûnes, et notre esprit est enflé d'orgueil; nous avons le cœur élevé sous des habits méprisables; couchés sur la cendre, nous aspirons à la grandeur.* Toutes ces représentations ne produisirent aucun effet; malgré les instances du pape auprès de l'empereur, de l'impératrice, du prélat intéressé

LI. Ambition de Jean le Jeûneur. [Greg. l. 5, ep. 18, 21; l. 6, ep 43, 60; l. 9, ep. 78. Simoc. l. 7, c. 6. Oriens Christ. t. 1, p. 226. Assem. bib. juris orient. t. 3, c. 14.]

dans la querelle, et des autres patriarches; malgré le contraste que présenta Grégoire en prenant alors la qualité de *serviteur des serviteurs de Dieu*, que les papes ont conservée jusqu'à ce jour, l'évêque de Constantinople retint opiniâtrément le titre d'œcuménique; et après plusieurs siècles de contestations, ce nom est resté à ses successeurs. Jean le Jeûneur mourut en 595, après treize ans et cinq mois d'épiscopat. Ses grandes aumônes l'avaient réduit à une extrême pauvreté. Non content de s'être dépouillé lui-même, il emprunta une somme considérable à l'empereur, engageant par contrat tout ce qu'il possédait de biens. Après sa mort, Maurice ayant fait faire l'inventaire, trouva qu'il ne restait à Jean en propriété qu'une couchette de bois, une tunique de laine et un manteau usé. Plein de vénération pour le prélat, il fit porter au palais ces débris de la fortune patriarchale; et dans le carême il couchait lui-même sur ce mauvais lit, qu'il préférait à toute la magnificence impériale. Quoique la contestation de Jean avec saint Grégoire lui ait attiré les censures des Latins, elle n'empêcha pas saint Grégoire lui-même de lui donner après sa mort le titre de très-saint. Les Grecs l'ont toujours honoré au nombre des saints; et plusieurs savants modernes, d'après le septième concile général, ont justifié sa mémoire. Cyriaque, son successeur, fut en communion avec saint Grégoire, sans renoncer cependant au titre de patriarche universel.

LII. S. Grégoire justifié d'avoir attenté sur la puissance temporelle.

Quelques écrivains ont avancé que ce saint pape est le premier qui ait étendu l'autorité des souverains pontifes sur le temporel des rois, et que Grégoire VII, hardi à former des entreprises si peu apostoliques, ne

fit que marcher sur ses traces. On cite en preuve une charte, par laquelle il accorde des priviléges au monastère de saint Médard de Soissons, et qui est terminée par ces paroles : *Si un roi, un évêque, un magistrat, ou quelque personne séculière, viole, contredit, ou néglige les décrets de notre autorité apostolique; s'il inquiète ou trouble les moines, ou qu'il porte atteinte à ce que nous avons réglé, en quelque dignité ou élévation qu'il puisse être, nous l'en déclarons déchu.* Mais d'excellents critiques, tels que M. de Launoi et le P. le Cointe, soutiennent que cette charte est supposée. Un privilége accordé par le même pape à un hôpital d'Autun, où il menace de privation de toute dignité quiconque osera violer ce privilége, n'est pas plus authentique; le P. Mabillon prétend que cette clause n'est qu'une addition d'un faussaire. En effet, la conduite sage et modérée de ce saint pontife à l'égard de Maurice détruit ces imputations. On voit même qu'il ne donna le pallium à Syagrius, évêque d'Autun, qu'après avoir obtenu le consentement de Maurice; et ce trait est une preuve de l'autorité que les empereurs conservaient sur les papes, puisque ceux-ci ne pouvaient, sans la permission de l'empereur, honorer de cette marque de distinction les évêques mêmes qui n'étaient pas dépendants de l'empire.

[Mabill. diplom. c. 9. Morin. de pœnit. p. 77. Thomassin, vet. et nova eccles. disc. t. 1, l. 1, c. 11. Fleury, hist. eccles. l. 35, art. 22; l. 36, art. 2, 43.]

LIII. Il travaille à procurer la paix avec les Lombards.

[Greg. l. 5, ep. 36, 40; l. 10, ep. 37.

Les sujets de plainte que Maurice donnait à Grégoire ne ralentissaient pas le zèle de ce saint prélat pour la conservation de ce que l'empire possédait en Italie. Il ne voyait d'autre ressource que dans la paix, ou du moins dans une trève de longue durée [1]. Dans

[1] *Scitote autem quia Agilulphus Langobardorum rex generalem pacem facere non recusat, si tamen ei Domnus Patricius judicium esse vo-*

Rubeus, hist. Rav. l. 4, p. 195, 196 et 197. Sigon. de regno Ital. l. 1, p. 45-49. Fleury, hist. ecclés. l. 35, art. 41; l. 36, art. 4.]

ce dessein, il traitait avec Agilulf; mais l'exarque, toujours avide de pillage, rompait toutes ses mesures. Il en vint même à vouloir le rendre suspect à l'empereur, qui, sans ajouter foi à ces calomnies, se persuada seulement que Grégoire était dupe des Lombards; il le traita dans une de ses lettres avec assez de mépris, comme un homme simple[1] et peu capable de démêler les artifices d'Agilulf[2]. Grégoire ressentit vivement cette sorte d'injure; et sans manquer ni à l'humilité chrétienne, ni au respect qu'il devait au prince, il lui exposa avec fermeté ce qu'il avait fait pour son service, le triste état de l'Italie, et le besoin qu'elle avait de la paix. Cette lettre trouva l'empereur trop prévenu pour faire impression sur son esprit. L'exarque porta l'insolence jusqu'à faire afficher pendant la nuit, dans les places de Ravenne, un placard injurieux à Grégoire et à son secrétaire Castorius, qu'il employait à négocier la paix avec les Lombards. Le pape, informé de cette insulte, adressa une lettre à l'évêque, au clergé, et au peuple de Ravenne, par laquelle il sommait l'auteur de se déclarer et de prouver les faits qu'il avançait; sinon, il le privait, quel qu'il fût, de la communion des fidèles.

LIV. Les Lombards recommencent leurs ravages. [Greg. l. 6, ep. 35; l. 7, ep. 26, 28; l. 9, ep. 4.

Les Lombards, fatigués de tant de lenteurs, rentrèrent sur les terres des Romains : ils firent une descente en Sardaigne. Le duc de Spolète vint ravager la campagne de Rome; le duc de Bénévent s'avança jusqu'à Crotone, dont il s'empara par surprise. Se voyant hors d'état de garder cette ville maritime, faute

[1] *Fatuus.*—S.-M.

[2] Saint Grégoire se plaignait de ce qu'on accordait plus de confiance à *luerit*, dit S. Grégoire dans une lettre à Sévère, conseiller de l'exarque. Greg. l. 5, *ep.* 36.—S.-M.

de vaisseaux, il l'abandonna après l'avoir pillée, emmenant avec lui les habitants de tout âge et de tout sexe. Ils auraient péri dans le plus dur esclavage, sans la charité inépuisable de Grégoire, qui les racheta[1]. Ce prélat généreux, prodiguant sans cesse et ses biens propres et ceux de ses amis, se nommait lui-même avec raison *le trésorier des Lombards*.

[Sigon. de regno Ital. l. 1, p. 48. Fleury, hist. ecclés. l. 36, art. 24.]

LV. Alliance des Lombards avec les Avares.

[Paul. Diac. l. 4, c. 13, 15, 21. Sigon. de regno Ital. l. 1. p. 49.]

Enfin, Romain étant mort l'an 597, Grégoire trouva dans son successeur Callinicus[2] moins d'opposition à la paix; mais on ne put convenir que d'une trève pour deux ans. Dans cet intervalle, Ravenne et les côtes de la mer Adriatique furent désolées par la peste, qui fit encore de plus grands ravages à Vérone. Les Esclavons vinrent piller l'Istrie et insulter les Lombards sur leur frontière. Comme cette nation était tributaire des Avares, le khakan[3] qui était alors en guerre avec l'empire, appréhendant de s'attirer de nouveaux ennemis, se hâta de renouveler avec Agilulf l'alliance[4] qu'il avait contractée avec Autaris[5]. Il obtint même du roi lombard des constructeurs de navires; et bientôt les Avares se virent maîtres d'une flotte, avec la-

ce que disaient Nordulphe et Léon, qu'à ce qu'il écrivait. *Dudum novi*, dit-il, *quoniam Nordulpho plus est creditum quam mihi*, *Leoni amplius quam mihi*. Greg. l. 5, *ep.* 40.—S.-M.

[1] Cependant, comme il le dit lui-même, il ne les racheta pas tous. Les Lombards demandaient de trop fortes rançons. *Sed quia gravia pretia eis dicunt, multa apud nefandissimos Langobardos hactenus remanserunt*. Greg. l. 7, *ep.* 27. Il paraît qu'ils furent rachetés plus tard au moyen des sommes que le pape reçut de Constantinople et qui lui furent envoyées par Theoctiste, femme attachée au service de l'impératrice, épouse de Maurice.—S.-M.

[2] Il est appelé Gallicinus dans Paul Diacre, l. 4, c. 13.—S.-M.

[3] Et non *khan*. Voyez t. 9, p. 380, not. 4, liv. XLIX, § 40.—S.-M.

[4] Il envoya des ambassadeurs à Milan. *Cacanus rex Hunorum legatos ad Agilulfum Mediolanum mittens, pacem cum eo fecit*. Paul. Diac. l. 4, c. 13.—S.-M.

[5] Les auteurs originaux ne font pas la mention expresse d'une alliance des Avares avec ce prince.—S.-M.

quelle ils s'emparèrent d'une île de la Thrace, et portèrent la terreur jusque dans Constantinople[1].

LVI. Ruine de Padoue. [Paul. Diac. l. 4, c. 21, 24, 25 et 26. Greg. l. 10, ep. 36. Rubeus, hist. Rav. l. 4, p. 196 et 197. Sigon. de regno Ital. l. 1, p. 49-52.]

La trève entre les Romains et les Lombards devait expirer au mois de mars 601. Callinicus, sans attendre ce terme, s'empara par surprise de la ville de Parme dès le commencement de cette année. Il y fit prisonnier le duc Godescalc[2] avec sa femme, fille d'Agilulf, et les conduisit à Ravenne. Agilulf, irrité, rassemble ses troupes, et marche à Padoue, qui s'était jusqu'alors maintenue sous l'obéissance de l'empire, au milieu des conquêtes des Lombards, ainsi que Crémone et Montsélicé. Padoue, que les incursions des Barbares avaient presque ruinée, avait été rétablie et fortifiée par l'exarque Longin. La garnison, après s'être défendue pendant quelques jours, se rendit à composition, et obtint la liberté de se retirer à Ravenne. Elle fut suivie d'une partie des habitants; les autres se réfugièrent dans les lagunes de Venise, qui se peuplait et s'agrandissait peu à peu par les désastres des contrées voisines. La ville de Padoue, dont la plupart des maisons n'étaient que de bois, fut réduite en cendres. Agilulf en abattit les murailles. Cependant Ariulf, duc de Spolète, et Aréchis, duc de Bénévent, pour faire diversion, marchaient à la tête d'un corps de troupes, l'un vers Ravenne, l'autre vers l'extrémité méridionale de l'Italie, portant partout le ravage. Callinicus vint au-devant d'Ariulf, qui le défit dans une bataille près

[1] *Misit Agilulfus rex Cacano regi Avarorum artifices ad faciendas naves, cum quibus isdem Cacanus insulam quandam in Thracia expugnavit.* Paul. Diac. l. 4, c. 21.—S.-M.

[2] Godescalc était, à ce qu'il paraît, duc de Parme. *His diebus capta est filia regis Agilulfi, cum viro suo Godescalco nomine, de civitate Parmensi, ab exercitu Gallicini patricii et ad urbem Ravennatium sunt deducti.* Paul. Diac. l. 4, c. 21.—S.-M.

de Camérino. Aréchis avait dessein de passer en Sicile; il avait déja rassemblé grand nombre de navires; et l'île entière, consternée et dépourvue de troupes, avait recours aux vœux et aux prières. Elles eurent plus de succès que n'en auraient eu les armes des habitants. Aréchis changea de dessein, et retourna à Bénévent. L'année suivante, le château de Montsélicé [1], dans le voisinage de Padoue, se rendit aux Lombards après un long siége, et Agilulf acheva de se venger de l'enlèvement de sa fille, en se joignant à une troupe d'Avares [2] qui ravagèrent l'Istrie [3]. Ce fut le dernier exploit de ce prince sous le règne de Maurice.

[1] *Mons Silicis.*—S.-M.

[2] Après l'ambassade qu'Agilulfe avait reçue des Avares, et dont il a été question ci-dev. § 55, p. 347. Il paraît que le roi lombard avait aussi envoyé une ambassade à la cour du khakan pour conclure une paix perpétuelle, qui semble avoir été en même temps une alliance offensive et défensive contre l'empereur. *Hac tempestate*, dit Paul Diacre, l. 4, c. 25, *Agilulfi legati regressi à Cacano, pacem perpetuam factam cum Avaribus nunciarunt.* Les ambassadeurs du khakan, qui revinrent avec eux, passèrent chez les Francs, pour leur signifier qu'ils devaient être en paix avec les Lombards, comme ils l'étaient avec les Avares. *Legatus quoque Cacani cum eis adveniens ad Gallias perrexit, denuncians Francorum regibus, ut sicut cum Avaribus, ita pacem habeant cum Langobardis.* Paul. Diac. l. 4, c. 25.—S.-M.

[3] L'Istrie fut alors envahie par les Avares et les Slaves secondés par les Lombards. *Langobardi cum Avaribus et Sclavis, Istrorum fines ingressi, universa ignibus, et rapinis vastaverunt.* Paul. Diac. l. 4, c. 25.—S.-M.

FIN DU LIVRE CINQUANTE-TROISIÈME.

LIVRE LIV.

I. Maurice marche en personne contre les Avares. II. Rencontre de trois Norvégiens. III. L'empereur retourne à Constantinople. IV. Les Avares traversent la Mésie. V. Succès et retraite du khakan. VI. Guerre contre les Esclavons. VII. Succès de Priscus. VIII. Butin envoyé à Constantinople. IX. Suite de la guerre contre les Esclavons. X. Opérations de Priscus pendant l'hyver. XI. Le général Pierre essuye une sédition des soldats. XII. Avantage des Romains sur les Esclavons. XIII. Pierre chassé d'Asime. XIV. Parti de Romains défait par un parti de Bulgares. XV. Pierre battu par les Esclavons. XVI. Défaite des Maures en Afrique. XVII. Marche de Priscus vers la Pannonie. XVIII. Il reprend Singidon. —[XIX. Nouvelle ambassade des Turcs.]— XX. Guerre en Dalmatie. XXI. Générosité du khakan à l'égard des Romains. XXII. Mauvaise conduite de Comentiole. XXIII. Suites de la déroute des Romains. XXIV. Maurice refuse de racheter les prisonniers. XXV. Réflexions sur la conduite de Maurice, au sujet du rachat des prisonniers. XXVI. Maurice devient odieux. XXVII. Mécontentement de Chosroès. XXVIII. La guerre recommence contre les Avares. XXIX. Les Romains vainqueurs en cinq combats. XXX. Ruse du khakan pour retirer ses prisonniers. XXXI. Mouvements inutiles de Comentiole. XXXII. Sédition à Constantinople. XXXIII. Inquiétudes de Maurice. XXXIV. Pierre envoyé contre les Avares. XXXV. Révolte des soldats romains. XXXVI. Philippique justifié. XXXVII. Phocas élu général. XXXVIII. Alarmes à Constantinople. XXXIX. Les soldats marchent sur Constantinople. XL. Sédition à l'occasion de Germain. XLI. Fuite de Maurice. XLII. Ambition de Germain frustrée. XLIII. Phocas proclamé empereur. XLIV. Couronnement de sa femme. XLV. Mort de

Maurice et de ses enfants. XLVI. Suites de la mort de Maurice. XLVII. Mort de Théodose fils de Maurice.

MAURICE.

LA guerre de Perse étant terminée, l'empereur rappela ses troupes, et les fit passer en Thrace, pour les employer contre les Avares. Le khakan, toujours insatiable, demandait une augmentation de tribut; et sur le refus de l'empereur, il se préparait à la guerre. Maurice voulut marcher lui-même à la tête de son armée. Cette résolution était digne d'un prince qui s'était élevé à l'empire par ses exploits militaires. Les Avares n'étaient pas plus redoutables que n'avaient été autrefois les Daces et les nations germaniques contre lesquelles Trajan et Marc-Aurèle se mettaient en marche sans inquiétude et sans alarmes. Ils se croyaient obligés de payer de leur personne : et le titre même d'*Empereur* leur rappelait qu'ils devaient au moins quelquefois se montrer à la tête des armées. Les temps étaient changés. Depuis le grand Théodose, les empereurs, renfermés dans leur palais, au sein des intrigues et des plaisirs, idoles de leurs courtisans, ne faisaient plus la guerre que par leurs généraux, et s'occupaient, les uns de débauches, les autres de superstitions. La guerre, malgré toutes ses rigueurs, épargne à un souverain la plus grande partie de ses hasards et de ses fatigues, et Maurice n'avait alors que cinquante-quatre ans. Cependant le dessein qu'il forma de commander en personne fit trembler toute la cour ; les ministres,

AN 591.

I. Maurice marche en personne contre les Avares.

Simoc. l. 5, c. 16; l. 6. c. 1, 2, 3. Theoph. p. 225, 226. Zon. l. 14, t. 2, p. 76.

le patriarche, l'impératrice en pleurs, lui présentant ses enfans, se jetèrent à ses pieds pour le retenir. Il parut lui-même étonné de sa résolution. Il passa une nuit dans l'église de sainte Sophie, espérant d'y recevoir en songe quelque révélation sur le succès de son entreprise. Cette dévotion bizarre, restée du paganisme, était alors assez en usage. Nulle apparition céleste n'ayant interrompu son sommeil, il alla le lendemain en procession, suivi de tout le peuple, à une autre église située hors de la ville et renommée pour les miracles. Il partit enfin de Constantinople [1]. La marche de l'armée semblait elle-même être une procession religieuse. A la tête paraissait une croix portée au bout d'une lance revêtue de lames d'or. Le soin que les auteurs de ce temps-là prennent de recueillir tous les événements du voyage, est plus étonnant que le voyage même [2]. C'étaient, s'il faut les en croire, autant de pronostics fâcheux, qui, d'intelligence avec la cour, se rassemblaient pour rappeler l'empereur. Le soleil s'éclipsa [3], la mer dont on côtoyait le ri-

[1] Il partit une première fois de Constantinople, selon Simocatta, l. 5, c. 16, et se porta jusqu'à la distance d'une parasange et demie ou de sept milles, jusqu'à un lieu qui tirait de cette circonstance le nom de *Hebdomum* ou *septimum*. Ce jour là le soleil s'éclipsa. Cet événement arriva, comme on le voit par les tables astronomiques, le 23 septembre 591. Voyez ci-dev. p. 275, not. 2, liv. LIII, § 14. Voyez aussi la note 3 ci-après. Maurice ne poursuivit pas son voyage, il revint à Constantinople pour y recevoir *Zalabzan* ambassadeur de Perse, dont on lui avait annoncé la venue. On profita de ce retour pour tenter de nouveaux efforts pour changer la résolution de l'empereur. C'est alors qu'il alla passer la nuit dans l'église de Ste-Sophie, et qu'il quitta pour la seconde fois Constantinople, d'où il se rendit à *Septimum*, d'où il arriva le sixième jour à Rhégium, τῷ Ῥηγίῳ, d'où il se dirigea vers Selymbria. — S.-M.

[2] Tous les frivoles détails que l'on va lire, et qui sont fort abrégés, se trouvent dans Simocatta, l. 2, c. 2. — S.-M.

[3] Κατ' ἐκείνην γοῦν τὴν ἡμέραν ἡλίου μεγίστη γέγονεν ἔκλειψις. Simoc.

vage, fut fort agitée; une foule de mendiants vint embarrasser le passage de l'empereur qui les écarta en leur distribuant des aumônes; son cheval fut attaqué par un sanglier; une femme accoucha d'un monstre sur sa route; le meilleur de ses chevaux, que l'on conduisait en main à côté de lui, tomba mort sous ses yeux; un de ses gardes fut tué par un Gépide. Mais un danger vraiment sérieux fut celui qu'il courut en partant de Sélymbrie, pour aller par mer à Héraclée[1]. A peine fut-il embarqué, qu'il se vit assailli d'une violente tempête. Il montait une galère de cinquante rames, qui, après avoir plusieurs fois manqué d'être abîmée dans les flots, fut enfin jetée dans le port de Daone[2]. Il gagna par terre Héraclée[3].

II. Rencontre de trois Norvégiens.

Quatre jours après, on rencontra trois voyageurs d'une taille gigantesque. Ils ne portaient ni épée, ni aucune sorte d'armes; ils n'avaient entre leurs mains que des harpes[4]. Aux questions que leur fit l'empereur, ils répondirent : *Qu'ils étaient Esclavons; qu'ils habitaient au bord de l'Océan occidental*[5]*; que le khakan des Avares avait envoyé des députés*

l. 5, c. 16. Simocatta remarque que l'on était alors en la 9e année du règne de Maurice. Ἔνvατον δὲ ἄρα τοῦτο ἔτος ἐτύγχανεν ὂν Μαυρικίου τοῦ αὐτοκράτορος. Cette indication nous porte, comme je l'ai déja dit, dans l'été de l'an 591. Il y eut le 23 septembre de cette année, une éclipse de soleil. Voyez ci-dev. p. 275, not. 2, liv. LIII, § 14. — S.-M.

[1] C'est l'antique Périnthe. — S.-M.

[2] Ou *Daonium*. Ἐν τῷ Δαονίῳ. Simoc. l. 6, c. 1. Ce lieu était, comme on le voit, entre Sélymbrie et Héraclée, sur la Propontide. — S.-M.

[3] Théophylacte Simocatta, l. 6, c. 1, remarque qu'il y fit réparer l'église de St.-Glycère, qui avait été ruinée par les Avares dans leur dernière invasion. — S.-M.

[4] Κιθάραι δὲ αὐτοῖς τὰ φορτία. Simoc. l. 6, c. 2. — S.-M

[5] Οἱ δὲ, τὸ μὲν ἔθνος ἔφασαν πεφυκέναι Σκλαβηνοὺς· πρὸς τῷ τέρματί τε τοῦ δυτικοῦ ᾠκηκέναι Ὠκεανοῦ. Simoc. l. 6, c. 2. Ces individus étaient sans doute des bardes, scaldes, poètes ou chanteurs, qui faisaient effectivement chez la plupart des nations du Nord les fonctions d'ambassadeurs. — S.-M.

à leurs princes pour leur demander un secours de troupes; que leurs princes s'étaient excusés sur la longueur du voyage, et les avaient chargés de lui porter leurs excuses; qu'après avoir été quinze mois en chemin, ils s'étaient acquittés de leur commission; mais que le khakan, sans respecter le droit des gens, les avait retenus prisonniers; qu'ayant ouï dire que les Romains étaient un peuple puissant et fidèle aux lois de l'humanité, ils venaient se réfugier entre leurs bras; que leur pays ne produisant pas ce funeste métal que les hommes mettent en œuvre pour se massacrer mutuellement, ils vivaient ensemble dans une paix profonde, et qu'ignorant l'art de la guerre, ils ne s'occupaient que de musique. L'empereur charmé du bon sens de ces peuples, dont il admirait le bonheur, traita ces trois voyageurs avec bonté, et les fit conduire à Héraclée. Si l'on pouvait compter sur ce récit, la position du pays qu'ils indiquaient ne pourrait désigner que la Norvége[1]. C'est une chose remarquable, que la conformité de ce récit avec la belle description que fait Pindare des mœurs des Hyperboréens, dans la dixième ode de ses Pythioniques. On voit ici qu'à la fin du

[1] Si ces voyageurs ou ces aventuriers étaient réellement des Slaves, comme ils le disaient, il n'y aurait aucune raison de les prendre pour des Norvégiens; ce qu'ils rapportaient de leur pays situé sur les bords de l'Océan occidental, peut aussi bien s'appliquer aux rivages de la mer Baltique, qui depuis Lubeck jusqu'à Riga étaient à cette époque habités par des nations slaves. Il n'y a pas là de motif pour rappeler, comme le fait Lebeau, les récits merveilleux des Anciens sur les Hyperboréens qui n'ont que faire ici. Ces aventuriers peuvent avoir exagéré la durée de leur voyage, ou en avoir imposé à l'empereur. Rien au reste n'empêche de croire que des gens de leur sorte n'ayent pu effectivement mettre quinze mois pour se rendre des bords de la Baltique jusque sur le Danube. Les communications alors ne devaient être ni promptes ni faciles, au milieu des nations barbares qui occupaient ces régions. —S.-M.

sixième siècle de l'ère chrétienne, subsistait encore l'ancienne tradition sur le bonheur de ces nations éloignées [1].

III. L'empereur retourne à Constantinople.

Le lendemain [2], on vit arriver au camp une députation du sénat, qui suppliait l'empereur de revenir à Constantinople. Maurice la congédia sans vouloir l'entendre. Le jour suivant, l'armée étant arrivée au bord d'un marais très-dangereux, qu'on ne pouvait passer que sur un pont fort étroit, le désordre se mit dans les troupes [3]. Les soldats se précipitant les uns sur les autres, l'empereur descendit de cheval, mit lui-même ses troupes en ordre, et demeura tout le jour à la tête du pont pour les faire défiler sans confusion. Il alla camper à deux milles de là [4], et le lendemain il entra dans Anchiale [5], où il devait s'arrêter pour observer les mouvements des ennemis. Il y séjournait depuis quinze jours, lorsque, frappé sans doute lui-même de ces présages que nous avons rapportés, il céda aux instances réitérées de la cour, et reprit la route de Constantinople, laissant à Priscus le commandement de l'armée. Le prétexte de son retour fut une ambassade que lui envoyait Chosroès [6]. Il reçut peu après

[1] Voyez un fragment du poète Phérénicus dans les Scholies de Pindare. Voyez aussi Hérodote, l. 1, qui regarde ces peuples comme fabuleux. Strabon, l. 2, l. 7, l. 15. Pomponius Méla, l. 3, c. 5. Pline, l. 4, c. 26, édit. Hard. (*note de Lebeau*).

[2] Le troisième jour, τρίτῃ ἡμέρᾳ, dit Simocatta, l. 6, c. 3.—S.-M.

[3] Auprès de ce lieu étaient les sources d'un fleuve, πηγαὶ ποταμοῦ, que les gens du pays nommaient *Vérogypsus*, ὃν Ξηρόγυψον προσκαλοῦσιν οἱ πλησιόχωροι. Simoc. l. 6, c. 3. Il en est question dans l'Alexiade d'Anne Comnène, l. 7, p. 215. Il se jette à ce qu'il paraît dans la Propontide, non loin de *Tzurulus*, la moderne *Tchourlou*. — S.-M.

[4] Ἀπὸ σημείων δύο τῆς γεφύρας ἐςρατοπέδευε. Simoc. l. 6, c. 3.—S.-M.

[5] Anchialus est une ville de Thrace sur la mer Noire, au sud de Mesembria et au nord d'Apollonie.—S.-M.

[6] Ἐς τὸ βασίλειον ἄςυ ἐπάνεισι, ἥκειν ἀκούσας ὑπὸ τοῦ Περσῶν βασι-

une autre députation [1] de la part de Childebert, roi d'Austrasie [2], qui venait de succéder à Gontran dans le royaume de Bourgogne. Ce prince offrait à Maurice de se liguer avec lui contre les Avares, à condition d'une pension annuelle. Maurice, choqué de la proposition, répondit qu'il serait glorieux et utile aux Français [3] de se liguer avec l'empire, sans autre intérêt que celui de l'honneur. Il congédia les députés avec des présents.

An 592.

IV. Les Avares traversent la Mésie.

Simoc. l. 6, c. 4,5,6. Theoph. p. 226, 227. Cedr. t. 1, p. 397, 398. Niceph. Call. l. 18, c. 28. Zon. l. 14, t. 2, p. 76.

Le khakan avait donné ordre aux Esclavons de lui construire des barques pour naviguer sur le Danube. Les habitants de Singidon [4] sortirent en armes, et mirent le feu aux matériaux qui furent réduits en cendres. Les Barbares irrités assiégent la ville, et au bout de sept jours elle se trouvait déja réduite à l'extrémité, lorsque le khakan envoya ordre aux Esclavons de venir le joindre. Ils obéirent après avoir tiré deux mille pièces d'or [5] des habitants, qui n'étaient pas instruits de cet

λέως ἐς Βυζάντιον πρέσβεις. Simoc. l. 6, c. 3. Il s'agit sans doute de l'ambassade de Dolabzan, dont il a été question, ci-dev. § 1, p. 352, not. 1.—S.-M.

[1] Simocatta, l. 6, c. 3, donne le nom de *Bosus* (peut-être Boson), et de *Bettus*, Βόσος καὶ Βέττος, anx ambassadeurs francs.— S.-M.

[2] Simocatta, l. 3, c. 6, donne le nom de Théodorie à ce prince. Ὁ τοῦ ἔθνους δυνάστης, ὄνομα Θεοδώριχος. C'est nne erreur, produite sans doute par l'ignoranee dans laquelle Simocatta était, de tont ce qni concernait les Français, ignorance commune à tons les Grees, et dont il est facile de se convaincre en lisant les anteurs bysantins de cette époque. On en verra, an reste, plns d'une prenve dans mes notes. — S.-M.

[3] Simocatta, l. 6, c. 3, donne en cette occasion aux Francs le nom de Celtibériens, οἱ τῆς Κελτικῆς Ἰβηρίας πρέσβεις. Il ajonte que le nom des Francs était une appellation nonvelle. Φράγγοι δὲ ἄρα οὗτοι τῇ νεωτέρᾳ γλώττῃ κατονομάζονται. — S.-M.

[4] Οἱ τῆς Σιγγηδόνος οἰκήτορες. Simoc. l. 6, c. 4. L'emplacement de *Singidunum* était très-voisin de la moderne Belgrade. —S.-M.

[5] *Des Dariques*, selon Simocatta, l. 6, c. 4, χρυσῶν δαρεικῶν χιλιάδας δύο. Il n'est nullement probable qne les habitants de Singidnnnm ayent eu nne si grande quantité de la monnaye des anciens rois de Perse, pour les donner aux Avares. Je crois qu'il s'agit simplement ici de pièces d'or que l'historien byzantin, avec son emphase ordinaire, anra transformées

ordre. Arrivés à Sirmium[1], où le khakan les attendait, ils jetèrent sur la Save un pont de bateaux, et les Avares ayant passé le fleuve[2], traversèrent la Mésie, marchant vers le Pont-Euxin. Ils n'en étaient plus éloignés que de trois journées, lorsqu'un gros détachement de leur armée rencontra Salvien, lieutenant de Priscus, à la tête de mille chevaux. Salvien avait été envoyé pour fermer les gorges du mont Hémus[3], où, s'étant retranché, il les avait ensuite passées lui-même pour avoir des nouvelles des ennemis. A la vue de ce grand corps de troupes fort supérieures aux siennes, il regagna ses retranchements. Les Avares ayant entrepris de l'y forcer, il y eut un combat sanglant qui dura tout le jour, et qui coûta cher aux Avares. Le lendemain matin il leur vint huit mille hommes de renfort[4], qui furent encore repoussés avec perte. Enfin, le khakan même arriva avec toute son armée; et Salvien, hors d'état de tenir contre de si grandes forces, abandonna le poste pendant la nuit, et retourna joindre son général.

V. Succès et retraite du khakan.

Ces Barbares n'étaient guidés dans leurs expéditions que par la fougue d'une bravoure aveugle; ils n'avaient aucune connaissance des opérations de la guerre. Ils restèrent trois jours campés devant le défilé, et ne s'aperçurent de la retraite des Romains que le qua-

en dariques.— S.-M.

[1] Μίρσιον par erreur dans le texte de Simocatta, l.6, c. 4. Il faut lire Σίρμιον. —S.-M.

[2] Le cinquième jour, selon Simocatta, l. 6, c. 4, le khakan atteignit *Bononia*, ville de la *Dacia ripensis*, dont il a déja été souvent question dans ces notes à l'époque du règne de Valentinien.—S.-M.

[3] Τῶν ἐχυρωμάτων τὸ ἄσυλον. Simoc. l.6, c.3. Ce général défendit en particulier un passage que Simocatta appelle *le défilé de Proclianès*, ἡ τῆς Προκλιανῆς διάβασις.— S.-M.

[4] Ce corps d'armée avait pour chef un certain *Samour*. Simoc. l. 6, c. 4. — S.-M.

trième. Étant enfin passés le lendemain, ils arrivèrent en trois jours[1] aux portes d'Anchiale, où ils brûlèrent une église[2], et continuèrent leur route vers l'intérieur de la Thrace. Malgré les tourments qu'ils faisaient souffrir aux coureurs romains, qu'ils surprenaient dans les campagnes, ils n'avaient pas l'adresse d'en tirer la vérité, et se laissaient tromper tous les jours par de fausses nouvelles. Ils marchaient vers la longue muraille; et quand ils furent arrivés près de Drizipères[3], ils résolurent de se rendre maîtres de cette ville[4]. Les habitants, quoique fort alarmés, faisaient cependant bonne contenance[5] : ils tenaient même les portes ouvertes, comme s'ils eussent été à tous moments prêts à fondre sur les Barbares. Ceux-ci construisaient les machines propres à battre les murs, lorsque tout à coup, en plein midi, le khakan s'imagina voir une armée innombrable sortir de la ville enseignes déployées. Frappé d'une terreur panique, il prend la fuite vers Héraclée[6]. Priscus se trouvait aux environs : croyant devoir profiter de l'épouvante des ennemis, il les attaque; mais forcé de céder au nombre, il s'enfuit à Didymotique[7], et de là il va s'enfermer dans Zu-

[1] Ils arrivèrent le troisième jour, dit Simocatta, l. 6, c. 5, en un lieu, voisin d'Anchialus, appelé *Sabulentus canalis*, εἰς τὸ λεγόμενον Σαβουλέντι Κανάλιν. Je crois qu'il s'agit ici d'un nom également corrompu dans le même auteur, l. 2, c. 11, et dont il a été question, ci-dev. p. 249, not. 4, liv. LII, § 34.—S.-M.

[2] L'église de St. Alexandre martyr, selon Simocatta, l. 6, c. 5.—S.-M.

[3] Πρὸς τὰ Δριζίπερα. Simoc. l. 6, c. 5. Elle est nommée aussi *Drizipera*, dans les itinéraires qui la placent à 68 milles au S. E. d'Andrinople. —S.-M.

[4] Il leur fallut cinq jours, selon Simocatta, l. 6, c. 5, pour venir d'Anchialus devant cette ville.—S.-M.

[5] Selon Simocatta, l. 6, c. 5, les Avares restèrent sept jours devant cette ville.—S.-M.

[6] Il lui fallut cinq jours pour cette course. Simoc. l. 6, c. 5. — S.-M.

[7] Εἰς Διδυμότειχον. Simoc. l. 6, c. 5. Cette ville, appelée actuellement *Demotica*, était sur l'Hébrus au midi d'Andrinople. — S.-M.

rulle[1]. Le khakan vint l'y assiéger, et la place ne pouvait résister long-temps aux efforts d'une si nombreuse armée. L'alarme se répandit à Constantinople. Zurulle était la dernière place qui pouvait arrêter les ennemis au-delà de la longue muraille. Les seules troupes qu'on pouvait leur opposer y étaient enfermées, et leur perte mettait la capitale dans un extrême danger. L'empereur imagina un stratagême pour écarter les Barbares. Il chargea un de ses gardes d'une lettre adressée à Priscus; il lui mandait de tenir seulement quelques jours : *Que bientôt le khakan serait forcé de lever le siége pour courir au secours de ses états; qu'une flotte bien fournie de troupes était partie pour aller ravager la Pannonie; et qu'avant que le khakan eût pris Zurulle, ses femmes, ses enfants et tout son peuple, seraient dans les fers à Constantinople.* Le messager avait ordre de se faire prendre par les ennemis. Cette ruse eut tout le succès désiré. A la lecture de la lettre, le khakan prit l'alarme, il composa avec Priscus pour une somme peu considérable, fit avec lui un traité de paix, et se hâta de regagner son pays. Priscus, après avoir distribué ses troupes en divers quartiers de la Thrace, pour y passer l'hyver, retourna à Constantinople.

Quoique les Esclavons fussent tributaires des Avares, cependant ils ne se crurent pas engagés par le traité de Zurulle. L'empereur, averti qu'ils se disposaient à venir ravager la Thrace, fit partir[2] Priscus en diligence pour garder les passages du Danube. Ce géné-

An 593.
VI. Guerre contre les Esclavons.
Simoc. l. 6, c. 6.

[1] Εἰς Τζουρουλόν. Simoc. l. 6, c. 5. Cette ville, située dans les terres à une certaine distance au nord de Périnthe, est nommée actuellement *Tchourlou*. Voy. ci-dev. § 3, p. 355, not. 3. — S.-M.

[2] *Au commencement du printemps* de l'an 593, ἦρος δὲ ἀρχομένου. Si-

Theoph. p. 228. Cedr. t. 1, p. 398.

ral assembla ses troupes à Héraclée[1], d'où il se rendit à Drizipères en quatre jours. Après y avoir passé quinze, il continua sa marche, et arriva en vingt journées à Dorostole[2], sur le bord du Danube. Le khakan, regardant ces mouvements comme une infraction du traité, en envoya faire des reproches au général. Le député barbare[3] parla avec insolence, taxant l'empereur même de violence, d'injustice, de perfidie, et menaçant les Romains d'une vengeance signalée. Les soldats indignés de son audace allaient l'en faire repentir, si Priscus n'eût calmé leur colère, en représentant qu'on devait pardonner à un Barbare une férocité qui lui était naturelle. A ce torrent d'injures, il répondit froidement : *Que les Esclavons n'étaient pas compris dans le traité ; et qu'en faisant la paix avec les Avares, les Romains n'avaient pas renoncé au droit de faire la guerre à d'autres nations.*

VII. Succès de Priscus. [Simoc. l. 6, c. 7. Theoph. p. 228.]

En même temps[4], sans s'effrayer des menaces du khakan, il fit construire des barques et passa le Danube. Sur la nouvelle qu'il reçut qu'une armée d'Esclavons était déja en campagne sous la conduite d'un chef nommé Ardagaste[5], il marcha droit à eux, et les surprit pendant la nuit. Ardagaste, s'éveillant au bruit de l'attaque, saute tout nu sur un cheval sans selle et sans bride, et s'enfuit sans autre arme que son épée. Attaqué par une troupe de soldats, il descend de

moc. l. 6, c. 6.—S.-M.

[1] Au milieu du printemps, ἦρος μεσοῦντος. Simoc. l. 6, c. 6.—S.-M.

[2] Πρὸς τὸν Δορόςολον. Simoc. l. 6, c. 6. Cette ville située dans la Bulgarie sur la rive droite du Danube, porte actuellement le nom de Silistrie.—S.-M.

[3] Il s'appelait *Coch*, Κόχ. Simoc. l. 6, c. 6. — S.-M.

[4] Le douzième jour après son arrivée à Dorostole, selon Simocatta, l. 6, c. 7.—S.-M.

[5] Ἀρδάγαςος. Ce nom paraît être le même que celui de *Radegast*, dieu très-reveré de toutes les nations slaves, et qui présidait à la guerre — S.-M.

cheval, et se bat pendant quelque temps. Prêt à succomber sous le nombre, il s'échappe par la vitesse de sa course, et traversant des chemins rudes et difficiles, où personne ne pouvait l'atteindre, il passe une rivière à la nage et se met en sûreté. Les Romains font un grand carnage des Esclavons; on ravage le canton qui appartenait à Ardagaste; on enchaîne les habitants.

VIII. Butin envoyé à Constantinople. [Simoc. l. 6, c. 7, 8. Theoph. p. 228.]

Le général romain fit mettre le butin en réserve pour l'envoyer à Constantinople. Il partageait tout le profit de cette expédition entre l'empereur et ses enfants. Maurice aimait l'argent; ses enfants ne le connaissaient pas encore, et un auteur contemporain blâme le général d'avoir fait naître dans des ames encore tendres, par des présents de cette nature, la passion qui déshonorait leur père. Les soldats, moins courtisans que le général, se mutinèrent; ils étaient indignés qu'il fît sa cour à leurs dépens, et qu'au lieu de les dédommager de leurs fatigues et de leurs blessures, en leur abandonnant ces dépouilles qu'ils avaient payées de leur sang, il s'en servît pour acheter les bonnes graces de l'empereur. Tout le camp retentissait de murmures, et la sédition allait éclater, lorsque Priscus convoqua dans sa tente les principaux officiers. Le péril qu'il avait essuyé six ans auparavant en Mésopotamie lui faisait craindre les révoltes. C'était un homme fier et hautain par caractère, mais qui savait se plier aux conjonctures, et très-capable, par son éloquence, de manier les esprits. Il n'eut pas de peine à faire agréer son dessein aux officiers; chacun d'eux se flattait d'en partager le mérite. Il était plus difficile d'arracher l'approbation des soldats; il en vint à bout cependant par

ce talent victorieux qui subjugue les cœurs, et qui n'a jamais plus de force que lorsqu'il se déploye devant une grande multitude[1]. Ayant assemblé les soldats, il leur représenta, qu'envoyer le butin à Constantinople, c'était mettre leur triomphe en évidence, c'était étaler les prix de leur valeur aux yeux de la ville impériale. *Oui, je l'ose dire, soldats, les enfants de l'empereur, l'empereur lui-même, parés de ces dépouilles, seront pour vous autant de trophées. Vous réduisez en esclavage vos ennemis; serez-vous vous-mêmes esclaves de l'avarice? Vous préférez tous les jours l'honneur à la vie, préférerez-vous l'argent à l'honneur? L'amour de l'argent et l'amour de l'honneur sont deux passions incompatibles; choisissez entre la richesse et la gloire.* Ces nobles sentiments, animés de toute l'énergie militaire, transportent les soldats hors d'eux-mêmes; leur cœur s'ouvre aux conseils de la gloire; leurs murmures se changent en applaudissement; ils louent leur général d'entendre mieux qu'eux-mêmes leurs véritables intérêts. Priscus envoye le butin à l'empereur, sous l'escorte de trois cents hommes, commandés par Tatimer. Le sixième jour de leur marche ils se reposaient à l'heure de midi, et prenaient leur repas sur l'herbe, tandis que leurs chevaux paissaient autour d'eux en liberté. Tout à coup ils voyent accourir un nombreux parti d'Esclavons. Tatimer fut le premier à cheval; il court presque seul aux ennemis; il en abat plusieurs à ses pieds; mais bientôt, couvert de blessures, il allait être accablé,

[1] C'était selon Simocatta, l.6, c.8, un Thémistocle en langue romaine. Ἔτι γοῦν τοῦ ϛρατηγοῦ τοῖς λόγοις ἐπικυμαίνοντος, καὶ τὰ Θεμιϛοκλέους ῥωμαϊκῶς ἀττικίζοντος. On doit conclure de ceci que le discours de Priscus était en latin. — S.-M.

lorsque sa troupe arrive, le dégage, charge les Esclavons, en tue un grand nombre, fait cinquante prisonniers, et met le reste en fuite. Aucune des blessures de Tatimer ne se trouva mortelle; il eut l'honneur d'entrer à Constantinople au milieu des acclamations, et d'offrir à l'empereur les glorieux témoignages de la valeur de ses troupes. Maurice passa la nuit en prières dans l'église de Sainte-Sophie, et le lendemain fut une fête publique, où tout le peuple rendit à Dieu des actions de graces.

An 594.

IX. Suite de la guerre contre les Esclavons.

[Simoc. l. 6, c. 8, 9. Theoph. p. 228, 229.]

Depuis tant d'années que les Avares, les Bulgares, les Esclavons ravageaient les frontières de l'empire, la petite Scythie, la Mésie, l'Illyrie, la Dalmatie, toutes ces vastes contrées qui s'étendent du Pont-Euxin au golfe adriatique, n'offraient plus dans leurs campagnes que de déplorables restes de pillage et d'incendie. C'était au-delà du Danube qu'il fallait aller chercher les dépouilles de ces provinces. Ces peuples barbares qu'une affreuse indigence avait fait sortir des glaces du Septentrion, semblaient avoir changé de fortune avec les Romains; ils avaient enlevé leurs trésors, et leur avaient laissé la pauvreté et la misère. Les richesses que Priscus avait retirées du seul canton où commandait Ardagaste attirèrent plus avant ce général. Il détacha le capitaine Alexandre, qui, ayant passé une rivière nommée Hélibacias [1], rencontra un parti d'Esclavons. Ces Barbares s'étant sauvés dans des marais couverts d'une

[1] Εἰς τὰ πρόσω τοῦ Ἑλιβακία ποταμοῦ. Simoc. l.6, c.8. Le récit de l'historien grec n'est pas assez clair, assez détaillé, pour qu'il soit possible d'indiquer dans quel pays se trouvait cette rivière, dont il n'est point, je crois, mention dans aucun autre auteur. On voit seulement par un autre passage de Simocatta, l. 7, c. 5, qui sera cité un peu plus loin, ci-après, § 15, que l'Hélibacias était au nord du Danube. — S.-M.

épaisse forêt, les Romains s'y jetèrent pour les poursuivre, et ne se tirèrent qu'avec beaucoup de peine et de péril de la bourbe profonde où ils s'étaient témérairement engagés. En vain voulurent-ils mettre le feu à la forêt; l'humidité du marais étouffa l'activité des flammes. Alexandre allait renoncer à l'entreprise, lorsqu'un transfuge gépide [1] vint lui montrer un chemin sec pou. pénétrer dans le bois. Les Esclavons furent enveloppés et pris. Alexandre fit souffrir à ces prisonniers les plus douloureuses tortures pour en tirer des éclaircissements; mais ces Barbares méprisaient la mort et semblaient être insensibles à la douleur. Il fallut s'en rapporter à la bonne foi du transfuge. Interrogé sur l'état du pays, il répondit, *que ces Esclavons étaient les sujets d'un roi nommé Musoc* [2]*; que ce prince habitait à quarante lieues de là* [3], *et que sur la nouvelle de la défaite d'Ardagaste, il les avait envoyés pour observer les mouvements de l'armée romaine* : *que si l'on marchait à lui sur le champ, on ne manquerait pas de le surprendre.* Alexandre alla rejoindre le général, qui fit passer les prisonniers au fil de l'épée, et promit au transfuge une récompense s'il venait à bout de lui livrer Musoc. Pour arriver à la résidence de ce prince, il fallait passer une large rivière, que les gens du pays nommaient Paspir [4]. Le Gépide entreprit de faire fournir aux Romains des bateaux par Musoc lui-même. Il

[1] Il avait été autrefois chrétien, dit Simocatta, l.6, c.8. Γήπαις ἀνὴρ, ἐκ τῶν χριστιανῶν θρησκείας πάλαι ποτὲ πεφυκώς.— S.-M.

[2] A qui les Barbares donnaient le titre de roi. Μουσώκιον, τὸν λεγόμενον ῥῆγα τῶν βαρβάρων φωνῇ. Simoc. l.6, c. 9.—S.-M.

[3] *A trente parasanges.* Μετὰ παρασάγγας τριάκοντα. Simoc. l.6, c.9. —S.-M.

[4] Ὃν οἱ ἐγχώριοι Πασπίριον ὀνομάζουσιν. Simoc. l. 6, c. 9. Je ne connais aucun renseignement qui puisse indiquer d'une manière probable la situation de ce fleuve.— S.-M.

le va trouver, et lui dit que les troupes d'Ardagaste, échappées de la défaite, viennent chercher une retraite sur ses terres, et qu'elles le supplient de leur procurer le passage. Le roi donne ordre de conduire à l'autre rive cent cinquante bateaux avec leurs rameurs, pour recevoir ces fugitifs. Le transfuge retourne instruire Priscus du succès de sa ruse, et Alexandre part aussitôt avec deux cents hommes, pour se saisir des bateaux. Priscus se met en marche avec trois mille hommes, passe la rivière, arrive pendant la nuit aux tentes du roi barbare, qui, selon une coutume religieuse de la nation, s'était enivré la veille aux funérailles de son frère [1]. Il est pris sans le savoir. On passe le reste de la nuit à massacrer les Barbares. Le lendemain on repasse la rivière avec un riche butin. Mais la confiance que la victoire inspirait aux Romains les fit tomber dans le même piége qu'ils avaient tendu aux ennemis. La nuit étant venue, ils se livrèrent à la débauche; et tandis que plongés dans l'ivresse, sans avoir même posé de sentinelles, ils ne songent qu'à se divertir, les Esclavons qui s'étaient ralliés, et qui les avaient suivis sans être aperçus, fondent sur eux, en tuent un grand nombre, et auraient pris une revanche complète, sans la valeur et l'activité de Genzon, commandant de l'infanterie romaine [2], qui les obligea enfin de prendre la fuite. Priscus fit pendre les officiers qui étaient de garde, et passer par les verges les soldats qui avaient perdu leurs armes.

[1] Ἦν γὰρ αὐτῷ κατὰ τὴν ἡμέραν ἐκείνην ἐπιτάφιος ἑορτὴ ἐπὶ ἀδελφῷ κατοιχομένῳ. Simoc. l. 6, c. 9. — S.-M.

[2] Γέντζων τῆς πεζικῆς πληθύος ἐπιστατής. Simoc. l. 6, c. 6. Je pense que ce personnage était vandale d'origine. Son nom se trouve parmi ceux des princes vandales descendus de Genséric. Il appartenait peut-être à la race royale détrônée par Bélisaire. — S.-M.

An 595.

x. Opérations de Priscus pendant l'hyver.

[Simoc. l. 6, c. 10, 11. Theoph. p. 229, 230.]

L'armée reprenait la route de Thrace, lorsque Priscus reçut ordre de l'empereur [1] de cantonner les troupes au-delà du Danube, pour y passer l'hyver. Il comptait diminuer la dépense en les faisant subsister dans le pays ennemi. Mais les soldats n'en furent pas plutôt informés, que leur mécontentement se déclara par des murmures séditieux. *Voulait-on les faire périr de froid au milieu des glaces et des neiges? Environnés de nations barbares, ils verraient détruire par le fer ceux que la faim et les frimats auraient épargnés.* Priscus vainquit encore cette opiniâtre résistance; il leur promit de les garantir, par ses soins, des incommodités du climat et de tout autre danger; enfin il les détermina à l'obéissance. Cependant peu de temps après, ayant appris que les Barbares s'assemblaient en grand nombre, pour venir le forcer dans ses quartiers, et se voyant hors d'état de tenir contre eux, il prit sur lui de repasser le Danube et de camper sur les bords pour mettre ses troupes en sûreté. Trois jours après, il reçut avis que le khakan des Avares, irrité du massacre des Esclavons ses tributaires, se préparait à l'attaquer, et qu'il avait déja envoyé ordre aux Esclavons de passer le fleuve. Priscus entretenait des intelligences dans le conseil même du khakan; plusieurs des nobles [2] y parlaient en faveur des Romains. Pour achever d'apaiser le prince barbare, Priscus lui envoya le médecin Théodore, homme habile, qui joignait une douceur insinuante à une honnête liberté. Ce député sut rabattre la fierté grossière du khakan, qui se vantait

[1] Cet ordre lui fut porté par Tatimus, dont il a été question, ci-dev. § 8, p. 362 et 363.— S.-M.

[2] Οἱ τῶν βαρβάρων λογάδες. Simoc. l. 6, c. 11. Parmi eux était Targétius, Ταργήτιος, qui avait été plusieurs fois envoyé en ambassade à Constantinople. Voyez ci-dev. p. 108, not. 3, et p. 110, not. 7, liv. L, § 47, et p. 181, not. 3, liv. LI, § 34.—S.-M.

d'être invincible et maître de toutes les nations de l'univers [1]. A force de lui mettre devant les yeux les exemples les plus frappants que l'histoire fournisse de l'inconstance de la fortune, il l'amena enfin à désirer la paix. Le khakan, en réparation des dommages causés aux Esclavons ses sujets, demanda seulement à partager leurs dépouilles. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine que Priscus obtint de son armée qu'elle consentît à ce partage. On envoya au roi des Avares les prisonniers, ils étaient au nombre de cinq mille; le butin resta aux Romains. Tout étant pacifié du côté du Danube, l'armée romaine vint passer le reste de l'hyver à Driziperes; et Priscus se rendit à la cour, où il ne reçut que des reproches de la part de Maurice. L'empereur taxait de désobéissance la liberté que le général avait prise de ramener ses troupes en-deçà du Danube : c'était encore avoir passé ses pouvoirs, que de rendre les prisonniers au khakan des Avares, sans la permission du souverain, qui, n'ayant pas été consulté dans toute cette négociation, ne prétendait y avoir aucun égard.

An 596.

XI. Le général Pierre essuye une sédition des soldats. Simoc. l. 6, c. 11, l. 7, c. 1.

Ces mécontentements déterminaient Maurice à continuer la guerre; mais il retint Priscus à Constantinople, et donna le commandement de l'armée à Pierre, qui n'avait guère d'autre titre pour aspirer à cet emploi, que celui de frère de l'empereur. Maurice lui mit entre les mains deux édits; l'un, conforme à son carac-

[1] Théodore lui parla selon Simocatta, l. 6, c. 11, de l'orgueil et de la puissance de Sésostris, et il ne manqua pas, comme on le pense bien, de tirer en cette occasion un grand parti des lieux communs les plus rebattus de l'éloquence ancienne, sur la vanité des conquêtes et la fausse gloire des conquérants. La même historiette se retrouve plus d'une fois dans l'antiquité. — S.-M.

Theoph. p. 231. Cedr. t. 1, p. 398.

tère d'économie, réglait sur un nouveau plan l'habillement, l'armure et la paye des troupes; l'autre contenait des dispositions avantageuses aux soldats. Pierre avait marqué pour rendez-vous aux troupes la ville d'Odessus, située sur le Pont-Euxin, au-delà du mont Hémus dans la basse Mésie [1]. Il y fut reçu par l'armée avec de grands honneurs. Mais quatre jours après, les soldats, ayant appris qu'il apportait un nouveau réglement au sujet de leur paye, passèrent rapidement du respect au mépris; et sans vouloir entendre la lecture de l'édit, sans écouter les remontrances de Pierre, ils l'abandonnèrent et allèrent en tumulte camper à quatre milles. Pierre les suivit, et les ayant assemblés, il leur représenta qu'ils prenaient l'allarme sans fondement; que l'empereur, rempli de tendresse pour ses troupes, ne s'occupait que de leur avantage; et pour preuve de cette bonté paternelle, il leur lut le second édit, en supprimant le premier, dont il ne fit aucun usage : *Nous ordonnons*, disait l'empereur, *que nos braves guerriers qui par leur courage à s'exposer aux dangers ont encouru quelque disgrace jouissent du repos le reste de leur vie; qu'ils soyent entretenus dans leur patrie aux dépens de notre trésor; et que les enfants de ceux qui meurent à notre service soyent inscrits sur le rôle de nos troupes à la place de leurs pères.* Un édit si favorable changea sur le champ la disposition des esprits; ceux qui invectivaient auparavant avec audace contre l'avarice de l'empereur,

[1] Le nouveau général se rendit d'abord à Périnthe ou Héraclée, d'où il prit sa route par Drizipéra, pour se rendre à Odessus. Simoc. l. 7, c. 1. Cette dernière ville était située non loin de la moderne Varna, dont le nom se trouve déja dans les écrivains du 8e siècle.— S.-M.

s'épuisaient en acclamations et en éloges de sa générosité, et Pierre regagna en un instant la confiance et l'affection de l'armée.

XII. Avantage des Romains sur les Esclavons. [Simoc. l. 7, c. 2. Theoph. p. 231.]

Après avoir rendu compte par lettre à l'empereur du succès de ses édits, il marcha vers Marcianopolis [1], et pour assurer sa marche, il se fit devancer d'un corps de mille chevaux, sous la conduite d'Alexandre. Ce détachement rencontra six cents Esclavons qui escortaient plusieurs chariots chargés de butin; c'étaient les dépouilles des villes pillées par ces Barbares qui avaient porté le ravage jusqu'à Scupes sur les frontières de la Macédoine [2]. Dès qu'ils aperçurent les Romains, ils égorgèrent les prisonniers qui étaient en état de combattre, de crainte qu'ils ne se joignissent à l'ennemi, et se firent un rempart de leurs chariots, mettant au milieu leurs femmes et leurs enfants. Alexandre fait mettre pied à terre à ses cavaliers; ils essuyent une décharge de flèches, montent sur les chariots, se battent corps à corps contre les Barbares, les tuent, les précipitent. Les Esclavons désespérés se défendent encore dans leur enceinte, et avant que de périr, ils massacrent le reste des prisonniers; pas un n'échappe au carnage. Les Romains vainqueurs vont rejoindre leur général, qui récompense leur valeur. Le lendemain, Pierre étant à la chasse, et fuyant à toute bride devant un sanglier qui le poursuivait, se brise le pied contre un arbre. Cette blessure le retint au lit le reste de l'année.

[1] Cette ville, appelée aussi *Macrianopolis* était à 24 milles nord-ouest d'Odessus au milieu des montagnes; elle paraît répondre à la ville de Bulgarie nommée actuellement *Percïaslaw*.— S.-M.

[2] On apprend de Simocatta, l. 7, c. 2, que les Slaves ou Esclavons avaient pillé les villes de Zaldapa, d'Acys et de Scupis. Voyez sur Zaldapa, ci-dev. p. 248, not. 4, liv. LII, § 34.— S.-M.

An 597.
XIII.
Pierre chassé d'Asime.
[Simoc. l. 7, c. 2, 3.
Theoph. p. 231, 232.]

Au commencement de la suivante [1] il vint à Noves [2], où les habitants le retinrent malgré lui pendant deux jours, pour célébrer avec eux la fête de saint Loup, patron de leur ville. Côtoyant toujours le Danube, il passa par Théodoropolis, par Sécurisca [3], et arriva devant Asime [4]. Cette place étant exposée aux fréquentes insultes des Barbares, Justin II y avait établi une forte garnison, toute composée de soldats d'élite, qui était entretenue avec soin. Pierre, charmé du bon état où il la trouvait, se mit en tête de la réunir à ses troupes. Les habitants lui représentèrent que c'était les abandonner au pillage et les priver d'une défense jugée nécessaire par les empereurs précédents. La garnison elle-même refusait de partir; et comme Pierre se disposait à l'y contraindre, elle se réfugia dans l'église principale. Pierre commanda à l'évêque de l'en faire sortir; et sur le refus du prélat, il donna ordre à Genzon commandant général de l'infanterie, de les en chasser à

1 Sur les instances et les reproches réitérés de l'empereur son frère, Pierre se remit en campagne quoiqu'il ne fût pas encore remis de son indisposition. Simocatta donne, l. 7, c. 2, quelques détails sur ses opérations militaires, que je ne retrouve pas ici. En quatre marches, il se porta aux lieux où les Slaves campaient, ἐπὶ τὰς τῶν Σκλαβηνῶν διατριβάς. Mais dix jours après, son frère lui prescrivit de ne pas quitter la Thrace, parce qu'il avait appris que les Slaves se proposaient de se porter avec toutes leurs forces contre Constantinople. Τῶν Σκλαβηνῶν τὰ πλήθη ἐς Βυζάντιον τὰς ὁρμὰς ἐπιφέρειν. Pierre alors se rendit au château de Piste, ἐπὶ τὸ Πίςου φρούριον, d'où il alla à Zaldapa, puis à la ville d'Iatrus, et de là au fort de Latareius, τὸ Λαταρκίου φρούριον, puis il se rendit à Noves, εἰς Νόβας ςρατοπεδεύεται. —S.-M.

2 On croit que cette ville est la place importante de la Bulgarie connue actuellement sous le nom de Routchouk. Voyez du reste t. 6, p. 181, not. 2, liv. XXXII, § 68.—S.-M.

3 On lit par erreur dans le texte de Simocatta, l. 7, c. 2. Κούρισκα pour Σεκούρισκα. Ἐν τῇ λεγομένῃ Κούρισκα. Cette ville et celle de Théodoropolis étaient dans la Mésie inférieure.—S.-M.

4 Ἐν Ἀσίμῳ τῇ πόλει. Simoc. l. 7, c. 3. On ignore la situation de cette ville.—S.-M.

main armée. Genzon, après les avoir exhortés à l'obéissance, voyant leur opiniâtreté, et respectant la sainteté de l'asyle, se désista de son entreprise. Pierre, outré de colère, envoye saisir l'évêque et ordonne de l'amener au camp. La vue de l'outrage fait au prélat irrite les habitants; ils se jettent sur les gardes, le délivrent de leurs mains, les chassent hors de la ville, ferment les portes, et du haut des murailles ils accablent Pierre d'injures, sans rien dire d'offensant contre l'empereur. Pierre s'éloigne de la ville, couvert de honte et chargé de malédictions.

Quelques jours après, un corps de mille cavaliers qu'il envoyait à la découverte fut rencontré par un corps d'autant de Bulgares [1]. Ces Barbares, sujets du khakan, comptant sur la paix conclue entre leur maître et les Romains, passaient tranquillement et sans défiance, lorsqu'ils virent tomber sur eux une grêle de traits. Ils s'arrêtent, se retranchent, et envoyent témoigner leur surprise au commandant, qui les renvoye au général campé à la distance de huit milles. Pierre les reçoit avec hauteur, leur répond qu'il ne connaît point ce traité dont ils couvrent leur faiblesse, et les menace d'aller bientôt lui-même leur faire sentir s'ils sont amis ou ennemis. Une réponse si altière irrite les Bulgares; ils livrent combat, et chargent les cavaliers romains avec tant de furie qu'ils les mettent en fuite. Pierre, indigné de cet affront, fait dépouiller et battre de verges le commandant de ces cavaliers. Les Bulgares vont se plaindre au khakan de la perfidie des Romains;

XIV. Parti de Romains défait par un parti de Bulgares.

[Simoc. l. 7, c. 4. Theoph. p. 232.]

[1] Il paraît que les Bulgares, arrivés, comme on l'a vu, sur les bords du Danube du temps de Zénon, s'étaient soumis à l'empire des Avares. On en verra d'autres preuves dans la suite. — S.-M.

ce prince en envoye faire des reproches à Pierre; celui-ci en rejette la faute sur le capitaine; il apaise le khakan à force de présents, et continue sa marche contre les Esclavons. Pour avoir de leurs nouvelles, il fait passer le Danube à vingt soldats, qui sont surpris par l'ennemi, et forcés eux-mêmes de découvrir les desseins du général romain. Piragaste [1], chef des Esclavons, profite de ces instructions, et va se mettre en embuscade dans un bois à l'endroit où les Romains devaient passer le fleuve.

XV. Pierre battu par les Esclavons. [Simoc. l. 7, c. 5. Theoph. p. 232.]

Il ne les attendit pas long-temps. Pierre fit d'abord passer un corps de mille hommes, qui furent enveloppés et taillés en pièces, sans qu'il en échappât un seul. Une si grande perte rendit le général romain plus circonspect. Il fit passer ensemble le reste de ses troupes, qui, rangées en bon ordre sur leurs bateaux, présentaient un front redoutable et accablaient de traits les ennemis. Ceux-ci, trop faibles pour disputer le passage, prirent la fuite, après avoir perdu leur commandant Piragaste. Les Romains ne purent les poursuivre, ayant laissé leurs chevaux au-delà du Danube. Le lendemain leurs guides, s'étant égarés, les conduisirent par des chemins arides où ils souffrirent une soif extrême. Ils manquaient d'eau depuis trois jours, et ils allaient périr, lorsqu'un prisonnier leur indiqua le fleuve Hélibacias [2], qui n'était qu'à cinq lieues [3]. Quoique épuisés de fatigues, ils y marchèrent avec empressement; et dès qu'ils eurent atteint les bords, les uns se jettent à genoux et se plongent le visage dans le fleuve, les au-

[1] Πειράγαστος φύλαρχος.—S.-M.

[2] Voyez ci-dev. § 9, p. 363, not. 1.—S.-M.

[3] *A quatre parasanges*, dit Simocatta, l. 7, c. 5. Τέτταρας παρασάγγας ἀπέχοντα.—S.-M.

tres puisent l'eau dans leurs casques; tous ne songent qu'à se désaltérer, lorsqu'ils se sentent percer de traits. Les Esclavons cachés dans un bois sur l'autre rive tirent sur eux sans cesse, et en font un grand carnage. Les Romains déja blessés pour la plupart, mais enflammés de colère, mettent ensemble des radeaux et traversent le fleuve en désordre. Ils sont reçus avec vigueur, entièrement défaits, obligés de repasser l'Hélibacias, et ensuite le Danube. Ils regagnent la Thrace et prennent leurs quartiers d'hyver.

XVI. Défaite des Maures en Afrique. [Simoc. l. 7, c. 6.]

Cette année les Maures formèrent en Afrique une conspiration générale, et marchèrent vers Carthage avec une nombreuse armée. Gennadius préfet de la province, ce qu'on nommait alors le *Decar* [1], n'ayant pas assez de troupes à leur opposer, les amusa par une négociation simulée; et profitant d'un jour de fête, où ils se livraient à la débauche, il les surprit et les tailla en pièces. Cette défaite dissipa toute cette multitude de Barbares. On vit en ce même temps une comète, qui, selon l'ordinaire, donna occasion à des conjectures aussi fâcheuses que frivoles.

An 598.

XVII. Marche de Priscus vers la Pannonie.

Pierre n'avait remporté aucune gloire de son expédition. L'empereur renvoya Priscus à la tête de son armée [2]; et ce général ayant rassemblé les troupes dans l'Astique [3], qui faisait partie de la Thrace, les trouva

[1] Γεννάδιος τὸ τηνικαῦτα Δέκαρ, ὁ στρατηγὸς ἐτύγχανεν ὢν τῆς Λιβύης. Simoc. l. 7, c. 6. Il m'est impossible d'indiquer l'origine du titre de *Decar*, donné à cette époque au gouverneur de l'Afrique romaine. Il est probable cependant que cette dénomination venait des tribus indigènes de l'Afrique, et que peut-être elle appartenait à la langue des Numides, les Berberes des modernes. — S.-M.

[2] *Au commencement du printemps*, ἦρος δὲ ἀρχομένου. Simoc. l. 7, c. 7. — S.-M.

[3] Πρὸς τῇ Ἀστίκῃ. Simoc. l. 7, c. 7. Côte longue et étroite, qui s'étend au nord de Constantinople, le long de la mer Noire, et qui faisait effecti-

Simocat. l. 7, c. 5, 6, 7. Theoph. p. 233. Cedr. t. 1, p. 399.

fort affaiblies depuis son départ. Il était tenté d'en instruire le prince, de peur d'être responsable des suites que pouvait entraîner le mauvais état de l'armée. De plus habiles courtisans lui conseillèrent de n'en rien faire, et de ne se pas compromettre avec le frère de l'empereur. Il prit donc le parti de réparer, par des recrues, les défaites passées; et n'osant plus se hasarder au-delà du Danube [1], il se mit en marche le long du fleuve vers la haute Mésie, et arriva à Noves [2]. Cette ville située entre le pont de Trajan et Viminacium, vers la Pannonie, était différente de celle du même nom, où Pierre s'était rendu l'année précédente, et qui était placée sur le même fleuve, entre Apiaria et Nicopolis [3]. L'approche de l'armée romaine donna des allarmes au khakan des Avares qui résidait à Sirmium. Il avait ravagé cette frontière où il possédait plusieurs places, et se prétendait souverain de cette portion de la Mésie [4]. Il envoya demander à Priscus ce que les

vement partie de la Thrace.—S.-M.

[1] Simocatta dit au contraire, l. 7, c. 7, qu'après une marche de quinze jours, Priscus passa le Danube. Δέκα τοίνυν καὶ πέντε ποιησάμενος χάρακας, τόν τε Ἴστρον διαπεραιωθεὶς ποταμόν. Ensuite en quatre journées il atteignit celle des villes appelées *Nova* qu'on désignait par le surnom de *supérieure*, Τετάρτῃ ἡμέρᾳ καὶ εἰς Νοβὰς τὰς ἄνω ὁ στρατηγὸς παραγίνεται.—S.-M.

[2] Παραλαβὼν παραγίνεται εἰς τὸν Ἴστρον ποταμὸν εἰς Νομὰς (*leg.* Νοβὰς). Theoph. p. 233. C'est cette reproduction abrégée du texte de Simocatta cité dans la note précédente, qui a, je pense, induit Lebeau en erreur sur l'étendue des opérations militaires de Priscus.—S.-M.

[3] Je crois qu'il ne s'agit ici ni de l'une ni de l'autre de ces villes; mais qu'il est question, d'après ce qui a été dit dans la note 1, d'une autre place nommée également *Nova* ou *Novæ*, qui était *Castra Nova*, château directement au nord du Danube, dans la Valachie actuelle.—S.-M.

[4] Le pays dont il s'agit ici n'était pas la Mésie située au sud du Danube, mais la Dacie au nord du fleuve, contrée abandonnée depuis longtemps par les Romains. Le khakan était donc fondé en raison, lorsqu'il reprochait aux Romains, selon Simocatta, l. 7, c. 7, de fouler un territoire étranger, ἐπ' ἀλλοτρίας γῆς ἐπιβαίνειν Ῥωμαίους. Priscus répondit, il est vrai, qu'il était sur un sol romain,

Romains venaient faire dans une contrée qui lui appartenait par droit de conquête [1]; il ajoutait que cette irruption sur les terres des Avares était une infraction manifeste de la paix que Priscus lui-même avait jurée. Priscus, se croyant en état de braver les Avares, répondit fièrement que le pays où il était appartenait aux Romains; que des Barbares chassés de l'Orient [2] devaient se trouver heureux qu'on leur eût ouvert un asyle dans la Pannonie, et que ce n'était pas à des fugitifs de fixer les bornes de l'empire.

XVIII. Il reprend Singidon. [Simoc. l. 7, c. 10, 11. Theoph. p. 233.]

Une réponse si outrageante mit le khakan en fureur. Il fit partir sur-le-champ un corps de troupes qui surprit Singidon, en abbattit les murs, enleva la plus grande partie des habitants, et les transporta en Pannonie. A cette nouvelle [3], Priscus marche vers Singidon, arrive à dix lieues [4] de cette ville, et fait passer ses troupes dans une île du Danube [5], vis-à-vis d'une

ἔφασκε τοίνυν ὁ Πρίσκος, ῥωμαϊκὸν ὑπεῖναι τὸ ἔδαφος, ce qui n'était pas vrai à l'époque où il parlait. L'erreur commise par Lebeau, et que j'ai indiquée ci-dessus, not. 3, est la seule cause de la tournure qu'il a donnée aux discours et aux remontrances du khakan, qui avait raison, puisqu'il ne s'agissait pas, comme le pense Lebeau, d'un territoire au midi du Danube, mais d'un pays situé au nord de ce fleuve. — S.-M.

[1] Ὁ Βάρβαρος, ὅπλοις καὶ νόμοις πολέμων Ῥωμαίους ἀποκτήσασθαι τοῦτο. Simoc. l. 7, c. 7. — S.-M.

[2] Φασὶ τὸν Πρίσκον τὴν ἐκ τῆς ἕω ἀπόδρασιν ὀνειδίσαι Χαγάνῳ. Simoc. l. 7, c. 7. Voyez ce qui a été dit de l'émigration des Avares en Europe, t. 9, p. 357-380, l. XLIX, § 35-39. — S.-M.

[3] Il en fut informé le dixième jour après, selon Simocatta, l. 7, c. 10. Cette circonstance sert encore à faire voir que le général romain était effectivement au nord du Danube et à une fort grande distance de Singidunum, comme je l'ai dit ci-dev. § 17, p. 374, not. 4. Si Priscus avait été dans le lieu indiqué dans le texte de Lebeau, ci-dev. p. 374, il ne lui aurait pas fallu dix jours pour être instruit de la prise de Singidunum, la ville de *Novæ* dont Lebeau a cru qu'il était question, en était peu éloignée. — S.-M.

[4] *A trente milles*, ἀπῴκιςαι δὲ Σιγγιδόνος τῆς πόλεως σημεῖα τριάκοντα. Simoc. l. 7, c. 10. — S.-M.

[5] Cette île s'appelait *Singas*, εἰς Σιγγὰν τὴν νῆσον, ce qui n'est pas

place nommée Constantiole [1]. Le khakan y vient en personne, pour demander raison au général romain; il s'arrête au bord du fleuve, et Priscus s'avance dans un bateau à la portée de la voix. L'entrevue se passa en reproches mutuels. Le prince barbare prétendait que les Avares étaient maîtres des bords du Danube, dans toute l'étendue de son cours [2]; il accusait les Romains de ne faire la paix que pour continuer impunément la guerre; il en appelait à Dieu même de la perfidie de Maurice [3]. Priscus lui reprochait le pillage de Singidon, la destruction des murs de cette ville, les violences exercées sur les habitants. Il le menaçait d'une juste vengeance : *Vous vous plaignez*, lui répartit le khakan, *de la ruine d'une ville; vous pleurerez bientôt la perte de provinces entières.* Prononçant ces mots, il s'éloigne du bord, et retourne à Sirmium. Priscus fait partir un de ses lieutenants nommé Guduïs [4], avec un grand corps de troupes pour reprendre Singidon. Comme la ville était demantelée, les Barbares qui s'y étaient établis, en sortent, et se font un rempart de leurs chariots. Attaqués par les Romains, et craignant en même temps que les habitants ne vinssent les charger par derrière, ils prennent la fuite et abandonnent la place. Priscus en prend possession, et passe le reste de l'été à en relever les murs, et à la mettre hors d'insulte. Le khakan, ne pouvant rassembler en si

dit dans la traduction latine de Théophylacte Simocatta, l. 7, c. 10. —S.-M.

[1] Ἐπὶ τὰ Κωνσταντίολα. Simoc. l. 7. c. 10. Le correspondant moderne de ce lieu est inconnu.—S.-M.

[2] Ξένος ὁ Ἴστρος ὑμῖν τὸ ῥόθιον τούτου πολέμιον. Ὅπλοις ἐκτησάμεθα τοῦτον. Τῷ δόρατι τοῦτον ἐδουλωσάμεθα, dit-il dans Simocatta, l. 7, c. 10. —S.-M.

[3] Κρίναι ὁ Θεὸς ἀνὰ μέσον Χαγάνου, καὶ ἀνὰ μέσον Μαυρικίου. Sim. l. 7, c. 10.—S.-M.

[4] Ὁ Γουδοῦϊς.—S.-M.

peu de temps une armée assez forte pour empêcher ces ouvrages, se contente de déclarer la guerre. Il en fait les préparatifs pendant l'hyver [1].

—[Dans l'été de la même année, il arriva à Constantinople une nouvelle ambassade des Turcs. Il n'a plus été question de cette nation depuis le règne de Tibère [2]. Le grand khakan de l'Orient [3] adressa à Maurice une lettre où il prenait les titres emphatiques de seigneur des sept nations et de maître des sept climats du monde [4], et dans laquelle il l'informait des victoires qu'il avait obtenues et des révolutions qui étaient survenues dans la haute Asie [5]. Nous ignorons si le souverain qui fit partir une nouvelle ambassade pour l'Occident était le même que celui dont nous avons déja parlé [6]. Quoi qu'il en soit sur ce point, on apprit alors par les envoyés turcs, qu'un certain Touroum [7], parent du grand khakan [8], qui s'était révolté contre son souverain, avait trouvé de nombreux auxiliaires [9], et obtenu la victoire. Les historiens chinois nous apprennent aussi

XIX. [Nouvelle ambassade des Turcs.] [Simoc. l. 7, c. 7 et 8.]

[1] Simocatta dit, l. 7, c. 11, que le khakan déclara la guerre, et que dix jours après il se porta avec ses troupes du côté du golfe Ionique, ἐπὶ τὸν Ἰόνιον κόλπον ςρατεύει, c'est-à-dire du côté de la mer Adriatique. C'est Théophane, p. 233, qui rapporte que cette année l'hyver vint mettre fin aux hostilités. — S.-M.

[2] Voyez ci-dev. p. 169-180, liv. LI, § 33 et 34. — S.-M.

[3] Ὁ πρὸς τῇ ἕῳ ὑπὸ τῶν Τούρκων Χαγᾶνος ὑμνούμενος. Simoc. l. 7, c. 7. Voyez sur l'origine de ce titre, t. 9, p. 359, not. 3. et p. 362, not. 2, liv. XLIX, § 36. — S.-M.

[4] Voyez t. 9, p. 391, not. 3, liv. XLIX, § 40. — S.-M.

[5] Ἐπιςολήν τε συντεταχὼς, ἐπινίκια ἐνεχάραττεν ἐν αὐτῇ. Simoc. l. 7, c. 7. Voyez au sujet des changements politiques, arrivés à cette époque dans l'Asie centrale et même dans la Chine, ce que j'ai dit, t. 9, p. 366 et 367, liv. XLIX, § 36. — S.-M.

[6] Il se nommait *Tourxanth*. Voyez ci-dev. p. 171 et suiv., liv. LI, § 33. — S.-M.

[7] Ἀνήρ τις Τουροὺμ ὀνομαζόμενος. Simoc. l. 7, c. 8. — S.-M.

[8] Πρὸς γένος καθεςὼς τῷ Χαγάνῳ. Simoc. l. 7, c. 8. — S.-M.

[9] Νεωτερίσας δυνάμεις μεγάλας συνήθροισε. Simoc. l. 7, c. 8. — S.-M.

qu'à cette époque les Turcs étaient divisés par de violentes guerres civiles [1]. Dans ce pressant danger, le grand khakan envoya demander du secours aux trois autres chefs qui régnaient avec lui sur la nation turque [2]. Selon Théophylacte Simocatta, ils se nommaient Sparzeugoun, Cunaxola et Touldich [3]. Ils réunirent toutes leurs forces et vinrent se joindre au khakan. Le rebelle Touroum ne put résister à leur puissance, il fut vaincu et tué dans un combat acharné, qui fut livré dans une vaste plaine, nommée Icar [4], qui était située à quatre cents milles de distance de la montagne d'Or [5], résidence impériale des monarques turcs. La nouvelle ambassade des Turcs n'avait d'autre objet que d'instruire Maurice et les Romains que la paix était rétablie dans la Haute-Asie, et de continuer les relations de bonne intelligence qui subsistaient depuis long-temps entre les deux nations.] — S.-M.

An 599.

XX. Guerre en Dalmatie.

L'année suivante [le khakan des Avares] marche en Dalmatie, prend de force la ville de Balbé [6], pille et détruit quarante autres places [7], et couvre de ruines et de cendres les bords du golfe adriatique. Priscus, trop inférieur en

[1] Voyez Deguignes, *histoire des Huns*, t. 2, p. 398-409.—S.-M.

[2] Voyez ce que j'ai dit au sujet de cette division de l'empire chez les Turcs, ci-dev. p. 54, not. 4, liv. L, § 30 et p. 173, liv. LI, § 33.—S.-M.

[3] Πρεσβεύεται ὁ Χαγᾶνος πρὸς ἑτέρους τρεῖς μεγάλους Χαγάνους, ταῦτα δὲ τούτοις ὀνόματα, Σπαρζευγοῦν, καὶ Κουναξολὰ, καὶ Τουλδίχ. Simoc. l. 7, c. 8.—S.-M.

[4] Τὸ δὲ Ἰκὰρ τοῦ ὄρους, τοῦ λεγομένου χρυσοῦ, τετρακοσίοις σημείοις ἀπῴκισται. Simoc. l. 7, c. 8. Il est impossible, je crois, d'indiquer la position de ce lieu. Il était, je pense, dans les monts Altaï.—S.-M.

[5] Voyez t. 9, p. 399, 400 et 401, liv. XLIX, § 40. — S.-M.

[6] On lit *Banges* dans Simocatta, l. 7, c. 12, εἰς τὰς λεγομένας Βάγκεις. C'est dans Théophane, p. 233, que l'on trouve le nom de *Balbès*, καταλαβὼν τὴν Βάλβης, dit-il. J'ignore quelle est la meilleure leçon.—S.-M.

[7] Τεσσαράκοντα ἐξεπόρθησε φρούρια. Simoc. l. 7, c. 12. Théophane dit, p. 233, *toutes les métropoles qui sont autour de Balbé*. Τὰς περὶ αὐτὴν μητροπόλεις πάσας.— S.-M.

forces, ne le suivait que de loin, évitant avec soin d'être forcé de combattre. Enfin, las de traîner son armée à la suite de l'ennemi, sans autre fruit que d'être le triste spectateur de tant de ravages, il s'arrêta dans un poste avantageux, et se contenta de détacher deux mille soldats sous la conduite de Guduïs, pour observer les Barbares. Guduïs aussi prudent que courageux, pour ne pas exposer sa troupe à quelque rencontre fâcheuse, s'écarta du grand chemin, marchant à couvert au travers des bois, ou par des sentiers inconnus et difficiles. S'étant approché des ennemis, il aperçut du haut d'une éminence une troupe de Barbares qui passait au-dessous. Il envoya trente hommes pour les observer de plus près. Ceux-ci les ayant suivis par des chemins détournés, les surprennent la nuit suivante, et les trouvant endormis, ils en tuent plusieurs, et en enlèvent trois qu'ils conduisent à leur commandant. Guduïs apprend de leur bouche que cette troupe est un détachement de deux mille hommes envoyés par le khakan en Pannonie pour y transporter son butin. Il part aussitôt, et va se mettre en embuscade à l'entrée d'un vallon par où les Barbares devaient passer. Le lendemain matin, dès qu'ils y sont engagés, il les charge par-derrière, les massacre tous sans qu'il en reste un seul, et conduit à Priscus les chariots remplis de butin. C'étaient les dépouilles de la Dalmatie, et par ce coup de hardiesse, les Romains retirèrent tout le fruit des ravages que les Avares avaient faits dans cette campagne. Le khakan, aussi honteux que désespéré de cette perte, retourna en Pannonie, et Priscus reprit le chemin de la Thrace [1].

Simoc. l. 7, c. 12. Theoph. p. 233, 234.

[1] Simocatta dit, l. 7, c. 12, que depuis cette époque il ne se fit rien

An 600.

XXI. Générosité du khakan à l'égard des Romains. Simoc. l. 7, c. 13. Theoph. p. 234.

Le prince avare[1] n'attendit pas la fin de l'hyver pour se venger de cet affront. Dès le mois de février, il traversa toute la Mésie[2], et vint se présenter devant Tomes[3] dans la petite Scythie. Priscus fit sortir ses troupes de leurs quartiers, et accourut au secours de la place. Les deux armées demeurèrent long-temps campées en présence l'une de l'autre, sans faire aucun mouvement. Aux approches de la fête de Pâques, qui tombait cette année au 10 avril, tout le pays ayant été ravagé par les Avares, les vivres manquaient aux Romains et la faim se faisait sentir dans leur camp. On vit alors un roi barbare donner un exemple d'humanité dont les ennemis les plus généreux ont été rarement capables. Le khakan, quoique payen, envoya dire à Priscus : *que malgré le juste ressentiment qui lui mettait les armes à la main, il ne pouvait, sans compassion, voir les Romains mourir de faim dans des jours de joie, au milieu de la plus grande solemnité de leur religion; que si Priscus acceptait ses offres, il était prêt à lui envoyer des vivres.* La nouveauté d'une proposition si peu attendue inspira d'abord de la défiance; mais les deux chefs s'étant mutuellement donné la foi par un serment, on convint d'une trêve de cinq jours, et l'on vit avec surprise arriver au camp quatre cents chariots chargés de vivres.

de remarquable sur les bords du Danube, entre les Romains et les Barbares, pendant dix-huit mois et plus. Ἐπὶ μῆνας τοιγαροῦν ὀκτωκαίδεκα καὶ περαιτέρω Ῥωμαίοις τε καὶ βαρβάροις τοῖς ἀνὰ τὸν Ἴστρον αὐλιζομένοις οὐδὲν ἄξιον συγγραφῆς διαπέπρακται. — S.-M.

[1] Ὁ παρὰ τοῖς Ἀβάροις Χαγᾶνος τιμώμενος. Simoc. l. 7, c. 13. — S.-M.

[2] *La Mésie Thracienne*, περὶ τὴν Θρᾳκικὴν Μυσίαν χωρείᾳ, dit Simocatta, l. 7, c. 13. — S.-M.

[3] Ville célèbre, comme on le sait, par l'exil d'Ovide. Théophane, p. 234, lui donne le nom de *Tomosias*. C'est sans doute une altération de cette époque. — S.-M.

Le khakan n'avait d'abord rien demandé en échange; le quatrième jour il fit prier le général romain de lui envoyer des aromates des Indes. Priscus lui fit porter du poivre, de la canelle, et quantité d'autres épiceries [1]. Pendant tout le temps de la trève, les Avares, confondus avec les Romains, fréquentaient leur camp, passaient la nuit sous les mêmes tentes, mangeaient et se divertissaient avec eux; les deux armées n'en faisaient qu'une; ils semblaient être devenus frères. Les fêtes étant passées, ils redevinrent ennemis, et le prince avare rappela ses soldats dans leur camp.

XXII. Mauvaise conduite de Comentiole. Simoc. l. 7, c. 13, 14. Theoph. p. 234, 235. Cedr. t. 1, p. 399.

Six jours après on vint lui annoncer que Comentiole marchait vers Nicopolis sur le Danube. C'était une nouvelle armée que l'empereur envoyait pour faire diversion. En effet, le khakan décampa sans être suivi de Priscus, qui n'avait reçu aucun ordre, et qui n'étant pas même instruit de la marche de Comentiole, s'imagina sans doute que ce mouvement des ennemis n'était qu'une feinte pour lui faire quitter un poste avantageux, à la faveur duquel il couvrait la ville de Tomes. Le khakan était encore éloigné de vingt-cinq lieues [2], lorsque Comentiole s'avança jusqu'à la ville d'Yatrus [3], à l'embouchure d'une rivière de même nom, qui se jette dans le Danube. Delà il dépêcha pendant la nuit vers le prince avare un courrier, avec une lettre, dont on ne sut jamais le contenu. Lorsque les Barbares ne furent plus qu'à cinq ou six milles, il fit mettre ses soldats sous les armes quelque temps avant

[1] Πέπερί τε ἐξέπεμψε, καὶ φύλλον Ἰνδῶν, κασίαν τε, καὶ τὸν λεγόμενον κόστον. Simoc. l. 7, c. 13.—S.-M.

[2] *A vingt parasanges*, selon Simocatta, l. 7, c. 13.—S.-M.

[3] Comentiole traversa la Mésie et vint camper à *Zicidiba*, d'où il alla à la ville d'Iatrus. Cette ville était à l'occident de Nicopolis sur le Danube.— S.-M.

le jour. Mais cet ordre fut donné avec tant de froideur, que les troupes, s'imaginant qu'il ne s'agissait que d'une revue, s'armèrent négligemment, la plupart ne daignant pas même endosser leurs cuirasses. Au lever du soleil, ils furent fort surpris d'apercevoir les ennemis s'avançant en bon ordre, et se rangeant en bataille à la distance de deux milles. La terreur se répand parmi eux; ils reprochent à leur général son silence perfide, ils courent prendre le reste de leurs armes, et viennent en tumulte former leurs rangs et leurs files. Comentiole redouble la confusion en changeant à tous moments l'ordre de bataille, et faisant passer les divers corps de troupes, tantôt du centre à la gauche, tantôt de la gauche à la droite. Il fait secrètement donner ordre aux corps qui formaient l'aile droite, de s'enfuir et de sauver leurs bagages. Ils prirent cet avis pour un effet de la prédilection du général, et ne manquèrent pas de le suivre. Le reste des troupes, quoique allarmé de cette désertion, conserve cependant assez de courage pour ne la pas imiter. Elles se tiennent tout le jour en bataille, et se retirent le soir dans leur camp. Pendant la nuit suivante, Comentiole fait partir les meilleurs soldats, sous prétexte de les envoyer à la découverte, et leur ordonne en secret de s'éloigner et de se mettre en sûreté. Il part lui-même avant le jour à l'insu des troupes restées dans le camp, et ne revient plus. On le cherche, on l'attend jusqu'à midi; alors l'armée, se voyant abandonnée et trahie, repasse l'Yatrus, et toujours ensemble, mais sans garder aucun ordre, ils fuyent le reste du jour et la nuit suivante dans l'espace de treize lieues [1], poursuivis par les en-

[1] *Quarante milles*, τεσσαράκοντα σημεῖα. Simoc. l. 7, c. 14.—S.-M.

nemis, qui ne leur donnaient aucun relâche. Ils approchaient de Nicopolis; mais il fallait passer entre des montagnes dont les gorges [1] étaient fermées par un gros détachement de cavaliers avares. Les Romains excédés de fatigue, voyant la mort devant et derrière eux, s'animent les uns les autres à périr en gens de cœur; ils ramassent ce qui leur restait de vigueur, fondent tête baissée sur les ennemis, et forcent le passage avec une grande perte des leurs.

XXIII. Suites de la déroute des Romains.

Simoc. l. 7. c. 14, 15. Theoph. p. 235. Zon. l. 14, t. 2, p. 77. Cedr. t. 1, p. 400.

Cependant Comentiole, fuyant toujours, arriva devant Driziperes [2] à plus de soixante et quinze lieues. Il trouva les portes fermées, et les habitants assemblés sur les murs, d'où ils l'accablèrent d'injures et l'éloignèrent à coups de pierres. Il prit le chemin de Constantinople chargé d'ignominie, et se replongea dans les intrigues de la cour, où il trouva de quoi se consoler du mépris et de la haine publique. Le khakan, vainqueur sans coup férir, marche à Driziperes, prend la ville, brûle l'église de Saint-Alexandre, pille la riche sépulture et disperse les os de ce saint martyr, qui était en grande vénération dans ces contrées. On crut que la peste, qui désola ensuite son armée, était un effet de la vengeance divine. Outre un nombre infini de soldats, il perdit sept de ses fils [3]; et le pillage de la Thrace, la multitude d'habitants qu'il fit prisonniers, les richesses dont il chargea son armée, ne furent qu'un léger soulagement à sa douleur.

[1] Les défilés fortifiés, que les Romains, dit Simocatta, l. 7, c. 14, étaient en usage d'appeler en leur langue *Clisuræ*. Ἐντεῦθεν οἱ βάρβαροι τὰ ἐχυρώματα τῶν διαβάσεων περικάθηνται, κλεισσούρας τῇ πατρίῳ Ῥωμαῖοι φωνῇ ἀποκαλεῖν ταῦτα εἰώθασιν. — S.-M.

[2] Τὰ Δριζίπερα. *Drizipera*. Voyez ci-dev. § 5, p. 358, not. 3. — S.-M.

[3] Ἑπτὰ γὰρ παῖδες αὐτῷ βουβῶσι

XXIV. Maurice refuse de racheter les prisonniers.

La fuite de Comentiole jeta l'allarme dans Constantinople; on croyait à tous moments voir les Avares arriver aux pieds des murs; on parlait déja d'abandonner la ville et de se retirer à Chalcédoine pour mettre le Bosphore entre les Romains et les Barbares [1]. Le sénat pressait l'empereur de traiter avec le khakan, pour éloigner l'orage prêt à fondre sur la capitale de l'empire. Il suivit ce conseil [2], et députa le sénateur Harmaton avec de riches présents. Le khakan était encore à Driziperes, plongé dans la plus amère affliction. Il refusa les présents de Maurice, et passa onze jours sans vouloir entendre l'envoyé, répétant sans cesse qu'*il en appelait au jugement de Dieu; que l'empereur était l'auteur de la guerre et de tous les maux que souffraient les deux nations*. Enfin, le douzième jour, il consentit à donner audience au député : il accepta ses présents, et proposa lui-même de rendre la liberté aux prisonniers pour une pièce d'or par tête. Maurice ayant rejeté cette proposition, le khakan rabattit la moitié de la somme; ce que l'empereur refusa encore. Enfin le khakan s'étant réduit à quatre siliques par tête, ce qui ne faisait pour chacun que quarante-cinq sols de notre monnaie, Maurice par un trait d'avarice inconcevable aima mieux laisser périr ses sujets dans les fers que de payer une somme qui n'égalait pas le prix des plus vils animaux. Alors le Barbare, outré de colère, fit égorger tous les prisonniers. Ils étaient au

περιτυγχάνουσι. Sim. l. 7, c. 15.—S.-M.

[1] On envoya pour défendre la longue muraille, les soldats, les gardes du corps de l'empereur appelés *excubitores*, τοὺς σωματοφύλακας, οὓς ἐξκουβίτωρας Ῥωμαῖοι ἀναγορεύουσι, et la plus grande partie du peuple de Constantinople, ἐκ τῆς τῶν δήμων τῶν ἐς Βυζάντιον πλείστη ἀπόμοιρα. Simoc. l. 7, c. 15.—S.-M.

[2] Le huitième jour, selon Simocatta, l. 7, c. 15. — S.-M.

nombre de douze mille. Cet emportement n'empêcha cependant, ni Maurice de demander la paix, ni le khakan de l'accorder. Elle fut conclue aux conditions, que les Romains ajouteraient encore vingt mille pièces d'or au tribut annuel qu'ils payaient aux Avares; que le Danube serait le terme des deux états [1]; que ni l'une ni l'autre nation ne pourrait le passer hors de la Pannonie cédée aux Avares; que cependant les Romains auraient cette liberté, lorsqu'ils feraient la guerre aux Esclavons. Après ce traité, le khakan se retira dans ses états au-delà du Danube.

Théophylacte, auteur contemporain, qui a écrit l'histoire du règne de Maurice, ne dit rien, ni de l'offre du khakan pour le rachat des prisonniers, ni du refus de Maurice, ni de leur massacre : et il est difficile de croire qu'un empereur ait porté l'avarice jusqu'à refuser pour la délivrance de douze mille soldats une somme qui n'allait qu'à vingt-sept mille francs de notre monnaie, dans le temps même qu'il accordait aux Avares une augmentation de près de trois cent mille livres de tribut annuel. Cependant Théophane et tous les autres auteurs donnent ce fait pour indubitable; ils le citent comme la principale cause des chagrins, des regrets, des remords, dont le cœur de Maurice fut déchiré pendant les deux années qu'il vécut encore. Mais ils ont tort, à mon avis, d'attribuer cette inhumanité à une sordide avarice; c'était un effet de ressentiment et de vengeance. Ces douze mille hommes étaient pour la plupart des soldats de Comentiole, pris dans la déroute de son armée; c'étaient ces mêmes séditieux

XXV. Réflexions sur la conduite de Maurice au sujet du rachat des prisonniers.

[1] Διομολογεῖται δὲ Ῥωμαίοις καὶ Ἀβάροις ὁ Ἴστρος μεσίτης. Simoc. l. 7, c. 15. — S.-M.

qu'on a vus en Orient soulevés contre Philippique, transportés ensuite en Thrace, mutinés d'abord contre Priscus, et peu de temps après contre le frère de l'empereur. Maurice, n'osant les punir, avait pris la cruelle résolution de s'en défaire en les abandonnant à l'ennemi. La conduite de Comentiole le prouve évidemment : ce message qu'il envoye secrètement au khakan, le désordre qu'il jette lui-même dans ses troupes, sa fuite précipitée, indiquent la trahison plutôt que la lâcheté; et le soupçon tomba dès-lors sur l'empereur même. On crut que Comentiole avait suivi des ordres secrets; et ce qui dut confirmer cette opinion, c'est qu'au lieu d'encourir la disgrace qu'il aurait méritée, il fut encore employé dans le commandement l'année suivante. Maurice ayant donc résolu de perdre ces soldats, ne voulut pas les délivrer lorsqu'ils furent prisonniers. Il ne prévoyait pas sans doute que la colère du khakan se porterait jusqu'à les faire massacrer. Mon dessein n'est pas ici de justifier Maurice, mais seulement d'assigner une cause vraisemblable de son refus. Il n'en sera que plus condamnable. L'avarice est un motif plus honteux, mais moins criminel qu'une vengeance basse et inhumaine. Que penser d'un prince qui laisse périr une multitude d'innocents pour se défaire de quelques séditieux; qui, au lieu de punir en monarque des sujets rebelles, les livre en traître, et qui, par une perfidie plus coupable que leur sédition, abandonne au fer ennemi ceux qu'il n'ose châtier par les armes de sa justice?

XXVI. Maurice devient odieux.

Ce triste événement excita contre Maurice une haine générale. Ce n'était dans toute la Thrace que propos injurieux, que malédictions. L'armée de Priscus, tou-

chée du malheureux sort de celle de Comentiole, éclatait en imprécations. Elle députa pour demander vengeance d'un général perfide qui avait trahi ses propres troupes. Ce fut dans cette rencontre que Phocas [1] commença de se faire connaître. Il était un des députés; il se signala par l'insolence avec laquelle il s'emporta contre l'empereur en présence du sénat. Son audace excita tant d'indignation, qu'un des patrices le prit par la barbe, et lui meurtrit le visage à coups de poing. Tout Constantinople était en mouvement; on demandait à grands cris justice d'une si indigne trahison. Dans ce soulèvement général l'empereur, craignant pour lui-même, nomma des commissaires pour juger Comentiole. Mais à force de sollicitations, de présents, de promesses, il fit si bien, que les députés se désistèrent de l'accusation. Les esprits s'aigrirent de plus en plus. Cette agitation se répandit dans tout l'empire; on ne voyait plus que prodiges, que signes funestes d'une révolution prochaine. L'apparition de deux monstres marins qui se montrèrent dans le Nil près d'Alexandrie effraya toute l'Égypte. On vit un matin sortir des eaux un homme d'une taille gigantesque; il avait le regard affreux, les cheveux roux mêlés de blancs, les joues charnues, la poitrine et les épaules larges, les bras nerveux, les flancs pleins de vigueur. Le reste du corps demeura plongé dans l'eau. Ménas préfet d'Égypte, qui se trouvait dans le voisinage, accourut à ce spectacle, et bientôt les bords furent couverts d'une multitude de peuple. Plusieurs encore entêtés des su-

Simoc. l. 7, c. 16, l. 8, c. 1. Theoph. p. 236.

[1] Simocatta qui parle, l. 8, c. 1, de cette députation, ne dit rien de Phocas. C'est Théophane, p. 236, qui fait mention de cette circonstance.—S.-M.

perstitions du paganisme s'imaginaient voir le dieu du Nil, adoré dans l'ancienne Égypte. Trois heures après on vit paraître à côté de lui un autre monstre qui ressemblait à une femme dans la fleur de la jeunesse et de la beauté; ses cheveux noirs flottaient sur ses épaules, elle ne s'éleva que jusqu'à la ceinture. Ces deux poissons à figure humaine se donnèrent en spectacle pendant tout le jour, et se replongèrent aux approches de la nuit. Plusieurs relations modernes font mention de monstres semblables, qui se sont fait voir en divers temps et sur diverses plages [1]. Le Nil, consacré par la plus ancienne idolâtrie, eut toujours le privilége d'être de tous les fleuves le plus fécond en merveilles. L'antiquité a traité dans des ouvrages exprès, des poissons de ce fleuve qui approchaient de la forme humaine. Un écrivain nommé Lydus [2], qui vivait sous Justinien, avait pris la peine d'expliquer les événements que pronostiquaient ces apparitions. Cet ouvrage s'est perdu sans nous laisser aucun regret.

[1] Je ne crois pas qu'il soit nécessaire ni raisonnable de s'arrêter à discuter le récit long et poétique de Théophylacte Simocatta, ordinairement si ampoulé, si maniéré et si prodigue d'expressions ambitieuses. Il lui aura suffi de récits populaires au sujet de quelques phoques ou de quelques grands poissons venus de la mer et rares dans les eaux du Nil, pour donner carrière à son imagination.—S.-M.

[2] Cet auteur, nommé Jean Laurentins, fut surnommé Lydus parce qu'il naquit à Philadelphie en Lydie. On ne possédait aucun de ses ouvrages à l'époque où Lebeau écrivait. M. Choiseul-Gouffier a trouvé depuis cette époque à Constantinople un ancien manuscrit grec contenant trois des ouvrages de cet auteur, mutilés en quelques parties. Ce manuscrit est actuellement à la Bibliothèque du roi. Le premier de ces ouvrages, intitulé *des magistrats romains*, περὶ ἀρχῶν τῆς Ῥωμαίων πολιτείας, a été publié en 1812, à Paris en un volume in-8°, par les soins de MM. Fuss et Hase. Le *Traité des prodiges*, περὶ διοσημειῶν, et le *Traité des mois*, ont été publiés par M. Hase, en un volume in-8°, avec une version latine, en 1823. Quoique ces ouvrages ne contiennent rien de bien nouveau ou de bien important, on y trouve cependant quelques notions curieuses

An 601.

XXVII. Mécontentement de Chosroès. Simoc. l. 8, c. 1.

Peu s'en fallut qu'au commencement de l'année suivante la guerre ne se rallumât entre l'empire et la Perse. Les Sarrasins attachés au service des Romains [1] avaient fait des courses dans la Perse, et Chosroès songeait à s'en venger. Pour prévenir une rupture, Maurice lui députa George préfet du prétoire d'Orient [2]. Le roi, irrité, refusa audience pendant plusieurs jours; enfin, faisant réflexion que, son autorité étant encore mal affermie, il y aurait de l'imprudence à s'attirer sur les bras de si redoutables ennemis, il consentit à écouter le député et voulut bien recevoir ses excuses. George avait réussi dans son ambassade; mais il perdit à la cour tout le mérite du succès. Il se vanta d'avoir entendu Chosroès déclarer à ses satrapes, que, s'il ne rompait pas avec l'empereur, c'était uniquement en considération du mérite personnel de l'ambassadeur. Ce discours, débité à l'oreille dans un lieu où rien ne demeure secret que ce qui peut être favorable, piqua vivement le prince, et George ne retira de sa vanité qu'une juste disgrace.

XXVIII. La guerre recommence avec les Avares. Simoc. l. 8, c. 1, 2, 3, 4. Theoph. p. 236, 237.

Le traité de Driziperes était si humiliant pour l'empire qu'il ne pouvait subsister long-temps. A peine fut-il conclu que Maurice se montra impatient de le rompre, et l'humeur turbulente des Avares, qui ne pouvaient s'abstenir de courses et de rapines, en fournissait de fréquentes occasions. L'empereur saisit la pre-

sur le gouvernement et les usages des Romains, que l'on chercherait vainement ailleurs.—S.-M.

[1] Il s'agit sans doute ici des rois arabes de Ghassan, alliés habituels de l'empire, qui auraient fait quelques incursions sur les terres des Arabes alliés de la Perse. J'ai eu souvent occasion de parler des uns et des autres dans ces notes. Je n'en dirai donc rien pour le moment.—S.-M.

[2] Ὃς τῆς τῶν ἑῴων πόλεων φορολογίας τὴν ἐπιστασίαν ἐκέκτητο. Simoc. l. 8, c. 1.—S.-M.

Cedr. t. 1, p. 400, 401. Niceph. Call. l. 18, c. 37.

mière qui se présenta : il leva de nouvelles troupes, en donna le commandement à Comentiole [1], et le fit partir pour aller se joindre à Priscus, qui avait passé l'hiver à Singidon. Les deux armées réunies marchèrent à Viminacium [2], où Comentiole s'arrêta pour raison de maladie. On soupçonna que ce n'était qu'un prétexte pour se soustraire aux yeux des soldats, dont il se sentait détesté. Le khakan, qui se trouvait alors au-delà du Danube, manda aussitôt à ses troupes de Pannonie, de passer la Save et de ne rien épargner sur le territoire des Romains. Il rassembla en même temps une autre armée, et mit à la tête d'un gros détachement quatre de ses fils, avec ordre de défendre le passage du Danube. Malgré cette opposition, les Romains passèrent le fleuve sur des barques faites à la hâte, repoussèrent les Avares, et se campèrent sur les bords. Priscus était demeuré à Viminacium, pour attendre que Comentiole fût en état de commander; il n'osait risquer une bataille sans son collègue, qui avait la faveur et le secret de la cour. Mais les troupes qui campaient au-delà du Danube lui ayant fait savoir qu'elles étaient vivement pressées par les Barbares, il prit le parti de les aller joindre. Dans sa première expédition contre les Avares il ne s'était montré qu'un médiocre général; mais les succès brillants et multipliés qu'il eut dans la campagne de cette année pourraient lui donner place entre les plus grands capitaines, si les historiens du temps avaient assez détaillé sa conduite

[1] Dans l'été de 601, θέρους δὲ ἐπιόντος. Simocatta, l. 8, c. 1.— S.-M.

[2] En grec, τὸ Βιμινάκιον et quelquefois aussi en latin *Biminacium*. Cette ville était située dans une île du Danube. Αὕτη δὲ νῆσος καθέστηκε περὶ τὰ ῥεῖθρα τοῦ Ἴστρου. Simoc. l. 8, c. 2.— S.-M.

pour mettre la postérité en état de juger s'il a dû ses victoires à sa capacité ou à la fortune. Dès qu'il fut arrivé, il renvoya les barques à Viminacium, pour ôter aux soldats le moyen de repasser en cette ville, comme ils faisaient sans cesse; ce qui affaiblissait l'armée, et la mettait hors d'état de soutenir les attaques de l'ennemi.

XXIX Les Romains vainqueurs en cinq combats.

Quatre jours après, il rangea ses troupes en bataille à la tête de son camp; et comme l'usage des Barbares était d'attaquer par pelotons en voltigeant de toutes parts, il divisa son armée en trois corps de figure quarrée, leur donnant autant de profondeur que de front, pour être en état de faire face de tous côtés. Il ordonna de ne se servir que de piques et de javelines pour combattre de près, sans tirer de flèches. Le combat ne finit qu'avec le jour, et se termina à l'avantage des Romains. Ils ne perdirent que trois cents hommes, et en tuèrent quatre mille aux Avares. Les ennemis ne parurent point pendant deux jours. Au matin du troisième, comme ils sortaient de leur camp, Priscus se rangea dans le même ordre qu'auparavant. Mais, pendant le combat, il fit insensiblement étendre les ailes de son armée pour envelopper les Barbares, qui perdirent ce jour-là neuf mille hommes. Dix jours se passèrent sans aucune action. Enfin Priscus, encouragé par deux victoires, alla présenter le combat à son tour. Il se posta sur la pente d'un coteau, au pied duquel s'étendait un étang. De-là tombant avec vigueur sur les Avares, il les enfonça de vive force, les poussant toujours du côté de l'étang. Il en périt quinze mille, soit par l'épée des Romains, soit dans les eaux où ils se précipitèrent. De ce nombre furent les quatre fils du khakan. Le khakan lui-même courut risque de la vie, et

s'enfuit jusque sur les bords de la Teïsse [1]. Priscus, après avoir donné du repos à ses troupes, alla chercher les Avares, et un mois après la bataille précédente il en livra une quatrième, où il n'eut pas moins de succès. Comme les vaincus avaient passé la Teïsse, Priscus envoya la nuit suivante quatre mille hommes au-delà de cette rivière pour les observer. Ce détachement tomba sur une grande assemblée de Gépides [2], qui s'étaient rendus dans une bourgade pour y célébrer une de leurs fêtes [3]. Ces Barbares, n'étant pas informés du succès de la bataille, se livraient à la joie et passaient la nuit à boire. Les Romains, les ayant surpris en cet état, n'eurent que la peine de les massacrer. Ils en tuèrent trente mille, et chargés de butin ils retournèrent joindre Priscus au-delà du fleuve. Vingt jours après le khakan repassa la Teïsse et vint défier les Romains. Son opiniâtreté fut encore moins heureuse, et cette victoire de Priscus couronna les succès de cette glorieuse campagne. L'armée du khakan, qui était très-nombreuse, fut presque entièrement taillée en pièces ou noyée. Il n'en resta que trois mille Avares, huit mille Esclavons, et six mille deux cents autres Barbares, qui furent tous faits prisonniers et envoyés à Tomes.

XXX. Ruse du khakan pour retirer ses prisonniers.

Le khakan donna en cette occasion une preuve signalée de sa fermeté et de sa présence d'esprit. Au lieu

[1] Τίσσος. Cette rivière qui traverse la Hongrie dans toute sa longueur, du nord au sud, depuis les monts Crapacks jusqu'au Danube, est nommée ordinairement dans les auteurs anciens *Pathysus* et *Tibiscus*. On y trouve aussi les noms de *Parthiscus* et de *Tisianus*. Celui de *Tissus* est le plus moderne.. — S.-M.

[2] Ils tombèrent, dit Simocatta, l.8,c.3, au milieu de trois bourgades habitées par des Gépides. Περιτυγχάνουσι τοιγαροῦν χωρίοις Γηπαίδων τρισίν. —S.-M.

[3] Πανήγυριν ἑώρταζον ἐπιχώριον. Simoc. l. 8, c. 3. — S.-M.

de se laisser abattre par tant d'infortunes, il usa d'une ruse qui réparait une partie de ses pertes. Aussitôt après sa défaite, il fit partir des courriers chargés d'une lettre pour l'empereur; il leur ordonna de faire une extrême diligence, pour arriver à Constantinople avant la nouvelle de la dernière bataille. Il demandait qu'on lui remît les prisonniers, et en cas de refus, il menaçait de mettre à feu et à sang la Mésie et la Thrace, et de ne faire aucun quartier aux habitants. Maurice, dont l'esprit était affaibli par les révoltes qu'il avait essuyées et par le mécontentement de ses sujets, ne sachant pas encore que le khakan n'était plus en état de se faire redouter, se laissa intimider, et envoya ordre de relâcher les prisonniers : ce qui fut exécuté avec autant d'étonnement que de regret, de la part du général et des troupes.

XXXI. Mouvements inutiles de Comentiole.

La gloire de Priscus, qui, dans l'espace de deux mois, venait de remporter cinq victoires, excita la jalousie de Comentiole. Il se réveilla comme d'une léthargie, et courut à Noves, dans l'intention de se signaler par quelque exploit avant la fin de la campagne. Arrivé dans cette ville, il assembla les principaux habitants, et leur demanda des guides pour le conduire au-delà du Danube, par le chemin que Trajan [1] avait fait autrefois pratiquer au travers de l'ancienne Dacie. Il voulait, disait-il, couvrir de cendres tout ce vaste pays qui appartenait au khakan des Avares. Les habitants n'ayant point de guides à lui donner, il entra en fureur, et fit trancher la tête à deux d'entre eux. Effrayés de cette violence, ils se jetèrent à ses pieds, et lui

[1] Τὴν λεγομένην Τραϊανοῦ τρίβον. Simoc. l. 8, c. 4. Il s'agit probablement ici de la voie romaine qui conduisait à *Ulpia Trajana*, l'antique *Zarmigethusa*, la capitale de la Dacie. — S.-M.

dirent que personne à Noves ne connaissait ce chemin; mais qu'à quatre lieues de leur ville habitait un vieillard de cent douze ans [1], fort instruit des antiquités du pays, et qui pourrait lui en donner des indices. Comentiole s'y transporta lui-même, et pressa vivement ce vieillard de lui servir de guide. Celui-ci s'en défendait, représentant au général que cette route était impraticable; que la chaussée rompue en mille endroits traversait des montagnes escarpées, des vallées profondes, de vastes marais; que depuis quatre-vingt-dix ans elle était entièrement abandonnée [2], et que, la saison étant déja fort avancée, toute cette contrée était couverte de glaces et de neiges. Comentiole n'écoutait que son ardeur téméraire; il s'obstina dans son dessein, et bientôt la rigueur du froid, la violence des vents, et toutes les incommodités inséparables d'une marche si pénible, firent périr quantité de soldats et la plus grande partie des bêtes de somme. Il lui fallut retourner sur ses pas, chargé de malédictions de ses troupes, et revenir à Philippopolis, où l'armée passa l'hyver, tandis que le général, de retour à Constantinople, imaginait des prétextes pour couvrir d'abord la honte de son inaction, et ensuite l'imprudence de son entreprise.

XXXII. Sédition à Constantinople. Simoc. l. 8, c. 4, 5. Theoph. p. 238.

Le jour de Pâques, qui tombait cette année au 26 mars, l'impératrice Constantine, de concert avec Sophie, veuve de Justin II, et qui vivait encore, fit présent à l'empereur d'une couronne d'or enrichie de pierreries, d'un prix inestimable. Plus cet ouvrage parut admira-

[1] Χρόνων πεφυκὸς ἑκατὸν πρὸς τοῖς δέκα δύο. Simoc. l, 8, c. 4. — S.-M.

[2] Ὑπεῖναι γὰρ τὴν τρίβον ταύτην ἀδιεξόδευτον ἀπὸ ἐτῶν ἐννενήκοντα. Simoc. l. 8, c. 4. Depuis l'époque à laquelle la Pannonie et la Dacie étaient passées sous la domination des Gépides. Il y avait bien plus long-temps que les Romains ne possédaient plus rien au nord du Danube. — S.-M.

ble aux yeux de Maurice, plus il le crut digne d'être offert à Dieu. Dès qu'il eut reçu cette couronne, il se transporta dans l'église de Sainte-Sophie, et la fit suspendre au-dessus de l'autel, à trois chaînes d'or, semées de pierres précieuses. Cette action de piété charma toute la ville, excepté les deux princesses, dont la dévotion n'était pas si fervente, et qui, se croyant méprisées, ne purent s'empêcher d'en témoigner leur chagrin. Mais à la fête de Noël de cette même année, ce peuple admirateur de la piété de Maurice ne craignit pas de la troubler par le plus sanglant affront. C'était la coutume des empereurs de passer la nuit de Noël dans l'église avec le peuple, et d'assister le jour de la fête à tous les offices. Depuis quarante jours, Constantinople souffrait beaucoup de la disette. Comme l'empereur accompagné du clergé, et suivi d'une foule d'habitants, marchait nus pieds en procession pendant la nuit de Noël au travers de la ville, une troupe de séditieux lui demandèrent du pain avec de grands cris, l'accablèrent d'injures, et firent tomber sur lui une grêle de pierres. Maurice donna ordre à ses gardes d'écarter cette multitude, en la menaçant des masses de fer dont ils étaient armés, mais sans frapper personne. Il se sauva lui-même dans l'église de la sainte vierge au quartier de Blaquernes; c'était un asyle respectable à la fureur la plus animée; on prétendait conserver en ce lieu une partie des vêtements de la mère de Dieu. Théodose fils aîné de Maurice fut sauvé par le patrice Germain son beau-père, qui le couvrit de sa robe. Cependant les séditieux ayant rencontré un homme du peuple qui ressemblait à Maurice, l'habillèrent d'une méchante casaque noire, lui environnèrent la tête d'une

Cedr. t. 1, p. 401. Niceph. Call. l. 18, c. 37, 38. Zon. l. 14, t. 2, p. 77, 78.

couronne d'ail, et le promenèrent sur un âne à la lueur des flambeaux, en le chargeant d'opprobres. La sédition finit avec la nuit, et l'empereur demeura tout le jour dans l'église de Blaquernes, où il assista à la célébration des saints offices. Il se retira le soir dans son palais. Le lendemain, ayant fait arrêter les plus coupables, il se contenta de les faire châtier légèrement, et de les bannir; mais il leur accorda bientôt la permission de revenir à Constantinople. Quoique le tumulte fût calmé, une agitation secrète subsistait encore dans les esprits. Un moine enthousiaste, renommé pour l'austérité de sa vie, courut dans les rues de la ville, tenant une épée nue, et criant de toute sa force, *que l'empereur périrait par l'épée.* On ajoute qu'un prétendu prophête nommé Hérodien prédit publiquement à Maurice tous les malheurs qui devaient lui arriver.

XXXIII. Inquiétudes de Maurice.

Simoc. l. 8, c. 11. Theoph. p. 239, 240. Cedren. t. 1, p. 401, 402. Niceph. Call. l. 18, c. 42. Zon. l. 14, t. 2, p. 78. Manas. p. 73. Glycas, p. 274.

Maurice effrayé de ces prédictions, et plus encore des reproches qu'il se faisait à lui-même, d'avoir sacrifié à une cruelle vengeance un si grand nombre de ses soldats, était jour et nuit dévoré par de mortels déplaisirs. Il ne craignait pas de mourir; la vie lui était devenue insupportable; mais il tremblait dans l'attente des jugements de Dieu, qui lui redemanderait le sang de ses sujets. Ce prince religieux demandait sans cesse à Dieu de le punir en ce monde plutôt que dans l'autre; et pour donner plus de force à ses prières, il eut recours à celles des plus saints personnages de l'empire. Il écrivit aux patriarches, aux évêques, aux moines de Jérusalem, à ceux des déserts de Syrie et d'Égypte, pour les supplier d'obtenir de Dieu qu'il voulût bien ne le châtier que par des disgraces temporelles. Il reçut quelques mois après une réponse des

moines du désert. Ces solitaires, dont la piété simple et grossière ne connaissait point de ménagement, lui écrivirent en ces termes : *Le ciel exauce vos vœux; il accepte votre pénitence; il veut bien vous admettre avec votre famille au bonheur de l'autre vie; mais vous perdrez l'empire avec douleur et avec honte.* Maurice reçut cette sentence sans murmurer; il remercia Dieu, et attendit avec résignation, mais non pas sans crainte, la révolution dont il était menacé. Entre les prédictions que ses inquiétudes faisaient naître, on l'avait averti de se garder de la lettre grecque répondante aux deux lettres latines *PH*. Ses soupçons tombèrent sur son beau-frère Philippique. Il lui interdit l'entrée du palais, malgré les serments de ce seigneur, qui prenait Dieu à témoin de son inviolable fidélité.

An 602.

xxxiv. Pierre envoyé contre les Avares.

Simoc. l. 8, c. 5. Theoph. p. 238, 239. Niceph. Call. l. 18, c. 38.

La providence divine se servit de Maurice même pour hâter sa perte. Priscus s'était rendu redoutable aux Avares; il était estimé des troupes; l'empereur le rappela, et le fit remplacer par son frère, qui ne s'était fait connaître que par de mauvais succès. L'histoire n'apporte aucune raison de ce changement; il est à croire que Maurice, dans les allarmes dont il était agité, n'osait se fier qu'à sa propre famille. Pierre fit camper l'armée à Plastole [1] sur le Danube, où il passa sans rien faire le temps de la campagne. Au mois de septembre [2] il marcha en Dardanie [3], où il apprenait

[1] *Palastolus*, dans Simocatta, l. 8, c. 5. Εἰς Παλάστολον ἀφικνεῖται. On lit de même dans Nicéphore Calliste, l. 18, c. 38, copiste habituel de Simocatta.—S.-M.

[2] *Au commencement de l'automne*, μετοπώρου τε ἀρχομένου. Simoc. l. 8, c. 5.—S.-M.

[3] La Dardanie était la partie de la Mésie supérieure, comprise entre la Thrace et la Macédoine. C'était un pays montueux et difficile.—S.-M.

qu'une armée d'Avares s'était rendue [1], sous la conduite d'un général nommé Apsich [2]. Son intention était d'entrer en négociation, plutôt que de livrer bataille. Mais Apsich voulant faire acheter la paix aux Romains par la cession de quelques places, on se sépara sans rien conclure. Le khakan se retira vers Constantiole [3], et les Romains vers Andrinople. Peu de jours après, Pierre reçut ordre de passer le Danube, et d'entrer sur les terres des Esclavons. Il chargea de cette expédition son lieutenant Guduïs, qui fit un grand massacre de ces Barbares. Les soldats, chargés de butin, voulaient repasser le fleuve et revenir en Thrace. Guduïs les retint jusqu'à ce qu'il eût reçu de nouveaux ordres. Pendant ce temps-là le général Apsich mettait tout à feu et à sang dans le pays des Artes [4]. C'était une peuplade de matelots, qui naviguaient sur le Danube. Quoique Avares d'origine [5], ils venaient de fournir des bateaux aux Romains pour le passage, et le khakan, outré de colère, avait ordonné de les exterminer. Cette cruelle exécution jeta la division entre les Avares; il y en eut un grand nombre qui abandonnèrent l'armée pour se donner aux Romains.

XXXV. Révolte des soldats romains. Simoc. l. 8, c. 6. Theoph. p. 239.

Tandis que le khakan mettait tout en œuvre pour rappeler ces déserteurs, l'imprudente économie de Maurice révoltait ses propres soldats et précipitait sa ruine. Quoiqu'il eût déja éprouvé la répugnance que sentaient les troupes romaines à supporter les frimas de l'Escla-

[1] En un lieu dont la position m'est inconnue, mais qui s'appelait *Cataractes*, περὶ τοὺς λεγομένους Καταῤῥάκτας. Simoc. l. 8, c. 5.—S.-M.

[2] Ὁ Ἀψίχ. — S.-M.

[3] Voyez au sujet de cette place, ci-dev. § 18, p. 376, not. 1.—S.-M.

[4] Τὸ τῶν Ἄρτων ἔθνος. Simoc. l. 8, c. 5. Je ne crois pas qu'il soit question ailleurs de cette peuplade. — S.-M.

[5] C'est probable, mais le texte de Théophylacte Simocatta ne dit rien de semblable.—S.-M.

Niceph. Call. l. 18, c. 39. Zon. l. 14, t. 2, p. 78. Paul. Diac. l. 4, l. 27.

vonie, son avarice, que nulle crainte, nul danger ne pouvaient guérir, lui persuada qu'il gagnerait beaucoup à faire subsister son armée dans le pays, et aux dépens des ennemis. En conséquence, il envoya ordre à Pierre de passer l'hyver au-delà du Danube. Une autre raison le déterminait encore à prendre ce parti. Dans la crainte d'une révolution dont il était menacé, il croyait devoir tenir éloignés les soldats, dont la hardiesse turbulente est pour l'ordinaire le premier mobile, ou le principal appui des révoltes. Mais on vit alors ce que tous les siècles ont vu, que les précautions des faibles mortels contre les arrêts du ciel deviennent les moyens mêmes par lesquels ils s'exécutent. La résolution de l'empereur ne fut pas plutôt connue des soldats, que les murmures éclatèrent. La sédition s'allume, on menace le général, on marche malgré lui au Danube, on le traverse et on s'établit à Plastole. Pierre, n'osant s'exposer à la fureur d'une multitude mutinée, se retire à sept lieues du camp[1]. Incertain du parti qu'il doit prendre, il consulte[2] Guduïs; et par l'entremise de cet officier aussi adroit que vaillant et chéri des troupes, il vient à bout de les adoucir et de leur persuader de repasser le fleuve pour achever la campagne, la saison n'étant pas encore assez avancée pour obliger de prendre les quartiers d'hiver. Dans ce dessein, il les fait conduire à Sécurisca[3]. Mais tandis

[1] Dans le texte de Simocatta, l. 8, c. 6, on lit *à dix milles du camp*, ἀπὸ δέκα σημείων τοῦ χάρακος, tandis que dans la traduction latine, on trouve *ab viginti leucis*. —S.-M.

[2] Trois jours après, selon Simocatta, l. 8, c. 6. Τρίτῃ δὲ ἡμέρᾳ. —S.-M.

[3] Ils traversèrent un lieu fortifié nommé *Asema*, Ἄσημα, pour se rendre à *Carisca*, que Lebeau appelle avec raison *Securisca*. Le texte de Simocatta est corrompu en cet endroit et dans un autre passage où il est question de la même ville. Voyez ci-dev. § 13, p. 370, not. 3.—S.-M.

qu'on se disposait au passage, il tomba de si grandes pluies, et le froid devint si rigoureux, que les soldats perdant patience se mutinèrent de nouveau, protestant qu'ils ne sortiraient du camp que pour retourner en Thrace. Pierre se tenait toujours à sept lieues du camp [1]; ils lui députèrent huit d'entre eux, pour demander la permission d'aller passer l'hyver dans leurs familles. Phocas était du nombre de ces députés, et il se distingua encore entre tous les autres par son insolence. C'était par son rang un des derniers officiers de l'armée : né en Cappadoce d'une famille obscure, il avait été écuyer du général Priscus, et était parvenu au grade de centurion. Mais sa hardiesse brutale lui avait fait un nom parmi le commun des soldats, et le rendait propre à servir leur humeur séditieuse.

XXXVI. Philippique justifié. Theoph. p. 240.

Pierre envoye aussitôt des courriers à l'empereur, pour l'instruire de ce qui se passait à Sécurisca, et pour demander ses ordres. Le nom de Phocas frappa Maurice; il se souvint des invectives outrageantes auxquelles ce séditieux avait osé s'emporter contre lui sept ans auparavant. Occupé de ces tristes pensées, il songea la nuit suivante qu'il était conduit comme un criminel devant une des portes du palais, nommée *la porte d'airain*, et que la statue du Sauveur placée en ce lieu prononçait sa sentence en ces termes : *Livrez Maurice à Phocas avec sa femme, ses enfants, et toute sa famille.* S'étant réveillé avec effroi, il appelle un de ses chambellans, et lui ordonne d'aller chercher Philippique, et de l'amener sur-le-champ. On éveille

[1] Ici il est dit que Pierre, qui n'avait pas bougé, était *à vingt milles du camp*. Εἴκοσι σημεῖα ἀπῳκισμένον τοῦ χάρακος. Simoc. l.8, c.6. Voyez ci-dessus p. 399, note 1.—S.-M.

Philippique, on lui signifie l'ordre de l'empereur; il se lève, persuadé qu'il touche au dernier moment de sa vie; il dit les derniers adieux à sa femme qui fondait en larmes; il prend le saint viatique pour se fortifier contre les horreurs de la mort, et va se présenter à l'empereur. Dès que Maurice l'aperçoit, il s'écrie : *au nom de Dieu pardonnez-moi, Philippique, je vous ai injustement soupçonné ;* et ayant fait retirer le chambellan, il se jette aux pieds de son beau-frère, et l'embrassant avec tendresse, *je suis trop tard assuré de votre fidélité*, lui dit-il, *mais connaissez-vous Phocas? Oui*, répondit Philippique, *et vous devez vous-même le connaître; avez-vous oublié l'insulte qu'il vous a faite en plein sénat? c'est un séditieux, à la fois insolent et lâche. Ah!* répartit Maurice, *s'il est lâche, il est sanguinaire : que la volonté de Dieu s'accomplisse.*

Il paraît que Maurice, fatigué de tant de mutineries qu'il avait éprouvées dans le cours de son règne, et honteux de céder, avait résolu de perdre la vie ou de se faire obéir. Il mande à Pierre de ne rien relâcher sur l'exécution de ses ordres, et de forcer les soldats à hyverner au-delà du Danube. Pierre se trouvant comme enfermé entre l'opiniâtreté du prince et celle des soldats, et prévoyant les malheurs qu'allait causer le choc de ces deux résolutions contraires, s'approcha du camp, et manda tous les officiers, pour leur faire part des ordres absolus de l'empereur. Ils lui protestent tous que les soldats n'obéiront pas, et lui en exposent les raisons. Quoiqu'elles lui paraissent bien fondées, il leur représente qu'il n'est pas le maître d'y avoir égard; qu'il les a déja fait valoir au prince; que

XXXVII. Phocas élu général. Simoc. l. 8, c. 7. Theoph. p. 241.

l'empereur persiste à les rejeter, et qu'il faut obéir. Ces paroles portées aux oreilles des soldats excitent la plus violente sédition. Les troupes sortent du camp : elles s'assemblent en tumulte; les officiers prennent la fuite, et se retirent auprès de Pierre. Les soldats choisissent Phocas pour les commander : ils l'élèvent sur un bouclier, et le proclament général. Pierre dépêche un courrier à l'empereur, et s'éloigne pour se dérober à cette horrible tempête.

XXXVIII. Alarme à Constantinople.

L'empereur, craignant de jeter l'alarme dans Constantinople, tint d'abord cette nouvelle secrète. Lorsqu'elle se fut répandue, il affecta une entière sécurité; et dans les jeux du cirque, qu'il donna au peuple comme en pleine paix, il fit crier par un héraut, *qu'on ne s'effrayât point d'une émeute excitée dans l'armée par quelques mécontents*; *qu'elle serait bientôt apaisée.* La faction bleue, favorisée de l'empereur, s'empressa en cette occasion de témoigner son zèle par des acclamations; la faction verte étant demeurée dans le silence, l'empereur en conçut de l'inquiétude, il voulut connaître les forces des deux factions, et manda les deux chefs [1], avec ordre de lui apporter leur rôle. Les verts se trouvèrent au nombre de quinze cents; les bleus n'étaient que de neuf cents. Les zélés partisans de ces cabales séditieuses se faisaient enrôler; ce qui n'empêchait pas que, dans les émeutes fréquentes excitées par ces factions, presque tout le peuple ne se partageât, et que chacun ne prît parti selon ses inclinations et ses intérêts.

Cependant les soldats marchaient sous la conduite

[1] Sergius et Cosmas. Simocatta, l. 8, c. 7, leur donne le titre de *démarques.* —S.-M.

de Phocas, et ils étaient déja en Thrace. Maurice leur envoya quelques officiers de sa maison, pour les ramener à l'obéissance; mais cette démarche du prince ne produisit d'autre effet que de rendre Phocas plus insolent. Il les renvoya sans vouloir les entendre. L'empereur, s'attendant à soutenir un siége dans sa capitale, fit prendre les armes au peuple, et chargea Comentiole de la défense des murs [1]. Les révoltés n'épargnaient sur leur passage que les terres de Germain, beau-père de Théodose, fils aîné de l'empereur[2]. Ce jeune prince prenait depuis quelques jours, avec son beau-père, le divertissement de la chasse aux environs de Constantinople. N'étant pas instruit des excès auxquels se portaient les séditieux, il fut étonné de voir arriver de leur part des envoyés, qui lui déclarèrent qu'ils ne reconnaissaient plus Maurice pour empereur, et qui lui offraient la couronne impériale. Rejetés avec horreur, ils firent les mêmes offres à Germain, qui, sans leur donner de réponse, partit sur-le-champ, et ramena son gendre à Constantinople.

XXXIX. Les soldats marchent à Constantinople. Simoc. l. 8, c. 8. Theoph. p. 241.

Dans les alarmes où était Maurice, tout lui devenait suspect. Les offres faites à Germain, et les ménagements des rebelles à son égard, lui firent soupçonner une secrète intelligence. Il lui en fit de vifs reproches, et sans écouter sa réponse, il le quitta brusquement, en lui disant : *Persuadez-vous, Germain, que la mort la plus douce pour moi sera de périr par l'épée.* Théodose était présent; touché du sort de son

XL. Sédition à l'occasion de Germain. Simoc. l. 8, c. 8, 9. Theoph. p. 242. Cedr. t. 1, p 403.

[1] Ceux de l'enceinte élevée par Théodose, dit Simocatta, l. 8, c. 8. Τὰ Θεοδοσίου τείχη.—S.-M.

[2] Dans un lieu nommé *Callicratias*. C'était un endroit de plaisance. Χῶρος γὰρ πρὸ τοῦ ἄστεος οὗτος, λίαν, ὡς ἔπος εἰπεῖν, ὡραῖος. Simoc. l, 8, c. 8.—S.-M.

beau-père, et tremblant pour sa vie, lorsqu'il le vit sortir de l'appartement de l'empereur, il le suivit quelques pas, et lui dit à l'oreille : *Fuyez, Germain, ou vous êtes mort*. Germain se retira dans sa maison; où, ne se croyant pas en sûreté, il en sortit sur le soir, escorté de ses gardes, et s'alla réfugier dans une église de la sainte Vierge, voisine de sa demeure. Maurice l'ayant appris, lui envoya l'eunuque Étienne, gouverneur de ses enfants, et fort distingué à la cour, pour calmer ses craintes. Les gardes défendirent l'entrée de l'église, et repoussèrent Étienne avec insulte. Pendant la nuit, Germain passe à l'église de Sainte-Sophie. L'empereur s'en prend à Théodose qui avait averti Germain, et dans l'excès de sa colère, il s'emporte jusqu'à le frapper avec violence[1]. Il envoye plusieurs de ses chambellans, pour engager le fugitif à sortir de son asyle. Germain se laissait persuader, et était déja hors de l'église, lorsqu'un dévot nommé André, qui avait coutume de passer en ce lieu les jours entiers en prières, court après lui, et l'engage à rentrer, lui protestant que c'est l'unique moyen de sauver sa vie. En même temps le peuple s'attroupe; mille voix confuses s'élèvent contre le prince; et entre autres injures qui n'avaient de fondement qu'une séditieuse insolence, on le traite de marcionite, secte ancienne, mais extravagante et méprisée, dont l'empereur ne savait peut-être pas même le nom. A ces cris, ceux qui faisaient la garde sur les murs abandonnent leur poste, et viennent se joindre aux séditieux. La révolte éclate dans tous les quartiers; la nuit augmente le tumulte et l'audace;

[1] Ὁ μὲν οὖν Μαυρίκιος ῥάβδῳ ἐμαστίγου τὸν ἑαυτοῦ υἱὸν Θεοδόσιον. Simoc. l. 8, c. 8. — S.-M.

la plus vile multitude, animée d'une aveugle fureur, va mettre le feu à la maison de Constantin Lardys, sénateur illustre, patrice, autrefois préfet d'Orient [1], et que le prince honorait de la plus intime confiance.

XLI. Fuite de Maurice.

C'était attaquer l'empereur lui-même; Maurice sentit qu'il n'avait pas un moment à perdre pour se sauver. Il se dépouille de la pourpre, et sous l'habit d'un particulier, il court au rivage, et se jette dans une barque avec sa femme, ses enfants, son ami Constantin, et ce qu'il peut emporter de ses trésors. Le peuple passe le reste de la nuit dans un affreux désordre, chargeant de malédictions et l'empereur et le patriarche Cyriaque, leur insultant par les railleries les plus grossières et par des chansons satyriques. Pendant ce temps-là, Maurice courait risque de la vie. Une tempête fit échouer sa barque à six lieues de la ville [2], près de l'église de Saint-Autonome sur la Propontide, du côté de Nicomédie; et comme si la Providence eût voulu l'enchaîner et le livrer à ses bourreaux, il fut au même moment attaqué d'un violent accès de goutte, maladie alors fort ordinaire aux habitants de Constantinople. Dans cette extrémité, il fit partir son fils Théodose avec Constantin, pour aller implorer l'assistance de Chosroès : *Faites-le souvenir*, leur dit-il, *des secours que je lui ai prêtés dans son infor-*

[1] Κωνςαντῖνος ὁ Λάρδυς ἀπὸ ἐπάρχων γένομενος πραιτωρίων καὶ λογοθέτης. *Chron. pasch.* p. 379. On apprend encore de la chroniqne paschale, qu'il était aussi intendant des finances, ou, comme on disait alors, logothète, et administrateur des domaines d'Ormisdas, κουράτωρ τῶν Ὀρμίσδου. Je pense qu'il s'agit ici des biens possédés autrefois par le prince persan Ormisdas, frère de Sapor le grand, qui s'était retiré chez les Romains sous le règne de Constance, et qui tenait sans doute ces biens de la libéralité des empereurs. Voyez t. 1, p. 223-226, liv. IV, § 1, 2, 3.—S.-M.

[2] A 150 stades de Constantinople. Simoc. l. 8, c. 9.—S.-M.

tune ; exposez-lui nos malheurs : ils sont les mêmes que les siens ; il est maintenant ce que j'étais alors ; qu'il s'acquitte envers moi par une prompte reconnaissance. Ensuite, leur montrant l'anneau qu'il portait au doigt : *Quelque ordre que vous receviez de ma part*, ajouta-t-il, *ne revenez pas qu'on ne vous présente cet anneau.*

XLII. Ambition de Germain frustrée.

Déja quantité d'habitants sortaient tous les jours de Constantinople pour aller joindre Phocas. Jusqu'alors Germain n'avait pas mérité sa disgrace; mais voyant la couronne impériale prête à tomber de la tête de Maurice, il fut tenté de s'en saisir. Assuré de la bienveillance du peuple, il ne craignait que la faction verte, puissante alors, et contre laquelle il avait pris parti, ainsi que l'empereur. Il en sollicite les chefs [1]; il leur propose les conditions les plus avantageuses, s'ils veulent déterminer leurs partisans à se déclarer en sa faveur. Ces démarches honteuses n'eurent aucun succès. L'esprit de faction étouffait alors tout autre intérêt. On ne put jamais persuader aux Verts, que Germain se détacherait de leurs rivaux : ses offres furent rejetées, et après s'être montré ambitieux en pure perte, il finit par être perfide : il se rangea du côté de la fortune, et alla faire hommage à Phocas.

XLIII. Phocas proclamé empereur. Simoc. l. 8, c. 10. Theoph. p. 243.

Le tyran marchait à grandes journées; il approchait de Constantinople, lorsque les partisans de la faction verte, sortant en foule de la ville, allèrent au-devant de lui jusqu'à Rhégium, et l'abordèrent avec des acclamations de joie. Ils lui conseillèrent de s'avancer

[1] Il employa dans cette négociation, selon Simocatta, l. 8, c. 9, le silentiaire Théodore, qu'il envoya vers Sergius, chef de la faction verte. Voyez sur ces chefs de faction, ci-dev. § 38, p. 402, not. 1.—S.-M.

Chron. Alex. p. 378, 379. Cedr. t. 1, p. 403. Niceph. Call. l. 18, c. 40. Zon. l. 14, t. 2, p. 79. Glycas, p. 275.

jusqu'à l'Hebdome, pour y prendre la couronne. Phocas, plus heureux qu'il ne l'avait espéré, dépêche aussitôt le secrétaire Théodore [1], avec un ordre adressé au patriarche, au sénat et au peuple, de se rendre auprès de lui. Théodore assemble toute la ville dans Sainte-Sophie, et du haut de la tribune il fait la lecture de l'ordre de Phocas. Tous obéissent, soit par légèreté, soit par crainte. On accourt à l'Hebdome, on l'invite par de grands cris à se revêtir de la pourpre. On vit alors un combat de dissimulation entre deux hommes également avides de régner. Phocas, par une feinte générosité, offrait la couronne à Germain, et Germain, par une modestie forcée, la remettait à Phocas. Le peuple décida cette contestation peu sincère; on proclame Phocas empereur; et le patriarche, après lui avoir fait promettre de conserver la foi dans sa pureté, et de protéger l'Église catholique contre tous ceux qui voudraient en troubler la paix, lui met la couronne sur la tête dans l'église de Saint-Jean-Baptiste. C'était le 23 novembre. Deux jours après, le nouvel empereur entre dans Constantinople avec l'appareil le plus imposant par l'éclat et la magnificence. Il marche au palais dans un char attelé de quatre chevaux blancs, et répand sur son passage une pluie d'or et d'argent, puisée dans les trésors de l'empire, au milieu des applaudissements d'une multitude aussi avide qu'insensée. On célèbre les jeux du cirque; et ce jour, qui donnait la naissance au gouvernement le plus tyrannique, se passe en divertissements et en fêtes.

Le lendemain il fit distribuer, selon l'usage, une

[1] Τὸν ἀσηκρήτοις Θεόδωρον, τῶν βασιλικῶν ταχυγράφων ἄνδρα ἐπίσημον. Simoc. l. 8, c. 10.—S.-M.

XLIV. Couronnement de sa femme Léontie.

Simoc. l. 8, c. 10, 11. Theoph. p. 243.

somme d'argent aux soldats pour son avénement à l'empire. C'était la coutume que les impératrices reçussent solennellement la couronne et le titre d'augustes. Phocas voulut procurer cet honneur à Léontie, femme digne de lui, sans éducation comme sans vertu, née pour un soldat plutôt que pour un empereur. Tout était préparé pour la pompe du couronnement, lorsqu'il s'éleva entre les deux factions un débat opiniâtre. Les Verts prétendaient se ranger en haie dans le vestibule du palais[1], pour recevoir l'impératrice. Les Bleus s'y opposaient, comme à une entreprise nouvelle et sans exemple. On était près d'en venir aux mains, lorsque l'empereur envoya un de ses courtisans nommé Alexandre, pour apaiser le tumulte : c'était un homme insolent et brutal, qui s'était signalé dans la révolte contre Maurice. Fier de la faveur de son maître, et tranchant lui-même du tyran, il s'attaque à Cosmas, chef des Bleus, le charge d'injures, et le frappe avec outrage. Toute la faction se révolte; on se jette sur lui, en criant : *Sors d'ici, Alexandre, songe que Maurice vit encore.* Ces paroles rapportées à Phocas le firent trembler de crainte; ce fut pour lui un avis d'ôter la vie à Maurice : il accourt au vestibule du palais, et par douceur, par caresses, plutôt que par autorité et par menace, il apaise la querelle. Aussitôt il donne ses ordres pour amener Maurice à Chalcédoine et l'y faire mourir avec sa famille.

XLV. Mort de Maurice et de ses enfants.

Une révolution si rapide ne permettait plus à Maurice d'attendre les secours de Chosroès. Il rappela son fils, et lui envoya son anneau. Théodose était à Ni-

[1] On l'appelait *Ampelium*. Ἐν τῷ λεγομένῳ Ἀμπελίῳ, προαύλιον δὲ τοῦτο τῆς βασιλέως οἰκίας. Simoc. l. 8, c. 10. — S.-M.

cée ; il rebroussa chemin sur-le-champ ; mais sa diligence ne put prévenir l'exécution des ordres cruels de Phocas. Lorsqu'il arriva à l'église de Saint-Autonome, où il avait laissé son père, ce prince n'était déja plus. Cette sanglante tragédie est le plus terrible exemple que fournisse l'histoire de l'audace d'un rebelle et de l'abandon d'un souverain qui n'a pas ménagé l'amour de ses sujets comme son trésor le plus précieux. Maurice, saisi par une troupe de soldats, fut conduit avec ses enfants au port d'Eutrope, dans la ville de Chalcédoine, vis-à-vis de Constantinople. Traîné au bord du rivage, d'où il apercevait les tours de son palais, on ne différa son supplice que pour multiplier ses douleurs. Il vit trancher la tête à ses cinq fils, Tibère, Pierre, Paul, Justin, Justinien ; et quoiqu'il ressentît au fond de son cœur les coups mortels portés à son innocente famille, quoiqu'il mourût d'avance chaque fois qu'il voyait tomber un de ses fils, il ne perdit rien de sa fermeté naturelle ; couvert du sang de ses enfants, qui rejaillissait sur lui, il s'écriait à chaque coup de hache : *Vous êtes juste*, *Seigneur*, *et vos jugements sont équitables*. Environné de ces victimes chéries, il présenta sa tête, et reçut la mort avec l'intrépidité d'un maître qui commande à ses bourreaux. Ainsi périt ce prince, grand capitaine avant que de régner, monarque médiocre, héros à la mort. On dit que la nourrice du dernier de ses fils, encore au berceau, ayant substitué son propre fils pour sauver le jeune prince, Maurice en avertit les bourreaux, en disant, *qu'il se rendrait lui-même complice d'homicide, s'il laissait périr un enfant étranger*, *pour soustraire le sien à l'exécution de l'arrêt prononcé*

Simoc. l. 8, c. 11, 12, 13, 15.
Theoph. p. 243, 244, 245.
Niceph. Call. l. 18, c. 40, 41, 42.
Cedr. t. 1, p. 403, 404, 405.
Chr. Alex. p. 378, 379.
Zon. l. 14, t. 2, p. 79, 80.
Manass. p. 74.
Glycas, p. 275.
Pagi ad Bar.

par la Providence contre sa famille. Il mourut le 27 novembre, âgé de soixante-trois ans, après avoir régné vingt ans, trois mois et treize jours. Au commencement du règne d'Héraclius, on trouva le testament de Maurice, scellé de son sceau. Il l'avait fait la quinzième année de son règne, dans une dangereuse maladie. Il laissait à Théodose, son fils aîné, la souveraineté de Constantinople et de tout l'Orient; il donnait à Tibère, son second fils, Rome, l'Italie et les îles de la mer de Toscane; il partageait à ses autres fils le reste des provinces de l'empire. Ces princes étant encore en bas âge, il leur nommait pour tuteur son parent Domitien, évêque de Mélitène. Ce sage prélat, qui par ses talents supérieurs et par sa prudence consommée aurait peut-être écarté l'orage prêt à fondre sur sa famille, était mort dès le mois de janvier de cette année; et le sénat, rempli de respect pour sa vertu, l'avait honoré de magnifiques funérailles, et fait inhumer dans l'église des Saints-Apôtres, sépulture ordinaire des empereurs.

XLVI. Suites de la mort de Maurice.

Le cadavre de Maurice et ceux de ses fils furent jetés dans la mer; et l'on remarqua que les flots les rapportèrent plusieurs fois sur les bords, comme pour reprocher un si cruel massacre à ce peuple innombrable qui bordait le rivage. Leurs têtes furent portées au tyran par Lilius, qui avait présidé à l'exécution; et Phocas, pour rendre toute l'armée complice de son parricide, les fit planter sur des pieux dans la plaine de l'Hebdome, où elle était campée. Elles furent exposées aux insultes des soldats et aux regards du peuple saisi d'effroi et d'horreur. Enfin, lorsque ces rebelles, aussi impitoyables que leur maître, eurent pendant

plusieurs jours rassasié leurs yeux de cet affreux spectacle, quelques personnes pieuses obtinrent de Phocas la permission d'enlever ces tristes restes de la famille impériale, et de leur donner la sépulture. La vengeance divine, qui éclata dans la suite sur le tyran, n'épargna aucun de ceux qui avaient eu part à la mort de l'empereur. Ces soldats criminels périrent tous de mort violente, soit par la faim, soit par l'épée des Perses. Quelques-uns furent frappés de la foudre; et huit ans après, lorsque l'empereur Héraclius faisait la revue de ses troupes, il ne s'en trouva que deux qui eussent échappé à ces divers châtiments. C'est encore une remarque des historiens de ce temps-là, que, tant qu'il en resta un seul dans les armées romaines, elles ne cessèrent d'être battues par les Perses.

XLVII. Mort de Théodose et de plusieurs autres.

Phocas, enivré du sang de Maurice et de ses enfants, n'en devint que plus furieux : il fit massacrer Pierre, frère de Maurice, Constantin Lardys[1], Comentiole, et les principaux officiers[2] qui s'étaient distingués par leur fidélité. Mais tant de meurtres étaient inutiles, s'il ne faisait périr l'héritier légitime de l'empire. Théodose se tenait renfermé dans l'église de Saint-Autonome. Alexandre, ministre des cruautés de Phocas, s'y transporta par son ordre, et ayant arraché ce jeune prince de l'autel qu'il tenait embrassé, il le conduisit

[1] Voyez sur ce personnage, ci-dev. § 40, p. 405, not. 1. On apprend de la chronique paschale, p. 379, qu'ils furent exécutés en Asie, en un lieu nommé Diadromus auprès d'Acritas. Εἰς Διαδρόμους, πλησίον τοῦ Ἀκρίτα. Le promontoire Acritas était entre Nicomédie et Chalcédoine. — S.-M.

[2] Simocatta, l. 8, c. 13, nomme parmi eux George, lieutenant, ὑποστράτηγος, du général Philippique, et Présentinus, officier attaché aux bureaux de Pierre. Ὁ τὰς τοῦ Πέτρου πεπιστευμένος φροντίδας, ὃν Δομέστικον εἰώθασιν οἱ Ῥωμαῖοι ἀποκαλεῖν. — S.-M.

à ce funeste rivage teint du sang de son père et de ses frères. A la vue des bourreaux qui préparaient le fer meurtrier, Théodose demanda le saint viatique; l'ayant reçu, après avoir rendu graces à Dieu, il ramassa une pierre à ses pieds, et, s'en frappant trois fois la poitrine : *Seigneur Jésus-Christ*, s'écria-t-il, *vous savez que je n'ai jamais fait de mal à personne ; je me soumets à votre volonté, faites-moi miséricorde*. Comme il finissait ces paroles, il reçut le coup mortel. L'impératrice Constantine et ses trois filles attendaient le même sort; le tyran les laissa vivre, tant qu'il crut n'avoir rien à redouter de leur part ; il se contenta de les tenir renfermées dans une maison privée, avec défense d'en sortir. Cette conduite faisait croire que l'ambition seule avait rendu Phocas sanguinaire; on commençait à se persuader, qu'assis enfin sur le trône, il remettrait l'épée dans le fourreau. Mais on reconnut bientôt qu'une couronne acquise par le meurtre ne se conserve que par la cruauté, et que le succès d'un premier crime ne peut s'assurer que par une suite de forfaits, dont l'usurpateur est enfin lui-même la dernière victime.

FIN DU LIVRE CINQUANTE-QUATRIÈME.

LIVRE LV.

PHOCAS.

La terreur avait placé Phocas sur le trône. Il n'y fut pas plutôt assis, que tous les yeux s'ouvrirent. On vit avec autant de surprise que de confusion quel successeur on avait donné à Maurice. Phocas ayant passé sa vie dans les derniers rangs de la milice, n'y avait acquis que les vices les plus grossiers, qu'il ne rache-

An 603.
I. Portrait de Phocas.
Cedr. t. I, p. 404.
Manass. p 74



tait par aucun talent. Son audace et son insolence faisaient tout son mérite entre ses semblables. Sans honneur, sans courage, sans étude du métier de la guerre, dont il ne connaissait que le désordre et la licence, adonné au vin, aux femmes, brutal, impitoyable, il n'eût pas été digne de commander à des Barbares. Son extérieur répondait à cet affreux caractère. Une laideur difforme, un regard sombre et farouche, des cheveux roux, des sourcils épais et réunis, une cicatrice qu'il portait au visage et qui se noircissait dans la colère, tout annonçait une ame féroce et sanguinaire. L'empire ne fut que trop puni d'un si indigne choix. Le règne de ce monstre fut un tissu de malheurs. Aussi peu capable de choisir de bons généraux que de commander lui-même, ses armées furent toujours battues. La nature même sembla se révolter. Pendant les huit années qu'il régna, l'empire ravagé par les Perses éprouva encore tous les fléaux qui peuvent affliger la terre. La famine, la peste, désolèrent l'Orient: les hyvers furent si rigoureux, que la mer fut plusieurs fois prise de glace, et qu'au dégel elle couvrit ses rivages d'une infinité de poissons morts.

11. Conduite de saint Grégoire à l'égard de Phocas.

Greg. l. 13, epist. 31, 38, 39, 40; l. 14, ep. 2. Appendix ad ep. art. 12 et ibi not. Bened. Paul. Diac. l. 4, c. 26, 37. Anast. in

C'était encore la coutume d'envoyer les images des nouveaux empereurs et de leurs femmes dans toute l'étendue de l'empire. Les habitants des villes, portant des cierges allumés, brûlant des parfums, les allaient recevoir avec de grandes démonstrations de joie. On les plaçait dans les églises, on leur rendait les mêmes honneurs qu'on aurait rendus à la personne des souverains. C'était la forme la plus auguste, dans laquelle les sujets reconnaissaient leur nouveau maître. L'image de Phocas et celle de Léontie sa femme arrivèrent à

Rome le 25 avril. Le clergé, le sénat et le peuple, les reçurent avec acclamation dans la basilique de Jule, au palais de Latran, et Grégoire les déposa dans l'église de Saint-Césaire. C'eût été pour ce grand pape une occasion bien favorable de se rendre maître de Rome et de la portion de l'Italie encore soumise aux empereurs. Phocas ne s'était élevé à l'empire que par la violence et le meurtre : c'était un usurpateur manifeste. Les exarques enveloppés par les Lombards, haïs et méprisés des Italiens, qu'ils accablaient au lieu de les défendre, n'auraient pas tenu contre le puissant génie de Grégoire. Quel avantage n'avait pas sur ces faibles lieutenants un prélat généreux qui, par ses soins paternels, et par une vigilance infatigable, nourrissait Rome et l'Italie dans les temps de disette, et qui protégeait les sujets de l'empire autant contre les injustices de leurs gouverneurs que contre les entreprises des Barbares! Le changement d'exarque eût encore facilité la révolution. Callinicus venait d'être révoqué pour avoir mal-à-propos rompu la paix avec les Lombards, et Phocas renvoyait à sa place Smaragdus odieux à l'Italie, qu'il avait déja mal gouvernée. Combien l'ambition aurait-elle trouvé de prétextes pour légitimer le projet d'allier la souveraineté temporelle avec l'autorité spirituelle! Grégoire n'en fut pas tenté. Vicaire de celui qui a dit que son royaume n'est pas de ce monde, il crut devoir laisser à la puissance séculière le choix du souverain : la soumission de Constantinople et du reste de l'empire lui parut un titre suffisant en faveur de Phocas. Il n'avait pas lieu de regretter Maurice, qui semblait avoir abandonné l'Italie aux armes des Lombards et à l'avidité des exarques.

Bonif. III et IV. Baronius. Fleury, hist. eccles. l. 36, art. 45.

Ce prince, mal disposé à l'égard du saint Pontife, l'avait traversé en plusieurs rencontres : sourd à ses remontrances, il favorisait les évêques de Constantinople dans l'usurpation du titre de patriarche universel. Cette mésintelligence avait déterminé Grégoire à interrompre l'usage depuis long-temps établi, d'avoir un nonce à la cour, pour veiller aux intérêts de l'Église et de l'Occident. Le changement de règne lui donna occasion de prévenir le nouveau prince en faveur de son église. Nous avons de lui trois lettres, dont deux sont adressées à Phocas et l'autre à l'impératrice. Il y félicite l'empereur en des termes qui paraîtraient flatteurs, s'ils n'eussent pas été de style; il l'exhorte à réformer les abus du gouvernement précédent; il tâche de lui inspirer la clémence par ces belles paroles: *Ce qui distingue*, dit-il, *nos empereurs des rois étrangers, c'est que les rois traitent leurs sujets en esclaves; au lieu que les empereurs, sans rien perdre de leur puissance, conservent leurs peuples en liberté.* Il lui envoie le diacre Boniface, pour résider auprès de lui, et le prie de secourir l'Italie désolée par les Barbares. Cette demande ne produisit aucun effet. Phocas n'avait pas même assez de forces pour résister aux Perses. Mais cette ame farouche conçut dès-lors des sentiments d'équité à l'égard de l'Église romaine; et c'est aux douces insinuations de Grégoire qu'on doit attribuer la justice que rendit le tyran aux évêques de l'ancienne Rome. Ce saint pape avait inutilement exhorté Cyriaque à rétablir la concorde entre les deux Églises, en renonçant au titre d'œcuménique. Boniface III obtint de Phocas une déclaration par laquelle il reconnaissait que cette prérogative n'appartenait qu'à la chaire de

saint Pierre. Cependant les Grecs ne se désistèrent pas de leur prétention; ils attribuèrent l'aveu de Phocas à sa haine personnelle contre le patriarche Cyriaque. Ce prince donna encore à Boniface IV une preuve de bienveillance: il lui accorda le temple du Panthéon; et ce superbe monument de l'idolâtrie romaine fut consacré au vrai Dieu, sous l'invocation de la sainte Vierge et de tous les Martyrs.

III. Chosroès se déclare contre Phocas. Simoc. l. 8, c. 13, 15. Theoph. p. 244, 245. Cedr. t. 1, p. 405. Niceph. Call. l. 18, c. 43. Zon. l. 14, t. 2, p. 80. Assemani, bib. Orient. t. 2, p. 102.

Tandis que Phocas s'assurait de l'obéissance des provinces, il députait à Chosroès, pour lui faire part, selon l'usage, de son avénement à l'empire. Lilius [1], qui avait présidé à l'exécution de Maurice, fut choisi pour cette ambassade; il était chargé de présents pour le roi de Perse. Il fut reçu magnifiquement à Dara, dont Germain était gouverneur. Narsès avait long-temps commandé dans cette place importante, et les obligations que lui avait Chosroès le rendaient plus propre que personne à maintenir la paix sur cette frontière. Mais ce prince ingrat, irrité des obstacles que Narsès apportait à ses injustes prétentions, demanda son éloignement, et Maurice sacrifia ce brave officier au désir de la paix. Germain, qui lui succéda, était celui que les soldats, révoltés contre Philippique, avaient choisi pour général, et qui ayant battu l'armée des Perses, avait trouvé grace auprès de l'empereur. Comme il faisait cortége à Lilius, qui entrait dans Dara avec un pompeux appareil, un soldat, indigné des honneurs qu'il prodiguait aux meurtriers de Maurice, le frappa d'un grand coup d'épée. Mais la blessure n'étant pas mortelle, il en guérit au bout de quelques jours. Lilius

[1] Le nom de ce personnage est écrit, par erreur sans doute, *Bilius* dans le texte de Théophane, p. 244.—S.-M.

ne fut pas si bien reçu de Chosroès. Ce prince, pour qui la paix était un état violent, saisit avidement cette occasion de la rompre. Il rejeta avec mépris la lettre et les présents de Phocas, et protesta qu'il vengerait la mort de son bienfaiteur [1]. Lilius fut retenu en Perse, et traité, non pas comme l'envoyé d'un empereur, mais comme l'espion d'un brigand et d'un meurtrier. Le bruit s'était répandu dans l'empire que Théodose fils de Maurice n'était pas mort; on disait qu'Alexandre, gagné par Germain, beau-père de ce prince, l'avait laissé échapper, et lui avait substitué un jeune homme qui lui ressemblait [2]. Cette fable s'était tellement accréditée, que Phocas, plein d'effroi et de colère, fit tuer Alexandre, qui fut ainsi puni de son crime, sur le faux soupçon de ne l'avoir pas commis. Chosroès profita encore de ce bruit pour mieux couvrir son humeur turbulente et sanguinaire du glorieux prétexte de générosité et de justice [3]. Il publia que Théodose était entre ses mains; et qu'il ne prenait les armes que pour établir sur le trône le légitime héritier [4]. Son ardeur pour la guerre était animée par les sollicitations de Narsès. Ce guerrier, fidèle à la mémoire de son maître, quoiqu'il eût été mal payé de ses services, s'était réconcilié avec Chosroès, et l'excitait sans cesse par ses lettres à venger un prince auquel il devait sa couronne. Il fut le premier à lever l'étendard de la guerre,

[1] Γράμμασι δὲ ἀτίμοις τὸν Φωκᾶν ἀνταμείβεται. Theoph. p. 244. — S.-M.

[2] On disait encore selon Simocatta, l. 8, c. 13, que Théodose s'était enfui dans la Colchide, πρὸς τῇ Κολχίδι, d'où il était passé chez les Barbares qui habitent les déserts voisins, πρὸς τὰς ἐρήμους τῶν βαρβάρων, où il était mort de misère et de fatigue. — S.-M.

[3] Τὴν κοσμοφθόρον ἐκείνην ἐστράτευσε σάλπιγγα· αὕτη γὰρ λυτήριος γέγονε τῆς Ῥωμαίων τε, καὶ Περσῶν εὐπραγίας. Simoc. l. 8, c. 15. — S.-M.

[4] Ἐδόκει γὰρ κατειρωνευόμενος ὁ Χοσρόης ἀντέχεσθαι τῆς ὁσίας Μαυρι-

et s'enferma dans Édesse, dont il se rendit maître. Sévère évêque de cette ville, voulant s'opposer à la révolte, fut lapidé. A cette nouvelle, Phocas envoya ordre à Germain d'assiéger Édesse. Mais au lieu de faire les préparatifs nécessaires pour repousser un ennemi tel que Chosroès, ce tyran mal habile passa l'hyver en fêtes et en réjouissances pour célébrer la vaine cérémonie du consulat, dont il prenait possession suivant la coutume des empereurs.

Cependant Chosroès mettait sur pied des troupes nombreuses. Aux premiers jours du printemps, une grande armée de Perses entra en Mésopotamie. Les Romains n'avaient dans cette vaste province que peu de troupes, occupées au siége d'Édesse, sous la conduite de Germain. Ce général, effrayé d'une invasion si soudaine, se vit obligé de marcher contre les Perses, quoique sa faiblesse ne lui laissât presque aucune espérance. Il ne put éviter la bataille, où son armée fut entièrement défaite. Blessé lui-même, et porté à Constantine, il y mourut onze jours après. Cette nouvelle jeta l'effroi dans le cœur de Phocas; il se hâta d'envoyer d'autres troupes; et pour s'assurer de la paix avec les Avares, il accrut la honte de l'empire en augmentant d'une somme considérable le tribut annuel qu'on payait à cette nation [1]. Croyant alors n'avoir plus de diversion à craindre du côté de l'Occident, il fit passer en Asie les troupes de l'Europe, sous le commandement du chef de ses eunuques nommé Léonce. Il lui donna ordre de faire diligence, et d'envoyer un détachement pour continuer le siége d'Édesse, tandis

An 604.
IV.
Commencement de la guerre de Perse.
Theoph. p. 245.
Cedr. t. 1, p. 405.
Zon. l. 14, t. 2, p. 80.

κίου τοῦ αὐτοκράτορος μνήμης. Sim. l. 8, c. 15.—S.-M.

[1] Τῷ Χαγάνῳ τὰ πάκτα ἐπαυξήσας. Theoph. p. 245.—S.-M.

qu'il marcherait contre les Perses avec le gros de son armée.

V. Défaite des Romains.

Il paraît qu'Édesse ne se flattait plus d'être imprenable, et que cette tradition fabuleuse, qui lui donnait la lettre de Jésus-Christ au roi Abgare, pour sauve-garde assurée, avait dès-lors perdu son crédit. Narsès prit l'épouvante aux approches de Léonce, et s'enfuit à Hiérapolis, où il espérait de se défendre. Le général romain, ayant rappelé le détachement destiné au siége d'Édesse, s'avança avec toutes ses forces jusque près de Dara [1]. Le roi s'était rendu à la tête de son armée, qu'il commandait en personne [2]. Les Romains furent encore vaincus, et Chosroès fit égorger tous les prisonniers qui étaient en grand nombre. Il laissa ensuite ses troupes sous la conduite de ses généraux, et retourna en Perse [3]. Phocas, irrité contre Léonce, le fit ramener à Constantinople chargé de fers, et donna le commandement à son propre frère Domentiole [4], qu'il créa Curopalate. Tel fut le commencement de la guerre la plus sanglante que l'empire eût jamais soutenue contre les Perses, ces opiniâtres rivaux de la puissance romaine. Elle dura vingt-quatre ans, et pendant les dix-huit premières années, jusqu'à la douzième du règne d'Héraclius, ce ne fut pour les Romains qu'une

[1] On apprend de Théophane, p. 245 et 269, que Dara fut prise en cette année par Chosroès en personne. — S.-M.

[2] Selon Théophane, p. 245, cette bataille fut livrée près d'une rivière nommée *Arzamon*. Ὁ δὲ Χοσρόης σὺν τοῖς Ῥωμαίοις γίνεται εἰς τὸ Ἀρζαμοῦν. Je pense qu'il s'agit ici de cette rivière de la Mésopotamie, voisine de la frontière persane, dont il a été question ci-dev. p. 233, not. 2 et p. 238, not. 2, liv. LII, § 23 et 25. — S.-M.

[3] Théophane rapporte, p. 245, qu'il laissa le commandement de l'armée à son général *Zongoès*. — S.-M.

[4] Ou plutôt *Domentziole*, comme l'écrit Théophane, p. 245. Cet auteur dit en un endroit, que ce général était propre frère de Phocas, τὸν ἴδιον ἀδελφὸν, et ailleurs son neveu, τὸν

suite perpétuelle de désastres. Chosroès, moins grand capitaine, mais plus cruel que son ayeul, trouvant l'empire dépourvu de généraux expérimentés, porta de toutes parts le massacre et l'incendie. Nul quartier, nulle distinction d'âge, de condition, de sexe. Les villes brûlées et renversées, les campagnes sans culture et couvertes des cadavres de leurs habitants, n'offraient aux yeux que des cendres et des ruines. Toute l'Asie, depuis le Tigre jusqu'au Bosphore, ce pays le plus peuplé, le plus riche, le plus fertile de l'univers, ne fut plus qu'un théâtre d'horreurs. Le roi barbare se baigna dans le sang des Romains, devenus lâches en devenant criminels. On eût dit que leurs armées étaient des troupeaux de victimes que le ciel rassemblait pour les immoler à la vengeance de Maurice [1].

VI. [Chosroès envahit l'Arménie.] [Jean Mamig. hist. de Daron, en Armen.]

— [Chosroès n'eut pas de peine à ranger l'Arménie sous ses lois et à se remettre en possession des cantons de ce pays qu'il avait cédés à l'empire [2]. Il trouva dans la plupart des seigneurs arméniens de zélés auxiliaires pour la guerre qu'il entreprit contre l'usurpateur, dans le dessein de venger l'assassinat de Maurice. Chosroès s'était montré reconnaissant des services que les princes de l'Arménie lui avaient rendus dans sa guerre contre Bahram Tchoubin [3]. Le chef de la race

ἴδιον ἀνεψιόν. Peut-être Domentziole, frère de Phocas, avait-il un fils du même nom?—S.-M.

[1] Les circonstances de cette longue guerre nous sont très-mal connues : elles sont à peine indiquées dans la chronique de Théophane, qui est presque le seul auteur qui nous fasse connaître l'histoire de cette époque. Les maigres annalistes qui l'ont suivi, n'ajoutent presque jamais rien à son récit. Les historiens orientaux, arabes et syriens, fournissent quelques indications sur cette guerre, dont personne n'a encore songé à faire usage, et qui en éclaircissent la chronologie.—S.-M.

[2] Voyez ci-dev. p. 332 et 333, liv. LIII, § 46.—S.-M.

[3] Voyez ci-dev. p. 333, liv. LIII, § 46.—S.-M.

des Bagratides Sembat le victorieux [1], créé marzban ou lieutenant royal en Arménie, n'avait cessé de lui donner des preuves de son dévouement, soit dans l'administration du pays, soit dans ses expéditions militaires contre les Turcs [2]. Sembat passait une partie de son temps à la cour; il y mourut en l'an 601. Il fut reporté en grande pompe en Arménie, où on le déposa dans la tombe de ses ancêtres [3]. Chosroès combla d'honneurs et de distinctions ses fils Aschot et Varazdirots [4], qui restèrent toujours attachés à la Perse. Sur la demande des seigneurs arméniens, Chosroès donna le gouvernement du pays à David le Saharhounien. Il l'administrait depuis quelque temps quand le roi de Perse y entra à la tête d'une armée destinée à envahir l'Arménie romaine. Aschot, le fils de Sembat, l'accompagnait dans cette expédition. Chosroès expédia un message à Mouschegh le Mamigonien, prince de Daron [5], qui était fort mécontent des Romains, pour qu'il vînt rejoindre l'armée royale. Mouschegh avait, comme je l'ai dit, signalé sa valeur pour la cause de Chosroès; mais desservi auprès de ce prince par d'indignes calomniateurs, il s'était retiré mécontent dans sa souveraineté [6], s'y était fortifié, et depuis lors il se regardait comme également

[1] Voy. ci-dev. p. 285, 311 et 333, liv. LIII, § 19, 33 et 46.— S.-M.

[2] Les auteurs arméniens qui parlent de ces guerres donnent aux Turcs, le nom d'*Hephthal* ou Hephthalites, qui ne convient pas à cette époque, à moins que ces auteurs n'ayent voulu parler des Hephthalites devenus vassaux des Turcs et combattants sous leurs drapeaux. Voyez ci-dev. p. 63, not. 5, liv. L, § 32.— S.-M.

[3] Il fut enterré dans un lieu nommé *Taronk*, dans le canton de Gok ou Kog, qui est dans l'Arménie centrale. Voyez t. 3, p. 377, not. 1, liv. XVII, § 64.— S.-M.

[4] Voyez ci-dev. p. 333, liv. LIII, § 46.— S.-M.

[5] Voyez ci-dev. p. 310 et 311, liv. LIII, § 33.— S.-M.

[6] Voyez ci-dev. p. 333, liv. LIII, § 46.— S.-M.

indépendant des deux empires. Aschot vint le trouver de la part du roi. Mouschegh, redoutant quelque piége, refusa d'obtempérer à cette invitation, et congédia fort sèchement Aschot, puis aussitôt il ordonna de mettre en état de défense les châteaux et les défilés qui conduisaient dans sa souveraineté. Chosroès ne voulut pas s'arrêter pour le châtier, il remit sa vengeance au retour de son expédition contre les Romains, et sans tarder il se porta en avant, pour attaquer les généraux de Phocas. Il les vainquit dans la province de Pasen[1] sur les bords de l'Araxe, d'où il marcha contre la ville de Carin ou Théodosiopolis[2] dont il se rendit maître. Il étendit de là ses courses vers l'Occident et il ne tarda pas à revenir chargé des dépouilles de l'Asie-Mineure. Il était suivi d'une multitude de captifs, que, selon l'ancien usage des Perses, il fit passer dans l'intérieur de ses états, où il leur donna des habitations dans les environs d'Ecbatane[3]. Chosroès laissa Aschot comme son lieutenant dans l'Arménie romaine, et il donna à Mihran, son neveu, le fils de sa sœur, un corps de dix mille hommes pour soumettre le rebelle Mouschegh.]

— [Mihran ne tarda pas à se mettre en mesure d'exécuter les ordres du roi; il se rendit dans la province d'Haschtian[4] voisine du pays de Daron, et s'empara du mont Ardsan. Il y laissa un détachement de deux mille hommes pour garder les chemins qui conduisaient au canton de Daron; puis, avec le reste de son armée, il entra sur le territoire de Mouschegh ou il prit la ville

XXI. [Guerre des Perses contre le prince de Daron.]

[1] Cette province était à l'extrémité occidentale de la Persarménie, au nord de l'Araxes. Voyez t. 6, p. 283, not. 1, liv. XXXIII, § 45.— S.-M.

[2] Voyez t. 5, p. 445 et suiv. liv. XXX, § 13.—S.-M.

[3] L'antique capitale de la Médie, nommée en arménien *Ahmadan*. C'est la ville appelée en persan moderne *Hamadan*.— S.-M.

[4] Voyez t. 2, p. 228, not. 1, liv. X, § 12.— S.-M.

de Meghti[1]. Il vint ensuite mettre le siége devant le fort d'Asteghon[2], dont il ravagea tous les environs; les églises furent brûlées, les prêtres et les religieux égorgés. Quand Mouschegh fut informé de cette invasion, il fit venir dans le château d'Oghkan[3], où il résidait, son héritier présomptif Vahan, surnommé *Kail*, c'est-à-dire *le loup*, et il lui ordonna d'aller combattre le général persan. Vahan, dont les forces étaient peu considérables, eut recours à la ruse, et il parvint à détruire sans combat l'armée de Mihran. Il feignit de céder aux sollicitations de ce dernier, qui le pressait d'abandonner Mouschegh; il vint le trouver, promit de lui livrer le prince et tous les châteaux du pays s'il voulait suspendre ses opérations militaires et lui confier un corps de quatre mille soldats pour se rendre maître de la ville d'Ods, une des principales du pays, dans laquelle il avait des intelligences, s'engageant à lui remettre successivement tous les forts gardés par les serviteurs de Mouschegh. Mihran crut trop légèrement à ses promesses et lui donna les quatre mille soldats qu'il demandait. Vahan les engagea dans les chemins difficiles de son pays, et les fit tomber dans des embuscades qu'il avait préparées, et où ils périrent tous. Il donna leurs armes, leurs chevaux et leurs vêtements à ses Arméniens, puis il expédia un courrier à Mihran pour lui annoncer la conquête de la place, et lui demander de nouvelles troupes pour achever la soumission du

[1] Ou *Meldi*. Selon l'historien des Mamigoniens, à cette époque, cette ville contenait 2,080 maisons, et elle fournissait 800 cavaliers et 1,030 fantassins. On ignore sa situation précise et son nom moderne. — S.-M.

[2] Ce lieu, dont on ignore également la situation exacte, s'appelait encore *Asdeghnapert*, ce qui signifie *le château de l'étoile*. — S.-M.

[3] Ou *Olakan* et *Olinakan*. J'en ai parlé fort en détail, t. 3, p. 374, not. 1, liv. XVII, § 63. Les anciens en font mention sous le nom d'*Olane*. — S.-M.

pays. Deux mille hommes partirent encore, et trompés par les Arméniens déguisés, qu'ils croyaient être des Perses, ils furent également massacrés. Vahan prit alors avec lui huit cents hommes déterminés, avec lesquels il se dirigea vers le camp de Mihran. Il en plaça six cents dans des postes avantageux, et n'en garda auprès de lui que deux cents, avec lesquels il vint trouver Mihran dans le bourg de Mousch [1]. Témoignant un grand mécontentement, il se plaignait de ce qu'après avoir livré aux Perses la ville d'Ods, ceux-ci lui en avaient refusé l'entrée et l'avaient chassé comme un ennemi. Mihran fut encore dupe de ce nouveau stratagême, il confia à Vahan un autre détachement de mille hommes. Il eut le même sort. Le rusé arménien revint bientôt au camp de Mihran, qu'il fit enfin périr avec ce qui restait de son armée; il n'épargna que son secrétaire, à qui il commanda d'écrire une lettre adressée à Varschir, le commandant du détachement qui avait été laissé dans le pays d'Haschtian. Celui-ci fut encore victime de la perfidie de Vahan, il périt avec presque tous ses soldats. Ainsi fut anéantie toute l'armée de Mihran, et Vahan vint rendre grace à Dieu, dans l'église de Saint-Karabied de Mousch [2], du succès de toutes ses ruses et de la délivrance de son pays. Mouschegh mourut bientôt après, et Vahan lui succéda sans opposition et dans une pleine indépendance.] — S.-M.

An 605.
VIII.
Narsès brûlé vif.

Tandis que les généraux perses ravageaient la Mésopotamie [et l'Arménie [3]], et [qu'ils] détruisaient les

[1] Voyez ce qoe j'en ai dit, t. 2, p. 212, liv. x, § 4.— S.-M.

[2] Voyez au même endroit, et t. 9, p. 93, not. 3, liv. XLVI, § 64.— S.-M.

[3] Ces généraux étaient *Cardarigan* et *Rousmiazan*, selon Théophane, p. 245. Ἀπέστειλεν Χοσρόης Καρδαρῆγαν καὶ Ῥευσμιάζαν, καὶ ἐπόρθησεν πολλὰς τῶν Ῥωμαίων πόλεις.— S.-M.

Theoph. p. 245, 246. Cedr. t. 1, p. 405. Manass. p. 74. Zon. l. 14, t. 2, p. 80. Anast. p. 86.

villes romaines, Domentiole, hors d'état de leur résister, s'était retiré en-deçà de l'Euphrate; et pour servir la cruauté de son frère, il travaillait à le rendre maître de la personne de Narsès. Ce généreux capitaine, trop crédule, parce qu'il était lui-même incapable de manquer à sa parole, se laissa tromper par les serments de Domentiole, qui lui promit, au nom de Phocas, qu'on ne lui ferait aucun mauvais traitement. Dans cette confiance, il sortit d'Hiérapolis et se laissa conduire à Constantinople, où il ne fut pas plutôt arrivé, que Phocas, au mépris de tous les serments, le fit brûler vif. La douleur de cette barbarie se fit sentir à tous les Romains : ils perdaient dans le seul Narsès plus que dans les deux batailles précédentes, plus que dans les villes dont ils apprenaient tous les jours la prise et la destruction. Aussi vertueux que brave et habile dans la guerre, il ne lui avait manqué que la faveur de la cour, et Maurice s'était mal servi lui-même en n'employant pas ce grand général. Mais tout l'empire, par une estime et une affection universelle, le dédommageait de l'ingratitude de son maître. Les Perses surtout lui rendaient justice : ce guerrier était pour eux si redoutable, qu'au rapport des historiens, les pères ne se servaient que du nom de Narsès pour faire trembler leurs enfants [1].

An 606. IX. Conspiration contre Phocas. Theoph. p. 246.

L'indignation publique excitée par un si affreux supplice réveilla dans le cœur de Germain le désir de régner, que la crainte seule l'avait jusqu'alors contraint de dissimuler. L'occasion lui parut favorable pour détrôner un tyran qui, loin de faire oublier ses pre-

[1] Ὥςτε τὰ τέκνα τῶν Περσῶν ἀκούοντα τὸ ὄνομα Ναρσοῦ τρέμειν. Theoph. p. 246.— S.-M.

miers forfaits par des actions de clémence, y mettait le comble par de nouvelles cruautés. Mais naturellement timide, il n'osa se mettre à la tête des mécontents, et par de sourdes intrigues il engagea Scholastique, eunuque puissant dans le palais[1], à faire les premières démarches. Scholastique alla pendant la nuit tirer Constantine et ses trois filles, de la maison privée où elles étaient prisonnières, et les transporta dans l'église de Sainte-Sophie. La vue de ces princesses infortunées produisit l'effet qu'on en attendait. Le peuple se soulève, on prend les armes; on met le feu au prétoire; la flamme se répand dans la ville. Jean de la Croix[2], chef de la faction Verte, auquel Germain avait inutilement fait offrir une grande somme d'argent pour armer la faction contre Phocas, est brûlé dans sa maison. Cette action de violence fut le salut de Phocas. La faction irritée rassemble tous ses partisans : c'était la plus grande partie des principaux habitants. Ils s'attroupent, ils font main-basse sur les séditieux; les uns sont massacrés, les autres se renferment dans leurs maisons. La crainte et le silence succèdent à cette émotion tumultueuse. Le tyran envoye à l'église de Sainte-Sophie pour enlever Constantine et ses filles. Le patriarche Cyriaque s'y oppose, et ne les laisse sortir qu'après avoir obligé Phocas de jurer qu'il ne leur serait fait aucun mal. Phocas pour cette fois n'osa violer son serment; il se contenta de les renfermer dans un monastère. Scholastique expira dans les supplices les plus affreux. Germain, l'auteur secret de la révolte, ne s'était pas déclaré; mais comme on le soupçonnait, il

Cedr. t. 1, p. 405, 406. Chr. Alex. p. 380. Zon. l. 14, t. 2, p. 80. Du Cange, gloss. Græcit. in Σακελλάριος et Const. Christ. l. 2, c. 4.

[1] Εὐνοῦχος ἀνὴρ ἔνδοξος τοῦ παλατίου. Theoph. p. 246.—S.-M.

[2] Ὁ διοικητὴς τοῦ πρασίνου μέρους, Ἰωάννης ὁ ἐπίκλην Κρεῦκις. Chron. Pasch. p. 380.— S.-M.

fut forcé de prendre l'ordre de prêtrise, pour être hors d'état d'aspirer jamais à la couronne. Jusqu'alors Phocas avait épargné Philippique, quoique beau-frère de Maurice, parce qu'il n'avait paru prendre aucun parti dans la révolution. Il l'obligea pour lors de se faire couper les cheveux, et de se confiner, sous l'habit de moine, dans un couvent qu'il avait fondé lui-même à Chrysopolis. Il en fut dans la suite tiré par Héraclius. Cyriaque ne survécut pas long-temps au service qu'il avait rendu à la veuve de Maurice : il mourut cette année, le 29 octobre, après dix ans d'épiscopat. Il eut pour successeur le diacre Thomas, sacellaire de l'église de Constantinople, dignité qui donnait autorité sur les monastères des deux sexes, pour veiller au maintien de la discipline. Les historiens ne fournissent aucun détail sur la guerre des Perses : tout ce qu'on en sait, c'est que pendant cette année 606, ils prirent la ville de Dara et firent de grands ravages jusqu'en Syrie [1].

1. Suite de l'histoire des Lombards. Greg. l. 14, ep. 12. Paul. Diac. l. 4, c. 29, 30, 33, 34, 36. Anast. vit. Pont. Ciacon. vit. Pont. Rubeus, hist. Rav. l. 4. Baronius.

Ce fut cette même année qu'Agilulf envoya un ambassadeur à Constantinople. Je vais à cette occasion reprendre l'histoire des Lombards, que j'ai continuée jusqu'à la mort de Maurice, et raconter ce qui se passa de plus mémorable en Italie pendant le règne de Phocas. L'exarque Callinicus ayant rompu la paix avec les Lombards, Smaragdus, son successeur, faisait d'inutiles efforts pour conserver les places qui restaient à l'empire. Arichis, duc de Bénévent, et Théodelap,

[1] Théophane dit, p. 246, qu'ils ravagèrent toute la Mésopotamie et la Syrie. Οἱ δὲ Πέρσαι παρέλαβον τὸ Δαρᾶς, καὶ πᾶσαν τὴν Μεσοποταμίαν, καὶ Συρίαν. L'historien syrien Bar-Hébræus ou Grégoire Abou'lfaradj, *chron. syr.* p. 97, place à la même époque la prise de Dara. Il ajoute qu'ensuite Chosroès s'avança contre *Tourabdin*, forteresse voisine de Kaïpha, ville sur le Tigre. Elle soutint un siége de deux ans. — S.-M.

qui venait de succéder à Ariulf dans le duché de Spolète, ravageaient les campagnes de Ravenne et de Rome. Grégoire obtint de Cillane, général de leurs troupes, une trève d'un mois, qui fut mieux observée par les Lombards que par les Romains, plus infidèles alors que les Barbares. Mais Agilulf, irrité de l'enlèvement de sa fille et de son gendre [1], portait de plus grands coups à l'empire. Renforcé d'un secours d'Esclavons que lui envoyait le khakan des Avares [2], il partit de Milan au mois de juillet 603, pour assiéger Crémone, qu'il prit le 21 août, et qu'il ruina de fond en comble. Il marcha ensuite à Mantoue, que l'exarque Romain avait reprise sur les Lombards. Cette ville se défendit pendant quelques jours; mais la garnison, voyant les murs abattus en partie et l'ennemi prêt à entrer par les brèches, capitula et obtint la permission de se retirer à Ravenne. Agilulf entra dans Mantoue le 13 septembre. La forteresse de Vulturnia [3] se rendit sans attendre l'attaque; ce qui épouvanta tellement la garnison de Berscelle [4], qu'elle prit la fuite, après avoir mis le feu à la ville. L'exarque ne trouva d'autre moyen d'arrêter des conquêtes si rapides, que de remettre entre les mains d'Agilulf sa fille [5] et son

Pagi ad Bar. Murat. ann. Ital. t. 4, p. 10. 11, 12, 14, 16. Fleury, hist. ecclés. l. 36, art. 52, 53.

[1] Le duc Godescalc. Voyez ci-dev. p. 348, liv. LIII, § 56. — S.-M.

[2] *Agilulfus rex egressus Mediolano mense Julio, obsedit civitatem Cremonensem cum Sclavis, quos ei Cacanus rex Avarorum in solatium miserat, et cepit eam, et ad solum usque destruxit.* Paul. Diac. l. 4, c. 29. — S.-M

[3] On *Vulturina*. On croit que ce château est le lieu nommé par les modernes *Valdoria* au nord du Pô, dans le voisinage de Crémone. — S.-M.

[4] On *Brexillum*, ville appelée actuellement *Bersello*, à trois milles au nord de Reggio, dans le duché de Modène. — S.-M.

[5] Cette princesse ne vécut pas long-temps après, elle se rendit de Ravenne à Parme, où elle mourut en couches. *Ob difficultatem partus periclitata, statim defuncta est.* Paul. Diac. l. 4, c. 29. — S.-M.

gendre, leurs enfants, et tout ce qu'on avait enlevé avec eux. Cette restitution procura une trêve, dont le terme fut fixé au mois d'avril 605. Elle fut alors continuée pour un an; mais la prolongation coûta douze mille sols d'or à l'exarque, c'est-à-dire, environ cent soixante mille livres de notre monnaie.

XI. Mort du pape saint Grégoire.

Pendant le cours de cette trêve, l'Italie perdit sa ressource la plus assurée, dans la personne du pape Grégoire. Ce grand homme, le soutien de l'empire en Occident, mourut le 12 mars 604, après avoir tenu le siége de saint Pierre treize ans, six mois et dix jours. Dans l'élection des papes, on préférait alors ceux qui avaient résidé en qualité de nonces à Constantinople, comme plus agréables aux empereurs et plus instruits des affaires publiques. Le diacre Sabinien fut élu. On ne fut pas long-temps à s'apercevoir qu'en succédant à Grégoire il n'avait pas hérité de ses vertus. Rome avait souvent été menacée de la disette sous le pontificat de Grégoire; mais la charité de ce saint prélat, toujours féconde et inépuisable, avait entretenu l'abondance, malgré les ravages des Lombards et l'intempérie des saisons. La famine se fit sentir sous Sabinien; il ouvrit les greniers de l'église; mais au lieu de distributions gratuites, il fit vendre le blé. Les pauvres s'attroupèrent, demandant à grands cris qu'on ne laissât pas mourir de faim ceux à qui Grégoire avait tant de fois conservé la vie. Sabinien se montra aux fenêtres de son palais, et s'adressant à cette multitude assemblée : *Cessez vos clameurs*, leur dit-il; *si Grégoire vous a donné du pain pour acheter vos éloges, je ne suis pas en état de vous rassasier au même prix*. Ces paroles indignes d'un pasteur, et in-

jurieuses à la mémoire de Grégoire, démasquaient sa jalousie : elle se fit connaître encore davantage par l'entreprise qu'il forma, mais sans succès, de faire brûler les ouvrages de son prédécesseur, à qui ses écrits ont mérité un rang honorable entre les docteurs de l'Église. C'est à tort que quelques-uns accusent cet illustre pape d'avoir fait périr les plus beaux ouvrages et les plus précieux monuments de l'antiquité païenne : il était lui-même trop instruit, et il avait l'ame trop élevée, pour descendre à cette barbarie superstitieuse. Ce reproche est sans fondement[1].

XII. Ambassade d'Agilulf à Phocas.

Dès que la trève fut expirée, Agilulf entra en Toscane et se rendit maître d'Orviete[2] et de Bagnarea[3]. L'exarque, trop faible pour s'opposer à ses progrès, demanda une trève, et l'obtint pour trois ans. Mais Agilulf, voulant enfin jouir en repos du fruit de ses conquêtes, résolut de changer cette suspension d'armes en une paix durable. Dans ce dessein, il envoya son secrétaire Stabilicianus en ambassade à l'empereur. Phocas, apparemment pour cacher le mauvais état de ses affaires en Orient, feignit de se rendre difficile; il n'accorda qu'une trève d'un an. Mais il envoya à son tour des ambassadeurs au roi des Lombards, pour lui porter des présents et l'assurer secrètement de son amitié. Smaragdus profita de la paix pour entourer de murailles Ferrare, qui, jusqu'à ce temps, n'avait été qu'un petit bourg, sur la rive du Pô. Il en fit une place forte, qui, s'étant accrue dans la suite, est devenue une ville considérable.

[1] Voyez à ce sujet la *Biographie universelle* de Michaud, tom. XVIII, p. 385, not. 2, article *Grégoire I*. —S.-M.

[2] *Urbs vetus.*—S.-M.

[3] *Balneum regis.* Cette ville était à une petite distance au sud d'Orviète.—S.-M.

XIII. Division du patriarchat d'Aquilée.

La mort de Sévère, patriarche d'Aquilée, résidant à Grado, excita une vive contestation entre les Romains et les Lombards. Gisulf, duc de Frioul, maître d'Aquilée, souffrait avec peine que l'évêque de cette ville fît sa résidence dans une île du domaine de l'empire; et les suffragants d'Aquilée, la plupart schismatiques, refusaient de reconnaître un métropolitain attaché à l'Église romaine. Mais Smaragdus, à la sollicitation du pape, les ayant fait enlever et conduire à Ravenne, les contraignit, à force de mauvais traitements, de sacrer Candidianus, qui alla tenir son siége à Grado. Les évêques, de retour dans leurs diocèses, protestèrent contre cette élection, comme extorquée par violence; et protégés par le roi des Lombards et par le duc de Frioul, ils sacrèrent patriarche l'abbé Jean, qui rétablit le siége dans Aquilée[1]. Il y eut, depuis ce temps, deux patriarches d'Aquilée : l'un schismatique, reconnu par les évêques sujets des Lombards, qui refusaient de souscrire à la condamnation des trois Chapitres : il résidait dans Aquilée; l'autre, uni de communion avec Rome : il tenait son siége à Grado, et les évêques sujets de l'empire le reconnaissaient pour métropolitain. Cette division du patriarchat subsista même après l'extinction du schisme[2]. Le siége patriarchal de Grado fut tranféré à Venise dans le quinzième siècle.

An 607.

XIV. Mariage de Crispus avec

Phocas, dévoré de craintes et de remords, croyait voir suspendue sur sa tête l'épée meurtrière dont il avait frappé Maurice. Rien ne le rassurait dans ses

[1] *Ordinatur Johannes abbas patriarcha in Aquileia vetere, cum consensu regis et Gisulfi ducis.* Paul. Diac. l. 4, c. 34.—S.-M.

[2] Voyez t. 3, p. 288 et 289, liv. XLVIII, § 49.— S.-M.

La fille de Phocas. Theoph. p. 246, 247. Zon. l. 14, t. 2, p. 81.

alarmes. Ceux même qu'il approchait le plus de sa personne, lui semblaient toujours prêts à lui plonger le poignard dans le sein. En montant sur le trône, il avait comblé de faveurs Crispus [1], son confident; il l'avait honoré de la dignité de patrice et de la charge de capitaine de ses gardes. La cinquième année de son règne, il lui fit épouser sa fille Domentia [2]. Les noces furent célébrées avec magnificence. Les deux factions s'efforcèrent à l'envi de se surpasser par l'éclat des fêtes qu'elles donnèrent. Entre les superbes décorations dont elles ornaient les places de la ville, on voyait, avec les images de l'empereur et de l'impératrice, celles des nouveaux époux. Il n'en fallut pas davantage pour alarmer la jalousie de Phocas; c'était à ses yeux un attentat criminel. Il fait amener devant lui les chefs des deux factions [3] à la porte du palais, et par ses ordres, on les dépouille à la vue du peuple, on s'apprête à leur trancher la tête. Les clameurs d'une multitude innombrable arrêtent l'exécution. Phocas leur fait demander par quel conseil ils ont osé associer sa fille et son gendre à la puissance souveraine. Ils répondent qu'ils n'ont jamais eu ce dessein; que, pour l'appareil de ces fêtes, ils s'en sont rapportés aux décorateurs. Ceux-ci, mandés à leur tour, se justifient par l'usage d'exposer à la vénération publique ceux que l'empereur honorait de son alliance. Le peuple en même temps les secondait par ses cris; et Phocas, plus

[1] Il est appelé par erreur *Priscus* dans le texte de Théophane, p. 246. On lit de même dans Zonare, l. 14, t. 2, p. 81. Voyez à ce sujet Ducange, *fam. Byz.* p. 111. On aura occasion de voir dans la suite que Crispus était bien réellement le nom du gendre de Phocas.—S.-M.

[2] Δομεντζία.—S.-M.

[3] Δήμαρχοι. Ils se nommaient Théophane et Pamphilo. Voy. ci-dev. p. 502, not. 1, liv. LIV, § 38.—S.-M.

intimidé que fléchi, ne versa point de sang pour cette fois. Mais Crispus conserva dans son cœur un profond ressentiment; et ce mariage, que son ambition avait recherché avec ardeur, ne lui inspira qu'une haine implacable contre son beau-père.

XV. Nouvelle conspiration. Theoph. p. 247. Cedr. t. I, p. 406. Chr. Alex. p. 380. Niceph. Call. l. 18, c. 41. Glycas, in Constantino. Zon. l. 14, t. 2, p. 79. Vit. Theod. Sycecotæ ap. Boll. 22. Aprilis. Baronius. Du Cange, fam. Byz. p. 108.

De nouvelles conspirations enflammaient de plus en plus dans le tyran la cruauté qui les faisait naître. Constantine, trompée par le bruit public, attendait sans cesse son fils Théodose, et, du fond de son monastère, elle préparait la révolution. Germain la secondait par de secrètes pratiques. Le patrice Romain, avocat du prince, Théodore, préfet d'Orient, Jean, chef du secrétariat, et Théodose, son premier commis, Ziza [1], qui portait l'épée de l'empereur, Athanase, intendant des finances, André Scombrus et Helpidius, tous honorés du titre d'illustres, David, garde des archives du palais [2], prenaient entre eux des mesures pour se défaire du tyran, et travaillaient avec ardeur à former un parti. Leurs intrigues s'étendaient dans les provinces, et George, gouverneur de Cappadoce, entrait dans la conjuration. Une femme avait tramé le complot, une femme le fit échouer. Une de ces subalternes qui s'insinuent dans toutes les cours, et qui, sous une fausse apparence de dévouement et de zèle, sont prêtes à tout sacrifier à leurs amants ou à leur fortune, avait gagné la confiance de Constantine. Elle se nommait Pétronia, et lui servait de messagère pour porter ses lettres à Germain et pour en rapporter les

[1] Jean Tzitzas.— S.-M.

[2] *Chartophylax* ou garde des archives du palais d'Hormisdas, τὸν χαρτοφύλακα τῶν Ὁρμίσδου. Theoph. p. 247. Je pense qu'il s'agit ici du palais du persan Hormisdas, frère de Sapor le grand, dans lequel on avait peut-être placé les archives de l'empire. Voyez ci-dev. p. 405, not. 1, liv. LIV, § 40.—S.-M.

réponses. Lorsqu'elle se vit en état de vendre bien cher un secret de cette importance, elle alla le découvrir à Phocas. On saisit aussitôt Constantine ; on la met entre les mains du préfet Théopempte, qui lui fait souffrir les tourments les plus douloureux. Elle avoue la conjuration et charge le patrice Romain. Celui-ci, dans les douleurs de la torture, dénonce les autres conjurés : ils sont tous arrêtés et mis à mort. Théodore expire sous les coups de fouet. Helpidius, ame du complot, fut traité plus cruellement que les autres; le tyran croyant, étouffer pour toujours l'audace des conjurations, épuisa sur lui tout ce que peut imaginer l'inhumanité la plus barbare; comme si la cruauté des supplices ne rendait pas les spectateurs plus féroces et plus capables de les mériter. On lui arracha la langue, on lui coupa les pieds et les mains, qu'on porta devant lui au bout d'une pique, et on le promena en cet état sur un brancard au travers des places et des rues. Il fut ensuite porté au bord de la mer, où, après lui avoir crevé les yeux, on le jeta dans une nacelle, à laquelle on mit le feu. Germain fut conduit dans une île, et décapité avec sa fille, veuve du prince Théodose. Constantine eut la tête tranchée avec ses trois filles à Chalcédoine, dans le même lieu où son mari et ses cinq fils avaient perdu la vie. Ses filles sont nommées, dans la chronique d'Alexandrie, Anastasie, Théoctiste et Cléopâtre. Celle-ci porte le nom de Sopatre dans le ménologe des Grecs, qui prétendent qu'elle vécut dans un monastère à Jérusalem, avec sa tante Damiane. Les deux autres y sont marquées sous les noms d'Eustolia et de Romana; et toutes les trois sont honorées comme saintes dans l'Église grecque et dans

l'Église latine, selon Baronius. Elles furent inhumées avec leur mère à Saint-Mamas, aux portes de Constantinople; et dans la suite, on grava sur leur tombeau une épitaphe touchante, qui rappelait les désastres de cette famille infortunée. Les auteurs arabes prétendent que Chosroès épousa Marie, fille de Maurice, et qu'il en eut Siroès, son successeur. Ce qui peut avoir donné lieu à cette fable, c'est apparemment le mariage de Chosroès avec Sira, chrétienne de religion et Romaine de naissance, et les honneurs que cette princesse rendait à la Sainte-Vierge[1].

XVI. Saint Théodore engage George à souffrir la mort.

George, gouverneur de Cappadoce, était conduit chargé de chaînes à Constantinople. Comme il avait beaucoup d'amis et de clients, et que, n'espérant aucune grace, il s'efforçait tous les jours d'échapper à ses gardes, ceux-ci, en passant par la Galatie, envoyèrent prier l'abbé Théodore de venir le visiter, pour calmer cet esprit fougueux, et pour l'engager à se laisser conduire sans résistance, afin qu'ils ne fussent pas eux-mêmes punis de son évasion. Théodore, ancien évêque d'Anastasiopolis, ayant renoncé à son évêché, vivait dans le monastère de Sycéon, à quatre lieues de sa ville épiscopale, et s'était rendu célèbre par la sainteté de sa vie. Il vint trouver George, et rempli de cette éloquence chrétienne qui sait inspirer le mépris de la mort, il l'exhorta à faire généreusement le sacrifice de sa vie en expiation de ses péchés. George, touché de ses paroles, participa aux saints mystères, et continua sa route avec une entière résignation, qui ne se démentit pas dans les rigueurs du supplice. Ce fut à l'occasion de cette conjuration, que la prison de Con-

[1] Voyez ci-dev. p. 334, not. 3, liv. LIII, § 47. — S. M.

stantinople se trouvant trop étroite pour contenir tous ceux que Phocas y renfermait, une dame illustre donna sa maison, pour procurer à ces malheureux une demeure plus saine et plus commode. Les Perses passèrent encore l'Euphrate cette année, et poussèrent leurs ravages jusqu'en Palestine et en Phénicie.

— [Les Perses qui dévastaient, sans éprouver de résistance, toutes les provinces orientales de l'empire, ne pouvaient soumettre le petit pays de Daron, dans l'Arménie. Le prince Vahan, successeur de Mouschegh le Mamigonien, protégé par les montagnes difficiles qui environnaient sa souveraineté, continuait à y braver la puissance de ses ennemis. Chosroès n'avait pas tardé à demander vengeance de la mort de son neveu Mihran. Il fit partir un corps d'armée pour réduire à l'obéissance le prince de Daron, et il en confia le commandement à Vakhthank, oncle paternel de cet infortuné général. David le Saharhounien, gouverneur général de l'Arménie, fut sommé d'envoyer des renforts à l'armée royale. Sous différents prétextes, il parvint à éluder l'exécution de cet ordre, parce qu'il ne voulait pas nuire à Vahan, qui était son parent. Les approches du pays de Daron étaient trop difficiles, et il contenait trop de lieux fortifiés, pour qu'il fût permis d'en faire promptement la conquête. Vakhthank vint donc se poster avec ses troupes sur la frontière, dans le pays d'Abahouni [1]; et pour faire voir qu'il voulait dompter en réalité l'orgueil du prince de Daron, il y fit construire une espèce de ville pour l'habitation de ses soldats. Il lui donna le nom de Borbès [2], sa femme, et il y joignit un

XVII. [Nouvelle guerre des Perses contre le prince de Daron [Jean Mamig. hist. de Daron, en Arm.]

[1] Canton au nord du pays de Daron, sur la frontière de l'empire. — S.-M.

[2] Dans le même lieu on trouvait les ruines d'une ville ancienne nom-

château fort appelé Garhar. Vahan, informé de l'arrivée de Vakhthank et des dispositions qu'il faisait contre lui, comprit sans peine qu'il s'agissait d'une guerre sérieuse, et qu'il ne pouvait comme la première fois s'en délivrer par la ruse; il lui fallait tout son courage et l'assistance de tous ses alliés pour le tirer d'affaire. Il parvint à réunir vingt-huit mille combattants, tant des troupes de sa principauté, que des secours que lui fournirent ses voisins. Il les partagea entre lui et son fils Sembat. Vakhthank, qui n'avait aucune nouvelle des armements de Vahan et des renforts qu'il avait reçus, croyait le prince de Daron retenu par la crainte à Mousch, sa capitale. Il lui fit signifier l'ordre de sortir, et de venir dans son camp y faire sa soumission. Son envoyé fut congédié avec mépris. Vakhthank fit partir aussitôt son lieutenant Rahan avec quatre mille hommes : il fut vaincu, tué, et son corps d'armée entièrement détruit. Un autre général nommé Asour éprouva le même sort, et les restes de son armée s'enfuirent au plus vîte hors du pays de Daron; et Vahan revint victorieux à Mousch, où il mourut quelque temps après, en l'an 606. Son fils Sembat lui succéda, et se prépara à continuer la guerre contre les Perses. Vakhthank n'osa pendant un an renouveler ses attaques contre le pays de Daron; cependant, il crut qu'il lui serait plus facile de triompher de Sembat que de son père, et il se prépara à faire une nouvelle invasion sur son territoire. Les Perses et les Arméniens se livrèrent divers petits combats dont le succès fut varié; à la fin ils en vinrent à un engagement général, dans le-

mée *Dsiounkerd*. Plus tard la ville dont il s'agit fut appelée *Borb*. Sa position est inconnue.— S.-M.

quel les [Perses furent complètement défaits; Vakhthank y fut tué par Sembat, qui lui coupa la tête; la ville qu'il avait fondée fut prise; on passa au fil de l'épée tous les Perses qu'on y trouva; la femme et le fils de Vakhthank furent seuls épargnés, et Sembat les emmena dans son pays, où il les enferma dans le château d'*Aidzits-pert*, c'est-à-dire, *le château des chèvres*. Le roi de Perse ne s'occupa pas de venger la défaite de son armée d'Arméuie, il était trop occupé par une guerre qu'il soutenait contre les Turcs, et qui l'empêchait également de poursuivre avec vigueur les expéditions qu'il faisait tous les ans sur le territoire des Romains.]—S.-M.

An 608.

XVIII. Crispus invite Héracius à détrôner le tyran.

Theoph. p. 248. Cedr. t. 1, p. 406. Zon. l. 14, t. 2 p. 80, 81. Chr. Alex. p. 382. Barouius. Pagi ad Bar.

L'empire était dans une étrange confusion. Ravagé par les ennemis, désolé par le tyran, en proie aux injustices, aux confusions, aux meurtres, aux brigandages, il éprouvait tous les maux dont la société humaine a cru se garantir en se soumettant à des lois. Les Avares, au mépris du traité fait avec eux, mettaient tout à feu et à sang dans la Thrace et dans l'Illyrie; le peu de troupes restées dans ces provinces fuyaient ou périssaient par l'épée des Barbares. Les Perses avançaient leurs conquêtes[1] : ils étaient maîtres d'Amid[2] et de tonte la Mésopotamie, excepté d'Édesse, qu'ils prirent l'année suivante. Phocas, au lieu d'arrêter ces incursions, versait à grands flots le sang de ses sujets : il recherchait et faisait périr tous les parents et

[1] Théophane rapporte, p. 248, que sous les ordres de Cardarigan, σὺν τῷ Καρδαριγᾳ, ils envahirent l'Arménie et la Cappadoce, παρέλαβον τὴν Ἀρμενίαν, καὶ Καππαδοκίαν, battirent les armées romaines, et entrèrent ensuite dans la Galatie et la Paphlagonie. Cependant il est difficile de prendre à la lettre le récit confus de cet auteur.—S.-M.

[2] Bar-Hébræus, *chron. syr.* p. 97, place en l'an 918 de l'ère des Séleucides, 607 de J.-C., la prise d'Amid et celle de Mardin, ville forte de la

les amis de Maurice[1]. Les douleurs de la goutte dont il fut attaqué ne firent qu'une courte trève à ses fureurs. Poussé par cette dévotion grossière, qui peut s'allier avec tous les vices et dont les souffrances sont l'aiguillon, il demanda les prières de saint Théodore Sycéote, qui obtint sa guérison; Dieu réservant ce monstre à une punition plus exemplaire. Cependant Crispus[2], indigné de tant de massacres, et animé par sa vengeance personnelle, jeta les yeux sur Héraclius, pour étouffer la tyrannie. C'était ce même Héraclius qui avait tant de fois signalé son courage contre les Perses, sous le règne de Maurice[3]. Exarque d'Afrique depuis quelques années, il avait pour lieutenant son frère, le patrice Grégoire[4]. Ces deux officiers, parfaitement unis, gémissaient ensemble de l'état où se trouvait l'empire. Honteux de servir un tyran, ils avaient cessé d'envoyer à Constantinople les moissons d'Afrique et de l'Égypte; ce qui, joint à la stérilité des années, augmentait la disette, et rendait les esprits plus disposés à la révolte. Ce n'est pas que, ni Héraclius, ni Grégoire, eussent dessein de se placer eux-mêmes sur le trône, après en avoir précipité Phocas. Trop avancés en âge, et d'une ame assez élevée pour ne point desirer la puissance souveraine, ils avaient chacun un

Mésopotamie, dont il a été souvent question dans les guerres d'Orient. Voyez ci-dev. p. 105, not. 3, liv. L, § 44 et ailleurs. — S.-M.

[1] Théophane, p. 248, place à cette époque la mort de Comentiole, duc de Thrace, général dont il a souvent été question dans cette histoire. On a vu que Phocas le fit mourir. — S.-M.

[2] Il est toujours appelé *Priscus* par Théophane, p. 248, et par Zonare, liv. 14, t. 2, p. 81. Voyez ci-dev. § 14, p. 433, not. 1. — S.-M.

[3] Voyez ci-dev. p. 245 et suiv., liv. LII, § 31 et ailleurs. — S.-M.

[4] Il est appelé Grégoras par Théophane, p. 248. Il est nommé de même par Zonare, l. 14, t. 2, p. 81. Il est appelé de la même façon par tous les autres écrivains, excepté par le patriarche Nicéphore de Constantinople, p. 4. — S.-M.

fils [1], qu'ils croyaient plus propres qu'eux-mêmes à porter le poids d'une couronne. Mais l'invitation de Crispus ne leur parut pas suffire pour se mettre en mouvement; et ils passèrent cette année et la suivante à faire les préparatifs nécessaires pour le succès de l'entreprise.

Toutes les années du règne de Phocas étaient signalées par de nouvelles incursions des Perses. Ils avaient pénétré jusqu'en Phénicie, sans trouver de résistance [2]. Les peuples abandonnés au glaive ennemi se retiraient dans les places fortes; et les Perses, contents de ravager les campagnes et d'enlever un grand butin, ne s'arrêtaient à aucun siége. L'année 609, Chosroès résolut de porter le ravage dans l'Asie-Mineure, qui ne s'était pas encore ressentie des maux de la guerre. Les grands préparatifs que faisait ce prince réveillèrent Phocas, plongé dans une honteuse léthargie. Il leva des troupes, qu'il divisa en deux corps. Il donna au patrice Sergius, son parent, le commandement d'un camp volant, qui devait observer les mouvements des Perses et défendre le passage de l'Euphrate. Il mit son frère Domentiole à la tête du reste de l'armée. Mais il se défiait du courage de ses troupes, accoutumées à se laisser battre, et il ne trouvait en lui-même aucune ressource pour animer leur valeur. Il s'avisa d'un expédient qui ne pouvait tomber que dans l'esprit d'un soldat ignorant. Comme si, en usurpant le sceptre, il se fût emparé des clés du ciel, il voulut faire mettre au nombre des saints Martyrs ceux qui

An 609.
XIX.
Expédient ridicule de Phocas pour rendre le courage à ses soldats.

Theoph. p. 248.
Cedr. t. 1, p. 406.
Chr. Alex. p. 382.
Zon. l. 14, t. 2, p. 80.
Vita Theod. Sycecotæ ap. Boll. 22. Aprilis.
Baronius
Elmacin. hist. Sarac. p. 12.

[1] Héraclius, qui fut empereur, et Nicétas, fils de Grégoras.— S.-M.

[2] Bar-Hébræus, *chron. syr.* p. 98, place en l'an 920 de l'ère des Séleucides, 609 de J.-C., le passage de l'Euphrate par les Perses, qui, dit-il, prirent *Maboug* ou Hiérapolis, qui est la moderne *Manbedj*, *Keneschrin* ou l'antique Chalcis, Berrhée qui est la moderne Halep, et Antioche.—S.-M.

périraient à la guerre. Il savait que l'espérance de cette couronne avait rendu des femmes et des enfants plus forts que leurs bourreaux. Mais l'opposition du patriarche de Constantinople et des autres évêques l'obligea enfin à se désister de ce projet extravagant.

XX. Victoire des Perses qui pénètrent jusqu'à Chalcédoine.

Il s'en fallut beaucoup que les soldats montrassent le courage des Martyrs. Les Perses prirent Édesse. Chosroës avait un médecin jacobite, nommé Jonan [1]. Ce médecin, zélé pour les progrès de sa secte, persuada au roi que les Édesséniens demeureraient toujours attachés à l'empire tant qu'ils professeraient la doctrine catholique [2]. Chosroès, indifférent pour tous les systèmes de religion, ordonna de massacrer les habitants s'ils ne se faisaient jacobites. Tous obéirent. Après la prise de cette ville, les Perses passèrent l'Euphrate et taillèrent en pièces le détachement de Sergius, qui fut tué dans le combat. Ayant ensuite traversé la petite Arménie, ils entrèrent en Cappadoce [3]. Domentiole, aussi lâche que ses troupes, n'osait marcher aux ennemis. Il était accompagné de Bonose préfet d'Orient, homme féroce et intraitable, digne ministre des cruautés de l'empereur. Bonose, dévot cependant, à la manière de Phocas, voulut voir l'abbé Théodore; il le fit

1 L'historien arabe Elmacin, *hist. Sarac.* p. 12, d'après lequel Lebeau rapporte cet événement, le place en l'an 3 de l'hégire, qui répond à l'an 625 de J. C., par conséquent longtemps après l'époque dont il s'agit ici. Il est difficile de savoir de quel côté est la vérité. Je dois remarquer cependant qu'un passage de Bar-Hébræus, *chron. syr.* p. 98, semble indiquer que Chosroès fit en effet en cette année 609 la conquête d'Édesse. Ce qui est d'accord avec la chronique Paschale, qui place aussi en l'an 609 la prise de cette ville par les Perses. — S.-M.

2 Ou *des Melkites*, comme dit l'auteur arabe d'où ce fait est tiré, c'est-à-dire *des royalistes*, c'est le nom que les Arabes ont toujours donné aux Orientaux restés attachés à la foi orthodoxe, qui était la doctrine adoptée par les empereurs. — S.-M.

3 Voyez ci-dev. § 18, p. 439, not. 1. — S.-M.

venir dans une église qui était sur le chemin ; et il ordonna au saint abbé de prier pour lui. Comme Bonose se tenait debout pendant que Théodore, prosterné, faisait sa prière, le saint, le prenant par les cheveux, le força de baisser la tête. Le préfet, subjugué par cette hardiesse, loin de s'irriter, lui baisa la main et la porta sur sa poitrine, le priant de le guérir d'une grande douleur qu'il y ressentait depuis long-temps. Alors Théodore élevant sa voix : *Songe*, lui dit-il, *à guérir d'abord l'homme intérieur. Tes passions sont ta plus dangereuse maladie ; crains Dieu : mes prières te seront inutiles, si tu n'agis pas sur toi-même. Sois humain et compatissant ; exerce ton autorité sans dureté ; pardonne aux autres, afin que Dieu te fasse miséricorde : garde-toi de verser le sang innocent.* Bonose, touché dans le moment, envoya des aumônes au monastère de Théodore, et ne profita pas de ses avis. Le saint essaya d'encourager Domentiole, en lui représentant, qu'*un chrétien ne doit craindre qu'une seule chose, de déplaire à Dieu en manquant à ses devoirs*; *et que les ennemis les plus redoutables, ne peuvent l'être à celui, pour qui la mort est l'entrée d'une meilleure vie.* Domentiole n'avait pas l'ame assez grande pour concevoir des sentiments si généreux : forcé de combattre, il fut défait, et ne sauva sa vie qu'en se cachant dans des roseaux. Les vainqueurs traversèrent la Galatie, la Paphlagonie, la Bithynie, jusqu'aux portes de Chalcédoine. S'étant rassasiés de carnage, ils emportèrent au-delà de l'Euphrate les dépouilles de ces provinces, qui reposaient depuis long-temps dans le sein de la paix et de l'abondance.

An 610.

XXI. Sédition des Juifs à Alexandrie et à Antioche.

Theoph. p. 248. Cedr. t. 1, p. 406. Niceph. Call. l. 18, c. 44. Chr. Alex. p. 382. Zon. l. 14, t. 2, p. 80. Fleury, hist. Eccles. l. 37, art. 2. Assemani, bib. jur. Or. t. 3, c. 18.

Les insultes perpétuelles que les Perses faisaient impunément à l'empire rendaient de jour en jour le tyran plus méprisable. On tramait secrètement sa perte. Crispus et la plupart des sénateurs pressaient sans cesse par leurs lettres Héraclius de délivrer les Romains du joug honteux et insupportable dont ils étaient accablés; ils lui promettaient un succès infaillible. Phocas et ses ministres étaient presque les seuls qui ne fussent pas instruits du péril dont ils étaient menacés. Le tyran même semblait agir de concert avec ses ennemis pour se rendre plus odieux. Au commencement de l'année 610, emporté par ce zèle bizarre dont il ressentait quelquefois les accès au milieu de ses cruautés et de ses débauches, il s'avisa d'envoyer ordre de baptiser tous les juifs. Comme ils étaient en grand nombre dans la Palestine, il fit partir le préfet George pour les contraindre à obéir. Ce missionnaire de nouvelle espèce, armé et environné d'un redoutable cortége, les fit assembler à Jérusalem; et sur leur refus, il les fit baptiser par force. La même violence fut pratiquée dans Alexandrie; ce qui excita une sédition, dans laquelle le patriarche Théodore Scribon fut mis en pièces. Les juifs d'Antioche se portèrent encore à de plus grands excès. Ils massacrèrent les plus riches habitants, pillèrent leurs maisons, y mirent le feu, allèrent arracher du palais épiscopal l'évêque Anastase, prélat respectable par sa vertu, le traînèrent dans les rues, et après avoir épuisé sur sa personne toutes les horreurs de l'inhumanité la plus licencieuse, ils le jetèrent au feu. Phocas ne tarda pas à punir ces cruautés par des cruautés pareilles. Bonose était par son caractère l'homme du monde le plus propre à des exploits de ce genre; il

partit avec une armée entière, commandée par Cotton maître de la milice [1]. Arrivés dans Antioche, ils firent main-basse sur tous les Juifs, sans distinction d'innocent et de coupable. Ils mutilèrent les uns, égorgèrent les autres : un petit nombre se sauva par la fuite.

XXII. Insultes faites à Phocas. Theoph. p. 248. Cedr. t. 1, p. 404. Zon. l. 14, t. 2, p. 80. Glyc. p. 275.

Des scènes si tragiques n'affligeaient pas seulement les provinces éloignées : Constantinople nageait dans le sang de ses citoyens. Ceux mêmes qui s'étaient empressés d'élever Phocas sur le trône, indignés de ses débauches, et las de ses cruautés, ne respiraient que révolte; le mépris et la haine avaient succédé à un zèle aveugle, et la faction Verte, qui s'était signalée en sa faveur, l'insultait publiquement. Un jour qu'on célébrait les jeux, comme tout le peuple assemblé attendait Phocas, qui tardait trop à venir donner le signal de la course des chars, ceux de cette faction se mirent à crier de concert : *Ne l'attendez plus; il est ivre.* Ces cris, répétés plusieurs fois, frappèrent les oreilles de Phocas; il entre en fureur; Constant, préfet de la ville, se transporte au Cirque à la tête des soldats de la garde, secondés de la faction Bleue, qui, par haine contre ses rivaux, s'attacha dès ce moment à l'empereur. On saisit les plus séditieux, et sur-le-champ, sans aucune forme de procès, on abat la tête aux uns, on coupe aux autres les pieds et les mains qu'on attache à la borne du Cirque; on en jette plusieurs dans la mer, enfermés dans des sacs. A la vue de ces horribles exécutions, tous les partisans de la faction Verte s'attrou-

[1] Κόττενα ϛρατηλάτην. Theoph. p. 248. Il est appelé *Copanas* dans Cédrénus, t. 1, p. 406, qui dit Κοπανᾶν ϛρατηλάτην. C'est peut-être dans ce dernier une faute de copiste, car on lit *Chotin magister militum* dans la Chronique mêlée, qui n'est comme on le sait qu'une traduction latine de Théophane, faite par l'historien Paul Diacre. — S.-M.

pent, ils mettent le feu au prétoire, au sécrétariat du prince, aux prisons : les prisonniers sortent de leurs cachots et se joignent à eux ; ce n'est de toutes parts qu'incendie, que pillage, que massacre. La cruelle animosité entre les deux factions se rallume avec fureur, et se communique dans tout l'Orient, et jusqu'en Égypte. L'empire entier devient le théâtre d'une guerre civile. Phocas, hors d'état de punir un si grand nombre de séditieux, se contenta de déclarer tous les partisans de la faction Verte incapables d'exercer aucun emploi, ni dans le palais, ni dans l'ordre militaire.

XXIII. Héraclius part d'Afrique. Theoph. p. 249. Niceph. Call. l. 18, c. 55. Niceph. p. 3. Zon. l. 14, t. 2, p. 81. Petav. not. ad Niceph. p. 59.

Tant de désordres favorisaient l'entreprise d'Héraclius et de Grégoire. Ils s'étaient enfin rendus aux pressantes sollicitations des sénateurs de Constantinople, et avaient équipé une flotte, sur laquelle s'embarqua le fils d'Héraclius qui portait le même nom que son père. Nicétas fils de Grégoire [1] partit en même temps à la tête d'une nombreuse cavalerie; il prit la route d'Alexandrie, et devait arriver par terre à Chalcédoine, au travers de la Phénicie et de l'Asie mineure. Selon les historiens, les deux pères étaient convenus que celui de leurs fils qui arriverait le premier à Constantinople serait empereur. Mais, comme l'observe le P. Petau, une pareille convention aurait été illusoire. Comment Nicétas pouvait-il disputer de diligence avec Héraclius, puisqu'en partant de Carthage il fallait trois mois à une armée de terre pour parvenir au Bosphore, au lieu que le trajet par mer pouvait se faire en moins de douze jours. Il est plus raisonnable de dire qu'on fit prendre à Nicétas la route de terre, pour assurer la révolution, et qu'il était destiné à remplacer Héraclius, s'il arrivait

[1] Ou Grégoras. Voyez ci-dev. § 18, p. 440, not. 4.—S. M.

que celui-ci, qui s'exposait aux risques de la mer, fût arrêté par les vents, ou pérît par quelque naufrage.

XXIV. Nouvelle conjuration contre Phocas.

Crispus, auteur du complot, n'avait osé en faire part aux principaux officiers du palais. Ceux-ci, qui n'étaient pas moins impatients de se défaire du tyran, formaient en même-temps une autre conjuration. Théodore [1] et Macrobius, tous deux capitaines des gardes, Helpidius intendant de l'arsenal [2], et Anastase contrôleur des finances [3], en étaient les chefs. S'étant assemblés au commencement de la nuit dans la maison de Macrobius, ils conférèrent ensemble sur le temps et la manière de l'exécution. Helpidius devait fournir des armes; on célébrait le lendemain les jeux du Cirque; il offrait d'aller prendre Phocas sur son trône, de lui crever les yeux, et de le poignarder. Les autres devaient s'emparer du palais et proclamer Théodore empereur. Tout était convenu; et s'étant séparés, après s'être mutuellement engagés par les plus horribles serments, chacun d'eux se préparait à remplir sa destination, lorsqu'ils se virent forcés dans leurs maisons et arrêtés par ordre du prince. Anastase, effrayé de la hardiesse de cette entreprise, était allé sur-le-champ la révéler à l'empereur. On les mit aussitôt à la torture; ils avouèrent leur complot, et, sans différer, on leur trancha la tête. Anastase ne fut pas épargné, quoiqu'on lui fût redevable de la découverte. Macrobius fut seul réservé à un supplice plus rigoureux. Il fut conduit le jour suivant à la place de l'Hebdome [4], attaché au poteau qui servait

[1] Il était gouverneur de Cappadoce, selon Théophane, p. 249. —S.-M.

[2] Ὁ ἐπάνω τοῦ ἀρμαμέντου. Theoph. p. 249. — S.-M.

[3] Κόμης τῶν λαργιτιάνων. —S.-M.

[4] Auprès de la caserne des soldats appelés Théodosiens, εἰς τὸ κασέλλιν τῶν Θεοδοσιανῶν ἐν τῷ Ἑβδόμῳ. Theoph. p. 249. — S.-M.

de but aux soldats [1] pour s'exercer à tirer de l'arc, et tué à coups de flèches.

XXV. Héraclius arrive à Constantinople.

Theoph. p. 248, 250. Cedr. t. 1, p. 406, 407. Niceph. p. 4 et ibi Petav. Niceph. Call. l. 18, c. 56. Manass. p. 75. Zon. l. 14, t. 2, p. 80, 81. Chr. Alex. p. 382 et 383. Glyc. p. 275. Ducange, fam. Byz. p. 118.

On peut dire que tout l'empire était conjuré contre Phocas. La flotte d'Afrique approchait de l'Hellespont, lorsqu'il fut averti de l'entreprise d'Héraclius. Il fait aussitôt partir son frère Domentiole, pour défendre la longue muraille. Épiphanie, mère d'Héraclius, était alors à Constantinople avec Fabia [2], déja fiancée à son fils, et fille de Rogatus, distingué par sa puissance et par sa noblesse entre les habitants de l'Afrique. Phocas les fit enfermer dans le monastère des pénitentes [3], bâti par Théodora, femme de Justinien. Il donna ordre d'armer tous les bâtiments qui se trouvaient dans les ports de Constantinople, et les garnit de troupes, pour s'opposer au débarquement. Crispus préfet de la ville, affectant un zèle ardent pour le service de son beau-père, le trahissait secrètement, et d'intelligence avec Héraclius, il rompait toutes les mesures que Phocas prenait pour sa défense. Héraclius relâcha au port d'Abydos, où Théodore gouverneur de cette ville [4] l'instruisit de tout ce qui se passait à Constantinople. Un grand nombre de sénateurs et d'autres habitants, chassés de leur patrie par le tyran, se rendirent auprès de lui, et s'empressèrent de lui offrir leurs services. Étienne évêque de Cyzique voulut avoir l'honneur

[1] Οἱ τυρῶνες.—S.-M.

[2] Elle est appelée Eudocia dans Théophane, p. 250. Ἦν δὲ Ἡράκλειος ἡρμασάμενος Εὐδοκίαν τὴν θυγατέρα Ῥόγα τοῦ (*leg.* Ῥογάτου) Ἄφρου. On apprend de Cédrénus, t. 1, p. 407, qu'elle s'appelait réellement Fabia, et que c'est à l'époque de son couronnement qu'elle prit le nom d'Eudocia. Φαβία, ἡ καὶ Εὐδοκία μετονομασθεῖσα Αὐγοῦστα. Voyez Ducange, *fam. Byz.* p. 118.—S.-M.

[3] Τὸ λεγόμενον τῆς νέας μετανοίας. Theoph. p. 250. — S.-M.

[4] Théophane, p. 250, lui donne le titre de Comte d'Abydos, κόμης τῆς Ἀβύδου.—S.-M.

de le couronner d'avance; il lui apporta une couronne d'or qui était suspendue à Cyzique, dans l'église de la sainte Vierge. Accompagné de ce cortège, Héraclius traversa toute la Propontide, et vint à Héraclée en Thrace. Le troisième d'octobre, il se présenta avec sa flotte à la pointe occidentale de Constantinople, au pied du château qu'on nommait dès-lors les *Sept tours*. Tous ses vaisseaux portaient au haut de leurs mats l'image de la sainte Vierge. Cinglant de-là vers l'Orient, il jeta l'ancre devant le port de Sophie, où Domentiole, ayant abandonné la longue muraille pour accourir à la défense de la ville, se préparait à lui disputer l'entrée. Phocas, qui s'était avancé jusqu'à l'Hebdome, étant monté à cheval, revint le soir à son palais, et passa la nuit dans de mortelles inquiétudes.

Le lendemain, qui était un jour de dimanche, Héraclius força l'entrée du port après un combat sanglant, qui dura tout le jour. La tendresse pour sa mère et pour sa fiancée, prisonnières entre les mains du tyran, embrasait encore sa valeur naturelle. Il s'exposa aux plus grands périls, et remporta une victoire complète. Crispus se rangea de son côté et combattit avec courage. Pendant l'action, Bonose ayant abandonné Phocas, qui, transi de crainte, n'osait sortir de son palais, mit le feu aux maisons voisines, et s'enfuit vers le rivage, à dessein de se donner à Héraclius. S'étant jeté dans une barque, et se voyant environné des vaisseaux de Domentiole, qui avaient reconnu sa trahison, pressé de toutes parts, il sauta dans la mer, où un des gardes de Phocas le tua d'un coup de pique. Cette victoire rompit les fers dont l'empire était accablé. Les sentiments de haine, que la crainte tenait renfermés, écla-

XXVI. Combat naval d'Héraclius.

tèrent avec violence. La faction Verte, sans attendre les formes ordinaires, osa saluer à grands cris Héraclius empereur. Tout retentissait d'imprécations contre le tyran, d'éloges du libérateur; et chacun dans son cœur prononçait contre Phocas la plus terrible sentence.

XXVII. Mort de Phocas. Personne ne se livra au sommeil pendant la nuit suivante. On attendit avec impatience ce jour mémorable qui devait éclairer le supplice du tyran et la naissance d'un règne plus heureux. Au lever du soleil, un sénateur nommé Photius [1], dont Phocas avait deshonoré la femme, enflammé de vengeance, courut au palais avec le patrice Probus, à la tête d'une troupe de soldats. La garde du prince avait, ou péri dans le combat, ou pris la fuite. On se saisit du tyran, on le dépouille de la pourpre, et après l'avoir couvert d'une méchante casaque noire, on le conduit au rivage, les mains liées derrière le dos. On le jette dans une barque, et on le donne en spectacle à tous les vaisseaux rangés dans le port. Il est ensuite présenté à Héraclius, qui le regardant avec un mépris mêlé d'indignation : *Malheureux*, lui dit-il, *est-ce donc ainsi que tu as gouverné l'empire* : *Gouverne-le mieux*, répliqua Phocas. A cette parole, Héraclius s'emporta jusqu'à une violence qui n'honorait pas sa victoire : ayant renversé Phocas, il le foula aux pieds; il lui fit couper les mains, les pieds, et les parties de son corps qui avaient flétri l'honneur de tant de familles. Enfin on lui trancha la tête sur le tillac du vaisseau, à la vue d'un peuple

[1] Il est nommé Photin par Cédrénus, t. 1, p. 406. C'est Nicéphore patriarche de Constantinople, p. 4, qui l'appelle Photius. On apprend de la chronique paschale, p. 383, qui lui donne le même nom, qu'il était curateur ou administrateur des domaines de Placidie. Φώτιος ὁ κουράτωρ τῶν Πλακιδίας.—S.-M.

innombrable qui bordait le rivage. Sa tête et ses membres plantés sur des piques furent portés au travers de la ville, et le tronc, objet affreux des insultes d'une multitude impitoyable, fut traîné par les rues. On traînait derrière lui le complice de ses forfaits et de ses débauches, Léon le Syrien son trésorier; celui-ci respirait encore, lorsqu'un homme du peuple l'assomma d'un coup de bâton. On massacra Domentiole, ainsi que tous ceux qui tenaient au tyran par la parenté ou par la familiarité; et leurs corps furent réduits en cendres avec ceux de Phocas et de Bonose.

Phocas avait régné sept ans, dix mois et neuf jours. Pendant que les flammes consumaient son cadavre, Héraclius descendit sur le rivage, au bruit des acclamations de tout le peuple. Il était accompagné de Crispus, qu'il pressait, du moins en apparence, d'accepter la pourpre impériale, disant qu'il n'était pas venu pour s'en revêtir, mais pour venger Maurice et ses enfants. Sur le refus de Crispus, Héraclius se laissa conduire au palais; et le patriarche Sergius, qui avait succédé à Thomas dès le 18 avril de cette année, le couronna le lendemain septième d'octobre, avec Fabia, déja fiancée, dont le mariage fut en même-temps célébré. Elle prit le nom d'Eudocie. Le nouveau prince, âgé de trente-cinq ans, donnait les plus heureuses espérances. Né dans une famille guerrière, il descendait de cet Héraclius d'Édesse qui, sous le règne de Léon, avait conquis la Tripolitaine sur les Vandales. Son père s'était rendu redoutable aux Perses; et quoique les intrigues de cour l'eussent exclus du commandement des armées, il avait souvent, par son habileté et par sa valeur, réparé les fautes de ses généraux. Le fils venait

XXVIII. Couronnement d'Heraclius.

Theoph. p. 250. Cedr. t. 1, p. 407. Niceph. p. 4, 5. Chr. Alex. p. 383. Zon. l. 14, t. 2, p. 82. Manass. p. 75. Ducange, fam. Byz. p. 117, 122.

lui-même de signaler son courage; et son extérieur noble et majestueux, quoique dans une taille médiocre, annonçait à la fois de la vigueur et de la bonté. Il parut d'abord au-dessus de tout sentiment de jalousie et de défiance. Il nomma Crispus général des troupes que l'empire opposait aux Perses dans la Cappadoce. Il reçut avec joie Nicétas son cousin germain, lorsqu'il arriva avec son armée; il l'aima toujours comme son frère; il lui fit ériger une statue équestre, il le consultait sur toutes les affaires, et semblait partager avec lui la puissance souveraine. Trois jours après le couronnement d'Héraclius, pendant qu'on célébrait les jeux du Cirque, on y apporta la tête de Léonce, contrôleur du fisc, et un des ministres du tyran; elle fut brûlée aussitôt, et l'on jeta dans le même bûcher une image de Phocas. Cette image avait été, peu d'années auparavant, promenée dans ce même Cirque par des sénateurs vêtus de robes blanches et portant des flambeaux; elle avait été reçue par cette même assemblée, avec une sorte d'adoration. On brûla aussi l'étendard de la faction Bleue, qui s'était livrée à Phocas dans le temps qu'il n'était plus pour tout l'empire qu'un objet de mépris et d'horreur.

FIN DU LIVRE CINQUANTE-CINQUIÈME ET DU TOME DIXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME DIXIÈME

DE L'HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

LIVRE CINQUANTIÈME.

LIVRE CINQUANTE-UNIÈME.

LIVRE CINQUANTE-DEUXIÈME.

LIVRE CINQUANTE-TROISIÈME.

LIVRE CINQUANTE-QUATRIÈME.

LIVRE CINQUANTE-CINQUIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME DIXIÈME.



